

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JANVIER-JUIN 1941

COMITÉ DE RÉDACTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

- I. *Préhistoire et Antiquités nationales*. — R. LANTIER, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.
- II. *Orient asiatique*. — R. DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- III. *Préhellenisme, Sculpture grecque et romaine*. — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- IV. *Architecture grecque et romaine*. — R. VALLOIS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux.
- V. *Céramiques antiques*. — Ch. DUGAS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.
- VI. *Histoire et Institutions grecques*. — P. ROUSSEL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- VII. *Épigraphie grecque*. — G. DAUX, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.
- VIII. *Épigraphie latine*. — A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre. — J. GAGÉ, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg.
- IX. *Histoire et Antiquités romaines*. — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, Secrétaire d'État à l'Instruction Publique.
- X. *Archéologie latine et africaine*. — L. LESCHI, professeur à l'Université d'Alger.
- XI. *Antiquités gallo-romaines et Numismatique*. — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.
- XII. *Religions orientales*. — F. CUMONT, membre de l'Institut.
- XIII. *Antiquités chrétiennes*. — J. ZEILLER, membre de l'Institut, Directeur à l'École pratique des Hautes-Études.
- XIV. *Histoire et Art byzantins*. — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Paris.
- XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance*. — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME XVII

JANVIER-JUIN 1941



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1941

TOUS DROITS RÉSERVÉS

contenu
sift of
univ. of Del. Lib.
May 1949

LES AUTELS DE L' « EL-KARASSI » (SYRIE CENTRALE)

Le lieu appelé par les Arabes « *el-Karassi* », « les sièges », est situé à 22 kilomètres à l'Ouest du grand temple de Palmyre. Il est aisé à trouver, car, en suivant la piste allant de Palmyre à Homs, on rencontre d'abord, à 18 km. 8, un puits récemment aménagé et appelé « *Bir Tarâfi* ». Poursuivant la piste, on aperçoit deux kilomètres plus loin trois blocs de pierre, situés à 1 km. 5 au Nord¹, au milieu de la plaine unie et couverte de maigres buissons, qui s'étend au pied du Djebel Abiad, dont les premiers contreforts ferment l'horizon.

En s'approchant, on découvre « un quatrième (socle) plus petit, enfoui à une quinzaine de pas au sud des précédents »².

Ce sont les autels appelés « *el-Karassi* » (fig. 1).

Ils sont disposés en un losange dont le grand axe est dirigé Nord-Sud : les faces décorées et inscrites étant tournées vers le Nord (fig. 2). Aux extrémités du petit axe de ce losange, sont des piédestaux ou autels, monolithes et intacts, pourvus d'une plinthe et d'une corniche moulurées : ils ont 1 m. 69 de haut, sur 1 m. 09 à 1 m. 18 à la base, et leur écartement est de 3 m. 72. Ils reposent sur une fondation faite d'un grand bloc (1 m. 95 × 1 m. 42 de côté) d'un calcaire aussi fin que celui des autels eux-mêmes.

Le troisième autel, situé à 4 m. 50 plus au Nord, un peu plus large que les précédents (0 m. 93 × 1 m. 21 au lieu de

1. En venant de Homs, on quitterait la piste 13 kilomètres après Aïn Beïda.

2. M. R. SAVIGNAC, *Mission épigraphique à Palmyre (juillet 1914)*, *Revue biblique*, 1920, p. 368, avec une photographie d'ensemble (fig. 6), prise du Sud.

0 m. 87 dans sa partie médiane), est beaucoup plus bas. Il est, en effet, brisé à 0 m. 35 au-dessus de la mouluration de sa plinthe, enterrée elle-même, actuellement, de 0 m. 18.

Cette constatation prouve que les piédestaux du Sud, dont la fondation affleure aujourd'hui le sol, étaient placés



Fig. 1. — Les autels de l' « El-Karassi » : vue prise du Nord.

sur une pente ou sur un degré maintenant disparu, mais dont une fouille un peu étendue retrouverait peut-être la trace¹.

Quant au quatrième socle, situé plus au Sud, il affleure à peine le sol moderne et c'est le R. P. Savignac qui le découvrit et le dégagea partiellement en juillet 1914. Quoique plus petit que les trois autres, il présente la même mouluration et une inscription identique².

1. M.-J. CANTINEAU a bien voulu, sur ma demande, faire un sondage de vérification, en avril 1931, mais ce travail n'a rien donné de positif.

2. M. R. SAVIGNAC, *ibid.*, 2.

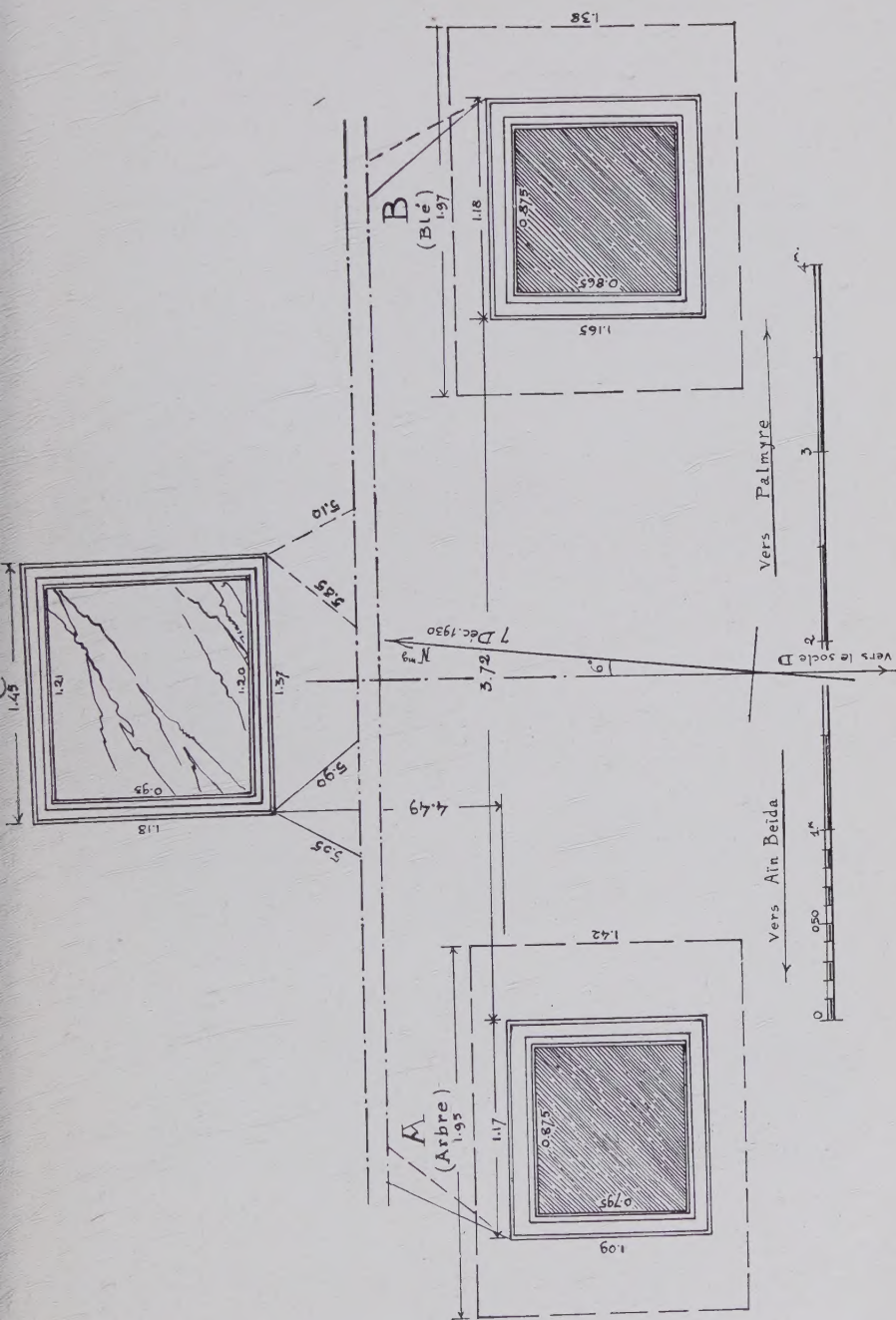


Fig. 2. — Les autels de l' « El-Karassi » : relevé d'ensemble.



Fig. 3. — Décoration de la face Nord du socle oriental (B) : gerbe d'épis.
 Photographie M. Pillet (retouchée ; cf. fig. 4).

Ces monuments sont connus depuis longtemps et leurs inscriptions ont été publiées, en particulier par MM. Waddington, de Vogué¹ et J.-B. Chabot². Leurs textes, bilingues, nous donnent le nom des quatre trésoriers, Zébîda, Moqîmou, Iarbaî et Ananou, sous lesquels ils furent érigés, aux frais de la cité, le 21 mars 114 ap. J.-C.; mais ils sont muets quant à la destination des autels. Sans doute pensait-on alors que les bas-reliefs dont ils sont décorés parleraient d'eux-mêmes³.

Or, par un destin curieux, on semble jusqu'ici ne s'être attaché qu'à la lecture de la dédicace de ces monuments, sans rechercher dans quelle intention ils avaient été érigés, sans même regarder de très près les bas-reliefs qui y sont sculptés. M. J.-B. Chabot, dans l'excellente notice qu'il leur consacre⁴ écrit : « Sur A et B, on voit, au milieu, *un foudre*, à gauche du foudre l'inscription palmyrénienne... Ce qui subsiste du symbole gravé sur l'autel C (celui du Nord) ne permet pas d'en indiquer la nature : mais ce n'était pas un foudre. »

Cependant, en regardant les sculptures de ces autels, d'ailleurs si bien reproduites sur la planche XXIII de M. J.-B. Chabot, il ne peut y avoir de doute : jamais l'artiste n'a voulu représenter un foudre. Il s'agit de tout autre chose.

Sur le piédestal de l'Est, B (fig. 3-4), c'est une *gerbe de blé*, liée en son milieu et tenue debout par une main avec la naissance du bras (côté Ouest); ceux-ci d'ailleurs fort mutilés. Quant aux épis, ils sont longs, bien fournis et ne peuvent être confondus avec un foudre, pas plus que le pied de la gerbe.

La représentation du piédestal occidental, A (fig. 5), n'est

1. *Syrie centrale. Inscriptions sémitiques : Palmyre*, n° 124, p. 74-75. Réf. texte grec : *C. I. G.*, 4500; Waddington, n° 2627.

2. *Choix d'inscriptions de Palmyre*; texte p. 77-78. Pl. XXIII, nos 5, 6 et 7.

3. Ces sculptures, malgré leur fort relief, ne sont bien distinctes qu'aux premiers rayons du jour, au printemps et en été; hors de ces courts instants, tout est dans l'ombre. De plus, la patine jaune foncé du marbre antique, où les cassures et les graffiti divers inscrits en surcharge apparaissent en blanc pur, rend l'aspect des reliefs confus, et leur étude ou leur photographie malaisées.

4. *Ibid.*, *supra*, n. 2.

guère moins distincte, malgré une large cassure du bloc et de grands graffites modernes, tracés au travers de la sculpture. Il s'agit là d'un arbre au tronc robuste, avec de grandes racines et une frondaison épaisse ; lui aussi est tenu en son milieu par un bras (côté Ouest).



Fig. 4. — Socle B : les épis.

On ne saurait être aussi affirmatif pour le bas-relief ornant le troisième piédestal, C (fig. 6), car sa partie supérieure est disparue toute entière. Cependant, ce qui en subsiste encore indique qu'il s'agit là d'un *lit* ou d'une *table*, dont il ne reste plus que les deux pieds et l'amorce de la partie horizontale.

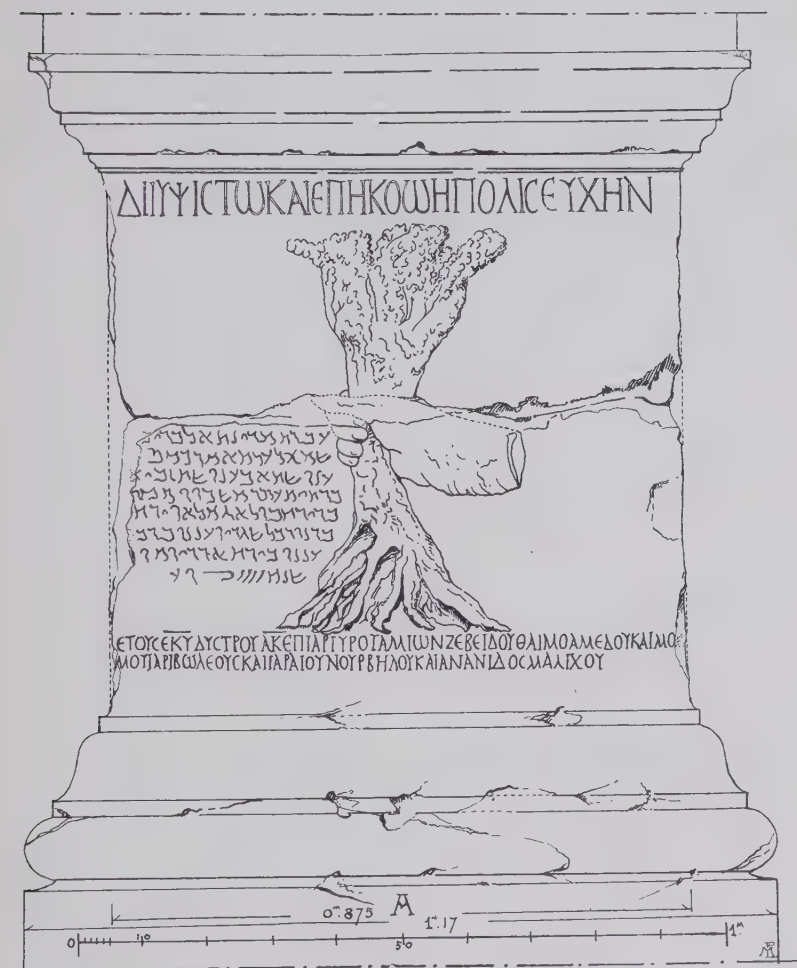
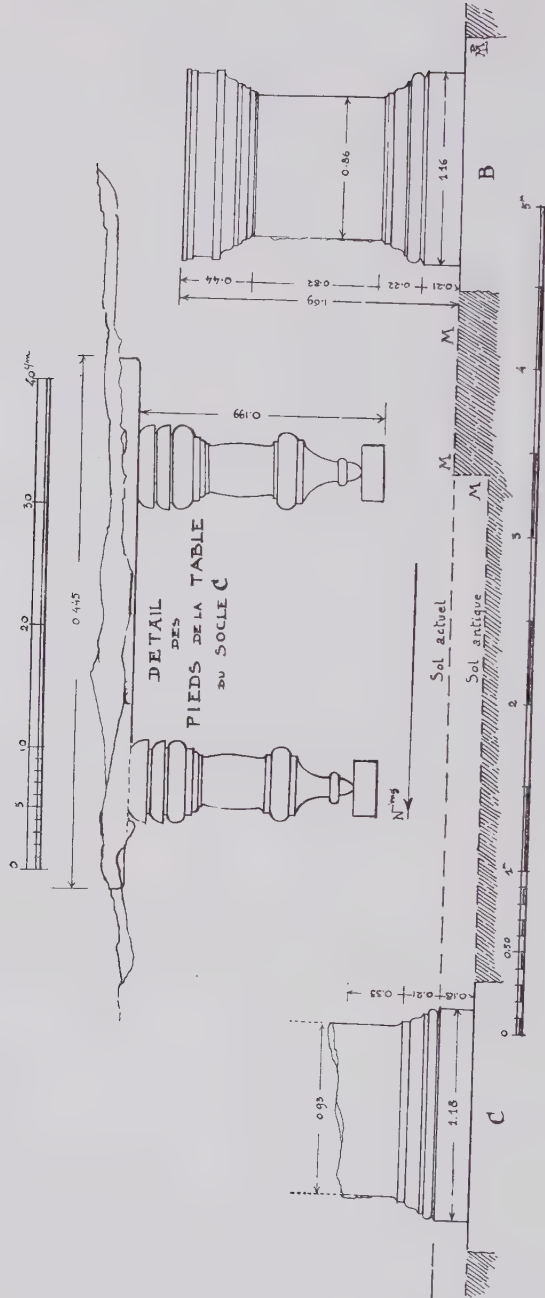


Fig. 5. — Socle A : l'arbre.



Deux remarques importantes sont à faire à ce sujet. Tout d'abord, C est placé à un niveau plus bas que les deux autres autels, de toute la hauteur de la plate-bande formant plinthe, soit de 0 m. 181¹. En outre, la disposition des lignes de l'inscription est toute différente de celle des autres, alors que le texte lui-même est semblable, à quelques variantes grammaticales près, sur les trois monuments.

Les premiers, A et B, comportent, en haut, une ligne en grands caractères (haut. 0,052) où on lit² :

1. ΔΙΥΨΙΣΤΩΚΑΙΕΠΗΚΩΩΗΠΕΛΙΣΕΥΧΗΝ

Διὶ ὑψίστῳ καὶ ἐπηκόῳ ἡ πόλις εὐχῇν

« A Zeus, dieu suprême et secourable, la ville offre ses prières. »

Puis, sur le côté gauche (Est), entre le relief et le bord oriental du piédestal, on lit huit lignes d'inscription palmyrénienne, dont voici la traduction, d'après M. J.-B. Chabot³ :

« Fait par la ville : à Celui dont le nom est béni pour l'éternité, aux frais du fisc, sous l'administration des trésoriers Zébida, fils de Taimoamad, petit-fils de Masikou ; Moqimou, fils de Iarhibôlê, petit-fils de Gamila ; Iarhai, fils de Nourbêl, petit-fils de Sagri ; Ananou, fils de Malikou, petit-fils d'Ananou ; le 21 du mois d'Adar, l'an 425. »

Enfin, sous les racines de l'arbre et sous les tiges de blé, au-dessus de la première moulure du socle, sont gravées deux autres lignes d'inscriptions, grecques (h. des lettres = 0,023).

2. ΕΤΟΥΣ ΕΚΥΔΥΣΤΡΟΥ ΑΚΕΠΙΑΡΓΥΡΟΤΑΜΙΩΝ ΖΕΒΕΙΔΟΥ
ΘΑΙΜΟΑΜΕΔΟΥ ΚΑΙ ΜΟ[ΚΕΙ] (2^e ligne) ΜΠΥΙΑΡΙΒΩΛΕΟΥΣ
ΚΑΙ ΙΑΡΑΙΟΥ ΝΟΥΡΒΗΛΟΥ ΚΑΙ ΑΝΑΝΙΔΟΣ ΜΑΛΙΧΟΥ

Ἔτους ἐκὺ Δύστρου ἀκ ἐπὶ ἀργυροταμίῳ Ζεβείδου Θαίμοαμέδου καὶ Μο[κεί]μου Ἰαριβωλέους καὶ Ἰαράιου Νουρβήλου καὶ Ἀνάνιδος Μαλίχου.

« En l'année 425, le 21^e jour du mois de Dystros, sous l'administration des trésoriers Zébéïdès, fils de Thaimoamédès

1. A l'angle N.-O. de la base, et de 0 m. 197 à l'angle S.-O.

2. Textes grecs relevés sur le piédestal occidental (A).

3. *L. l. supra*, p. 78.

et de Mokeimos, fils de Iariboleus et de Iaraïos, fils de Nourbélos et d'Ananis, fils de Malichos. »

Or, sur ce qui reste de l'autel du Nord, le texte palmyrénien est groupé en 7 lignes, sur le côté Ouest de la face Nord, tandis que l'inscription grecque forme six lignes, sur le côté Est de la même face (fig. 7).

Ce groupement des inscriptions dans la partie basse de l'autel indique que le sujet représenté devait occuper toute

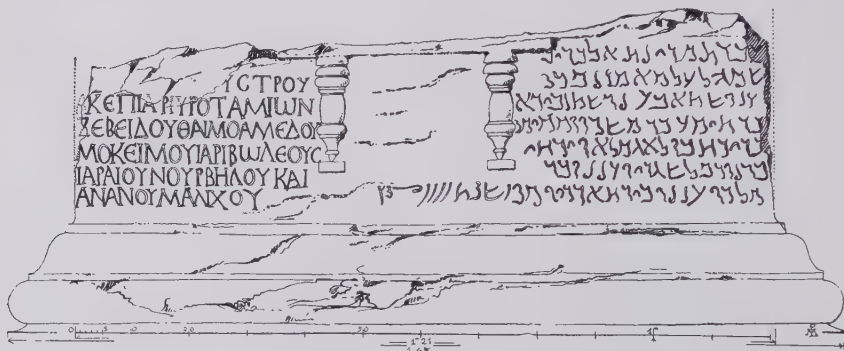


Fig. 7. — Les inscriptions de l'autel du Nord.

la largeur du socle : c'était un lit d'apparat ou une table chargée d'offrandes. La plus grande largeur de ce piédestal, 0 m. 93 au lieu de 0 m. 85, vient encore confirmer cette décoration en largeur.

Enfin c'est sans doute pour réduire la hauteur de l'autel que l'inscription grecque fut groupée sur la gauche du socle, au lieu d'être gravée en deux lignes au-dessous du sujet.

L'inscription supérieure Διῒ, etc., a disparu tout entière, avec la partie haute de l'autel.

De ces dispositions on eût pu déduire que deux piédestaux (A et B) supportaient des statues : celles de la *Fortune de Palmyre*, du genre de ces *Tychés* qui se dressent à l'extrémité Nord de la grande colonnade de Palmyre (fig. 8). Mais la surface de ces monolithes ne porte aucune trace de scellement ou de pose de statue. Il existe seulement un signe (0 m. 20 × 0,10),

à peine gravé, près du rebord de chacun de ces piédestaux. La dédicace au dieu anonyme fait donc plutôt supposer qu'ils ne portaient aucune figure ; on y devait déposer les offrandes



Fig. 8. — Tyché de Palmyre.

de fruits et de céréales, que la hauteur des socles mettait à l'abri du bétail.

Au contraire, les socles du Nord et du Sud (C et D), moins élevés et placés plus bas, devaient servir d'autels pour les sacrifices : sortes de *thymialéria*, semblables à ceux que l'on rencontre, en si grand nombre, dans les temples ou dans les édifices privés de Palmyre, et de sa colonie de Doura-Europos.

L'ensemble aurait été élevé pour consacrer la plantation d'un bois ou d'un verger et la mise en culture de la plaine environnante. Les bas-reliefs des autels ne peuvent avoir d'autre signification.

D'ailleurs, l'endroit était bien choisi, à proximité d'un puits, dans une plaine unie se creusant légèrement en cuvette, au pied du Djebel Abiad dont elle reçoit les eaux. De nombreuses touffes d'arbrisseaux croissent là encore aujourd'hui, malgré le déboisement total qui a fait de la Syrie centrale un désert aride, où le nomade est réduit à arracher des racines, derniers vestiges des bois anciens.

La pluie rend souvent les environs d'El-Karassi impraticables¹; et on peut retrouver une trace de l'ancienne culture dans une modeste ferme arabe « Aïn Abou Fouarès »² : entourée de pauvres champs, elle est située dans la même dépression, mais plus à l'Est, entre Bir Tarâfi et l'enceinte de Palmyre.

D'ailleurs, un autre puits important, appelé *Marbout-el-Hassan* « le cheval attaché », est situé plus loin au Nord-Ouest, au pied d'un grand rocher qui surplombe la falaise du désert. Quand les pluies ont été abondantes, les Bédouins

1. D'après M. R. SAVIGNAC, *l. l.*, les Arabes des environs appelleraient ce lieu *Qasr Kharâbeh*.

2. Puits appelé *Aïn Abou Fouarès* sur la carte de Syrie au 1/50.000 (feuille n° 6). L'eau est à 14 ou 16 mètres de profondeur, suivant la saison, et une ligne de « foggara », canalisations souterraines, y passe, allant à Palmyre. Il est appelé *Aboul Fouarès* ou *Kattar*, par V. CHAPOT (*La Frontière de l'Euphrate*, p. 334 et carte), qui situe en ce point le *Centum Putea* de la Table de Peutinger, ajoutant, d'après Waddington, 2632 : « Il y avait là un corps de garde et des réservoirs » : R. DUSSAUD, *Topographie*, carte XIV, p. 472, l'appelle Bir Abou-l-Fawaris, et propose (p. 272) d'y retrouver, peut-être, le *Verofabula* de la carte de Ptolémée. Actuellement les nomades l'appellent *Abou Pharès*.

cultivent toute cette région et en tirent de bonnes récoltes. Ce serait le *Centum Putea* de la Table de Peutinger.

Une ville telle que Tadmour avait besoin de champs étendus pour subsister. El-Karassi avait, sur les terrains voisins de la ville, l'avantage de recevoir plus d'eau pluviale, car il est placé au fond d'un couloir fermé par le Djebel Abiad au Nord, les collines de Palmyre à l'Est et la ligne de hauteurs du Djebel ech-Charki au Sud ; tandis qu'il est largement ouvert à l'Ouest, dans la direction de Homs, d'où viennent les nuages chargés de pluie.

Il en est de même pour le centre agricole de *Qasr-el-Heïr* (de Qaryatein) situé au Sud, à 35 kilomètres de là, au pied d'une longue chaîne de collines dirigées N.-O.-S.-O., qui arrête les pluies venues de la mer¹.

Un grand barrage (al-Kharbaga) recueillait ces eaux et les répartissait entre les cultures de *Qasr-el-Heïr* et l'aqueduc alimentant Palmyre.

Tous ces travaux d'utilité publique étaient exécutés par la ville de Tadmour, ainsi que le prouve la dédicace d'el-Karassi : « *Fait par la ville... aux frais du fisc.* » Mais, en fertilisant d'immenses plaines, aujourd'hui redevenues incultes et improductives, ils créaient, en même temps qu'une richesse, une source appréciable de revenus, une matière imposable.

La date même du monument d'el-Karassi, 21 mars, est une date solaire importante, puisque c'est celle de l'équinoxe de printemps. Dans la région chaude et sèche de Palmyre, les jeunes arbres viennent alors d'être plantés depuis peu, et les récoltes sont près d'être faites.

Ces éléments concordants nous fixent donc sur la nature et sur la destination du sanctuaire d'el-Karassi, élevé en commémoration d'une fête agricole du printemps.

M. PILLET.

Salihyeh-sur-Euphrate, 11-12 février 1931.

1. A 72 kilomètres de Palmyre, sur la piste allant à Damas par Qaryatein et Djéroud. Voir les notes de M. PILLET, *El-Karassi et Qasr-el-Heïr : Guide bleu de Syrie* (Paris, 1932), p. 323 et 325.

GLOIRE ET TARES DE L'ART GREC

Les œuvres de l'art grec ne sont point pour nous des étrangères. Nous n'éprouvons point devant elles cette impression de dépaysement que nous ressentons à la vue des statues, des reliefs et des fresques de l'Égypte et de l'Orient. Ces derniers parlent trop souvent, en effet, une langue morte ; tous s'expriment en un langage qui exige, pour être bien saisi, la compréhension de la mentalité qui les a créés, et qui diffère beaucoup de la nôtre, comme elle diffère de celle de la Grèce antique. Ils exigent des interprètes, les archéologues ; et ceux-ci diront que telle apparence n'a pas toujours la signification que nous lui prêtons et les raisons d'être que nous leur supposons.

Rien de tel devant les créations de l'art grec. Elles nous sont immédiatement accessibles. Une longue éducation classique nous les a rendues familières ; nous connaissons les plus belles par leurs innombrables reproductions, photographies, moulages, et les artistes contemporains ne cessent encore de répéter les thèmes et les formes qui ont été fixés par les maîtres helléniques.

Cette trop longue connaissance influence parfois notre jugement dans un sens défavorable. On n'apprécie souvent plus à leur juste valeur les personnes et les choses qui nous entourent, que nous voyons depuis notre enfance ; on en éprouve même quelque lassitude. Et l'on s'écrie volontiers : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? » On se détourne de ce qui est parfait, mais trop vu et revu, pour préférer ce qui l'est moins, mais qui a le mérite de la nouveauté ; on se détourne de la Grèce classique pour l'Orient, l'Égypte. — Ou bien, on accepte et on répète des formules

toutes faites depuis longtemps, et on admire de confiance le « miracle grec », sans en comprendre la portée, sans percevoir les raisons qui le justifient.

L'histoire de l'art, l'archéologie — comme la sociologie et comme toute science véritable — ne doivent point être une simple constatation des faits. Il ne suffit pas d'apprécier la beauté des œuvres, de s'extasier sur elles en paroles émues et sibyllines, pas plus qu'il ne suffit de les situer dans leur milieu chronologique et historique, et de noter leurs différences selon les artistes, les temps et les pays. Derrière les apparences formelles, nous devons saisir l'esprit qui les a créées. L'appréciation historique et esthétique n'est qu'une étape de la connaissance ; celle-ci doit aller au delà, chercher les raisons profondes des faits. Alors l'incohérence, la multiplicité des divergences s'atténue, quand on les ramène à quelques principes généraux de l'esprit humain. L'histoire de l'art perd sa superficialité trop fréquente, pour devenir une science, une philosophie de l'art. Alors, l'admiration traditionnelle que nous éprouvons pour l'art grec, nous pouvons la justifier, parce que nous en comprenons les véritables raisons.

Je voudrais montrer en quoi l'art grec est unique, en quoi il diffère essentiellement des autres, par des caractères qui en ont fait la grandeur éternelle, mais qui, aussi par l'excès de qualités devenues des défauts, en ont entraîné la ruine.

La Grèce a créé une vision artistique entièrement nouvelle, que les autres pays ont toujours ignorée, ou qu'ils ont rejetée, parce qu'elle ne répond pas à leur mentalité et à la notion qu'ils se font de l'art, de ses buts et de ses moyens d'expression. Des différences fondamentales séparent les œuvres grecques des œuvres égyptiennes, orientales, et les unes s'opposent aux autres dans toutes leurs apparences, comme dans leur esprit. L'Égypte a parfois tenté quelques essais apparentés à ceux de la Grèce classique, mais elle ne les a jamais continués pour les ériger en principes directeurs de sa vie artistique ; ce ne sont, au contraire, que des tentatives vite éliminées. Et partout où, hors de Grèce, nous retrou-

vons l'application systématique des mêmes principes que ceux de l'hellénisme, nous pouvons, sans crainte d'erreur, conclure à une influence de la Grèce sur l'étranger. Opposition qui se perpétue de siècles en siècles : de l'antiquité à nos jours, l'esprit classique et l'esprit non classique sont antagonistes.

Si nous ne comprenons pas que toute l'histoire de l'art se ramène à la lutte de ces deux principes, nous ne pouvons l'écrire sans erreur ; nous risquons d'interpréter des monuments de pays non classiques, ceux de l'Égypte, de l'Orient, avec la mentalité d'un Grec classique qui est encore la nôtre, ou, inversement, ceux de la Grèce avec un esprit non classique, celui de l'Orient. Deux formules différentes, qui ont chacune leurs mérites et leurs défauts, mais qu'il s'agit surtout de ne pas confondre, comme on le fait encore trop fréquemment.

Quel est le sens de l'art ? Pourquoi créer ces apparences matérielles de la peinture, des reliefs, des statues ? Question difficile et complexe, que discutent encore aujourd'hui les critiques, les historiens, les philosophes. Il y a deux possibilités. L'art est utile, il est l'expression des besoins pratiques de la vie sociale, et souvent terre à terre ; ou, au contraire, il est désintéressé, expression de l'émotion esthétique que l'artiste a éprouvée et qu'il veut communiquer à autrui. Mais peut-on expliquer toutes les formes, quels que soient leur temps et leur pays, par l'un de ces facteurs seul, à l'exception de l'autre ? C'est là une erreur que commettent trop d'esthéticiens, dans leur méconnaissance de l'histoire des monuments. L'une et l'autre thèse sont fausses quand elles veulent englober la totalité des phénomènes ; toutes deux sont justes, quand on comprend qu'il faut discerner les circonstances, les temps et les lieux. Il y a des arts et des périodes avant tout utilitaires, d'autres qui ont triomphé de l'utilité trop immédiate au profit du sentiment désintéressé. C'est précisément là une des oppositions entre la Grèce et l'étranger.

L'art, semble-t-il, a toujours aux origines un rôle utilitaire. L'image, selon la mentalité primitive qui persiste aujourd'hui dans les pratiques d'envoûtement, participe à la

vie de son modèle ; les chasseurs de Renne, à l'époque paléolithique, peignent sur les parois de leurs cavernes les animaux qu'ils veulent voir tomber sous leurs coups, et pour parvenir plus sûrement à ce résultat, ils les montrent percés de flèches, ou tombés dans des pièges. Leurs statuettes féminines, aux formes exubérantes, assurent par leur ampleur idéale la fécondité de la race. Dans toute l'antiquité, l'art conserve ce rôle éminemment pratique.

Les œuvres servent les besoins de la religion. La statue de culte incarne le dieu, retenu dans ce corps matériel par la force des rites magiques. Les reliefs des temples racontent les mythes divins, les actes du culte. La statue funéraire, dans l'obscurité des tombes, donne au défunt le corps matériel nécessaire à sa survie. Les scènes peintes ou sculptées sur les parois funéraires : labourage, moisson, pétrissage du pain, etc., les statuettes de serviteurs, assurent l'existence posthume du mort, lui fournissent l'escorte qui lui rendra les mêmes services que pendant sa vie.

Les œuvres servent aussi les besoins pratiques de la société, surtout des grands. Les fresques et les reliefs racontent les exploits des chefs, les victoires des Pharaons sur leurs ennemis, les actes marquants de son règne. Quant à l'art industriel, les motifs qui l'ornent sont souvent religieux, talismaniques.

La Grèce n'ignore pas ce rôle utilitaire de l'art. Elle donne aux dieux et aux défunts des statues de culte ; le décor sculpté des temples raconte les mythes divins, les exploits de la race hellénique victorieuse des Barbares, en les transposant le plus souvent sous le voile du mythe : Héraclès et Thésée tuant les monstres, Lapithes terrassant les Centaures. Mais elle atténue ce rôle instinctif en combattant l'utilitarisme par des notions antagonistes.

Hors de Grèce, la beauté de l'œuvre est qualité secondaire ; elle existe quand l'auteur est un vrai artiste, et certes, nombre de sculptures égyptiennes s'imposent par leur valeur esthétique. Mais celle-ci n'est jamais la préoccupation primordiale et constante ; la beauté ne fait que se surajouter à l'utilité. Elle n'est pas nécessaire, aussi quantité d'œuvres en sont

dépourvues. Ce qui importe, c'est que l'œuvre réponde au but pratique qui lui est assigné. Jamais, en Égypte et en Orient, vous ne trouverez d'images qui aient été exécutées exclusivement pour émouvoir et charmer.

Le Grec est un artiste né ; il est plus sensible que tout autre au plaisir que procure la vision des formes harmonieuses, et c'est en Grèce que naît l'esthétique, étude des moyens de créer la beauté et de la connaître, ignorée ailleurs. L'artiste éprouve, à voir le corps humain, sa nudité, sa draperie, ses proportions, ses lignes, une émotion qu'il veut traduire dans la matière, afin que les spectateurs qui contempleront son œuvre la ressentent aussi. La recherche de la beauté relègue petit à petit à l'arrière-plan la préoccupation utilitaire. Toute œuvre, qu'elle soit peinture de vase, statue, relief, doit être belle, et c'est là désormais une condition indispensable. Qu'il s'agisse d'un Zeus, d'un Apollon, d'un athlète victorieux, il faut que l'on puisse admirer un corps parfait, dans une attitude aux rythmes soigneusement prévus, une anatomie précise, les plis profondément creusés de la draperie, en un ensemble eurythmique.

Cette préoccupation entraîne la collaboration du spectateur, qui n'est point nécessaire en Égypte. Là, les statues et les reliefs sont enfermés dans l'ombre du temple, parce qu'ils ne servent qu'aux rites du culte ; ils sont ensevelis dans la profondeur de la tombe obscure, soustraits à tout regard vivant car ils ne servent qu'aux rites du culte funéraire. En Grèce, au contraire, le décor plastique, métopes, frontons, frises, devient extérieur, la statue funéraire se dresse sur la tombe. Il faut que les vivants et non seulement les dieux et les morts, puissent admirer leur beauté. Déjà, l'inscription d'une statue dressée sur une tombe du ^{vi}e siècle dit : « En passant, vois combien était beau celui qui est mort. »

En Grèce donc, l'œuvre d'art conserve son rôle utilitaire primitif, mais les rapports sont maintenant inversés. Alors que l'Égypte et l'Orient surajoutent la beauté à l'utilité comme une qualité accessoire et non indispensable, ici, au contraire, l'utilitaire se subordonne à la beauté.

L'art est un langage, une écriture figurée. Art et écriture se confondent d'abord, et c'est de l'image des choses que sortent les signes de l'écriture. En Égypte, les uns et les autres demeurent toujours étroitement associés ; les caractères hiéroglyphiques sont des images, et le scribe est aussi tailleur de statues et peintre. Par le moyen des statues, des peintures, des reliefs, on veut exprimer des idées. L'art est idéographique. La statue exprime la notion du dieu, sa grandeur majestueuse, sa présence parmi ses fidèles, qui lui apportent leurs hommages ; les reliefs et les peintures racontent les mythes divins, les dogmes des cultes, les exploits des puissants.

En Grèce, le décor des temples décrit aussi les mythes des dieux et des héros, et forme comme un livre de pierre qui instruit l'ignorant des dogmes de sa foi et des gloires de sa patrie. Mais ce rôle, primordial ailleurs, est relégué au second plan par le facteur esthétique, et l'œuvre d'art en arrive à émouvoir davantage par ses qualités esthétiques que par son contenu spirituel.

Donner la prépondérance à la valeur esthétique d'une œuvre sur son rôle utile et sur sa signification, voilà une notion entièrement nouvelle dans l'histoire de l'art antique, et c'est à la Grèce que nous en sommes redevables.

Ailleurs, l'art demeure ce qu'il était à ses origines, dans la dépendance étroite de la vie sociale et de la religion. L'effort de l'artiste se porte sur le temple, la tombe, sur les images du culte divin et funéraire. Et cette conception influence les apparences. L'artiste égyptien n'a pas le droit de modifier sans sacrilège, à sa fantaisie, les types plastiques ; il doit les répéter tels qu'ils ont été admis à une époque lointaine et consacrés par le dogme. Il les trouve tout faits dans des cahiers de modèles qui se perpétuent depuis des générations et qui remontent aux premières dynasties. La religion, toujours conservatrice, est un obstacle au changement ; l'art égyptien maintient pendant des milliers d'années les mêmes schémas, avec de légères variantes, mais non fondamentales ; et entre deux statues de la I^{re} et de la XXVI^e dynastie, il y a

moins de différence qu'entre deux statues grecques du ^v^e et du ^{iv}^e, soit à intervalle d'un siècle seulement, au lieu de milliers d'années. Imposant ses schémas, la religion empêche l'artiste d'imiter directement la réalité, de redresser ses erreurs, par une étude sans cesse renouvelée de son modèle. Aussi l'art égyptien est-il plein de conventions, répétées sans changement, et même aggravées. Elles empêchent l'artiste de faire œuvre personnelle et, hors de Grèce, on peut dire que l'art tout entier est à peu près anonyme. Quels sont les noms des maîtres égyptiens ou babyloniens parvenus jusqu'à nous ?

Le Grec n'est point aussi profondément religieux que l'Oriental et l'Égyptien. Plutôt que l'au-delà et ses incertitudes, il préfère la vie terrestre et ses réalités certaines. Mieux vaut, pense-t-il, être le dernier sur terre que le premier dans le royaume d'Hadès. Son esprit clair, logique, rationnel, épris de vérité, voit les choses telles qu'elles sont. Il crée une religion à son image. Ses dieux ne sont point fantastiques, monstrueux et terrifiants, comme ceux de l'Égypte et de l'Orient, mais identiques à l'homme. En tout domaine, il élimine l'anormal, l'irréel, le doute. Ailleurs, les sciences, astrologie, médecine, sciences naturelles, histoire, sont toujours demeurées confondues avec la religion et la magie ; en Grèce, dès le ^{vi}^e siècle, elles deviennent rationnelles, fondées sur l'examen exact des faits et des phénomènes, et c'est la Grèce qui les délivre de la vieille contrainte mystique.

L'art grec témoigne de cette lutte entre la terre et le ciel, entre l'homme et le dieu, qui évolue au profit des premiers, Elle a deux conséquences.

Les dieux s'humanisent ; ils abandonnent leur hauteur idéale pour s'identifier de plus en plus aux humains, soumis à toutes les passions, à leurs désirs, livrés aux mêmes occupations. L'Hermès de Praxitèle, à Olympie, est un bel éphèbe qui amuse l'enfant Dionysos avec une grappe de raisin ; l'Apollon Sauroctone, un jeune garçon qui taquine de sa flèche le lézard grimpant au tronc d'arbre ; l'Aphrodite de Cnide, une femme qui se dépouille des derniers voiles avant d'entrer au bain.

L'homme réclamé aussi sa part. L'art n'est plus au service presque exclusif des dieux et des morts, il doit aussi embellir et agrémenter la vie des humains. Statues décoratives qui ornent les parcs publics, mêmes les maisons des particuliers, tableaux de chevalet qui apparaissent vers le iv^e siècle, au lieu qu'autrefois la peinture à fresque décorait les édifices publics et les temples, ce sont là des innovations helléniques, qui attestent le rôle grandissant de l'homme. Le décor des temples et des tombes, intérieur en Égypte, qui devient extérieur en Grèce, ne témoigne-t-il pas d'une même tendance, partageant entre le dieu et l'homme la jouissance de l'œuvre d'art ?

L'art profane, apprécié par les hommes comme une nécessité de leur vie, et non plus seulement religieux, voilà encore une innovation de l'artiste grec. Nous lui devons d'avoir fait comprendre que l'art n'est plus réservé aux dieux, mais qu'il peut embellir la vie de chacun. Celui des temps modernes suivra la même évolution depuis le Moyen âge, se libérera lui aussi de la tutelle divine, pour être de nos jours plus affecté à la vie profane qu'à la célébration des rites.

Cette libération progressive a encore d'autres résultats. En Grèce, l'artiste n'est point soumis comme en Égypte aux ordres rigoureux d'une classe sacerdotale, qui lui impose ses thèmes et ses traductions figurées. La religion et le clergé peuvent lui suggérer des sujets, mais il les interprète librement. Rien ne l'empêche d'observer et d'innover. Libre, il s'inspire des attitudes diverses du corps humain, il scrute attentivement son modèle, il redresse les erreurs de ses prédécesseurs, il trouve des solutions nouvelles. Aussi l'art grec est-il en perpétuelle transformation. Il évolue sans cesse, de progrès en progrès, de styles en styles ; on peut dater ses produits à une dizaine d'années près, alors que l'Égypte ne connaît qu'une longue uniformité. Et l'artiste fait œuvre personnelle ; l'art de Phidias n'est point celui de Polyclète, ou l'art de Praxitèle celui de Scopas ; l'histoire de l'art grec est la seule de l'antiquité que l'on puisse écrire par celle de ses maîtres ; à l'anonymat de l'Égypte et de l'Orient se

substitue la physionomie de chacun. Cette conception nouvelle du rôle de l'artiste, qui relève sa dignité sociale, lui fait jouer un rôle individuel dans la société, c'est à la Grèce que nous la devons.

Dans les vastes empires égyptiens et orientaux, l'homme, sujet docile de ses chefs, rois prêtres, est noyé dans la masse. Son art s'en ressent, soumis aux ordres des maîtres qu'il doit célébrer. L'artiste anonyme n'a point d'individualité, mais son œuvre n'en a pas davantage. Les personnages qu'il crée répètent les mêmes poses, les mêmes gestes, codifiés suivant leur rang social ; sur les frises, les êtres se succèdent pareils les uns aux autres. La répétition et l'identité sont la loi de l'Égypte et de l'Orient.

Le Grec est essentiellement individualiste et épris de liberté, d'indépendance. Il a repoussé la tyrannie, il ignore la domination d'un clergé ; c'est lui, citoyen, qui dirige les destinées de sa cité, et qui fonctionne comme prêtre dans les rites de son culte. La personnalité dont l'artiste fait preuve dans son œuvre, il veut que celle-ci l'ait aussi. Il hait la répétition, l'identité ; partout il veut la diversité, l'individualité. Il sait que rien n'est identique dans la nature, que même deux feuilles d'arbre ne sont pas absolument semblables. Il note les variétés infinies de l'homme, de ses attitudes au repos et en mouvement, de ses draperies, de ses traits, de ses âges. Jamais deux statues grecques ne sont absolument pareilles ; la draperie peut en paraître régulière, mais il n'y a pas en elle deux plis qui se répètent. Regardez la frise des Panathénées qui fait défiler des centaines de figurants pour célébrer la gloire d'Athéna. Plusieurs exécutent les mêmes actes, ont les mêmes gestes, portent le même vêtement. Cependant, chacun a sa personnalité, que lui confère une légère modification de la pose, des plis. Variété, diversité, deviennent la règle de l'art grec.

Cette diversité est celle de la vie. Le Grec est épris de vie, de réalité, sous ses aspects changeants. L'œuvre d'art doit rendre avec vérité cette réalité multiple, telle qu'elle apparaît à nos yeux. L'art grec est un art d'imitation optique. Ailleurs,

au contraire, l'artiste impose à la réalité ses abstractions mentales, il la transforme, de façon souvent fort irréaliste, unissant par exemple dans le dessin des torsos de face à des jambes de profil, des yeux de face à des têtes de profil ; multipliant, par symbolisme, tel ou tel organe du corps humain en des ensembles monstrueux. L'art étant demeuré hors de Grèce une écriture, il importe peu que les formes soient vraies, pourvu qu'elles soient claires et explicites. La Grèce fait prédominer sur ces considérations la vérité, qu'il obtient par une interprétation scrupuleuse de la vie.

Ce qui l'intéresse le plus, dans cette réalité, c'est l'homme. Peu porté au mysticisme, épris de l'existence terrestre, individualiste, l'homme est pour le Grec la mesure de toutes choses, et l'art en est la glorification. Il est humain, dans toutes ses conceptions. Les dieux sont de simples mortels, et le corps de l'homme est la plus belle enveloppe qu'ils puissent revêtir. Ces corps sont beaux par leurs attitudes, leur anatomie, leur diversité. L'homme devient le but de l'art et le classicisme élimine à son profit les autres apparences de la réalité, animaux, paysages, ou du moins ne leur donne jamais qu'un rôle secondaire.

Ailleurs, au contraire, l'homme n'occupe pas une place à part dans les pensées de l'artiste ; il apparaît parce que sa présence est nécessaire à la scène représentée. Mais on ne fait pas converger vers lui toute l'attention. Il est un caractère d'écriture, au même titre qu'un arbre, qu'un animal, un objet. On ne respecte pas son apparence, parce qu'on n'éprouve pas pour son corps cette admiration esthétique du Grec, mais on le dépèce en combinaisons monstrueuses, on le mue en ornements fantaisistes.

Tels sont quelques-uns, et j'en ometts bien d'autres, des traits caractéristiques par quoi le génie grec donne à ses créations de tout autres apparences que celles de ses confrères égyptiens et orientaux.

Les statues égyptiennes, mésopotamiennes, sont debout, assises, accroupies ; leurs gestes sont peu variés, bras tombant le long du corps, ramenés sur la poitrine ; les jambes sont

jointes, où bien la gauche seule s'avance. Elles sont raides, sans flexions ni torsion du torse et de la tête, si bien qu'on peut faire passer un plan absolument vertical par leur milieu, car une loi tyrannique les régit, comme tous les arts non classiques : la frontalité, qui régularise ce corps en réalité dissymétrique, le soumet à une symétrie complète ou partielle. Par suite, les attitudes sont peu nombreuses, ramenées à quelques types toujours les mêmes ; les êtres sont des types abstraits plus que des entités vivantes et diverses ; l'image évoque l'idée de l'être plus qu'elle ne l'individualise. Ici encore, nous constatons cette tendance à l'abstraction, à la répétition, au schématisme, que nous avons déjà notée.

A cette conception la Grèce substitue la sienne. Les attitudes du corps humain sont infinies dans la vie, et l'art ne saurait les réduire à quelques-unes seulement. Puisqu'elles existent, elles doivent être reproduites. Rompant la vieille frontalité, dès 500 environ, on donne aux êtres de pierre et de bronze l'aisance des mouvements. Le corps repose sur une jambe, fléchit l'autre ; le torse se tourne sur les reins, la tête de côté. De limitées et conventionnelles qu'elles étaient, les attitudes deviennent aussi diverses que celles de la vie, car c'est la vie qui s'introduit dans l'image, et qui remplace l'abstraction primitive. Ces êtres acquièrent désormais l'individualité ; ce ne sont plus des types, mais des Discoboles, des Doryphores, des Diadumènes : aussi divers que le sont les actions humaines.

Cette rupture de la frontalité est une des grandes conquêtes de la plastique qui, partout ailleurs qu'en Grèce, demeure attachée à la frontalité. Parcourez les musées de l'Égypte, vous verrez les statues répétées pendant des milliers d'années les poses rigides, debout, assises, accroupies, agenouillées. Parcourez ensuite ceux de la Grèce, vous opposerez aux motifs précédents la diversité des sujets et de leurs attitudes. Athlètes du ^{ve} siècle, une jambe fléchie, l'autre supportant le corps, posant sur leur tête la couronne de victoire, attachant autour de leur front la bandelette reçue en prix, portant le javelot, lançant le disque ; au ^{ive} siècle, les rythmes plus

détendus de Praxitèle, où le corps, appuyé contre un pilier ou un tronc d'arbre, se courbe, s'infléchit avec mollesse et nonchalance.

Ce n'est pas seulement la vie du corps au repos, mais aussi celle du corps en mouvement. Dans votre visite des musées égyptiens, vous ne rencontrerez jamais une statue qui exécute une action violente et momentanée, celle d'un coureur, d'un lutteur. Le repos est l'élément fondamental de la statuaire non classique par ce qu'elle veut exprimer des notions, des idées durables, celle du dieu, du défunt, et non pas des accidents, des actes temporaires, c'est-à-dire des mouvements. Ceux-ci sont réservés au relief, à la peinture, au dessin, qui sont essentiellement narratifs, racontent des faits. L'une rend le permanent, l'autre le temporaire.

Poussé par son amour de la vie et de la vérité, l'artiste grec comprend que cette distinction est arbitraire, que la statue doit acquérir, non seulement l'aisance des attitudes au repos, mais aussi la variété des attitudes en action. Le Discobole se penche, ramassé sur lui-même, saisi à l'instant précis où il va lancer le disque lourd ; le Silène Marsyas s'arrête brusquement devant Athéna, à la vue des flûtes que la déesse vient de laisser tomber dédaigneusement à terre. Le guerrier s'élance contre son adversaire. La statue en mouvement est une création originale de l'art grec.

Dans le dessin, hors de Grèce, la vision est à deux dimensions, largeur et hauteur ; les êtres projetés sur le-champ s'écrasent sur lui comme autant de silhouettes plates et sans épaisseur, que l'on déforme arbitrairement. On évite ainsi la troisième dimension, qui donne la profondeur, le volume, parce qu'elle semblerait ouvrir le champ sur l'espace. La plupart des conventions du dessin classique s'expliquent par ce désir d'éviter l'illusion de la profondeur. L'artiste grec remplace cette conception abstraite et ornementale par le réalisme optique, qui rend les êtres tels qu'ils paraissent dans l'espace, avec leur troisième dimension. Pour lui, le champ n'est plus impénétrable, mais ouvert comme une fenêtre sur la réalité. Le raccourci donne aux corps les déformations

qu'ils prennent dans l'espace par rapport à l'œil du spectateur ; déformations, mais maintenant optiques et vraies, et non plus conventionnelles et abstraites. Ignoré des arts non classiques, le raccourci est une invention hellénique, dont nous profitons aujourd'hui encore. Et la perspective linéaire, la perspective aérienne, substitue sa vérité optique aux conventions souvent étranges de l'étranger, inspirées des mêmes principes.

Dieux ou mortels, hommes ou femmes, se présentent assez souvent nus, dans la plastique comme dans la peinture de vases. La gymnastique, les grands jeux nationaux, où les athlètes s'exercent et combattent dans la palestra, le stade, offrent à l'artiste hellénique le spectacle fréquent de la nudité. Mais il ne faudrait pas croire qu'elle fût générale, et que le peuple grec vécût délivré de la gêne des vêtements. Cette nudité est idéale. Parce qu'il admire le corps de l'homme dans ses attitudes, sa musculature, les contractions de ses membres, dans l'harmonie de ses contours, de ses rythmes, l'artiste le dépouille de ses vêtements, afin que la nudité le lui révèle dans son intégrité, et lui permette de mieux l'apprécier. Seul de l'antiquité, le Grec comprend que le corps humain est beau par lui-même, et la nudité devient pour lui un élément indispensable de la vérité esthétique. Peu à peu, tous les corps se dévoilent, même ceux des dieux les plus grands, Zeus, Poseidon, Hermès. Ce ne sont pas seulement ceux des hommes, mais ceux des femmes, depuis le jour où Praxitèle osa dévêtir entièrement Aphrodite, dans sa statue de Cnide. Ailleurs, cette notion n'existe pas. Les nudités, rares, sont nécessitées par les sujets, les convenances sociales ; ce sont celles des fidèles et des prêtres qui s'humilient devant le dieu, des prisonniers devant leurs vainqueurs, des enfants, des esclaves. Jamais, hors de Grèce, la nudité n'est appréciée pour elle-même, pour la beauté des formes corporelles qu'elle révèle. Jamais elle n'est un facteur esthétique.

Une conséquence, c'est l'étude attentive de la morphologie du corps, de ses muscles, os, tendons, veines, avec leurs positions, leurs formes, leurs dimensions précises, leur exacte

coordination au repos et en action. Elle est négligée par les arts égyptiens et orientaux, parce que le corps humain n'est pas pour eux un facteur de beauté, et parce que les vêtements qui le dissimulent ne leur fournissent pas les occasions de la scruter.

Seuls dans le monde antique, les Grecs savent que le vêtement peut avoir un autre rôle que de couvrir le corps, par pudeur, par protection contre les intempéries, pour désigner le rang social, la fonction de celui qui le porte, et qu'il peut être, comme la nudité, un facteur de beauté. Ceci, Égyptiens et Mésopotamiens l'ignorent entièrement. Pas plus que la nudité, la draperie n'a chez eux de rôle esthétique ; elle est rendue parce qu'elle existe dans la réalité, sans plus. Par une étude progressive des étoffes, de leur nature, des plis légers ou profonds, larges ou étroits qu'ils forment sur le corps humain, de leurs directions verticales, obliques, transversales, de leur association entre eux, l'artiste grec trouve dans la draperie un puissant moyen d'expression. Unissant nudité et vêtement, il les oppose l'un à l'autre pour faire ressortir les plans lisses des chairs par les plis de l'étoffe. Tout ceci est essentiellement hellénique, et notre art en profite encore.

Épris de vie, les Grecs donnent à chaque être humain ses apparences propres, au lieu de les réduire à quelques types seulement. Ils différencient les âges de la vie, de l'enfance à la vieillesse, les corps, que leurs occupations façonnent diversement : robustesse de l'athlète, aspect frêle et délicat du jeune garçon, maturité un peu lourde de la femme adulte, ou élégance svelte de la jeune fille. Ils distinguent les sexes par leur morphologie exacte ; ils différencient les races entre elles. Mieux qu'en Égypte, où le portrait demeure toujours un peu conventionnel, ils montrent sur les visages l'individualité de chacun.

Ils pénètrent aussi la matière de vie intérieure. L'art égyptien, les arts orientaux, où les visages demeurent indifférents, neutres, l'ont toujours ignoré. Dans sa recherche de vie, du réel et de l'accidentel, le Grec peint sur les visages les émotions qui agitent le cœur humain, la douleur et le pathétique

des guerriers de Scopas et du Laocoon, la rêverie douce, souriante ou un peu mélancolique des satyres praxitéliens ; la joie, du sourire au rire franc et exubérant des enfants et des satyres, de la vieille femme ivre. L'expression est une conquête de l'art grec.

Sensible à la beauté des formes et des lignes, le Grec pose en principe nouveau que toute réaction artistique doit offrir les contours et les lignes les plus harmonieuses. Les attitudes du corps isolé sont déterminées par de rigoureuses recherches de rythmes, qui créent leur « eurythmie » ; la composition qui unit plusieurs personnages en un même ensemble, que ce soit celle d'une peinture de vase, d'un relief, d'un fronton, est soumise à des règles qui tendent au même but. Ceci encore est exclusivement grec. Ni l'Égypte, ni l'Orient n'ont songé que l'être humain devait être construit non seulement en vérité, mais en beauté ; que les reliefs ne devaient pas entasser des personnages au hasard, à la suite les uns des autres, mais être groupés selon certains principes esthétiques. La composition, voilà une nouvelle création hellénique.

Ce sont là quelques-uns des traits originaux de l'art grec, par lesquels il s'oppose à tous les autres. Vérité, raison, humanité, beauté, qui régissent les formes, rendent ces créations facilement compréhensibles, accessibles, capables d'être acceptées par tous. Ces œuvres sont générales et humaines, et non plus particularisées dans le temps et l'espace par des conventions qu'il faut connaître au préalable. Et c'est pourquoi l'art de la Grèce classique a exercé une si grande action. Dès l'antiquité, il a soumis à ses principes une partie du monde, l'Orient jusque dans le lointain Afganistan, l'Occident jusque vers la lointaine Ibérie. Il a formé une docile élève, Rome, qui a propagé dans tout son empire l'esthétique gréco-romaine. Plus tard, l'esprit classique, étouffé depuis des siècles par l'orientalisme, se réveille dès le ^{xiii}^e siècle occidental, pour triompher avec la grande Renaissance et s'imposer à tous. Car notre art actuel vit encore dans sa généralité des principes helléniques.

Tel est le titre de gloire de l'art grec ; avoir donné une

interprétation toute nouvelle, l'avoir imposée au monde. Partout où nous retrouvons ces principes, nous devons remonter à la source hellénique.

Mais l'art grec portait en lui-même des germes de défaillances qui, se développant avec le temps, devaient en entraîner la ruine.

Sa plus belle époque, c'est celle du ^v^e siècle avant notre ère. Il affirme alors ses principes novateurs, mais sans excès. Il vient de rompre avec les anciennes conventions universelles qu'il a subies dans sa période de formation, des origines à la fin du ^{vi}^e siècle. Il y a encore un heureux équilibre entre les deux tendances contradictoires, classique et non classique : la réalité transfigurée par l'idéalisme, ne s'arrête pas encore aux menus accidents de la vie, veut créer des entités générales, permanentes. Et dans ces corps de pierre vit une profonde pensée religieuse, celle qui anime les figurants de la procession des Panathénées.

Avec le temps, cet équilibre est rompu. L'imitation de la réalité, poussée trop loin aboutit à un réalisme exagéré. L'anatomie est trop précise, trop fouillée, dans le Laocoon, le Gladiateur Borghèse que l'on dirait copié sur un écorché. Le portrait est trop réel. Les expressions sont trop pathétiques, même théâtrales. On sent, aux temps hellénistiques, que l'artiste est heureux de faire montre de son savoir, de sa virtuosité, et qu'il accumule à plaisir les difficultés pour pouvoir en triompher par son habileté ; il ne veut plus rien sous-entendre, il oublie que le grand art consiste précisément à éliminer le détail inutile. L'œuvre est devenue un décalque trop précis de la réalité, au lieu d'en être une interprétation.

A se laïciser, à devenir trop humains, les dieux ont perdu la noblesse, la hauteur idéale qu'ils doivent conserver, s'ils veulent agir sur leurs fidèles. Ce ne sont que des mortels, soumis à toutes les passions et misères de l'homme, même les plus basses. Quel respect peut-on dès lors éprouver pour une Aphrodite qui n'est plus qu'une femme nue occupée à sa toilette, tordant sa chevelure au sortir de la mer, faisant

couler sur son dos la douche de son bain, ou dérochant ses charmes aux regards indiscrets ? Pour un Apollon efféminé, s'amusant avec un lézard, ou s'appuyant languissamment à un tronc d'arbre, la main ramenée avec nonchalance sur sa tête ? Pour un Héraclès, que sa musculature exagérée fait ressembler à un hercule de foire ? Les données profondes des mythes sont des prétextes à scènes de genre amusantes et frivoles. Ce ne sont plus de graves images qui parlent à la foi des croyants et elles ne peuvent plus susciter en eux l'émotion religieuse et la piété profonde que l'on éprouvait à la vue du Zeus Olympien de Phidias. La lutte engagée entre le ciel et la terre a abouti au triomphe de la terre, mais ce triomphe a signé aussi l'arrêt de mort du classicisme. Car de telles œuvres ne répondent plus aux besoins de piété mystique qui, longtemps contenus en Grèce, s'emparent de plus en plus des âmes à mesure que l'on approche de la fin de l'antiquité. Les dieux officiels, Zeus, Apollon, Dionysos, à vouloir devenir trop humains, se sont perdus et n'émeuvent plus. Ils ne sont que les accessoires d'un bric-à-brac mythologique. Et ils doivent céder la place à d'autres divinités conçues dans un tout autre esprit.

La préoccupation esthétique avait aussi ses dangers. On apprécie dans l'image la beauté de son corps, de ses lignes, de ses rythmes harmonieux, mais on néglige sa signification. La forme l'emporte sur l'idée qu'elle doit exprimer, la supprime même. Combien de statues ne sont que des corps admirables, mais privées de toute vie intérieure. Le spectateur s'éprend de leur beauté matérielle, mais il ne songe plus à leur beauté spirituelle.

Beauté trop formelle, mais aussi trop sensuelle. L'amour du corps humain avait imposé la nudité idéale. Elle est longtemps chaste et grave ; on admire ce corps sans arrière-pensée, parce qu'il est beau en toutes ses parties. Nulle pensée trouble devant la Niobide des Thermes de Rome qui, dans son agonie, a laissé glisser le péplos sur ses jambes, révélant son torse robuste ; devant une Aphrodite de Cnide, encore pure dans son entière nudité. Mais ce culte de la beauté cor-

porelle et de la nudité comportait des éléments sensuels qui devaient se faire jour avec le temps. A l'époque hellénistique, que de thèmes où la sensualité et la volupté apparaissent au premier plan : Aphrodite ou Hermaphrodite luttant mollement contre les attaques des Pans et des satyres lubriques. La nudité féminine, aux chairs tendres et délicates, aux attitudes de pudeur effarouchée, celle des éphèbes efféminés et équivoques, des Apollons, des Dionysos, de l'Hermaphrodite, d'un Daphnis, semblent choisies par leurs auteurs pour susciter les désirs. Les légendes d'humains amoureux de statues, tel Pygmalion, ou le jeune homme épris de l'Aphrodite de Cnide, sont des inventions grecques caractéristiques de cet esprit. La Grèce a introduit en art une notion inconnue ailleurs, celle de la sensualité, de la volupté artistique, qui, sous le couvert de la beauté corporelle, veut émouvoir les sens. Et c'est là une tare que lui reprocheront avec raison les auteurs chrétiens quand ils lutteront contre la sensualité du classicisme dégénéré.

Ses qualités, imitation de la vie et de la réalité, humanisation, laïcisation, sens esthétique, avaient donné à l'art grec une indéniable originalité, et lui avaient permis de créer des chefs-d'œuvre sans rapport avec ceux de l'étranger, tant qu'elles avaient été appliquées avec mesure. Poussées à l'extrême, elles devaient entraîner sa ruine. On avait créé une nouvelle humanité, mais trop semblable à la véritable. Déchue de la grandeur idéale qu'elle avait au ^{ve} siècle, elle était devenue trop matérielle, terre-à-terre. Cette évolution était inévitable, entraînée par le développement des principes novateurs, mais elle devait être fatale à la cause du classicisme.

En face de celui-ci, qui, ayant donné toutes ses possibilités, était maintenant épuisé et ne pouvait se rénover, les principes non classiques subsistaient ; ils n'avaient cessé de diriger l'étranger, partout ils persistaient, même sous l'influence hellénique. Ils opposaient à l'imitation trop matérielle de la vie l'abstraction, à la laïcisation des dieux trop humains, leur grandeur spirituelle ; à l'art conçu comme une émotion esthétique et même sensuelle, l'idéographisme, qui veut dire

et prouver les vérités sociales et religieuses. Cet art abstrait et spiritualiste, malgré ses imperfections et ses limitations techniques, convenait mieux aux besoins nouveaux des peuples, de plus en plus orientalisés et barbarisés, aux besoins des âmes, qui, conquises par les religions orientales, puis par la dernière d'entre elle, le christianisme, aspiraient à exprimer une foi plus ardente par un art plus dégagé de la matière.

Partout, à partir du III^e siècle de notre ère, s'affirme l'abandon des formules classiques au profit des autres. Le classicisme meurt, l'art du Moyen âge oriental et occidental commence, qui n'est point la continuation logique du classicisme gréco-romain, mais au contraire une réaction contre lui, et un rappel de principes non classiques, tels qu'ils étaient appliqués depuis des milliers d'années hors de Grèce et de Rome.

Combien brève la durée de ce classicisme ! Pendant l'archaïsme des origines à la fin du VI^e siècle, l'art grec suit les mêmes voies que partout, obéit aux principes primitifs et universels. Mais déjà se font jour quelques velléités nouvelles qui aboutissent définitivement vers l'an 500 av. J.-C. A dater de ce moment, le classicisme s'affirme, pour ne durer toutefois que peu de siècles, et périr à la fin de l'antiquité.

Du moins, cet esprit nouveau, une fois créé, ne disparaîtra jamais, malgré ses éclipses. Refoulé par le primitivisme du moyen âge, il ressuscitera vers le XIII^e siècle, s'affirmera avec la Renaissance, et vivra jusqu'à nos jours. C'est à la gloire de la Grèce de l'avoir conçu et de nous l'imposer encore aujourd'hui.

W. DEONNA.

ALA VII^a PHRYGUM

Au tome XIX des *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, paru en 1938, M. B. Sapène a donné diverses inscriptions récemment découvertes dans les fouilles du forum de *Lugdunum Convenarum* (St-Bertrand-de-Comminges). Un fragment publié en appendice, dans les « additions aux notes » (cf. p. 16, n. 4, n° 1)¹, porte à sa ligne 3 la mention VII PHRYGVM ([*ala*] VII^a *Phrygum*), dont l'auteur s'est autorisé pour compléter d'autres textes, trouvés au même endroit, dans lesquels la même indication ne se présente plus que sous la forme RYGVM (p. 16, n. 4, n° 2 et additions), ou *prae*ECTO ALAE.... GVM (p. 23), ou *prae*ECIVS ALAE V....GV... (p. 14, 18)².

En rendant compte de ce travail dans la *Revue des Études latines*, 1938, p. 477, M. Marcel Durry s'est élevé contre la légitimité de cette lecture et de ces compléments, faisant remarquer que nous ne connaissons pas d'*ala* I^a, II^a.... *Phrygum* et qu'il y a longtemps que le chiffre VII qui figure au *C. I. L.*, VI, n° 1838 a été corrigé en VLP(*ia*)³.

N'allons cependant pas trop vite. Sommes-nous sûrs qu'aucune des six premières ailes des Phrygiens ne se dissimule, ici ou là, sous la dénomination générale *ala Phrygum* sans numéro, qui revient sur plusieurs inscriptions⁴? Même

1. Nous citons d'après le tirage à part.

2. Inscriptions redonnées dans A. MERLIN et J. GAGÉ, *L'Année épigraphique*, 1938, n°s 169, 171 et paragraphe suivant ce numéro.

3. Remarque reprise par M. A. GRENIER dans la *Revue des Études anciennes* 1939, p. 347.

4. *C. I. L.*, II, 4251 (H. DESSAU, *I. L. S.*, 2711); XIV, 171 (DESSAU, 2741); *I. G. R.*, III, 670 à 672; R. CAGNAT et M. BESNIER, *L'Année épigraphique*, 1925, n° 44; A. MERLIN et J. GAGÉ, *ibid.*, 1933, n° 270.

s'il s'agissait partout d'une seule et même aile¹, celle qui serait appelée, inexactement selon quelques-uns, *ala VII^a Phrygum*, aurions-nous le droit de rejeter *a priori* la lecture du chiffre VII sous le prétexte que nous ne saurions rien des six premières de ces ailes ? Notre ignorance à leur sujet pourrait n'être que provisoire ; dans la série des *cohortes Voluntariorum civium romanorum* qui se montent à plus de trente, pour ne parler que de celles-là, il y en a un certain nombre qui ne se sont pas encore manifestées. Ce n'est pas une raison pour nier l'existence de celles qui nous sont explicitement attestées.

Or l'*ala VII^a Phrygum* figure sans contestation possible dans certaines inscriptions. Et d'abord sur le fragment en cause de St-Bertrand-de-Comminges, comme j'ai pu m'en convaincre grâce à un excellent frottis que, par l'aimable entremise de M. A. Grenier, j'ai obtenu de M. B. Sapène : la lecture ne soulève aucune difficulté, aucun doute ; il y a bien après l'*V* deux hastes droites indiscutables ; il n'y a et il ne peut y avoir eu ni le *L* ni le *P* de *VLP*. De plus, une épitaphe d'Oenoanda, en Lycie, publiée par R. Heberdey et E. Kalinka², signale un préfet de l'aile septième des Phrygiens et le numéro est transcrit en toutes lettres : ἑπάρχος ἑβδόμης Φρυγῶν. Enfin, un diplôme de Syrie-Palestine daté du 22 novembre 139 ap. J.-C.³, donné au Musée du Louvre par M. J.-A. Durighello⁴, mentionne lui aussi l'*ala VII^a Phrygum*. Chacun peut le vérifier en se reportant à la planche qui accompagne la publication du texte dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1897⁵.

1. Cf. Th. WIEGAND, *Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1932, *Philosophisch-historische Klasse*, n° 5, p. 44.

2. *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse*, Vienne, LIV, 1897, p. 41, n° 60, II, l. 54 à 56 ; R. CAGNAT et M. BESNIER, *L'Année épigraphique*, 1899, n° 177.

3. *C. I. L.*, XVI, p. 80, n° 87 ; R. CAGNAT, *L'Année épigraphique*, 1897, n° 106. — *L'ala Phrygum in Syria* (cf. CICHORIUS, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, I, col. 1257), du *C. I. L.*, II, 4251 (DESSAU, 2711), est par suite certainement la VII^e.

4. A. DE RIDDER, *Bronzes antiques du Louvre*, II, p. 221, n° 4088.

5. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, p. 333 à 343 avec pl. ; p. 679 à 684 ; voir aussi *Bull. des Antiquaires de France*, 1906, p. 355 à 357.

Dès lors, nous n'avons aucun motif pour corriger sur l'inscription de Rome *C. I. L.*, VI, n° 1838 en VLP, ainsi qu'on l'a proposé¹, le chiffre VII qui est fourni sans variante par toutes les copies que nous possédons de ce texte aujourd'hui perdu ; et nous n'avons aucune raison de mettre en doute l'existence de l'*ala VII^a Phrygum*, qui figure nettement dans cette inscription de Rome, dans celles de St-Bertrand-de-Comminges et d'Oenoanda, comme sur le diplôme militaire de l'année 139.

A. MERLIN.

1. CICHORIUS, *loc. cit.*, qui approuve la suggestion faite par Hirschfeld à ce sujet. H. DESSAU (2727) conserve le chiffre VII.

LE MITHRÉUM DE SANTA PRISCA, A ROME

Dans le numéro du 17 février 1940 de *La Civiltà Cattolica*, p. 298 à 308, le P. A. Ferrua vient de donner du mithréum découvert en 1937 sur l'Aventin, au voisinage immédiat de Santa Prisca, une description détaillée, accompagnée d'un plan, qui permet de se faire une idée précise de l'édifice.

Au cours de ces fouilles, on a reconnu l'existence de vestiges ayant appartenu au rez-de-chaussée d'un majestueux palais romain du II^e siècle ap. J.-C. Dans un large corridor, qui s'étend vers le Nord-Est à la suite de la crypte et de l'abside de l'église, s'est installé vers la fin du même siècle un mithréum. Son plan est le plan ordinaire des monuments de ce genre : une salle rectangulaire, voûtée, mesurant 11 mètres de long sur 4 m. 30 de large, comprend contre chacun de ses murs latéraux une banquette large de 1 m. 35 et haute de 0 m. 75 ; un couloir de 1 m. 60 demeure libre entre ces bancs de maçonnerie où pouvaient s'étendre, pour les repas sacrés, une trentaine de personnes ; il semble que le nombre des initiés qui fréquentaient le sanctuaire n'était guère que d'une cinquantaine. Au fond, toujours comme il est usuel, un édicule cintré, ressemblant à une grotte avec ses murs parsemés de gros morceaux de pierre ponce et de tuf, était constitué par deux murs en saillie, que terminait antérieurement un pilastre corinthien peint en jaune. Cet édicule, tout entier porté sur un ample podium, était rempli de figurations qui offraient cette particularité d'être, non pas sculptées dans la pierre ou le marbre, mais modelées en stuc ; par malheur nous n'en avons plus que des fragments misérables.

Les sujets étaient assez exceptionnels. Au centre un grand personnage couché, qui semble être l'Océan, tenait de la

main gauche une amphore d'où coulait de l'eau, qui tombait dans une petite vasque appuyée au bord de l'édicule sur le devant et qui s'écoulait ensuite par un tuyau de plomb dans un égout. Un vase pansu de terre cuite, encastré à mi-longueur de la banquette droite, contenait, lui aussi, de l'eau bénite.

Au-dessous de cette figure couchée, à l'angle droit de la niche, apparaissait la scène ordinaire de Mithra égorgeant le taureau divin sur l'ordre du Soleil ; mais ici elle n'occupait pas la place d'honneur, contrairement à la coutume (il reste contre le mur le cou de l'animal, la main droite du dieu et le profil du chien qui léchait le sang contenant l'âme de la bête) ; les têtes de Mithra et d'un gros chien gisaient au voisinage parmi un amas de débris de stuc coloriés, méconnaissables. La scène centrale de l'édicule devait représenter Mithra entraînant sur son dos dans son antre le taureau dompté. A gauche, où il n'y a plus qu'un vestige du manteau de Mithra, devait se présenter la naissance de Mithra sortant d'un rocher. En haut, dans l'angle gauche, sous la voûte, le buste du Soleil était travaillé à jour dans une lame de plomb qu'on a rencontrée tout près au milieu de la terre.

Les deux statues en marbre des Génies du matin et du soir, Cautès et Cautopatès, se dressaient dans deux niches qui étaient ménagées à peu près l'une en face de l'autre, au bout des banquettes proche de l'entrée. Cautopatès était à gauche dans une niche peinte en violet ; de Cautès, qui était à droite dans une niche peinte de couleur jaune, il subsiste en morceaux la majeure partie : le jeune homme, court vêtu, est appuyé à un tronc d'arbre au pied duquel un coq salue le lever du jour ; il devait tenir un flambeau dressé.

Ce qui est le plus nouveau et le plus curieux, ce sont les peintures qui couvraient les murs. Aucun mithréum, sauf celui de Doura-Europos, n'est orné de tableaux aussi nombreux et aussi bien conservés, quoiqu'ils aient par endroits perdu leurs couleurs et en d'autres soient ruinés avec l'enduit qui les supportait. A l'extrémité de la banquette droite, entre une porte latérale et le mur du fond, six personnages se succèdent. Le principal, âgé, est vêtu d'un manteau

et d'une tunique, rouge vif, celle-ci serrée à la taille par une ceinture jaune ; il tourne la tête et soulève la main du côté d'un homme au visage énergique, qui s'avance vers lui, pareillement habillé, la tête découverte, « saluant à la romaine ». Près du premier, on lit non sans peine : *Nama* [patri], / *ab oriente* / *ad occidentem* / *tutela Saturni* ; devant la tête du second : [Na]ma [heliodromis], / *tutela Solis*. Le personnage qui suit porte dans la main droite un petit rameau ; à côté de sa tête est écrit : [Na]ma persis, / *tutela Veneris*. Les trois autres figures, presque complètement effacées, étaient accompagnées des trois inscriptions : *Nama leoni*, / *tutela Iouis*. — *Nama militibus*, / *tutela Mart[is]*. — *Nama* [cryphiis], / *tut[ela Mercurii]*.

Le mot perse *Nama*, fréquent surtout à Doura-Europos, veut dire honneur, gloire, vénération. Sur nos murs, chacune des figures est représentative d'un des six plus hauts grades des initiés, depuis le *pater* jusqu'aux *cryphii*¹, tels qu'ils sont déjà connus ; mais ce qui est insolite et ce qui confirme l'importance des planètes dans la religion de Mithra, chacun de ces grades est sous la protection d'une planète spéciale². Le grade inférieur manque, car le *corax* est de service sur le mur d'en face. Contrairement au témoignage de Porphyre, les quatre degrés supérieurs ne sont pas les seuls à participer à la liturgie mithriaque.

Sur la même paroi de droite, au delà de la porte, on voit cinq figures, d'aspect totalement différent. Ce ne sont plus de nobles personnages aux riches vêtements de mode mili-

1. Cf. Saint JÉRÔME, *Epist.* 107,2 *ad Laetam*. Dans les manuscrits au lieu de *cryphius*, on lit *nymphus*, *nimfus* et *nimplus* ; le mot *νύμφος* est attesté à Doura. Le P. Ferrua ne croit cependant pas que ce témoignage puisse infirmer celui des deux inscriptions *C. I. L.*, VI, 751 a et 753 : *ostenderunt cryphios* ; — *tradiderunt chryfios*.

2. Pour *tutela* employé au sens passif, le P. Ferrua rappelle les vers d'Horace (*Carm.*, IV, 6, 31-33) :

Virginum primae puerique claris
Patribus orti
Deliae tutela deae...

taire, en couleur vive, mais des hommes trapus et sans expression, de profil ou de trois-quarts, portant une barbe courte, habillés simplement d'une tunique avec des demi-manches, qu'agrémentent de minces bandes de pourpre et qui descend à peine à mi-cuisses : vêtement servile pour des offices serviles. La belle teinte carmin est ici remplacée par un ton ocreux. Ces hommes s'avancent aussi vers l'édicule, mais sans hâte, apportant des offrandes sans doute pour les sacrifices d'initiation et les agapes qui terminaient la cérémonie : le premier, très évanide, marche près d'un gros bovin ; le suivant serre dans ses bras un coq au plumage éclatant ; le troisième, penché en avant, pousse devant lui un mouton ; le quatrième porte un cratère ; le dernier, également courbé en avant, s'efforçait de faire progresser un gros porc. Sur la tête de chacun se déploie l'acclamation *Nama* suivie d'un nom et du titre de *leo* ; seul a survécu en entier un *Nama Theodoro leoni*.

Le défilé des lions porteurs d'offrandes se poursuit dans la première partie du mur de gauche, entre la niche de Cauto-patès et la porte latérale qui faisait sensiblement pendant à celle de droite. Nous retrouvons cinq figures ressemblant beaucoup aux précédentes, mais de teinte un peu plus vive et vêtues de tuniques un peu plus longues, dont les manches descendent jusqu'aux poignets. Sont passablement conservées, la deuxième qui tient un cratère et la troisième qui porte un pain ou une galette dans un objet qui n'est plus reconnaissable. Chacun de ces hommes est surmonté de l'acclamation *Nama* suivie de son nom et du titre de *leo*.

Au-dessus et au-delà de la porte, trois autres personnages, semblables, avec des paquets de cierges ; les deux premiers ont en outre un coq et le troisième, dans sa main droite levée, un cierge allumé.

Sur le reste de la paroi, se déploie une scène auguste dans une grotte obscure. Deux divinités nimbées, au somptueux vêtement rouge serré à la taille par une ceinture jaune, se détachent sur un fond violet foncé. A notre droite, Mithra coiffé du bonnet phrygien ; à gauche, le Soleil radié, aux cheveux abondants dont les boucles élégantes encadrent le

visage ; la lumière qui émane de lui strie de faisceaux bleu clair l'obscurité de la grotte. Tous deux sont assis à une table ronde, face au spectateur, et se parlent avec des gestes solennels, tandis que le Soleil serre contre lui le globe du monde et que Mithra lève vers son compagnon une corne à boire. Au bord, mais encore à l'intérieur de l'autre, un jeune nègre, ayant la figure d'un noir corbeau, s'approche pour les servir, un plat dans les mains, de même qu'au mithréum de Doura le *corax* présente aux convives des morceaux de viande enfilés sur une longue broche. C'est le festin qui couronne la vie de Mithra, la sainte communion des deux alliés, prototype de la cérémonie principale des mystères.

La couche d'enduit sur laquelle ces peintures sont tracées en recouvre une autre plus ancienne, qui, elle aussi, était peinte de sujets ressemblant beaucoup à ceux que nous venons de décrire, d'après ce qui transparait ici et là des inscriptions et des figures ; cependant la scène du banquet devait faire défaut. En mettant délicatement à nu la couche inférieure au-dessus de cette scène, on a dégagé une longue inscription métrique, qui finit par l'invocation : *Accip(e) et huius ramos, pater, accipe, sancte, leones*. Ce panneau se rattachait primitivement à la grande procession des initiés reçus par le *pater sanctus*. Il semble au P. Ferrua qu'il s'agit ici de l'initiation solennelle d'un groupe de *leones*, de fidèles admis au quatrième degré de la hiérarchie, au premier des grades supérieurs. L'importance du grade de *leo* était déjà manifeste dans le mithréum de Doura ; elle est confirmée ici, où nos peintures nous font assister à une cérémonie très vivante et inédite du rituel mithriaque.

D'après certains pans de muraille d'une date très décadente, le type de quelques lampes, des monnaies de Valens, notre mithréum doit avoir persisté jusqu'à la fin du iv^e siècle. Le culte y fut alors brutalement interrompu : la statue de Cautès fut violemment brisée, celle de Cautopatès disparut ; dans les peintures murales les visages furent dégradés à coups de pic ; les grandes compositions de stuc polychrome furent fracassées. Sur l'emplacement s'éleva ensuite l'église

de Santa Prisca, de même que celles d'Ara Coeli, de San Martino ai Monti, de Saint-Clément, de San Lorenzo in Damaso sont construites sur d'autres antres mithriaques ou en leur proximité immédiate. Cette découverte récente de l'Aventin montre qu'aux premiers siècles il n'y eût pas en cet endroit de lieu de culte chrétien. Et c'est un argument de plus contre la thèse abusive selon laquelle l'église actuelle est érigée là où se dressait au milieu du 1^{er} siècle la maison d'Aquila et de Prisca, les pieux fabricants de tentes cités dans les écrits apostoliques ; ni le souvenir de saint Pierre, ni celui de saint Paul ne sont liés à cette partie de la hauteur aventine. On nous excusera de rappeler que c'est là l'opinion que nous avons soutenue dès 1906¹.

A. MERLIN.

1. A. MERLIN, *L'Aventin dans l'antiquité*, p. 378 à 417 (cf. Suzanne COLLON, *Mél. de l'École française de Rome*, LVII, 1940, p. 92).

LA TOMBE ROYALE DE SUTTON HOO

Une courte note dans la *Revue archéologique*, 1939, 2, p. 207-208, annonçait la découverte à Sutton Hoo, près de Woodbridge (Suffolk), d'un tumulus abritant un navire contenant une sépulture royale d'une extraordinaire richesse. Les premiers rapports de fouilles, publiés dans *The Antiquaries Journal*¹ et *Antiquity*², permettent de se rendre un compte exact de l'importance des objets recueillis, dont quelques-uns apportent, à l'archéologie britannique, des éléments entièrement nouveaux.

Sur un plateau dominant l'estuaire de la rivière Deben, et près du petit village de Sutton Hoo, un groupe de douze tumulus (*barrows*) passait pour avoir abrité de très anciennes tombes. Une première exploration, en 1938, amena la découverte de deux inhumations en barque, avec mobiliers des VI^e-VII^e siècles. Les fouilles furent poursuivies dans le plus grand de ces *barrows* au cours de l'été 1939.

A l'intérieur de celui-ci, dans une tranchée, longue de 25 mètres, large de 5 et profonde de 2 m. 50, reposait, orientée Est-Ouest, une vaste embarcation, au milieu de laquelle avait été construite une chambre funéraire.

1. T. XX, 1940, p. 149-202 : C. W. PHILLIPS, *The Excavation of the Sutton Hoo Ship-Burial*.

2. T. XIV, 1940, p. 1-87 : *The Sutton Hoo Ship-Burial*. 1. *The Excavation*, by C. W. PHILLIPS ; 2. *The Gold Ornaments*, by T. D. KENDRICK ; 3. *The Large Hanging-Bowl*, by T. D. KENDRICK ; 4. *The Archaeology of the Jewellery*, by T. D. KENDRICK ; 5. *The Silver*, by ERNST KITZINGER ; 6. *The Coins : a Summary*, by O. G. S. CEAWFORD ; 7. *The Salvaging of the Finds*, by W. F. GRIMES ; 8. *Who was He ?*, by H. MUNRO & CHADWICK. Voir également : T. D. KENDRICK, *The Sutton Hoo Finds*, in *British Museum Quarterly*, t. XIII, déc. 1939 ; DU MÊME, *Une sépulture de roi saxon dans un navire*, in *Beaux-Arts*, 1^{er} février 1940, p. 45.

A l'exception de quelques rivets et ferrures, il ne subsiste absolument rien du navire. Mais l'empreinte qu'il a laissée, dans les sables, est suffisamment bien conservée pour rendre possible une reconstitution graphique des principales lignes du bateau.

On s'est demandé comment une embarcation de cette importance avait pu être transportée dans un tumulus situé à un bon mille du rivage et dominant l'estuaire d'une trentaine de mètres. Il est possible que la rivière ait été moins éloignée des *barrows*, dont les pentes auraient été moins abruptes. Mais sans vouloir recourir à des modifications du paysage, il paraît plus simple de supposer que, profitant de la combe ménagée entre les buttes, il n'a pas été impossible de hisser à bras, et au moyen de rouleaux, le navire jusqu'à l'emplacement qu'il devait définitivement occuper.

Le type du bateau de Sutton Hoo est d'un modèle archaïque, si on le compare aux voiliers que plus tard devaient utiliser les Vikings. L'intérêt de la découverte est cependant considérable, puisque nous nous trouvons en présence d'un exemplaire des embarcations avec lesquelles les Anglo-Saxons ont abordé dans les Iles Britanniques. C'est donc avec des bateaux contemporains des *iv^e-v^e* siècles que les parallèles doivent être recherchés. Le navire à rames de Nydam¹, conservé au Musée de Kiel, peut être considéré comme l'un des prototypes de celui de Sutton Hoo, qui lui-même aurait servi de modèle aux vaisseaux construits par les Anglo-Saxons, postérieurement à leur établissement en Grande-Bretagne.

Le problème des constructions navales demande à être abordé avec une certaine prudence, puisqu'il suppose qu'aux temps de ces mouvements, les marines nordiques ne connaissaient pas encore la voile. Cependant, la découverte à Galtabäck² d'un véritable cargo qui, bien que construit pour être

1. H. SHETELING, *Das Nydamschiff*, in *Acta archæologica*, t. I, 1930, p. 1-30.

2. N. NIKLASSON et Fr. JOHANNESSEN, *Galtabäcksbåten och dess restaurering*, Göteborg Museum, 1933 ; *Galtabäcksbåten och tidigt båtbyggery in Norden*, par Philibert HUMBLA et Leonart von POST, Göteborg, 1937.

mû à la rame, possédait un mât, prouve qu'il existait des voiliers en Scandinavie dès les ^{iv}^e-^v^e siècles. Il est également bien difficile à admettre que les Anglo-Saxons n'aient pas eu connaissance des bateaux à voile des Romano-Brittons. Ceux-ci avaient été en rapports avec les marines méditerranéennes, qui, elles, pratiquaient depuis des siècles la navigation à voiles. Une représentation de voilier figure sur une languette de courroie, découverte dans une tombe du cimetière mérovingien de Marœuil (Pas-de-Calais) et conservée dans les collections du Musée des Antiquités nationales¹. Il est peu admissible que d'aussi proches voisins n'aient pas eu connaissance d'un type d'embarcation alors en usage (^{vii}^e siècle) de l'autre côté de la Manche.

Aussi bien dans ses formes que pour la stabilité, le navire de Sutton Hoo marque un réel progrès sur son prototype de Nydam. Les charpentiers de l'Angleterre orientale étaient, aux ^{vi}^e-^{vii}^e siècles, de hardis constructeurs. Il n'en sera plus de même au siècle suivant, puisque leurs rivages ne seront plus à l'abri des incursions scandinaves.

Le navire de Sutton Hoo, à 38 rameurs, était long d'environ 27 mètres. De la coque, en bois de chêne, les empreintes dans le sable font connaître les 36 couples et les 9 virures, y compris le plat-bord et ses tollets (fig. 1). Les assemblages, très soignés, avaient été exécutés au moyen de clous et de rivets en fer. La hauteur de la coque devait atteindre 3 m. 75, pour un tirant d'eau de 0 m. 60. La partie centrale sur laquelle avait été élevée la chambre funéraire, la poupe et la proue ont particulièrement souffert. Il semble toutefois qu'à l'arrière un tillac avait été aménagé pour le pilote, manœuvrant un gouvernail latéral à rame, du type de celui de Nydam².

Semblable à la maisonnette qui se dresse au milieu de l'Arche de Noé de la nursery, la chambre funéraire (5 m. 30 × 2 m. 75) occupe le milieu de l'embarcation. Elle fut construite en

1. C. F. A. SCHAEFFER, *Un voilier de l'époque mérovingienne du Nord de la France*, in *Revue archéologique*, 1939, 2, p. 181-187.

2. H. SHETELING, *op. cit.*, p. 17 sqq.

planches grossièrement assemblées, alors que le navire était déjà en place dans le tumulus. Directement au-dessus de la toiture recouverte d'une couche de gazon, on avait aménagé, en argile, un grand bassin à libations. Le poids des terres accumulées provoqua de bonne heure l'effondrement de la

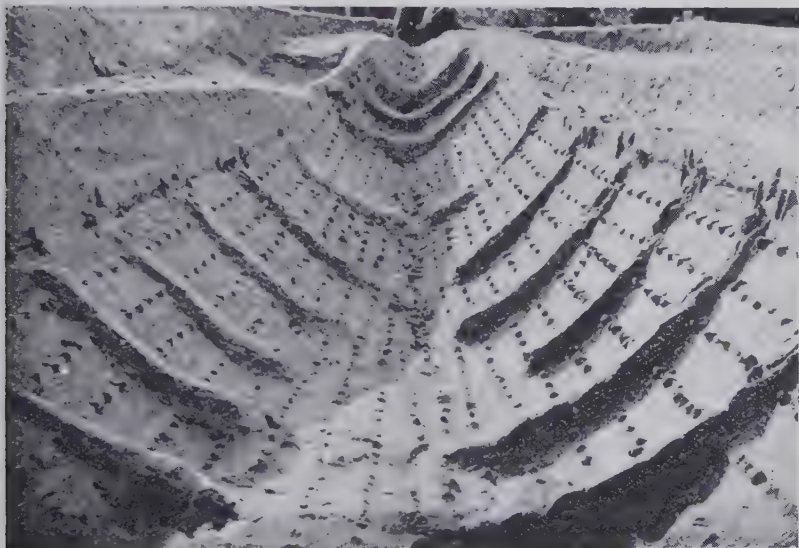


Fig. 1. — Empreinte dans le sable de l'arrière du navire de Sutton Hoo.
(*The Antiquaries Journal*, t. XX, 1940, pl. XXXIII, b).

chambre, entraînant un certain bouleversement dans l'ordonnance du mobilier funéraire. L'excellente méthode qui a présidé aux fouilles permet cependant d'en rétablir l'économie générale.

Par un singulier hasard, aucun vestige du personnage enseveli n'a été retrouvé, ni ossements, ni cendres. La nature du terrain aurait-elle amené la complète destruction de toute matière organique, comme elle a provoqué la disparition de tous les bois du bateau ?

Dans leur ensemble, les objets constituant le mobilier

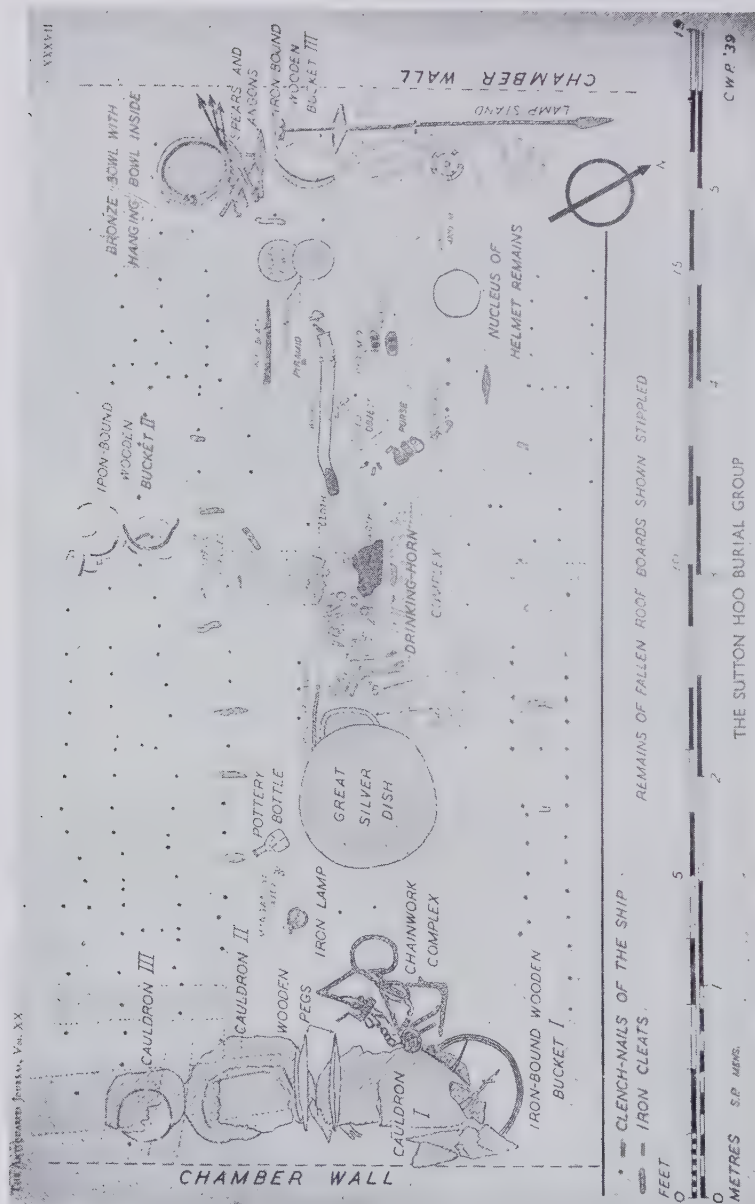


Fig. 2. — Disposition des mobiliers dans la chambre funéraire du navire de Sutton Hoo.
(*The Antiquaries Journal*, t. XX, 1940, pl. XXXVII).

funéraire avaient été placés de façon à dessiner un grand H dont la barre médiane, exagérément longue, s'étend au centre de la coque (fig. 2). Alors que les armes, la vaisselle de bronze et les objets domestiques avaient été accumulés contre les petits côtés de la chambre, au milieu de la pièce avaient été déposées, souvent entourées d'étoffes, les plus belles pièces du mobilier funéraire : à droite, dans un fourreau plaqué d'ivoire (?), une épée de fer à poignée d'or cloisonnée et filigranée, dont le pommeau se termine par une double bossette pyramidale sertie d'un damier de verroteries ; un peu au-dessus, la lame en fer d'une sorte de scramasaxe. Du côté opposé, mais hors d'alignement, les débris d'un casque à calotte de fer et à visière de bronze orné d'un masque à moustache, venu de fonte. Le cimier, en bronze, surmonté d'une ramure de cervidé, offre un décor animal.

L'espace, compris entre le casque et l'épée, est jonché d'objets d'ord'un remarquable travail : boucle à décor d'entrelacs animaux, rehaussés de niellures (fig. 3) ; fermeture d'aumônière et plaques de revêtement (fig. 4), garnies de grenats et de verroteries bleues et blanches cloisonnées figurant des entrelacs, des rapaces et des palmipèdes stylisés, Daniel dans la fosse aux lions ; deux fermoirs à charnière où, dans un encadrement d'entrelacs animaux, deux panneaux des mêmes



(Cliché Br. Mus.)

Fig. 3. — Boucle en or : décor d'entrelacs animaux et niellures. Sutton Hoo.

verroteries alignent leurs damiers. Aux extrémités arrondies, deux sangliers à haute crête sont affrontés de part et d'autre d'un motif central qui se termine en forme de pomme de pin (fig. 5). Trois boucles, quatre appliques, une paire de



(Cliché Br. Mus.)

Fig. 4. — Fermeture d'aumônière et plaques d'ornement en or :
Daniel dans la fosse aux lions ; oiseaux. Sutton Hoo.

fixe-courroie à charnière et divers fragments, également cloisonnés, complètent le petit équipement.

En suivant le tracé de la quille, au milieu même de la chambre, un curieux ensemble d'éléments stelliformes représente les restes de six (?) cornes à boire, à montures d'argent ornées d'entrelacs zoomorphes. Immédiatement en contact avec ces débris, apparaît un important dépôt d'objets très divers : chaussures, peignes et coupe en corne, écope, sacs de cuir à poignées d'argent et boucles de bronze, bol en argent, grand plat de bois contenant les restes d'une cotte de mailles,

deux coupes à anses, six ou huit petites gourdes en bois placées dans un bassin d'argent au fond duquel se détache un profil de femme, dans une couronne de feuillages stylisés. Le dépôt était recouvert par un grand disque d'argent, portant deux poinçons de contrôle au nom de l'empereur Anastase (491-518) : buste de l'empereur, flanqué de l'inscription DN ANA .../... PPA ; dans un cadre hexagonal,



(Clé de Br. Mus.)

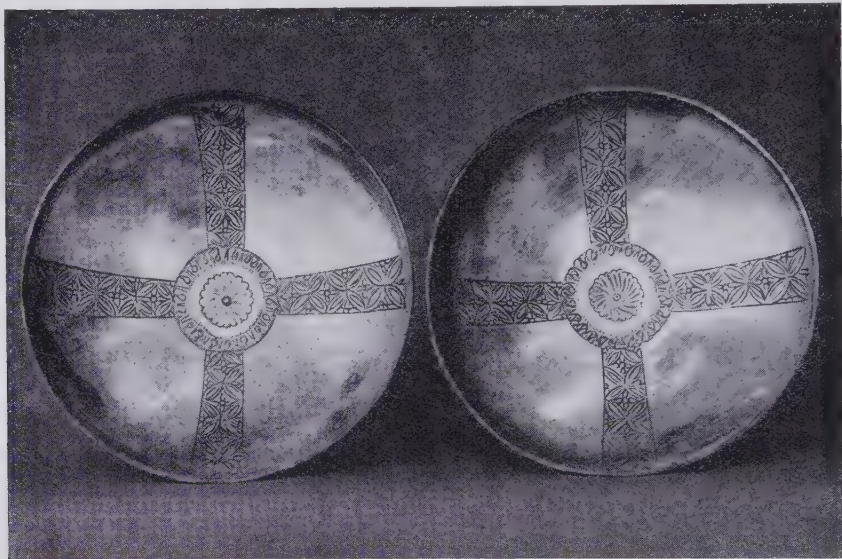
Fig. 5. — Fermoir à charnière en or. Sutton Hoo.

monogramme **NACTOV**, et groupe de lettres formant le mot **Θω / MA**. La décoration — à l'exception de quatre médaillons ornés d'une figure de femme, assise sur un trône et tenant un sceptre, un globe ou un objet indistinct, purement géométrique — offre un motif central et un bandeau, cerné d'une ligne de postes, enfermant dans une suite d'ovales entrelacés un motif de fleurs de lys.

A l'opposé, dans le prolongement de l'épée, deux cuillers en argent, de type byzantin, portant au *niello* sur le manche les noms de **ΠΑΥΛΟΣ** et de **ΣΑΥΛΟΣ**, étaient en partie dissimulés sous un entassement de sept à neuf coupes d'argent, de mêmes formes et portant un même décor cruciforme, timbré au milieu d'un médaillon renfermant une rosette

godronnée, inscrite ou non dans une étoile à six branches (fig. 6).

Contre la paroi de la chambre funéraire, à l'Est, avaient été déposés un certain nombre d'objets d'équipement, ou de caractère domestique : ramure de cervidé en bronze ayant



(Cliché Br. Mus.)

Fig. 6. — Coupes en argent à décor cruciforme. Sutton Hoo.

appartenu au cimier du casque et grand flambeau de fer terminé en pointe de lance à l'une des extrémités et portant un cadre métallique pour le luminaire, flanqué aux angles de quatre têtes de taureaux. Immédiatement en avant, on recueillit un très curieux objet en pierre (fig. 7), à monture de bronze; il est décoré aux extrémités, sur chacune des quatre faces, de figures humaines à longue barbiche, la chevelure rejetée en arrière, exécutées avec beaucoup de soin en bas-relief. Bien que par sa forme, la pièce rappelle les pierres à aiguiser, il semble bien qu'il s'agisse ici d'un objet céré-

moniel, tel un sceptre, plutôt que d'un instrument à usage domestique.

Au voisinage immédiat, dans un amas de bronzes et de fers corrodés, on a reconnu l'armature et la poignée d'un bouclier, une grande bossette en bronze à entrelacs rehaussés d'or, reposant, avec d'autres objets que les circonstances n'ont pas encore permis d'identifier, au-dessus d'un panneau de bois subrectangulaire, dont les bords étaient ornés d'un décor d'animaux en plâtre plaqués de feuilles d'or. Il s'agit probablement d'une *tabula lusoria*.

A l'angle opposé, c'est un entassement d'armes, pointes de lances et fers d'angons, de seaux de bois et de vaisseaux de bronze. Dans une grande coupe à pied et à anse (*Coptic bowl*), avait été placée une seconde coupe ornée, dans le fond d'un poisson en relief, aux anses de médaillons et d'écussons émaillés. Elle contenait les restes de l'armature, en bois et bronze, d'un instrument de musique à cordes.

Enfin, à l'extrémité occidentale de la chambre funéraire, le long de la paroi, étaient accumulés des objets de cuisine, un baquet et deux plats en bois, trois chaudrons de bronze et leurs crémaillères.

Sépulture ou cénotaphe, le navire de Sutton Hoo, par l'importance et la richesse des mobiliers funéraires qu'il abritait, ne peut avoir été que la dernière demeure d'un grand personnage. Dans l'aumônière, avaient été déposées quarante pièces d'or aux effigies des rois mérovingiens, Théodebert, Clovis II, et de l'empereur byzantin Maurice Tibère. Les dates ainsi données par les monnaies ne permettent pas de descendre plus bas que l'an 600, et plus haut que le début du second tiers du VII^e siècle de notre ère. Le seul personnage qui, pendant cette période, en Anglie orientale, ait pu recevoir pareille sépulture et emporter avec lui dans la tombe pareil trésor, ne peut être que le roi Redwald qui mourut environ 624-625, et dont la famille possédait une résidence à quelques kilomètres de Sutton Hoo.

C'est une page nouvelle de l'histoire de la Grande-Bretagne pendant le Haut Moyen âge, qui est ainsi révélée. Le

règne du roi Redwald apparaît comme une période particulièrement intéressante et riche. Des relations économiques et artistiques se nouent alors avec les diverses parties du



Fig. 7. — Sceptre (?) en pierre à monture de bronze. Sutton Hoo.

continent européen. Qu'ils s'agisse de cadeaux impériaux ou d'objets apportés par le commerce, on entrevoit des contacts directs avec la Méditerranée et l'Europe occidentale. Le grand disque d'argent, à l'estampille d'Anastase est un nouveau témoignage des rapports de la cour de Byzance avec les rois barbares. Mais toutes ces argenteries n'ont pas été fabriquées à Byzance. Des modèles ont été copiés dans les ateliers germaniques de l'Europe de l'Ouest ; telles sont les neuf coupes, à décors semblables importés en Angleterre par l'intermédiaire des Francs ou des Germains. On serait encore tenté de rattacher au domaine germanique le très curieux objet cérémoniel orné de masques à la longue barbiche taillée en pointe : cf. fig. 7¹.

Relations encore avec le Danemark et la Suède, qui se reflètent dans le décor de la grande boucle d'or à entrelacs

animaux, l'ornementation de l'épée, du bouclier et du casque ; avec la Gaule mérovingienne, à laquelle les orfèvres du roi Redwald ont emprunté le thème de Daniel dans

1. Voir la statue de Wildberg : K. SCHUMACHER, *Kat. des röm.-german. Museums*, I, p. 73-74, n° 50.

la fosse aux lions reproduit sur les écussons de l'aumônière.

Ne serait-ce que par ces contacts avec des centres artistiques aussi divers, le trésor de Sutton Hoo apparaît comme quelque chose de très nouveau dans l'archéologie britannique du Haut Moyen âge. Mais son originalité est encore plus grande. Si les artisans anglo-saxons ont imité les techniques du Kent, ils ne furent en aucune façon de serviles copistes. Ils ont au contraire montré une réelle indépendance. Le style décoratif des joailleries de Sutton Hoo est très différent de celui des cloisonnés qui lui ont servi de modèles. Est-il juste de parler d'une « certaine décadence »¹ à propos de ces bijoux ? On ne retrouve pas, il est vrai, dans les orfèvreries de Sutton Hoo la vigueur du cloisonné et la richesse du coloris ; cependant malgré la mièvrerie de certains décors, les oiseaux stylisés et le Daniel de l'aumônière, n'en restent pas moins par leur gracilité l'une des plus charmantes productions de cette époque. L'indépendance de nos artistes se manifeste encore par le choix de leurs procédés. Ils n'ont pas hésité à sertir des grenats au milieu de leurs cloisonnés, à utiliser les filigranes, à préférer le type de cloisonnement en « champignon », techniques bien rarement pratiquées dans les ateliers du Kent. Par sa complication élégante, l'entrelac des orfèvreries s'apparente étroitement aux modèles scandinaves et rattache l'art de Sutton Hoo à celui du Jutland.

Dans certaines de leurs œuvres, les orfèvres du roi Redwald font également figure de précurseurs. Les triscèles et les volutes de la décoration du grand vase de bronze à anse font présager le style des enlumineurs des manuscrits chrétiens irlandais de Durrow et de Lindisfarne. Sur le fermoir d'or, le motif des sangliers enchaînés, mêlé à une ornementation purement géométrique, est une nouveauté dans l'art anglo-saxon. Il reparaitra au XI^e siècle au tympan d'Ipswich.

Raymond LANTIER.

1. T. D. KENDRICK, dans *Beaux-Arts*, 1^{er} février 1940.

VARIÉTÉ

Sur quelques monuments funéraires gallo-romains des Pyrénées

On a signalé¹, dans les hautes vallées des Pyrénées centrales, l'existence de petits monuments funéraires gallo-romains, qui, par leurs formes et leurs décorations, intéressent au premier chef l'histoire des croyances funéraires et de l'art gallo-romains.

Les musées de Toulouse et de Luchon, le musée de Comminges, à Saint-Bertrand-de-Comminges, en conservent plusieurs exemplaires. Mais la plupart sont disséminés dans les villages des hautes vallées. C'est ainsi que j'en ai découvert au-dessus de Luchon et de Saint-Bertrand, encastés dans des murs d'églises ou de cimetières, dans des clôtures et des cours de fermes. Quelques villages m'ont donné une récolte particulièrement riche : Cazarilh Laspènes, au-dessus de Luchon, Garin, Saint-Pé d'Ardet (carte, fig. 1).

Le plus grand nombre de ces monuments présente la forme d'une petite cuve allongée (fig. 2), presque toujours en marbre, dont la largeur varie entre 0 m. 30 et 0 m. 40, la hauteur entre 0 m. 40 et 0 m. 60, la profondeur (ou la longueur) entre 0 m. 50 et 0 m. 75. Elles devaient être toutes recouvertes par un toit à section arrondie ou triangulaire², dont les dimensions oscillent entre 0 m. 30 et 0 m. 50 pour la largeur, 0 m. 20 et 0 m. 40 pour la hauteur, 0 m. 60 à 1 mètre pour la profondeur. A la partie inférieure, une petite excavation est toujours pratiquée (larg. 0 m. 15 à 0 m. 30 ; prof. 0 m. 17 à 0 m. 30 ; long. 0 m. 40 à 0 m. 60). Quelques-unes des toitures présentent, à la base, un évidement cylindrique (prof. 0 m. 05 à 0 m. 13).

Dans quelle mesure ces cuves avaient-elles été enterrées ? Quelle partie restait apparente ? Comment et où étaient-elles placées ? Autant de questions auxquelles il est bien difficile de répondre : les monuments n'ont été que rarement retrouvés en place ; jamais dans des conditions telles qu'un examen scientifique ait pu préciser les conditions de la trouvaille. Cependant, comme elles sont

1. R. Lizop, *Histoire de deux cités gallo-romaines. Les Convenæ et les Consorani (Comminges et Couserans)*. Bibliothèque méridionale, 2^e série, t. XXV.

Que MM. Lizop, Sapène et Ballarin veuillent bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance pour les précieuses indications qu'ils ont bien voulu me fournir au cours de cette enquête.

2. Devaient être, car presque toutes les auges ont été découvertes séparées de leurs toits, à deux exemplaires près : Esténos et Valentine.

toujours décorées de sculptures sur l'une de leurs faces, il est permis de supposer que la partie ornée était apparente.

Un autre groupe de monuments est représenté par des stèles à fronton triangulaire (fig. 3), dont quelques-unes accusent une fabrication plus habile, preuve d'une romanisation plus avancée. La plupart portent des inscriptions. Les plus intéressantes sont aussi les plus rudimentaires, uniquement travaillées sur la face antérieure, le revers, arrondi ou trapézoïdal, étant simplement épannelé. Une petite excavation rectangulaire (haut. 0 m. 20 à 0 m. 25 ; 0 m. 10

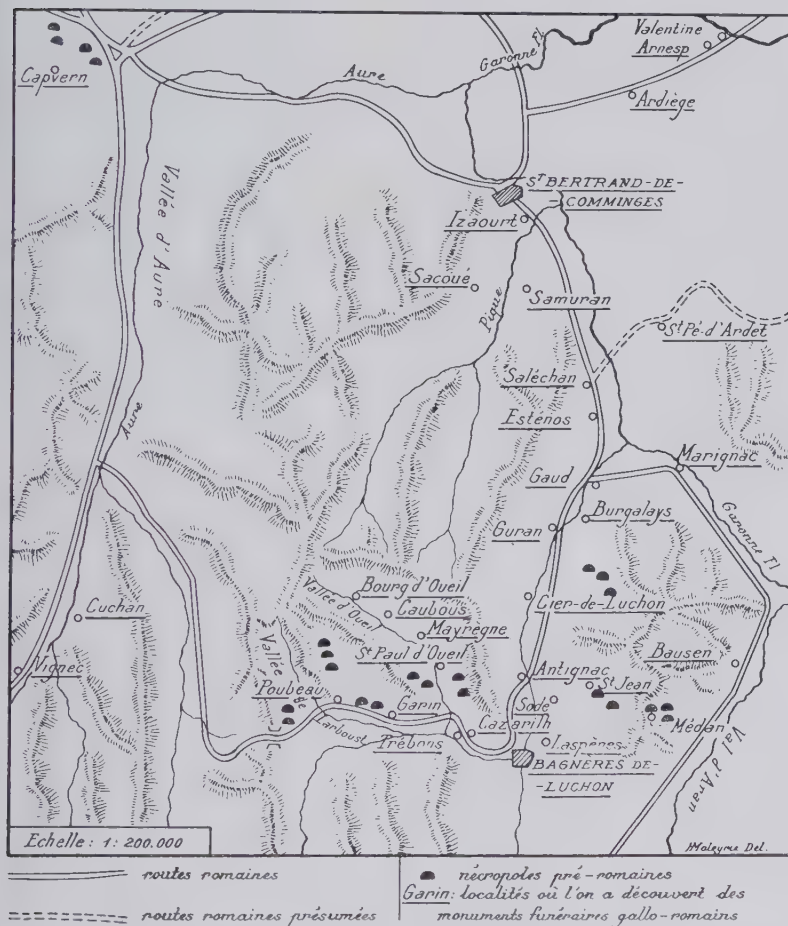


Fig. 1. — Carte de répartition des monuments funéraires gallo-romains dans les Pyrénées centrales.



(Cliché B. Sapène)

Fig. 2

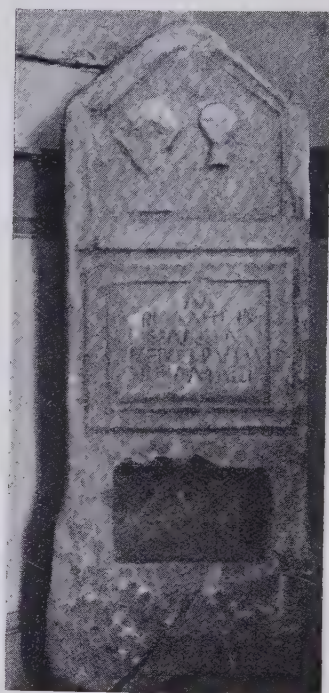


Fig. 3

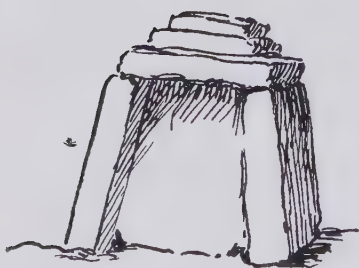


Fig. 4 a



Fig. 4 b

Fig. 2. — Monument funéraire, Arnesp, près Valentine (Haute-Garonne).
 Fig. 3. — Stèle à fronton triangulaire, Vignac (Haute-Garonne). Musée de Luchon.
 Fig. 4. — Évolution hypothétique de l'auge funéraire : a, période pré-romaine b, période gallo-romaine.

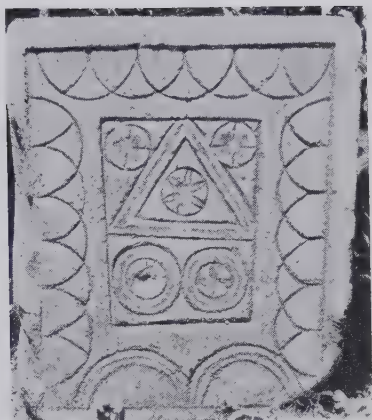
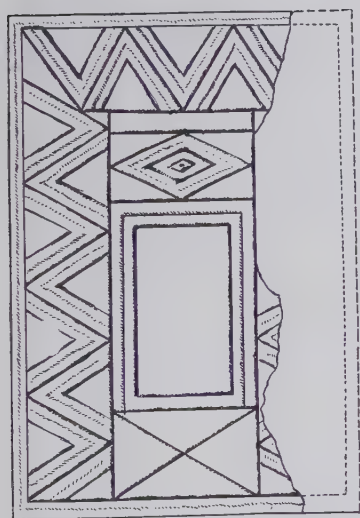
Fig. 5 *a*Fig. 5 *b*

Fig. 6

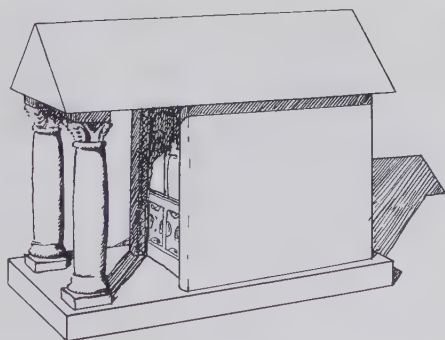
Fig. 7 *a*Fig. 7 *b*

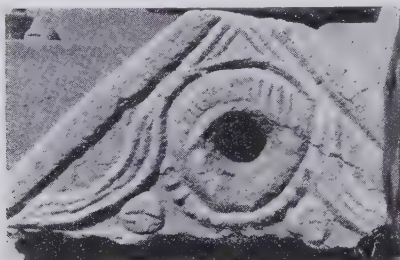
Fig. 5. — *a*, Plaque funéraire de Trébons; *b*, auge funéraire du musée de Luchon (Haute-Garonne).

Fig. 6. — Auge funéraire figurant une porte. Église de Saléchan (Haute-Garonne).

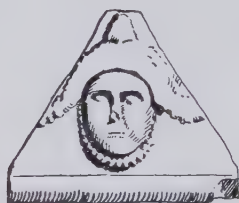
Fig. 7. — *a*, Couvercle de monument funéraire, Cazariilh-Laspènes (Haute-Garonne); *b*, restitution du monument.

à 0 m. 18 ; prof. larg. 0 m. 15 à 0 m. 20) est pratiquée dans la face antérieure.

Une troisième catégorie comprend quelques plaques funéraires, de faible épaisseur, sans fronton (haut. 0 m. 40 à 0 m. 60 ; larg. 0 m. 34 à 0 m. 59 ; ép. 0 m. 05 à 0 m. 08). Quelques-unes ont une épitaphe. D'autres, celle de Trébons par exemple, montrent des trous, forés de champ, sans doute destinés au logement de goujons de fer ou de bronze (fig. 5 *b*). Il ne serait pas impossible que ces plaques aient été assemblées pour former un coffret funéraire, surmonté d'un toit, et, dans ce cas, elles se rattacheraient à la première série.



a



b

Fig. 8. — *a*, Fronton de stèle, encastré dans un mur de l'église de Saint-Pé-de-la-Moraine, près de Garin ; *b*, fronton de stèle ; Beuqué ; coll. Ballarin, à Montauban-de-Luchon (Haute-Garonne).

Quelle date convient-il d'assigner à ces groupes de monuments funéraires ? Les stèles, ou les plaques¹, types essentiellement romains, ne peuvent être que postérieures à la conquête. Il est d'ailleurs possible de suivre cette pénétration du type romain presque depuis ses origines. Le musée de Toulouse a acquis, il y a quelques années, une stèle funéraire en calcaire grossier, que certains caractères des lettres de l'épithaphe, et la sculpture, permettent de dater du 1^{er} siècle de notre ère². C'est sans doute le plus ancien monument de la série. D'autres, comme la stèle de Cazarilh Laspènes³, ou le cippe d'Izaourt, purement romain celui-ci de forme et de facture, peuvent être placés, avec quelque vraisemblance, au temps des Antonins.

Les monuments les plus difficiles à dater sont les cuves funéraires. Deux exemplaires seulement, à notre connaissance, ont été découverts

1. Du moins celles d'entre les plaques qui n'ont pas servi à constituer des coffrets funéraires.

2. Cf. R. LIZOP, *op. cit.*, p. 502, n. 200.

3. ESPÉRANDIEU, *Recueil*, 885.

in situ : avant la guerre, M. Léziau, cultivateur à Esténos, mit au jour une auge funéraire en marbre, dont il a conservé le toit dans sa haie. Elle contenait une sépulture à incinération et un mobilier funéraire, pour la plus grande partie dispersé, à l'exception d'un petit vase en terre jaune saumonée, de bonne époque romaine. Plus caractéristique est la trouvaille, faite par M. Jean-Marie Soum, sur l'emplace-



Fig. 9. — Plaque encastrée dans un mur à l'intérieur de l'église de Saint-Pé-de-la-Moraine, près de Garin (Haute-Garonne).

ment de l'ancien prieuré d'Arnes, près de Valentine, de trois tombes superposées : un sarcophage en calcaire tendre, un sarcophage en marbre, au-dessous duquel avait été placée une auge funéraire, réutilisée comme ossuaire à l'époque paléochrétienne¹. Cette découverte fournit deux jalons pour la datation de nos monuments. Aucun doute sur l'origine préchrétienne de l'auge ; mais une limite plus précise encore s'impose du fait que le prieuré d'Arnesp était lui-même situé sur l'emplacement d'une villa gallo-romaine dont une mosaïque peut être approximativement datée du II^e ou du commencement du III^e siècle après J.-C.². Le monument funéraire d'Arnesp qui, vraisem-

1. Ces renseignements m'ont été fournis par le fils de M. Soum et par M. B. Sapène.

2. R. LIZOV, *op. cit.*, p. 48, n° 156.

blement, avait appartenu au cimetière du domaine, est donc contemporain de la villa. D'autre part, toutes les cuves étant en marbre, il est assez difficile de les placer avant le III^e siècle, époque de la plus grande activité dans l'exploitation des carrières de marbre du pays¹. L'auge funéraire de Saint-Paul d'Oueil, en calcaire à gros grain et retaillée pour servir de clé de voûte dans le portail de l'église, pourrait être plus ancienne.

Le type même de l'auge et l'ornementation qui n'ont rien de romains, l'absence d'inscriptions sont autant de raisons pour rechercher dans la région les prototypes de ces monuments.

Dans les hautes vallées pyrénéennes existent des nécropoles post-hallstattiennes nombreuses², dont les tumulus renferment des tombes à incinération ; dans celles-ci, l'urne cinéraire est placée au centre d'un amas de pierrailles, ou dans un caisson rectangulaire en dalles de pierre ou de schiste. Les coffres sont recouverts d'une sorte de toit en pierres plates disposées en retrait (larg. 0 m. 30 ; haut. 0 m. 35 ; prof. 0 m. 40)³. Il n'est pas interdit de tenter d'établir des rapports directs entre les deux types de sépultures. Dans ces régions, les populations sont passées sans transition de la civilisation posthallstattiennne à la culture gallo-romaine. Les emplacements des cimetières ont peu varié d'une époque à l'autre, particulièrement dans les hautes vallées d'Aure, d'Oueil, et de Larboust. Un examen de la carte (fig. 1) montre que ce sont les villages situés à proximité des nécropoles pré-romaines qui ont donné le plus de stèles gallo-romaines. Le cimetière gallo-romain succède directement aux tumulus posthallstattiens. Il n'est pas jusqu'à certains détails de nos auges funéraires qui ne militent en faveur de cette hypothèse. Beaucoup d'entre elles portent en effet, sur les côtés longs de la façade, des moulures très prononcées (fig. 10) ; quelques-unes même sont plus étroites dans le haut que dans le bas (fig. 10 b). On pourrait reconnaître dans ces détails le souvenir des coffres en pierre ou en schiste qui, pour assurer leur stabilité, devaient présenter une section trapézoïdale (fig. 4). La cuve funéraire pyrénéenne est donc probablement un type de sépulture indigène, directement issu de la ciste hallstattiennne⁴.

Une telle persistance ne peut s'expliquer que par des coutumes funéraires profondément enracinées dans la mentalité de ces populations montagnardes, et cela malgré la romanisation. Ces monuments représentent l'habitation du mort. Deux d'entre eux portent gravée la représentation d'une cabane : plaque du cimetière de Trébons, placée au pied de la croix⁵ (fig. 5 a) ; auge funéraire du musée de Luchon⁶ (fig. 5 b) ; porte figurée sur une auge funéraire (inédite),

1. Cet argument m'a été fourni par M. R. Lizop.

2. R. LIZOP, *Le Comminges et le Couserans avant la domination romaine*, p. 132.

3. Renseignements donnés par M. Ballarin qui fouille, près de Nédan, un cimetière de cette époque.

4. R. LIZOP, *op. cit.*, p. 133 sqq.

5. BARRAU DE LORDES, *Bull. de l'union archéol. et hist. du Sud-Ouest*, 1927.

6. R. LIZOP, *Histoire de deux cités gallo-romaines...*, p. 327.

encastrée dans l'église de Saléchan (fig. 6). A la représentation de la toiture et de la porte, s'ajoute parfois celle de l'auvent. J'ai découvert, enclavé dans le mur méridional de l'église de Cazarilh-Laspènes, où il paraît jusqu'alors avoir échappé à l'attention, un couvercle d'auge à incinération, à fronton triangulaire, sur la face interne duquel apparaissent des entailles faites au ciseau (fig. 7 a). Le toit est pourvu



Fig. 10. — a, Stèle perdue de Saint-Martory (d'après un dessin de Trey Signallès ; b, auge funéraire, encastrée à l'intérieur de la chapelle de Saint-Pé-de-la-Moraine (Haute-Garonne) (Espérandieu, n° 882).

d'un évidement cylindrique (larg. 0 m. 23 ; long. 0 m. 48 ; prof. 0 m. 85) pratiqué dans un espace rectangulaire (0 m. 60 sur 0 m. 41), servant de logement aux quatre parois de l'auge. Sur l'un des côtés, deux protubérances correspondent aux moulures de la façade. Enfin, deux ouvertures, pratiquées aux extrémités du toit, étaient destinées à recevoir l'extrémité supérieure des pilastres ou des chapiteaux de piliers supportant la toiture qui débordait de quelque 0 m. 30. Faut-il reconnaître dans un semblable dispositif la représentation d'une maison, précédée d'un auvent, ou celle d'un temple à antes, influencé par un modèle romain (fig. 7 b) ?

Dans les Pyrénées, comme dans les Vosges, le type de la stèle-maison¹

1. Émile LINCKENHELD, *Les Stèles-maisons chez les Médiomatriques et en Gaule*. Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, fasc. 38, 1927.

correspond à des croyances bien déterminées dont les origines sont antérieures à la conquête. Auges pyrénéennes et stèles du pays des Médiomatrices sont aménagées pour recevoir les cendres du défunt, les unes et les autres reproduisent une maison avec sa toiture. Aux deux extrémités de la Gaule, apparaissent des types de transition fortement imprégnés d'influences romaines, mais où la présence de quelques détails caractéristiques rappelle la conception indigène primitive. Telles sont les stèles à fronton triangulaire, avec l'excavation ménagée à la base, qui a pu être utilisée pour le dépôt des cendres, ou symboliser la porte de la maison. Et là encore, on rencontre dans la Celtique du Nord-Est l'équivalent de ce que l'on constate dans la Gaule du Sud-Ouest. Deux stèles, identiques par les formes, la disposition et les dimensions de l'ouverture, à celles des musées de Toulouse et de Luchon, ont été découvertes en Allemagne méridionale¹.

La décoration des monuments funéraires pyrénéens révèle un art local, presque toujours gauche, mais qui ne manque cependant pas d'originalité. Celle-ci se manifeste par une tendance à déformer ou à styliser les thèmes empruntés à l'art classique et par l'adjonction de certains motifs indigènes de caractère symbolique.

Il est d'ailleurs nécessaire de mettre à part les quelques monuments de type purement romain que nous avons signalés et qui tranchent nettement sur les autres par la plus grande habileté de leur exécution et leur sobriété. Ils ne comportent, pour la plupart, que les bustes des défunts, avec ou sans épitaphe, et sans les surcharges multiples que l'art local ajoute à ce thème.

Si nous étudions maintenant les monuments de type proprement indigène, nous avons déjà remarqué que certains d'entre eux reproduisent une façade de maison. Sur la plaque de Trébons (fig. 5 *a*), celle-ci est indiquée avec netteté, avec son toit élevé et débordant. Les deux carrés gravés figurent peut-être deux ouvertures ou une porte à deux battants fermée. Le carré ou le rectangle, soit seul, soit décoré de demi-cercles, est d'ailleurs un ornement fréquent sur ces monuments. Il pourrait représenter le souvenir de la porte.

Sur l'auge de Luchon (fig. 5 *b*), le toit est schématisé par un triangle. Quant à l'auge de Saléchan, la précision et le soin que le tailleur de pierre a mis à reproduire une porte ornée de moulures, nous incline à penser que les multiples chevrons qui l'entourent ne sont pas de simples ornements géométriques, mais peut-être l'image approchée d'un détail réel : poutres apparentes, dessins gravés dans le torchis.

Les motifs qui se retrouvent le plus souvent sur les stèles-maisons sont les signes astraux², dérivés du cercle, roues, rosaces, demi-cercles, etc., tracés au compas. On pourrait ne leur accorder qu'une simple valeur décorative, si l'on ne voyait paraître sur deux couvercles rectangulaires de tombes (fig. 8 *a* et *b*), une tête humaine stylisée

1. *Germania romana*, III, *Die Grabdenkmäler*, pl. XVII, I, et p. 40.

2. E. LINCKENHELD, *op. cit.*, p. 80 sqq.

qui semble bien être celle d'une divinité. Sur le couvercle de Garin, comme sur celui de Beuqué, les deux têtes sont surmontées d'une sorte de bandeau ou guirlande, qui délie ses ondulations symétriques dans le fronton. Les deux visages sont entourés d'une sorte de collier à grosses boules. Ces attributs sont ceux d'une divinité locale, peut-être de caractère solaire. D'autre part, sur le couvercle



a



b

Fig. 11. — Plaques funéraires à décor de pampres : *a*, dans le mur du cimetière de Guchan ; *b*, dans l'église de Saléchan (Haute-Garonne).

de Beuqué (fig. 8 *b*), l'ouverture pratiquée au milieu du visage, paraît une sorte de compromis entre la roue et la figure humaine. Roues, rosaces, têtes stylisées des stèles pyrénéennes, appartiennent à un même cycle de représentations de caractère symbolique¹.

A côté des motifs dérivés du cercle, on rencontre encore sur certaines auges de Garin, de Saint-Pé d'Ardet, de Guran, la spirale, motif ibérique (fig. 9). D'autre part, lorsque nous voyons, sur certaines auges de Garin, sur un monument perdu de Saint-Martory² (fig. 10 *a*), la représentation des défunts, tenant en main, l'un un gobelet, l'autre un gobelet et une cruche, il s'agit là encore d'un fonds de croyances indigènes³. Il en est de même pour les instruments professionnels. Sur

1. ESPÉRANDIEU, *Recueil*, 843.

2. Copie extraite du carnet de Trey Signalès, communiqué par M. B. Sapène.

3. Représentations courantes, notamment chez les Eduens.

deux auges de Garin, figure une hache (fig. 10 *b* = Espérandieu, *Recueil*, 882, 884), une fois placée horizontalement, une autre fois verticalement. Dans ce dernier cas, on pourrait la croire engagée dans la ceinture de l'homme, probablement un bûcheron. Ce dernier tient d'ailleurs, dans la main gauche, un bâton coudé, terminé en pointe



Fig. 12. — Auge funéraire. Stylisation de porte et de pampres. Saint-Pé-d'Ardet (Haute-Garonne).

à l'une des extrémités, qui pourrait bien représenter un instrument pour lier les fagots. Sur une autre stèle perdue, anciennement encastrée dans l'église de Sacoué, mais qui a été conservée par un dessin de Tray Signalès, étaient représentés une pince et deux marteaux.

Les motifs indigènes ne sont pas les seuls à décorer nos monuments. On y retrouve — fait très rare en Gaule, à l'exception de la Provence et de la Narbonnaise, et qui ne peut s'expliquer que par la romanisation précoce et active du pays — toute la variété des ornements funéraires italiens : bustes des défunts, pampres, guirlandes, *urceus*, boucliers d'Amazones, colombes affrontées picorant des raisins, etc. Mais l'artisan pyrénéen modifie et déforme ces motifs, volontairement ou non. La gaucherie de son ciseau simplifie les

formes, schématise les lignes des visages, réduit le volume des chevelures et des plis des vêtements, les acanthes des chapiteaux. Cette tendance à la géométrisation s'accompagne d'une certaine fantaisie créatrice qui est le propre de l'art des Celtes¹. Cette fantaisie se manifeste dans le décor d'une auge funéraire de Saint-Pé d'Ardet (fig. 12). Le lapicide a pris dans le répertoire gréco-romain le motif du bouclier d'Amazone, mais il lui a fait pousser quatre têtes, quatre becs et des yeux. Voilà le bouclier d'Amazone transformé en une sorte de monstre étrange, croquant des raisins. Caprice d'art populaire, mais caprice qui n'est pas sans saveur. C'est en effet grâce à de pareilles œuvres, si rares soient-elles, que l'on peut entrevoir un trait d'union entre les arts préhistoriques de l'Europe barbare et l'art gallo-romain.

Témoins d'une tradition religieuse et artistique indigène, les monuments funéraires pyrénéens ont sans doute été élaborés dans un milieu gardant pour ses anciennes croyances et leurs moyens d'expression un farouche attachement : caractère que l'on retrouve chez les populations actuelles de ces montagnes. Pour ces raisons, ils intéressent tous ceux qui s'efforcent de découvrir, à travers le visage complexe et souvent un peu énigmatique de la Gaule romaine, les traces du passé celtique.

J.-J. HATT.

1. R. LANTIER, dans *Nouv. histoire universelle de l'art*, t. I, p. 19-20.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

IN MEMORIAM : FR. HALBHERR.

Au sujet de l'éminent savant dont la disparition avait été signalée dès 1933, mentionnons l'émouvante notice funéraire écrite par A. Della Seta, son collaborateur et ami, dans l'*Annuario Scuola Atene*, 1933. Ce fascicule, attardé, n'a paru qu'en 1938, et c'est en 1940 seulement qu'il était parvenu à Athènes. Ch. P.

E. A. GARDNER († 1939).

Le 27 novembre, deux ans après Percy Gardner (*CRAI.*, 1939, p. 290), est décédé à son tour E. A. Gardner, professeur émérite d'archéologie classique à l'Université de Londres, qui fut vice-chancelier, là même, de 1923 à 1926. E. A. Gardner avait été directeur de l'École anglaise d'archéologie à Athènes, en 1887 ; il y orienta habilement les travaux. De 1914 à 1918, il avait tenu à marquer son attachement à sa patrie, en prenant du service, malgré les dispenses qu'en Angleterre son âge lui eût octroyées ; il s'employa ainsi jusqu'à l'épuisement de ses forces : il est mort au cours de la nouvelle guerre. Ch. P.

JEAN FINLEY († 1940).

Le 8 mars 1940, est décédé à New York le Dr Jean Finley, éminent publiciste et philhellène américain bien connu. Il avait été directeur de la rédaction du *New York Times*, journal dans les colonnes duquel il soutint à plusieurs reprises les intérêts grecs. Membre du Conseil des Études grecques, il se mit à la tête, tour à tour, des collectes organisées en faveur de la construction d'établissements d'études en Orient, ou pour l'anastylose du Parthénon et du Pseudo-Théséion, par exemple. Ch. P.

ANTON HEKLER (1882-1940).

Ce savant hongrois est mort dans la nuit du 2 au 3 mars 1940, ainsi qu'on l'annonce (*Archaeologiai Értesítő*, LII, 1939, feuille liminaire). Il était bien connu dans le monde des archéologues classiques, notamment par ses études sur l'iconographie antique. Un livre de lui, concernant les *Portraits grecs et romains*, a été traduit en français.

A. Hekler avait eu avec E. Pfuhl, disparu aussi cette année, des discussions animées, mais courtoises, sur la date de l'apparition du portrait véridique en Grèce. On lui doit une foule d'enquêtes et d'autres travaux; il avait publié notamment, avec compétence, les Antiques de Budapest. Privat-docent dès 1901, A. Hekler était devenu professeur à la Faculté des Lettres de Budapest, pour l'archéologie et les Beaux-Arts. Il avait collaboré à *Értesítő* depuis 1905, et il a dirigé à partir de 1925 ce périodique, qui lui doit beaucoup. On y trouvera bientôt publiée une liste bibliographique de ses œuvres.

Ch. P.

WILHELM DÖRPFELD (1853-1940).

Le 26 avril 1940, un télégramme de Leucade annonçait à Athènes la mort, à l'âge de 87 ans, de Wilhelm Dörpfeld, le célèbre archéologue allemand, universellement connu par ses travaux sur Athènes, Olympie, Mycènes, Troie, Tirynthe, Leucade, etc. Selon le désir qu'il avait exprimé, il a été inhumé à Leucade même, dans le tombeau en vue de Vlychos qu'il avait fait préparer. Le gouvernement grec et les Écoles archéologiques d'Athènes étaient représentés.

Leucade, qu'il considérait comme l'Ithaque homérique — mais quelles âpres controverses n'a-t-il soulevées en prétendant déposséder la traditionnelle île d'Ulysse! — fut la retraite des dernières années de W. Dörpfeld. Là, son esprit infatigable dans un corps étonnamment jeune continuait une féconde activité. Toute la Grèce, sur laquelle pendant plus de soixante ans s'est concentrée son œuvre, estimait le chercheur savant, et entourait d'affection l'homme plein de bonté, de simplicité, de désintéressement.

Sa réputation n'était pas moindre partout en Europe.

Wilhelm Dörpfeld naquit le 26 décembre 1853, à Barmen (district prussien de Düsseldorf). Il était le fils de Frédéric-Guillaume Dörpfeld, auteur de nombreux ouvrages de pédagogie. A 24 ans, après avoir étudié à l'Académie d'architecture de Berlin, le futur maître prit part, de 1877 à 1881, aux fouilles archéologiques d'Olympie, dont, depuis 1878, il assumait la direction technique.

En janvier 1886, il fut, en qualité d'architecte, attaché à l'Institut archéologique allemand d'Athènes, dont il devint, la même année, second et, en 1887, premier secrétaire. En 1883, il épousa la fille de l'architecte en chef (Oberbaurat) Adler, dont, en 1877, il avait été l'assistant. De ce mariage il eut trois enfants.

En 1912, il se retira, pour raisons de santé, de l'Institut allemand d'Athènes. Ami et conseiller de l'ex-empereur Guillaume, il intervint dans les fouilles de Corfou (Palaeopolis). En 1918, il fut élu membre de l'Académie d'architecture de Berlin, et, en 1919, nommé professeur honoraire d'archéologie à l'Université d'Iéna. Précédemment, il prit aussi part aux fouilles de Troie et de Tirynthe, avec Schliemann, et il publia en collaboration *Troja* (1884) et *Tiryns* (1886); puis, seul — après la reprise des travaux d'Hisarlik — *Troja und Ilion*, où il donna une histoire architectonique de Troie depuis le III^e millénaire av. J.-C. jusqu'à l'époque romaine.

Plus tard, il poursuivit des études architecturales sur le théâtre antique et, avec E. Reisch, il publia l'ouvrage intitulé *Das griechische Theater* (1896). Il y développa des théories discutées aujourd'hui par de nombreux savants, et contre lesquelles les premières objections vinrent de France.

Pendant les dernières années de sa vie, W. Dörpfeld se consacra surtout à l'Olympie préhistorique¹, et à l'île de Leucade, où il croyait qu'on devait chercher l'Ithaque homérique. Après avoir là, sur les lieux, étudié la topographie, il prétendit localiser et identifier les toponymes signalés ou décrits dans l'*Odyssée*. Il a, certes, retrouvé des vestiges d'une civilisation préhistorique, des tombeaux, des vases, etc., tout ce dont il a constitué un petit musée à Nydri (Leucade) ; mais il ne parvint pas à prouver que ces trouvailles appartenaient effectivement à l'Ithaque homérique.

Ses études sur Leucade ont été publiées en plus d'une brochure, reprises ensuite dans *Alt-Ithaka* (1927). La thèse a été combattue, notamment par des archéologues grecs, et par V. Bérard.

Il avait travaillé aussi, comme l'on sait, au sanctuaire fédéral de Thermos (Étolie), dont les relations avec l'« Alt-Olympia » l'intéressaient particulièrement. Il a fouillé une des deux Pylos.

En relation avec la question homérique, W. Dörpfeld a soutenu que les Phéniciens sémites auraient été les propagateurs de la civilisation mycénienne ; ce sont eux qui auraient importé l'art mycénien en Grèce, où l'art local serait resté tout à fait rudimentaire, représenté surtout par le style « géométrique ». Cette thèse, non plus, n'a pas été admise communément, mais l'ex-empereur Guillaume la fit sienne, comme on sait.

Très souvent, les recherches de W. Dörpfeld sur l'architecture antique ont éclairci plus d'un point obscur, en ouvrant des voies nombreuses. On dresserait une longue liste de ses fouilles et études, rien qu'à Athènes (Théâtre de Dionysos, Olympieion, Bibliothèque d'Hadrien ; Parthénon, Hécatompédon, Érechtheion, Propylées, Westabhang, Agora, etc.). Pour l'Attique, ajoutons d'autres recherches au Pirée (néosoikoi, petit théâtre) ; à Éleusis ; à Oropos ; au Sounion, etc. Il a contribué à exhumer le Cabirion de Thèbes.

En Asie Mineure, ce ne fut pas seulement le site d'Hissarlik qui bénéficia de la compétence du fouilleur-architecte, mais Pergame, notamment. Encore doit-on ici s'en tenir à l'essentiel. L'*Arch. Jahrbuch*, les *Athenische Mitteilungen*, tant d'autres périodiques allemands, attestent ce labeur immense et partout fructueux.

Lorsque fut publié pour le centenaire de la Société archéologique grecque le monumental volume de l'Εφημ. ἀρχ. édité en 1937, on y imprima en tête par courtoisie un article où W. Dörpfeld, « Nestor de l'archéologie allemande », comme il aimait à dire, reprenait une communication faite au Jubilé d'Athènes, en retraçant un vaste

1. Lors de la reprise des fouilles de 1937, W. D. reçut solennellement en Grèce, après son 80^e anniversaire, la grand-croix de l'Aigle allemand.

tableau de sa propre activité en Grèce. Il insistait d'ailleurs surtout sur le travail fait au compte de la Société archéologique. Un des mérites du grand savant allemand fut, au vrai, d'avoir toujours accordé son concours et son conseil aux entreprises archéologiques relatives au monde grec : chacun, à l'occasion, avait plaisir et profit à recourir à ses conseils, à ses avis.

Il aimait le rôle de conférencier parmi les ruines, et ses doctes « promenades » furent suivies longtemps d'un attentif public international.

Personnalité traditionnelle et droite, W. Dörpfeld était fidèle à toutes ses idées. Ce n'est pas ici qu'il paraîtra nécessaire d'insister sur un regret : architecte avant tout, et ayant dû compléter son information livresque surtout par lui-même, peut-être s'est-il parfois trop complu (et de plus en plus, malheureusement) à laisser en lui le théoricien effacer la voix plus avertie du technicien.

Lorsqu'on voudra établir à loisir le vaste bilan de son œuvre, on constatera qu'elle a toléré certains partis pris : quelques-uns à l'occasion, aventureux. Il s'en faut que les dernières théories de W. Dörpfeld sur les vieux édifices de l'Acropole d'Athènes, sur le théâtre, sur le dispositif de l'Agora, aient réussi à faire taire la contradiction.

Les derniers ouvrages sur *Alt-Olympia* (1935), sur l'ancienne Agora d'Athènes¹, ont éveillé notamment des controverses passionnées, dont on a eu l'écho ici-même, et qui durent. W. Dörpfeld avait tort, quelquefois, de s'irriter de pareils débats, inévitables.

En tous pays, du moins, la gloire de ce qu'il a su réaliser, avec tant de peine et d'ardeur, jusqu'au bout, lui méritera une admiration privilégiée.

Ch. P.

La grotte de Lascaux, à Montignac (Dordogne).

Une brève information parue dans *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, feuille du 3 octobre 1940, signalait la découverte d'une nouvelle et très belle grotte à peintures à l'Est de Montignac, sur le plateau de Lascaux, dans la propriété de la comtesse Emmanuel de La Rochefoucauld. *L'Illustration* du 4 janvier 1941, p. 9-16, publie d'excellentes photographies de M. Pierre Ichac, qui, avec les renseignements que je dois à l'amitié d'Henri Breuil, permettent de se rendre compte dès maintenant de l'importance exceptionnelle de cette très remarquable découverte d'art paléolithique.

Le 17 septembre 1940, quatre jeunes gens de Montignac, sur le conseil de l'instituteur en retraite Laval, cherchaient des « trous » à visiter. Sur le plateau voisin du manoir de Lascaux, à environ 1 kilomètre de celui-ci, ils avisent un « trou » presque obstrué : ils y jettent des pierres et voient qu'elles roulent loin. Ils apportent une corde, une lampe à huile, et s'y fauillent après avoir élargi l'entrée. Ils pénètrent alors dans une salle ovale, de plus de 30 mètres sur 10,

1. Ce fut le dernier travail, à notre connaissance, que W. D. ait publié : 2 vol. : *Alt-Athen*, I, 1937 ; II, 1939.

dont toutes les retombées de voûtes, pour la deuxième moitié, sont couvertes de fresques parfaitement conservées et d'une visibilité spectaculaire. Avisé de cette découverte, M. l'abbé Henri Breuil se rend à Montignac le 21 septembre, et une première inspection lui révèle l'intérêt de tout premier ordre que présentent ces peintures, dont les relevés nécessiteront plusieurs campagnes, après celle qu'il vient d'y conduire si heureusement.

Sur la retombée de la voûte de la grande salle ovale et sur les parois d'un diverticule voisin, apparaissent quelque quatre-vingts figures d'animaux en parfait état de conservation. Sur fond clair se détachent en bistre, rouge ou noir, de petits Cerfs de type oriental espagnol, des Chevaux petits et moyens, des Vaches, deux Bisons, deux Bouquetins. Un grand Taureau (fig. 1), long de 5 m. 50, recouvre de ses membres antérieurs des Bovidés d'un tracé plus ancien, aux cornes courtes, peints en rouge au bas de la paroi. Un autre Taureau cache presque entièrement la silhouette d'un Ours. Près de l'entrée, se dresse une bête composite à jambes de taureau, au corps tacheté comme celui d'une panthère, à la queue de daim, à la tête dépourvue d'oreilles et flanquée de deux sortes de cornes, qui sont peut-être des sagaies.

Dans le diverticule prolongeant la grande salle, l'œil est particulièrement attiré par des représentations infiniment variées de Chevaux (fig. 2). L'un, au plafond, fuit sous une volée de flèches; un autre, tout velu, rappelle les poneys des Schetlands (fig. 3).

Mais il n'y a pas que des peintures dans la grotte de Lascaux. Dans une galerie latérale, aux parois de calcaire friable, ce sont d'innombrables gravures de Cerfs. Un Bison, un Étalon poursuivant une Jument dont le ventre traîne à terre, sont couverts de représentations de flèches. A droite se détachent une superbe frise de têtes de Cerfs, tracées en noir de même style à perspective tordue, une autre frise de petites têtes de Bouquetins rouges et noirs, puis, sous une Vache noire peinte et gravée, recouvrant une frise de Chevaux, des « blasons », sortes d'écussons à carreaux de couleurs différentes alternées, jaune, rouge et noire. Plus loin, au delà de deux Bisons adossés, dans des boyaux étroits, il n'y a plus que de nombreuses gravures de Cerfs, de Chevaux, de Bœufs, d'un Héron et d'un Ours, sans compter ce qui reste à déchiffrer.

Enfin, à peu de distance de la grande salle, dans un puits profond de 8 mètres, ouvert à l'extrémité de la galerie latérale, on a relevé une curieuse scène (fig. 4), probablement réalisée en trois temps : près d'un Rhinocéros laineux qui s'éloigne à petits pas, un Homme à demi schématique (rouge), quatre doigts seulement à chaque main, est tombé à la renverse sous l'attaque d'un Bison (bistre cerné), à tête bizarrement tordue, qu'il venait de frapper d'une sagaie à une barbelure. Celle-ci a atteint l'animal au ventre qui laisse échapper ses entrailles. Aux pieds de l'Homme mort git le propulseur qui a servi à lancer la sagaie et, sur un piquet, se dresse un petit Oiseau stylisé (poteau funéraire ?).

Contrairement à la plupart des cavernes à peintures, la grotte de



(Cliché P. Ichac)

Fig. 1. — Grotte de Lascaux. Le grand Taureau.



(Cliché P. Ichac)

Fig. 2. — Grotte de Lascaux. Diverticule axial. Les Chevaux.



(Cliché P. Ichac)

Fig. 3. — Grotte de Lascaux. Le « poney des Schetlands. »



(Cliché P. Ichac)

Fig. 4. — Grotte de Lascaux. Un « hot divers » paléolithique.

Lascaux a été protégée de l'humidité par l'épaisseur de son plafond calcaire, rendu encore plus imperméable par une couche d'argile intercalaire. De là, l'éclat et la fraîcheur extraordinaires de ces peintures qui, bien que de techniques variées, appartiennent en grande partie au Périgordien. Henri Breuil propose provisoirement les successions suivantes : 1° tracés rouges légers ; une main et un bras cernés de rouge ; 2° Aurignacien à larges traits rouges et remplissage de taches rouges non fondues ; 3° petits et moyens Cerfs, Chevaux et Bœufs en rouge ou bistre pâle uni : un Cheval, un Bison ; 4° moyens et assez grands Chevaux et Bœufs, en rouge d'apparence unie, mais en réalité pommelées diffus ; 5° animaux en noir fort analogues, se trouvant devant 4 ; 6° très grands Bœufs noirs à larges traits.

Il est à remarquer que, parmi ces animaux, n'apparaissent ni le Mammouth, ni le Renne. Le sanctuaire de Lascaux aurait été alors fréquenté à une période de réchauffement de la température.

Peu d'objets ont été encore recueillis : quelques silex atypiques et des lampes en pierre.

R. L.

Une nouvelle sculpture aurignacienne.

Une seconde statuette de femme aurignacienne vient d'être découverte en Italie, à Chiozza di Sandiano, à environ quinze kilomètres de Reggio Emilia (*L'Œuvre*, feuille du 2 décembre 1940), au cours de travaux d'exploitation dans une tuilerie.

De même que la figurine recueillie, en 1922, à Savignano sul Panaro, près de Modène (Luce Passemard, *Les statuettes féminines paléolithiques dites Vénus stéatopyges*, p. 44-46 et pl. VII, 1, 2, 3), ce nouvel exemplaire dépasse vingt centimètres de hauteur et se classe parmi les plus grandes statuettes de ce type.

R. L.

France : Archéologie préhistorique et gallo-romaine.

Les traditionnelles lenteurs de l'Imprimerie nationale ne permettent pas d'assurer la publication régulière du *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*. En 1940, paraît avec six et cinq années de retard, un gros volume se rapportant à la période 1934-35. Rien ne justifie pareil ajournement, dont l'un des résultats les plus caractéristiques est d'écarter de cette excellente publication de nombreux et intéressants mémoires. Il est profondément regrettable que ce *Bulletin archéologique* ne puisse sortir chaque année. Nous aurions ainsi, en France, l'équivalent des *Notizie degli scavi*. Pourquoi négliger de façon aussi désinvolte une source aussi précieuse de documents archéologiques, comme en témoigne ce gros volume de 800 pages et XXX planches ?

Dix mémoires traitent des antiquités pré et protohistoriques : Sur le plateau de Villejuif, entre les vallées de la Bièvre et de la Seine, Ed. Giraud (*Le Moustérien de Villejuif (Seine)*, p. 298) a retrouvé, au-dessus du Moustérien, un niveau aurignacien avec grattoirs carénés, sur bout de lame, burins et lames à dos abattu.

Emm. Guyot (p. 298-9) signale la découverte d'une station moustérienne à Termant (Côte-d'Or). P. et G. Deffontaines rendent compte de l'exploration de *La station tardenoisienne de Villeforceix, commune de Rieux (Haute-Vienne)* (p. 411-430) : l'absence de grottes dans le pays limousin, aux vallées nombreuses et humides, a été un obstacle à l'installation de l'Homme paléolithique. Mais, au Mésolithique, dans les éboulis des plateaux cristallins, apparaissent les restes des campements humains. A l'Écurie des Fées, dans la vallée du Brudou, l'horizon inférieur appartient à un habitat tardenoisien, puis après une période d'abandon, apparaît un petit cimetière néolithique, dont les cistes sont disposées à la périphérie, la partie centrale de l'abri ayant été alors occupée par un vaste foyer. Les tombes ne contenaient que des crânes et des mains, avec des mobiliers funéraires (pointes de flèches en silex, éléments de colliers, perles, cristaux de roche, quartz enfumé, débris d'ocre rouge). — Dans *Quelques observations au sujet de l'âge des quartzites de la région toulousaine* (p. 407-410), J. Vézian remarque que celles que l'on trouve en surface peuvent appartenir autant au Moustérien qu'au Néolithique, mais par l'absence de patine éolienne, elles paraissent devoir être classées dans le cadre des industries à quartzites du Mésolithique. — La grotte du Tute de Camailotte, au-dessus du village de Saint-Jean-des-Verges (Ariège), renferme plusieurs niveaux aurignaciens, surmontés d'un horizon énéolithique, dans lequel on recueillit trois squelettes. L'un des crânes avait subi une trépanation *post mortem* (H. V. Valois, *Trépanation préhistorique sur un crâne ariégeois*, p. 431-437). C'est la première fois que ce rite a pu être observé dans la région pyrénéenne. — A la même période appartiennent les deux dolmens des Grands Cantons et la ciste du Poiset, explorés par E. Guyot (*Dolmens et ciste de Ternant*, p. 442-456), dans les monts de la Côte-d'Or. La ciste, en forme de trapèze isocèle, est à double compartiment. Dans le plus grand avaient été déposés les restes de quatorze à seize individus : le plus petit paraît avoir été une fosse à offrandes. Les mobiliers funéraires se composent de pointes de flèches à pédoncule et à ailerons, de lames et de grattoirs en silex, de pendentifs en os et en coquilles perforés. La céramique est représentée par six vases, dont un campaniforme. — La *Station préromaine de Narcel au Mont-d'Or lyonnais*, décrite par Cl. Roux et E. Chazot (p. 299-300) est contemporaine du début de l'âge des métaux. — *L'oppidum du Baou-de-Saint-Marcel*, éperon barré, naturellement fortifié sur trois de ses côtés par l'abrupt des pentes, est situé à sept kilomètres à l'Ouest du Vieux-Port de Marseille. Il appartient à un ensemble de forteresses indigènes, entourant Marseille dans un rayon de sept à dix kilomètres, à Allauch, Saint-André, La Mûse, Saint-Antoine, Bouc-Baou-Roux, Pennes-Teste-Nègre. Une telle ceinture en dit long sur le caractère des relations entre les négociants marseillais et les populations du voisinage (H. de Gérin-Ricard, p. 125-126 ; cf. *Rev. arch.*, 1935, 2, p. 127). Le même auteur (p. 469-474) étudie les *Rapports entre l'archéologie protohistorique de la Provence et de l'Istrie : castellieri et oppida* sont contemporains (âge du Fer), présentent la même dispo-

sition en éperon barré, ont donné les mêmes mobiliers (céramiques attiques des VI-IV^e siècles, autres corinthiennes et ioniennes). Il est particulièrement intéressant de retrouver dans l'une et l'autre de ces régions un même répertoire de la sculpture : chefs de décapités à Roquepertuse et à Naesazio, cavaliers, etc. ; nouvel exemple de l'unité de civilisation sur les rives de la Méditerranée occidentale.

L'étude du réseau des égouts de Fréjus par le Dr A. Donnadiou (*Contribution à l'étude des égouts gallo-romains de Forum Julii (Fréjus, Var)*, p. 493-504) a fait connaître l'existence d'*insulæ* de 21 mètres de côté. Les égouts des *cardines* secondaires, utilisant la pente du terrain, jouaient le rôle de collecteurs. Des branchements, faits de tuyaux de poterie, débouchent directement ou en oblique dans ces collecteurs. — Dans la même cité, au quartier de l'Agachon, en bordure du *cardo*, une maison contemporaine de la fondation de la colonie (31 av. J.-C.), a donné un pavement en mosaïque fait de fragments de porphyre vert et de marbres blancs, violets et jaunes (J. Donnadiou, *Variété de mosaïque gallo-romaine à incrustations de pierres sur fonds d'opus signinum avec bordure de cubes blancs et noirs*, p. 505-507). — De curieuses peintures décoraient l'une des pièces situées au Nord-Est dans la villa de Pascaud, à Rions (Gironde). Sur l'une des parois, dans un encadrement de bandes et de filets rouges, bruns et verts, de petits tableaux rectangulaires enferment des plantes vertes et des animaux : lièvre sautant, cervidé poursuivi par un félin. Sur une autre paroi, apparaît un faisan. La villa, contemporaine du II^e siècle de notre ère, était située au pied d'un coteau, à quelques centaines de mètres de la Garonne. Déjà, des mosaïques avaient été mises au jour à Rions, à l'Église et au lieu dit L'Hôpital (H. Redeuil, *La villa et les peintures murales gallo-romaines de Pascaud à Rions (Gironde)*, p. 515-525).

Au Nord-Est du village de Douzens (Aude), au lieu dit La Viala, s'étendent les ruines de la station de *Liviana*, gîte d'étape sur la voie romaine de Narbonne à Toulouse. Un autre groupe de substructions a été reconnu dans la partie méridionale de la division cadastrale de Lalande (section B), dans le triangle formé par l'intersection de deux chemins se dirigeant l'un sur Blomsac, l'autre sur Saint-Couat-d'Aude. Peut-être existait-il un *fanum* sur l'emplacement duquel on a recueilli trois antéfixes de terre cuite ornées de palmettes, d'un masque et d'une Victoire entre deux rinceaux (J. Poux, *Antéfixes gallo-romains découverts à Douzens (Aude)*, p. 527-533).

De même qu'à Alésia, coexiste, à *Vertillum* (Vertault, Côte-d'Or), autour de l'agglomération gallo-romaine, principalement dans la partie méridionale, une importante bourgade gauloise, formant un faubourg indigène qui continue à être habité sous l'Empire. Mais il est de construction antérieure aux grandes maisons de pierre, comme le prouve la découverte dans les sous-sols de poteries gauloises peintes du I^{er} siècle. Quelques-unes des maisons, dans le quartier du Nord-Ouest, sont construites sur ces anciennes caves celtiques. Des courètes triangulaires servent de puits d'aération et de lumière. Dans une demeure de la partie méridionale, l'une des pièces était chauffée par

une véritable cheminée semi-circulaire, dont l'âtre était fait d'une grosse meule (H. Lorimy, p. 167-169).

A quelque distance de Saint-Clair-sur-Epte (Seine-et-Oise), à Beaujardin, feu Paul Destouches (p. 121, 487-488) avait commencé le dégagement des ruines d'une petite villa gallo-romaine, chauffée par des hypocaustes et dont la construction avait été remaniée à diverses reprises.

Les recherches entreprises à Lyon sur la colline de Fourvières ont apporté d'utiles précisions sur l'alimentation en eau de la ville gallo-romaine : réservoirs sur l'emplacement du Lycée de jeunes filles et dans la cour de l'immeuble des Missions de Syrie. Sur ce dernier réservoir recouvert par une voûte jumelée, avait été dressé un laraire impérial. Ces renseignements ont été complétés par les découvertes faites dans le sous-sol par le Service des Eaux : galeries de distribution et réseau d'égouts (R. P. de la Bouillerie, *Fouilles de la montée de Fourvières en 1933-1934*, p. 291-292 ; Germain de Montauzan, *Les réservoirs et aqueducs antiques de la colline de Fourvières*, p. 297-298). — Le Dr Janicaud signale la découverte d'un aqueduc à canalisation rectiligne alimentant *Ivanum*, aujourd'hui Évaux-les-Bains (Creuse) (p. 299).

Les ruines de Bavay (Nord) mériteraient d'être explorées avec une suite plus régulière. On s'est trop souvent confié au hasard et cependant, au cœur même de la ville antique, il y a encore des « pâtures » que l'on pourrait louer ou acquérir en vue de fouilles méthodiques. Dans la cour du Collège de l'Assomption, c'est un tronçon du mur de l'enceinte gallo-romaine qui a été mis au jour, puis en bordure de la pâture Tatinclaux, les ruines de la dernière tour visible de la partie occidentale, à plan semi-circulaire, construite, comme la muraille, d'assises de pierres bleutées, alternant avec des doubles rangées de briques. Dans les sablières qui entourent la ville, toujours des tombes et des ateliers de potiers, fouillés avec plus ou moins de soin et de compétence. Parmi les objets découverts, on retiendra une petite tête de femme dont l'exécution est étroitement apparentée aux traditions des tailleurs d'images celtiques. A plusieurs reprises, dans les tombes appartenant à une même famille, on a découvert des tessons de poteries dispersés dans les tombes, mais se raccordant (M. Hénault, *Fouilles et découvertes à Bavay en 1934*, p. 475-485 ; P. Darce, *Un coin intéressant de la nécropole de Bavay*, p. 291-293 ; Darce, p. 568-571). Bavay a été un centre important pour la fabrication de la poterie. Il semble bien que les vases ornés des représentations des dieux de la semaine, soient sortis des officines de la cité. Le territoire de Bavay a fourni, en effet, en plus du vase découvert à la porte des Gommeries et conservé au Cabinet des Médailles, cent quatre fragments de ce type, contre deux vases recueillis à Jupille et au Fliegenberg. Il est encore intéressant de noter que la poterie ainsi décorée disparaît au temps des Antonins, et qu'elle n'a été recueillie que dans les tombes les plus pauvres, c'est-à-dire dans les sépultures du menu peuple qui, toujours, reste plus longtemps attaché aux anciens usages (R. Lantier, p. 384-385).

On signale à Langres, au bas des Fourches, la découverte d'un cimetière gallo-romain, à un mille environ de la cité et en bordure de la voie romaine de Sens (Abbé G. Drioux, p. 295). — A La Gorce (Haute-Vienne), une sépulture dans un coffre cylindrique de granit, contenait une urne en verre bleu à anse unique rubannée (fin du 1^{er} s. ap. J.-C.). Sur le bord supérieur du caisson funéraire, avaient été déposés quelques bijoux d'or, bague, anneau d'oreille en fil strié, six éléments de collier tubulaires. Au voisinage, on a recueilli des tessons de poterie commune et des objets de fer, dont une bouterolle de fourreau qui n'appartiennent pas au mobilier funéraire de la tombe (F. Delage, *Sépulture gallo-romaine de La Gorce*, p. 488-492).

On souhaiterait posséder de meilleures photographies de l'autel à quatre faces en granit, découvert à Moutiers (Haute-Vienne), sur l'emplacement de l'ancien cimetière où il avait été utilisé comme support de la croix. D'après la description de F. Delage (p. 509-513), le monument se rattache à la série des autels à quatre divinités : 1^o deux personnages debout de taille inégale ; 2^o homme debout, tenant un objet ovale, une haute coiffure sur la tête ; 3^o deux personnages, le plus petit est nu ; 4^o homme portant un animal, près de lui un chien levant la tête. S'agit-il là de la représentation d'un dieu chasseur, comme celui du Toujet (Espérandieu, *Recueil*, 1053) ?

Des recherches qui remontent à 1912, sur l'emplacement de l'ancien Couvent de la Visitation à Poitiers, ont révélé l'existence d'une couche archéologique gallo-romaine de plusieurs mètres d'épaisseur, correspondant à une occupation qui se place entre les règnes de Néron et de Posthume. Les objets les plus intéressants, alors recueillis, sont des sculptures de type celtique représentant une déesse Mère nue, portant un enfant emmaillotté et une corne d'abondance ; une seconde déesse assise, vêtue d'une longue robe, un torque au cou, tenant une corne d'abondance et un autre objet disparu (F. Eyguin, *Statues et objets gallo-romains découverts à Poitiers*, p. 561-567).

En Bourgogne, G. Jeanton (p. 250-252) signale la découverte de deux statuettes en bronze, l'une de Jupiter aétaphore à Mancey, l'autre d'un Génie de ville tourellé, tenant une patère à Corcelles (Saône-et-Loire).

Trois mémoires traitent des fabrications et du commerce de la Gaule romaine : R. Doranlo dresse l'*Inventaire des marques de verriers gallo-romains trouvées en Normandie* (p. 557-599) ; C. Lorimy donne un supplément au relevé des *Inscriptions céramiques gallo-romaines conservées au Musée de Châtillon-sur-Seine* (p. 121-122, 531-535), recueillies dans les fouilles de Vertault. — Les lingots de plomb découverts à Chamilly, Saint-Léger-sur-Dheune et Saint-Jean-des-Vignes portent à cinq le nombre des saumons de plomb trouvés aux environs de *Cabillonum*. Le rapprochement des découvertes d'objets semblables, faites aux bords de la Manche, dans la vallée du Rhône et à Fréjus, avec celle-ci, tend à prouver que les lingots provenant des mines impériales de la Bretagne insulaire et destinés à l'Italie, étaient chargés sur des navires dans le port de *Cabillonum*, pour

gagner à meilleur compte la Méditerranée (L. Armand-Calliat, p. 290-291).

Sous le titre, *Pour la carte archéologique du Jura (période gallo-romaine)* (p. 294-296), C. Deville dresse une rapide esquisse de l'occupation du pays. Les villes sont peu nombreuses, mais les *vici* montrent un peuplement assez intense au voisinage des salines et dans la vallée de l'Ain. — On souhaiterait posséder de nombreuses monographies telle que celle que L. G. Werner consacre à *La vallée de la Largue aux époques préhistorique, romaine et barbare* (p. 573-579) : la plus ancienne occupation remonte au Magdalénien. Mais ce n'est vraiment qu'au Néolithique que l'Homme installe ses nouveaux foyers sur les hauteurs du loess, séparant la région ondulée du Sundgau de la plaine du Rhin. La difficulté de communiquer avec ce pays peu accessible, entrecoupé de terrains marécageux, d'eaux mortes et de forêts, l'isole pendant les âges du Bronze et du Fer. Les seules découvertes se rapportant à ces époques ont été faites le long d'un très ancien chemin que suivra plus tard la voie romaine de Mandeure au Rhin. En 364, aux limites de la Rauracie et de la Séquanie, s'élève, sur l'emplacement d'une villa gallo-romaine, succédant elle-même à un habitat préromain prolongé, la *castellum de Larga*, important centre industriel et commercial, avec ses ateliers, ses boutiques et ses auberges, incendié au ^v^e siècle. Après les Invasions, la vallée est désertée, ce n'est plus qu'un territoire de chasse pour les Francs et on n'y trouve plus d'établissements avant le ^{xi}^e siècle. — *La voie romaine d'Epomanduodurum à Cambete et à Augusta Rauracorum* (du même, p. 581-586) évite les marécages et se maintient constamment sur les plateaux ou la pente des collines. — Le Jura haut-rhinois est sillonné de très anciens chemins, débouchant des voies romaines et desservant souvent des établissements agricoles gallo-romains. On les reconnaît facilement à leur empierrage de calcaire et de glaise damée, mais il n'est pas toujours facile de préciser l'époque de leur construction (du même, *Note sur quelques anciens chemins dans le Jura haut-rhinois*, p. 300-301). — Dix-huit routes partent de *Mediolanum Santonum* ou y aboutissent. M. Clouet (p. 119-120) pense que quelques-unes de ces voies sont d'origine préromaine. La cité est directement reliée avec l'Océan et les ports de la Gironde, avec Angers, Nantes, Poitiers, Bourges, Lyon, Périgueux. — Une reconnaissance faite sur le terrain a permis à Em. Appolis de préciser le tracé de la voie romaine de *Cessero à Segodunum* (p. 289-290) et de proposer un itinéraire plus précis, entre Saint-Thibéry et Rodez.

Dans une note, A. Blanchet (p. 132-133) attire l'attention sur la réoccupation, aux ^{iv}^e-^v^e siècles, de certains hauts lieux ayant servi de refuges aux âges du Bronze et du Fer : Le Héraple, camp de Cora près d'Avallon, Constantine à Lançon (Bouches-du-Rhône), Sainte-Odile, Mont-Saint-Afrique au Sud de Dijon, Le Fort Harrouard.

R. L.

Les découvertes archéologiques de P. Montet à Tanis.

Nous en avons déjà signalé ici l'immense intérêt, et le retentissement (cf. le rapport de l'auteur, *CRAI.*, 1939, p. 237 sqq.).

Une nouvelle campagne a été non moins fructueuse.

En attendant qu'il soit possible de faire connaître en détail le riche matériel des sépultures royales découvertes, M. P. Montet a donné aux *Illustrated London News*, le 9 mars 1940, p. 315-317, un bref récit des travaux en cours, et de précieuses photographies.

Ch. P.

Les statues primitives de Jéricho.

Certaines statues découvertes sur ce célèbre site palestinien — et qui auraient été « néolithiques » suivant les premières appréciations de J. Garstang (*Syria*, XVI, 1935, p. 353-357 ; *CRAI.*, 1935, p. 313 sqq. ; *Jericho*, in *Annals of Archaeol. and anthropol.*, Liverpool, XXII, 1935, p. 143-184) — furent-elles, au vrai, néolithiques ? Et doit-on les placer ainsi, comme on nous y conviait, tout à l'aube de l'histoire ?

Le R. P. L. H. Vincent ne le croit pas ; il a donné sur cette question difficile un avis circonstancié qui paraît sage (*Rev. biblique*, 47, 1938, p. 561 sqq. ; cf. p. 566 sqq.). Qu'on veuille bien regarder la planche 26, accompagnant l'article : ces grandes images plastiques en argile crue sont vraiment d'un modelage trop avancé pour la date qu'on leur avait prêtée d'abord ; on ne risquera guère en les voulant dater plutôt désormais de l'Énéolithique¹. — Rappelons qu'elles viendraient de maisons : p. ex., le groupe de l'espace 190 a été trouvé au contact des pierres d'un foyer, ce qui n'est pas sans doute purement accidentel. Ce groupe, ainsi qu'un autre — recueilli aussi dans la même couche stratigraphique — comportait une triade — homme, femme, enfant : l'homme presque grandeur nature, la femme de taille intermédiaire, l'enfant très petit : principe des triades sémitiques. La technique est curieuse : un enduit ocreux a recouvert l'argile, cuite au soleil, simplement. Une tête masculine barbue a des yeux incrustés, faits de coquilles nacrées à veines jaunâtres concentriques, comme on en a employé aussi à Telloh, par exemple. Le revers est aplati ; ces figures, qui devaient être adossées à quelque paroi, n'ont pas eu de corporéité.

Ch. P.

Le culte du cerf en Anatolie.

Dans une intéressante étude qu'il a publiée (*Syria*, XXI, 1940, p. 62 sqq.) parmi ses « *Notes d'archéologie syrienne et hittite* », M. St. Przeworski relève l'importance du culte des cervidés en Anatolie, à côté de celui des taureaux, des chevaux. Les découvertes des tombes princières d'Alatcha Euyuk² (cf. pl. XII, à la p. 72) lui donnent

1. Ou mieux du début de l'âge des métaux.

2. Date, selon l'auteur : 2450-1980 av. J.-C.

occasion de relever la primauté du cerf aux ramures impérieuses, sur les taureaux qui l'accompagnent et n'apparaissent que comme ses « assesseurs ».

M. St. P. pense que « l'utilisation du cerf comme attribut divin est limitée au monde hittite » (p. 71) ; il relève l'importance du document d'Azaz, S.-O. de Killiz (H. Seyrig, *Ant. syriennes*, I, 1934, p. 138, fig. 25), qui montre une déesse debout sur un daim aux bois développés : l'association de l'animal à une déesse serait là « *un cas unique* ».

On regrettera que l'auteur n'ait pas tenu compte des rapports d'Artémis Éphésia avec les cervidés (cf. les monnaies, p. ex.), pour expliquer les survivances et les réapparitions d'un culte qu'il étudie jusqu'à l'époque romaine. La fréquente présence de cervidés à Éphèse auprès de la déesse d'Asie est fort notable. Elle pourrait être due, d'ailleurs, on l'accorde volontiers, à des influences hittites.

Ch. P.

Le rite du balancement : ses origines anatoliennes.

La Mission française de Mari a retrouvé en automne 1938, au cours de la sixième campagne, une statuette féminine acéphale assise, dans un temple de Ninḫursag, déesse de la fertilité : ce temple est celui du niveau III ; M. A. Parrot, qui publie le document (*Syria*, XXI, 1940, p. 1 sqq. : cf. p. 15 et pl. VIII à la p. 18) le date du milieu du III^e millénaire. M. A. Parrot a reconnu qu'il s'agissait d'un objet culturel préparé pour être *balancé*, en raison des trous symétriques des côtés et de la base. Il accepte le rapprochement qui lui avait été signalé avec une figurine de déesse d'Haghia Triada, en terre cuite (Ch. Picard, *Rev. arch.*, 1928, II, p. 47-64).

Le rite était inconnu jusqu'ici, d'après M. A. Parrot, en Mésopotamie ; mais il existait en Crète dès l'époque préhellénique. Et c'est donc une ressemblance de plus à porter au compte des deux civilisations. La Crète a dû être l'emprunteuse ; on peut dériver de là, en tout cas, l'origine du supplice de Phèdre aux enfers, tel qu'il fut plus tard imaginé par les Grecs et peint solennellement par Polygnote de Thasos dans la Lesché des Cnidiens, à Delphes. De là aussi, sans doute, les rites de balancement qui, conservés dans certains cultes rustiques grecs (*Aïora*, p. ex.), nous avaient été signalés (« jeune femme sur une éscarpolette » actionnée par un Silène, d'après une célèbre peinture de vase).

On remarquera la récente étude d'A. Vincent, *Mélanges syriens R. Dussaud*, I, p. 267, attestant aussi l'usage du balancement dans le sacrifice de communion de l'Ancien Testament. On balançait par exemple, rituellement, la poitrine de la victime devant le dieu bénéficiaire. Le rite se retrouve dans la consécration des prêtres : car ceux-ci devaient balancer les gâteaux d'offrande devant le dieu, avant qu'ils fussent remis sur l'autel pour l'holocauste. On utilisait une même pratique, en des cas plus spéciaux, dans le monde sémitique : pour la remise des prémices de la moisson, p. ex., ou pour la purification des lépreux.

Nous ne balançons plus, dans nos églises, que des encensoirs, pour des raisons qui pourraient paraître seulement matérielles. Mais l'antiquité païenne avait déjà compris que le balancement pouvait symboliser le don, avoir une valeur créatrice dans la magie, comme symbolisant l'élan vers le divin, la mise en relation de l'offrande avec le dieu.

Ch. P.

Les nouvelles tombes mycéniennes de Dendra (Mideia, Argolide).

D'après un rapport provisoire des *Illustrated London News* (19 août 1939, p. 310-313), M. A. W. Persson a pu faire, malgré les circonstances critiques, de nouveaux sondages sur l'Acropole de Mideia, et il a ouvert cinq nouvelles chambres funéraires dans la nécropole. Trois (II, III, et surtout IV) ont apporté des renseignements fort précieux.

Le tombeau II comportait une chambre latérale, comme un autre exploré il y a deux ans ; dans la salle principale, on a retrouvé un squelette *in situ* ; ce mort avait été jadis déposé dans un cercueil de bois, ce qui ne s'était pas encore rencontré à l'époque mycénienne. — Parmi les trouvailles, un beau casque de bronze, propre à faire reculer dans le temps ce qu'on croyait savoir sur l'apparition de ce type.

Le tombeau III, pillé, avait un toit en dos d'âne, à l'imitation des maisons ; on y retrouve jusqu'à l'indication de gouttières. Au mur de gauche, s'ouvrait une niche ; une table à offrandes était taillée dans le rocher.

Le tombeau IV, malheureusement effondré, fut un des plus grands qui soient connus en Grèce (6 m. 50 × 6 m.), et les offrandes recueillies lui donnent un caractère princier. Le *dromos* atteignait 20 mètres de long, 2 m. 50 de large, et à l'extrémité intérieure 5 mètres de haut. Le mur en avant du *stomion* était encore intact. — A l'intérieur, quand on eut retiré les 6 m. 50 de déblais provenant de l'effondrement des parties hautes, on a recueilli des tessons mycéniens en grand nombre (d'autres venaient du *stomion*). Avec ces morceaux, on a pu reconstituer plusieurs vases, dont un du style « du Palais », haut de 0 m. 70.

Deux fosses étaient creusées contre la paroi intérieure ; la plus petite, remplie de terre, de charbons et de cendres, contenait un squelette. On y a ramassé de riches objets d'or : une coupe à ornementation finement stylisée ; une bague massive décorée au chaton d'une intéressante scène d'offrande : huit calices de fleurs de 0,065 de diamètre (ornements de ceinture ?) ; deux grands pendentifs, faits d'anneaux massifs de 0,055 de diamètre, à l'intérieur desquels des rosettes sont suspendues à des fils d'or, et mobiles. Plus de 200 perles d'or formaient jadis la garniture de quatre ou cinq colliers différents. De la même fosse proviennent encore plus de mille perles en pâte de verre, une centaine de perles d'ambre, des restes d'objets en ivoire ; deux remarquables cachets, l'un décoré d'un sanglier, l'autre (prismatique) orné, sur deux faces, de deux chèvres couchées et d'un

lion déchirant une chèvre. C'est une des plus belles gemmes mycéniennes connues jusqu'à ce jour.

La seconde fosse était réservée aux offrandes : avec une abondante poterie, elle a fourni cinq vases en argent ; dont deux avec ornements d'or. L'un de ces vases, qui a la panse détaillée d'écaillés, est orné de cinq oiseaux volants (des grues ?), représentés dans des sortes de médaillons ; ce même vase contenait une cuiller d'argent parfaitement conservée. On a trouvé aussi une coupe plate en ivoire, plaquée d'or intérieurement.

En raison de la richesse des ornements de parure et de l'absence d'armes, la tombe paraît féminine. On note un certain rapport avec le tombeau royal (masculin) déjà exploré par les heureux fouilleurs, et daté de 1350 par M. A. W. Persson. Toutefois la céramique du nouveau tombeau paraît ici un peu plus ancienne ; la sépulture peut remonter aux parages de 1400.

Le nettoyage des objets a été interrompu par la guerre et n'a pu être jusqu'ici terminé. Ch. P.

Un sanctuaire primitif de Zeus Ombrios à l'Hymette.

On sait qu'il existe sur un sommet de l'Hymette une grotte que M. C. W. Blegen avait en partie explorée dès 1923-4 (*JHS.*, XLIV, 1924, p. 255 ; *AJA.*, XXXVIII, 1934, p. 10). Les fouilles ont été reprises en 1939 : cf. Rodney S. Young, *AJA.*, XLIV, 1940, p. 1-9.

Juste au-dessus de la grotte, les explorateurs ont maintenant ainsi dégagé les fondations de deux petits bâtiments, dont l'un serait peut-être l'autel de Zeus Ombrios¹ mentionné par Pausanias, I, 32, 2.

A l'intérieur de la grotte, on a reconnu les restes d'une troisième construction, un petit édifice à abside.

Des tessons, assez nombreux, semblent provenir d'un autel voisin, d'où les offrandes avaient été retirées pour être enterrées. Ces restes vont de l'époque proto-géométrique aux séries orientalisantes ; le géométrique lui-même est abondamment représenté. On a déchiffré environ soixante-dix graffites sur des tessons sub-géométriques. Le culte paraît avoir duré jusqu'au VI^e siècle. Ch. P.

Potnia taurôn.

En 1911, j'avais remarqué dans la collection privée Van Lenepp, à Maltadjik, près de Colophon (Asie Mineure), une plaque de ceinture ornée, à mon avis, d'une représentation archaïque de la *Potnia taurôn* (VII^e s.). Je la commentai dans les *Mélanges Holleaux*, 1913, p. 175 sqq., fig. 7, en insistant sur son type rare, sinon unique. M. K. Lehmann-Hartleben à son tour, assez longtemps après — et sans avoir alors connaissance de mon étude — a remarqué, dit-il, un petit document absolument comparable (type, dimensions) au Musée

1. A. B. Cook, *Zeus*, III, p. 525 sqq.

de Candie. La provenance, *crétoise*, n'est pas connue précisément du personnel. L'identité des deux représentations fait penser, nous assure-t-on, à la possibilité d'un même moule (K. L.-H., *AJA.*, XLIII, 1939, p. 669-671 : cf. fig. 1-2, p. 669). — Mais ne s'agirait-il pas, au vrai, du même objet transporté par le commerce ? Cette hypothèse affaiblirait ce que dit M. K. Lehmann-Hartleben sur l'intérêt de cette rencontre pour l'histoire religieuse : pour les rapports entre la Crète, pays des corridas de taureaux, et l'Ionie. La collection Van Lenepp, après le départ du propriétaire de Mal-tadjik, a bien pu être dispersée, et l'objet venir à Candie de cette façon.

Sur un point de détail, je reste en désaccord avec M. K. Lehmann-Hartleben, qui croit que la déesse était vue *en char*. Cette fausse interprétation avait déjà été défendue par Mme E. Douglas Van Buren (*REA.*, XXIV, 1922, p. 93 sqq. : cf. p. 93, n. 3), et je crois l'avoir réfuté dans une note de la même Revue (*ibid.*, p. 263-264). M. K. Lehmann-Hartleben ne mentionne ni l'une ni l'autre de ces exégèses contradictoires. Les arguments que j'ai à faire valoir encore aujourd'hui pour conserver mon opinion sont toujours les mêmes : 1° La déesse paraît bien poser les pieds au sol, et son buste serait disproportionné si elle était montrée en char ; 2° On ne voit rien ici d'un char : ce qu'on pourrait considérer comme l'avant de la caisse est douteux d'aspect ; en tout cas, *aucune roue n'est représentée* ; 3° Enfin, les taureaux ne sont pas harnachés ; ils sont tenus *en laisse*, comme d'autres fauves domptés des *Potniai*, et leur position divergente serait insolite dans un attelage, à la date de la plaque, qui paraît bien archaïque¹.

M. H. Seyrig, contrairement à l'avis de M. Lehmann-Hartleben et au mien, paraît douter de l'archaïsme du document colophonien. Je dois renvoyer désormais à une très intéressante note de ses *Antiquités syriennes*, propre à intéresser aussi l'exégèse du petit monument en cause. On lira avec profit cette courte étude sur *L'Attelage déployé*, qui a paru d'abord dans *Syria*, XVIII, 1937, p. 43 sqq.². Le savant directeur de l'Institut de Damas a recueilli là et commenté des représentations de toutes dates, mais plutôt tardives, concernant des dieux *en char* présentés debout, de face ; les animaux conducteurs sont là divergents, « déployés » : comme sur la plaque de Colophon, nous dit-on.

Je dois faire remarquer que sur tous les monuments étudiés par M. H. Seyrig, *les roues apparaissent bien*, sans compter les caisses, les timons, les harnachements, çà ou là. Il y a toujours quelque

1. Cf. les boucles de ceintures (Érétrie, Samos) publiées par Mlle Elly NIKI ici-même (*Rev. archéol.*, 1933, I, p. 145 sqq.). La forme des attaches de la boucle ne semble pas faire obstacle à la date archaïque.

2. Le texte est repris dans : *Antiquités Syriennes*, II, p. 90 [= 48], avec des notes ajoutées, dont la note 6 : « M. PICARD a publié jadis (*Mél. Holleaux*, p. 175) une plaque de bronze que je classerais ici. On y voit, à mon avis, une déesse dans un *bige* de taureaux : c'est-à-dire probablement la Lune. Cette plaque est-elle vraiment archaïque ? » M. H. Seyrig est seul à en avoir douté jusqu'ici.

indication du char, bien en vue. On croira donc : 1° qu'il s'agit bien dans le document de Colophon d'une *Potnia taurôn*, non montée sur char ; ses pieds posent à terre ;

2° que la représentation déployée des fauves taurins qu'elle dompte est due à l'application de cette loi archaïque de présentation *logique*, intellectualiste, qu'on constate déjà dans l'art égyptien (cf. H. Schaefer, *Von ägyptischer Kunst* ; et pour les théories de Platon, H. Seyrig, *l. l.*, p. 46, n. 2).

Je ne souscrirais, pour ma part, ni « au bige de taureaux », ni à une figuration de la déesse-lune. Ch. P.

Le peintre Sophilos.

Mme S. Papaspyridi-Karouzou vient de publier une monographie sur ce peintre de vases (*Ath. Mitt.*, 62, 1937, p. 111-135, pl. 43-66).

Depuis l'étude soignée consacrée par M. Y. Béguignon au curieux tesson signé, trouvé par lui à Pharsale (*Mon. Piot*, 33, 1933, p. 43 sqq., et pl. VI), les fragments funéraires de « *lebes* » de l'Acropole (Graef, *Vas. Akrop.*, I, 26, 587, E. Pfuhl, *Mal. u. Zeichn.*, fig. 202) et de Ménidi, n'étaient plus seuls à représenter un maître qui a dû être parmi les plus importants de l'archaïsme (*l. l.*, p. 129-131), voire le seul très important. Il a vu grand, sinon « colossal ». Mme P.-K. lui attribuerait les *pinakes* funéraires de la collection Vlastos à Athènes, appartenant au début du VI^e s. (pl. 48-50, I) et environ quarante-quatre autres vases (cf. p. 132-134 pour la liste, un peu annexioniste, des attributions). — Sophilos a débuté et fini par des zones d'animaux, d'après son historienne. La plus ancienne pièce appartient à la période d'imitation du style de Corinthe ; vient ensuite une production de style sévère, puis un retour décadent à des décors en zones, tirés du monde des bêtes. Les vases dits de « Vourva » ont été peints par Sophilos, les uns dans la première période (pl. 43-44 : Vari), les autres à l'apogée (pl. 45 : Vourva), certains dans le temps de décadence (pl. 59-62) ; l'un d'eux, considéré comme « héritage de famille », et fort précieux ainsi, a été enseveli dans le monument funéraire des soldats de Marathon (*Ath. Mitt.*, 18, 1893, pl. II ; *CVA.*, Athènes, Mus. Nat., III, pl. XIII, 1-2).

Les dernières céramiques sont monotones et pauvres, en contraste avec la joyeuse polychromie, la fine gravure, et le grand style narratif de la meilleure marque. Mme Karouzou ajouterait à cette période certaines œuvres du peintre de la Gorgone (Payne, *Necrocor.*, p. 192 ; E. Pottier, *Vas. ant. Louvre*, II, p. 81 sqq., pl. 60) ; puis, un plat très beau de la Walters Art Gallery de Baltimore (pl. 65). — La partie de la légende grecque qui a intéressé Sophilos, introduite par lui dans le répertoire attique, ce n'est plus la geste des héros dompteurs de monstres, comme au VII^e s. (Bellérophon, Persée, Héraclès). Il a acclimaté dans l'art une épopée plus humaine et plus homérique, où certaines personnalités féminines (p. ex. Athéna), à côté de l'aventure d'Achille, tiennent un rang privilégié. Ch. P.

Les vases proto-attiques de Vari.

Mme S. Papaspyridi-Karouzou a continué diligemment à Athènes (Mus. national) la reconstitution et l'étude des vases provenant des trouvailles fortuites de la Nécropole archaïque de Vari, en Mésogée attique (cf. *BCH.*, 1938, p. 443 sqq.). Elle a pu restaurer cette année plusieurs pièces monumentales — amphores, cratères à couvercles, *loutéria* — et surtout trois grands cratères à pied et à couvercle. Sur ceux-ci, elle a bien voulu communiquer les renseignements ci-après :

« Le mieux conservé avait été publié dans l'*AJA.*, XLII, 1937, pl. VIII¹. Il a retrouvé maintenant le pied qui lui appartenait et une forme tout à fait nouvelle, connue déjà, au vrai, par plusieurs fragments trouvés dans les fouilles de l'Acropole (Graef-Langlotz, pl. 17, 474 ; *Mon. Piot*, 33, p. 61, fig. 13 ; cf. *Athen. Mitt.*, 62, 1937, p. 132, nos 4, 6, 9). Mais c'est, du moins, le premier vase entier de cette forme.

« On ne doit pas le confondre avec le *loutérion* : deux *loutéria*, provenant précisément du même tombeau de Vari, attestent que cette forme se distingue du cratère par le goulot, les anses verticales, et l'absence de couvercle. Par conséquent, le couvercle du *loutérion* des Harpyies, au Musée de Berlin n'a pas « disparu », comme il était écrit au *C. V.* de Berlin, I, 36. Il n'a jamais existé.

« La décoration du cratère reconstitué est, selon l'usage, empruntée au règne des animaux, fantastiques ou réels. Sur la base, deux sphinx affrontés ; sur la panse, un lion et une panthère dévorant un veau ; sur le couvercle, deux aigles déchirant une biche ; la panthère, par son mouvement et par le style, rappelle la grande lionne en pôros du Musée de l'Acropole (R. Heberdey, *Porosskulpt.*, 77). Le monument de l'Acropole d'où provient cette sculpture a probablement influencé le peintre.

« Les trois cratères de Vari — Mme S. Karouzou préfère éviter, pour le moment, le terme de *lebes gamikos* désignant plutôt une forme qui dérive du cratère à pied du type de Vari — ont été peints par le peintre de l'Amphore de Nessos (Athènes, Mus. National), mais avant celle-ci. La silhouette noire domine ; les figures sont plus épaisses, l'incision large. Seules, les grandes rosaces attestent que le goût proto-attique, voulant une surface très ornée, n'a pas encore disparu.

« La couleur claire de la surface de tous ces vases provenant d'une même sépulture est aussi l'indice d'une époque antérieure à celle de l'amphore de Nessos.

« Sur le cratère de la panthère, on distingue bien l'engobe jaune, imitation de la teinte d'argile corinthienne.

« Sur le pied d'un second cratère de même forme, sont peintes — par le même Peintre de Nessos — quatre femmes qui s'avancent en tenant des rameaux stylisés en forme de volutes. C'est une procession, encadrée par deux colonnes dressées sur des bases ; elles

1. Cf. déjà *Gaz. B.-Arts*, 1936, I, p. 205, fig. 11-12 et p. 207 (le vase était alors en cours de restauration).

portent une architrave à laquelle atteignent presque les têtes des femmes. Il y a là l'indication sommaire d'un édifice vers lequel marche — ou dans lequel se trouve déjà parvenu — le cortège figuré. La scène est expliquée par une représentation fréquente sur des vases à figures noires (sacrifiantes s'avancant vers un temple indiqué par deux colonnes, ou simplement un autel). Sur ces vases, pourtant, on voit aussi la statue de la divinité, et celle-ci est Athéna. Ne pourrait-on alors penser que les thallophores de Vari allaient vers l'Ancien temple d'Athéna, antérieur à l'Hékatompédon de W. Dörpfeld, et dont l'existence avait été mise en doute ?

« Contre W. Judeich (*Topogr. Athen.*, 2 éd., p. 201, n. 2 ; *Hermes*, 1929, p. 403) et W. Dörpfeld (*Arch. Jahrb.*, 1919, p. 1 sqq.) qui n'ont pas admis l'existence d'un temple à l'époque de Cylon, A. Fürtwaengler (*Egina*, I, p. 485) et après lui A. Frickenhaus (*Tiryns*, I, p. 110), puis E. Buschor (*Ath. Mitt.*, 1922, p. 94 ; *Tondächer Akrop.*, II, 75) ont exprimé l'avis que, dès avant Solon, un édifice sacré a dû exister sur l'Acropole : opinion que M. Johansen appuierait en sa dernière étude sur les temples de l'Acropole (cf. A. Rumpf, *Gnomôn*, XV, 1939, p. 153).

« Il faut remarquer que les colonnes doriques de Vari reposent sur des bases : celles-ci pourraient rappeler ainsi ces deux bases en poros de l'Hékatompédon, dont on a contesté l'attribution à l'époque mycénienne : certains savants les rapportent au temple pré-solonien. — Bien qu'il soit peu vraisemblable que le peintre du vase de Vari ait eu la volonté de donner une image exacte de ces colonnes, il est naturel, selon Mme P.-K., que l'image même de la colonne se soit identifiée pour lui avec celle des soutiens d'un temple qu'il apercevait fréquemment. Il est presque impossible qu'un artisan athénien primitif, dit-elle, ait représenté un autre édifice que celui de sa patronne ; le cratère de Vari serait ainsi le premier indice de l'existence sur l'Acropole, à l'époque de Cylon, du temple auquel faisait allusion Hérodote, V, 71.

« Ce cratère n'est pas encore complet : La partie supérieure reste jusqu'ici dans la Collection Vlasto. Elle porte une magnifique représentation de Prométhée enchaîné, entre Héraclès et l'aigle, la plus grandiose interprétation de ce mythe dans l'art grec.

« Quant aux nombreuses *lekanides* de la sépulture de Vari, elles sont l'œuvre de plusieurs peintres. Les meilleures sont du Peintre de Nessos, du Peintre de la Sirène mâle (sur ces deux céramistes, cf. *BCH.*, 1938, I. I.), ou de Sophilos.

« On possède une *lékanis* peinte par Sophilos, artiste qui a subi d'abord l'influence du peintre de Nessos, et travailla même peut-être en son atelier » (cf. aussi *Ath. Mitt.*, 1937, pl. 43-44, ci-dessus). »

Dans l'étude que Mme S. P.-K. prépare sur le *tymbos* de Vari, les deux premières parties seront consacrées au Peintre de Nessos et à Sophilos.

Les découvertes de la nécropole de Vari, après les heureuses trouvailles du Céramique attique, ont déjà beaucoup transformé notre connaissance de l'art proto-attique. Ceux qui auraient pu croire à

une histoire encore pauvre et resserrée de la primitive Athènes se trouveront étonnés, mais instruits par la magnificence, et comme on aime à dire, la « monumentalité » des pièces funéraires de certaines nécropoles de la Mésogée, telle que celle de Vari. Il y a là tout le contraire d'une industrie paysanne, de pauvres gens. Donc, nous saisissons, plus près de ses débuts, la grandeur naissante de la vie artistique dans la cité de Pallas. Mme S. P.-K. a indiqué discrètement elle-même que pour un des cratères du Musée d'Athènes, les *membra* étaient encore *disjecta*, quoique dans Athènes même. On a déploré ici-même et ailleurs la mort de M. Vlasto, qui avait été le fondateur des Amis du Musée National. Après sa disparition prématurée et si funeste, il resterait un beau geste à faire, dans sa famille, pour que le fragment du Prométhée, si essentiel, allât rejoindre, de l'avenue de Képhissia à l'avenue de Patissia, le corps d'un vase magnifiquement précieux.

Ch. P.

Les nouvelles fouilles allemandes d'Olympie¹.

Elles ont porté sur la Palestre, le Portique Sud, et le Stade².

Au Stade, c'est à l'angle S.-O. surtout que l'exploration a porté. L'histoire du Stade, dans ses états successifs, a été confirmée ; sur quelques points, des compléments s'ajoutent. On sait désormais qu'il n'y avait point eu de talus pour les spectateurs du côté Ouest, dans la première époque classique ; on a trouvé les fondations d'une tribune en bois, vraisemblablement la *cathedra* des Hellanodices.

Les découvertes ont été abondantes et fort instructives. On a recueilli notamment quantité de bronzes remarquables : une riche série de boucliers souvent intacts, avec des ornements divers et parfois des inscriptions dédicatoires ; des casques, des cuirasses, des armes. — Précieux sont des décors en « métope », de la catégorie dite argivo-corinthienne, avec des épisodes héroïques ou mythiques : mort d'Agamemnon, Ajax et le corps d'Achille, Athéna combattant les géants ; ailleurs, une chimère, un gorgoneion. — On a exhumé aussi des représentations d'animaux (ex-voto) ; des têtes de griffons ; un Aurige, haut de 0 m. 23, qui serait une œuvre attique du milieu du vi^e s. ; un guerrier ; un cheval.

Parmi les sculptures en terre cuite : un Zeus enlevant Ganymède³, groupe d'acrotère ; une représentation de guerrier revêtu d'une chlamyde, etc. Une tête de femme, de l'archaïsme tardif, est admirable-

1. Le second rapport détaillé de E. KUNZE et H. SCHLEIF, a paru dans l'*Arch. Jahrbuch.*, 1938, en un fascicule de 132 p., avec 56 planches.

2. Qu'il y ait encore à faire ailleurs sur le terrain, notamment vers l'angle S.-E. de l'Altis, en direction de l'Alphée, c'est ce qui résulte d'un texte des *Helléniques* de Xénophon, cf. *Rev. hist.*, 186, 1939, p. 260-263.

3. Haut. 1 m. 06. La tête avait été trouvée en 1878. L'œuvre, remarquable, vient d'être publiée par E. KUNZE, *Zeus u. Ganymedes, 100^e Winckelmannsprogramm d. archaol. Gesellschaft*, Berlin, 1940. Il s'agit d'un acrotère, qui donne occasion de remarquer une fois de plus la fréquence des thèmes d'enlèvement dans la décoration des parties hautes des édifices sacrés.

ment conservée. — Le premier siège en marbre du Stade d'Olympie a été aussi exhumé : il porte en beaux caractères archaïques le nom de son propriétaire :

« Gorgos le Lacédémonien, proxène des Éléens. »

Ch. P.

La date du temple d'Apollon à Corinthe.

M. Saul Weinberg, *Hesperia*, VIII, 1939, p. 191-199, a étudié les tessons du remblai, au voisinage du pterôma Nord du temple d'Apollon, à Corinthe, et les débris recueillis sur la colline. — Ces « témoins » sont de même date que le temple, et ils appartiennent au plus tôt *au troisième quart du VI^e s.* : ce qui précise que le temple n'a pas pu être édifié par le tyran Périandre.

Ch. P.

Les bijoux d'or de Milo.

Ils ont été signalés par Mlle J. Constantinou, dans les *Illustrated London News*, 27 avril 1940, p. 568 sqq., et publiés là en partie. Voici ce qu'on connaît de leur histoire curieuse.

Ce sont les restes d'un véritable trésor, trouvé par certain Mathioudakis à Milo, peu après la moitié du siècle dernier, au lieu dit *Limni* ou *Trypiti*. L'éphore Pittakis, par qui nous connaissons la trouvaille, conseilla l'achat en 1862, pour une somme, assurément modique, de 700 à 800 drachmes. Le marché dut être accepté, puisqu'en 1862 les objets furent déposés, sans doute par le Ministère, à la Caisse d'État (Caisse des dépôts et consignations).

Le trésor de Milo devait rester là complètement oublié pendant près de quatre-vingts ans, avant d'être retrouvé par hasard et d'entrer au Musée national, en décembre 1939.

Mlle J. Constantinou prépare la publication ; elle a déjà fait connaître sommairement ses premières recherches. Il s'agit de cinq grandes rosaces à six pétales qui servent de support à une ornementation somptueuse, un peu chargée : têtes de lion, de taureau, de griffon, oiseau aux ailes étendues, mouches et abeilles, fleurs et peut-être grenades. — Pour la rosace-support et les motifs est employée la technique du granulé, dont M. P. Demargne a si bien signalé le caractère orientalisant, à propos des bijoux de la nécropole de Mallia, et en général : ainsi sont exécutés les divers détails. Tous les motifs, animaux, fleurs, etc., avaient été travaillés à part : on les voit soudés sur de petites ouvertures tubulaires, aménagées au centre des rosaces et des pétales.

L'authenticité paraît assez acceptable, malgré la surcharge et les conditions de la découverte. On ne sait si ces pièces ont été fabriquées à Milo même : leur caractère orientalisant est marqué. Parmi les bijoux du musée d'Athènes, comparables, un au moins provient en tout cas de la même île (Perrot et Chipiez, III, fig. 591 ; Fontenay, *Bijoux anciens et modernes*, p. 151). — On y voit deux têtes de taureaux, deux abeilles, et deux protomés « dédaliques », décorant une

rosace. — Deux rosaces du British Museum (*Cat. of the Jewellery*, pl. XIV, n° 1230 et 1231) peuvent aussi aider à préciser les dates : il semble qu'on les puisse classer parmi les bijoux du troisième groupe « dédalique » de Jenkins (*Dædalica*, p. 90).

Quant au répertoire des motifs employés, il y aura lieu de chercher les comparaisons possibles à travers la céramique des Cyclades, dans la seconde moitié du VII^e s. av. J.-C.¹. — Sur l'amphore des Létéoïdes, sur celle du Rapt, sur le char funéraire, dite inexactement d'Héraclès (Mus. Nat. Athènes, n°s 475, 477 ; E. Buschor, *Vasenmalerei*², fig. 53-54), on constaterait de mêmes tendances à la surcharge décorative.

Mais attendons l'étude promise.

Ch. P.

Apollon Tyritas.

Le Musée Benakis, à Athènes, a acquis un document mutilé, mais curieux. C'est la partie inférieure, seule conservée, d'une statuette de bronze de la fin du VI^e s. ou du début du V^e, représentant un homme assis, qui maintient entre ses jambes un vase à traire, attaché aux cuisses par des courroies.

On lit une dédicace en pointillé : ΑΠΕΑΟΝ ΤΥΡΙΤΑΣ. Ch. P.

Reliefs méliens.

M. P. Jacobsthal, qui leur a consacré une monographie exhaustive, vient de reprendre, dans *JHS.*, LIX, 1939, p. 65-70, l'étude de ceux des reliefs de la série qui sont strictement connus comme de provenance mélienne ; vingt en tout. Il ajoute mention de deux documents entrés récemment à l'Ashmolean Museum, grâce à J. D. Beazley. L'un représente la troisième réplique connue du thème de la musicienne et de son amant. L'autre est une importante addition au groupe. Il donne en effet la partie supérieure de l'épisode des Niobides de Berlin, avec le pédagogue et une jeune fille, appartenant au cycle pré-phidiasque des Niobides.

Avec les reliefs de Berlin et de Paris dits des *Choéphores*, nous avons là, sans nul doute, les interprétations d'une peinture antique grande et précieuse.

Ces plaquettes sont inspirées par les *Choéphores* et la *Niobé* d'Eschyle.

Le groupe des Niobides serait une œuvre de la première partie de la décade 460-450.

Ch. P.

Frontons perdus ; frontons crus retrouvés.

I. — En annonçant, par un rapport provisoire (avec un plan), la publication prochaine du Cabirion voisin de Thèbes, Mlle Gerda Bruns (*Arch. Jahrb.*, 54, 1939, *Anz.*, col. 581 sqq.), signale qu'on a

1. Dans les *Illustr. London News*, est suggérée la date de 625 environ.

recueilli dans les ruines du temple béotien des Grands dieux, un *geison* oblique des parties hautes de l'édifice portant l'inscription [Παρ]θενο-παῖτο[ς]. On évoque ici : Eschyle, Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας, 526 sqq. ; Euripide, Ἰκέτιδες, 888. Il s'agit du fils d'Atalante, tombé devant Thèbes¹. Un fronton du temple cabirique représentait donc, semble-t-il, la grande épopée du cycle thébain.

C'est la seule fois, à ma connaissance, que cette riche matière épique — apanage de toute la Grèce —, animant les souvenirs de la plus grande guerre continentale de l'Hellade « héroïque », a dû faire l'objet d'*enaietia*².

Le fronton perdu du Cabirion comportait, on le voit, des inscriptions explicatives. Il dépendait du temple établi après 500, selon les indications de Mlle Gerda Bruns.

II. — Beaucoup moins instructive pourrait être l'indication donnée par M. H. Bulle³ et reprise par W. B. Dinsmoor⁴, au sujet d'une Amazonomachie de fronton qui se serait trouvée sur le Temple d'Arès de l'Agora. Nous n'en avons nulle attestation ; mais il faudrait, dit-on, reconnaître ce décor d'après un petit fragment de cratère de Wurzburg, peint vers 410. Là, derrière le reste d'une Amazone combattant au premier plan, se profile un édifice à six colonnes de façade (on n'en voit que la moitié). Il y a au fronton, en esquisses plutôt négligentes, une Athéna tournée vers sa gauche, et qui arbitre, comme à Égine, des combats : ici on lutte à pied et à cheval ; et deux cavalières (?) sont tournées symétriquement vers la déesse ; il y a des gisants d'angle⁵.

On aurait reproduit, nous dit-on, une Amazonomachie de Micon ; non celle du *hiérôn* de Thésée, en ce cas, mais celle plutôt du Pœcile, où un vers d'Aristophane (*Lysistr.* 678-9) a signalé que les combattantes étaient cavalières. — Qu'en savons-nous ? C'est possible, mais les preuves manquent. Et s'il ne s'agissait que d'une simple fantaisie picturale ?⁶

Ch. P.

Autels historiques dans Athènes.

M. G. Welter (*Arch. Jahrb.*, 54, 1939, *Anz.*, col. 23 sqq.) en a étudié une série : celui de Pisistrate le Jeune (512-511 av. J.-C.)

1. Assaillant de la porte Nord ; son bouclier était orné d'un sphinx terrassant un Thébain : ESCHYLE, *l. l.*, 526 sqq.

2. A Thèbes (musée), des restes du fronton de Topolia, avec une Amazone gisante d'angle : cf. ci-dessous.

3. *Αρχ.Εφ.*, 1937, p. 473-482.

4. *Hesperia*, IX, 1940, p. 47-48 et fig. 18.

5. M. W. B. DINSMOOR croit distinguer les Nikès acrotères ; on les devine à peine, en tout cas.

6. Les Amazonomachies de frontons ne sont pas fréquentes, jusqu'ici. Il est possible qu'il y en ait eu une à Erétrie (temple d'Apollon Daphnéphoros), et une à Thèbes (E. CURTIUS, *Ath. Mitt.*, 30, 1905, p. 375 sqq. et pl. XIII). On en signalerait peut-être une autre au fronton Ouest du temple d'Asclépios à Épidaure, plus tard. Les rapports avec les Amazonomachies peintes par Micon seront toujours hypothétiques, puisque nous ne connaissons à peu près rien de celles-ci.

signalé par un célèbre passage de Thucydide (VI, 54, 7) et qui avait été érigé au Pythion de l'Ilissos, vers la région où nous conduisent actuellement sans doute les fouilles de M. Mitsos. Le même Pisistrate avait consacré à l'Agora un Autel des Douze-Dieux, dont l'inscription fut plus tard renouvelée. Thucydide avait vu l'inscription du Pythion ἀμυδροῖς γράμμασιν. Nous en gardons les restes, qui correspondent à la lecture de l'historien, sur le bord de la dalle de couverture (fig. 2-3, col. 25-26). On peut reconstituer l'autel (fig. 7, col. 29-30).

2° Autel des Douze-Dieux sur l'Agora. — Il marquait là le point d'arrivée, central, des routes d'Attique ; après la chute des Pisistratides, le peuple l'agrandit et y refit graver un autre texte ;

3° Autel d'Aphrodite Hégémoné et des Charites : 215-202 av. J.-C. : col. 31-32, fig. 8 ;

4° Autel rond de Pistocratès et Apollodoros dans le sanctuaire de Dionysos (100 av. J.-C.), col. 37-38, fig. 10. Ch. P.

Sur un type d'Hermès Dionysophoros créé au siècle de Périclès.

Nous n'avons jamais cru que l'Hermès « de technique praxitélienne » dont Pausanias avait signalé la présence dans l'Héræon d'Olympie, et qui a été retrouvé là, fût autre chose qu'une copie ; ni que Praxitèle eût lui-même directement créé le motif, à l'occasion d'un prétendu traité d'alliance entre l'Arcadie et l'Élide, au IV^e s. — Au contraire, nous avons toujours soutenu que le sens de l'œuvre était symbolique ; que le sujet avait déjà été en faveur dès le temps de Bathyclès de Magnésie, qui l'utilisa sur les frises décoratives de l'Amyclæon, à l'époque archaïque ; que des monnaies arcadiennes antérieures à Praxitèle montraient qu'il fallait reconnaître dans le groupe d'Olympie, une reprise, *stabilisée en quelque sorte*, d'un thème légendaire de Rapt : primitivement, Hermès sauvait des vengeances d'Héra, dans une fuite hardie et mouvementée qu'un vase évoque bien, le petit dieu de l'âme, né de Sémélé mourante, et qu'il fallait aller faire « renaître » en Zeus, puis aux bras des Nymphes courotrophes de Nysa.

Il est précieux, pour reconstituer la longue évolution d'un motif de statuaire aussi célèbre qu'incompris jusqu'ici, de pouvoir faire entrer en compte un jalon nouveau. Le document (fig. 1) nous a été fourni en mai 1933, par la découverte à Minturnes, dans le théâtre, d'une réplique exécutée à moins des deux tiers de la grandeur humaine (haut. 0,975) — sculpture « d'appartement » canonique. — Il s'agit d'un Hermès Dionysophore, d'après un type de l'ère péricléenne. M. A. Adriani, qui l'a bien étudié (*Bull. Soc. royale arch. Alexandrie*, 31, 1937, p. 190 sqq. ; *Not. scav.*, 1938, p. 161-165, pl. VII), a en effet daté l'œuvre plus exactement que J. Johnson (*AJA.*, 1935, p. 448 sqq. ; *Magazine of art*, juin 1936, p. 377) ; celui-ci avait par deux fois cité la statuette comme « a new copy of the Praxiteles' Hermes ».

Au vrai, le type et la posture sont bien du temps polycléen ; si la tête a aussi des traits attiques, les ressemblances qu'on constate avec le Diomède de Cumes, parfois attribué à Crésilas (Ch. Picard,

Man. Sc. gr., II V^e s. **, p. 614) expliqueraient ce caractère mixte. Crésilas ne dépendait pas moins d'Athènes que d'Argos. C'est à lui assez vraisemblablement qu'il faudra rapporter cet Hermès indépendant, *encore si mouvementé*, proche ainsi des monnaies arcadiennes



Fig. 1. Hermès Dionysophoros de Minturnes.

(Rizzo, *Prassitele*, pl. 105), et où se marque en une heureuse eurythmie la sollicitude du messager *en marche*, pour le petit compagnon, porteur de grappe, qui réclame avec pétulance l'attention d'un grand aîné : nous avons là une très belle création classique, pré-céphissodotéenne. Car le Dionysophore de Céphissodote était déjà au repos : il déposait son jeune compagnon, plaisamment, dans une halte de la route, sur un hermès rencontré. Praxitèle, à son tour, devait stabiliser plus complètement encore le motif ; son Hermès, tel que nous le pouvons

juger par la copie d'Olympie, médite rêveusement en route, sur la destinée future du petit dieu des âmes, qu'il ne s'agit plus tant de sauver d'urgence des mains irritées. Rien de plus philosophique, de plus platonicien que cette reprise, mais elle est *la dernière en date*.

Nous saurons maintenant qu'il y a eu tour à tour :

a) Un type archaïque (Amyclaeon); ou plusieurs, mal connus;

b) Un type *mouvementé*, attribuable probablement à Crésilas dans la 2^e moitié du v^e s. : réplique complète à Minturnes, autre, acéphale, à Agnano près Naples (*Jahresh.*, 1911, p. 89 sqq.); torses à Alexandrie et à Tunis; adaptation sur un petit fragment de relief du Vatican, musée Chiaramonti;

c) Deux types *au repos* du iv^e s. : celui de Céphissodote d'abord, où l'enfant divin est posé sur un hermès (Rizzo, *Prassitele*); celui de Praxitèle ensuite, popularisé par d'innombrables répliques, et dont nous avons une grande copie à Olympie.

L'Hermès Dionysophoros de Minturnes décorait un théâtre; à Sabratha aussi, et au même lieu, le motif a été utilisé, plus tard encore, par les Latins d'Afrique.

Ch. P.

Les reliefs attiques à trois personnages.

En 1923, dans le 80^e *Berlin. Winckelmannsprogramm*, feu W. Amelung avait montré qu'on devait ajouter le relief d'Héraclès et des Hespérides, au groupe de ces compositions de la fin du v^e s. (peu après 420), dites parfois « chorégiques », dont la plus célèbre est celle d'Orphée-Eurydice-Hermès (cf. aussi Thésée-Pirithoos-Héraclès; Médée et les Péliades). Quels qu'aient été le sens et l'emploi de ces belles compositions légendaires, elles ont une unité de conception, voire de style; elles sont l'œuvre, sinon d'un même artiste, du moins d'un même temps¹.

M. Heintz Götze, qui leur consacre à son tour une bonne étude d'ensemble (*Röm. Mitt.*, 53, 1938, p. 189-280, pl. 32-38), s'est attaché à réunir les répliques, à étudier les restaurations et les transformations pour approcher d'aussi près que possible le souvenir des originaux. Il publie en outre un petit fragment du relief Thésée-Pirithoos de Paris (pl. 35, 2) et un excellent morceau, non connu, du relief Héraclès et les Hespérides, au Metropolitan Museum of art de New-York (pl. 37, 2). Celui-ci semble dériver de la même copie que la pièce de Leningrad (p. 225-227, pl. 36, 2 = Amelung, pl. I).

M. H. Götze croit devoir discerner la main d'un maître et de deux assistants, chacun de ceux-ci (?) ayant exécuté deux des reliefs, l'un le relief d'Orphée et celui de Thésée-Pirithoos, l'autre celui des Péliades et des Hespérides (p. 235-239, fig. 3-6). Le style est intermédiaire entre la frise de la *cella* du Parthénon et celle du Parapet d'Athéna Niké, qui est ainsi plus justement datée, à mon sens,

1. *Sic*, W. REISCH, *Griech. Weihgeschenke*, p. 130 sqq. — E. Petersen avait prononcé le nom de Panainos; cf. Ch. PICARD, *Mon. Sculpt. gr.*, II**, p. 827, n. 2.

par H. G. que par Rhys Carpenter ou G. Welter. — L'auteur incline à suivre Bruno Schröder, *Alkamenesstudien*, p. 9, qui proposait Alcamène comme auteur. Il s'agit certainement de consécérations votives ; mais on n'en peut plus guère déterminer le placement.

Dans son dernier chapitre, p. 251 sqq., H. Götze réfute les vues de ceux qui ont voulu augmenter la liste des reliefs à trois personnages, en puisant dans le répertoire des peintures de vases, des reliefs : rien n'est décisif des efforts tentés. Quelques indications sont données sur l'origine des compositions de ce type (reliefs de bronze corinthiens, vases attiques, relief Lenormant d'Éleusis).

Ch. P.

Le Téléstérion d'Éleusis, temple des deux-déeses.

M. K. Kourouniotis, qui continue à éclairer si patiemment, par ses travaux diligents et précis, l'histoire du sanctuaire d'Éleusis, un peu prématurément synthétisée par feu Fr. Noack, vient d'apporter dans un gros mémoire¹ de bons arguments en faveur de la thèse suivante : il n'y aurait eu à Éleusis, en dehors du Téléstérion, aucun autre temple (*naos*) affecté aux Deux-déeses. Sur la crête rocheuse dominant l'édifice hypostyle — crête qu'on s'est habitué à tort ou à raison à considérer comme l'« *Agelastos Petra* » — il n'y a eu, en effet, et à une très haute époque, que des constructions d'habitation mycéniennes (palais ?), ou le mur mycénien de l'Acropole ; aucune place pour la construction d'un temple classique. C'est seulement lorsque les agrandissements du Téléstérion eurent fait disparaître le mur mycénien qu'on établit, à l'extrémité de la plate-forme supérieure Ouest, un édifice de type *italique*, qui fut peut-être un temple romain. Ce que F. Noack et d'autres ont considéré, en contre-bas de cet édifice et le long du Téléstérion, comme un *naos* pisistratique (temple F. de Noack) sur le versant N.-E. de l'Agelastos Petra, est aussi le reste d'une construction romaine, peut-être un temple, à en juger par la forme des ruines. Mais les fragments architectoniques d'époque pisistratique que l'on croyait provenir du temple F, ont été, au vrai, arrachés au Téléstérion pisistratique lui-même. Il n'y a aucune preuve que les deux escaliers rupestres enserrant le Téléstérion en direction de la terrasse supérieure aient appartenu au plan essentiel du Téléstérion pisistratique ; leur symétrie n'est pas non plus preuve de l'existence du temple F. Là où les textes parlent du naos éleusinien, du temple de Déméter à Éleusis, etc., il faut entendre qu'il s'agit du Téléstérion, installé sur un vieux temple de type archaïque et des lieux consacrés dès l'époque mycénienne. Lui-même a pris sa forme spécialement adaptée au culte et à la célébration des mystères, au moins dès l'époque pisistratique : l'*Anactoron* y enfermait les *hiéra*, qui n'étaient pas probablement comme ailleurs de grandes statues de culte. Les *bômoi* jumelés des deux déesses — entre

1. *Arch. Dellion*, XV, 1933-1935, paru en 1938, p. 54-114.

lesquels on se tenait pour jurer¹ — devaient être sur l'aire à l'Est, dès le temps de la mise en scène des *Suppliantes* d'Euripide, jouées peu avant 420 (422 ?)² : le début des *Suppliantes* était joué devant un décor reproduisant le Téléstérion, côté Est. Le mémoire restitué en plan (fig. 24, p. 104) et en vue cavalière (fig. 25, p. 106) l'aspect du sanctuaire aux temps de Pisistrate.

Un tel travail n'est pas seulement précieux pour l'histoire d'Éleusis ; il intéressera tous ceux qu'occupe le problème des *Téléstéria* et de leur rôle sacré.

Ch. P.

Histoire architecturale du Téléstérion d'Éleusis.

En attendant que des circonstances plus propices lui permettent de publier à son tour, après l'ouvrage prématuré de feu Fr. Noack, une étude d'ensemble sur le Téléstérion d'Éleusis, M. F. Kourouniotis en précise attentivement l'étude chaque année. On sait qu'il a découvert un temple-mégaron mycénien, au plus creux sous le Téléstérion pisistratique ; temple à colonnade axiale. Le premier Téléstérion n'était peut-être pas carré ; la construction de Pisistrate s'ouvrait uniquement à l'Est et de ce côté n'avait pas de gradins ; le Téléstérion de Périclès n'était pas dallé, mais stuqué à terre. On a retrouvé deux enceintes pré-pisistratiques de la cour du Téléstérion, la première sans doute « géométrique ».

Dans un important mémoire intitulé *Contribution à l'histoire architecturale du Téléstérion d'Éleusis*, article qui prendra place au *Deltion 1935-1936* (t. XVI, p. 1-42) non encore paru, M. Kourouniotis vient de reprendre avec plus de sagesse que ses devanciers la question controversée du plan de l'édifice d'Ictinos. Il critique la reconstitution de F. Noack (cf. *Eleusis Baugeschichtl. Entwickl.*, 1927, pl. 9) : on sait qu'elle comportait une *peristasis* qui aurait été étendue à l'Est, et sur la moitié environ des côtés N. et S. — Mais ce plan retrouvé, théorique, ne relevait que de combinaisons d'hypothèses, auxquelles les observations architecturales les plus sûres s'opposent de toutes parts : ce qu'on a pris en particulier pour le mur extérieur d'appui de la *peristasis*, et pour les contreforts obliques, étayant la colonnade d'Ictinos aux deux extrémités du côté Est, ne peut être ainsi compris. Un état de l'*aulé* et du péribole du *hiéron* après le milieu du IV^e s. est donné à la p. 23 du mémoire ; il explique ce qu'était, dans l'*aulé* péricléenne, la terrasse de l'Est, qui n'a jamais été qu'une terrasse à gradins devant les portes Est (fig. 28). Ses murs ne peuvent avoir été péricléens, puisqu'on y a employé des pierres prises dans le retour même du mur de Périclès. A l'époque de Démétrios de Phalère, le Portique de Philon s'établira à son tour sur une

1. Il n'en reste rien, mais ils sont mentionnés dans les inscriptions et les textes littéraires.

2. J'ai déjà montré l'intérêt de cette pièce pour la connaissance des antiquités sacrées d'Eleusis (Bücher de Capaneus).

portion de ce soutènement qui ne fut jamais terminé ; mais déjà la terrasse recevait une partie des mystes, à un niveau plus élevé que celui du reste de l'*aulé* ; c'est sans doute le *vestibulum* dont a parlé Vitruve, VII, 17. Ch. P.

Le Mausolée d'Halicarnasse.

Une nouvelle restauration, qui ne sera sans doute pas la dernière, a été proposée par H. W. Law, *JHS.*, LIX, 1939, p. 92-102. Elle est fondée sur le principe du « petit plan ». Seules les restaurations antérieures de Cockerell et Stevenson seraient en mesure de justifier la célébrité du monument. Il y aurait eu correspondance de hauteur entre le soubassement à gradins (24 marches) du *ptéron* du temple, et le *pyramidion* superposé (couronné par un char vide). On restituerait double rangée de colonnes autour du temple (22 sur la rangée extérieure, et 4 à l'intérieur). Au centre du *ptéron*, que Law restaure *sans cella* (?), il placerait une statue colossale de Zeus Labraundos (?)

La frise représentant l'Amazonomachie prendrait position au podium du *ptéron* sous l'escalier ; la frise de la Centauromachie à la base de l'autre podium, celui du « temple ». Les effigies de Mausolos et d'Artémisia auraient orné la plate-forme, au pied des emmarchements du bas (?).

De l'Agora au monument, on allait jadis par une série de terrasses étagées avec escaliers. — Ce qu'on ne voit plus bien, c'est le caractère *funéraire* du monument ainsi compris. Que devient le « Mausolée » ? Ch. P.

Usages religieux d'Attique.

M. O. Broneer, dans une courte campagne de fouilles, récente, sur le flanc Nord de l'Acropole, a fait la découverte, intéressante, d'un dépôt de petits *skyphoi* votifs du IV^e s. Ils étaient tous disposés sur une banquette artificiellement taillée dans le roc, en rangées dessinant à peu près un carré.

Ils étaient placés *renversés* ; on avait pris grand soin de l'alignement, non seulement pour les vases eux-mêmes, mais leurs anses. Il y en avait ainsi plus de 200, à peu près tous *in situ*, et pour la plupart intacts.

M. O. Broneer pense qu'il s'agirait d'une pratique cultuelle, et qu'un sanctuaire était jadis tout près du dépôt retrouvé. Ch. P.

Les « hérôa » de l'Agora thasienne.

Les recherches de 1912-1914, 1921-1923, ont été reprises : les fouilles de 1939 ne changent rien au dispositif général connu. Restait à préciser l'arrangement de l'angle N.-E., et certains détails au S. et au S.-O. ; enfin à reconnaître le centre de la place ouverte entre les grands portiques.

A l'angle N.-E., les recherches ont confirmé l'existence d'un

téménos, occupé plus tard par des édifices chrétiens, et qui pourrait être celui de Zeus Agoraios, déjà connu épigraphiquement. Les indices architecturaux, ainsi que l'inscription IG., XII, 8, 361, à replacer sans doute à l'entrée de ce *téménos*, dateraient l'enceinte cultuelle du III^e s. av. J.-C.

La région au Sud de l'Agora a été la plus remaniée à l'époque romaine, et la liaison avec le Prytanée voisin reste difficile à rétablir. Il y avait peut-être là une place annexe, ouvrant au Sud.

Au centre de l'Agora, deux fondations intéressantes ont été reconnues :

a) Celle d'un autel-*héroon* consacré à l'athlète Théogénès (*sic*), héros guérisseur, dont la statue était célèbre dans le folklore thasien (Paus., VI, 11) ;

b) Celle d'un *héroon* de Lucius Caesar.

Le lieu-saint de Théogénès a été identifié grâce à un tronc à offrandes cylindrique, portant deux inscriptions du I^{er} s. av. notre ère. L'une règle l'offrande de l'*ἀπαρχή*, dont le minimum est fixé à une obole pour les sacrifices faits au héros. Les fonds ainsi recueillis sont concentrés par le hiéromnémon et employés sous le contrôle de la Boulé et de l'Assemblée du peuple. L'autre inscription conseille d'offrir une *ἀπαρχή* à Théogénès, si l'on veut obtenir par exemple, une faveur pour sa femme et ses enfants¹. Il est à noter que deux fois le nom du héros est suivi d'une lacune où l'on discerne les traces d'un mot martelé (*ἐπιφανής* ?).

Non loin du lieu de culte de l'irascible athlète, ont été découvertes les solides fondations et la base d'une construction mesurant 7 m. 95 × 4 m. 66. Une inscription dédicatoire, gravée sur un orthostate indique la destination : ΛΕΥΚΙΩΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΘΕΟΥ ΥΙΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΥΙΩΙ | ΗΡΩΙ Η ΠΟΛΙΣ. Un portrait en marbre, plus grand que nature, de Lucius Caesar, a été trouvé dans la fouille. Ce fils adoptif d'Auguste, mort en 2 apr. J.-C., est ordinairement honoré avec son frère Gaius, décédé deux ans plus tard. C'est dans l'intervalle du trépas des deux frères qu'il faut placer la dédicace, signalée ici comme posthume par le qualificatif de « héros ».

Ch. P.

Groupes de Thésée et du Minotaure.

En rapprochant (*Mél. Ec. Rome*, LV, 1938, p. 28-41), les restes d'un groupe Thésée-Minotaure du Musée national d'Athènes, et deux fragments sculpturaux d'un même *Exploit* de la célèbre geste, au Musée des Thermes², j'ai péché par omission involontaire. J'aurais dû mentionner là l'étude qu'avait consacrée dès 1896 à l'ensemble romain de S. Tommaso in Parione, feu L. Mariani, *Mon. antichi*, VII, 1897, col. 377, pl. X-XIII.

1. Théogénès [ou Théagénès] passait pour un héros guérisseur; cf. PAUSANIAS, VI, 11, 1 sqq.

2. Les morceaux des Thermes venaient de l'Hôpital Saint-Jean-du-Latran.

Les morceaux du Musée des Thermes n'étaient donc pas « non signalés », comme je l'ai écrit injustement dans mon étude, p. 29. Il est vrai que divers guides ou catalogues, et notamment encore le *Guide officiel* dû à M. R. Paribeni en 1928 (*Le terme di Diocleziano*) ont mentionné toujours côte à côte, depuis 1897 et sans rapprochement, les deux fragments romains ; même, ils hésitaient sur la signification du torse humain (Paribeni, *l. l.*, n° 508 : « auriga ? lottatore ? » ; « può forse essere Teseo »). — Signalons aussi que L. Mariani n'avait guère pensé, pour sa méritoire reconstitution, aux monnaies d'Athènes, qu'il citait pourtant (col. 394, n. 1) ; ni, et pour cause, à la réplique attique, plus proche des monnaies¹. Je n'en ai pas moins tenu à rendre hommage ici à une étude préparatoire qui, comme à tous, m'avait échappé. L. Mariani avait aussi signalé un Minotaure du Vatican, conservé seulement en buste (Sala degli Animali, 232) ; il en donne une utile reproduction (pl. XIII). Ch. P.

Pavillons à colonnettes pour le culte d'Héraclès.

A. Frickenhaus (*Ath. Mitt.*, 36, 1911, p. 113 sqq.) avait réuni plus d'une douzaine de représentations d'un monument consistant en quatre colonnes élevées sur une krépis à trois ou quatre marches. Ce matériel d'étude a été révisé et augmenté par O. Walter (*Ath. Mitt.*, 62, 1937, p. 41-51, pl. 25-28).

Ce qui est caractéristique pour ces édicules, c'est qu'ils n'ont pas de murs d'appui, et que l'épistyle ne soutient rien par-dessus. On dirait d'une pergola. Au vrai, il s'agit d'une tombe fictive de héros. Sur un vase d'Athènes (fig. 1), n° 14902, le monument est couronné d'un feuillage détaché fait d'oliviers en fleurs, et sert pour un lectisterne en plein air d'Héraclès rajeuni, qui est représenté allongé et autour duquel s'empressent des satyres barbus (pl. 25 et 27). On est évidemment amené à songer ici aux Banquets rituels de Bienheureux, et aussi aux Jardins d'Héraclès, connus notamment à Thasos². — A Thasos, Héraclès, dans son Jardin sacré, possédait sept chambres (*oikoi*) à sept lits ; ici, on a plutôt affaire à des pavillons d'été donnant de l'ombre ; c'est le principe même de la *skias*.

Sur le même vase, et mieux sur un relief de Boston (Frickenhaus, p. 121 sqq., pl. 2 ; Caskey, *Cat. of sculpt., Mus. of fine arts Boston*, p. 102 sqq., n° 47), un grand vase en forme de *dinos* a un support digne d'attention. C'est une *οἰνοστήριον*, le grand « pot de vin » que les éphèbes offraient à Héraclès, d'après Athénée, XI, p. 88 sqq., 494 sqq.³. Ch. P.

1. Le bras gauche du Minotaure y est abaissé.

2. Certains reliefs à Athènes même, ont représenté Héraclès banquetant ; *id.* à Délos ; à tort, M. O. Walter ne fait pas mention de cette documentation plastique, non plus que des études de J. Bayet (sur Héraclès en Italie). Je doute pour ma part de l'explication proposée, p. 46, n. 3, pour le surnom rituel de l'Héraclès dit *ἐπιτραπέσιος*.

3. On remarquera le rapport architectural de ces pavillons d'Héraclès avec les monoptères connus à Delphes (fondation de Sicylene) et, d'autre part, avec les piédestaux distyles (*ibid.*, et ailleurs).



Fig. 1. — Pavillon d'Héraclès (Mus. Athènes, n° 14902).

Les ruines hellénistiques de Palatitza.

Elles ont pris un grand intérêt pour la France, depuis que la Mission de Macédoine Heuzey-Daumet commença en 1861 l'exploration d'un vaste palais situé là, et qui devait dépendre, selon la conjecture d'Heuzey, de l'ancienne Βάλλα ou Βάλλαι.

M. K. Rhomaios a repris les recherches sur le site même du Palais,

et aux entours. De l'édifice reconnu par nos savants, il estime que le tiers seulement est maintenant encore déblayé. C'était une construction très vaste (103 m. \times 87 m. 50), qu'il faut dater de la première moitié du III^e s. : du règne d'Antigone Gonatas, probablement, selon M. Rhomaïos. L'éminent savant grec s'appuie pour donner ces précisions sur certains indices architecturaux : p. ex., le très faible renflement de l'échine des chapiteaux doriques ; l'emploi fréquent des doubles demi-colonnes, etc.

C'est le côté oriental que la Mission Heuzey-Daumet avait mis au jour en 1861. Les ruines abandonnées ont beaucoup souffert depuis lors, et M. K. Rhomaïos a été amené ainsi à travailler plutôt sur la partie occidentale. Il a vérifié, au centre de l'édifice, l'existence d'une vaste cour à péristyle, presque carrée (44 m. \times 42 m.). Elle était entourée de portiques doriques, dont on a encore beaucoup d'éléments. Vers l'Ouest, deux grandes salles mesurant 14 m. 60 de côté, étaient pavées de petites pierres de couleurs, et de mosaïques simples. Les murs sont à leur base en *póros*, et étaient complétés en briques ; seuls les grands seuils avaient été taillés dans le marbre.

Un autre résultat de la reprise des travaux à Vergina-Palatitza a été la découverte — au lieu dit Metochi ; 3/4 d'heure au N. de Vergina — d'une stèle en forme d'autel couverte d'actes d'affranchissement. La divinité qui recevait là les hommages, est l'Artémis *Διγαία*, épithète nouvelle (cf. Bendis *Δίλογχος* : *δίλογχος διμερής*, selon Hésychius). Les inscriptions sont datées selon la double ère macédonienne, celle d'Actium (32 av. J.-C.) et celle de Pydna (168 av. J.-C.). La plupart sont de 189 après J.-C. ; quelques-unes plus récentes. — Le lieu où s'élevait le sanctuaire est dit *Βλάχανα* ou *Βλάχανοι*, toponyme qui pourrait évoquer un nom comme *Ὀλγανον*. Ce serait, ainsi, celui de la troisième fille mythique du fleuve *Haliacmôn*, les deux autres nymphes, *Βέροια* et *Μιέζα*, ayant aussi baptisé d'autres villes, non loin sur l'autre rive du fleuve¹. Quant au Palais, on l'a rappelé, il devait être non loin de là, plus précisément sur le site de *Βάλλα* ou *Βάλλαι*.

M. K. Rhomaïos a aussi continué ses recherches dans un tombeau macédonien dont il avait signalé la découverte (*BCH.*, XLII, 1938, p. 473). C'est un des plus grands et des mieux conservés qu'on ait². Il est construit en *póros*, stucqué sur la façade et à l'intérieur ; les vantaux, les seuils et les chambranles des deux portes étaient en marbre. La sépulture avait été pillée, mais les *tymborychoi* ont laissé pour nous un grand trône de marbre orné, et un lit plus simple. Le trône, haut de 2 mètres, est décoré sur la face gauche de deux griffons dévorant un cerf, sujet fort en honneur dans la Grèce du Nord. Les urnes ont disparu ; reste une partie de la décoration peinte, et notam-

1. Pour *Μιέζα* (ou *Μεζζα*, selon Delacoulonche), cf. A. PLASSART, *BCH.*, 1921, p. 54, 5.

2. 8 m. 63 \times 6 m. 47, extérieurement ; 7 m. 61 \times 4 m. 56, intérieurement. Haut. intérieure : 4 m. 44.

ment le bandeau du vestibule. D'après divers indices — et notamment les chapiteaux ioniques des demi-colonnes — le tombeau daterait du milieu du III^e s. — Il serait donc un peu plus récent que le palais voisin.

Ch. P.

Ariadne endormie et le Primatice.

Le type d'« Ariadne endormie », popularisé par l'art hellénistique, est bien connu notamment par la grande réplique du Vatican (W. Amelung, *Sculpt. Vat. Mus.*, II, p. 636 sqq. ; *Galleria delle statue*, n° 414, pl. 57 ; *B. Br. Denkm.*, pl. 167).

Il s'agit d'une figure couchée sur des rochers assez inconfortables, et dans une posture inquiète, que manifeste le *contrapposto*.

A côté des copies de Florence (*B. Br. Denkm.*, pl. 168) et de Madrid (*E. A.*, 1552), il existe un autre type (moulages) dans certains musées d'Allemagne ; on le fait dériver, tantôt du type Madrid, tantôt du type Vatican, avant les restaurations modernes exécutées par des artistes du XVIII^e s. Mais M. Walter Müller, *Röm. Mitt.*, 53, 1938, p. 164 sqq., pense pouvoir établir que l'empreinte¹ aurait été prise plutôt sur un bronze fondu librement par le Primatice pour François I^{er} : en 1540², avant que la statue de Rome fût disposée étendue ; elle avait une position presque assise, alors, pour la partie haute du corps, sur le fond rocheux.

La conception de l'artiste, touchant la position originale de la statue, peut être retrouvée dans le cas où la dormeuse serait soulevée sur son lit de rochers moderne, et replacée dans son attitude primitive.

Ch. P.

Lieux de culte des Cabires à Samothrace et à Lemnos.

Nos connaissances sur les cultes des Cabires en Grèce ont toujours eu beaucoup à attendre du progrès de l'exploration archéologique ; et celle-ci ne risque pas de décevoir, là comme ailleurs, à condition qu'on veuille bien lui faire confiance.

A Samothrace, après l'interruption malheureuse des fouilles franco-tchèques, les recherches de l'Institut archéologique de l'Université de New-York ont continué sous la direction de M. K. Lehmann-Hartleben. La campagne de 1938 avait fait reconnaître, au N. de l'édifice circulaire appelé Arsinoeion (qui va être réétudié utilement), une importante construction en rapport avec les initiations mythiques, et présumée l'*Anaktorion* local, dont saint Hippolyte a fait mention (*AJA.*, 1939, p. 138). Au cours de la campagne de fouilles de juin-août 1939, ce bâtiment cultuel a été entièrement dégagé ; on a exploré aussi le terrain qui le séparait de l'Arsinoeion ; l'étude de l'Arsinoeion même a été reprise sur de nouvelles bases.

L'*Anaktorion* mesure 24 m. × 11 m. 70 (dimensions intérieures).

1. Fig. 1 de son étude.

2. Fig. 3, *ibid.*

Les murs sont encore par endroits conservés jusqu'à 3 m. 5 au-dessus du sol : ils sont en appareil polygonal archaïque. Sur la façade (long côté Ouest), s'ouvrait une entrée monumentale au centre, flanquée d'une autre porte plus petite, au Sud. L'intérieur de la construction comporte cinq pièces : une inscription tardive, trouvée entre les deux portes, indique que la chambre Nord était accessible seulement aux mystes initiés dans l'autre partie de l'édifice. Dans celle-ci, plusieurs dispositions (trace de banquettes de bois) impliquent l'idée d'une cérémonie mystique à laquelle on assistait en nombre. On a distingué trois niveaux : le plus récent, hellénistique ; un autre de 450 environ ; le plus ancien contemporain des murs polygonaux, et qui peut remonter au ^{vi}^e s.

Au S.-E. de l'*Anakton*, la fouille a dégagé un bâtiment carré d'environ 6 m. 5 de côté, contemporain de la restauration de l'*Anakton* hellénistique, et de la construction de l'Arsinoeion (début du ⁱⁱⁱ^e s.). Les murs, conservés parfois sur une grande hauteur, sont d'appareil polygonal, imitation de la façon archaïque. Il y avait, à l'intérieur, des banquettes de marbre.

On penserait à une sorte de sacristie, qui, à l'époque romaine, au moins, a dû contenir les archives et registres de l'initiation des mystes, sous forme de plaques inscrites, de dimensions variables ; ce sont ces listes fixées dans le stuc qui revêtait les murs, qui sont déjà connues en partie (IG., XII, 8).

Des sondages entre cette « sacristie » et le mur Sud de l'*Anakton* ont fourni les restes d'édifices antérieurs à la colonisation grecque de Samothrace (environ la fin du ^{vii}^e s. av. J.-C.), et attestant la continuité du culte depuis l'époque préhistorique. On a reconnu en effet l'existence de quatre bâtiments, dont le plus récent est contemporain du premier *Anakton*, et doit dater de la fin du ^{vi}^e s. — Le plus ancien, établi sur le roc, et dont subsiste un mur d'orthostates de très bon travail et d'aspect monumental, paraît être resté en usage jusqu'à la fin du ^{viii}^e s.

La mission doit s'attacher, comme on l'a dit ci-dessus, au dégagement et à l'étude complète de l'Arsinoeion, partiellement reconnu par les explorateurs autrichiens et franco-tchèques. On a déplacé les énormes marbres qui encombraient le site. A l'intérieur du monument, au-dessus du sol ancien, un dépôt de trois mètres d'épaisseur contenait, à la base, des restes sacrificiels — ossements, vases brisés — et, au-dessus, une abondante céramique. Tout ce matériel va être exposé dans un musée préparé sur place.

A Lemnos, sur le site de Chloi, a continué d'autre part l'exploration du sanctuaire cabrique repéré par la mission italienne en 1937-1938. Le portique hellénistique a été entièrement dégagé : il formait l'entrée monumentale d'un édifice dont le plan commence à apparaître, peut-être le *Télestérion* local. Dans la région de la « Basilique », la fouille a donné une abondante céramique hellénistique et romaine (nombreux antéfixes), des restes de sculptures en marbre, des inscriptions dont certaines concernent le culte des Cabires.

Ch. P.

Un nouveau temple étrusco-romain en Ombrie.

Un grand temple étrusco-romain, archaïque, sur *podium* à corniche, a été découvert en Ombrie près de Cascia, au village dit Villa San Silvestro (cf. G. Bendinelli, *Not. scav.*, 1938, p. 141 sqq., pl. VI : plan des ruines). Il est engagé sous la petite église locale ; il a le type toscan, répondant aux caractères vitruviens (*Vitr.*, IV, 7, 1-2). Le podium mesure 20 m. 80, au plus long côté. La *cella* était, semble-t-il, triple, celle du centre atteignant 8 m. 20 en largeur, les deux « bas côtés » 3 m. 70 seulement. Le temple abritait donc une triade, semble-t-il, encore que G. B. veuille maintenir certaines réserves (p. 149 : deux ailes ouvertes (?) flanquant la *cella*). L'autel était probablement sur la rampe d'accès¹, où subsiste le vestige d'une masse rectangulaire. On a trouvé de nombreuses terres-cuites architectoniques (figurées). La couverture était métallique ; en plomb, semble-t-il, comme au sanctuaire de Diana Nemorensis (*Not. scav.*, 1895, p. 431).

La date doit être postérieure à la conquête de la Sabine par les Romains, donc à 290 av. J.-C. ; mais le III^e s. av. J.-C. ne correspond qu'à la phase originelle ; il y a eu reconstruction romaine au I^{er} s. de notre ère.

On n'a trouvé qu'un fragment de statue de culte. Si la division tripartite est admise (ce qui peut paraître plus satisfaisant que le dispositif supposé à ailes ouvertes, auquel a songé G. B.), il serait permis de parler d'abord en principe d'un Capitole. Mais on doit faire grande attention aussi aux terres-cuites architectoniques retrouvées, dont certains éléments végétaux sont significatifs (*pavots*). La triade pouvait donc être plutôt de Cérès, Liber et Libera, comme au célèbre temple dédié en 484 à Rome, au Forum Boarium. L'édifice, qui est à ajouter à ceux que connaissait Mme Elisabeth C. Evans, pour les cultes de la Sabine (*Rev. arch.*, 1940, I, p. 289), prouve, par son histoire architecturale, la longue persistance de l'influence romaine encore étrusquante, au cœur même de la Sabine, après la conquête militaire.

Ch. P.

Le Cayla de Mailhac (Aude).

A la liste des établissements préromains du Languedoc méditerranéen, il faut ajouter Le Cayla de Mailhac, dont l'exploration est entreprise avec méthode par deux jeunes archéologues, Odette et Jean Taffanel.

L'oppidum est situé au Nord du bourg de Mailhac, sur le sommet d'une colline assez escarpée, au pied de laquelle coulent deux sources abondantes. Un rempart en pierres sèches protégeait l'agglomération dont l'occupation est certaine dès le premier âge du Fer. Mais, c'est seulement à partir du IV^e siècle avant J.-C., qu'apparaissent les

1. Sic, temple de Mars Ultor du Forum d'Auguste à Rome ; temple du Divus Julius, au Forum républicain.

habitations construites en pierres sèches, groupées le long du rempart et comprenant souvent deux pièces communiquant entre elles. Sous le sol d'argile de ces maisons, on trouve souvent des aires de petites dimensions, dallées de pierres plates et de tessons de poterie, correspondant à des emplacements de foyers ou de fours. Les murs, revêtus intérieurement d'un crépi, étaient peut-être construits en briques crues à la partie supérieure. La couverture était de chaume. Dans l'une de ces demeures, d'époque un peu plus récente, et dont les murs jointoyés au ciment étaient ornés d'un revêtement coloré, on avait ménagé, au ras du sol, un tuyau d'écoulement fait de tubes cylindriques en poterie, procédé encore en usage à Mailhac pour évacuer les eaux de l'évier. De même que dans certains établissements de hauteurs en Espagne, des sépultures avaient été pratiquées dans les maisons. Mais, à l'exception d'une sépulture d'adulte et d'une incinération, il s'agit toujours d'enfants nouveau-nés.

Les déchets de cuisine, où dominent les restes d'animaux domestiques, renseignent sur le genre de vie des habitants du Cayla : ce sont des pasteurs plutôt que des agriculteurs, bien qu'on ait retrouvé de grandes jarres contenant encore des glands, mêlés à des grains de blé calcinés.

On constate la même richesse en céramiques que dans les autres stations contemporaines du Languedoc méditerranéen. Les séries attiques et italiotes y sont représentées par de nombreux tessons qui indiquent des relations commerciales avec la Méditerranée orientale dès le ^{vi}^e siècle avant J.-C. (vases à figures noires, principalement des coupes de style attico-ionien). Cette date est confirmée par la présence dans les mêmes niveaux de fibules caractéristiques de la fin de la période hallstattienne. Les séries céramiques se poursuivent par des fragments à figures rouges, des tessons hellénistiques à décor rayonnant et à palmettes estampées. Au ⁱⁱⁱ^e siècle appartiennent les coupes et skyphoi apuliens, les vases de Gnathia, les cratères côtelés ; au ⁱⁱ^e les plats campaniens à palmettes ; enfin, au ⁱ^{er} siècle, les types arétins. Cette vaisselle est accompagnée de poteries courantes, phocéenne, *buchhero nero*, ionienne et surtout ibérique. Alors que le type en forme de cache-pot (*sombrero de copa*) d'usage assez courant à Ensérune, est absent au Cayla, les productions ibériques y sont surtout représentées par des formes cylindriques à décor exclusivement géométrique : le vase est divisé en zones par des bandes de couleur associées ou non à des motifs constitués par des cercles, des quarts et des demi-cercles concentriques. C'est le type classique des fabrications de la région andalouse (P. Bosch-Gimpera, *El problema de la ceramica iberica*, p. 23-25). Un couvercle à oreillettes perforées et à bouton, orné de filets colorés, n'appartient pas aux fabrications ibériques. Il est à rapprocher d'un vase semblable, mais complet, découvert dans une tombe posthallstattienne à El Vilaró (Olius) (P. Bosch-Gimpera, *Etnologia de la peninsula iberica*, fig. 345, p. 382).

On sait peu de chose de l'histoire de cet oppidum que les poteries de La Graufesenque montrent avoir encore été occupé pendant la première moitié du ⁱ^{er} siècle de notre ère. Il paraît avoir subi un

incendie, lors des invasions ibériques du premier quart du ^{ve} siècle avant J.-C.

L'influence celtique se manifeste au Cayla par la présence d'un bloc sculpté de têtes coupées qui offre quelques ressemblances avec le monument d'Antremont. Ce document est à rapprocher des débris osseux appartenant à des crânes d'adultes, recueillis dans certaines maisons et qui sont peut-être des trophées comme on en rencontre dans les établissements celtiques.

Parmi les constructions énigmatiques découvertes dans l'établissement, on doit signaler un curieux monument érigé dans l'angle de l'une des habitations. C'est une sorte de coffre rectangulaire déterminé sur les grands côtés par de grosses dalles plantées de champ, sur les petits par des *imbrices*, en face desquels sont placés debout deux cols d'amphores. La table, brûlée et noircie, est formée de deux tuiles à rebords. A peu de distance, au milieu du grand côté, un des cols d'amphores était à moitié recouvert par une meule plate en micaschiste, creusée en bassin muni d'un bec d'écoulement.

Port-Maho, Montlaurès, Ensérune, Le Cayla sont les représentants particulièrement caractéristiques de la civilisation celto-ibérique des bourgades languedociennes et catalanes. Situées dans des régions de passage, largement ouvertes sur la mer, elles ont été fréquentées par d'innombrables marchands qui, avec le vin et l'huile de Grèce et d'Italie, leur ont apporté ces charmants vaisseaux de terre cuite dont s'inspirèrent à leur tour les rudes potiers des oppida. Et c'est ainsi que, dans ce petit coin de la Celtique, longtemps avant la conquête romaine, voisinèrent dans les mêmes demeures les coupes des petits maîtres et les sinistres piliers timbrés de têtes coupées. (Odette et Jean Taffanel, *Le Cayla de Mailhac (Aude)* ; Carcassonne, 1938 ; cf. *Rev. arch.*, 1939, 1, p. 306-307.) R. L.

Une œuvre d'artistes athéniens réparue à Minturnes.

Le musée de New-York possède les restes d'une statue de combattant vêtu de braies, qu'on a reconnu pour un Gaulois. Brisée à mi-corps, cette statue, malheureusement, n'est plus conservée que pour le bas : on voit la jambe gauche jusqu'au genou, la jambe droite presque en entier, moins le mollet ; contre le pied chaussé, de ce côté, on constate l'implantation d'un grand tronc d'arbre (cf. p. ex. A. W. Lawrence, *Later Greek sculpture*, 1927, pl. 38, p. 22).

C'est de cette œuvre, crue pergaménienne, que M. A. Adriani, faisant connaître récemment les fragments sculptés de Minturnes¹, aurait dû rapprocher surtout les restes d'un combattant analogue, statue colossale dont Minturnes a livré aussi seulement la jambe droite (accollée à un tronc d'arbre), avec quelques morceaux de l'autre. — La publication italienne compare tour à tour l'œuvre mutilée avec l'Héraclès du Musée des Conservateurs, le Galatée Ludovisi, le Gla-

1. *Not. scavi*, 1938, p. 172-175 (n° 7), fig. 7-10.

diateur d'Agasias, en montrant justement d'ailleurs les différences ; car le personnage de Minturnes, nu, chaussé, était représenté dans un violent élan, *les deux jambes fléchies* ; seule, ainsi, la statue du Metropolitan Museum devient comparable. — Et il y avait, là aussi, un tronc d'arbre d'appui.

Sur les fragments de Minturnes, le caractère de l'anatomie, ferme et visiblement mise en valeur, indiquerait une œuvre du ^{II}^e siècle av. J.-C. ; on n'est pas sans pouvoir penser ainsi, à nouveau, aux créations d'Agasias d'Éphèse, fils de Dosithéos ; de cet artiste, le « Gladiateur » (au Louvre) est signé *sur le tronc d'arbre*. Or, on a, à Minturnes aussi, une signature, disposée là sur cinq lignes, au même endroit. Déjà signalée par Johnson (*Scientific American*, juin 1936, p. 303), elle révèle, cette fois, deux artistes *athéniens*, qui paraissent jusqu'ici inconnus : Callimachos et Gorgias, fils de Mallios : Καλλιμαχος | και Γοργίας | οι Μαλλίου | Ἀθηναῖοι | ἐποίουν.

Il s'agirait, sans doute, d'un groupe attico-pergaménien ; mais on ne devra pas être trop porté à diminuer la part de l'invention attique dans ces créations. Pergame a dû beaucoup à l'influence de la grande cité grecque du continent, restée capitale des arts.

Ch. P.

Groupements statuaire pour familles impériales.

L'art grec ayant mis à la mode les groupes familiaux (Philippeion d'Olympie, ex-voto de Daochos, monument des Progenes à Délos, etc.), les princes latins ont volontiers suivi l'exemple donné. A Minturnes, dans le temple A, autour d'Auguste et de Livie, assis, divinisés (Zeus et Héra), se groupaient sans doute spectaculairement les personnages secondaires de la dynastie julio-claudienne, habillés aussi en divinités (A. Adriani, *Not. scav.*, 1938, p. 201 sqq. : nos 51 : Auguste ; 52, Livie (en Héra, plutôt qu'en Dea Roma) ; 53, prince divinisé (en Poseidon ?) ; 54, princesse divinisée (en Tyché) ; 55, tête d'une statue de Drusus major). On posait alors devant le sculpteur comme on ferait aujourd'hui devant le photographe.

Sur le relief romain de Ravenne, où sont représentés assemblés divers personnages de la famille julio-claudienne (E. Strong, *Sc. rom.*, I, p. 94, fig. 65), des types iconiques sont très voisins des nos 53 et 54 de Minturnes.

On doit sans doute penser aussi à des cycles princiers honorifiques, et analogues, pour les effigies recueillies à Corinthe (*Corinth*, IX, *Sculpt.*), et à Arles (*Mon. Piot*, 36, 1938, p. 67 sqq., pl. IV)¹. L'usage semble avoir été fréquent en Italie ou dans les plus lointaines provinces (*Einzelaufnahmen*, nos 1765-1770), car à Leptis magna, on a encore un de ces ensembles resté inédit (cf. provisoirement, *Africa ital.*, V, 1933, p. 122). Lui aussi se réfère à la dynastie julio-claudienne,

1. L'Auguste d'Arles est actuellement restitué debout ; mais la draperie qu'on lui a ajoutée à mi-corps, en dernier lieu, n'était pas sûrement la sienne.

qui a affectionné le plus, semble-t-il, ces grandes parades iconographiques ; le Claudé qu'on avait cru reconnaître à Leptis magna est peut-être plutôt un Tibère ; il y a une Livie¹.

Ch. P.

Statuaire décorative pour théâtres gréco-romains.

Il semble avoir été assez traditionnel de décorer les théâtres gréco-romains de types divins traditionnels, formant une galerie olympienne, auprès des jeux de la scène. Pour ces commandes académiques, les sculpteurs officiels usaient de peu de fantaisie. On arrive à reconstituer ici ou là, ainsi, des ensembles où les ressemblances sont fâcheusement marquées, non seulement dans le choix des types, mais dans les proportions des statues.

On a signalé p. ex. qu'un atelier de Virunum aurait décoré le théâtre d'Aquincum avec des statues de même module, répondant aux mêmes cultes (C. Praschniker, *Dissert. pannonicae, Laureae Acquicensis*, II, 10, 38, p. 243-244, pl. II, 2, cf. *Rev. arch.*, 1940, I, p. 146 sqq.). M. A. Adriani ayant récemment fait connaître les sculptures trouvées à Minturnes en 1931-1933, permet lui aussi de noter que le théâtre s'ornait là de statues divines à tailles réduites : d'Hermès, de Dionysos à la panthère, d'Artémis, d'Héraclès, etc., toutes par trop traditionnelles.

L'Artémis de Minturnes, haute de 1 m. 02 sans la tête, devait avoir 1 m. 20 environ : dimensions correspondantes à celles des statuette de Virunum-Aquincum. Ajoutons : et à celles des deux Artémis de Délos, dont l'une² provient aussi précisément du Quartier du théâtre, voire probablement ainsi, ce qui n'a pas été vu, *du théâtre même*. Le mouvement de la Chasseresse est comparable à celui de la Diane de Minturnes, qui, il est vrai, ne pose pas un genou déjà vainqueur sur la biche traquée, mais la poursuit encore ; pauvre variante, dont l'imagination du copiste avait décidé sans grand effort ; pour le reste, les ressemblances sont typiques. Une exacte réplique de l'Artémis de Délos avait pris aussi place au Cynthe (A. Plassart, *Explorat. Délos*, XI, p. 127, fig. 88), dans un des sanctuaires du Mont sacré. Le prototype commun reste l'Artémis de Versailles, au Louvre, qui elle-même adaptait un modèle du iv^e siècle. On est allé d'imitation en imitation.

Bien des artistes sans génie ont vécu sur cette pauvre imagerie traditionnelle, à travers tout le monde latin, jusqu'au II^e s. de notre ère ; les types les plus stéréotypés n'ont pas fatigué les copistes, qui grossoyaient volontiers leur besogne, la foi manquant chez eux.

Ch. P.

1. Il paraît bien qu'à Saint-Bertrand-de-Comminges, on reconstituerait un ensemble comparable de statues princières (famille julio-claudienne).

2. *CRAI.*, 1907, p. 363 ; *Explor. Délos*, VIII, p. 210, fig. 98 à la p. 222. M. A. Adriani n'a pas fait le rapprochement.

Les grands Propylées d'Éleusis.

On les avait attribués à divers empereurs : Sir G. Frazer nommait Hadrien (*Pausanias*, II, p. 105 sqq.) ainsi qu'A. Hekler (*Österr. Jahresh.*, 19/20, 1919, p. 232, n° 10; cf. p. 229 sqq.); M. W. B. Dinsmoor proposait plutôt Antonin le Pieux (*AJA.*, XIV, 1910, p. 155, n. 1). De même, F. Noack (*Eleusis*, p. 222), K. Kourouniotis (*Guide to Eleusis*, 1934, p. 24, 31), et d'autres. — W. B. Dinsmoor et K. Kourouniotis avaient fait observer du moins que le Propylée en cause avait été achevé par Marc-Aurèle, dont le nom apparaît dans l'inscription dédicatoire.

M. Ottfried Deubner, par une étude convaincante (*Ath. Mitt.*, 62, 1937, p. 73-81, pl. 39-42) a su montrer que Marc-Aurèle pouvait être considéré comme le constructeur de cette entrée du sanctuaire. Plus encore qu'Hadrien et Antonin le Pieux, il y était intéressé : il fut initié à Éleusis avec l'assistance de son ami et maître, Hérode Atticus ; sa pensée philosophique l'attirait vers un culte célèbre occupé du salut de l'âme.

En outre, le grand médaillon du fronton des Propylées le représente spécialement : un important détail est, en effet, la figuration du géant anguipède sur l'épaulière droite de la cuirasse, rappelant le Marc-Aurèle du Louvre (pl. 42). Il symbolise les ennemis de l'empereur, les Barbares Marcomans, qu'il avait vaincus en 172-3. — Marc-Aurèle lui-même, avec le *gorgoneion* de sa poitrine, a été assimilé à un Zeus, vainqueur des Titans. Le détail des traits s'accorde avec les documents de l'iconographie de l'empereur-philosophe, plus qu'avec celle de tout autre prince. Nous savions que Marc-Aurèle avait restauré le Sanctuaire des Deux-Déesses, insulté en 170 par les Sarmates. Nous apprenons ainsi qu'il construisit les grands Propylées. Son portrait — *imago clipeata* colossale, à la place où figure ailleurs la tête de Méduse — était comme une apparition apotropaïque. Pendant la fin de l'époque impériale, les médaillons de cette sorte ont été réservés aux dieux ou aux plus grands personnages.

Ch. P.

Lycurgue et Ambrosia.

Aux documents que j'ai signalés et invoqués pour rectifier l'interprétation traditionnelle des frises extérieures, à l'*adyton* de Baalbek (*Mélanges Dussaud*, I, p. 319 sqq.), il faudrait ajouter une mosaïque de Naples, qui m'avait échappé, et que Mlle M. Bieber vient de reproduire dans *The history of the Greek and Roman theater*, 1939, p. 39, et fig. 48 (p. 42).

Elle est importante, parce qu'on y retrouve en son dispositif essentiel le motif Lycurgue et Ambrosia de la mosaïque de Djemila-Cuicul (Ch. Picard, *l. l.*, fig. 16, p. 341). Peut-être s'agit-il ainsi de la transcription d'un groupe statuaire célèbre, tant s'évoquent des ressemblances directes avec certaines autres compositions, pergaméniennes p. ex. (Gaulois mettant à mort sa femme, etc.).

La mosaïque de Naples a aussi l'avantage de montrer la *vigne surnaturelle* naissant près d'Ambrosia, comme sur la frise de l'*adyton* de Baalbek (cf. aussi Pilier sculpté d'Apamée, mosaïque de Sainte-Colombe près Vienne). Enfin, ainsi qu'à Baalbek, l'épiphanie de Dionysos protégeant la nymphe tombée à terre, est montrée à Naples. La panthère sacrée attaque Lycurgue.

Le document est donc très important. Mais Mlle M. Bieber a eu tort de parler d'une « Ampéla », qui ne serait qu'un singulier hybride. Il n'y a eu qu'un *Ampélos*, et l'Ambrosia, d'autre part ; celle-ci bien connue de Nonnos de Panopolis¹.

Ch. P.

Une colonne aux acanthes corinthienne.

Pour l'interprétation de la Colonne aux acanthes de Delphes, il faudra tenir compte de la diffusion du type. Th. Homolle avait recueilli là-dessus toute une documentation précieuse, à laquelle les découvertes plus récentes ajoutent encore.

En 1934, les restes d'une Colonne d'acanthé, nouvelle, ont été trouvés à Corinthe, au pays du chapiteau dit « corinthien » : ils sont actuellement entreposés, par terre provisoirement, dans la cour du musée. Cette colonne, de style tardif, s'élevait peut-être sur la base retrouvée au S.-O. de l'Agora, près d'un temple à *podium* (*AJA.*, XL, 1936, p. 21-39, pl. I-II) que M. Richard Stillwell daterait du début du III^e s. (ou peut-être encore du I^{er} de notre ère). On voit à l'Ouest un bassin voûté, d'où débouche un canal voûté aussi, qui passait sous l'Agora. La base a été trouvée à l'Ouest de ce bassin.

Ch. P.

Le sanctuaire d'Asclépios Ζυμυδρηγός.

Il a été découvert en septembre 1939 par M. D. Tsontschev, dans la province de Plovdiv (Bulgarie), et il a fourni plus de trois cents autels, avec des statuettes, des plaques votives, et aussi de nombreuses inscriptions. Le lieu de la découverte est voisin du village de Balkoun, arrondissement de Pazardjik.

Cette heureuse découverte n'ajoute pas seulement à nos connaissances topographiques encore assez rares, sur les *sanctuaires* thraces ; elle intéressera vivement les historiens des religions. Le dieu Ζυμυδρηγός était un Asclépios groupé avec Hygie et Télesphoros, ainsi que le montrent les plaquettes votives : on a trouvé le modèle en miniature d'un temple antique, des groupes de sculptures, des reliefs (Asclépios est tantôt assis, tantôt debout, *tantôt à cheval*, ce qui mérite d'être noté, contrairement à ce que j'avais pensé en rendant compte ici du précieux ouvrage de G. Kazarow, *Die Denkm. des*

1. R. M(OUTERDE), *Mél. Univ. St Joseph*, XXII, 1933, p. 158, a signalé qu'il reconnaîtrait volontiers Ambrosia à Baalbek dans la figure dont le buste s'achève en rinceaux de vigne (*Baalbek, Ergebnisse*, I, *Atlas*, pl. 133 et 134, 2). Ambrosia et Lycurgue ont certainement eu grande part aux cultes dionysiaques de Syrie.

thrakischen Reitergottes in Bulgarien, 1938). Certaines plaques votives intéressent aussi le Cavalier thrace, représenté à droite, marchant ou en station, ou à droite dans l'action de la chasse, ou rentrant de la vénerie infernale.

M. Dim. Tsontschev publiera ses trouvailles en Bulgarie même, mais dans une étude écrite en notre langue : il essaiera de fixer (en partie grâce aux monnaies), la date du sanctuaire ; il compte élucider aussi l'épithète d'Asclépios Ζυμωδρηνός.

Il y aura là une contribution précieuse à l'histoire des religions de Thrace. Ch. P.

Temples païens transformés en églises chrétiennes.

Par les soins de M. Fr. W. Deichmann, a paru dans le *Jahrb. archaeol.* 54, 1939, p. 105-136, une courte étude, substantielle, sur ces temples, avec une liste, illustrée de nombreux plans. La liste est constituée pour les régions suivantes : Syrie et Palestine, Égypte et Nubie, Asie Mineure et Constantinople, Grèce, Sicile, Italie, Gaule. Le répertoire pourra être enrichi ou corrigé ; il est déjà fort précieux.

Ch. P.

La Bibliothèque de Titus Flavius Pantainos, Agora d'Athènes.

L'existence en avait été signalée en cette Revue, d'après l'inscription donnant le règlement fixé pour les usagers (cf. maintenant *Hesperia*, V, 1936, p. 42, fig. 40).

Il est possible que l'édifice même soit maintenant connu. On a trouvé en effet au Sud du Portique d'Attale, dans la dernière campagne, un portique ionique de 35 mètres de long donnant sur la rue des Panathénées ; en arrière, il y a une série de cinq pièces, et enfin, une cour avec péristyle.

Le règlement précédemment découvert, sur un bloc remployé non loin de là dans le Mur de Valérien, pourrait avoir été gravé au linteau d'une des entrées de salles.

Ch. P.

La Rotonde de Saint-Georges à Salonique.

L'exploration en avait été poussée très loin par le regretté Ernest Hébrard, qui posa le premier la question des rapports avec le Palais de Galère. En 1935, les recherches d'A. Alföldi et de H. von Schönebeck avaient conduit ces savants à imaginer que l'arc était peut-être l'entrée monumentale d'un palais impérial, situé au N. de la Via Egnatia. La Rotonde devenue église Saint-Georges en aurait été, au centre, la salle du Trône.

L'archéologue danois E. Dyggve fut chargé de préparer, en 1938, et de diriger, de mars à juin 1939, la campagne de fouilles qui devait vérifier ou infirmer cette hypothèse. Les premiers résultats ont établi que la Rotonde était un monument indépendant, ayant eu son enceinte propre.

Le Palais devrait être cherché au Sud de l'Arc de Galère et de la Via Egnatia, là où Cousinéry dès 1831 signalait d'importantes substructions voûtées, mises plus tard par Tafraï en relation avec l'Hippodrome impérial. Les sondages de 1939 ont prouvé qu'il s'agissait bien là d'un Hippodrome de l'époque de Galère, et M. E. Dyggve croit déjà pouvoir identifier la loge impériale. — Le Palais aurait été lui-même plus à l'Ouest, ce que faisaient prévoir, Beaujour dès 1800, et, après lui, Clarke. — Les sondages de M. E. Dyggve ont mis au jour de grands pavements de mosaïques et des restes de murs épais, appartenant à un édifice considérable, de l'époque même de Galère. Ainsi serait confirmée la vieille tradition rapportée par Tafraï, du contact entre le Palais et l'Hippodrome.

Entre la Rotonde de Saint-Georges et l'Arc de Galère, il y avait une avenue monumentale, dont M. E. Dyggve, vérifiant l'hypothèse Hébrard, a retrouvé trace. Au Sud de l'Arc, un grand vestibule de 43 m. × 18 m. est pavé d'une mosaïque. De là, vers le Palais, conduisaient de larges escaliers de marbre ; de là aussi, en passant sous l'Arc, on pouvait aller vers la Rotonde, monument sacré, et peut-être mausolée impérial. Ainsi reparait au jour la trace d'un vaste ensemble impérial, édifié sur un quartier d'abord inhabité, pour être incorporé à la ville à l'époque de Galère.

L'adaptation au culte chrétien entraîna bien des modifications : notamment l'agrandissement de la Rotonde, transformée en édifice circulaire à trois nefs, mesurant plus de 54 mètres de diamètre : aux environs de 400, peut-être sous Théodose. En outre, à chacune des deux extrémités de l'axe Est-Ouest de la Rotonde, on a constaté l'existence d'un édifice cultuel chrétien à deux étages, portant à environ 100 mètres la dimension du monument dans ce sens.

Les heureuses recherches de M. E. Dyggve ont porté aussi sur l'intérieur de la Rotonde. Au-dessus des mosaïques déjà découvertes et dont l'École française d'Athènes doit faire la publication, d'autres ont été retrouvées. L'entrée principale serait restée au Sud, vers la grande avenue venant de l'Arc de Galère. Ce monumental et coûteux sanctuaire, dont le noyau avait été l'édifice païen dépendant du Palais, dut être, à l'époque chrétienne, l'église palatiale. L'édifice circulaire à trois nefs est d'une grande importance pour l'histoire de l'architecture, annonçant des constructions telles que San Vitale, San Donato, et une autre église de Palais, celle d'Aix-la-Chapelle.

Ch. P.

Opinions téméraires.

D'A. Gide, *Retour de l'URSS.*, p. 9, 1937 :

« L'hymne homérique à Déméter raconte que la grande déesse dans sa course errante à la recherche de sa fille, vint à la cour de Kéleos... La garde d'un enfant dernier-né lui fut confiée par la reine Métaneiré : du petit Démophoôn, qui devint plus tard Triptolème, l'initiateur des travaux des champs. »

L'auteur veut symboliser par l'excès de zèle de Métaneiré qui,

« pour sauver l'enfant, dit-il, perdit le dieu », les dangers de l'impatience européenne devant certaines expériences sociales en cours. Mais, perdu comme dieu et sauvé comme enfant, Démophon ne devint, en tout cas, jamais Triptolème. La déesse Déméter n'était pas un kidnapper et ne pratiquait pas non plus ce genre de substitutions.

— M. de Lacretelle avait fait lui-même dans *Beaux-Arts* (8 juillet 1938) la publicité de la croisière qu'il dirigea en Méditerranée à l'automne 1938. Ainsi, on pouvait lire : « C'est en Sicile qu'on voit mieux que nulle part ailleurs, comment l'idée du beau s'est transmise au cours des siècles. Hasard, guerres, retour de la barbarie, elle triomphe de tout, elle est ce qui ne passe pas. On pense aux vers de Shelley :

*« La beauté est vérité, la vérité beauté,
C'est tout ce que vous savez sur terre,
Et c'est tout ce qu'il faut savoir. »*

Nos lecteurs auront reconnu à travers cette traduction les deux vers qui terminent l'*Ode à une urne grecque* de J. Keats. L'éminent académicien aura pris trop au pied de la lettre ce texte, qui n'est pas un encouragement à la négligence ou à l'erreur.

— De Louis Gillet, *Rev. Deux-Mondes*, 15 avril 1940, p. 751 :

« Pour mon compte, je ne mets rien au-dessus de ces croquis de Segonzac... Victoire de l'intelligence, du style, de la vérité sans emphase, qui me paraît le signe et l'écriture même, familière et irrécusable, de la victoire de la France : avec le même mouvement naturel et divin de la jeune Niké, qui, au temple de l'Acropole, s'arrête et *rattache sa sandale*. »

Si M. Louis Gillet tient à ce que le mouvement de Niké reste *naturel*, il faudra lui rappeler que la jeune déesse ne « rattache » pas sa sandale, ce qu'elle ne saurait tenter d'une seule main ; elle la détache au contraire, pour le sacrifice qu'elle doit offrir le pied nu, selon le rite. — Et peut-on dire que cela se passe « *au temple* » ?

Mais tout cela n'enlève sans doute rien à la qualité des dessins de Segonzac.

BIBLIOGRAPHIE

D. et E. Peyrony, *Laugerie-Haute, près des Eyzies (Dordogne)*. Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, mém. n° 19. Paris, Masson & C^{ie}, 1938; in-4°, 84 p., 7 pl., 56 fig. — La station préhistorique de Laugerie-Haute est située à 2 kilomètres en amont des Eyzies, sur la rive droite de la Vézère. C'est un grand abri sous roche, exposé au Midi, dont le gisement archéologique s'étend en moyenne sur 180 mètres de longueur et 35 de largeur, l'épaisseur, en son milieu, variant entre 4 m. 50 et 5 mètres. Les premières recherches y furent exécutées, en 1862, par Lartet et Christy. Trente ans plus tard, E. Massénat et le Dr Paul Girod y entreprirent des travaux plus importants. D'autres encore fouillèrent à Laugerie-Haute jusqu'à ce que D. Peyrony reprit les recherches, en 1921, pour le compte de l'État.

Le gisement n'était alors connu que comme un dépôt solutréen, surmonté d'un horizon magdalénien. Les deux couches pratiquées à l'Est et à l'Ouest par Peyrony font connaître une stratigraphie autrement complexe. A l'Ouest, sur une petite couche d'éboulis calcaires, provenant de la désagrégation de la voûte et des parois, trois lignes de foyers peu puissants appartiennent au Périgordien III qu'une couche d'éboulis, correspondant à une première chute du plafond, sépare de l'Aurignacien V. Après un abandon, des Protosolutréens occupent de nouveau l'abri, et au-dessus s'étendent les couches solutréennes et magdaléniennes. A l'Est, sur le sol primitif, recouvert de la même couche d'éboulis, un premier niveau d'habitations très homogène, dénotant un séjour prolongé, interrompu par un grand effondrement de la voûte, correspond à un horizon Protomagdalénien, sous-jacent au Solutréen que recouvre le Magdalénien I, II, III, V. Sur le dernier dépôt magdalénien, apparaissent les témoins de la grande destruction de l'abri. Laugerie-Haute paraît avoir été alors complètement évacuée et ses occupants ont transporté leurs foyers à 500 mètres en aval, à Laugerie-Basse. Il est intéressant de constater que, dans divers gisements de la Dordogne (Les Jean-Blancs) et de la Gironde (Les Grands Rochers), à la fin du Magdalénien III, on observe un effondrement des plafonds dans les abris. L'installation des Magdaléniens à Laugerie-Basse et à La Madeleine, au Magdalénien IV, pourrait être la conséquence de ces accidents. Au Magdalénien V, on constate l'existence d'un petit « temple-abri », derrière les énormes éboulis du dernier effondrement à l'Est. Des gravures effacées représentent des avant-trains de Ruminants et un Cheval,

en avant duquel on croit reconnaître les fragments d'un Ours. Un anneau creusé dans le roc empiète sur l'une des pattes du Cheval.

Le gisement de Laugerie-Haute est le plus complexe de la région des Eyzies et apporte des éléments nouveaux à la connaissance des civilisations du Paléolithique supérieur. Les auteurs proposent d'envisager comme un même bloc culturel, le Périgordien, l'Aurignacien, le Protomagdalénien et le Magdalénien, bloc dans lequel durant un certain temps, en Périgord, est venu s'intercaler le Solutréen qui disparaît ensuite en tant que civilisation. Cette nouvelle interprétation, pour intéressante qu'elle soit, ne repose encore que sur les fouilles de Laugerie-Haute et demande à être vérifiée ailleurs avant d'être définitivement acceptée.

Au point de vue climatique, Laugerie-Haute apporte encore des compléments d'information. Au Paléolithique supérieur, le climat n'a pas été très uniforme : très froid au Périgordien, il se maintient rigoureux jusqu'au début du Solutréen. Un adoucissement se manifeste au M. I, II, III, IV. Les Magdaléniens V et VI auraient connu un climat glacial, et à la fin du M. VI nouvel adoucissement jusqu'au tempéré que nous connaissons.

Le grand intérêt des fouilles de Laugerie-Haute est d'avoir fait connaître les variations de l'outillage lithique aurignacien et magdalénien.

R. L.

Goffredo Bendinelli, *Dottrina dell'archeologia e della storia dell'arte : Storia, metodo, bibliografia*. Milano-Genova-Roma-Napoli, Soc. anonima editr. Dante Alighieri, 1938 ; in-8°, XII + 495 p. — Dans le moment où paraît, avec la régularité que l'on sait, l'édition nouvelle du *Handbuch der Archäologie* (I^{er} tome en 3 fascicules, achevé en 1939), par les soins de Walter Otto, voici, sur l'histoire de l'archéologie et de l'histoire de l'art, une mise au point italienne, plus courte et rapide, mais en forme de manuel aussi : elle paraît apte à rendre, diversement, les meilleurs services.

L'entreprise, certes, est présentée plus modestement ; car il n'y a ici que l'œuvre d'un seul savant. M. G. B., qui nous présentait récemment le Trésor de Marengo (cf. *Rev. arch.*, 1938, II, p. 137), n'en est que plus digne de remerciement, et nul ne dira qu'il ait « osé trop », même si l'on est amené à constater quelques lacunes, là ou là, ou quelques imperfections. Les livres de cette sorte étant avant tout des répertoires et des instruments de travail, il convient de donner ici, brièvement, la répartition des chapitres : « clé » de consultation pour un livre qui s'est abstenu de théories, et même, en général, de « doctrine », malgré le titre. A peine si, dans l'opposition présentée de l'archéologie comme « materialità » et de l'histoire de l'art comme « spiritualità », on trouverait trace de quelques tendances de l'auteur. Après des définitions, et divers classements chronologiques ou géographiques touchant la répartition des productions d'art, l'auteur nous renseigne sur les sources littéraires ouvertes à l'étude des monuments antiques. Puis, suivant un plan historique, il retrace le développement des

recherches concernant l'antiquité, de l'Antiquité même à la Renaissance¹. Vient alors l'ère classique, xvii^e et xviii^e s. ; un chapitre résume à la suite le travail fait de l'ère napoléonienne à nos jours. Un inventaire très utile des musées accompagne ce résumé historique : musées d'antiquités italiens, et musées étrangers de même sorte ; puis est examiné le développement de l'histoire de l'art, principalement en Italie, jusqu'à la fin du xviii^e s. ; un chapitre intitulé « la littérature périégétique » relate ce qu'a été le mouvement de Winckelmann et le néo-classicisme ; vient enfin un nouveau répertoire, celui des collections d'art médiéval et d'art moderne, en Italie d'abord, dans le reste du monde ensuite. M. G. B. classe alors ce qu'il appelle « les sources monumentales éparses », pour l'art médiéval et moderne, étant bien entendu qu'on ne peut tout apprendre dans les musées ; les deux derniers chapitres traitent de l'étude de l'œuvre d'art, de ses moyens, et de l'histoire de l'art comme synthèse.

On voit tout ce que peut réserver au lecteur attentif l'ensemble et le détail de ce travail si méritoire. Tant qu'il sera à craindre qu'en de pareilles entreprises, chaque savant, et même le plus sage, réserve à son pays — d'instinct, ou par ignorance du reste — la meilleure part, de telles enquêtes régionales resteront indispensables en Europe. Nous avons ici la garantie que rien de ce qui est essentiel *pour l'Italie* — qui a beaucoup fait — n'a été omis. A nous de constituer à part, et de conférer, le lot des autres peuples, s'ils veulent bien, comme fait l'Allemagne en ce moment, dresser tour à tour aussi le bilan de leurs efforts. Ne demandons à personne d'être tout à fait équitable pour la besogne des autres ; il faudrait — pour atteindre une idéale sérénité, sans doute impossible — que la synthèse fût confiée, non à une Société des Nations, ce qui ne serait peut-être plus suffisant, hélas ! mais à je ne sais quel corps académique de quelque autre planète, entièrement désintéressée de l'histoire des hommes.

Je n'insisterai donc pas sur le fait que la part de la France peut paraître ici parfois trop limitée. M. G. B. croit-il vraiment qu'en 1938, il n'y avait que cinq fascicules parus (p. 134) de la publication delphique, et rien depuis 1923² ? On a pu confondre avec les cinq divisions analytiques prévues pour l'ensemble. Nos compatriotes seront surpris que parmi les manuels d'archéologie et d'histoire de l'art, au compte de la France (p. 49), figure seulement, après le classique André Michel, L. Deshairs, *L'art des origines à nos jours* (en deux volumes !), 1932-3. Il serait injuste de s'attarder, d'autre part, sur quelques inadvertances, comme celle qui a fait appeler Mandel, et non G. Mendel, l'auteur de l'excellent catalogue français des sculptures des Musées de Stamboul.

Ch. P.

1. Est-il bien sûr (p. 81) qu'on ait passé « comme d'un trait » « des ténèbres du Moyen âge au matin lumineux de la Renaissance » ?

2. Les 19 volumes de l'*Exploration archéologique de Délos* n'obtiennent pas mention ; mais combien d'autres !

Dragma Martino P. Nilsson a. d. IV id. jul. MCMXXXIX dedicatum, in *Skrifter utgivna av Svenska Institutet i Rom* (Acta Instit. romani regni Sueciae, series altera, 1, 1939; Lund, C. W. K. Gleerup, et Leipzig, O. Harrassowitz; in-8°, 656 p., avec figures (numérotées à part pour chaque article illustré). — L'ouvrage est dédié au maître suédois dont la photographie orne le frontispice, historien des religions justement réputé. Mais l'activité professorale de M. M. P. Nilsson « antistes studiorum antiquitatis nobilissimus » nous dit la dédicace, ne s'est pas bornée à ce domaine qui fut le plus chéri : elle a atteint toutes les disciplines, et justifie ainsi la variété du recueil offert par les « collegae, discipuli, cultores ». — Il y a ici trente-sept mémoires, pour composer la gerbe ; le nombre des souscripteurs a dépassé quatre cents, non comptés les corps savants (universités, académies, sociétés, etc.). Si les Français sont représentés dans cette liste (et ils regretteront de n'avoir pas été plus nombreux), aucun article n'émane de chez nous, ce qui ne peut s'expliquer que par les circonstances. Fr. Blatt, Ch. Blinkenberg, H. Hagendahl, E. Nachmanson ont écrit dans notre langue.

Nous diviserons les publications selon les sujets, en commençant par l'histoire religieuse, qui a naturellement obtenu la meilleure part. M. E. Arbman, sous le titre *Mythic and religious Thought* (p. 20-40), marque les différences de la pensée des faiseurs de mythes (ou des poètes, comme Homère) et de la croyance religieuse : un fond primitif instructif anime toujours la création des inventeurs de légendes. — On devra à M. Fr. Blatt des remarques utiles sur l'*Apologie* attribuée tantôt à Saint-Hilaire de Poitiers (à tort), tantôt à l'évêque espagnol Tiberianus, ce qui paraît à M. B. non moins faux. Un nouveau texte, meilleur que celui dont on disposait (éd. Trombelli), nous est offert (p. 67-95). — M. Ch. Blinkenberg a fait connaître ici onze règlements sacrificiels rhodiens (p. 96-113) : Hélios, Artémis, Déméter, Dionysos, Zeus (sous diverses appellations), Théa (c'est-à-dire Rhodos), Poseidon Phylalmios sont représentés. Il est partout question de l'immolation de petit bétail, dans un cas suivie d'une offrande additionnelle. On glanera maints renseignements intéressants, en quelques cas, sur l'organisation et les sacrificateurs. Un Zeus Ἐμᾶλός (cf. *Odyss.* XX, 14), paraît un Παῖς, peut-être analogue au Crétagénès ; le nom serait à rapprocher d'Ἀμάλθεια, comme l'avait vu Welcker, qui se trompait d'ailleurs pour l'explication. — (Mais ne pourrait-il s'agir plutôt, à Delphes, d'Apollon, qui était encore enfant au moment de la Pytho-ctonie ?) — M. E. Briem vise à distinguer du totémisme proprement dit les cultes d'animaux sacrés (p. 157-169).

Une importante recherche de S. Eitrem, sous le titre *Daulis in Delphoi und Apollons Strafe* (p. 170-180), reprend la question du Papyrus de Berlin édité par W. Schubart, *Hermes*, 25, 1920, 188 sqq. et considéré comme extrait d'une arétologie d'Apollon. Le Daulis nommé aurait été chef des Phlégyiens de Béotie : importantes remarques sur le texte, et ce qu'il peut apprendre (hélas ! peu de choses) quant au dispositif de l'adyton delphique ; l'auteur de l'arétologie n'est pas toujours bien informé. — M. J. Lindblom a comparé Job

et Prométhée (p. 280-287). — L'article de M. Bror Olsson, *Drohungen an die Götter* (p. 374-378) effleure un sujet d'intérêt vaste et sérieux. Mais les menaces relevées dans des papyri ne constituent qu'une petite partie de la documentation, pour laquelle la tradition littéraire eût été bien plus riche. — L'étude de M. Ax. W. Persson (p. 379-401) retiendra l'attention. Reprenant des constatations déjà faites à propos de la publication des tombes de Dendra, et tenant compte des objections présentées par Mlle Roes et M. B. Schweitzer à sa thèse, l'éminent archéologue vise à confirmer ses conclusions par des documents nouveaux. Le groupe lion-taureau des cachets serait bien une allégorie historique, et le Dodecalhon d'Héraclès cacherait allégoriquement des aventures de conquêtes, les animaux domptés représentant là le blason des provinces soumises¹. L'auteur insiste sur l'intérêt didactique des représentations d'Europe au taureau, et sur les contacts égypto-asiatiques que cette imagerie atteste, par l'influence exercée sur le monde grec. — M. J. Sundwall (p. 444-448) signale le motif du crapaud sur des poteries du Latium archaïque : il témoignerait, dit-il, de relations avec l'Europe centrale.

Ces neuf mémoires ne sont pas, certes, les seuls où l'histoire des religions ait eu place ici ; et on retrouverait dans beaucoup d'autres, accessoirement, de quoi réjouir le cœur d'un spécialiste comme est le bénéficiaire du recueil. Mentionnons maintenant diverses études plus spécialement archéologiques. M. A. Andrén (p. 1-19) a publié une tête de terre-cuite étrusque du ^{ve} s. av. J.-C., provenant de Veii (tête de femme). — M. A. Boëthius (p. 114-143) recherche les rapports des théories vitruviennes avec l'architecture romaine du temps. — M. Sture Bolin (p. 144-156) examine le rôle du *solidus* dans le monnayage romain de la décadence. — M. K. Friis Johansen nous a intéressés (p. 181-205) aux enfances d'Achille chez Chiron, notamment, d'après une coupe à figures rouges de Berlin, sans avoir pu bénéficier des explications que donnait Beazley, *Bull. van der Vereeniging... der Kennis van der Antieke Beschaving*, XIV, juin 1939, sur les animaux symboliques transportés à l'occasion par le Centaure chasseur et précepteur ; voir, *ibid.* divers vases expliquant le renom de la tradition ; sur un document du Cabirion de Thèbes, au British Museum, elle est parodiée de façon amusante. — M. Einar Gjerstad a cherché à clarifier (p. 206 sqq.) l'histoire architecturale du *Comitium* romain aux temps de la République, datant les différents niveaux reconnus. — On doit à M. H. P. L'Orange la publication d'une belle tête d'Auguste inédite (p. 288-296), venant d'une collection privée norvégienne : elle est plus expressive que certains portraits officiels, comme la statue de Prima Porta. — De M. Fréd. Poulsen (p. 409-418), la publication d'un portrait romain aux temps de la République (de Rome, à la Glyptothèque Ny-Carlsberg). L'article, qui critique au passage diverses datations proposées par d'autres iconographes pour

1. Une objection serait que de tels groupes ont été utilisés fort souvent, et un peu partout dans le monnayage.

d'autres documents, ne dissimule pas, à dessein, les flottements de notre connaissance en cette période. Le type bonasse du personnage, à tête ronde, à menton très effacé, est assez expressif. — M. O. Rydbeck s'est occupé des outils en pierre correspondant à l'époque du bronze en Suède (p. 430-443). — Pour l'étude de J. Sundwall, cf. ci-dessus. — Les fouilles de Punta del Tonno ont fourni à G. Sâflund (p. 458-490) d'utiles remarques : il s'agit là d'un site préhellénique près de Tarente (Mar Grande), exploré par Quagliati, qui y a trouvé des céramiques locales (depuis l'époque néolithique) et des séries étrangères échelonnées entre le sub-mycénien et le protocorinthien, des bronzes, etc. L'habitat a été abandonné au ^{vi}^e s. On se reportera à cet article que P. Wuilleumier (*Tarente*, 1939, p. 23) n'a pu utiliser, pour apprécier l'importance des découvertes de Quagliati, source de polémiques qui avaient nui à la valeur de la découverte. — M. N. Valmin, l'heureux explorateur de la Messénie (p. 491-499) croit devoir faire remarquer la présence d'éléments messapiens dans la province péloponésienne occidentale, objet de ses recherches : il fonde cette thèse sur l'observation de certains noms de lieux, signalant que d'autres comparaisons seraient possibles, et éclaireraient les rapports des langues primitives, pour la Grèce et l'Italie. — M. A. Westholm a réétudié le Colosse d'Amathonte (p. 514-528) : d'après la matière (calcaire dur, gris) le type (ressemblance avec Bès), les circonstances de la trouvaille, l'œuvre serait de la période cypro-romaine (?) ; le descendant des Dompteurs de fauves servait, semble-t-il, de décor à une fontaine. Or, on avait jusqu'ici classé le Colosse d'Amathonte au ^{vi}^e siècle. L'auteur propose de le faire descendre jusque vers 200 ap. J.-C. ; ce serait un pastiche archaïsant, à dater de Septime Sévère. Mais est-ce sûr ? Les pastiches archaïsants ne sont pas nombreux pour ce temps, et il est difficile de trouver des comparaisons. Voici l'argument principal : les sculpteurs chypriotes n'auraient jamais utilisé le calcaire dur, employé ici, avant le temps de l'influence ptolémaïque : donc vers 300 \pm av. J.-C. Mais les dimensions colossales de la pièce (4 m. 5) pouvaient justifier une exception, qui n'est d'ailleurs pas unique. — M. E. Wikén a examiné (p. 540-552) les hypothèses des Grecs touchant la partie Nord de l'*Oikoumène* selon Pythéas. — M. Å. Åkerström publie (p. 553-567) trois vases attiques : une amphore à figures noires (Héraclès conduit à l'Olympe) ; un cratère (à colonnettes) orné de figures rouges (victoire couronnant un aurge en course) ; un cratère en cloche (thiasse bachique). — Rapprochons diverses études qui intéresseront surtout les latinistes : une de M. Krister Hanell sur l'année traditionnelle du début de la République romaine (p. 256-263) ; une autre de M. Wifstrand sur les mots *Autokratôr*, *Kaisar*, *Basileus* (p. 529-539) ; une autre, de M. E. Welin, intitulée : les deux jours de fête de l'Ara Pacis Augustae (p. 500-513). L'auteur pense qu'une cérémonie (sacrificielle ou autre) s'ajoutait à la *constitutio*.


On ne peut que mentionner ici les études proprement philologiques. — M. B. Axelsson (p. 41-55) discute de l'authenticité d'un passage de Juvénal. — M. G. Bendz (p. 56-66) présente diverses

remarques sur un *De viris* latin anonyme. — M. H. Hagendahl montre l'intérêt des sources latines antiques pour la comédie latine du ^{xiii}^e siècle (p. 222-255). — M. Carsten Hoeg (p. 264-279) examine le second plaidoyer du procès de Verrès. — De M. E. Löfstedt, des remarques sur le style de Tacite (p. 297-308). — De M. E. Nachmanson, diverses observations syntaxiques sur les écrits hippocratiques (p. 309-333). — M. W. Norlind signale l'intérêt des *excursus* astronomiques dans le livre de J. P. Klints sur les météores (p. 334-345). — H. S. Nyberg a groupé (p. 346-366) des remarques sur le livre des idoles d'Ibn al-Kalbī. A. Nygren s'est préoccupé (p. 367-373) du sens exact du mot *amor* chez Saint Augustin. — M. G. Rudberg (p. 419-429), des formes littéraires des dialogues socratiques. — M. A. Svensson (p. 449-457) a fait porter son attention sur un trait de style des récits des messagers chez Euripide.

Nous n'aurions garde — en terminant cette trop simple et rapide énumération d'études si intéressantes — d'oublier de remercier M. E. J. Knudtzon, dont la contribution a consisté à recueillir les « éléments », comme il dit trop modestement, d'une bibliographie de M. P. Nilsson. L'étendue (p. 569-656) de ce travail, qui concerne les années 1897-1939, est un magnifique témoignage du mérite du maître honoré par le *Dragma*. Rien n'eût pu montrer plus éloquemment le prix d'une belle vie de pensée libre, voire la ténacité d'un savant auquel (on nous le rappelle discrètement au passage, p. 309), la vie n'a pas épargné les épreuves. En quittant sa chaire de l'Université de Lund — chaire dont il avait été trente ans, dit Nachmanson, le μέγα κῶδος — M. M. P. Nilsson a pu mesurer l'estime dont il était partout entouré. De France, nous restons ses débiteurs, pour tant de travaux qui, tous, ont suscité des recherches ; ils retiendront toujours l'attention.

Ch. P.

Anatolian studies presented to William Hepburn Buckler, edited by W. M. Calder and Joseph Keil, Manchester University Press, 1939, gd in-8°, xviii + 382 p., XI pl., dessins dans le texte. — Le bénéficiaire est venu aux études anatoliennes¹ depuis l'entreprise américaine de Sardes, où il fut l'associé de H. C. Butler ; depuis lors, il n'a pas cessé de s'intéresser aux antiquités de la région, surtout comme épigraphiste ; il a mérité ainsi l'hommage qui vient de lui être rendu par vingt-six confrères de tous pays.

Les articles ici rassemblés touchent l'histoire générale, l'histoire religieuse, l'histoire des arts, tour à tour : ils sont, les uns linguistiques, les autres archéologiques, certains spécialement épigraphiques ou numismatiques. Ils intéressent tantôt l'Asie intérieure (comme la note de Kurt Bittel, p. 9 sqq., sur un symbole hittite, le Kreuzschleif , tantôt la Grèce et Rome.

1. Cf. la bibliographie de ses publications, p. xiii.

Nous essayerons de distinguer ci-après les diverses rubriques :

Géographie et histoire : Deux « notes anatoliennes » de J. G. C. Anderson (p. 1 sqq.) sont consacrées : l'une, à l'explication du terme Εὔξεινος διθάλαττος, employé par les navigateurs anciens pour la Mer Noire ; l'autre à la conduite de Pompée dans le Pont, lorsqu'il eut à régler le sort du royaume mithridatique. — M. J. J. E. Hondius (p. 99 sqq.) intervient à propos d'un décret honorifique de Bithynie gravé sur un monument funéraire du genre des sarcophages de Sidamara : le Cornutus honoré était nourrisson des muses et maître de rhétorique. — L'étude minutieuse de M. A. H. M. Jones sur les « civitates liberæ et immunes » dans l'Orient (p. 103 sqq.) augmente notre dette antérieure pour les apports de l'érudit dans le domaine où il travaille. Deux classes de villes libres : *civitates fœderatae*, *civitates liberæ sine fœdere* peuvent être reconnues ; ces villes étaient en principe soustraites à l'autorité des gouverneurs latins et avaient leurs lois propres. Marquardt dit avec raison qu'elles « ne doivent pas être comptées comme étant de la province » : *Röm. Staatsverwaltung*, I, p. 84). Pour Palmyre, dont M. A. H. M. Jones ne s'est pas occupé, M. H. Seyrig (étude à paraître dans *Syria*) considère que la ville a été (au temps de la loi ancienne et des édits qui y sont annexés) *civitas stipendiaria* ; ce n'est que lors du décret de 137 qu'on constate qu'elle a obtenu le statut d'une ville libre (*civitas libera*), gérant librement ses finances. Elle aurait dû cet avantage à Hadrien (elle s'est appelée d'ailleurs Hadriana Palmyra depuis 131 jusqu'au III^e s.). C'est Hadrien qui lui avait donné le statut de *civitas libera sine fœdere* : cela daterait de la visite d'Hadrien (128 ; ou 123-4, selon Dobias, *Rev. arch.*, 1929, II, p. 398). — Miss W. Lamb (p. 129 sqq.) a tiré, de ses études générales sur l'archéologie anatolienne et des observations qu'elle a faites en ses fouilles, une mise au point très utile pour nos connaissances sur la vie et les civilisations de ces pays complexes, à l'époque primitive : elle marque, à la fin, les grandes lignes des évolutions et migrations entrevues. — P. 161 sqq., M. David Magie étudie en détail les rapports de Rome avec les cités-états de l'Anatolie occidentale, entre 200 et 133 av. J.-C. (p. 171, n. 1, il n'est pas exact que la lettre de Scipion visée ait été trouvée dans les ruines mêmes du « temple » d'Apollon Clarios). On pourra discuter plus d'un détail, au passage, mais certaines conclusions, p. 185, paraissent judicieuses.

M. B. D. Meritt, p. 187 sqq. a tiré des listes de tributaires de la Confédération athénienne quelques indications relatives à des villes de Carie : Alinda, Bolbai, Oula, Thydonos. — M. Fr. Miltner explique (p. 191 sqq.) certaines règles de la première colonisation milésienne dans le Sud de la mer Noire. — M. J. B. Mitford a consacré une note à Nicoclès roi de Paphos, que l'on retrouverait dans une inscription syllabique de six lignes, consécration du roi lui-même à l'Anassa locale. — W. R. Ramsay, p. 201 sqq. apportait des contributions diverses à l'étude de la Galatie, dans la partie la plus ancienne de son histoire. — M. L. Robert a fait porter sa critique, p. 227 sqq., tour à tour 1) sur une inscription de l'Agora de Smyrne (le document est relatif à Pergame et adressé à Pergame) ; 2) sur un décret inédit d'Éphèse,

félicitant M. Achille, athlète d'Aphrodisias, d'une victoire remportée aux Olympia d'Éphèse ; 3) sur une inscription agonistique mutilée de Troade. — De l'examen de divers types monétaires, p. 277 sqq., M. Rostovtzeff tire d'ingénieuses remarques concernant ce qu'il appelle « l'entente cordiale » des Séleucides et des Attalides pour la police monétaire et commerciale de leurs domaines respectifs : c'est un des mémoires les plus suggestifs du recueil, montrant ce qu'on peut tirer, pour l'histoire générale, des études de numismatique. — Les observations de M. Ronald Syme, p. 299 sqq., concernant la province de Cilicie vers la fin de la République, précisent en certains points les mentions contenues dans les lettres de Cicéron : (le proconsul Philippus, Antipater de Derbe, etc.). M.M. N. Tod étudie l'activité du « corrector » Maximus. Sur le rôle du διορθωτής, une inscription de Delphes, notons-le, fournira bientôt des indications complémentaires. — P. 345 sqq., à propos, d'abord, du décret honorifique d'Athènes accordé aux Colophonien, IG II², 470, 306-5 av. J.-C., A. Wilhelm reprend l'étude des rapports d'Athènes et de Colophon ; utilisant et corrigeant tour à tour d'autres textes, il ajoute beaucoup, au passage, à l'histoire de Colophon.

Histoire religieuse. M. W. M. Calder (p. 15 sqq.) s'est occupé d'une formule comminatoire qu'il a rencontrée à Apameia, à Eumeneia, et qui s'adresse aux violateurs de tombes pour leur faire entrevoir d'avance la vengeance divine ; cette formule n'a pas pénétré en Phrygie occidentale ; elle serait tout aussi païenne que chrétienne. — Une importante étude de M. Fr. Cumont (p. 67 sqq.) met au point nos connaissances — assez sporadiques et rares — sur le culte de Mithra en Asie Mineure. Une inscription trouvée aux frontières de la Phrygie et de la Mysie pourrait être de l'année 77-78 de notre ère, contemporaine ainsi des plus anciens monuments d'Occident, dans cette région d'Erghili où les bas reliefs gréco-persiques de Stamboul montrent le mazdéisme introduit dès l'époque achéménide. Une base sculptée inédite de l'ancienne Baris en Pisidie est un monument unique en son genre ; avec sa compétence si sûre, l'auteur de l'article montre ce qu'on pourrait tirer d'autres documents : les monnaies romaines de Trapezonte, les peintures du Mithræum de Doura, et, loin de là, de celui de Dieburg, celles-ci soulignant l'hellénisation des mystères mithriaques. — C'est une autre fructueuse recherche que celle de M. J. Keil concernant les cultes du prytanée d'Éphèse, p. 119 sqq. Une inscription prouve que la prytanie à Éphèse s'exerçait sous la protection conjugée d'Hestia et d'Artémis la Grande, à l'époque romaine impériale. On retrouve les deux déesses associées en d'autres textes : une prière de prytane, et trois consécrations gravées sur les colonnes dites « des Courètes », que J. Keil croit en provenance du prytanée (I-III^e s. ap. J.-C.). Là, d'autres divinités organisatrices de mystères prennent aussi rang : p. ex. Déméter, Coré, l'Apollon de Claros, l'énigmatique Sopolis. Ces textes sont presque tous en relation plus ou moins directe avec le prytanée, qui n'a pas été encore retrouvé, et dont la recherche avait été jusqu'ici mal orientée sur d'autres points. Il devait être au voisinage des

« Colonnes des courètes », et les Courètes auraient été associés aux cultes du prytanée comme spécialistes des organisations de banquets sacrés. Ils servaient ainsi à la fois Artémis et la ville. Des observations intéressantes sont faites sur la réorganisation des cultes païens d'Éphèse à l'époque de la Constitution anatolienne. (On est frappé de la place donnée à Πῦρ ἀφθάρτος le feu éternel, incorruptible, dans quelques-uns des textes étudiés ; il n'est pas toujours, d'autre part, immédiatement rapproché d'Hestia Boulaia (ainsi, p. 120, n. 3). Je me demande donc s'il faut bien entendre qu'il s'agisse du feu du Prytanée, ou non pas plutôt d'une autre divinité ayant eu des rapports avec le feu : soit Dionysos, soit une hypostase de Mithra, dieu étranger dont les mages fréquentaient Éphèse.)

Linguistique. M. A. Cameron (p. 27 sqq.) a cherché à son tour à fixer en détail le sens exact à donner au mot si fréquent *θρεπτός*, d'après les inscriptions d'Asie Mineure. L. Robert, *Ét. anat.*, 1937, p. 470-471, considèrerait qu'il s'agit des enfants recueillis et signalait les équivalents *θρεπτάρια*, *θρέμματα* ; pour le sens de *κομβίον*, cf. L. Robert, *ibid.* M. A. Cameron vise surtout à déterminer la valeur historique des changements qu'on entrevoit dans le sort fait à ces enfants recueillis. — Tenney Frank (p. 85 sqq.) a relevé les allusions aux affaires anatoliennes qu'on peut recueillir dans Plaute : le comique latin ne se désintéressait pas des affaires de ses compatriotes, ni des entreprises de leur politique étrangère en Asie. — M. E. Littmann, p. 151 sqq., a recueilli des observations sur les noms de lieux non sémitiques dans la Syrie du Nord.

Numismatique. M. G. Hill, p. 89 sqq., réunit quelques notes sur le monnayage de Chypre. — M. E. S. G. Robinson, p. 269 sqq., étudie les légendes monétaires transcrites en écriture carienne.

Archéologie figurée. M. D. M. Robinson fait connaître, p. 249 sqq., trois têtes en marbre, d'Anatolie (cf. nos *Bulletins* de la *REG.* et de la *REL.*).

Chrétienté. M. C. W. M. Cox, p. 63 sqq., a consacré sa contribution à l'évêque Heortasius d'Appia, d'après une inscription trouvée et qu'on verra ici publiée. — M. H. Delahaye, p. 77 sqq., à propos des Actes de saint Timothée, reprend l'examen de la légende éphésienne de ce martyr, d'après la version latine de Polycrate, notamment : celle-ci n'a été rédigée qu'au ^{ve} s. au plus tôt. La fête du martyr n'aurait été instituée par les Éphésiens qu'après le départ des reliques pour Constantinople, en 356. Le rapport introduit entre la mise à mort du personnage et les *Καταγώγια* de Dionysos doit être tenu pour assez douteux (cf. J. Keil, *Österr. Jahresh.*, 29, 1934, p. 82-92). Ch. P.

Nicolas Balanos, *Les monuments de l'Acropole, relèvement et conservation*. Paris, Ch. Massin et A. Lévy ; s. d. (1938), in-4°, 119 p. de texte et 18 dépliants, 147 pl. — L'ouvrage, tant attendu, de M. N. Balanos, sur les travaux exécutés par lui à l'Acropole d'Athènes, a pu paraître à Paris, et dans notre langue. C'est un honneur enviable que nous a fait l'auteur de ce travail, doublement monumental, car il repré-

sente tout l'effort d'une existence studieuse, et il est consacré au plus « haut lieu », dirait-on, de l'architecture hellénique.

Depuis 1895, la remise en état des grands monuments de l'Acropole, et selon l'expression un peu trop à la mode aujourd'hui (grâce à M. Balanos !), leur *anastylose*, a été conduite dans le détail avec grand art ; elle a suscité un intérêt universel, au point que la méthode préconisée est partout adoptée aujourd'hui.

Un connaisseur, J. Durm, a pu écrire que sans le travail fait si habilement à Athènes, l'Acropole aurait été privée de ses meilleurs chefs-d'œuvre et « enrichie d'un amas de ruines ». Maurice Holleaux avait exposé un jour à l'Académie que M. N. Balanos était en train de nous rendre « une Athènes telle qu'on avait cessé de la voir depuis Morosini ». L'ouvrage austère qui consacre la valeur, le succès, et aussi, dans le plus minutieux détail, la technicité méthodique, patiente, d'une telle tâche, a bénéficié de quelques concours en France, grâce à la Commission des fêtes du Centenaire hellénique et à l'appui même du gouvernement, sur l'intervention généreuse de M. Ed. Herriot. Pour l'édition du livre, M. Y. Béquignon a secondé l'architecte d'Athènes.

Il serait impossible de rendre compte page à page d'un travail aussi mathématique. Mais on ne connaîtra bien la beauté et la puissance des plus classiques monuments d'Athènes qu'en méditant, plume en main, ce bréviaire du nouvel Ictinos, chef-d'œuvre de science et de conscience. Tout ce qui a trait au relèvement et à la conservation des Propylées, de l'Erechtheion, du Parthénon, y a place ; les 147 pl. en héliotypie, les dessins des dépliants, le texte, mettent sous nos yeux tout le processus, impeccable, d'un effort dont bénéficieront, désormais, les yeux privilégiés des générations nouvelles, et les esprits des savants. Restait à achever la remise en place du temple d'Athéna-Niké, dont les soubassements cachaient un lieu saint antérieur au ^ve s., découvert récemment grâce aux travaux mêmes d'anastylose en cours. M. N. Balanos, après s'être occupé, lui-même fort activement de cette besogne d'art et d'étude, a dû passer la main à de plus jeunes, étant parvenu à la limite de ses forces. Mais on a pu voir déjà (*Rev. archéol.*, 1940, I, p. 256), que, pour le Bastion aussi, la tâche était désormais terminée.

Ch. P.

David M. Robinson et P. Augustus Clement, *Excavations at Olynthus, part IX, The Chalcidic mint and the excavation coins found in 1928-1934 ; The Johns Hopkins University studies in archaeology*, n° 26, Baltimore The Johns Hopkins Press, London, H. Milford, Oxford University Press, 1938 ; in-4°, xxxi + 413 p., 36 pl. — Ce gros volume soigné de la publication générale d'Olynthos — menée avec une si exemplaire célérité — intéresse surtout les numismates. Dans la première section, a été minutieusement étudié le monnayage d'or et d'argent créé à Olynthe par la Confédération des Χαλκιδικεῖς (Hampl, p. 114-115)¹, dont Olynthe était le centre. — On nous

1. Cf. p. 114, n. 21, pour l'ethnique Ὀλύνθιος et sa destinée.

donne d'abord un complet répertoire : 6 statères d'or, 318 tétradrachmes d'argent, 330 tétraboles, 17 dioboles, 25 hémiboles, classés chronologiquement et d'après les variantes de leur frappe : au droit, Apollon lauré ; au revers, la cithare apollinienne surmontée d'un petit trépied¹. Les types s'échelonnent en 24 groupes, de 432 à 348. On peut arriver à une chronologie relative et absolue, par comparaison avec le monnayage des rois de Macédoine. C'est en 379 qu'apparaissent les noms de magistrats : il y a déjà eu treize groupes antérieurs à cette date, preuve d'une activité alors intense dans l'*argyrokopeion* olynthien, en corrélation avec l'histoire de l'activité politique et commerciale de la Chalcidique. — Vient alors, à la suite, mené avec le même soin, l'examen des trésors monétaires divers — argent et bronze — qui ont été recueillis aussi à Olynthos ; l'ouvrage étudie tour à tour, les types, les symboles, les inscriptions.

Dans une seconde partie, il est traité spécialement des monnaies recueillies en 1934², tant à Olynthe qu'au port de Mécyberna, à trois milles de la ville. Chaque série a été examinée suivant sa provenance, avec détermination précise de la période. — Les conclusions (p. 363 sqq.) portent sur l'histoire générale de la ville d'après la numismatique. Sur un ensemble de 3.847 monnaies (fouilles 1928-1931, et 1934), on voit aujourd'hui que 3.528 ressortissent à une date antérieure à 348 av. J.-C., 112 sont à placer avant ou après 348 ; 111 autres restent douteuses ; 96 seulement descendent à une date postérieure à la destruction de la ville par Philippe. Or ces dernières monnaies, dont la plupart correspondent au règne de Cassandre, *viennent de la colline N.-O.*, là où les maisons sont si semblables : « en série », et alignées à la manière de baraquements militaires ou, si l'on veut, de « cités ouvrières » ! Leur aspect est tel qu'elles n'ont certainement pas été aménagées par des fantaisies individuelles, successives, de propriétaires indépendants. On peut donc bien penser que c'est là un « quartier nouveau » reconstruit *manu militari*, et qui a été abandonné à son tour lors de la fondation de Cassandreia en 316, sur l'emplacement de Potidée.

Lorsqu'on veut prêter attention aux réflexions que cela impose, on n'est guère surpris que les événements de 348 aient interrompu presque complètement l'activité des ateliers monétaires locaux. Et l'on pourra aussi accorder aux auteurs que la *majeure partie* (seulement !) de la ville a cessé d'être habitée après 348.

Nous aurons une suite de ces travaux si bien présentés : car les fouilles menées à nouveau jusqu'en juin 1938 ont provoqué, semble-t-il, la découverte d'un nouvel ensemble de maisons, environ 25 habitations, et de nouvelles monnaies d'argent. Un *addendum* (p. xvii sqq.) mentionne déjà une inscription précieuse, qui est un complément à IG II², 127, le traité entre le dynaste d'Illyrie Grabos et les Χαλκιδεῖς.

1. Bel agrandissement, pl. XVIII.

2. Pour les trouvailles de 1928-1931, cf. les tomes III et VI.

Il y a (p. 374 sqq.) d'excellents *Indices*, notamment pour le monnayage « chalcidien » pour les monnaies trouvées en 1934 à Olynthos d'une part, et à Mécyberna non loin de là. Ch. P.

D. M. Robinson et J. Walter Graham, *Excavations at Olynthus*, part VIII, *The hellenic House ; The Johns Hopkins University Studies in archaeology*, n° 25. Baltimore, The Johns Hopkins Press, London, H. Milford, Oxford University Press, 1938 ; in-4°, 370 p., 36 fig., 110 pl. — On vient de dire avec quelle exemplaire célérité les fouilles américaines de Grèce sont périodiquement publiées. On ne peut que rendre hommage à tout ce que suppose d'organisation, si bien réglée, et d'aisance financière, un pareil progrès. La révélation de la « maison olynthienne » était impatientement attendue, puisque dès le début, M. D. M. Robinson a défendu avec force son point de vue d'après lequel elle allait nous montrer — avant Priène, Théra, Délos, et pour une période où notre information était si fâcheusement négative, presque partout — le type de la *maison grecque classique*. Nous ne serions plus ainsi réduit à reconstituer graphiquement — d'après les descriptions du Protagoras, par exemple — la demeure évoquée par les *Dialogues platoniciens*¹. Olynthe offrait une chance archéologique incomparable, puisque la ville a dû être, nous dit-on, détruite en 348 av. J.-C. par Philippe de Macédoine, et qu'ainsi on peut penser que tout ce qu'on y trouve aura été antérieur, en gros, à la seconde moitié du iv^e siècle. A vrai dire, sur ce point de départ chronologique, il y avait eu des discussions, tant archéologiques qu'historiques, dont on trouvera l'écho dans les premières pages du nouveau livre.

M. D. M. Robinson et J. W. Graham qui ont signé le tome VIII des *Excavations* ont adopté ici un titre synthétique, analytique, marquant leur désir de faire du livre — plutôt encore qu'un compte rendu de fouilles — une étude théorique sur l'habitation grecque, analogue à celle qu'avait présentée, si substantiellement, pour l'habitation délienne à l'époque hellénistique, le regretté J. Chamonard, dans le t. VIII de l'*Exploration archéologique de Délos*.

La documentation est fournie surtout ici par les maisons déblayées à Olynthos en 1931 et 1934 : ce qui appelle déjà une légère réserve : car les fouilles continuent, et il serait possible dès maintenant d'essayer de compter des résultats nouveaux. Les auteurs réaffirment ici que leur enquête doit évoquer les temps compris surtout entre 432 et 348, date extrême. On verra pourtant que la reconstruction partielle, de 348 à 316, pourrait aussi entrer en compte légitimement.

La distribution de l'ouvrage est fort claire : après les généralités (discussion des objections faites sur l'identification du site et les dates de l'habitat), une deuxième partie décrit les maisons ; puis est analysé le plan canonique de la demeure, des différentes pièces du rez-de-chaussée à l'étage ; une quatrième partie concerne la technique

1. De M. D.-M. ROBINSON, le plus récent article sur la maison grecque, est paru dans l'*Encyclop. Pauly-Wissowa* ; c'est une contribution indispensable.

de la construction ; une cinquième, l'équipement de la maison.

Curieuse ville grecque qu'Olynthos, si l'on en juge par l'absence des constructions civiques, et de tout centre politique ! Pas d'agora, notons-le ; et comment se représenter aussi une destruction qui n'a pas eu le feu pour cause, mais aurait avec tant de régularité abattu les maisons, en détruisant les piliers des cours ? Le plan des quartiers, des habitations mêmes surprend par son homogénéité absolue, *surtout au Nord*, là où, nous dit-on, les maisons sont les moins anciennes.

Or, retenons qu'Olynthe s'étant développée sur deux collines, Sud et Nord, la colline Sud a été d'abord occupée ; c'est elle qui a livré les traces d'un établissement néolithique. Est-ce bien en 432 qu'on est venu habiter la colline Nord ? Je remarque que les monnaies qu'on y a trouvées vont jusqu'aux temps de Cassandre (ci-dessus, p. 128), et surtout que, sur cette hauteur longue de 600 mètres, l'installation selon l'axe Nord-Sud est si rectiligne, si uniforme, qu'elle n'a pu être faite que d'un seul coup, *manu militari*, dirait-on. Je reconnaitrais, pour ma part, dans ces maisons à type de cellules de ruche, de colonie ouvrière, *ou de camp de travail*, la réinstallation d'après 348 : il n'y a de ce côté, comme aménagement d'utilité publique, que le *champ de manœuvre* du Sud. — Ces blocs ou flots de trois cents pieds grecs différent ici de la maison du Comédien, de la Villa de la Bonne Fortune — celle-ci maison à péristyle (de 26×17 m) — dans lesquelles on verrait d'ailleurs des sortes de lieux de réunions cultuelles, ou des centres d'associations, plutôt que des maisons véritables. La villa de l'Agathé Tyché, avec ses « acclamations » sur le sol, ses mosaïques semées d'emblèmes prophylactiques (labyrinthes et svastikas), ses tableaux de piété *dionysiaques*, annonce un peu la villa Item et les installations de Cuicul-Djemila. Il eût fallu y prendre garde.

Ailleurs, les blocs, avec leur extrême régularité métrique, donnent fortement l'impression d'un campement préconçu et réglé *par autorité*, d'un repeuplement plus ou moins « militaire ». Chacun d'eux a été construit en fondation, *d'ensemble*, en une seule fois, et toutes les maisons ont dû avoir la même hauteur de plafond. Où serait la joyeuse fantaisie hellénique ? La manière même dont, à l'Ouest de la colline Nord, a été réglée l'utilisation d'une sorte de chemin de ronde est significative. Ne nous croyons donc point obligés de faire descendre jusqu'en 348 *seulement* le matériel retrouvé dans ces maisons. On peut tenir que leur date les rapproche davantage de l'époque hellénistique, jusqu'à 316.

Sur le plan de ces maisons si uniformes, d'intéressantes observations ont été faites, qui ne contredisent point à nos conclusions. Le type des socles muraux s'est retrouvé à Malka Toumba, en Macédoine.

Ce qu'il y a de plus significatif sur la colline Nord, c'est l'organisation du portique à colonnes sur un côté, dit *pastas*¹, et l'orientation

1. Pour Délos, ce principe ne se trouve qu'à la Maison de la Colline, par influence d'Athènes.

du deuxième étage, protégé contre le vent du Nord : on note aussi la disposition paratactique des pièces qui ne sont pas groupées autour d'une pièce centrale, mais agrégées indépendamment ; on y entre de la cour ; le principe est bien différent de celui de Priène, hypotactique, avec une *prostas* commandant quatre pièces. On sait d'ailleurs qu'à Priène, il y a eu évolution, du IV^e au II^e s.

Il a été fait d'intéressantes observations sur l'étage et l'arrangement des cheminées d'évacuation ; sur le système des escaliers, en échelles ; sur l'aménagement des portes avec *prothyron* ; sur le décor des pièces d'apparat (*andrôn*) avec plates-formes de ciment sur trois côtés, une mosaïque occupant parfois le centre (les lits sont au pourtour, dispositif qu'on trouve encore dans les vieilles maisons macédoniennes).

En somme, on peut différer d'avis avec M. D. M. Robinson sur la date pour laquelle nous renseignent les maisons qu'il a explorées. En ramenant le groupe de la colline Nord à la période 348 ± -316 + on s'expliquera mieux les ressemblances du matériel trouvé avec celui d'autres centres hellénistiques. — Du moins rendra-t-on hommage volontiers au soin avec lequel a été fait l'étude détaillée de toutes ces maisons : des locaux d'habitations aux cuisines, aux salles de bain, aux ateliers. Notre connaissance du IV^e s. a bénéficié de la tâche réalisée, car des comparaisons seront désormais permises fructueusement avec les plans rectilignes de Priène (après le milieu du IV^e s.), de Thèbes, détruite en 336 par Alexandre, de Thessalonique surtout, fondée en 316 av. J.-C. par Cassandre. — Partout le tracé en damier s'est imposé alors ; mais il n'est pas sûr qu'il ait eu précédemment tant de faveur.

Dans le détail, tout ce qui touche à l'équipement pratique de la maison a été vu de fort près par les savants américains, à qui l'on devra nombre d'observations nouvelles et décisives sur l'aménagement domestique et les usages : éclairage, aération, cuisine, etc. (voir notamment l'explication des moulins à olives). — L'impression générale est que la termitière des derniers Olynthiens manquait assez de fantaisie et passablement de confort ; ce n'était peut-être pas leur faute. Leurs comportements privés paraissent réglés par une monotonie un peu étrange. Des maisons si pareilles, si pauvres en mobilier, devaient être bien tristes. Olynthe a pourtant produit des artistes ; elle n'eut que peu de mosaïques, peu de revêtements muraux, peu de terres-cuites d'agrément.

Tout au moins n'a-t-elle pas gardé grand-chose de ses trésors, si elle en eût jadis.

Ch. P.

Maria Ludwika Bernhard, *Wazy greckie, w Muzeum im E. Majewskiego w. Warszawie. Uniwersytet Józefa Pildudskiego w. Warszawie*, n° 1. Varsovie, Trzaska, Evert et Michalski, 1936 ; in-8°, VIII + 80 p., 16 pl. — Cette petite collection de vases grecs au Musée Erasme Majewski, de la Société des Sciences et des Lettres à Varsovie, a été inventoriée aussi en 1936 dans le *CVA.*, *Pologne*, 3. Mais elle avait fait l'objet, comme on voit ici, d'une étude scolaire, où les 80 vases, et les fragments, ont été diligemment interprétés et classés ; on nous

présente ici ce travail. Les deux publications se complèteront utilement. Il y a d'abord un texte en polonais, avec un résumé à la fin en français, et même un lexique des mots techniques importants, traduits dans notre langue. La série examinée provenait surtout d'Italie (régions Cumès et Pouzzoles), ou du Sud de la France. — Il n'y a pas de très belles pièces ; mais plusieurs documents permettent des observations à retenir. X.

Sylloge nummorum græcorum, vol. III. *The Lockett Collection*, part I. *Spain-Italy (gold and silver)*, par E. S. G. Robinson. New-York, 1938, 12 pl.¹. — Cette publication forme la première partie de l'ouvrage consacré à la description des pièces collectionnées par un amateur célèbre, Cyril Lockett. A en juger par ce début, les spécimens assemblés ont été choisis avec goût et science : il y a là en particulier de nombreuses petites monnaies, divisionnaires, que les numismates ont tort de négliger, assez souvent, au profit des didrachmes et tétradrachmes, plus spectaculaires. Elles sont assez instructives. La conservation des documents est très satisfaisante ; il y a quelques variétés rares, notamment les *nummoi* tarentins, pl. II sqq. (cf. pl. III, n° 148) complétant les séries Evans, Pozzi, Vlasto, etc. (P. WUILLEUMIER, *Tarente*, p. 371, n'a pas connu ces séries).

La collection comptait un lot très intéressant de Métaponte, pl. VI-VII, avec, notamment, les monnaies d'or n° 404-406, la seconde décorée (405) d'une charmante tête de Perséphone vue de face ; sur le revers de 406, un oiseau perché près de l'épi. Ces monnaies doivent avoir été en rapport avec l'équipée d'Alexandre d'Épire (334-330 av. J.-C.). Les monnaies de Thourioi sont bien représentées. Cf. aussi n° 573, la drachme avec les Dioscures, des Brettii ; n° 631, la pièce de Crotone avec l'Héraclès jeune étranglant les serpents (pl. XI). Pour le monnayage commun de Crotone et Sybaris, cf. la pièce 637, rare. Autres curiosités : le diobole d'argent de Rhégion 661 (III^e s. av. J.-C.) et le statère 662, qu'on a attribué à Sontini de Lucanie (Pline, *Nat. hist.*, III, 98), copié du groupe Laus-Sybaris.

Les commentaires, brefs et précis, sont plus instructifs que dans les précédents volumes de la *Sylloge* ; les reproductions, comme toujours, excellentes. Ch. P.

P. Roussel, *Sparte*, Paris, De Boccard, 1939 ; petit in-8°, 220 p., XVI pl. — On lira avec attention et gratitude ce livre rapide, mais dense, sans notes, qui n'est, certes, ni un ouvrage d'érudition — tel n'était pas son but — ni une « histoire romancée » ; l'auteur, épigraphiste réputé, s'est défendu d'avoir voulu adopter l'un ou l'autre des points de vue extrêmes ; il s'est attaché à faire circuler à travers son étude, tenue près des faits, le courant purificateur, austère, d'une

1. Une erreur d'assemblage des comptes rendus a fait composer d'abord le compte rendu du 2^e fascicule consacré à cette collection ; cf. *Rev. arch.*, 1940, II, p. 84.

pensée critique mûrie, fruit d'une conscience scrupuleuse dans l'enseignement et d'une intelligence subtile qui a le mérite de ne pas se limiter au détail. L'ouvrage, ainsi, n'est pas seulement instructif : il fera réfléchir. — Ce mérite est d'autant plus louable que l'historien de Sparte a toujours été invité aux « mirages ». Qui sait, d'ailleurs, si ce n'est pas là ce qui avait tenté M. P. R. dans le choix même de son sujet ? Il voulait se montrer insensible à la tentation ! — Depuis l'étrange cérémonie contée par Apollodore (II, 8, 4-5), et qui fit apparaître, un jour, sur l'autel de Zeus assigné à Sparte par les sorts, le *semeion* du serpent-dragon, Sparte avait pu voir et savoir qu'un avenir de guerre incessante, de hardies actions militaires, lui était réservé. Elle a réalisé son destin. Curieuse fatalité : après avoir été admirée ou dénigrée à l'excès par les Anciens, la ville de Tyrtée et de Léonidas continue d'être un terrain de bataille pour les modernes ! Chacun relie son idéal « fier et morose » au présent ; mais on le loue, ou on le condamne. Les dernières mystiques que Sparte a engendrées (cf. ce qui est dit, p. 215, des tendances de la *Sparta* d'Helmut Berve, 1937) sont d'aujourd'hui ou d'hier ; et l'on prévoit déjà que l'avenir ne sera pas rebelle à d'autres renouveaux de la controverse historique ou philosophique. Hélas, en tout cela — M. P. R. le fait finement remarquer çà et là, tout au long du livre — comme il y a eu souvent des entraînements de méthode peu scientifiques !

Les origines de Sparte sont étudiées à partir des temps créto-achéens, où il n'est plus douteux que la région spartiate ait attiré déjà les insulaires, comme Pylos et l'Argolide, par exemple. On eût pu désirer une évocation un peu plus colorée de la vieille cité de Lycurgue, avec ses cultes étranges et ses monuments sobres.

Le point de vue qui, en ce livre d'histoire générale, a le plus intéressé l'auteur est, si l'on peut dire, juridique. A travers un exposé où il n'a pas été donné de plan des ruines, et où il n'y a guère d'essai de restitution de la vie passée, tout ce qui est ruine d'institutions civiles ou militaires a été scruté minutieusement. On chercherait en vain à prendre en défaut la critique aisée de l'auteur, soit sur l'origine, soit sur la valeur de quelque obscur usage social. Mais les indications concernant la religion sont plus brèves, un peu sèches ; elles ne dispenseront peut-être pas assez de recourir par exemple, à S. Wide, ou aux études de R. Dawkins et ses collaborateurs, p. ex. pour *Artémis Orthia* ; voire aux observations substantielles que E. Bourguet dans *Le dialecte laconien*, 1927, avait rassemblées, touchant le Poseidon d'Amyclae, p. ex., ou les *σιπηθέντες*. — M. P. Roussel n'a pas prodigué les citations, en général : celle qu'il admet, p. 101-102, pourra passer pour ne pas donner une idée assez complète du symbolisme des Dioscures ; je doute, pour ma part, que leurs jarres (préhelléniques !) aient été surtout emblèmes d'abondance domestique, ou leurs piliers « une figuration de l'affection qui les unit » : exégèses d'esprit trop moderne, semble-t-il.

Ce que M. P. Roussel a bien eu raison de noter, c'est que la cité de Tyrtée, d'Alcman, où les architectes mêmes étaient poètes à leurs heures (Gitiadas), n'a pas été le moins du monde ce rendez-vous

d'agrammates que de méchants esprits athéniens nous avaient fait parfois imaginer. D'Aleman à Aristophane, « les chœurs, la muse, les fêtes » n'ont cessé d'être à Sparte illustrés, et objet d'envie ; si bien que les « Saltantes Lacænæ » émouvaient encore, de loin, les veilles studieuses du jeune Virgile, comme s'il eût pu deviner la ronde de la Colonne des Acanthes à Delphes ! On sacrifiait aux Muses, à Sparte, avant les combats. Mais l'hoplite, à la longue, a tout fait oublier du reste, et voilà pourquoi il a eu le droit, sans doute, de figurer ici sur la couverture du volume.

Le texte est, comme on attendait, partout écrit avec fermeté et talent. Les formules y sont, dirait-on volontiers, laconiques. Dans le récit touffu des événements historiques, une nette clarté a été partout imposée, tantôt avec esprit, tantôt avec émotion, toujours avec cette « acribie » où l'on reconnaît l'habitude du savant.

Voici certaines observations, sur quelques points assez secondaires. P. 23 : il n'est pas sûr que le nom de Hélos ait donné celui des Hilotes (E. Bourguet, *Dial. lacon.*, p. 51). P. 25 : je ne pense pas que la prêtresse ionienne d'Athéna qui, sur l'Acropole, arrêta Cléoménès, en 507 av. J.-C., au seuil de l'*adyton* de l'Erechtheion, ait seulement voulu l'empêcher de *sacrifier*. On ne sacrifiait guère à l'intérieur des temples. Le terme précis employé par Hérodote prouve qu'il s'agissait d'une consultation d'oracle ; or, il n'est pas douteux qu'il y ait eu un oracle à l'Erechtheion : *REG.*, 43, 1930, p. 262. — P. 53 : M. P. R. a très bien exposé les raisons qui rendent tout jugement incertain sur l'existence réelle de Lycurgue ; il n'a pas pu se prononcer à temps sur la solution proposée en dernier lieu par H. Jeanmaire, pour qui (*Couroi et courètes*) Lycurgue n'aurait été qu'un masque d'homme-loup, en rapport avec la lycanthropie. On aurait tort sans doute, de renoncer trop vite à la possibilité de l'historicité du législateur ; pour Chilôn (cf. p. 53, 108), qui, au *vi^e* s., aurait lui-même utilisé Lycurgue comme garant de ses propres lois, nous avons maintenant un document épigraphique et archéologique : l'inscription publiée par M. A. J. B. Wace (*Arch. Ephém.*, 1937 (1938), où le personnage est nommé : (Ch)ilôn, semble-t-il ; on l'a représenté comme dédicant et adorant devant un couple de dieux infernaux de grande taille, semblables à ceux du relief de Chrysapha, à Berlin ; je me sépare, on le voit ici, de l'interprétation qui ferait de Chilôn lui-même le personnage adoré (il y en avait *deux* !) ; sur l'*héroon* de Chilôn, cf. Pausanias, III, 16, 4. — P. 119 sqq. : le chapitre sur les Thermopyles méritera d'être relu à la lumière des fouilles nouvelles — d'ailleurs moins révélatrices qu'on n'eût voulu — de M. Sp. Marinatos ; pour le « Léonidas » (?) de Sparte (p. 124), on sait qu'il a été depuis peu (par A. Schober) ramené au rang de simple hoplitodrome, non « royal » : grâce à des observations assez convaincantes qu'on peut fonder sur son mouvement penché (*id.* l'hoplitodrome Tux, Tubingen).

Il y a çà et là quelques fautes d'impression ; p. 121 en haut, lire aussi : automne 481.

Ch. P.

Herbert Lehmann, *Argolis, Erster Band : Landeskunde der Ebene von Argos und ihrer Randgebiete*. Archaeol. Institut d. deutschen Reiches, Athenische Abteil., Athen, Deutsches Arch. Institut, 1937 ; in-4°, xvi + 150 p., 29 fig. dans le texte, 8 pl., 1 carte. — Il était très nécessaire de songer à ce travail après les recherches topographiques de Vollgraff, de Boethius, et la façon dont l'Institut archéologique allemand l'a entrepris, puis mené à bien en ce fascicule, ne suscitera que des éloges. L'Argolide est une des terres les plus chargées d'histoire, et où se vérifie le mieux ce que la petite Grèce a dû à l'apport civilisateur des Égyptiens, des Asiatiques : n'y voyait-on pas encore au temps de Pausanias, des « pyramides » (*Rev. arch.*, 1939, II, p. 48 sqq.) ?

On ne peut que souhaiter bon succès à la publication exhaustive ainsi amorcée. Voici déjà une étude de géographie physique et humaine, illustrée, très bien venue. — La carte au 50.000^e complète celle de l'*Expédition de Morée* (qui était, comme on nous le dit, « la seule reposant encore aujourd'hui sur un levé original ») ; la description est excellente ; les photographies, du moins celles des planches, très bien venues.

Peut-être précisera-t-on, à la suite, les limites du travail, qui pourra nous intéresser non seulement à l'Argolide, mais *aux environs* : il eût été instructif de voir définir cette aire, dès maintenant.

La préface de M. W. Wrede, annonçant l'ouvrage, qui sera géographique et historique, relève que tous les champs de fouilles d'Argolide n'ont pas encore été publiés par les auteurs des découvertes ; en laissant entendre que, sur ces points, la tâche interrompue sera complétée d'office.

Ch. P.

Ludwig Curtius, *Die klassische Kunst Griechenlands (Handbuch d. Kunst. Wissenschaft, A. E. Brinkmann) : Die antike Kunst*. Potsdam, Akadem. Verlagsgesellsch. Athenaion ; 1938, 466 p., 604 fig. dans le texte, 36 pl. (dont 8 en couleurs). — Cet ouvrage magnifiquement présenté fait suite à celui que le même éminent archéologue avait publié en 1913, et qui concernait surtout l'Égypte et le Proche-Orient. Ici sont étudiés, tour à tour, les arts préhelléniques, et l'archaïsme grec ; puis, la période classique (ve-iv^e s.). La fin du travail a été réalisée par un autre (W. Zschietzschmann, *Hellenistische und römische Kunst*, 1938), mais, en général, moins bien.

On mesure, d'après l'étendue de la tâche, la difficulté de l'exposé, qui aborde tous les arts, à travers tant de périodes par lesquelles l'exploration est loin d'être complète, ni l'accord des savants assuré.

Partout, un maître, ici, a porté la lumière de son savoir, avec une ampleur, une aisance étonnantes. Une grande place a été donnée aux considérations esthétiques, car il est visible que l'auteur, qui se laisse volontiers entraîner de ce côté, manifeste d'autre part un certain scepticisme quant aux discussions stylistiques, aux classements d'écoles ou d'ateliers, aux tentatives de reconstitution de la carrière des grands maîtres. On pourra se trouver — et plus d'une fois ! — en désaccord avec lui, sans qu'il faille jamais perdre de vue la force et la sincérité de ses aperçus, le charme de son goût, la persuasion de son

style. Les théories personnelles se rencontrent spécialement en certains chapitres : p. ex. p. 175 sqq. (*Gestalt und Natur*). Une telle esthétique, qui nous est revenue d'Allemagne et a beaucoup séduit déjà certains milieux universitaires français, ne devra être reçue, ici comme ailleurs, qu'avec quelques précautions. La théorie de l'auteur sur le caractère « héroïque » de l'art grec, ou de la religion hellénique, susciterait aussi maintes réserves, à mon sens.

Peut-on dire que ce livre, qui n'est pas surtout un manuel scientifique, plutôt un essai très personnel — et qui ainsi, n'est pas tenu à offrir le maximum de sécurité aux consultants — réponde à toutes les exigences de l'heure ?

Sur quelques points, çà et là, la doctrine peut paraître n'être pas tenue au courant de recherches qui auraient pu modifier certains points de vue. La Coré de Lyon-Athènes est encore donnée comme « ionienne » (p. 134, 137), malgré la belle découverte de H. Payne qui l'a si complètement naturalisée sur l'Acropole. La tête Rampin, ajustée maintenant sur le cavalier 590 de l'Acropole, ne doit plus être rapprochée de la Niké de Délos, sauf si l'on admet, du moins, que celle-ci aussi soit attique, ce qui n'est pas impossible. On devine maintenant l'auteur du Cavalier. Nous accorderions difficilement certaines dates : la stèle des enfants de Mégaclês, à New-York, est-elle bien de 510-500, comme on nous le propose ? On la daterait plutôt, sinon de 560-540, je crois, avec G. M. A. Richter (*Ant. Denkm.* IV, texte des pl. 19-20), du moins de la période intermédiaire : quand les Alcméonides étaient de retour à Athènes. — Il est difficile de situer (p. 168) l'Éphèbe blond de l'Acropole dans la période 470-460, puisqu'il a été trouvé parmi le *Perserschutt*.

J'ai récemment marqué, sur plusieurs points, ma dissidence, au cours de mes propres études, résumées dans le tome II* et ** de mon *Manuel d'archéologie (Sculpture grecque, V^e s.)*

Sans revenir là-dessus, on ajouterait d'autres litiges¹. La stèle d'Hégésô peut-elle bien rester de 410-400 (p. 233) ? On a objecté que la terrasse sur laquelle elle a été édiflée datait au plus tôt de 400. Pour la Tholos de Delphes, tout est actuellement remis en question, après le redressement d'une colonnade à cinq tambours. Les dates proposées par les études de Miss Lucy Shoe feraient maintenir pourtant l'édifice vers 410 environ ; l'étude de la sculpture est moins démonstrative.

Le grand relief Albani (p. 403) est-il de 420 ? On a pu vouloir le faire redescendre aussi jusqu'au temps de la stèle de Dexiléôs, 394-3, mais sans doute à tort.

Le portrait d'Euripide érigé par Lycurgue est à rapporter à l'époque d'A. le Grand (340-330), et il ne peut plus être daté de 310 (cf. p. 360, fig. 540).

1. On passe sur quelques négligences, comme celle qui a fait appeler tour à tour « Zeus » et « Poseidon » le même Zeus d'Histiæa (Cap Artémision), dieu qui, selon M. Jüthner, à son tour, ne serait plus qu'un athlète (?).

Il y a désaccord possible sur certaines interprétations hardies de monuments ; j'y reviendrai dans la suite de mes propres études. On regrettera par exemple, que l'auteur ait accepté encore p. 217, la théorie de Wilamowitz (*S.B.A.*, 1925, p. 281) sur l'interprétation à donner au fronton Ouest du temple de Zeus à Olympie : noces des Actorides et des filles du roi Dexaménos d'Elis (?). J'ai dit ailleurs mon sentiment pour l'interprétation des sculptures du temple de l'Ilissos. Quant à la frise Est du Parthénon, on voit que L. Curtius (p. 220) a accepté la théorie de von Premenstein (*AM.* 38, 1913, p. 29 sqq. et *Österr. Jahresh.* XV, 1925, p. 1 sqq.) en plaçant dans la scène centrale Est le commencement de la frise : examen initial (?) du *péplos* qui devra être rapporté à l'Acropole sur le navire sacré. Mais il est de plus en plus certain qu'il faut bien partir de l'Ouest pour la « lecture » du cortège, dans le sens d'ailleurs où l'on devra lire aussi, désormais, la frise Nord. Les études récentes de G. Ph. Stevens s'accordent sur ces points avec les nôtres.

On sera étonné de voir appeler Hersé et Pandrosos (p. 222) les deux divinités assises dans une pose affectueuse, au fronton Est : ce sont là les Deux déesses, certainement, et il n'y avait, d'ailleurs, que des dieux présents à la scène de la Naissance. Mais M. L. Curtius ne baptise-t-il pas aussi « Horai » les trois Olympiennes du groupe Létodioné-Aphrodite ? Il est vrai qu'il a nommé Céphalos (p. 223, fig. 382) le Dionysos. C'est bien attédir le climat d'une scène si vraiment céleste, en l'humanisant à l'excès.

P. 309, la déesse du Triptyque Ludovisi n'est pas Coré, semble-t-il, mais Aphrodite, et l'on s'étonnera que l'exégèse du lamentable « pendant » de Boston ait entraîné l'auteur à tant d'hypothèses indéfendables. C'est peut-être que M. Curtius se laisse entraîner à pécher par excessif désir d'interprétations nouvelles et non canoniques, ne s'accommodant pas volontiers des doctrines traditionnelles. Il est allé ainsi rechercher une explication oubliée depuis longtemps pour la colonne sculptée d'Éphèse (Artémision E) : celle d'Engelmann (*Arch. Zeit.*, 1879, p. 114), qui avait pensé reconnaître l'histoire du roi Phineus et des Harpyies, vers lesquelles Hermès regarderait, avec un Boréade (le Thanatos de C. Robert !) devant lui. On doute ici que cette reprise d'exégèse obtienne grand applaudissement.

Dans le commentaire de la peinture : Achille parmi les filles de Lycomédès à Skyros, fallait-il appeler « nurse » une des jeunes filles, celle qui a la tête posée de face et qui porte une *mitra* ? C'est plutôt une princesse, comme les autres, peut-on croire.

On multiplierait de telles réserves ; mais l'étendue du travail n'explique-t-elle pas qu'il y ait tant de controverses possibles ? Pour l'art du IV^e s. — si difficile à classer et à bien connaître — j'aurai, dans la suite de ma *Sculpt. grecque*, bien des occasions de me séparer de l'auteur ; sur Scopas, sur Praxitèle, nos points de vue diffèrent. Pourquoi l'Alexandre à la lance du Louvre serait-il de Léocharès plutôt que de Lysippe (p. 363, fig. 540) ? Comment adjuger à Bryaxis (p. 380) le Satyre appuyé cru généralement praxitélien ? Faut-il bien donner à Timothéos l'Apollino de Florence (p. 377 et 406, fig. 568),

qui n'est sans doute qu'une version hellénistique de l'Apollon Lykeios de Praxitèle ?

Les questions litigieuses apparaissent trop nombreuses, pour qu'on puisse entreprendre de marquer son propre point de vue, à toute page, dans un simple compte rendu. Notre connaissance est d'ailleurs encore si conjecturale que l'aveu de désaccords doit être lui-même présenté avec humilité. On préfère ici insister sur la réelle originalité du travail, destiné à trouver dans le grand public de nombreux lecteurs reconnaissants.

Ch. P.

Margarete Bieber, *The history of the Greek and Roman Theater*. Princeton University Press, 1939 ; in-8°, x + 465 p., 566 fig. —

Ce livre, d'une agréable présentation, très bien illustré, nous vient d'un auteur déjà fort informé des questions du théâtre (cf. *Denkmaeler zum Theaterwesen im Altertum*, 1920). L'ouvrage se présente cette fois (p. vii) comme un essai pour reconstruire l'histoire du développement de l'ancien théâtre, grec et romain, avec utilisation de toutes les sources, arts, littéraires et plastiques : ici, donc, architecture, sculpture et peinture à la fois, sans compter les arts mineurs. Les *Denkmaeler* s'étaient montrés précédemment plus purement archéologiques. Aussi l'étude architecturale est-elle menée ici par périodes, correspondant à ce qu'on peut connaître de l'évolution du drame et de l'art dramatique anciennement, dans la Méditerranée. Naturellement, il y a des temps où la documentation littéraire l'emportait par son apport, notamment en ce qui touche la tragédie attique, la comédie : il n'a pas été toujours possible, dans le cadre du travail, de le marquer : Sophocle n'a ici qu'une page, Euripide six, où il est d'ailleurs traité aussi des représentations qui les concernent. La Grèce a été peut-être un peu sacrifiée, et l'on s'en aperçoit en comparant ce qui est dit de l'art dramatique romain.

Mlle M. B. a traité d'abord des origines ; elle vise là à nous expliquer — grosse question — comment on est passé du jeu satyrique à la tragédie : le dithyrambe, cérémonie-mascarade des compagnons de Dionysos, aurait, selon la théorie d'Aristote, et d'après elle, engendré le drame satyrique¹ ; celui-ci, à son tour la tragédie : l'explication adoptée pour le nom de tragédie, est que les satyres dansaient autour du bouc (*tragos*), animal du sacrifice dionysiaque. Mais on sait qu'il a été proposé bien d'autres exégèses, notamment par Ganszyniec : plus d'un lecteur restera dans l'attente, voire dans le doute, malgré l'évocation des danses de Bali (p. 23 sqq.).

Les chapitres à la suite concernent le ve s., malheureusement ici très réduit, comme on a dit. En dehors même du caractère sommaire de l'exposé, il y aurait çà et là à reprendre. Le vase de la fig. 42, p. 37, n'est pas à Léninegrad, et aucune des références de la note 24 ne peut lui être affectée : car il s'agit de l'ancien vase de la collection Tyzskiewicz actuellement au Musée de Lyon : il ne représente pas des

1. Les études de BROMMER, *Satyroi*, 1937, n'ont pas été connues à temps.

« prêtres », mais les dieux mêmes d'Éleusis, Déméter assise, Coré, Dionysos, celui-ci, *sur l'omphalos*. Le Dionysos de la fig. 47 est un Dionysos « Bothrys ». P. 39, p. 42, il n'y a pas d'« Ampela », mais il s'agit de la nymphe Ambrosia, et la mosaïque devait-être rapprochée de beaucoup d'autres documents (*Mél. Dussaud*, I, p. 319 sqq.). L'écriture « *kothurnos* », p. 41 sqq., forme un hybride étrange.

Signalons au passage certaines affirmations sur lesquelles on hésiterait : P. 47, la comparaison de l'action des *Euménides* d'Eschyle avec l'*Electre* de Sophocle paraît injuste et injustifiée. P. 15, la date proposée pour le *Cyclope* d'Euripide « vers 410 » n'est guère plus certaine que celle qu'on voit assignée aux *Ichneutæ* (vers 460). *Lysistrata* n'a pas été jouée en 414 (p. 66, 429), mais en 411. — P. 429, on pourrait croire qu'Aristophane n'est né qu'en 425 ! — P. 43-44, un souci de modernisme, discutable, a fait utiliser des costumes et des masques de théâtre, qui ne répondent qu'à une fantaisie moderne, très libre.

P. 65 sqq., est étudiée la comédie ancienne, avec une riche documentation, Mlle B. étant très familière avec les représentations d'acteurs et notamment les terres-cuites. La figurine 132 ne représente pas seulement un « fat man », mais, comme on l'a montré dans la *Rev. hist. relig.*, une caricature de Galle procédant à l'éviration sur lui-même. Mlle M. Bieber est d'avis que même le théâtre du IV^e s. ne peut plus être reconstitué, et qu'une seule chose est sûre, c'est que pendant toute la durée de l'époque classique, les acteurs et le chœur ont joué ensemble sur l'orchestra (p. 109). Elle a étudié, p. 99 sqq., le développement des bâtiments du théâtre à partir de l'époque archaïque¹. On ne lui accordera pas facilement qu'il faille considérer comme le Lenaion « ἐν Λίμνῃ » (!) le *lémenos* que feu W. Dörpfeld avait pensé reconnaître au côté Ouest de l'Acropole, en un endroit si rocheux ! Il est douteux aussi, en définitive, que les danses bachiques et ithyphaliques du fragment de la fig. 144 puissent être attribuées (p. 101) au fronton de l'ancien temple de Dionysos, à Athènes.

Ce qui est dit, p. 101, au sujet du fragment R (= Fiechter, Sm 1) ne cadre pas, a-t-il dit, avec la pensée de cet érudit (cf. *Das Dionysos Theater in Athen*, I, 39). Les figures 147-148 n'apportent aucun éclaircissement sur les choses d'autrefois. Ce qui est dit de la *Skeuothékè*, d'après Fiechter aussi (mais la date de Fiechter est rejetée en faveur de la première moitié du V^e s.) appelle certain scepticisme. Peut-être n'a-t-il jamais rien existé de ce qu'évoquent les figures 151-152, encore que cela nous soit présenté ici comme une importante découverte.

Pour le théâtre hellénistique, qui est décrit en détail et étudié avec soin, il est fâcheux que l'auteur n'ait pas fait meilleur usage des enseignements à tirer de Délos (cité seulement, p. 228, avec une bibliographie très incomplète). Les recherches de Y. Béquignon et J. Replat², celles de R. Vallois, surtout, auraient dû être mises à profit (*id.*,

1. Une étude de M. R. Vallois a montré récemment tout ce qui subsiste d'incertitudes, pour notre connaissance des constructions du théâtre d'Athènes (*Mél. Radet*, 1940, p. 365 sqq.).

2. Cf. fig. 350 où l'étude du *BCH.* devait être mentionnée et utilisée.

pour le relief d'Archélaos de Pirène, fig. 1, p. 1, dont M. R. Vallois a si bien enrichi l'étude). L'étude du théâtre de Délos n'est d'ailleurs pas à sa place, là où elle a été reportée.

Mlle Bieber date de 309 av. J.-C. l'introduction du *proskenion* (p. 207). La suggestion présentée, p. 217 sqq., que le *proskenion* était conçu d'après un type de bâtiments privés commun en Anatolie (cf. fig. 307-314, p. 217 sqq.) est originale ; mais on doute un peu qu'elle emporte la conviction de tous les archéologues.

Des pages instructives sont consacrées aux conditions de la scène et au machinisme (p. 140 sqq.), à l'évolution de l'art des acteurs (p. 149 sqq.), à la comédie nouvelle (p. 163 sqq.) : le relief de Ménandre et de son inspiratrice aurait mérité un supplément d'étude ; ce qui est écrit des masques est assez intéressant, non moins que le chapitre consacré aux phylakes (p. 258 sqq.). P. 295, le danseur de la fig. 399 exécute la danse des Carneia, avec son « chapeau » significatif ; danse connue aussi sur un vase de Ceglie di Bari commenté par M. P. Wuilleumier et par G. E. Rizzo ; ce qui marque probablement un rapport avec Tarente.

Tout ce qui est dit à partir du chapitre XIII mérite de retenir spécialement l'attention des latinistes. P. 385, la description du théâtre d'Athènes à l'époque de Néron (d'après Fiechter) appellerait, du moins à mon sens, quelques réserves. Pour la chronologie de l'évolution du bâtiment (p. 429-430), cf. déjà ci-dessus. Ch. P.

A. Adriani, *Le gobelet en argent des Amours vendangeurs, du Musée d'Alexandrie*, Soc. Royale Alexandrie, cahier n° I. Société de publications égyptiennes, 1939 ; in-4°, 40 p., VI pl. — M. A. Adriani a publié en un français élégant¹ cette belle pièce d'orfèvrerie donnée en 1936 par feu S. M. le Roi Fouad I^{er} au musée gréco-romain d'Alexandrie : le gobelet aurait été trouvé en 1917, à Hermoupolis, et vendu au Palais par l'antiquaire Tano, du Caire.

Une description minutieuse, des observations précises sur la technique, des comparaisons très étendues avec les documents de même décor, voilà ce que nous donne successivement l'auteur, dont la recherche a été exhaustive, et dont la compétence est aussi louable que la prudence. La forme du vase est dérivée de celle des gobelets préhelléniques ; elle apparaît pour la première fois dans la toreutique de l'antiquité. La description de la vendange dionysiaque (devant Dionysos et ses compagnons du thiasos) aurait gagné à faire distinguer, dès le début, les petits amours vendangeurs (*putti* ailés) des Silènes et Satyres occupés au pressoir (cuve garnie de guirlandes, comme un sacorophage, servant de motif central). Ces vigneron sont adultes, et d'après le dessin (pl. I), laids de figure² ; à noter la façon réaliste dont

1. P. 22, l. 1 : corriger : *le célèbre bige* ; p. 67, n. 70, lire *hexagonal*.

2. ADRIANI : trois « jeunes » satyres. — Oserai-je ajouter que le dessin de la pl. I, qui vise à être fidèle, ne sert pas précisément la cause du gobelet alexandrin, du point de vue de l'esthétique ? Mais les détails mis ici en cause sont visibles aussi sur les photographies.

ils se suspendent à des ceps de vigne (ou des cordes ?) pour trépigner plus efficacement sur les raisins de la cuve pleine : une tête de lion, motif de fontaine, fait couler le vin nouveau dans une double vasque à pied. Les Satyres ont de curieux pagnes — un peu inattendus — ainsi que le flûtiste, et cela m'avait laissé quelques doutes, je l'avoue, sur l'authenticité, encore qu'on doive penser ici au pagne des serviteurs d'Artémis-Arsinoé sur la plaque de bronze du Philadelphéion de Délos.

La date serait l'époque de Trajan, ou même celle d'Hadrien (M. Adriani abaisse aussi vers ce moment le calice d'Alésia, qu'on avait cru antérieur à l'année 52). La fabrique serait alexandrine ou syrienne, et la coupe de Vicarello (Mus. des Thermes, Rome) aurait même provenance. Un vase en verre de Pompei, la mosaïque d'Uthina, le sarcophage de porphyre dit de Santa Costanza, et le calice d'Antioche, représenteraient, à des moments différents, une même tradition de toreutique égyptisante. Pour le calice d'Antioche, si discuté, voilà un terme de comparaison nouveau, plus précieux que d'autres : l'apothéose du Christ parmi ses apôtres a pu être un jour substituée à celle de Dionysos et de son thiasé¹. En appendice, deux plats à *emblemata* (pl. IV-V), avec bustes féminins². Ch. P.

P. Collart, *Philippes, ville de Macédoine, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine* (*École française d'Athènes : Travaux et Mémoires... des membres étrangers de l'École*, fasc. V). Paris, De Boccard, 1937 ; in-8°, texte : xii + 558 p. ; un portefeuille de 88 phototypies. — Les fouilles de Philippes, commencées en 1914, sont encore assez loin, hélas ! de leur achèvement — et peut-être regrettera-t-on un jour d'en avoir si prématurément annoncé la clôture (*BCH.*, LXII, 1938, p. 1), en un temps où l'École française n'était point trop occupée. — Voici du moins un livre synthétique qui utilise habilement les documents déjà acquis et présente un bilan, provisoire, mais précis, de la recherche. M. P. Collart a participé aux travaux depuis 1926, date

1. Les notes rejetées en fin de l'étude sont extrêmement précieuses. Cf. la note 40, p. 24, sur un vase du Trésor de Berthouville ; la note 70, p. 36 sur le relief pittoresque de Bologne, et les notes 79 sqq., sur le calice d'Antioche. — Au passage, M. A. nous dit là que M. Rufus Morey (cf. déjà *Art Studies*, III, 1925, p. 73 sqq.) est maintenant aussi convaincu que Mgr Wilpert de l'inauthenticité du calice d'Antioche. M. A., qui n'a pas les mêmes doutes sur cette pièce, et qui ne formule lui-même aucune réserve sur le gobelet d'Alexandrie, semble tenter de faire remonter le calice d'Antioche à une date assez voisine de celle qu'il proposa pour le document païen, précurseur, d'Alexandrie. — Si la chronologie de celui-ci doit rester assez imprécise, il semble en tout cas difficile de placer le calice d'Antioche avant le IV^e s. de notre ère.

2. M. A. ne serait pas porté à les faire remonter, comme les autres exemplaires d'Hermoupolis (à Berlin), jusqu'à la période du II^e s. av. J.-C. — Ces *emblemata* prouvent, en tout cas, la diffusion d'une formule d'art classique, déjà dûment remarquée, en Égypte. Sur le problème de l'influence égyptienne en Syrie, cf. la note 82 de M. A. Adriani. Les ressemblances récemment constatées aussi par M. Rostovtzeff (*Mél. Radet*, 1940, p. 508 sqq.) finiront bien par convaincre les plus sceptiques de l'influence exercée par l'art pittoresque alexandrin, à l'Est (vers Antioche), comme à l'Ouest (Carthage et Rome).

où il regut, comme il dit, le « dossier de Philippes ». Sa mise en œuvre personnelle s'arrête à l'année 1936 ; elle est importante.

Le livre s'ouvre par une introduction soignée sur l'exploration du site, voyages et fouilles : à noter que le plan du théâtre, complété par M. P. Collart (cf. p. 372, n. 2) avec peu de changements, avait été levé dès 1914 pour le principal, et que le recueil photographique des reliefs rupestres avait été commencé alors aussi. Sous le titre « Philippes avant Philippe », emprunté au rhéteur Himerius, on trouve ensuite une histoire critique des mines du Pangée, de l'attrait qu'elles exercèrent bien avant 356, quand on ne connaissait dans la région que Crénides et Datos ou Daton. Un chapitre concerne la Pérée thasienne ; c'est une mise au point, à l'occasion personnelle, des explorations faites à travers la région par l'École française ; l'histoire des comptoirs établis sur cette côte convoitée par les insulaires avides d'or, quoique lacunaire¹, mène à une révision utile et bien conduite, des données concernant Néapolis (sur ce nom, p. 102, n. 1) : on notera, en cette partie du livre (p. 110-112), d'intéressants renseignements donnés sur la Parthénos de la cité, d'après les documents qui nous restituent son type, de 411 à 355 ; je ne suis pas sûr pour ma part que cette Vierge (Corè) doive être surtout rapprochée des Artémis de la région ; celles-ci ont un autre type, canonique ; son *xoanon* hiératique, son pôlos, désignent beaucoup plutôt Parthénos comme une déesse chlhonienne ; Philippes passait pour un des lieux du Rapt de la jeune déesse infernale ; l'existence d'un *κρηοφυλάκειον* à Néapolis, dépôt d'archives analogue à celui des *Métrôa*, témoigne aussi indirectement en ce sens. — L'orateur Callistrate d'Aphidna devait en 360 fonder la colonie thasienne de Crénides (p. 133 sqq.), qui a frappé des monnaies : elle fut bientôt menacée par le roi thrace Chersobleptès, ce qui provoqua l'appel à Philippe de Macédoine, et le baptême nouveau de la cité annexée désormais à la Macédoine. Que le calcul du conquérant ait été vite déçu, par la raréfaction des richesses aurifères de la région, V. Martin vient de l'indiquer plus expressivement (*Études dédiées à la mémoire d'A. Andreadès*, Athènes, 1939).

Si l'importance de la ville attestée désormais par la reconnaissance archéologique du terrain fut calculée pour répondre aux premiers espoirs fondés sur l'exploitation des mines, Philippes dépendait aussi de sa position heureuse sur une grande route qu'empruntera un jour l'Egnatia pour relier l'Italie et l'Adriatique à l'Asie Mineure. Philippes a été atelier monétaire, mais d'abord forteresse (cf. désormais *BCH.*, 62, 1938, p. 4-19, pl. I-VII). — L'histoire de ce temps reste assez indigente, malheureusement : ruines rares (mais la fouille n'est pas terminée !), inscriptions parfois douteuses quant à l'authenticité (« collection » Mertzidès), perte des ouvrages du polygraphe Marsyas de Philippes, qui s'était fait l'historiographe de sa patrie. Les découvertes de J. Coupry avaient heureusement ajouté, il y a peu, au dossier

1. Rien n'a été tiré, p. ex. de l'inscription thasienne du ^{ve} s., *BCH.*, 1926, p. 214 sqq., réglant le commerce des vins sur le continent en face de l'île.

épigraphique, et de façon importante ; M. Collart n'a pu bénéficier de ces textes : notons qu'on a peut-être un *hérôon* de Philippe II. On regrettera que la documentation qui se rapporte à l'édifice soit à peine signalée ici. — La bataille qui détermina le triomphe d'Octavien et d'Antoine sur les meurtriers de César, en 42, a été souvent étudiée ; reprenant le sujet en détail, p. 191 sqq., M. Collart a mis justement en relief la valeur durable de l'étude antérieure d'Heuzey, *Miss. Macéd.* Il y ajoute d'heureuses précisions. — La ville est devenue colonie romaine après la victoire des triumvirs, et l'histoire de cette colonie forme toute la deuxième partie du travail. Pendant ce temps, Philippes émettait des monnaies coloniales au nom d'Antoine¹ ; elle se défend contre les rois de Thrace qu'attire toujours le mirage de l'or du Pangée : tous les débuts de la colonie, p. 223-256, bénéficient ici d'observations nouvelles et précises. — Vers 30, est octroyé le *jus italicum* ; Auguste modifie le nom officiel. Au temps de Claude, l'agitation cessera pour deux siècles. La soumission de la Thrace, en 45, a marqué le début de cette prospérité. — M. P. Collart a étudié en détail les instructions municipales et la population de la colonie (p. 258 sqq.). Il recherche les Philippiens émigrés jusqu'à travers l'Empire, en montrant que, mêlée de sang grec, de sang thrace, la population a été plutôt bilingue ; ensuite, elle est restée fidèle au latin jusqu'à l'anarchie militaire du III^e s. (p. 315-316) ; le latin semble avoir disparu après la mort de Constantin. — P. 318 sqq., on trouvera esquissée une étude rapide de la vie publique et des monuments ; elle est fondée sur les découvertes des fouilles de l'École française. Mais elle n'épuise pas le sujet : la suite des travaux paraît, de ce point de vue, indispensable. Sur le tracé du pomerium, l'arc de Kiemer donnerait des indications ; c'est à ses abords (?) selon l'auteur, qu'aurait vécu la προσευχή juive où se convertit Lydia, la marchande de pourpre de Thyatire : donc hors du pomerium, réservé aux cultes officiels. Ce résultat ne paraît pas décisif. — Sur le forum, la bibliothèque, le théâtre², divers renseignements nécessaires devront être attendus aussi de la reprise des travaux, si elle a lieu. Le chapitre *Cultes et croyances*, des plus instructifs (p. 389 sqq.), est fondé surtout sur les 140 reliefs rupestres connus, dont 28 portent des inscriptions ; on en compte 74 attribuables à Diane-Bendis (p. 431). Liber Pater, le Cavalier thrace (sur l'épithète Rincaleus, cf. p. 426), ont aussi un rang important. Pour Bendis, je le montrerai ailleurs, le recours aux monnaies eut été instructif. Certains types curieux de la déesse se retrouvent sur le monnayage d'Abdère. — Au passage, une place importante est réservée à l'étude de la prédication de Paul à Philippes, à la lettre prophylactique d'Abgar. — P. 471 sqq. l'auteur aborde le problème des cultes funéraires. Il a repris sa doctrine qui assimile trop simplement aux *Rosalia* des Romains — fêtes de natures si diverses, à l'occasion — les sacrifices aux tombeaux signalés par la mention παρακαλειν ou αποκαλειν,

1. Sur ces émissions, cf. maintenant M. DUBRY, *Mél. Radet*, 1940, p. 412 sqq.

2. Cf. maintenant B. SARIA, *Arch. Jahrb.*, 1938, *Anzeiger*, p. 81 sqq., pour Stobi.

suivie de ῥόδοις, qui n'évoquerait pas toujours les roses (instrumental), les fleurs, mais les *Rosalia*, la fête latine (il y a deux fois ἐν ῥόδοις). Quoi qu'il en soit, je reste convaincu, pour ma part, de la très grande originalité du rite macédonien, qui trouve d'autres analogies plus directes — il eût fallu le marquer — en Phrygie, et qui n'a pas été emprunté à l'Occident. Je reviendrai sur la question, compte tenu des derniers textes publiés (P. Lemerle, *BCH.*, 60, 1936, p. 336 sqq; formule : παρακύσωσιν κατὰ ῥόδοις). Ce qui reste essentiel dans le rite, c'est, à mon sens, l'incinération faite devant la tombe avec des plantes : graines en Phrygie, fleurs en Macédoine et Thrace : toutes les autres explications (lumière allumée, sacrifice de petits animaux ?) sont à écarter, et M. P. Collart, à qui elles ont été suggérées, ne réussit point à les imposer à son tour¹. — Un 5^e chapitre, final (p. 487 sqq.) envisage Philippes comme station de la Via Egnatia. — On regrettera un peu l'absence d'une conclusion synthétique ; tel quel, l'ouvrage, un peu surchargé d'érudition et de références, mais qu'accompagnent d'excellentes planches, n'en est pas moins fort louable ; il apporte nombre d'observations nouvelles, de documents inédits. Monographie provisoire — mais puisse-t-elle ne pas le rester éternellement ! —, cette synthèse 1937 rendra les meilleurs services.

Ch. P.

W. Van Ingen, *Figurines from Seleucia on the Tigris*, discovered by the Expeditions conducted by the University of Michigan with the cooperation of the Toledo Museum of Art and the Cleveland Museum of Art (1927-1932). Ann Arbor, The University of Michigan press ; London, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1939 ; in-4°, xxi-374 p., 93 pl., et 2 plans. — Les 1.716 documents ici publiés, qui proviennent de cinq campagnes dirigées par M. Leroy Waterman, n'ont point été trouvés par l'archéologue même qui les commente ici ; mais transportés pour la plupart à l'Université de Michigan, aux Musées de Toledo et de Cleveland (sauf ce qui resta au Musée de Bagdad et a dû être décrit sur place par une collaboratrice), ils se sont présentés déjà à l'étude avec un classement propre à déterminer le plan de l'ouvrage. On a donc traité d'abord des figurines d'argile, les plus nombreuses, puis de celles en os, en albâtre (en majorité du 1^{er} et du 11^e s. de notre ère), en marbre et en plâtre. A l'intérieur aussi de chaque série, les ordres adoptés sont

1. Le rite n'était pas spécial aux cultes funéraires ; il y a des exemples de *para-kausis* dans des sacrifices divins (Vulić, *Mél. Glotz*, II, p. 869 sqq. ; cf. P. Roussel, *BCH.*, 1933, p. 393). Essentiellement, il s'agit ici d'une sorte de « dynamisation » des offrandes faites à la tombe, aux divinités chthoniennes, par le passage à travers le feu (*RHR.*, 1913, I, p. 113-114). On rappellera ici l'épithète *Καύστις* donnée à Déméter quelquefois, et qu'il n'est pas nécessaire de mettre en rapport avec le feu des torches, mais peut-être plutôt avec les sacrifices de graines brûlées. Nous sommes loin, sous cet aspect, des *Rosalies* d'Occident, et s'il y a eu parfois assimilation verbale — ce qui n'est pas, en tout cas, la règle constante — il ne faudrait pas s'y laisser tromper. Dans les *Rosalia* latines, les fleurs n'ont eu, en quelque sorte, qu'un rôle décoratif.

analytiques. Successivement sont examinés — parmi les terres-cuites — les représentations de la Déesse-mère, les types masculins ou féminins, drapés ou nus, les bouffons et grotesques, les soldats et pugilistes, les cavaliers, les musiciens et danseurs, les types couchés, les enfants ; la répartition des têtes isolées est faite ensuite suivant le même principe.

On sera reconnaissant de ce catalogue détaillé ; il ne faut point lui demander, toutefois, de nous éclairer complètement sur le rôle de l'imagerie de terre-cuite à Séleucie du Tigre. Nous sommes avertis, dès les pages liminaires, qu'une petite partie seulement de la ville a été jusqu'ici fouillée, et que le niveau de l'époque séleucide (290 à 143 env. av. J.-C.) n'a été atteint que sporadiquement, en deux sections seulement.

Les matériaux une fois décrits, l'éditrice s'est appliquée à distinguer la production du niveau inférieur IV (« séleucide ») et la production dite « parthe »¹ ; Mme W. Van Ingen a réuni sur la chronologie, la technique, les types, etc., toutes les indications qu'on pouvait obtenir (p. 6-34). Les costumes attestés ont été regardés de près ; un chapitre traite spécialement du style, et des relations de toute cette humble pacotille industrielle avec l'art parthe, notamment.

Certains types se sont maintenus à travers les quatre niveaux : ainsi ceux d'Aphrodite nue, d'Héraclès au repos, etc. ; les figurines sont faites à la main, ou moulées ; d'un document à l'autre toutes les particularités de la confection ont été relevées en détail. — Si l'on examine le matériel du point de vue religieux, et pour la forme de culture qu'il représente, on sera frappé du rôle dévolu à la Déesse mère, dont nous voyons ici se renouveler les types les plus archaïques. Attis est aussi populaire. La place donnée à la musique et aux musiciens paraîtra non moins importante. — Tout ce matériel d'ailleurs garde une couleur d'hellénisme asiatique — myrinéen et alexandrin surtout ! — qui ne saurait surprendre : nous savons combien de Grecs vivaient à Séleucie, et quelle a été, grâce à eux, la diffusion de l'hellénisme en ces régions lointaines ; la réapparition traditionnelle du groupe Éros et Psyché (p. 29 : cf. 844) est un fait notable, entre autres. A côté de ces influences du dehors, il y a eu un fond oriental (anatolien) assez riche : déesses nues, musiciennes, prêtres ou fidèles barbus à longues robes, cavaliers.

Certaines figurines de Séleucie ont été trouvées dans le Quartier de la Résidence, la plupart des autres dans des maisons ; celles des tombes sont demeurées plus rares (p. 31), et leurs types ne les distinguent pas, en général ; certaines figurines articulées proviennent ici des maisons ; on n'oubliera pas donc pour elles la possibilité d'un rôle apotropaïque et magique. A noter, au passage (p. 48 sqq.), de justes réflexions sur l'art linéaire oriental, sur les rapports de l'art

1. Celle des trois niveaux supérieurs, de 143 avant J.-C. à 20 environ après ; naturellement, la répartition entre les trois niveaux susdits reste en partie subjective, étant données les conditions de la publication.

parthe et de la frontalité : si la frontalité fut assez répandue dans les provinces à l'époque parthique, on ne peut pas dire qu'elle soit là une spécialité de l'art parthe ; les têtes présentées de face sur les monnaies ont été plus fréquentes à l'époque séleucide qu'à l'époque parthe elle-même (Mac Dowell, *Coins*, p. 47-49) ; à la fin du classicisme antique et aux débuts de l'art chrétien, il y a eu tendance générale à figer les attitudes dans la solennité et à renoncer à la liberté des profils. — Louons Mme W. Van Ingen, qui le dit, d'avoir eu la sagesse, ainsi, de ne point trop tirer du côté de l'art parthe, si éclectique, une production visiblement d'esprit gréco-anatolien, dont les contemporains des Parthes ont continué à user sans vergogne : leur commande, traditionaliste, s'adressait aux perpétuels fournisseurs, immigrés sur place. A Séleucie du Tigre, comme ailleurs, il n'y a point eu de passage net de l'hellénistique aux types orientaux.

On notera la série des Galates (nos 397 sqq.) caractérisés par leur *thyreos*. Les numéros 421, 423 ont gardé trop nettement la posture du Gaulois combattant tombé sur un genou (cf. celui d'Agasias d'Éphèse à Délos, p. ex.) pour que je croie qu'il puisse s'agir en ces cas d'un « pugiliste »¹. Les nos 664, 674, ne représentent-ils pas des Attis couchés, avec le vêtement oriental, si ordinaire² ? Je doute ici aussi de l'explication proposée. On reconnaît au passage la Tyché, modèle d'Antioche ; ailleurs, des dérivés de l'Enfant à l'Oie (nos 790, 792) de Boéthos ; ceux-ci auraient pu être plus explicitement signalés à l'attention. Les Héraclès au repos évoquent le type de l'Epitrapezios de Lysippe, diffusé dans tout l'Orient asiatique, comme on sait.

Ch. P.

James Carson Webster, *The labors of the Months in Antique and Medieval art*. Evanston, Northwestern University, et Princeton University Press, 1938 ; 1 vol. gd in-4°, 185 p., 64 pl. donnant 97 reproductions ; dans les *Northwestern University Studies in the Humanities*, IV : *Princeton monographs in art and archaeology*, XXI. — Cette monographie américaine, diligente, intéresse aussi les historiens de l'art grec. Toutes les représentations des travaux des mois au Moyen Age — la plus achevée est le Chronographe de 354, étudié par Mommsen dès 1850 (*Abh. sächsisch. Gesellsch.*, I, 547) — dérivent en effet essentiellement de représentations hellénistiques : tel, le Calendrier des mois de la façade d'Haghios Éleutherios à Athènes ; après J. N. Svoronos et L. Deubner, l'auteur en complète ici l'étude : là comme si souvent, l'antique a conditionné l'art médiéval. L'original du Chronographe perdu n'a guère revécu qu'au xv^e s. dans un manuscrit de Vienne, et à travers quelques autres, dont un du xvii^e, qui est précieux parce qu'établi à Rome d'après une copie du ix^e s., dont il ne nous reste qu'un fragment. Il eût fallu pourtant songer au pilier de Souvigny. — L'exposé s'arrête à la fin du xiii^e s., introduisant à distance

1. On pourrait aussi bien songer à des gladiateurs.

2. Ténie en main.

les études consacrées précédemment par J. Boissonnouse, p. ex., au Livre d'heures de Chantilly (xv^e), dès 1925, et par le regretté P. Jamot aux douze miniatures du Bréviaire Grimani en 1936. — On déplore que les documents de Bruxelles aient été ici relativement négligés. Le Bruxellensis 7538-49 contient pourtant certaines miniatures qui eussent pu être comparées utilement avec les dessins de Peirese et les reproductions données par Strzygowski (cf. C. Gaspar et Fr. Lyna, *Manuscr. à peint.*, *Bibl. royale, Belgique*, 2 vol., 1937).

Un appendice fournit le texte intégral des sources littéraires utilisées (p. 104-116), et une liste de tous les documents plastiques (p. 117-174). On n'ajouterait que peu de choses à la documentation (noter le *De doctrina temporum* de Gilles Boucher, paru à Anvers en 1634).

Il y a de bonnes tables chronologiques (p. 175-179), avec un index (p. 181-185). Ch. P.

Marcel Griaule, *Jeux dogons*. Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXXIII. Paris, 1938, in-8°, 291 p., XII pl. — L'existence que mènent les enfants dogons est autrement voisine de celle de l'adulte que dans nos civilisations européennes. Aucun milieu factice, imposé par l'école et l'éducation, ne s'interpose entre eux et la vie réelle. Leurs jeux « ne sont pas seulement des distractions sans lendemain pour des esprits en formation », ils représentent une véritable préparation à la rude existence qui attend l'homme. Si les jouets, dont la tige de millet constitue l'élément infiniment varié pour la fabrication des poupées, armes, objets de parure, ustensiles, les jeux de ficelles, les instruments de musique sont très divers, ils ne représentent cependant qu'un aspect de l'activité enfantine chez les Dogons. Toute une autre catégorie de jeux se rattache à des représentations d'occupations d'adultes et constituent, pour l'enfant une initiation personnelle à l'existence : portage, nage, chasse, cueillette, brimades lui donnent ses premières leçons d'endurance et l'habituent aux difficultés de la vie en groupes. De là aussi, le caractère de gravité de la plupart de ses jeux, les danses plus particulièrement. Enfin, la nature du pays dogon, où les villages sont installés sur des falaises, explique l'absence des jeux de balle, nécessitant de vastes espaces plans.

L'origine de quelques-uns de ces jeux puise ses sources dans la magie ou la religion, et M. Griaule remarque très justement que le jour où les institutions se seront complètement désagrégées, leur parodie subsistera encore sous la forme de jeux. R. L.

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)

LES FOUILLES EN ASIE OCCIDENTALE (1939-1940)

Les hostilités ont interrompu la presque totalité des recherches archéologiques au cours de l'année écoulée, et la rareté des communications nous prive des résultats des quelques missions qui ont pu continuer leurs travaux.

Sidon

L'une est celle de M. M. Dunand à Sidon. Nous avons dit comment, la fouille de Byblos étant terminée, M. Dunand avait obtenu de transporter ses chantiers à Saïda, l'ancienne Sidon¹. Il s'agit d'un site de première importance et même du site qui inspira l'idée de prospections dans l'ancienne Phénicie.

On sait comment le hasard fit découvrir, en 1856, le sarcophage du roi Eshmunazar. Au Sud de Sidon, le long d'un chemin conduisant à la ville, se dressait un tertre devant lequel passaient chaque jour les villageois. A la suite d'une pluie torrentielle, comme il en est tant en Syrie, un peu des terres de ce tertre fut raviné et un angle de pierre sculptée apparut ; c'était le sarcophage du roi Eshmunazar dont la dynastie dut régner au ^{ve} siècle avant J.-C., du temps de la

1. Les résultats de l'exploration de Byblos, reprise en 1926 par M. DUNAND, sont en cours de publication. — *Fouilles de Byblos*, un volume de 457 pages de texte avec un album de 212 planches, Paris, 1939, met aux mains du lecteur tous les éléments de la fouille, pendant la période 1926-1932, relevés avec la plus grande minutie, niveau par niveau. Nous ne revenons pas sur ces travaux qui ont été analysés en leur temps (*Revue archéologique*, 1934, p. 21 ; 1935, p. 185 ; 1937, p. 170 ; 1938, p. 187) et dont la présentation de détail, un modèle du genre, sera maintenant aussi complète que possible.

domination des Perses, sarcophage en amphibolite noire, de forme et de facture égyptiennes (la caisse à momie), acheté ou enlevé au cours d'une razzia par le roi de Sidon. Une inscription placée au chevet de la cuve rappelle la généalogie et les œuvres du monarque ; l'inscription, non terminée faute de place, a été reprise et continuée jusqu'au bout sur le couvercle, dans l'espace laissé sans ornements. Ce sarcophage est conservé au Musée du Louvre.

Lorsque les troubles de 1860 incitèrent la France à intervenir en Syrie, une mission archéologique, confiée à E. Renan¹, accompagna l'expédition militaire. Renan trouva à Saïda un collaborateur dévoué en la personne du Dr Gaillardot ; la butte qui avait servi de tombe à Eshmunazar fut explorée. Elle contenait, creusée dans le roc, une chambre funéraire d'où furent exhumés des sarcophages. La prospection des jardins permit une bonne récolte d'inscriptions, de sculptures, résultat magnifique pour une époque où l'on avait si peu, mais qui ne fut presque qu'un ramassage en surface, les fouilles n'ayant jamais dépassé le niveau correspondant à l'époque perse.

Puis ce furent les découvertes de stèles peintes², les explorations de Macridy Bey au Nord de la ville, où se trouvaient les restes d'un temple du dieu Eshmun, l'Esculape phénicien³. Auparavant, le hasard avait continué ses bons offices. En 1887, un paysan qui labourait son champ, au Nord-Est de la ville, entre elle et les premiers contreforts du Liban, vit son attelage s'enfoncer dans un trou ; c'était l'hypogée qui contenait les sarcophages de Tabnit, roi de Sidon, père d'Eshmunazar, de membres de sa famille et de dynastes qui avaient choisi comme dernière demeure des tombeaux de styles très différents : sarcophages dits du Satrape, le Lycien, des Pleureuses,

1. E. RENAN, *Mission de Phénicie*. Paris, 1864.

2. G. MENDEL, *Catalogue des sculptures du Musée Impérial Ottoman*. Constantinople, 1912, p. 258 sqq.

3. MACRIDY BEY, *Le Temple d'Echmoun à Sidon*. Paris, 1904.

d'Alexandre. Tout le contenu de cette sépulture a été transporté au Musée d'Istanbul¹.

Le Pasteur Ford qui dirigeait la Mission américaine et s'intéressait aux antiquités, recueillit dans ses terrains un grand nombre de sarcophages et, en ville, sur l'emplacement de l'École américaine, des débris de colonnes cannelées et de chapiteaux en forme de protomes de taureaux, comme ceux de Suse et de Persépolis, vestiges du palais que les rois de Perse achéménides avaient fait édifier à Sidon, leur *paradeisos*, qui fut vraisemblablement détruit lors de la révolte du roi Tennes, contre Artaxercès III Ochus, en 346 avant J.-C.².

La variété des sarcophages, depuis ceux faits en Égypte qui ont abrité Tabnit et Eshmunazar et ont inspiré un dérivé, le sarcophage anthropoïde où l'on retrouve d'abord l'influence locale, puis l'influence grecque, jusqu'aux sarcophages de plomb ou de pierre d'époque romaine — copie des cercueils en bois à poignées que l'on ornait de guirlandes au jour des funérailles —, le nombre des inscriptions, des petits bronzes, des terres cuites qui provenaient du site engagèrent la France à reprendre les fouilles. L'auteur de ces lignes en eut mission, par collaboration avec Macridy Bey, des Musées Impériaux Ottomans, au printemps de 1914³. Bien entendu, les terrains voisins de ceux d'où proviennent les sépultures d'Eshmunazar et de Tabnit furent soigneusement examinés. Le premier donna le sarcophage dit « au navire » (II^e siècle de notre ère), qui est au Musée de Beyrouth, le second des tombes de types courants. Des sondages pratiqués aux environs de Saïda permirent de recueillir deux nouveaux sarcophages anthropoïdes, dont un intact, et une intéressante stèle en mosaïque portant le portrait des défunts, accompagné d'une inscription à leur nom (le tout au Musée de Beyrouth). Plus intéressantes furent la prospection d'une partie de nécropole contemporaine

1. Th. REINACH et HAMDI BEY, *Une nécropole royale à Sidon*. Paris, 1892.

2. G. CONTENAU, *La civilisation phénicienne*. Paris, édit. de 1928 complétée par un chapitre annexe (1939), p. 82, 93.

3. G. CONTENAU, *Mission archéologique à Sidon (1914)*. Paris, 1921.

de la fin du Moyen Empire égyptien à Kafer-Djarra sur les premiers contreforts du Liban, mais surtout celle du château dit de Saint-Louis, dont la masse délabrée couronnait la falaise qui domine à pic les anciens ports. Ce château, pour qui l'examine, consiste en une haute butte surplombant les chemins voisins et couronnée de tours et de murailles en ruine. Pour qui regarde Sidon des premières pentes du Liban, cette butte n'est que la partie haute d'un large exhaussement de terrain qui représente la cité antique, et comprend justement tous les points (École de la Mission américaine, École des Frères Maristes) où ont été faites d'intéressantes trouvailles, mais que la ville moderne recouvre aujourd'hui. Sur le site du château, la mission de 1914 opéra de grands sondages en puits. Poussés jusqu'à 19 mètres de profondeur, ils atteignirent une couche de terrain que les tessons de céramique permettaient de dater de la fin du Cananéen moyen, soit d'environ 1100 avant notre ère. Il fallait donc, en Phénicie comme on l'a fait ailleurs, mener des fouilles en grande profondeur pour se débarrasser de la couche de déblais, incroyablement épaisse des basses époques. Le retour du D^r Contenau à Sidon en 1920¹, la reprise des recherches à Kafer-Djarra par M. Guigues² du Service des Antiquités de Syrie, accentuèrent l'impression de la nécessité d'une fouille complète du site de Sidon. M. Dunand l'a commencée ; il y faudra du temps, des expropriations étendues, mais nul doute que la découverte de l'ancienne Sidon, localisée par la configuration du terrain, soit aussi riche en résultats que celle de l'antique Byblos, la première des grandes fouilles de Phénicie.

Une campagne a eu lieu à la fin de 1940, campagne préparatoire de déblaiement, peut-on dire, où l'on s'efforce de créer un sol qui soit un point de départ pour la véritable fouille ; c'est une mise en route dont il y a peu à dire : tout à fait le type de travail un peu ingrat convenant à un moment

1. *Deuxième mission archéologique à Sidon (1920)*. Paris, 1924.

2. *Bulletin du Musée de Beyrouth*. Beyrouth, I, 1937, p. 35-76.

où les résultats n'en peuvent être que difficilement connus. La vraie fouille commencera sans doute à la prochaine campagne.

Châpur

Une mission française partie l'an passé pour l'Iran a dû y travailler à deux reprises, en campagne de printemps et en campagne d'automne : celle de M. R. Ghirshman, à Châpur, site dont il a commencé l'exploration avec M. G. Salles, au cours de deux saisons précédentes, en 1935-36 et en 1936-37. Châpur, situé à peu de distance à l'Ouest de la route qui mène de Bender-Bouchir à Chiraz, fut la capitale des rois Sassanides dont la dynastie remplaça celle des Parthes Arsacides en 226, et dura jusqu'à la conquête arabe en 637. Le lieu est connu par ses grandes sculptures rupestres du style de celles de Taq-i-Bostan, près Kirmanshah, et de Naksh-i-Rustem, près Persépolis. Là aussi, en raison de la masse énorme de matériaux accumulés, il a fallu procéder à un grand déblaiement du site avant d'entreprendre les premières recherches, couronnées, du reste, de succès. La ville, fondée au III^e siècle, dura jusqu'au XII^e où, après avoir subi de furieux assauts (dès le X^e siècle, le géographe Mukaddasi la dit en décadence et parle de ses remparts démantelés), elle fut définitivement ruinée.

Les entours immédiats de Châpur témoignent de sa grandeur passée ; au Nord du champ de décombres qui représente la ville, s'ouvre une gorge ornée de six grands bas-reliefs rupestres, glorifiant les hauts faits des rois sassanides ; ils furent signalés par les voyageurs dès 1809. Un peu plus loin, sur une paroi opposée à la gorge aux bas-reliefs, on trouve une grotte dont les murs ont été également préparés pour des reliefs rupestres qui n'ont pas été exécutés. Une statue de prince, haute de 8 mètres et taillée dans une colonne naturelle de la grotte, gît sur le seuil ; le globe de la coiffure adhère encore à la voûte et les pieds au sol. C'est jusqu'ici la seule œuvre en ronde-bosse connue pour la période sassanide.

Les deux chantiers ouverts sur l'emplacement de la ville,

lors de la première campagne¹, ont dégagé, l'un un ensemble votif composé de deux colonnes en l'honneur du roi Châpur I^{er}, l'autre un temple du Feu.

Le monument votif se compose de deux colonnes dressées chacune sur une base à gradins ; les deux bases sont contiguës ; chacune est précédée d'une pierre portant autrefois une petite stèle, et à la jonction des deux gradins s'élève, en avant, une autre base de deux dalles, qui fut peut-être le piédestal d'une statue du roi. Tout près du monument a été retrouvé un des deux lourds chapiteaux des colonnes, à peu près intact ; l'autre a été débité en pierres de constructions. Sur un fond de feuilles épanouies, des rinceaux en volute s'assemblent deux par deux et constituent la table supérieure du chapiteau. Des lettres grecques, marques de tâcherons, donnent à penser que les Perses ont employé des ouvriers de Syrie, volontaires ou captifs, comme ils ont employé les légionnaires romains prisonniers.

Le monument faisait partie d'un ensemble de constructions répondant à un plan général ; l'entre-axe des colonnes est parallèle à l'axe du temple du Feu. Sur le fût de la colonne de droite sont gravées, une inscription bilingue² de seize lignes en pehlvi sassanide, une de douze lignes en pehlvi arsacide, qui répondent aux treize premières lignes du sassanide, les dernières lignes restant sans correspondance.

L'inscription mentionne Châpur I^{er} (241-272), successeur d'Ardashir, fondateur de la dynastie ; le monument fut dédié en 266, par un fonctionnaire de la cour, et signale de façon expresse l'image du roi qui complétait l'ensemble. Il s'agit, vraisemblablement, d'une statue qui ne pouvait se trouver que sur une architrave joignant les deux chapiteaux, ou sur la base située en avant des colonnes (dans laquelle on a pu voir aussi un autel)³. S'il s'agit d'un buste, il a pu être placé, à la

1. G. SALLES et R. GHIRSHMAN, *Châpour ; rapport préliminaire de la première campagne de fouilles (1935-1936)*, in *Revue des Arts asiatiques*, X, 1936, p. 117-122.

2. R. GHIRSHMAN, *Inscription du monument de Châpour I^{er} à Châpour*, *ibid.*, p. 123-129.

3. [Des monuments de cette sorte ont existé en Grèce, de l'époque archaïque

palmyrénienne, à mi-hauteur des colonnes ; mais il est alors vraisemblable de supposer quelque chose d'analogue pour la seconde colonne ; nous ignorons quoi.

Le second chantier a permis le dégagement d'un bâtiment carré, composé essentiellement d'une grande salle de 14 mètres de côté. Cette salle avait, lors de son utilisation, son sol de 7 m. plus bas que le sol environnant ; on y descendait par un escalier voûté de 25 marches, disposé sur le côté Sud-Est. Les murs sont faits de deux parements remplis de blocage au mortier ; les angles répondent aux points cardinaux. Sur le mur Nord-Ouest qui a encore 14 m. de haut, se voient deux consoles dont chacune, à l'avant, est sculptée en protome de taureau, comme sur les chapiteaux achéménides ; les cornes et les oreilles étaient rapportées ; deux autres consoles, éboulées, étaient sur le mur Sud-Est, en face des premières ; ces supports soutenaient sans doute un auvent couvrant le pourtour de la cour. Un couloir extérieur borde la salle sur ses quatre faces ; sur ce couloir s'ouvrent, au milieu des façades, quatre grandes portes de plus de 4 m. de hauteur. Le couloir est voûté, à 4 m. du sol ; il est bordé de caniveaux pour l'évacuation des eaux du temple.

Ce bâtiment est analogue au temple du Soleil à Hatra en Mésopotamie, et aussi aux temples du feu découverts à Qasr-i-Shirin, près Kirmanshah, Kalé-Dauhtar au Khorassan et Gira entre Kazerun et Firuz-Abad. Le dégagement des constructions voisines a fait découvrir une dalle carrée à gradins, qui a peut-être fait partie de l'autel du feu que devait enfermer le temple.

Lors de la deuxième campagne¹, la Mission a dégagé le pavement de la grande salle, constitué par de larges dalles de 0 m. 90 de côté ; attenante à un couloir souterrain, une petite chambre répondait aux exigences du culte en ce qui

aux temps hellénistiques, et ils avaient été imités d'abord en Syrie (piédestaux distyles). — *La Réd.*]

1. R. GHIRSHMAN, *Les Fouilles de Châpour (Iran). Deuxième campagne 1936-37*, in *Revue des Arts asiatiques*, XII, 1938, p. 12-19.

concerne l'autel du feu : un endroit où les rayons du soleil ne peuvent pénétrer.

Au Sud-Est du temple, un massif sur lequel s'élevait une construction ruinée, en pierres sèches, s'est révélé la grande salle d'un palais, comblée après la chute du toit et dont on s'était servi comme noyau de terrasse. Le sol en est d'un mètre encore plus bas que l'entrée du temple. Le plan de la salle affecte la forme d'un carré ; sur chaque face, s'ouvre un l'iwan communiquant par une porte avec un couloir qui entoure la salle. Le décor est fait de niches peintes en noir, encadrées de grecques en rouge ; entre elles, des colonnettes engagées. La voûte, effondrée, était décorée de stucs à grands rinceaux feuillus peints, les feuilles en noir, leurs nervures roses, leurs tiges rouges. L'ensemble forme une suite de médaillons. Des fragments épars font penser qu'il existait en outre, dans la décoration, des figures d'animaux : cheval et éléphant (?). D'autres éléments s'apparentent aux motifs classiques des constructions sassanides de Kish, Ctésiphon, Damghan et Reï.

A l'Ouest de la salle, une cour était décorée de mosaïques dont le déblaiement n'est qu'amorcé ; le cadre est en tressé limité par une ligne de créneaux de part et d'autre.

Sans prétendre conclure, alors que la fouille n'en est qu'à son début, M. Ghirshman remarque cependant que, pour le temple, tous les éléments sont du domaine oriental : le plan est celui des autres sanctuaires à feu, les portes et leurs moulures s'inspirent de Persépolis, les protomes de taureaux sont une copie assez lourde de ceux de Suse.

Au contraire, le plan du monument du roi Châpur vient de Grèce, de Rome ou de Syrie ; le seul trait oriental (?) est la gravure d'une inscription à même le fût de la colonne. Au palais, tout le décor, grecques, denticules, acanthes, est d'un bel art hellénistique.

Cette constatation pose un problème. L'arrivée de la dynastie sassanide au pouvoir — qu'elle gardera plus de quatre cents ans (226-651) — est plus qu'un changement de dynastie : c'est le signal d'une réaction contre l'hellénisme introduit en Orient par la conquête d'Alexandre, contre la langue, contre

la religion et l'art, contre les usages. En politique, ce programme se traduit pendant toute la dynastie par une résistance opiniâtre aux empiètements de Rome et de Byzance. En art, se définit-il par un retour à l'art oriental des Achéménides et, par là, à l'art de l'Asie Occidentale ancienne ? Il l'essaie, mais n'y réussit qu'en partie ; et c'est tant mieux pour nous qui retrouvons, dans l'art sassanide, une des belles et originales étapes de l'art oriental.

Dans une étude récente¹, j'insistais — à la suite de M. W. Deonna, d'ailleurs² — sur la dualité des deux formules d'art qui se sont partagé l'antiquité : d'un côté, l'art réaliste s'efforçant à la traduction exacte de la nature, dont les Grecs sont les plus grands propagateurs ; de l'autre, l'art de l'Orient central, avant tout décoratif, avant tout épris de la ligne, se cantonnant dans l'ornementation des surfaces, et, s'il traite la figure humaine, y atteignant rarement avec perfection ; cet art fait même si peu de cas des facultés d'observation de ses artistes, qu'il stylise les figures animales comme à Suse. Lorsqu'il se plaît à la copie des animaux dans leurs mouvements et leurs luttes, il atteint une force inouïe, comme sur certaines plaques d'or de l'art des steppes, dont une étape lointaine, et moins adroite, est peut-être constituée par les bas-reliefs de Tell-Halaf ; mais il retourne à ses préférences, et ses attaques de félins contre les chevaux, par exemple, n'aboutiront qu'à former un motif décoratif, à l'exemple des bronzes à jours du Luristan, qu'on pourrait projeter en ombres chinoises et qui continueraient à valoir par leurs combinaisons de lignes.

Il en va un peu de même à l'époque sassanide ; le thème initial de l'art est la glorification du roi, comme à l'époque achéménide, qui répétait ce qu'avait fait l'époque assyrienne ; mais les différences abondent ; lorsque le monarque debout, dans un somptueux costume, bien oriental, reçoit l'investiture

1. *Les éléments de l'art perse*, in *Revue d'assyriologie*, XXXVII, p. 55-74.

2. *L'esprit classique et l'esprit primitif dans l'art antique*, in *Journal de psychologie*, 15 janvier 1937, p. 49-111.

des divinités, la scène rappelle encore certains thèmes de même esprit de l'art oriental ancien, avec une nuance de solennel et d'un peu compassé ; mais un esprit nouveau anime la composition : la recherche du volume se marque au Taq-i-Bostan, à Naksh-i-Rustem, à Châpur ; le relief y atteint presque la ronde bosse ; il vit, l'air circule autour de lui. Évoquons, par comparaison, la gêne que l'on éprouve devant la statue assyrienne, comme laminée, d'Assurnazirpal, que constituent deux effigies, face et dos, soudées ensemble, sans épaisseur.

Et puis, même dans la grande sculpture, l'art sassanide recherche un élément assez rare dans l'art occidental ancien : le roi à cheval ; il sera parfois digne et calme, mais le plus souvent l'artiste dominé par l'influence de ses confrères de la steppe, par les modèles qu'il a tant vus, par la nature essentiellement mobile de l'animal, lance ses chevaux à fond de course et retrouve, pour cela, le « galop volant mycénien ». Cette influence de l'art scytho-sarmate déborde dans les représentations de chasses : galopades de biches et de sangliers poursuivis, soit gravées sur les coupes sassanides¹, soit sculptées au Taq-i-Bostan, où, pressées en groupe, les bêtes traquées décrivent dans leur fuite une véritable courbe descendante, comme un flot qui s'écoule en cascade. C'est cette alliance, inconsciente peut-être, entre l'art occidental et l'art du centre-Orient qui donne toute sa saveur à l'art des Sassanides.

Mais, dans les constructions de Châpur, il n'en est pas ainsi ; de même que l'art achéménide naissant a été obligé d'emprunter, sinon les formes, du moins le décor de ses palais à ses prédécesseurs hors d'Iran, les Assyriens — car à la venue des Perses il n'y avait rien de tel en Iran —, l'art sassanide à ses débuts a dû, en attendant, emprunter à ce qui existait avant lui : à l'architecture hellénistique. On ne crée pas un style architectural en partant d'un mors de cheval ou d'une

1. L'exposition sassanide de la Bibliothèque Nationale avait été conçue de façon à faire sentir ces contrastes : moulage d'une niche et du décor de Châpur, photographies de reliefs rupestres, d'une part ; argenterie, tissus, de l'autre. Cf. le Catalogue : *Bibliothèque Nationale. Les Arts de l'Iran : L'Ancienne Perse et Bagdad*. Paris, 1938.

boucle de ceinturon. C'est peu à peu que l'art sassanide s'émancipe et crée le style personnel qui restera dans les palais musulmans. Il est intéressant de retrouver dans Châpur un des points où l'influence hellénistique a su, au début de la dynastie, se conserver avec tant de vitalité.

Nous profiterons de la rareté des recherches pour faire le point sur les découvertes de deux grands chantiers de fouilles françaises dont les résultats, exposés à mesure des campagnes, année par année, gagneront à être appréciés d'ensemble. Il s'agit de Ras-Shamra¹ au Nord de Lattaquié, à la limite extrême de l'ancienne Phénicie, et de Tell-Hariri² en Syrie sous le mandat français, à la lisière, près d'Abu-Kémal.

Ras-Shamra

Le site de Ras-Shamra, dont on sait maintenant que c'était l'ancienne ville d'Ugarit, domine, à un peu plus d'un kilomètre de distance, le rivage du port de Minet-el-Beïda. M. Cl. Schaeffer y a déjà conduit onze campagnes de fouilles, sans avoir, à son estimation, dégagé plus d'un huitième de la ville, beaucoup du quartier du port restant aussi à déblayer³.

Le pays a été habité dès l'apparition de l'homme sur la côte ; un peu au Nord du site, la mission a découvert des traces d'une occupation paléolithique, avec des coups de poings chelléens ou acheuléens.

A Ras-Shamra même, la fouille a délimité cinq niveaux ; au plus profond, le Ve, vers 18 mètres de profondeur, en contact avec le roc, tessons et outils d'os près de foyers attribuables au Néolithique ancien, ce qui est une preuve de plus de l'existence si souvent niée du Néolithique en Syrie.

1. *Revue archéologique*, 1934, p. 20 ; 1935, p. 186 ; 1936, p. 177 ; 1937, p. 170 ; 1938, p. 187 ; 1939, p. 212 ; 1940, p. 102.

2. *Ibid.*, 1935, p. 178 ; 1936, p. 174 ; 1937, p. 167 ; 1938, p. 185 ; 1939, p. 205.

3. Rapports préliminaires des fouilles, dans *Syria*, depuis 1929, par le directeur de la mission. Cf. le début d'une série d'études de M. Cl. SCHAEFFER (*Ugaritica*, Paris, I, 1939).

Ces tessons présentent des traits communs avec ceux qui ont été recueillis à Chagar-Bazar sur le Habur, à Jédeideh dans la basse vallée de l'Oronte et à Sakjé-Geuzi, en Haute-Syrie. On peut donc présumer sur tous ces territoires, et à cette période, une population à traits communs.

Le IV^e niveau, entre 16 et 12 mètres de profondeur, nous conduit à l'Énéolithique ou Age du Cuivre, où l'outillage précédent (pierre et os) n'est pas abandonné, mais où abondent les fragments d'une céramique très évoluée, peinte d'une seule couleur le plus souvent, parfois polychrome et analogue à ce qu'on trouve à Tell-Halaf, Karkémish, Hama, Chagar-Bazar et Arpachiyah. Les ressemblances avec le Minoen ancien I sont telles qu'on ne peut faire autrement que diminuer la part de l'Égypte prédynastique sur sa formation, pour penser à l'Asie.

Au début du III^e niveau, nous sommes encore au IV^e millénaire, car la céramique peinte est identique à celle des couches supérieures d'Arpachiyah et d'Obeid ; certains spécimens, même, ont des ressemblances avec le Jemdet-Nasr. Puis nous touchons à l'époque de Sargon d'Agadé sur la côte : que l'on fasse de Yarimuta, qu'il occupa, Simyra-Areimé au Sud de Tartous¹, ou l'actuelle Lattaquié². Au III^e millénaire, le site de Ras-Shamra fut le siège de troubles profonds, car la céramique recueillie plus haut dans le niveau est en décadence, et rappelle celle des IV^e et V^e niveaux. M. Schaeffer estime que le début du III^e millénaire est l'époque de l'installation des Cananéens ou Proto-Phéniciens dans la Syrie du Nord. A la fin du millénaire, Ugarit a crû en puissance.

Au début du II^e millénaire (nous sommes au II^e niveau), on a construit là un sanctuaire à Dagon, un autre à Baal ou Hadad, fils de Dagon, d'où l'identité parfaite du plan des deux temples. Baal, d'ailleurs, n'était pas un dieu primitif des Sémites ; sous le nom de Tésob, c'était le dieu principal

1. R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique*. Paris, 1927, p. 511.

2. Ch. VIROLLEAUD, *La légende phénicienne de Danel*. Paris, 1936, p. 8.

des Hurrites établis dans la Syrie du Nord. Lors des lettres d'Amarna et des tablettes de Boghaz-Keui (seconde moitié du II^e millénaire), Ugarit est plusieurs fois mentionnée ; de même dans une lettre de Hammurapi, roi de Iamhad (Alep) — à ne pas confondre avec le roi de Babylone du même nom — trouvée dans les archives de Mâri (Tell-Hariri).

Le début du II^e niveau coïncide avec la chute du Premier Empire de Babylone, l'invasion des Kassites. Il est marqué, à Ras-Shamra, par des tombes où se rencontrent des parures analogues à celles de la jarre d'offrande de Byblos¹, qui sont de type du Nord et ont passé en Europe : torques, épingles à tête renflée et col perforé. En raison des événements, Ugarit se rapproche plus étroitement des pharaons de la XII^e dynastie ; ces rapports sont attestés par un collier au nom de Senousrit I, une statuette de la princesse Chnoumit devenue femme de Senousrit II, des sphinx au cartouche d'Amenhemet III, une statuette assise de Senousrit-Ankh, sans doute ambassadeur d'Égypte.

Mais cette influence ne fut pas la seule ; on trouve trace de celle de la Crète, alors au Minoen moyen, sous forme de vases importés recueillis dans le II^e niveau. Ces rapports prirent d'autant plus d'importance par la suite, que le mouvement hyksos disloquant l'Égypte laissa le champ libre à l'un des peuples en mouvement à cette époque : les Hurrites, qui dominèrent peut-être un temps la ville. Aux XVIII^e et XVII^e siècles, la prospérité revient ; de nouveaux quartiers de la ville sont édifiés où les maisons en pierre ont chacune un caveau funéraire sous une pièce du rez-de-chaussée. Ce caveau, carré ou rectangulaire, a des murs légèrement inclinés qui supportent un toit en grandes dalles plates. Dans le mobilier funéraire, se voient des vases cananéens, des imitations de

1. P. MONTET, *Byblos et l'Égypte*. Paris, 1928, p. 111 et 122. — H. HUBERT, *De quelques objets de bronze trouvés à Byblos, in Syria*, 1925, p. 16. — On donne à ces objets comme centre de dispersion les Balkans et le Danube moyen, d'où ils ont essaimé à l'Ouest jusqu'au Rhin, à l'Est jusqu'au Caucase, au Sud jusque sur la côte syrienne. Il ne paraît pas impossible de supposer une progression différente, et de voir le point de départ en Iran ou au delà vers le Nord-Est.

types du Minoen moyen, des cruches noires ou brunes à décor gravé incrusté de blanc, qui sont la marque de l'époque hyksos; également de courtes épées dont la garde présente des rudiments de protubérances, qui se retrouvent à Mycènes.

Ceci nous mène à l'expulsion des Hyksos et à la mainmise des pharaons sur la Syrie, au cours d'une foudroyante campagne de Thoutmès I, en 1535. Sous Thoutmès III, Ugarit devient base navale égyptienne; cependant l'influence hurrite reste grande; elle est attestée par un vocabulaire bilingue sumérien-hurrite¹. Ces Hurrites, les pharaons les brisèrent complètement avant de se faire un allié du royaume de Mitanni qu'ils avaient fondé, volte-face qui s'explique par la crainte d'un danger commun, le péril hittite. Grâce à cette alliance, la paix fut assurée à Ugarit jusque vers 1360. Pendant cette période, la ville connut sa plus grande prospérité, si l'on en juge par les demeures confortables dont on a retrouvé les ruines; salles de bains, installations hygiéniques étaient habituelles à l'époque. La tombe de famille, située sous la courette d'accès, ou sous une pièce du rez-de-chaussée, se perfectionne et imite les tombes d'Isopata en Crète. Un dromos à escalier conduit à la porte du caveau dont la voûte, de ligne ogivale, est en encorbellement.

Le mobilier funéraire est riche, et toutes les dispositions sont prises pour que le mort ne manque jamais des offrandes d'aliments et de boisson qui lui sont nécessaires dans l'au-delà.

Le commerce du port, aux x^ve et xiv^e siècles, prend un nouvel essor; on y voit des magasins où sont entassées les jarres à huile ou à vin, les flacons désaxés appelés *bilbils* qui sont des récipients à huile parfumée, des boîtes à fard en albâtre ou en ivoire de modèles égyptiens. Les vases de Crète continuent à être importés (magnifique rhyton décoré d'un poulpe, par exemple), et sont imités sur place. Une pyxide d'ivoire, dont on a retrouvé le couvercle, représentait la déesse maîtresse des animaux en costume créto-mycénien. Au Sud-

1. F. THUREAU-DANGIN, *Vocabulaires de Ras-Shamra*, in *Syria*, XII, 1931, p. 264.

Ouest du temple de Baal, la mission recueillit une coupe et une patère en or, décorées, l'une de motifs mycéniens, égyptiens et syriens, l'autre d'une chasse en char du plus beau style.

Ces productions, rapprochées des représentations des tombes égyptiennes, donnent occasion à M. Cl. Schaeffer de proposer de voir dans les Keftiu des colons égéo-mycéniens établis sur la côte syrienne.

1^{er} niveau. — Un tremblement de terre et un raz-de-marée éprouvèrent gravement Ugarit au milieu du xiv^e siècle, et la cité connut, en outre, la menace des Hittites dont se gardaient, l'une après l'autre, toutes les villes de Canaan. En raison de la proximité de l'Empire hittite, Ugarit crut de son intérêt d'abandonner l'Égypte, et, à la bataille de Qadesh, au début du xiii^e siècle, Ramsès II compta des soldats d'Ugarit parmi les troupes de la Confédération hittite qui se mesura contre lui. Presque aussitôt après, il y eut réconciliation, puisqu'un scribe royal égyptien, Maïmi, dédiait une stèle dans le temple de Baal. Tout le xiii^e siècle, grâce à ce renouveau d'amitié, fut tranquille, mais il semble, des crânes recueillis (type méditerranéen), qu'un fort contingent de population mycénienne vécut à Ugarit, éliminant peu à peu l'élément proto-phénicien local, auquel on avait dû, précédemment, ce prodigieux essor littéraire que nous connaissons par les tablettes alphabétiques dont nous avons parlé à plusieurs reprises les années précédentes. L'invasion des Peuples de la Mer mit fin à l'existence, du moins prospère, d'Ugarit. Par la suite, les Assyriens ne la mentionnent pas. Quelques tombes de l'âge du Fer, un petit trésor de statères archaïques grecs, quelques monnaies romaines montrent que toute vie ne s'était pas retirée du site, mais combien ralentie !

Cette histoire d'Ugarit, telle que nous la racontent les fouilles, est, à quelques variantes près, celle des cités cananéennes sur lesquelles on est renseigné aujourd'hui. Canaan est une marche, un poste avancé, un passage. En butte, tour à tour, aux menaces de leurs puissants voisins, les villes changent d'alliances ; celle qui l'emporte, pour chacune, au cours de l'histoire, c'est celle de la grande puissance la plus

proche ; pour Byblos, ce fut l'Égypte. Pour Ugarit, les Hittites entrèrent en balance avec les Égyptiens, et une influence ressentie bien ailleurs, mais moins forte, y prévalut aussi : l'influence égéo-minoenne dont celle de Mycènes, modelée sur la première, pour ainsi dire, ne fut qu'un prolongement. En face de Chypre, qu'on aperçoit, dit-on, par temps clair, Ugarit devait être plus que toute autre sensible à l'influence de l'Égée. Les tombes si particulières, la céramique étrangère si abondante, sont autant de témoignages de cette influence. L'art des cités phéniciennes est toujours un compromis ; mises à part les franches importations d'Égypte ou de l'Égée, que voyons-nous ? A Byblos, le tombeau de Ahiram dont le décor dérive de l'Égypte. A Ras-Shamra, l'ivoire à la déesse, de conception mycénienne ; les patères dont le décor se réduit à des éléments imités, deux stèles représentant, l'une le Baal tenant le foudre, l'autre le dieu à tête surmontée d'une feuille, mélange de mésopotamien et de hittite ; à Sidon, à basse époque, les sarcophages anthropoïdes qui sont inspirés de l'Égypte. Ce qui caractérise l'art phénicien, c'est le fondu de ces éléments disparates, réalisé au point de créer un tout harmonieux.

La littérature que nous ont révélée les tablettes de Ras-Shamra est avant tout religieuse ; quelles que soient les adjonctions qu'ait reçues la croyance primitive, sa nature originelle y transparait assez ; comme en Mésopotamie pour la religion de Sumer, c'est le culte des forces de la nature, des grands principes de fertilité et de fécondité. Il semble bien que ce type de religion soit général en Asie Occidentale ancienne, aux hautes époques, c'est-à-dire avant l'arrivée des Sémites ; devant la généralisation d'un caractère commun à tous les territoires qui ont connu la civilisation d'Obeïd, on est assez tenté d'attribuer cette religion précisément à ceux qui étaient porteurs de cette civilisation.

La présence dans les tombes de cette période, notamment à Ur, de statuettes féminines à tête ophiomorphe, tenant parfois un enfant qu'elles allaitent, n'est pas pour faire rejeter cette hypothèse.

Mâri

Avec les fouilles de Mâri, nous nous éloignons de Sumer ; nous sommes presque à l'extrémité d'Akkad, non loin de ce fleuve Habur, sur le cours supérieur duquel se sont fondés les établissements prospères de l'époque mitanienne ; mais en un point où l'influence sémitique fut prépondérante, du moins à l'époque de son grand rayonnement, au temps de la I^{re} Dynastie de Babylone. Mais auparavant ? Les fouilles amènent à des constatations qui peuvent être, je crois, interprétées comme celles du site d'Assur. Dans les assises successives d'un temple à Ishtar, en pleine activité au début du III^e millénaire, les découvertes nous ramènent à l'art sumérien. Même si l'on admet que certains monuments sont d'un modèle adopté par des Sémites conquérants (M. Parrot propose de voir dans un panneau à incrustations, assez analogue à « l'étendard » d'Ur, la commémoration d'une victoire sémitique), la formule est sumérienne, comme au temple archaïque d'Ishtar à Assur ; les statuettes exhumées appartiennent à la seconde moitié de la Période Dynastique Archaïque, qui répond à la lignée des vieux dynastes de Lagash, depuis Ur-Nanshé. Toute l'Asie Occidentale civilisée, aux débuts du III^e millénaire, est de culture sumérienne ou au moins perméable à cette culture, comme l'indiquent les similitudes de l'art en Égypte et en Sumer : aux périodes prédynastique et thinite d'une part, Uruk et Jemdet-Nasr de l'autre, similitudes qui supposent jusqu'à la côte, une imprégnation sumérienne.

Au contraire, les archives de Mâri nous font connaître qu'autour de 2000 avant notre ère, tout gravite autour de Babylone. Les fouilles de Mâri ont projeté une vive lumière sur l'histoire de cette partie de l'Asie à cette époque ; elles nous initient à la diplomatie orientale, comme le feront, au milieu du II^e millénaire, les tablettes d'Amarna.

Une importante conséquence du déchiffrement de ces tablettes a été d'affirmer la contemporanéité de rois que l'on croyait d'époques différentes, sur le vu de témoignages historiques, tardifs il est vrai. Par suite, il conviendra désormais

de rabaisser la date de Hammurapi de Babylone ; la question est de savoir dans quelle proportion. L'unanimité est loin d'être faite sur ce point. M. A. Parrot maintient la date d'accession de Hammurapi à 2000¹, comme l'a établie M. Thureau-Dangin². M. Albright adopte 1870 et pour la fin de la dynastie 1670 environ³. M. S. Smith va plus loin, puisqu'il suggère 1850, et peut-être même 1800⁴.

A Ras-Shamra, M. Cl. Schaeffer a rencontré les objets attribuables à la I^{re} dynastie à un niveau plus récent que celui des monuments de Senousrit II ; les cylindres de cette période, notamment, ont été trouvés dans des tombes datées par la céramique et les scarabées des XVIII^e et XVII^e siècles ; c'est une preuve de plus.

De toutes façons, nous voyons, comme je l'estimais nécessaire dès 1931⁵, l'accord tendre à se faire sur une réduction, sinon une disparition de cette période de deux ou trois siècles au cours de la première moitié du II^e millénaire, où tous les pays de l'Asie Occidentale semblaient plongés dans un sommeil prolongé, que les historiens qualifiaient de période d'éclipse, et pour laquelle on ne connaissait ni textes ni monuments.

D'importants fragments de fresques de Mâri nous renseignent sur ce qu'était le décor des palais aux environs de 2000 avant notre ère : quelques statues humaines ou animales, d'assez grande taille et de la peinture sur les murailles, tout comme ont fait les Assyriens pour leurs palais de province (Tell-Ahmar, par exemple), au temps où ils revêtaient le bas des murailles des palais de leur capitale de grandes plinthes d'albâtre sculpté. Toute cette région, privée d'une pierre à grain fin, a beaucoup pratiqué la peinture, soit qu'on l'em-

1. *Syria*, XIX, 1938, p. 182.

2. *Revue d'assyriologie*, 1927, p. 181 ; 1937, p. 185. [E. Walter ANDRAE. *Handb. d'Archaeol.* (1939), de W. OTTO, I, 695, propose vers 2000-1700. — *La Réd.*]

3. *Bulletin of American schools of Oriental research*, 1938, p. 19.

4. *Antiquaries journal*, 1939, p. 46.

5. *Manuel d'archéologie orientale*, II, p. 830.

ployât seule, soit qu'on en fit un revêtement de pierres grossières, comme le basalte, en Syrie et en pays Hurri.

Les conventions du dessin

Les conventions que suit le dessin en Asie Occidentale viennent d'être étudiées de nouveau, et plus complètement qu'on n'avait fait jusqu'ici, par M. Flavigny, architecte et diplômé de l'École du Louvre¹. Il insiste très justement sur la nécessité de ne pas invoquer constamment l'inexpérience et l'inhabileté de l'artiste, qui rend ce qu'il voit d'une façon différente de la nôtre ; mais il nous faut admettre que le dessin (les volumes exprimés sur une surface), est toujours le résultat de conventions, même le nôtre. Nous dessinons les objets, par rapport à nous, tels que nos yeux les voient ; les Mésopotamiens tels qu'ils savent qu'ils sont, en s'efforçant de rendre sensible ce que nos yeux ne peuvent apercevoir. Ceci entraîne à des rabattements de parties d'objets vues de profil, afin de nous les présenter de face, et, puisque la perspective n'est qu'une illusion, à l'interprétation des bas-reliefs à registres comme une prospection d'un champ visuel où notre œil commence par ce qui est le plus près de nous, pour gagner plan par plan les lointains. Tout ceci n'empêche pas nombre d'artistes mésopotamiens d'avoir été insuffisants ; mais leur méthode même ne doit pas être jugée selon les règles qui ont inspiré la nôtre.

Doura-Europos

L'application de ces règles — conjointement à des emprunts aux traditions hellénistiques, car nous sommes à une époque où l'Occident a envahi l'Asie — se retrouve dans les peintures de la Synagogue de Doura, que nous présente M. Du Mesnil du Buisson, un des fouilleurs de la Mission de Doura-Europos².

1. R. C. FLAVIGNY, *Le dessin de l'Asie occidentale ancienne et les conventions qui le régissent*. Paris, 1940.

2. DU MESNIL DU BUISSON, *Les peintures de la synagogue de Doura-Europos, 245-256 après J.-C.* Paris, 1939.

On sait comment Doura-Europos, aujourd'hui Salihiyé, bastion avancé de Rome, succomba sous les coups des Perses en 256 de notre ère. Nous avons accoutumé, depuis ces dernières années, d'apprécier à sa juste valeur la part de Palmyre dans la peinture byzantine, et notamment dans la formation de l'iconographie chrétienne. Or, ce que nous donnait Palmyre, mais avec une certaine parcimonie, nous est abondamment offert par Doura ; mieux partagée, elle a conservé plus de témoignages de son art pictural que son inspiratrice.

En voyant l'aire couverte par ces traditions (Palmyre est à mi-chemin entre la côte et Doura), on mesure l'étendue du rayonnement de cette école de Palmyre et ce qu'elle a pu apporter à l'Europe, grâce aux « Syriens » comme on nommait les Orientaux au temps des Mérovingiens, lorsque tout le commerce d'outre-mer était entre leurs mains. L'esprit de tolérance qui animait les habitants de Doura est visible dans la diversité des lieux de culte qui y ont été découverts : sanctuaire où sont peints le sacrifice des légions romaines et celui d'une riche famille locale qui suit la mode de Palmyre, chapelle, mithræum, synagogue où nous vérifions que la proscription des images ne jouait pas au milieu du III^e siècle chez les Juifs de Doura, et que, dès cette époque, il existe en Orient des types consacrés pour figurer les personnages et les scènes de l'Ancien Testament.

Dès ce moment, les prophètes, par exemple, sont reconnaissables aux banderoles écrites qu'ils déployaient devant eux ; ce sera, en plein Moyen-Age, la façon de les représenter encore, quoique la banderole soit alors plus discrète.

Grâce aux fouilles de Doura-Europos, nous possédons un nouveau maillon de la chaîne qui unit la civilisation occidentale à celle de l'ancien Orient.

G. CONTENAU.

LE SOMMIER D'ULYSSE

Dans le célèbre récit qui doit ouvrir à Ulysse les bras de Pénélope, le héros, rappelant à l'épouse prudente comment il façonna le cadre de leur lit dans le tronc d'un vieil olivier, évoque pour finir l'aménagement du sommier :

Ἐν δ' ἑτάνυσσ' ἱμάντα βοός φοίνικι φαεινόν¹.

Le sens général de ce vers n'est pas douteux : entre les montants de bois, ce sont des lanières de cuir tendues sans raideur qui forment, pour les divers accessoires de la literie, un support très comparable aux toiles ou filets de nos lits de camp, voire au treillage de nos sommiers métalliques. Mais sur la disposition exacte du prototype homérique, les commentateurs ne sont pas tout à fait d'accord.

Les uns, avec Ameis², prennent au sens étroit le singulier ἱμάντα βοός : il s'agirait d'une seule courroie très longue fixée alternativement sur chaque côté du lit pour former un zigzag. D'autres, avec Koch³ et Pierron⁴, préféreraient donner à l'expression un sens collectif : ἱμάντα βοός signifierait alors un entrelac de courroies en cuir de bœuf « lederne Riemenwerke ». Grashof⁵, dont Buchholz⁶ reproduit simplement l'opinion, avait fait d'avance la critique de ces deux interprétations : il semble impossible qu'une unique courroie ait été

1. *Od.*, XXIII, 201.

2. *Od.*, éd. 1877.

3. *Od.*, éd. 1873.

4. *Od.*, 2^e éd., 1887-1888.

5. *Über das Hausgeräth bei Homer und Hesiod*, p. 18.

6. *Homerische Realien*, II, 2^e Part., pp. 151-152.

assez longue pour constituer le sommier d'un lit de deux personnes. En revanche, le sens collectif qu'il faudrait attribuer à ἱμάς dans l'autre hypothèse ne se rencontre nulle part. La critique paraît pertinente, mais la solution que propose Grashof n'est guère soutenable non plus : il verrait dans ἱμάς une simple sangle servant de poignée ou de main courante au-dessus du lit. En présence d'opinions aussi contradictoires, les derniers éditeurs gardent une prudente réserve, et V. Bérard, sans prendre parti sur l'arrangement même des lanières, traduit le vers 201 : « J'y tendis des courroies d'un cuir rouge éclatant. »

Là où les philologues hésitent, l'archéologie peut fournir aujourd'hui les éléments d'une solution.

Jusqu'à présent, à vrai dire, aucun monument figuré ne nous faisait connaître la manière dont étaient constitués les sommiers homériques. Nous n'étions guère mieux renseignés sur ceux de l'époque classique, en dépit des innombrables représentations que nous offrent les vases peints : lits d'apparat ou lits funéraires y sont, en effet, dessinés de profil, à de rares exceptions près, et sont garnis de tapis ou de coussins qui en dissimulent le sommier.

Une découverte récente est venue combler cette lacune. Il s'agit de deux sarcophages contemporains de la guerre de Troie. D'un type tout nouveau, ils font songer, dès le premier coup d'œil, à la description d'Ulysse.

En 1937, l'École française d'Athènes fouillait, sur le rivage occidental du golfe de Mirabello¹, l'emplacement de l'antique Olonte². A l'isthme de Spinalonga, sur le petit promontoire de Poros, s'étendait une nécropole préhistorique. Une soixantaine de tombes assez misérables étaient identifiées dans des creux de rocher. On y reconnaissait des sépultures qui utilisaient tantôt des pithoi couchés et tantôt des larnakes, ou

1. En Crète orientale.

2. Sur ces recherches, cf. *BCH.*, LXI, 1937, *Chronique*, pp. 473 sqq., et *CRAI.*, 1939, pp. 272 sqq. Nous préparons un travail d'ensemble sur les fouilles préhelléniques de cette région.

sarcophages rectangulaires d'argile, très communs en Crète¹. L'examen du mobilier funéraire, exclusivement composé de types mycéniens abâtardis, ainsi que l'absence d'objets en fer, conduisaient à dater cette nécropole de la fin du MR III *b*, c'est-à-dire du XII^e siècle. Deux tombes, les sépultures 4 et 9, méritent de retenir ici notre attention.

La première (fig. 1) était une fosse rectangulaire assez vaste, adossée au Nord à un banc de rocher et limitée sur les trois autres côtés par des murs construits en petites pierres. Le sarcophage, orienté Est-Ouest, était placé le long de la paroi septentrionale de la tombe ; c'est une larnax en terre cuite, de forme quadrangulaire, à pieds courts. Elle mesure, après reconstitution partielle au Musée de Néapolis, 1 m. 08 sur 0 m. 45 ; elle présente, à 0 m. 03 au-dessus du fond, quatre « sangles » : bandes en terre cuite épaisses de 0 m. 018 et larges de 0 m. 20 environ, qui joignent les deux longs côtés du sarcophage. Sous le poids des terres, ces « sangles » s'étaient brisées et affaissées, mais elles sont pourtant bien reconnaissables sur les photographies prises lors de la fouille (pl. I). Au-dessus d'elles se trouvaient les débris d'un squelette dont le crâne était placé vers l'Ouest ; au-dessous, de petits fragments d'os presque réduits en poussière, un peu de cendre et un bijou d'or en forme de doubles cornes². Des offrandes funéraires accompagnaient le cadavre : près de la tête, trois couteaux et un miroir de bronze³, ainsi qu'un vase en « gimblette »⁴ brisé ; à l'extérieur du sarcophage, des tessons appartenant à

1. Cf. l'étude de XANTHOUDIDIS, 'Εφ.Αρχ., 1904, col. 7 sqq.

2. Ce genre de boucles d'oreilles n'est pas inconnu en Crète à la fin de l'époque minoenne, cf. BSA., XXVIII, 1926-1927, pl. XVIII, VII A₁, VII B₁, V (Mavrospelio).

3. La forme étroite de ces couteaux est courante en Crète, cf. EVANS, *Prehist. Tombs*, p. 34, n° 13 *a*, fig. 31 et p. 66, fig. 71. Le miroir s'intègre aussi dans une série bien représentée, cf. *Palaikastro*, pl. XXV, C et D ; 'Αρχ. Δελτ., IV, 1918, p. 82, fig. 27, n°s 6 et 7 ; BSA., XXVIII, 1926-1927, p. 253, fig. 6, n° 7, etc.

4. Ces vases en « gimblette », anneaux creux à section carrée ou ronde, avec goulot vertical et anse fixée sur le dessus, sont une des formes les plus curieuses de la Crète post-minoenne. Cf. 'Αρχ. Δελτ., IV, 1918, p. 67, fig. 11, n° 2.

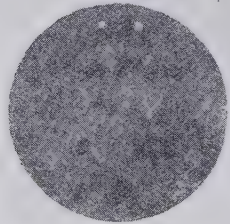
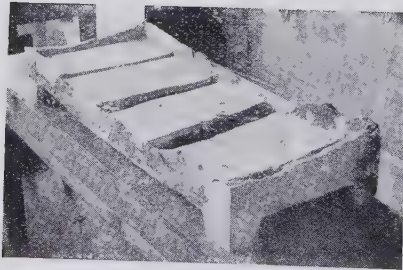
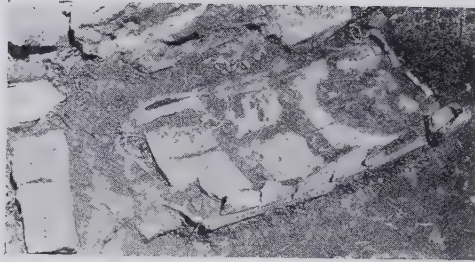


Fig. 1. — Poros. Tombe 4 avec son mobilier.

de nombreux vases dont un seul, du type « à étrier », a pu être reconstitué. ✓

La tombe 9 (cf. fig. 2) était logée dans un simple creux de rocher sans trace de mur. La larnax, du même genre que la précédente, avait aussi même orientation¹. Au-dessus des sangles un squelette en très mauvais état présentait, autant qu'on put s'en rendre compte, une disposition analogue à celui de la tombe 4. A côté des ossements, il y avait un grand skyphos et un vase à étrier de forme globulaire². Entre les sangles et le fond du sarcophage, quelques débris d'os étaient, comme dans l'autre sépulture, presque tombés en poussière ; ils voisinaient avec les fragments d'une « gimblette » et d'un petit vase à étrier aplati. Une grande cruche à embouchure oblique était renversée à l'extérieur de la larnax³.

Si l'on tient compte de l'extrême pauvreté de la nécropole, le nombre et la qualité des offrandes funéraires recueillies dans les tombes 4 et 9 prouvent que ces deux sépultures étaient destinées à des personnages d'importance. Leur inhumation a dû revêtir une forme solennelle, que l'on se représente sans peine d'après les données fournies par la fouille. Le mort était couché⁴ sur les sangles comme sur un lit funèbre ; il était paré de riches vêtements, gardait sur lui ses bijoux et tenait encore ses armes ; ses familiers déposaient auprès de lui des vases précieux⁵. Quand, plus tard, le corps se putréfiait, les ossements les plus considérables, crâne, os des membres, etc., demeuraient en place, ainsi que les armes et les vases que leur grosseur empêchait de glisser entre les sangles. Il n'en était pas de même des côtes, vertèbres et autres ossements de

1. Elle n'a pu être restaurée.

2. Le skyphos présente un décor de chevrons sur l'épaule ; les motifs qui ornaient les vases à étrier des deux tombes sont effacés, comme pour la plupart des vases d'Olonte, par le séjour dans une terre très imprégnée de sel marin.

3. Sur l'épaule de cette cruche, on distingue un motif de palmettes très effacé.

4. D'après l'étude de Xanthoudidis citée plus haut, il faut 0 m. 80 à 1 mètre pour qu'un adulte puisse être déposé directement dans un sarcophage.

5. C'étaient surtout des flacons de parfums, « gimblettes » et vases à étrier, dont on comprend aisément l'offrande dans les tombes.



Fig. 2. — Poros. Mobilier de la tombe 9.

petite taille qui allaient rejoindre au fond les résidus de la décomposition et subissaient par ce fait une destruction plus poussée. La présence, au milieu de ces restes informes, de quelques débris carbonisés et de cendres prouve que les vêtements tombaient eux aussi en poussière dans le fond des larnakes. Et c'est également à ce niveau que l'on trouve les tout petits vases et les bijoux comme le pendentif d'or.

Retenons de cette reconstitution l'analogie qui existe entre les sarcophages à sangles et les lits funéraires. L'aménagement des sangles avait, certes, pour effet de ralentir la putréfaction des cadavres, en les isolant du fond des sarcophages ; mais cette disposition était empruntée de toute évidence au mobilier utilisé par les vivants. Les sangles funéraires doivent correspondre, dans la réalité de la vie quotidienne, aux larges bandes de cuir qui étaient tendues d'un montant à l'autre du lit et formaient le sommier¹. A défaut d'autre document, les sarcophages d'Olonte constituent donc une excellente illustration pour le récit d'Ulysse à Pénélope. Il y a toutes chances pour que la traduction de V. Bérard soit la bonne, et que le singulier *ιμάς* ait par exception une valeur collective, désignant, dans le cas présent, une série de courroies parallèles.

Paris, janvier 1941.

Henri VAN EFFENTERRE.

1. Les rites funéraires décrits par Homère ignorent l'usage des lits de parade : la pratique de l'incinération les avait fait remplacer par des bûchers. Mais on sait comment les coutumes réelles des temps mycéniens ont été transposées dans la légende homérique et ont subi l'influence d'habitudes plus modernes. A une époque très voisine de la guerre de Troie, quand le mode d'enterrement le plus courant était encore l'inhumation, l'existence de sarcophages à sangles établit que les lits funéraires n'étaient pas inconnus. Les uns et les autres avaient un modèle commun, le lit domestique dont la disposition était peu sujette à changement et dut rester immuable jusque bien après l'époque d'Homère.

LE SERMENT DE PLATÉES

Lycurgue et Diodore¹ nous ont conservé le serment que les Grecs auraient prononcé avant la bataille de Platées. Une stèle du iv^e siècle av. J.-C., récemment publiée², fait connaître du même texte une version qui comporte quelques variantes. Voici la transcription procurée par l'heureux inventeur et éditeur du document³ :

Ὅρκος δὲν ὤμοσαν Ἀθηναῖοι ὅτε ἤμελλον
μάχεσθαι πρὸς τοὺς βαρβάρους.
Μαχοῦμαι ἕως ἂν ζῶ καὶ οὐ περὶ πλέονος
ποήσομαι τὸ ζῆν ἢ τὸ ἐλεύθερος εἶναι κ-
5 αὶ οὐκ ἀπολείψω τὸν ταξιλόχον οὐδὲ τὸ-
ν ἐνωμοτάρχην οὔτε ζῶντα οὔτε ἀποθαν-
όντα καὶ οὐκ ἄπειμι ἐὰν μὴ οἱ ἡγεμόνες
ἀφήγωνται, καὶ ποήσω ὅτι ἂν οἱ στρατηγ-
οὶ παραγγείλωσιν καὶ τοὺς ἀποθανόντ-

1. LYCURGUE, *Contre Léocrate*, 80-81 ; DIODORE, XI, 29 (cf. XI, 3).

2. Par Louis ROBERT, *Études épigraphiques et philologiques* (1938), chap. VII, *Inscriptions du dème d'Acharnai*, pp. 293 sqq., avec un commentaire très documenté et une reproduction photographique. — La même stèle porte le serment éphébique. Elle a été gravée et dressée par les soins du prêtre d'Arès et d'Athéna Areia, dans le sanctuaire de ces divinités, à Acharnes. Gravure *stoichèdon*.

3. Deux fautes d'impression (l. 8 ποήσω omis, l. 29 ὁμωμένων) ont été signalées par G. KLAFFENBACH, *Gnomon*, 1939, p. 505, n. 3, et la première déjà par L. ROBERT lui-même, *Rev. de Phil.*, 1939, p. 128, n. 4. — A la l. 17 la forme ἐργομένους est remarquable (cf. l. 18, εἰρξω), et le terme inattendu ; sur la photographie publiée par L. Robert, la 3^e lettre paraît être un E, et la première n'est pas d'une netteté parfaite, ni même la seconde. Seule la pierre — que j'ai vue, mais non étudiée — permettrait de décider et de proposer une autre lecture ou conjecture ; notons que le lapicide n'est pas infailible : il a écrit, l. 30, -οιην pour -οιεν, ainsi que, dans le serment des éphèbes, στείχῃσω (pour στοιχῃσω ; στει- est fort peu vraisemblable) et ὅκ (pour οὐκ).

- 10 ας τῶν συμμαχεσασμένων θάψω ἐν τῷ αὐτ-
 ῳ καὶ ἄθαπτον οὐδένα καταλείψω. Καὶ ν-
 ικ[ή]σας μαχόμενος τοὺς βαρβάρους δεκ-
 ατεύσω τὴν Θηβαίων πόλιν καὶ οὐκ ἀνασ-
 τήσω Ἀθήνας οὐδὲ Σπάρτην οὐδὲ Πλαται-
 15 ᾶς οὐδὲ τῶν ἄλλων πόλεων τῶν συμμαχεσ-
 αμένων οὐδεμίαν, οὐδὲ λιμῷ περιόψομ-
 αι ἐργομένους οὐδὲ ὑδάτων ναματιαίω-
 ν εἶρξω οὔτε φίλους ὄντας οὔτε πολεμί-
 20 ους. Καὶ εἰ μὲν ἐμπεδορκοῖην τὰ ἐν τῷ ὄ-
 ρκῳ γεγραμμένα, ἢ πόλις ἢ μὴ ἀνοσος εἴ-
 η, εἰ δὲ μὴ, νοσοίη · καὶ πόλις ἢ μὴ ἀπόρρητ-
 ος εἴη, εἰ δὲ μὴ, πόρθοιτο · καὶ φέροι ἢ μὴ, ε-
 ἰ δὲ μὴ, ἄφορος εἴη · καὶ γυναῖκες τίκτοι-
 25 εν ἐοικότα γονεῦσιν, εἰ δὲ μὴ, τέρατα · κα-
 ῖ βοσκήματα τίκτοι ἐοικότα βοσκήμασ-
 ι, εἰ δὲ μὴ, τέρατα. Ταῦτα ὁμόσαντες κατα-
 καλύψαντες τὰ σφάγια ταῖς ἀσπίσιν ὑπ-
 ὸ σάλπιγγος ἀρὰν ἐποίησαντο εἴ τι τῶν
 ὁμωμομένων παραβαίνοιεν καὶ μὴ ἐμπε-
 30 δορκοῖ(ε)ν τὰ ἐν τῷ ὄρκῳ γεγραμμένα α-
 ὑτοῖς ἄγος εἶναι τοῖς ὁμόσασιν.

A la ligne 5, ταξίλοχον surprend¹. Les dictionnaires ne donnent pas d'autre référence, pour ce mot, que l'épithaphe de Ménesthée, dans le *Peplos* d'[Aristote] :

Ταξίλοχος λαῶν, υἱὸς Πετεῶο Μενεσθεύς
 ἐνθάδ' ἐνὶ κλεινῇ πατρίδι μοῖραν ἔχει.

Si ταξίλοχος était un terme militaire, ne se serait-il pas rencontré déjà dans quelque texte historique ? La correction est obvie : ταξίαρχος (A et Λ, O et P, confusions banales), lecture que la photographie n'exclut pas. Si vraiment la pierre porte ΛΟ, ou bien il y a faute de gravure, ou bien

1. L. Robert ne le commente pas et se borne à signaler que « le λόχος est une unité militaire qui se trouve à Athènes comme à Sparte » (p. 311).

ταξίλοχος, *hapax* poétique dans le distique élégiaque, devient, dans le serment de Platées, un *hapax* technique d'un vif intérêt.

Les imprécations des lignes 19 à 26 ne figurent pas dans les manuscrits de Lycurgue et de Diodore. Ἡ μή, trois fois répété, me paraît absolument privé de sens. Il faut écrire trois fois ἡμή = ἡ ἐμή ; c'est-à-dire : καὶ εἰ μὲν ἐμπεδορκοίην τὰ ἐν τῷ ὅρκῳ γεγραμμένα, ἡ πόλις ἡμή ἄνοσος εἴη, εἰ δὲ μή, νοσοίη · καὶ πόλις ἡμή ἀπόρθητος εἴη, εἰ δὲ μή, πόρθοιτο · καὶ φέροι ἡμή, εἰ δὲ μή, ἄφορος εἴη. A propos de la troisième imprécation, L. Robert écrit : « Entre πόρθοιτο et φέροι, [le lapicide d'Acharnai] a oublié des mots ; les textes similaires, et d'abord le serment amphictionique, montrent qu'il fallait écrire, après πόρθοιτο : καὶ ἡ γῆ καρπὺς φέροι · εἰ δὲ μή, ἄφορος εἴη. » Mais le texte gravé est tout à fait satisfaisant, et le sens complet ; φέρω, employé absolument, se dit couramment d'une terre fertile, d'une terre qui produit ; et ἡ ἐμή, pour « la terre de ma patrie », « mon pays », n'est pas moins normal ; je cite, sans chercher davantage, la référence que donne le dictionnaire de Liddell : « ἡ ἐμή (sc. γῆ), *my country*, Th. 6,78 ».

Traduction : « Serment prêté par les Athéniens au moment d'engager le combat contre les barbares. — Je combattrai aussi longtemps que je serai en vie et je ne mettrai pas la vie au-dessus de la liberté. Je n'abandonnerai pas mon *taxiarque*, ni mon *énomotarque*, vivants ou morts, et je ne reculerai que si mes chefs ordonnent un repli. Je me conformerai en toutes choses aux ordres des stratèges. J'ensevelirai sur la place mes camarades tombés en combattant et je n'en laisserai aucun sans sépulture. Après avoir remporté la victoire contre les barbares, je décimerai la ville de Thèbes ; je ne dépeuplerai ni Athènes, ni Sparte, ni Platées, ni aucune des autres villes qui auront combattu contre les barbares ; amies ou ennemies, je ne permettrai pas qu'elles [souffrent] de la famine et je ne les priverai pas de l'eau de leurs sources. Si je reste fidèle aux clauses de ce serment, puissent les maladies épargner ma patrie, sinon, qu'elle soit frappée ; et puisse ma patrie rester à l'abri du pillage, sinon, qu'elle soit

pillée ; et puisse la terre de ma patrie porter des fruits, sinon, qu'elle soit inféconde ; et puissent les femmes mettre au monde des enfants qui soient semblables à leurs parents, sinon, qu'elles enfantent des monstres ; et puissent les petits des bestiaux être semblables aux bestiaux, sinon, que le bétail enfante des monstres. — *Après avoir prêté ce serment, ils ont couvert avec leurs boucliers les victimes du sacrifice et, soulignée par les accents de la trompette, ils ont prononcé une imprécation attirant sur leur personne le sacrilège dans le cas où ils violeraient l'une des choses jurées et où ils ne resteraient pas fidèles aux clauses du serment.* »

Les historiens modernes considèrent le serment comme apocryphe. Hérodote n'en parle pas ; Théopompe déclare qu'il s'agit d'une invention¹. Il dut certes y avoir, pour chaque contingent, avant la bataille, cérémonie religieuse, accompagnée peut-être d'un ὄρχος. Mais la forme donnée au document, dans les trois versions de Lycurgue, de Diodore et de la stèle, résulte d'une création postérieure, ainsi que le récit relatif à une prestation collective par tous les Grecs réunis à l'Isthme ou devant Platées.

Le texte de la stèle représente, selon L. Robert, une compilation particulièrement maladroite. « On voit », écrit-il², « avec quelle maladresse a procédé le compilateur : les mots du serment de Platées οὐκ ἀναστήσω — τῶν ἄλλων πόλεων τῶν συμμαχεσασμένων οὐδεμίαν ont amené le souvenir du serment amphictionique οὐδεμίαν πόλιν τῶν Ἀμφικτυονίδων ἀνάστατον ποιήσω ; dès lors, la suite du serment amphictionique a été entraînée dans le serment de Platées : οὐδ' ὑδάτων ναματιαίων εἴρξω. J'ai cité plus haut l'imprécation du serment amphictionique (καὶ ἐπεύχεται αὐτοῖς μήτε γῆν καρποὺς φέρειν, μήτε γυναῖκας τέκνα τίκτειν γονεῦσιν ἑοικότα, ἀλλὰ τέρατα, μήτε βοσκήματα κατὰ φύσιν γονὰς ποιεῖσθαι), pour qu'on en voie le rapport avec l'imprécation de la stèle d'Acharnai ; c'est toujours, je pense, la copie du serment amphictionique ; c'est l'ἄρα ἰσχυρά. La fin du

1. Ces faits, bien connus, sont rappelés dans l'édition du *Contre Léocrate* (collection Budé) par F. DURRBACH, ainsi que dans le commentaire de L. ROBERT.

2. *L. I.*, p. 314.

soi-disant serment des Grecs à Platées nous conserve une partie du texte du serment amphictionique ; la stèle d'Acharnai permet de compléter la connaissance que nous en avons par Eschine et d'y ajouter l'engagement : οὐδὲ λιμῶι περιόψομαι ἐργομένους. » Comment devons-nous nous représenter les choses ? Il s'agissait, pour le rédacteur anonyme, de constituer un serment à la fois pathétique et vraisemblable, et il disposait à cette fin d'un lot abondant de formules. Y a-t-il eu, dans le choix ou dans le plan, maladresse qui dénonce la falsification ? Je ne le crois pas. Les formules des lignes 13 à 18 n'offrent pas de disparate. Elles proclament la solidarité durable des cités qui ont pris le parti de la liberté, des cités qui n'ont pas trahi. A défaut d'alliance, il y aura du moins estime perpétuelle et lien moral permanent : pour elles les lois de la guerre seront humanisées. Les clauses relatives à la famine et à l'eau ne constituent pas « un principe de droit des gens en temps de guerre », et la mention n'en est pas « étrange dans le serment de Platées »¹ : elles atténuent en faveur d'une catégorie particulière de cités les pratiques admises et constantes. Le serment primitif des Amphictions, tel qu'il nous est rapporté par Eschine, dans l'*Ambassade infidèle*², ne doit être qu'un des documents — l'un des plus anciens, il est vrai — où ce bagage de formules était utilisé. Il ne faut pas pour autant conclure que la clause οὐδὲ λιμῶι περιόψομαι ἐργομένους figurait dans le serment amphictionique. Nous ne sommes pas fondés à affirmer qu'il a été la source unique du faussaire, qui devait disposer de tout un répertoire, aux variantes nombreuses³. La stèle d'Acharnes ne nous permet pas de compléter le serment amphictionique ; simplement elle enrichit pour nous la série des formules par

1. L. ROBERT, *l. l.*, p. 314.

2. ESCHINE, II, 115.

3. A Delphes même, il n'est pas certain *a priori* que l'ἄρὰ λῆχυρά qui terminait le serment primitif, le serment constitutif, des Amphictions (imprécation qu'ESCHINE, II, 115 se contente de signaler sans la citer textuellement) fût identique à l'ἄρὰ λῆχυρά qui terminait le serment prêté par les Amphictions après la première guerre sacrée et que le même Eschine reproduit dans le *Contre Ctésiphon*, 111. Cette identité est admise, mais non démontrée, par L. ROBERT, *l. l.*, p. 313-315.

lesquelles des cités grecques s'engageaient à humaniser entre elles la conduite de la guerre.

De même les imprécations des lignes 19-26 ne doublent pas à proprement parler celle des lignes 28-31¹. La seconde est personnelle ; elle engage celui qui jure (αὐτοῖς τοῖς ὁμόσασιν) ; elle accompagne toute prestation. La première catégorie porte sur la cité tout entière du contrevenant ; ainsi chaque soldat engage sa patrie. L'idée est belle et terrible ; il n'y a aucune raison de penser qu'elle soit le fruit d'une maladresse, d'un accident mécanique de copie ou de mémoire. Parmi les formules d'imprécation que j'ai pu réunir, il n'y en a pas, en Grèce, qui étende aussi loin les responsabilités de l'individu, et plus particulièrement du combattant. D'ordinaire la malédiction s'applique, au delà du jureur lui-même, à ses enfants, à sa race, à sa famille (παῖδες, γένος, οἰκία)². L'ἄρᾱ gravée sur la stèle d'Acharnes nous fait connaître une variante dramatique et unique : son insertion dans le serment de Platées est une belle trouvaille de rhéteur. Toutefois l'interprétation reste délicate ; peut-être ne faut-il pas prendre au pied de la lettre cette malédiction grandiose. Le serment est individuel ; d'où la première personne du singulier. Mais il est aussi collectif ; les voix s'unissent pour le prononcer. Comment un Grec du iv^e siècle réagissait-il devant ce texte ? Entendait-il vraiment que la défaillance d'un soldat, et non pas la défaillance du contingent dans son ensemble, suffisait pour déchaîner les maux sur la cité ? Il est impossible de se prononcer.

Un autre point, dans le commentaire de L. Robert, me paraît appeler quelques réserves. « Le serment n'est pas

1. « [Le récit de la prestation du serment, aux ll. 26-31], est d'ailleurs mal lié à ce qui précède, semble-t-il ; les lignes 19-26 ont donné le texte de l'ἄρᾱ ; on dit pourtant ensuite : ταῦτα ὁμόσαντες — ἄρᾱν ἐποιήσαντο κτλ. ; cela s'explique facilement si les lignes 26-31 sont empruntées au récit du serment de Platées et se relient à la ligne 16, tandis que les lignes 16-26 sont venues là tirées du serment amphictionique » (L. ROBERT, *l. l.*, p. 315).

2. Cf. les exemples réunis dans l'article *Jusjurandum* du *Dictionnaire des antiquités*. L'ἄρᾱ amphictionique citée par ESCHINE (III, 111) s'étend strictement aux coupables seuls, qu'il s'agisse d'un individu (ἰδιώτης) ou de tout un groupe (πόλις, ἔθνος). — En général, R. VALLOIS, *Ἀραί*, *BCH.*, 38, 1914, p. 250-271.

attribué aux Grecs, mais aux seuls Athéniens : ὅρκος ὃν ὤμοσαν Ἀθηναῖοι. C'est une marque de « patriotisme » athénien ; c'est dans un sentiment analogue que Lycurgue, en invoquant ce serment des Grecs, fait remarquer que les Grecs ne l'ont pas inventé eux-mêmes, mais ont imité un serment athénien. Il est bien vrai que les Athéniens ont, comme les autres Grecs, prêté ce serment, du moins selon la légende ; mais l'attribution du serment aux Athéniens produit ici un effet un peu comique ; car ils jurent : οὐκ ἀναστήσω Ἀθήνας¹. » Je ne pense pas que telle soit la portée de la ligne 1 ; le serment n'y est pas attribué aux seuls Athéniens à l'exclusion des autres Grecs ; le prêtre d'Arès ne croit pas et ne cherche pas à faire croire que les Athéniens furent seuls à prononcer les paroles gravées au-dessous du titre². Il a pour but d'exalter le sens moral et patriotique de ses concitoyens ; aussi a-t-il choisi de mettre sous leurs yeux le serment éphébique et le serment que leurs ancêtres avaient prêté dans un moment décisif. Il n'y a pas contradiction entre l'intitulé et le contenu du serment. Un contrat solennel a été passé entre plusieurs nations grecques dressées contre les barbares : un prêtre athénien, le prêtre d'Arès et d'Athéna Areia, rappelle aux Athéniens qu'ils figuraient au premier rang de ces nations ; il propose aux jeunes hommes l'exemple de leurs aïeux. Dans la forme qui a été gravée sur la stèle, le serment ne représente, il est vrai, ni la version athénienne ni la version lacédémonienne ou platéenne à l'état pur ; l'énomotarque (officier lacédémonien), la mention simultanée d'Athènes, de Sparte et de Platées en font une synthèse, peu conforme à la stricte philologie. Il n'en est que plus émouvant, comme symbole.

D'ailleurs la version gravée sur la stèle répond peut-être à une intention précise. Les textes de Lycurgue et de Diodore

1. *L. I.*, p. 310.

2. De même dans les longs développements sur le patriotisme athénien qui encombrant le *Contre Léocrate*, Lycurgue n'éprouve aucune gêne à rendre hommage, en passant, aux Lacédémoniens (§§ 108-109). Mais Lycurgue, comme le prêtre d'Arès, mettent l'accent sur le rôle d'Athènes : ainsi le veut leur sujet, et leur mission.

ne mentionnent aucun nom de ville : ils distinguent entre « les cités qui ont combattu pour la Grèce » et « celles qui ont choisi le parti des barbares » (αἱ μαχεσάμεναι ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος πόλεις, αἱ τὰ τοῦ βαρβάρου προελόμεναι). Ici, tout en usant de la première formule, on a nommé Athènes, Sparte et Platées ; la seconde périphrase est absente, et le pluriel anonyme — pluriel d'apaisement ou de pudeur au moins — est remplacé par la seule Θηβαίων πόλις. Nous sommes ainsi conduits à nous demander si le rédacteur de la version gravée à Acharnes, peut-être aussi le prêtre qui l'a adoptée¹, n'étaient pas animés par une sympathie active à l'égard de Sparte et de Platées, et surtout par des sentiments anti-thébains. L'hostilité à l'égard de Thèbes est vivace dans les cœurs athéniens au iv^e siècle (Démosthène l'a éprouvé), et le moindre incident diplomatique réveille la haine qui couve. Parmi beaucoup de témoignages, rappelons ceux qu'apporte Xénophon dans les *Helléniques* ; au moment de la paix de 371, en particulier, les sentiments de solidarité envers les Platéens et de rancune envers les Thébains se manifestent avec violence, et l'antique menace — δεκατεύειν — reparait alors². L'on sait aussi par Eschine qu'Athènes, un siècle et demi après l'événement, avait pris soin de donner un nouvel éclat à l'une des offrandes qui commémoraient, dans le sanctuaire de Delphes, le souvenir des guerres médiques ; la dédicace suivante s'y étalait en lettres toutes fraîches : « Ἀθηναῖοι ἀπὸ Μήδων καὶ Θηβαίων, ὅτε τάναντία τοῖς Ἑλλησιν ἐμάχοντο³. » Bref le patriotisme qui inspire la version lapidaire du serment n'est peut-être pas exempt de préoccupations immédiates et précises ; il correspond peut-être à une prise de position : avec Lacédémone et avec les gens de Platées, contre Thèbes ; contre Thèbes surtout.

Georges DAUX.

1. Rédaction et gravure peuvent être contemporaines ou séparées par plusieurs décades.

2. VI, 3, 1 et VI, 3, 20 : « Ἀθηναῖοι εἶχον τὴν γνώμην ὡς Θηβαίους τὸ λεγόμενον δὴ δεκατευθῆναι ἐλπὶς εἶη. »

3. ESCHINE, III, 116.

OBSERVATIONS SUR L'AFFAIRE DES BACCHANALES

(TITE-LIVE, XXXIX, 8-19)

« Il faut voir les faits comme
les contemporains les ont vus
non pas comme l'esprit mo-
derne les imagine. »

FUSTEL DE COULANGES.

Le bruit causé par cette affaire n'est pas près de s'éteindre, et je me ferais scrupule d'ajouter à la bibliographie déjà longue¹, s'il ne me semblait qu'un aspect de la question eût été par trop négligé.

L'attitude du Sénat et celle des consuls paraissent, en effet, condamnées d'une manière définitive depuis l'article brillant et passionné de S. Reinach². Je ne songe, certes, pas à blanchir les acteurs du drame, ni les magistrats qui prirent les mesures de répression ; mais pour apprécier leur conduite avec équité, il faut se garder de toute comparaison avec des événements ultérieurs, surtout quand ils sont aussi éloignés ou différents que le procès des Templiers ; nous devons bien plutôt essayer

1. Cf. A. PIGANOL, *Histoire de Rome*, Paris, 1939, p. 137. Aux études citées, de Ed. FRAENKEL, J. KEIL et W. KRAUSE, qui sont consacrées au texte, on ajoutera celles de M. GELZER, *Die Unterdrückung der Bacchanalien bei Livius*, *Hermes*, 71, 1936, p. 275-287, et de Silvio ACCAME, *Il senatusconsultum de Bacchanalibus*, *Riv. filol.*, N. S., XVI, 1938, p. 225-234. — FRAENKEL a renvoyé, *l. l.*, p. 369, n. 2, à la dissertation de V. SPINELLI, *La decadenza religiosa e la repressione dei Baccanali a Roma*, Naples, 1907, qu'il juge insuffisante. On ne peut consulter qu'avec précaution H. BERNARD, *Le Sénatus Consulte des Bacchanales*, th. droit, Paris, 1908. — G. MÉAUTIS, *Mél. Radet*, 1940, p. 476-485 (voir ici, p. 198).

2. *Rev. arch.*, 1908, I, p. 248 et s. = *Cultes, Mythes et Rel.*, III, p. 266 sqq.

de nous représenter les faits dans cette société romaine du second siècle avant notre ère. Si ambitieuse et difficile qu'elle soit, l'entreprise vaut d'être tentée.

Le récit de Tite-Live (XXXIX, ch. 8-19) est trop connu pour qu'il soit utile de le reprendre ici¹ ; il appelle cependant quelques remarques. Certains historiens ont estimé qu'il est « romancé »² ; je crois, au contraire, qu'il a toutes les apparences de la réalité. La dénonciation d'Hispala a pu se faire dans les conditions indiquées par Tite-Live. Est-il tellement assuré qu'Hispala ne pouvait savoir tout ce qu'elle découvre³ ? S. Reinach objectait aussi que si certains initiés avaient disparu, plainte aurait été portée depuis longtemps⁴. C'est oublier l'influence exercée par les sociétés secrètes en une période agitée, et les dangers auxquels s'expose un de leurs adeptes qui se ferait délateur. S. Reinach fait valoir encore que certainement le « pouvoir central » avait eu connaissance de ces orgies ; peut-être, dirais-je seulement ; mais outre qu'elles se passaient hors de Rome⁵, il pouvait attendre un motif qui légitimât ses poursuites⁶. A l'origine, la police ne s'inquiéta donc pas (Tite-Live, XXXIX, ch. 15, §§ 6-7) ; puis elle se

1. Il a été résumé par J. LENGLE, *Römisches Strafrecht bei Cicero und den Historikern* (Neue Wege zur Antike, I. Reihe, H. 11, Leipzig-Berlin, 1934), p. 57 et s., plus récemment, par G. MÉAUTIS, *l. l.*, p. 477-480.

2. S. REINACH, *Rev. arch.*, *l. l.*, p. 249 ; H. NISSEN, *Kritische Untersuchungen über die Quellen der v. u. fünften Dekade des Livius*, Berlin, 1863, p. 222 ; W. SOLTAN, *Livius' Geschichtswerk, seine Composition u. seine Quellen*, Leipzig, p. 34, n. 1 ; J. LENGLE, *l. l.*, p. 57, parle aussi de ce récit « novellistisch gefärbt », mais il ne lui refuse pas un caractère d'authenticité pour le droit public (p. 59). — Cf. en revanche, BLOCH, *Histoire romaine* (coll. Glotz), p. 52 : « S'il est impossible de prendre à la lettre le récit de Tite-Live, il est bien évident que sous ses exagérations subsiste un fonds de réalité redoutable. »

3. S. REINACH, *l. l.*, p. 249.

4. S. REINACH, *l. l.*, p. 250.

5. A. MERLIN, *L'Aventin dans l'Antiquité*, Paris, 1906, p. 67 : « L'Aventin, colline extrapomériale, était tout désigné pour fixer sur son domaine ces *sacra peregrina* que la cité... ne pouvait pas, ou ne voulait pas, souffrir dans son sein » ; cf. *ibid.*, p. 53.

6. G. BOISSIER, *La Religion romaine...*, I, Paris, 1878 (2^e éd.), p. 349, n. 4, observe très justement que la répression « se fit beaucoup attendre » ; selon lui, la police ne s'inquiétait pas et ne cherchait pas à s'informer de ce qui se passait au cours de ces cérémonies nocturnes et bruyantes.

montra plus curieuse, mais sa longanimité s'explique par l'absence de preuves et surtout de dénonciation. Il faut observer l'attitude incrédule du consul aux premières nouvelles de cette affaire. Il redoutait le ridicule (ch. 11, § 4 à ch. 13, §§ 3-6) et il avait alors d'autres préoccupations (ch. 8, § 1) ; ce sera la démarche d'Hispala qui le décidera à prendre des informations discrètes (ch. 14, § 5 : *sine ullo tumultu*) et complémentaires. Enfin, que le consul ait été mal renseigné encore au moment où le Sénat prescrit l'enquête (ch. 14, § 9), n'est-ce pas la preuve qu'il s'était borné à vérifier les allégations de la même Hispala, sans plus ?

Sans doute, Tite-Live ne répond pas à toute notre curiosité de modernes. Après s'être attardé sur les circonstances dans lesquelles le scandale fut ébruité, il a soudain passé aux mesures de répression. Mais il ne nous fournit rien de précis touchant le résultat de ces enquêtes¹ : il se borne à une allusion « *quæ deinde ab se inquisita forent* » (ch. 14, § 3), à mentionner des *conjuraciones* (ch. 14, § 4 et ch. 17, § 6) ; il note le retour du consul parti pour la province (ch. 19, § 2) — alors qu'il n'avait pas indiqué le départ — et il nous tait ce que Postumius put apprendre au cours des procès dont il présida les débats, ou ce que fut, avec précision, le sort des condamnés. Nous aurions aimé savoir en quelle mesure étaient fondées les accusations d'Hispala ; or, nous en sommes réduits à supposer qu'elles ne furent pas infirmées, puisque la dite Hispala reçut en récompense un « brevet » de vertu (ch. 19, §§ 3-7).

Est-ce à dire que Tite-Live ait obéi à un mot d'ordre, qu'il ait cru préférable de se taire, ou enfin qu'il n'ait rien trouvé dans les annalistes antérieurs qui lui permit de donner les précisions souhaitées par nous ? Aucune de ces suppositions ne satisfait. Du silence de Tite-Live il ne nous est pas permis de conclure sans autre preuve qu'« il n'y eut pas d'enquête sérieuse, et qu'une dénonciation unique, peut-être

1. L'obscurité a été signalée, notamment par R. PICHON, *Le rôle religieux des femmes dans l'ancienne Rome* (Annales du Musée Guimet, t. 39, 1912), p. 108-109.

extorquée, à coup-sûr (?) mensongère, donne le prétexte à l'établissement d'un régime de terreur »¹.

Je crois bien plutôt que Tite-Live a élagué volontairement certains détails. Il n'avait pas l'intention de fournir à ses contemporains — pour lesquels il écrivait — une copie des procès-verbaux produits par l'enquête. Le plan de son récit montre qu'il l'a particulièrement soigné². En effet, les indications rapportées dans les chapitres 8, §§ 3-9, § 1 et 13, §§ 8-14, résultent de l'enquête, et elles ne lui sont pas antérieures, tandis qu'elles tiennent lieu de préambule à l'exposé historique. La forme même prouverait que Tite-Live a utilisé des documents soit originaux, soit de seconde main ; les études particulières, rappelées ici même³, ont fait voir, notamment, le rapport du texte avec le Sénatus-consulte.

Ce qui nous importe, c'est de savoir en quelle mesure le Sénat était fondé à réprimer comme il le fit les sectateurs des Bacchanales, et s'il a agi selon l'esprit de persécution qui lui est reproché.

Dès le début, la procédure suivie n'a rien d'insolite. Le consul a réuni le Sénat qui, seul, ne pouvait agir, et il lui a soumis sa *relatio* (ch. 14, § 3) ; c'est d'accord avec le consul que le Sénat prend les décisions (ch. 14, § 9 : *Hæc senatus decrevit*) énumérées dans les paragraphes 5 à 8 du chapitre 14. Cette conduite est conforme à la coutume romaine, le Sénat n'ayant aucune compétence en matière de justice criminelle, et les *judicia publica* ressortissant aux consuls⁴. Or, à considérer les éléments de la *relatio*, on découvre d'abord, en cette affaire, une série de crimes de droit commun : les *stupra* (ch. 8, § 7) qui sont punis de mort⁵, les *falsi testes* (ch. 8, § 7),

1. S. REINACH, *l. l.*, p. 252.

2. Je retrouve la même opinion exprimée par J. BAYET, *Introduction* à l'édition de Tite-Live, Paris, 1940, p. LXXII et n. 2.

3. Voir note 1, p. 184.

4. P. WILLEMS, *Le Sénat de la République romaine*, II, p. 278-279, Louvain-Paris, 1883.

5. MOMMSEN-MARQUARDT, XVII, p. 385-386 ; XVIII, p. 421-2 ; ajouter : *Dig.*, 47, 11, 1.

les *falsa signa testimonia et indicia* (ch. 8, § 7) qui tombent, eux aussi, sous le coup de la loi¹ ; les *venena* (ch. 8, § 7) qu'il ne faut pas traduire par « poisons », mais qui ont un sens plus général² ; les *cædes* (ch. 8, § 7 ; 8, § 8), le *dolus* (ch. 8, § 8), les injures commises *per vim* (ch. 8, § 8 ; ch. 10, § 7), enfin les *plura virorum inter sese quam feminarum stupra* (ch. 13, § 10)³. Cette collection de crimes mérite le nom de *noxa* (ch. 8, § 7 ; ch. 14, § 4), qui est la vieille désignation de ce qui lèse l'État ou le particulier⁴, et l'on comprend déjà comment les associations bacchanales violent le droit commun reconnu par la loi des XII Tables (ch. 8, § 28)⁵. De là, les mesures de police immédiates et qui sont confiées, régulièrement, aux édiles plébéiens (ch. 14, § 9), « ne qua sacra in operto fierent », aux édiles curules (ch. 14, § 9), chargés d'arrêter les prêtres de ce culte singulier ; aux *III viri capitales* enfin (ch. 14, § 10), veillant spécialement au bon ordre dans la Ville, et aux *V viri cis Tiberim et ultra Tiberim*, qui les assisteront (ch. 14, § 10).

Jusqu'à présent, le procès serait resté dans les limites d'un fait divers scandaleux et les mesures extraordinaires prescrites par le Sénat ne se comprendraient même pas.

Mais les révélations des consuls ont inquiété le Sénat pour des raisons plus graves. Les *cætus nocturni*, sur lesquels Tite-Live revient à plusieurs reprises (ch. 14, § 4 ; § 10 ; ch. 15, § 12) parurent suspects. En soi, ces réunions étaient souvent prises en mauvaise part⁶. Elles ne suffirent pas à entraîner une

1. MOMMSEN-MARQUARDT, XVII, p. 390, p. 397-398.

2. MOMMSEN-MARQUARDT, XVIII, p. 352 sqq., p. 357.

3. MOMMSEN-MARQUARDT, XVIII, p. 431-3.

4. MOMMSEN-MARQUARDT, XVII, p. 6 et s. ; MEILLET-ERNOUT, *Dict. étym. du latin*, 1^{re} éd., Paris, 1932, p. 637, s. v. *nox*.

5. *Dig.*, 48, 22, 4 : « His (sc. sodalibus) potestatem facit lex pactionem quam velint sibi ferre, dum ne quid ex publica lege corrumpant » ; MOMMSEN-MARQUARDT, XIX, p. 207 et n. 1.

6. MOMMSEN-MARQUARDT, XVIII, p. 265 et n. 2, où sont cités, outre notre texte, Tite-Live, II, 28, § 1 (en 494) ; III, 48, § 1 (en 449) ; CICÉRON, *De lege agraria*, II, 5, § 12 ; MOMMSEN-MARQUARDT, *l. l.*, p. 359 n. 4 et n. 5 où il est renvoyé à

condamnation : ni la loi des XII Tables, ni même une prétendue *Lex Gabinia* ne les ont prohibées, *a fortiori* punies¹. Le Sénat a poursuivi parce qu'elles donnaient lieu à des *nocturna sacra* (ch. 14, § 6 ; ch. 13, § 10) célébrés dans des intentions douteuses et offensant le droit commun.

Autre circonstance aggravante, et du même point de vue. Comme nous l'avons noté², ces cérémonies sont célébrées dans le *lucus Stimulæ*³, sur l'Aventin, où l'on voit facilement un foyer d'agitation prêt à se rallumer : la population de cette colline n'a rien à craindre, elle a tout à espérer d'un bouleversement de l'ordre établi ; pour nous borner à quelques exemples, rappelons que là se retirera, en 121, C. Gracchus, au temple de Diane ; là se sont faites les sécessions de 494 et de 449⁴, là encore demeuraient les personnages qui ont, si j'ose dire, déclenché toute l'affaire : Hispala (ch. 12, § 1), qui a connu P. Aebutius *juxta vicinitatem* (ch. 9, § 6) ; la tante d'Aebutius, Aebutia (ch. 11, § 4)⁵ ; enfin, la multitude des adeptes à ces mystères, où les citoyens romains se mêlent aux esclaves, aux étrangers, aux femmes et aux jeunes gens ; voilà déjà qui justifierait des mesures exceptionnelles, prises en vue de parer à une conspiration contre l'État⁶.

Il y a plus. L'affaire des Bacchanales intéresse la religion romaine. Laissons de côté les pratiques bruyantes et répréhen-

Servius, *ad Aen.*, 43, 30, lequel précise : « *Sacra Nyctelia, quæ populus romanus exclusit turpitudinis causa.* »

1. Cette soi-disant condamnation dont certains historiens ont fait état (G. HUMBERT, *Dict. Ant.*, s. v. *Collegium*, p. 1296 ; H. BERNARD, *l. l.*, p. 114, n. 3 et p. 115, n. 2) repose sur une tradition unique et incertaine, la *declaratio in Catilinam*, attribuée à Porcius Latro, qui date du v^e s. ap. J.-C. ; cf. SCHANZ, *Gesch. röm. Lit.*, III, 2, p. 164 (éd. de 1905).

2. *Supra*, p. 185.

3. Cf. J. BAYET, *Les Origines de l'Hercule romain*, Paris, 1936, p. 345 ; je ne sais s'il faut voir une allusion à Stimula, ou un jeu de mots avec ce nom, dans le *stimulus* du ch. 15, § 3 : *ferialibus stimulis*.

4. A. MERLIN, *l. l.*, p. 253, p. 266.

5. A. MERLIN admet, non sans vraisemblance (*l. l.*, p. 111) que la mère du jeune homme et le tuteur habitaient aussi l'Aventin ; mais nous n'avons pas la moindre idée de l'emplacement de leurs demeures.

6. Cf. H. BERNARD, *l. l.*, p. 93 sqq.

sibles auxquelles les habitués des réunions nocturnes se complaisaient, sans souci des délits commis. Les mystères de Bacchus comportent des usages en contradiction, en opposition même avec la tradition religieuse de Rome.

Les cérémonies, d'abord réservées aux femmes, ont évolué d'une manière inquiétante. Les femmes y étaient chacune à son tour prêtresses ; mais Pacula Annia, prêtresse de Campanie, avait, ainsi qu'on dit, « changé tout cela », comme sur une inspiration divine. Elle initie d'abord ses deux fils, Minius Cerrinius et Herennius Cerrinius ; puis, de nocturne qu'elle était, la cérémonie devient diurne, donc s'étale au plein jour. Les assemblées deviennent de plus en plus fréquentes : au lieu de trois jours par an, elles se tiennent cinq jours par mois. Le grand principe religieux consiste à ne rien considérer comme interdit par la morale : *nihil nefas ducere* (ch. 13, § 11). Un autre motif encore incite le Sénat à poursuivre les *sacerdotes* de ces mystères (ch. 14, § 7 ; 14, § 9). La religion romaine, comme l'a dit Boissier¹, est une institution nationale et les prêtres sont élus par le peuple ; or, dans les mystères, ce sont quelques personnages initiés qui se confèrent entre eux ce titre de *sacerdos*, et qui parfois ne sont même pas citoyens. Pis encore : que l'on songe au rôle que s'arrogent les femmes en ces réunions : *sacerdotes in vicem matrones creari solitas* (ch. 13, § 8), *sacerdotes eorum sacrorum seu viri seu feminæ essent* (ch. 14, § 7) ; depuis la loi Oppia (215), les femmes n'avaient que trop tendance à faire des manifestations d'indépendance (en 195 notamment)², mais si la religion romaine leur fait large la part — que l'on songe aux mystères de la Bonne Déesse, par exemple —, les seules prêtresses alors reconnues sont les Vestales ; aussi ont-elles pris sous leur patronage le culte asiatique rendu à la Mère des dieux quelques années auparavant, et est-ce sur leur ordre que les matrones ont assisté à la cérémonie. Pour ces raisons, les premiers

1. G. BOISSIER, *l. l.*, p. 346.

2. Cf. TITE-LIVE, XXXIV, ch. 7, § 15 ; Barbara FOERTSCH, *Grundlagen der politischen Wirksamkeit der Frau in Rom*, diss., Wurzburg, 1935, p. 31.

mots du consul s'expliquent : *Primum igitur mulierum magna pars est, et is fons mali hujusce fuit* (ch. 15, § 9) ; de là, aussi l'ordre de rechercher tous ces *sacerdotes* (ch. 14, § 9). Ce sont autant de personnages qui s'attribuent non seulement un titre, mais une fonction à laquelle ils n'ont aucun droit ; ils se sont placés en dehors de la *lex romana*. C'est pourquoi, dans son discours au peuple, le consul se réclame de la vieille religion romaine, *deos... quos colere... majores vestri instituissent* ; aux dieux étrangers, *pravis et externis religionibus*, il oppose l'autorité des magistrats romains sur la religion romaine, *decreta pontificum, senatus consulta, haruspicum denique responsa* (ch. 16, § 7) ; en face de ces rites suspects, de ces devins, il dresse les sacrifices romains, *sacrificandis more romano* (ch. 16, § 9 et § 10).

Enfin, comme si ces pratiques ne suffisaient pas, depuis deux ans, les habitués des cérémonies bacchanales ont décidé de ne plus initier personne au-dessus de vingt ans (ch. 10, § 6) : la preuve du fait est fournie par deux textes épigraphiques d'Urbinum opportunément rappelés par le P. J. Festugière¹. S'il est vrai que l'initiation des enfants est admise en Grèce², à cette date le fait est insolite à Rome ; le *sacramentum* exigé des adeptes à ce culte est incompatible avec celui que prononcent les soldats³.

Le succès, ou si l'on préfère, la propagation des Bacchanales, avait lieu d'inquiéter le Sénat pour un autre motif encore, d'ordre extérieur. On sait, par Tite-Live et par le Sénatus consulte, la faveur dont jouissent les mystères en Italie, et en particulier dans l'Italie du Sud⁴. Par où ont-ils pénétré dans cette région ? Bloch croit⁵ que ce serait par

1. *Rev. bibl.*, XLIV, 1935, p. 203 ; KAIBEL, n° 587 et n° 588.

2. F. CUMONT, *Syria*, X, 1929, p. 217 ; J. FESTUGIÈRE, *Le monde gréco-romain*, II, Paris, s. d., 1935, p. 177 et n. 1.

3. TITE-LIVE, *l. l.*, ch. 15, § 13 : « Hoc sacramento initiatos juvenes milites faciendos censetis, Quirites, iis ex obceno sacrario eductis arma committenda ? »

4. TITE-LIVE, ch. 41, § 6. Le texte du S.-C. a été découvert dans le Bruttium, comme on sait, sur l'emplacement de l'*ager Teuranus*, au N.-O. de l'ancien Scylacium.

5. *L. l.*, p. 52.

l'intermédiaire des légions de Manlius Vulso venues d'Asie Mineure ; j'en doute ; outre qu'à cette époque les mystères sont peu populaires en Asie Mineure, où ils subissent la concurrence du culte d'Attis, il faudrait établir que l'armée de Manlius s'est laissée aller au mysticisme¹. On ne regardera pas davantage du côté de l'Égypte², ni même de l'Étrurie³ ; l'affirmation de Tite-Live (ch. 8, § 3) ne doit pas être prise à la lettre ; c'est un hasard si ce *Græculus* vient d'Étrurie ; mais si l'on admet avec Frank que ce sont les prisonniers de Tarente qui furent les divulgateurs des rites, les faits apparaissent sous un jour plus clair. Tout d'abord, ces prisonniers sont au nombre de 30.000 (Tite-Live, XXVII, ch. 15-16), chiffre inquiétant pour cette époque, si on le compare avec les pertes humaines éprouvées par Rome, réduite à prendre des mesures d'exception pour compenser les vides creusés par la guerre⁴. Or, Rome n'a pas encore, en 186, réglé définitivement le sort des régions méridionales. Elle a bien réduit le territoire de la ville de Tarente à la condition d'*ager publicus* en 208⁵, mais que peut cette mesure de répression si les habitants viennent insidieusement bouleverser les lois romaines ? Ces esclaves se sont répandus chez leurs nouveaux maîtres un peu partout et surtout à Rome ; ils y sont restés fidèles à des pratiques où Rome aperçoit des symptômes dangereux pour sa tranquillité et elle veut étouffer le nouveau culte en son pays d'élection⁶. Enfin la guerre n'est pas encore terminée pour Rome. Il est bien vrai que les Scipions ont battu Antio-

1. Je me range à l'avis de T. FRANK, *The bacchanalian cult of 186 B. C.*, dans *The class. Quarterly*, XXI, 1927, p. 128-132, dont l'explication et les conclusions sont très séduisantes.

2. *Contra* : CICHORIUS, *Röm. Studien*, p. 21, cité par A. PIGANIOL, *l. l.*, p. 137.

3. J. FESTUGIÈRE, *Rev. bibl.*, *l. l.*, p. 199, d'après L. TAYLOR, *Local cults in Etruria*, p. 207.

4. Je pense, notamment, à la *lectio senatus* de 216 ; cf. P. WILLEMS, *l. l.*, I, 1878, p. 285 sqq.

5. P. WUILLEUMIER, *Tarente*, Paris, 1939, p. 167. Elle n'en a fait une colonie que vers 123 et ne lui accorde le droit romain qu'en 90 ou en 87 ; cf. Hans RUDOLPH, *Stadt und Staat im römischen Italien*, Leipzig, 1935, p. 125.

6. Cf. J. CARCOPINO, *La Basilique pythagoricienne...*, Paris, 1927, p. 179-180 ; P. WUILLEUMIER, *l. l.*, p. 496-498.

chos à Magnésie en 190 ; que M. Fulvius Nobilior a réduit les Étoliens en 189 ; que le traité d'Apamè date de 188 ; mais les événements de Ligurie ne laissent pas d'être inquiétants ; déjà les consuls ont été retenus à Rome par les Bacchanales¹ ; sitôt achevée l'œuvre des commissions d'enquête, le consul Q. Marcius part pour la Ligurie². Il ne fallait donc pas, quand l'attention se tournait vers le Nord, risquer un soulèvement ou pour le moins une agitation au Sud.

Les révélations du consul, si incomplètes soient-elles, font apparaître au Sénat l'affaire des Bacchanales sous un triple aspect : crimes de droit commun, crime contre la religion romaine, crime contre la sûreté de l'État. A la situation exceptionnelle créée par ce mouvement qui s'abritait sous les apparences d'une religion, le Sénat devait faire face par des mesures exceptionnelles.

Aussi constituait-il des tribunaux d'exception, ce qui, en soi, est une dérogation à sa juridiction ordinaire³, et je ne suis pas d'accord avec les historiens qui se bornent à entendre que l'affaire parut d'une importance telle qu'elle obtint la priorité⁴. Il s'agit ici d'une *quæstio extraordinaria*, et ce seront les consuls qui auront la délégation des *quæstiones*.

Jusqu'à présent, les choses se sont passées d'une façon régulière. Mais les *quæstiones* ainsi constituées peuvent être amenées à juger des procès entraînant la condamnation capitale ; or pareille condamnation, à Rome, s'il s'agit d'un citoyen romain, ne peut être prononcée que par le peuple réuni en comices centuriates. Le peuple a-t-il donné quelque assenti-

1. TITE-LIVE, ch. 8, § 1 : « Insequens annus, Sp. Postumium et Q. Marcium Philippum consules ab exercitu bellorumque et provinciarum cura... avertit. »

2. TITE-LIVE, ch. 20, § 1 : « Et jam Q. Marcius, quæstionibus suæ regionis perfectis, in Ligures provinciam proficisci parabat... »

3. P. WILLEMS, *l. l.*, II, p. 281.

4. A propos des mots *extra ordinem* (ch. 14, § 6 ; ch. 16, § 12), Mommsen observe que cette intervention ne devait pas, « comme dans l'ancienne terminologie, être entendue d'une extension de compétence, mais de l'expédition de ces affaires en dehors du rôle et avant les autres » (MOMMSEN-MARQUARDT, XVII, p. 174, n. 1) ; même remarque de J. LENGLE, *l. l.*, p. 57-58.

ment lors de la création de ces commissions judiciaires ? Dans le récit de Tite-Live, nous n'apercevons pas clairement que le consul ait obtenu cette approbation, ni même qu'il l'ait demandée. Le discours de Postumius (ch. 15-16) est prononcé devant le peuple de Rome assemblé, mais il ne s'agit que d'une *contio* et le consul ne semble pas se soucier d'obtenir un assentiment ; il se borne à communiquer le résultat de la décision prise par le Sénat et qu'il a l'intention d'exécuter : « *Senatus quæstionem extra ordinem de ea re mihi collegæque meo mandavit. Nos, quæ ipsis nobis agenda sunt, impigre exsequemur* » (ch. 16, §§ 12-13). La seule phrase qui trahirait son embarras : « *ad summam rem publicam spectat* » (ch. 16, § 3) doit faire excuser cette procédure ; le peuple n'a donc qu'à l'accepter et faire son devoir sans faiblesse, « *munia impigre præstare* » (ch. 16, § 13).

Pourtant, Willems n'estime pas qu'en instituant ces *quæstiones* le Sénat ait outrepassé ses pouvoirs¹. Car les *quæstiones* n'étaient, selon son expression, que des commissions d'enquête et non pas des tribunaux jugeant en matière capitale.

Reste donc à savoir à quoi aboutirent ces enquêtes. Nous avons déjà noté, après d'autres², que le résultat nous en était mal connu. En revanche, si imparfaites que soient nos informations, nous sommes renseignés sur certaines décisions prises à l'égard des coupables. Nous pouvons donc en une certaine mesure, juger si dans la répression il y eut ou non certains excès.

Les arrestations durent être très nombreuses. Il fallait, aux termes des prescriptions du sénatus-consulte, se saisir des prêtres³, et aussi de tous ceux qui essayent de fuir Rome⁴.

1. *L. I.*, II, p. 285.

2. Voir note 1, p. 186.

3. TITE-LIVE, ch. 14, § 7 : « *Sacerdotes eorum sacrorum, seu viri seu feminæ essent, non Romæ modo, sed per omnia fora et conciliabula conquiri* » ; *ibid.*, § 9 : « *Consules ædilibus curulibus imperarunt ut sacerdotes eius sacri omnes conquirent comprehensosque...*, etc. »

4. TITE-LIVE, ch. 17, § 3 : « *Fugientes a triumviris comprehensi et reducti sunt.* » Cependant, il y en eut qui échappèrent aux poursuites par le suicide, TITE-LIVE, ch. 17, § 5 : « *Quidam ex iis viri feminæque mortem sibi consciverunt.* »

Quel fut le sort des prévenus ? Il faut distinguer plusieurs catégories d'après leur condition, leur degré de culpabilité et le lieu où ils furent jugés. On sait en effet que, en dehors de Rome, les sentences des consuls ne sont pas soumises à la *provocatio*. Aussi, en province les condamnations à mort l'emportèrent : « plures necati quam in vincula coniecti sunt » (ch. 18, § 5) ; elles ne frappaient pas moins les femmes que les hommes, car celles-ci auraient été particulièrement attirées par les mystères, si l'on en croit le consul (voir le passage du chap. 15, § 9, cité plus haut, p. 191) ; l'exécution de la peine infligée à ces femmes fut confiée au mari ou aux parents les plus proches, ou, à leur défaut, au bourreau public¹. Pour les hommes, le dernier châtiment punissait les crimes de droit commun². Mais ce ne fut que la peine de prison pour ceux qui s'étaient fait seulement initier³ ; nous ignorons s'ils furent relaxés, et au bout de combien de temps. Parmi les chefs de la conjuration, M. et C. Arinii, plébéiens, le Falisque L. Opiternius et le Campanien Minius Cerrinius furent arrêtés ; Herrenius Cerrinius échappa-t-il ? Tite-Live ne nous parle plus de lui après le chapitre 13, § 9. Nous savons seulement ce qu'il advint de M. Cerrinius : après que le consul Q. Marcius eut pris l'avis du Sénat (ch. 19, § 1), il le fit conduire enchaîné à Ardea (ch. 19, § 2) et maintenir sous bonne garde. Peut-être fut-il condamné à la prison perpétuelle ? Nous n'avons pas d'autre précision. Divers indices permettent de supposer que le peuple fut consulté sur le sort des prisonniers, car nous le voyons donner son assentiment

1. TITE-LIVE, ch. 18, § 6 : « Mulieres damnatas cognatis, aut in quorum manu essent, tradebant, ut ipsi in privato animadverterent in eas ; si nemo erat idoneus supplicii exactor, in publico animadvertebatur. »

2. TITE-LIVE, ch. 18, § 4 : « Qui stupris aut cædibus violati erant, qui falsis testimoniis, signis adulterinis, subjectiones testamentorum, fraudibus aliis contaminati, eos capitali poena afficiebant. » Et nous ne risquons guère de nous tromper en rangeant parmi eux ces « simillimi feminis mares, stuprati et constupratores » dont parle le consul (ch. 15, § 9).

3. TITE-LIVE, ch. 18, § 3 : « Qui tantum initiati erant, ... nec earum rerum ullam, in quas jure jurando obligati erant, ... eos in vinculis relinquebant. »

aux mesures dont bénéficient Hispala (ch. 19, § 4 ; § 7) et les autres dénonciateurs ; de plus, lors des poursuites ultérieures contre les derniers sectateurs des Bacchanales, nous voyons le préteur L. Postumius, à qui est échue la province de Tarente, se saisir de ceux qui étaient cachés à Tarente¹, juger ceux qui sont *noxii*, mais envoyer les autres à Rome devant le Sénat ; là le consul P. Cornelius les fait jeter en prison, sans doute en prévention ; enfin, toujours à l'occasion de faits analogues, en Apulie, le préteur L. Duronius en usa peut-être de même (l. XL, ch. 19, §§ 9-11).

Mais nous n'avons pas davantage d'idée précise sur le nombre total des inculpés. Il ne faut donc pas accepter à la légère les indications du texte ; nous lisons, certes, qu'une grande quantité de gens, presque un autre peuple, parmi lesquels des nobles, des femmes fréquentaient les mystères², mais ce sont là les dires d'Hispala, de qui nous ne saurions attendre ou exiger trop d'exactitude. Lorsque le consul lui-même parle de plusieurs milliers de personnes³, n'oublions pas d'abord qu'il s'adresse au peuple, et comment pourrait-il donner un chiffre approximatif puisque les enquêtes ne sont pas commencées ? Enfin Tite-Live nous fournit bien un chiffre, mais il se garde de le prendre à son compte⁴, car il écrit « *dicebantur* », à ce qu'on dit, et non pas « *satis constat* », « *certum est* ». Il vaut donc mieux sur cette question avouer notre ignorance.

Donc, la répression ne paraît pas avoir été aussi atroce qu'on l'a dit parfois. Le rôle des dénonciateurs a été jugé avec sévérité, et nous ne cherchons pas à le réhabiliter, mais nous devons rappeler qu'il était habituel, et il n'a peut-être

1. TITE-LIVE, ch. 41, § 7 : « *Aut citati non affuerunt aut vades deseruerant... latentes.* »

2. TITE-LIVE, ch. 13, § 14 : « *Multitudinem ingentem, alterum jam prope populum esse, in his nobiles quosdam viros feminasque.* »

3. TITE-LIVE, ch. 15, § 8 : « *Quod ad multitudinem eorum attinet, si dixero, multa millia hominum esse...* »

4. TITE-LIVE, ch. 17, § 6 : « *Conjurasse supra septem millia virorum ac mulierum dicebantur.* »

pas dépassé l'ordinaire. Il suffit de se reporter aux exemples cités par P. Willems¹ pour reconnaître que le Sénat agit ainsi en des circonstances analogues. Le seul point litigieux serait la création par le Sénat de ces *quæstiones*, au sujet desquelles le peuple n'est pas consulté. Une fois encore, il faut se garder de considérer l'affaire des Bacchanales comme isolée. On devrait se rappeler qu'elle se situe en une période où la dictature n'est plus instituée (depuis 216), et où l'on n'a pas encore recours à la fameuse mesure du *senatus-consultum ultimum*, qui apparaît pour la première fois lors des troubles gracchiens. Déjà en 204, le Sénat a usé d'une mesure analogue dans l'enquête sur le légat Pleminius (Tite-Live, XXIX, ch. 8-9, 19-20) ; un peu plus tard, en 180 et en 179, il décrète des *quæstiones* pour enquêter sur des empoisonnements suspects (Tite-Live, XL, ch. 37, ch. 44)². C'est que Rome, malgré sa victoire, avait été ébranlée par la seconde guerre punique ; il n'est pas trop de dire qu'elle traversait une véritable crise, financière autant que politique ou religieuse, et les Bacchanales n'en furent qu'une des phases. Le Sénat s'est préoccupé de remettre de l'ordre ; il aurait pu s'attaquer au culte même de Bacchus, en quoi il eût été dans la tradition de l'hellénisme qu'on lui a reproché d'avoir ruiné³. En réalité, il a fait preuve de modération à l'égard du culte, qu'il n'a pas supprimé, se contentant de le régler⁴. Cicéron, quand il parle des Bacchanales (*De Legibus*, II, 15, 37), ne nie point la *severitas* dont firent preuve les anciens sénateurs, mais il ne s'en indigne pas. Aussi, nous autres modernes, serions-nous

1. *L. l.*, II, p. 280 et n. 9 ; p. 391 et 392.

2. P. WILLEMS, *l. l.*, II, p. 283-285.

3. *Sic.*, S. REINACH, *l. l.*, p. 252 ; c'est oublier que PLATON, dans la *République*, p. 427 b-c, ou dans les *Lois*, p. 738 b, c, 739 c, condamnait les innovations religieuses, opinion que BOSSUET exprime fort bien : « Platon, qui voyait la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme fondement de sa République, qu'il ne faut jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie et que c'est avoir perdu le sens que d'y penser » : *Histoire univ.*, II, 5.

4. G. BOISSIER, *l. l.*, p. 348, dont je reproduis presque les termes.

mal avisés d'en appeler d'un jugement qui, moins d'un siècle et demi plus tard, était encore ratifié par des Romains, mieux au fait que nous et versés dans le droit.

Y. BÉQUIGNON.

Note de correction : Cet article était déjà remis à la composition lorsque j'ai pris connaissance de l'étude de M. Méautis qui considère l'affaire du point de vue religieux ; j'ai vu avec plaisir que nous étions tombés d'accord pour accepter l'opinion de Frank.

Y. B.

SUBSTRUCTIONS GALLO-ROMAINES

DE L' « ÉCHENOT »

COMMUNE DE BOURG (HAUTE-MARNE)

D'importants vestiges gallo-romains ont été mis au jour sur le territoire de Bourg¹, à la lisière du bois du Parc, au lieu-dit « l'Échenot », à 300 mètres environ à l'Ouest du village, à 800 mètres de l'ancienne voie romaine de Langres à Lyon (actuellement R. N. n° 67 de Saint-Dizier à Lausanne = route de Langres à Dijon). En contre-bas, à 60 mètres environ, jaillit, à la naissance d'un large et fertile vallon, une source dite, elle aussi, de l'Échenot², et qui ne tarit jamais ; la canalisation, en pierres plates disposées en triangle et jointes par du ciment, en paraît ancienne.

La découverte est due à M. l'abbé Parmentier, alors curé de la paroisse, qui prit, dès 1929, l'initiative des fouilles. Celles-ci ont été, depuis, continuées sous les auspices³ de la Société historique et archéologique de Langres, et sous la

1. Canton de Longeau, à 8 kil. au Sud de Langres. C'est sur ce même territoire de Bourg que se trouvait le *fanum* de la Croix d'Arles : voir, en dernier lieu, G. DRIoux, *Cultes indigènes des Lingons* (1934), p. 34.

2. On trouve *Esconet*, *Esconot* comme ancienne forme d'un autre toponyme haut-marnais, la ferme d'Aquenove près d'Auberive ; comparer avec *eschenau*, canal pour conduire l'eau d'une fontaine : voir A. ROSERT, *Dict. toponymique de la Haute-Marne*, s. v. Aquenove.

3. Et, en 1937 et 1938, avec l'aide d'une subvention du Ministère de l'Éducation nationale. Nous tenons à remercier ici tout particulièrement le propriétaire du bois, M. le général Serrigny, qui nous a, avec beaucoup de bienveillance, donné toutes autorisations nécessaires.

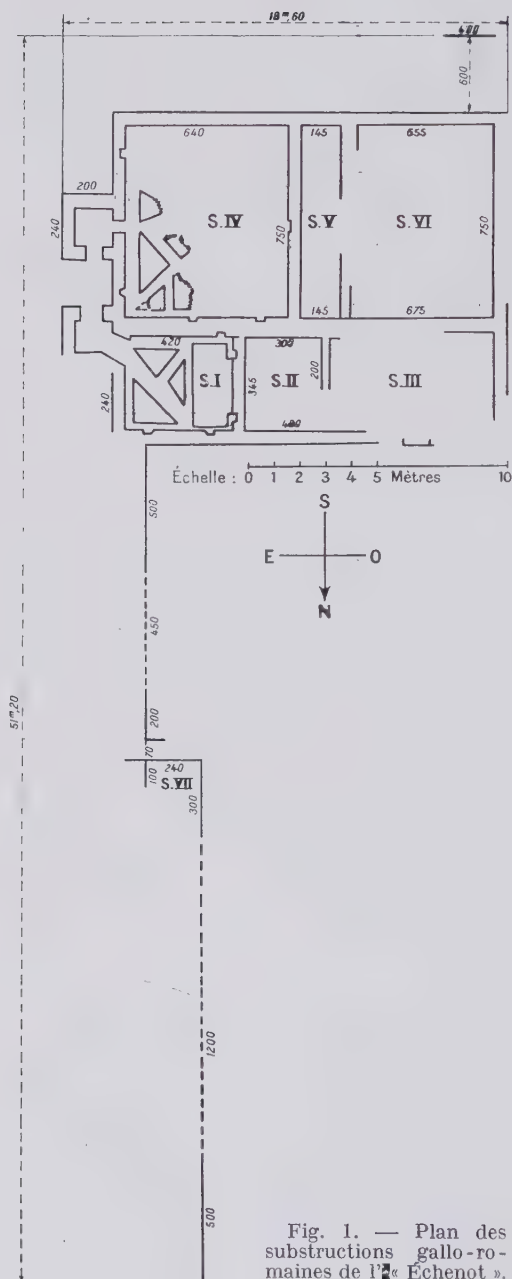


Fig. 1. — Plan des substructions gallo-romaines de l'« Echenot ».

direction de M. Parmentier d'abord, puis, dans la suite, de M. l'abbé Mulson.

Si l'on en juge par l'aspect des lieux et la nature du terreau superficiel, l'étendue du terrain à prospector et à fouiller serait de 64 ares environ (80 m. \times 80 m.), ce qui dénote un établissement assez important¹. Les résultats obtenus sont, d'ailleurs, on s'en convaincra, particulièrement encourageants.

1. Tout cet espace est aujourd'hui boisé. Dans les champs du voisinage, les habitants ont recueilli, à des dates diverses, une meule, ou plutôt la partie supérieure d'une meule à main, en granit, de 0 m. 50 de diamètre et de 0 m. 10 d'épaisseur (conservée au presbytère de Bourg) ; plusieurs pièces de monnaie : un Néron, un Antonin le Pieux, en bronze, un Gordien, en argent (ces pièces sont entre les mains de M. Sarrazin, ancien instituteur de Bourg, à Rosoy).

Les substructions actuellement mises au jour comprennent tout d'abord un ensemble de *six* salles contiguës dont *deux hypocaustes* (fig. 1).

En outre, on a suivi et dégagé, sur sa face occidentale, un mur, partant de l'angle Nord-Est de la salle I et se dirigeant vers le Nord, sur une longueur de 32 mètres environ, avec, vers le milieu, une petite salle rectangulaire (S. VII du plan d'ensemble). Au cours de ce dégagement, on a trouvé des fragments de poteries diverses, de nombreux débris d'enduits peints, des moellons, pierres sciées. Dans la petite salle (2 m. 40 × 3 m.) les enduits adhéraient encore au mur par endroits ; à noter, dans cette même salle, un beau fragment de plat en terre sigillée, une agrafe en bronze, et un petit clou, de bronze également.

En ce qui concerne l'ensemble des six salles, voici où en sont actuellement les travaux :

- 1° Le premier hypocauste (S. I) est entièrement déblayé ;
 - 2° La salle contiguë au mur Ouest de cet hypocauste (S. II) a été, elle aussi, complètement fouillée ;
 - 3° La troisième salle (à l'Ouest de la seconde), dont les murs sont moins bien conservés (S. III), n'a été reconnue qu'en partie ;
 - 4° Le second hypocauste (S. IV) a été entièrement reconnu et fouillé presque complètement ;
 - 5° La salle contiguë au mur Ouest de ce second hypocauste (S. V) a été, elle aussi, presque complètement dégagée ;
 - 6° La salle contiguë à cette dernière (S. VI) a été entièrement délimitée, et quelques sondages effectués à l'intérieur ;
 - 7° Au Sud de cette salle VI, un mur a été reconnu en partie (sur une longueur de 4 mètres), parallèle au mur Sud de la salle et à 6 mètres de ce dernier (voir le plan d'ensemble).
- Il nous reste à décrire ces diverses salles et à inventorier les objets trouvés, les particularités reconnues.

* * *

Salle I. — Il s'agit d'un *hypocauste* (bien conservé ; dimensions intérieures, le *præfurnium* mis à part : 4 m. 20 × 3 m. 45)

du type de Silchester — à blocs de maçonnerie, et canaux partant du *præfurnium* (SAGLIO-POTTIER, *Dict. antiq.*, III, p. 349, fig. 3947) — type très rare dans la région¹ (fig. 2).

Les canaux ou conduits, de largeur variable (0 m. 30 à 0 m. 50), sont cimentés (chaux et brique) ; dans le fond, par endroits, on a constaté la présence d'une couche de noir de fumée de 0 m. 01 environ. Les murs, construits en petit appareil bien régulier (0 m. 55 à 0 m. 60 d'épaisseur, sauf le mur méridional — séparant la salle I de la salle IV — épais de 0 m. 68 env.) sont percés de bouches de chaleur obliques (largeur, 0 m. 33) : une dans le mur méridional, deux dans le mur occidental, deux dans le mur septentrional.

Les blocs de maçonnerie sont au nombre de *quatre* : trois blocs triangulaires de dimensions inégales (voir le plan), conservés sur une hauteur de 0 m. 40 ; un bloc quadrangulaire (1 m. 40 × 2 m. 80), d'une hauteur de 0 m. 45. Ce dernier bloc, intact — la surface (fig. 2) en est tout à fait horizontale — est entouré de conduits de chauffe (de 0 m. 25 à 0 m. 30 de largeur), sauf à l'Ouest, en son milieu, sur une longueur de 1 m. 40, où il forme bloc avec le mur : de chaque côté, à cet endroit, le mur est percé de deux bouches de chaleur.

Objets trouvés : débris de poterie, blanche, jaune, noire, rouge, vernissée ou non ; fragments de briques striées ; dalles en pierre sciée, à grain très fin ; ossements de bovidés et d'ovidés, dents de sanglier et osselets ; une sorte de gond en fer, des clous à tête plate de 0 m. 09 de longueur et des clous à ailettes en forme de tau, en fer également ; et surtout, à l'angle Nord-Est, un fragment de tuyau en plomb.

Le *præfurnium* ou chambre de chauffe (dimensions intérieures : 1 m. 25 × 1 m. 35) était situé à l'extérieur du rectangle, à l'angle Sud-Est de la salle (Pr. I). Il était rempli de cendres : « On en retire trois brouettées ; elles dégagent, constate notre journal de fouilles, la même odeur que des cendres fraîches. » Dans les cendres, une grosse brique rouge striée

1. Il vient d'en être récemment découvert un autre du même type, aux Fontaines-Salées, près de Vézelay (Yonne). (*Rev. archéol.*, 1938, I, p. 275, fig. 22.)

(0 m. 30 \times 0 m. 20 \times 0 m. 06). Le mur extérieur de ce foyer a été dégagé ; nous en reparlerons à propos du *præfurnium* II, auquel celui-ci ressemble trait pour trait.

Salle II. — Contiguë à la précédente : le mur Nord-Sud, d'une épaisseur de 0 m. 55, est commun aux deux salles. La pièce mesure 3 mètres sur 3 m. 35. Les murs Nord et Sud



Fig. 2. — Hypocauste n° 1 (= S. I). Vue prise de l'angle Nord-Ouest.

(prolongements des murs de S. I) ont une largeur de 0 m. 60 environ. Le mur Ouest, conservé seulement sur une partie de sa longueur (2 mètres), n'a qu'une largeur de 0 m. 20. Le sol était pavé d'une sorte de béton, conservé par endroits. Remplissage insignifiant : débris de poterie, de ciment effrité.

Salle III. — (En partie reconnue : reste à déblayer ; dimensions intérieures, 7 m. 50 \times 3,00).

Salle IV. — Il s'agit d'un second *hypocauste*, du même type que S. I, mais beaucoup plus vaste : 6 m. 40 \times 7 m. 50. Seule la partie orientale en a été complètement fouillée. L'épaisseur des murs (même appareil que précédemment), plus ou moins conservés suivant les endroits (7 à 8 assises dans l'angle Nord-Est) varie de 0 m. 55 à 0 m. 65. Le mur

oriental est percé, à égale distance — ou à peu près — des deux angles, de deux bouches de chaleur ; deux autres dans la paroi septentrionale ; une cinquième dans la paroi occidentale ; aucune trace de bouche dans la paroi méridionale, moins bien conservée d'ailleurs (en certains endroits, 2 assises seulement). Le sol de toute la partie dégagée était bétonné ou tout au moins cimenté. Dans l'angle Nord-Est, subsistent encore cinq des *blocs* de l'hypocauste ; ils sont dans un état de conservation beaucoup moins parfait que les blocs de S. I ; selon toute apparence, les blocs étaient triangulaires (voir plan).

La partie la plus intéressante de ce second hypocauste est son *præfurnium*, situé sur le côté Est de l'hypocauste (fig. 3).

Le *præfurnium*, rectangulaire, limité par trois murs de 0 m. 50 d'épaisseur, mesure à l'intérieur 1 m. 40 × 1 m. 40. Dans les déblais qui le remplissaient, quelques morceaux de tuf taillés en moellons. L'extérieur du *præfurnium* a été dégagé. Dans la paroi septentrionale une ouverture avait été ménagée, à égale distance des angles : en guise de pavé, une dalle de 0 m. 67 de longueur. Dans la paroi méridionale du *præfurnium* I, à peu près en face de Pr. II, autre dalle de 0 m. 85 de longueur : on se trouve évidemment en présence de l'orifice par lequel on introduisait les combustibles. L'espace compris entre les murs des deux chambres de chauffe mesure 1 m. 50 ; le sol semble avoir été cimenté ; on y a trouvé des fragments de briques.

L'entrée du *præfurnium* s'ouvre, avons-nous dit, dans le mur oriental de l'hypocauste (= paroi Ouest du *præfurnium*), à 2 m. 65 de l'angle Nord-Est et à 3 m. 50 de l'angle Sud-Est. La baie était formée de briques séparées par d'épais lits de mortier (fig. 3). Le cintre est démoli, mais on en voit encore très nettement l'amorce. Le seuil, de 0 m. 42 de large, est formé d'une brique noircie par le feu. A droite de la baie, plaquées contre le mur, deux dalles dont la position semble intentionnelle (?) et non due au hasard de la démolition. Aux abords de la baie, sur le fond ou à peu près, débris de verre fin, un fragment de soucoupe en terre sigillée avec marque de potier (illisible), débris de ciment et de peintures murales ;

ailleurs, dans des conditions analogues, débris de vases grossiers, de briques striées, etc.

Autres trouvailles intéressantes : à l'angle Sud-Est, le long de la paroi orientale, un *squelette*, orienté Nord (tête)-Sud, dans une sorte de fosse creusée dans le béton (on a également échancré le mur méridional pour placer les pieds).



Fig. 3. — *Præfurnium* de l'hypocauste n° 2 (= S. IV). On remarque très nettement le seuil du *præfurnium* et la voûte de brique. À droite, l'ouverture ménagée pour les combustibles.

Le *squelette* mesure 1 m. 80 environ ; la tête a été intentionnellement soulevée lors de l'inhumation. Il s'agit, sans aucun doute, d'une inhumation postérieure ; aucun mobilier funéraire. Le *squelette* — bien conservé — ayant été découvert peu de jours avant la mobilisation, ordre a été donné de ne toucher à rien. Le *squelette* a été protégé au mieux : le dégagement ne pourra en être effectué qu'au cours de la prochaine campagne.

Ce n'est pas la seule inhumation. Deux autres *squelettes*, — très détériorés — placés côte à côte, orientés de même, ont été découverts près de l'angle Sud-Ouest de la même salle.

Les crânes, soulevés eux aussi, avaient été comme appuyés sur le mur démoli (l'un des crânes était encastré dans le mur) ; le corps et les membres gisaient à l'extérieur de la construction. Ici non plus, aucun mobilier funéraire. L'emplacement, comme cela a déjà été souvent constaté, aura servi de cimetière. La destruction de cette partie de l'établissement était déjà, semble-t-il, fort avancée : ce qui expliquerait le peu d'objets recueillis dans les fouilles.

Salle V. — Cette salle, contiguë au second hypocauste, forme une sorte de couloir — ou vestibule — allongé, de 7 m. 50 sur 1 m. 45 de large ; le mur occidental est interrompu vers son milieu : les deux pans sont de largeur inégale (pan Sud, 0 m. 65 ; pan Nord, 0 m. 45). L'ouverture devait servir de passage dans la salle VI ; à proximité de cette ouverture ont été précisément trouvées deux dalles irrégulières posées sur le sol : portion d'un pavement, ou, plutôt, fragment d'un large seuil ? Nous pencherions vers la deuxième hypothèse, la salle V semblant avoir été, par endroits, bétonnée ou cimentée, comme la salle IV.

Salle VI. — Les dimensions ont été reconnues. Il s'agit d'une grande salle carrée de 6 m. 40 sur 6 m. 60. Des sondages ont été effectués : pas de trace de ciment ou de béton, mais le sol naturel.

*
* *

Nous avons relevé le plan des bâtiments. Touchant la destination de ces bâtiments, les objets trouvés ne permettent encore aucune hypothèse. Tout ce que l'on peut dire actuellement, c'est que la présence de deux hypocaustes contigus indique un établissement d'importance. Au cours des prochaines campagnes, nous aurons à terminer le dégagement des dernières salles découvertes et à explorer la partie septentrionale. N'oublions pas que, pour l'instant, les vestiges découverts sur la face orientale indiquent, de ce côté, une façade de plus de 51 mètres (51 m. 20) ; et l'extrémité des murs ne semble pas encore, d'ailleurs, avoir été atteinte.

G. DRIoux, G. PARMENTIER et J. MULSON.

UNE FAÇADE ROMANE DÉCOUVERTE A AURILLAC

Les fêtes du millénaire de Gerbert ont entraîné, en 1938, la découverte à Aurillac d'une intéressante construction de l'époque romane¹. A cette occasion, en effet, fut décapée la façade de la maison située devant l'église Saint-Géraud, sur la petite place où une fontaine laisse couler ses eaux dans la vasque en serpentine de l'ancienne abbaye. Le mortier lépreux dont elle était recouverte masquait un mur d'un bel appareil, en pierre grise du pays.

Cette façade nous était connue par la lithographie d'Adrien Dauzats (fig. 1) qui, accompagnée de la légende : *Ruines de l'abbaye d'Aurillac*, illustre le volume des *Voyages pittoresques* du baron Taylor, sur l'Auvergne². A son passage à Aurillac en 1837, Prosper Mérimée, inspecteur des monuments historiques et antiquités nationales, l'avait remarquée ; il en donnait une description dans ses *Notes d'un voyage en Auvergne*³, parues l'année suivante, cent ans avant qu'elle ne fût remise au jour.

L'intérêt qu'artistes et archéologues avaient porté à cette construction, ainsi que la faveur nouvelle dont jouissait

1. Au moment de corriger les épreuves de notre article, nous apprenons que M. Roger GRAND publie dans les *Mélanges Martroye*, p. 239-267, pl. X, un important travail sur *La Sculpture et l'architecture romane à Saint-Géraud d'Aurillac*, où est étudiée cette construction. Nous engageons le lecteur à s'y reporter.

2. Ch. NODIER, J. TAYLOR et Alph. DE CAILLEUX, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, Auvergne*, t. II, Paris, 1833, pl. 207.

3. *Extrait d'un rapport adressé à Monsieur le Ministre de l'Intérieur*, Paris, 1838, p. 140.

*Phot. Bigot.*

Fig. 1. — Ruines de l'abbaye d'Anullae. — lithographie de Darzats.

alors l'architecture du Moyen âge n'empêchèrent pas qu'on fit perdre à la façade son aspect ancien. Au temps de Mgr Bouange¹, l'édifice en question n'existait plus dans l'état où Mérimée l'avait vu. La récente restauration a donné à la façade un certain air de jeunesse, bien que l'on ait eu soin



Phot. P. Quarré.

Fig. 2. — Les trois arcades, après décapage de la façade en 1938.

de ne pas remplacer les parties mutilées (fig. 2) ; cependant, l'aspect vétuste et délabré que montre la lithographie se retrouve dans bien des maisons voisines, et l'atmosphère romantique de l'ancienne place — avec ses arbres aux branches tordues, l'amas de blocs de pierre évocateurs de ruines et les vieilles charpentes — peut être ressentie aujourd'hui encore dans le quartier Saint-Géraud.

1. *Saint-Géraud d'Aurillac et son illustre abbaye*, Aurillac, 1870, t. I, p. 274.

La façade¹ était partagée en quatre parements horizontaux par trois bandeaux qui couraient d'une extrémité à l'autre du mur et dont on peut encore suivre la trace par endroits. Le premier bandeau correspondait aux retombées des arcs par lesquels s'ouvraient les fenêtres de l'étage supérieur : on aperçoit sur le côté gauche un de ces arcs, noyé dans la maçonnerie, près d'une fenêtre triflée percée à l'époque gothique. Le bandeau médian séparait les deux étages. Quant au bandeau inférieur, il se profile à la hauteur du tailloir des chapiteaux et en prolonge le décor sur la surface du mur ; sur le côté droit, des arcs brisés, construits postérieurement et surmontés d'ouvertures rectangulaires, en ont rompu la continuité.

La partie centrale de l'étage inférieur a été conservée à peu près dans son état primitif. Trois arcs d'égale hauteur, surhaussés de deux assises, sont construits à l'aplomb du mur et reposent sur des colonnettes à base torique ; les arcs étant accolés, les colonnettes sont accouplées de chaque côté de la baie médiane, et les chapiteaux ont un tailloir continu. Tandis que l'arc central est formé d'un simple bandeau, les arcs latéraux sont moulurés d'une gorge et d'un tore séparés par un filet. L'archivolte qui encadrait chacun d'eux a été systématiquement bûchée. La lithographie de Dauzats semblerait indiquer qu'elle était décorée de billettes, mouluration peu fréquente en Haute-Auvergne². Mais, le damier des tailloirs étant figuré d'une façon identique, il y a lieu de penser que c'est aussi un damier qui décorait les archivoltes, de même que la partie biseautée des bandeaux supérieurs : les damiers, d'ailleurs, sont très répandus dans la région d'Aurillac, et c'est ce motif qui décorait la corniche de l'ancienne église Saint-Géraud ; il en reste quelques fragments à la partie supérieure des murs romans utilisés au xv^e siècle dans la construction de la nouvelle église.

1. Hauteur : 8 mètres. Largeur : 22 mètres.

2. Mérimée aura sans doute confondu les damiers avec les billettes.

Sous l'arcade de droite s'ouvrait une porte, dont les piédroits sont aujourd'hui masqués par les montants de l'arc moderne qui double intérieurement l'arc roman. L'arcade de gauche, d'une égale largeur¹, auprès de laquelle est percée une petite baie largement ébrasée vers l'intérieur, semble avoir donné passage à une autre porte, dont on peut reconnaître les piédroits dans l'appareil ancien qui subsiste de chaque côté des colonnettes. Cette disposition-là devait répondre à une distribution intérieure dont il n'existe plus de trace. A la façade de l'église Notre-Dame-des-Miracles de Mauriac², le portail est flanqué de deux arcades aveugles ; ici, à l'inverse, l'arcade centrale aveugle était accostée de deux portes : mais ces deux constructions révèlent un égal souci d'une plastique monumentale symétrique et harmonieuse.

Mérimée avait relevé sur la façade l'inscription suivante : .S... ECCLE QVI ES DOMINV̄ DOMVS ATQ REFECTION FRATR̄V̄ APTANTVR AD OSTIV̄ QUICVMQVE... L'abbé Martin, après avoir interprété les premiers mots ainsi : *Sanctæ ecclesiæ quæ est hominum domus*, avait donné de l'inscription cette traduction, assez incompréhensible : *De la sainte église qui est le temple des hommes et le réfectoire des frères, sont disposés vers la porte : qui que vous soyez*³...

Mérimée nous avait avertis qu'il copiait avec un peu de défiance ce fragment d'une inscription déjà mutilée⁴. Malheureusement, les bandeaux et les tailloirs sur lesquels celle-ci était gravée ont été bûchés, afin qu'ils ne fissent point saillie sur le nouveau revêtement ; le début de l'inscription a seulement été conservé, parce qu'il se trouvait sur le bandeau qui traverse en retrait l'arcade centrale. On y lit :

ECCE QVIES HOMINVM DOMVS A

1. Les deux arcades latérales ont chacune 2 m. 40 de largeur, tandis que l'arcade centrale n'a que 2 m. 20.

2. Cf. P. QUARRÉ, *Le Portail de Mauriac et le porche d'Ydes, leurs rapports avec l'art du Languedoc et du Limousin*, dans *Bull. mon.*, 1939, p. 131.

3. Cf. BOUILLET, *Tablettes historiques de l'Auvergne*, t. I, 1840, p. 373.

4. Mgr BOUANGE avait traduit : *sont dignes d'entrer dans la sainte église qui est par excellence la maison des hommes et où s'élève la table fraternelle, tous ceux qui...*

Ce que Mérimée avait pris pour la lettre s est un motif décoratif aux lignes sinueuses qui marque le commencement de l'inscription. Les deux e et le premier c du mot ECCE sont des lettres onciales ; le second c formé de traits assemblés à angles droits a été pris pour un L, erreur qui avait amené l'abbé Martin à croire qu'il s'agissait du mot *ecclesia*. D'autre part, il ne faut pas lire : QVI ES, mais en un seul mot : QVIES¹.

Les arcades de la place Saint-Géraud n'ont pas dû faire partie d'une église² : elles appartenaient à la façade d'une demeure qui était destinée d'abord au repos des hommes. Il semble bien, comme le pense M. Delmas, archiviste du département du Cantal, que l'on soit en présence de l'hôpital de Saint-Géraud dont il est question en 1280, à l'article IX de la Première Paix d'Aurillac, comme étant situé devant le monastère : « *D'aquesta comuna talha serau exceptah... les donatz al servizi dels paures de l'espital de San Guiral, que es pauzals davan lo mostier*³... »

L'inscription, composée de belles capitales de taille égale, très nettement gravées et où prédominent les caractères à angles droits, autorise à dater la façade de la seconde moitié du XI^e siècle⁴. Les chapiteaux, par leur décor où domine l'entrelacs, motif hérité des temps carolingiens, confirment cette époque de construction ; ils s'apparentent, en effet, à un groupe de chapiteaux aurillacois dont la composition est nettement caractérisée⁵. Les deux chapiteaux accolés qui se

1. La lettre Q a une queue qui lui donne l'apparence d'un R retourné.

2. Ces arcades, considérées avant 1938 comme disparues, passaient pour avoir fait partie de l'ancienne église Saint-Clément.

3. *La Façade de l'hôpital de Saint-Géraud*, dans *La Revue de la Haute-Auvergne*, 1938, p. 192.

4. Cf. P. DESCHAMPS, *Étude sur la paléographie des inscriptions lapidaires de la fin de l'époque mérovingienne aux dernières années du XII^e siècle*, dans *Bull. mon.*, 1929, p. 21-35.

5. Cf. P. QUARRÉ, *La Sculpture romane de la Haute-Auvergne, décor des chapiteaux*, 1938, Aurillac, p. 14.

trouvent sur le côté droit de l'arcade centrale (fig. 3) ont, à leur moitié supérieure, une forme cubique : c'est là un mode d'épannelage qu'on trouve sur les chapiteaux sans décor des



Phot. P. Quarré.

Fig. 3. — Chapiteaux à entrelacs et palmettes.

églises de la région d'Aurillac. Sur l'un, entrelacs et palmettes sont répartis suivant les deux zones données par l'épannelage ; sur l'autre, l'entrelacs descendant verticalement dessine un cadre à l'intérieur duquel s'inscrivent les pal-

mettes, qui prennent dans les angles la forme de coquilles.

Le chapiteau de gauche (fig. 4) représente deux quadru-



Phot. P. Quarré.

Fig. 4. — Chapiteau à décor animal.

pèdes dressés symétriquement sur des tiges à trois brins ; leurs têtes retournées se font vis-à-vis, et dans leur gueule pénètre l'extrémité trilobée des tiges. Ce thème inspiré des modèles orientaux et qui était familier aux sculpteurs romans de

la Haute-Auvergne¹ s'adapte de façon heureuse à l'épannelage du chapiteau ; les corps se détachent en un relief assez vigou-



Phot. P. Quarré.

Fig. 5. — Chapiteaux à tiges d'entrelacs, palmettes et pommes de pin.

reux et leur modelé arrondi fait jouer la lumière avec douceur.

Le décor des deux chapiteaux placés sur le côté gauche

1. Deux animaux dans une attitude semblable décorent l'une des grandes plaques sculptées conservées dans l'église Saint-Géraud.

de l'arcade centrale (fig. 5) permet de les rattacher à un atelier qui semble avoir travaillé à la fois à Aurillac et à Conques¹. Le premier est orné de lobes côtelés qui retombent de chaque côté d'une tige au-dessus de pommes de pin et qui, en s'incurvant, déterminent deux cavités circulaires ; or, ce motif se retrouve identique sur l'un des grands chapiteaux conservés au château de Caillac². Le chapiteau voisin, avec ses maigres palmettes issues de tiges d'entrelacs et ses petites feuilles à contour légèrement découpé qui garnissent les angles, est semblable à certains chapiteaux du transept de l'église Sainte-Foy de Conques.

Ainsi, la découverte de cette façade d'une construction monastique, où devaient trouver asile les pèlerins, les pauvres ainsi que les malades, nous apporte un témoignage nouveau des échanges artistiques qui eurent lieu au ^x^e siècle entre la riche abbaye fondée par le comte d'Aurillac et celle qui s'élevait dans le Rouergue voisin sur les reliques de sainte Foy.

Pierre QUARRÉ.

1. Cf. R. GRAND, *Recherches sur l'art roman à Aurillac, ses derniers vestiges*, dans *Revue de la Haute-Auvergne*, 1901, p. 76. — P. QUARRÉ, *op. cit.*, p. 16. — M. AUBERT, *L'Église de Conques*, Paris, 1939, p. 96. — J. VALLÉRY-RADOT, *Les Églises romanes du Rouergue*, dans *Bull. mon.*, 1940, p. 50.

2. Près d'Aurillac, commune d'Arpajon. Ces chapiteaux proviennent d'une ancienne église d'Aurillac, peut-être de Saint-Géraud.

VARIÉTÉ

Un traité sur la plastique grecque du IV^e s. : principes et méthodes

En 1938 a été publié chez Vittorio Klostermann, Frankfurt am/Main, un ouvrage sur la sculpture grecque du IV^e s., portant le titre : *Griechische Plastik des vierten Jahrhunderts vor Christus — Untersuchungen zur Zeitbestimmung*¹. L'auteur, M. Hans Karl Süsserott, est un disciple de M. Ernst Langlotz ; il rend un hommage mérité à son inspirateur, lorsque (p. 9) il remercie ses collaborateurs principaux.

Bien que, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, l'étude de la sculpture monumentale — frontons, métopes, frises — ne soit pas envisagée dans le livre, l'abondance des documents figurés strictement classés et minutieusement étudiés est telle qu'on ne saurait ici reprendre tous les éléments de la thèse développée par M. K. Süsserott. Qu'il suffise de donner un aperçu de la méthode, instructive pour les travailleurs en divers domaines.

*
* *

Que veut être le livre de M. K. Süsserott ?

L'auteur nous avertit tout de suite de ce qu'il n'est pas. Dans les vingt dernières années, dit l'*Introduction* (p. 11), les ouvrages sur l'art grec au IV^e siècle sont de deux sortes : des recherches sur la personnalité de chacun des artistes particulièrement éminents ; des études sur telle ou telle catégorie de monuments (stèles, ou bien vases, ou bien monnaies). M. K. Süsserott entend rompre ici avec cette habitude ; il s'interdit tout rapport avec les sources historiques et ne mentionnera aucune tradition concernant la vie et l'œuvre des maîtres du IV^e siècle.

Il vise à quelque chose de plus vaste, annonce-t-il, et de plus précis à la fois. Il présente, comme l'indique le sous-titre, des *Untersuchungen zur Zeitbestimmung*², des recherches pour la datation des œuvres. Notre richesse est grande, dit-il (p. 12 sqq.), concernant le IV^e siècle, mais il manque, pour nous guider, une chronologie sévère ; nous

1. 215 pages de texte, 16 pages de tables et 38 planches mobiles.

2. On reconnaît ici aisément l'influence de M. E. Langlotz.

sommes renseignés sur chacun des genres artistiques ; mais nous n'avons pas eu une présentation d'ensemble du développement formel de la plastique du iv^e.

Cette recherche sur l'évolution stylistique, c'est la tâche que s'est assignée M. K. Süsserott : il entend la mener scientifiquement, en partant des œuvres elles-mêmes et en se bornant à la considération de certains traits précis : ce qui doit le conduire à une connaissance plus exacte de l'art grec du iv^e, aux points de vue liés de la chronologie et de la stylistique.

*
* *

Le plan adopté par M. K. Süsserott découle de ce parti pris scientifique ; il part du plus sûr, du plus solide : les documents datés avec certitude. Les éléments réunis vont être étudiés, mis en relation, et l'on pourra ensuite dresser la courbe de l'évolution stylistique du iv^e ; courbe dans laquelle on intégrera les monuments non datés (travaux d'artisans comme œuvres de grands maîtres), d'après les caractères formels qu'ils présentent : du même coup, ils se trouveront distribués chronologiquement avec toutes chances d'exactitude.

Après discussion sur quelques points de définition, l'auteur examine successivement dans la première partie les reliefs des décrets historiés et les amphores panathénaïques ; accessoirement, il mentionne en note des monnaies, mais il n'en fournit aucune reproduction. La deuxième partie étudie le développement stylistique dans les monuments consacrés et les stèles funéraires. Enfin, la troisième partie consiste en une étude comparative de la statuaire.

En appendice, le livre comprend, en outre, trois *excursus* : le premier constitue en quelque sorte la vérification de la théorie générale sur un exemple précis (c'est l'évolution d'un type, celui d'Athéna appuyée sur son bouclier, à travers quatre monuments datés) ; le second concerne la datation des amphores panathénaïques du v^e siècle (c'est une critique et une rectification de la thèse de M. E. Schmidt, *Archaistische Kunst*, p. 70 sqq.) ; enfin, le troisième est une discussion sur l'arrêt rendu à Syracuse, vers 343-342, concernant les statues : dans les textes correspondants de Plutarque et de Favorinus, M. K. Süsserott relève le plus ancien témoignage, dit-il, d'un mortel statufié en dieu : il s'agit de Denys l'Ancien, dont l'image en Dionysos échappa à la fonte en même temps que les statues des dieux, en même temps aussi qu'une statue de Gélon placée dans un temple. Autre conclusion de M. Süsserott : si les statues des tyrans ont été fondues, ce n'est nullement réaction sentimentale contre la tyrannie, mais besoin urgent de métal pour frapper monnaie.

Mais revenons à l'essentiel, au dessin général de cette étude scientifique, géométrique et progressive. Après la division en décrets historiés, amphores, stèles, statues, une subdivision intervient à l'intérieur de chaque genre : les monuments vont être groupés suivant le cadre le plus impersonnel, le plus *mathématique* qui soit, la décade. Grâce à ces précautions rigoureuses, l'auteur pense atteindre à de véritables « lois », valables pour chaque période de dix ans.

*
* *

Nous n'avons pas à juger avant d'avoir vu M. K. Süsserott à l'œuvre ; prenons acte d'abord des réponses que d'avance il fait à trois ordres de critiques :

1. Les monuments qui nous sont parvenus sont dans un état de conservation très variable ; tous ne sont pas, loin de là, de la même qualité artistique. N'est-il pas téméraire de considérer au même titre toutes les œuvres d'une même décade ? — M. K. Süsserott nous répond que les traits caractéristiques essentiels ne subsistent pas moins, et son étude nous en fournit bientôt l'illustration : P. 42-43, l'auteur examine ce qui nous reste du bas-relief des habitants d'Aphytis (pl. 2, fig. 4), conservé au Musée national d'Athènes et daté de 387-386 environ. C'est une figure féminine dont les deux tiers seulement sont conservés : elle portait le chiton et le manteau ; dans la main droite abaissée, une coupe à omphalos. Le travail est grossier, sans modelé et sans relief. Cependant, sur cette esquisse présentée de face, remarquons la position verticale, solide de la jambe d'appui, l'abandon de la jambe libre, qui ne sert en rien à l'équilibre du corps, la chute de la hanche du côté de la jambe libre (avec les plis du manteau sur le côté gauche du bassin), la saillie de la hanche du côté de la jambe d'appui (avec pli montant en oblique du pied de la jambe libre, dont on devine le genou ployé, à la hanche d'appui), enfin l'échine qui, sûrement, s'incline du côté de la jambe libre.

Dans tous ces caractères, on reconnaît sans peine les grands traits d'un autre bas-relief incomparablement plus soigné, mais de la même décade : celui qui figure sur le monument du traité d'Athènes avec Chios (384/383), œuvre que conserve le Musée épigraphique d'Athènes (pl. 3, fig. 1, commentaire p. 46-47).

2. L'objection de la « qualité » étant éludée, en voici une seconde : la reprise de monuments plus anciens n'enlève-t-elle pas de sa valeur à la courbe que l'on espère obtenir à l'aide des monuments datés ? — Non, répond M. K. Süsserott, car cela même qui est emprunté à un « *Urbild* » est adapté, suivant la conception du temps. Et il fait la démonstration dans son excursus n° 1, à l'aide de quatre répliques d'Athéna appuyée, répliques datées de 427/426, 410/409, du milieu du iv^e et enfin de 310/300. (Cf. p. 197-202 : les reproductions ne figurent malheureusement pas dans les planches). La conclusion de l'auteur est que, la statue divine n'étant pas seulement un modèle, mais étant encore un symbole qui est dans un rapport actuel avec la conception religieuse de chaque époque, chaque exemplaire est traité dans le style du temps (p. 17 et p. 202).

Il est un point sur lequel l'objection envisagée pourrait avoir les plus graves conséquences : c'est en ce qui concerne les amphores panathénaiques : œuvres d'art pour distributions de prix — refuges inexpugnables de tous les poncifs ! — auxquelles M. K. Süsserott réserve une place singulièrement grande pour une étude de la plastique au iv^e. — Mais les documents qui sont mis sous nos yeux sont destinés à nous rassurer : ainsi les figures 3 et 4 de la pl. 3 montrent

deux juges aux jeux ; le pied gauche solidement appliqué à terre et la jambe droite placée en arrière, ces juges qui tiennent dans la main gauche la même longue palme dérivent incontestablement du même type. Or, il ressort nettement du commentaire de M. K. Süsserott que le juge de gauche (qui figure sur une amphore panathénaique signée de Kittos, du Br. Museum et datant de 380 environ), est infiniment plus semblable, au point de vue stylistique, à la figure du relief de Chios (384/383, fig. 1 de la pl. 3 et p. 46-47) qu'à l'autre juge (qui appartient à l'amphore B 603 du Br. Museum et date de 367/366) : il suffit de remarquer (p. 75) la saillie violente de la hanche d'appui, le pied de la jambe libre touchant terre par tout le bord intérieur, la pointe et le genou tournés vers l'extérieur, le bassin tombant et la tête très penchée du côté de la jambe d'appui ; on retrouve même le mouvement du bras gauche placé derrière le dos, qui donne au tronc une légère rotation et accuse la silhouette onduleuse. — Par contre, le juge de l'amphore B 603 reste incomparablement plus droit (le pan de draperie à plis verticaux qui tombe de son bras le souligne), le pied de la jambe libre est moins jeté en arrière et touche de la pointe seulement, talon levé ; l'ensemble est presque de profil et non plus de trois-quarts ; la tête se relève ; la draperie est plus pesante et plus nette (p. 76 sqq.) ... Autant de traits qui, selon notre auteur, caractérisent le style de la décade 370-360 (comparer par ex., l'Athéna figurant au relief du traité d'Athènes avec les États du Péloponnèse, œuvre conservée au Musée national d'Athènes, datée de 362/361 : fig. 1, pl. 4, commentaire p. 52-55).

3. Ni les différences de qualité, ni les reprises d'un même *Urbild* n'infirment donc, en son point de départ, la méthode de M. K. Süsserott. — Mais l'artisan et l'artiste peuvent-ils être comparés ? Et la théorie d'une évolution générale du style ne sera-t-elle pas mise en défaut par les créations des grands maîtres ? — Non, répond une fois encore l'auteur ; la différence entre ouvrier et artiste n'apparaîtra véritablement qu'à l'époque hellénistique, avec la distinction entre l'inspiration créatrice et le savoir-faire. Jusque-là, il n'y a pas à s'en soucier. Telle statue peut être un portrait, telle autre être traitée par un classique attardé : il y a bien des traits isolés, particuliers dans l'expression, qui se distinguent, mais ce qui importe avant tout, le volume, la façon dont le corps est équilibré, son mouvement, cela porte une date et se rattache à la phase correspondante du développement général de la plastique. — Il y a deux influences réciproques : influence du style d'un grand artiste sur tout l'art de son temps, et emprise, sentie ou non, du « style d'époque » sur toutes les créations artistiques ; les artistes créent le style d'une période, mais le style de chaque période s'impose aux artistes ; à l'intérieur d'une même période, les différences stylistiques ne peuvent donc être jamais bien grandes.

Essayons de comprendre M. K. Süsserott, à l'aide d'un exemple, sur ce point d'autant plus important que là réside sa défense au reproche que l'on est d'emblée tenté de lui adresser : d'aborder seulement la grande statuaire dans la dernière partie de son livre et de lui faire une place relativement restreinte.

Prenons l'Aphrodite Cnidiennne du Vatican, que l'auteur date de 340 environ (fig. 3 de la pl. 33 ; commentaire p. 163-164). Dans la restauration qui nous est présentée, la déesse repose sur la jambe droite ; la jambe gauche qui touche terre par la partie antérieure de la plante est étroitement rapprochée de la jambe d'appui, genou et pointe tournés vers l'extérieur ; la jambe gauche étant déchargée, la hanche droite fait saillie nettement ; l'échine s'incline, au-dessus du bassin, du côté déchargé, mais la courbe de la colonne vertébrale se redresse ensuite vers le côté de la jambe d'appui ; l'épaule gauche est soulevée par le mouvement du bras gauche dont la main dépose le voile sur l'hydrie ; l'autre épaule tombe, suivant le mouvement du bras droit. La tête n'est pour ainsi dire pas penchée et se tourne légèrement vers le côté de la jambe libre ; rotation du tronc sur les hanches : l'épaule du côté d'appui avance, tandis que l'épaule gauche recule ; arrondi du corps ; amplitude restreinte des gestes, consécutive — nous dit-on — à la petitesse de la base.

Or, comparons cette œuvre magistrale avec une production d'atelier, pourtant bien humble, de la même date : l'athlète (représenté fig. 4 de la pl. 4, commenté p. 80 sqq.) de l'amphore datée de Théophrastos (340/339), conservée à Cambridge (U. S. A.).

Proportions gardées, c'est la même disposition des pieds, le même jeu de jambes, la même saillie de la hanche d'appui, la même ligne de la colonne vertébrale au-dessus du bassin pareillement tombant, le même mouvement de la tête, et un écartement comparable du bras...

Maintenant, si l'Aphrodite de Cnide est dans le style d'époque, ce « style d'époque » même (comme en témoigne la structure puissante des formes, le corps aux muscles saillants de l'athlète, auprès de quoi les bras semblent presque grêles) se ressent déjà, remarque M. K. Süsserott (p. 82) de l'influence lysippique. Et nous saisissons ici sur le vif cette interaction — ouvrier-artiste — plus haut signalée.

— Admettons donc que ni les différences de qualité, ni les reprises d'un *Urbild*, ni la personnalité de l'exécutant n'empêchent une œuvre de porter sa date. La théorie d'une évolution générale du style est fondée.

*
* *

Considérons maintenant par quels critères, à l'intérieur de chaque décade, M. K. Süsserott définit l'état stylistique. — Les mêmes termes reviennent à chaque instant dans son livre : *Bau und Haltung, Bewegung und Rhythmisierung, Verhältnis zur Umwelt*.

1. La première des choses est donc la structure d'ensemble de la figure ; et ici l'auteur semble grouper trois notions :

α) *Le poids*. Il y a des figures délicates et il y en a de solides, il y en a de massives et il y en a d'aériennes.

De façon générale, au IV^e s., les corps sont minces, mais expriment la force. Ils sont plus spécialement pesants tout au début, vers 400, dans les décades 390-380, 360-350, et dans les premières années du III^e siècle ; plus spécialement frêles vers 410, dans les années suivant 320 et dans les années suivant 310.

β) *L'axe du corps*. Tandis que l'axe du corps était noyé vers 410, où la figure est tout entière en contours, il apparaît ordinairement indiqué de façon nette au cours du iv^e siècle.

Son dessin varie selon les décades : il est droit vers 400, 370-360, 350-340, 340-330, après 320, vers 300.

Il est arqué, d'un mouvement continu, dans la décade 400-390.

Il est cassé à la hanche pendant la période 390-380.

Il dessine un S en 380-370 et 360-350.

γ) *Le centre de gravité*. De même que l'axe du corps est le plus souvent souligné par les plis plus ou moins verticaux et raides de la draperie, le centre de gravité de la figure est indiqué généralement au iv^e s. par le développement plus accusé de la partie du corps correspondante, par la position de la ceinture ou par une masse d'étoffe.

On peut ainsi le situer tour à tour :

Au-dessus du bassin : 400-390, 370-360, vers 340 ;

Au bassin : 360-350, 350-340 ;

Dans le haut de la poitrine : vers 330, vers 310 ;

A hauteur des épaules : vers 320, après 320.

Ce ne sont là que les critères les plus « extérieurs », et ils ne sont pas malaisés à saisir. Il est bien évident, par ex., dans le relief des comédiens du Musée national d'Athènes, appartenant à la décade 400-390 (fig. 5 de la pl. 13, commentaire p. 103 sqq.), que le personnage de droite au corps arqué et tendu (tandis que la ligne verticale est soulignée par les plis formés le long de la jambe d'appui) appartient à un tout autre stade de l'évolution stylistique que la figure pleine d'infinie délicatesse qui dessine sa ligne en S sobre et sans coupure sur le lécythe funéraire de Munich, daté de la période 380-370 (fig. 4 de la pl. 17, commentaire p. 112).

Et de même, le corps de guerrier de la stèle de Procleidès, Conze 718 (fig. 3 de la pl. 20, commentaire p. 117), stable et puissant dans son attitude droite, portant à hauteur du bassin une grosse ceinture drapée, se présente en sustentation bien différente de celui de l'Asclépios, d'une base minime par rapport à la stature, dont un bourrelet de draperie charge le haut de la poitrine, sur le relief du Musée national d'Athènes, n° 1426 (fig. 4 de la pl. 24, commentaire p. 122).

La marge stylistique apparaît immédiatement fort large entre la décade 350-340 et la période postérieure à 310.

2. Après avoir vu l'aspect général, le gros de la silhouette, M. K. Süsserott nous invite à descendre aux petites précisions qui conditionnent toute la vie intérieure de la figure et lui confèrent sa « Rhythmisierung », sa rythmique.

L'auteur s'explique sur le sens qu'il donne à ce terme dans le début même de son livre (p. 24-25) : c'est, dit-il, ce par quoi la figure se saisit comme un tout, avec unité d'élan et équilibre défini. Le rythme consiste dans l'articulation, la rupture ou l'accentuation des éléments physiques du mouvement (qui sont déterminés eux-mêmes par la structure du corps et le rapport organique des membres), selon un courant de forces qui parcourt le corps d'une certaine façon.

Le rythme, d'ailleurs, ne se saisit pas toujours sous forme de mouvement, il peut être contenu, les forces coordonnées entre elles n'apparaissant pas comme effectivement agissantes ; mais alors encore, il emplit tout le corps et fixe quel changement d'assise, quel mouvement sera possible. (L'état de stabilité tranquille et le mouvement qui lui succèdera sont ainsi en rapport très étroit : de l'équilibre d'un corps, on peut conclure à sa possibilité de mouvement, car du centre de gravité dépend le mode de chaque mouvement).

Au point de vue mouvement et rythme, c'est la disposition des deux jambes qui est, avant tout, à envisager. C'est là, en effet, que l'on saisit la façon dont le corps s'équilibre : suivant que la jambe d'appui et la jambe libre sont plus ou moins tendues, plus ou moins séparées, plus ou moins rapprochées, le talon en l'air ou le pied à plat, le genou vers l'extérieur ou la pointe rentrée, la hanche fait saillie plus ou moins, le bassin est droit ou se pose en oblique, l'échine s'incline ou se dresse, et le tronc est ou non sollicité, conduit à une certaine rotation.

En définitive, il y a quatre formes de rythme essentielles et particulièrement nettes :

α) *Le rythme monte le long de la jambe d'appui pour redescendre en suivant la jambe libre.*

C'est le cas le plus fréquent (vers 410 ; 390-380 ; 360-350 ; 350-340).

Un exemple satisfaisant est fourni par l'Eros Centocelli-Farnèse du Musée national de Naples (daté par M. Süsserott du début de la décade 390-380 ; reproduit à la fig. 1 de la pl. 29 et commenté p. 135). L'attitude est sans raideur : la hanche du côté de la jambe libre (genou détendu, pied écarté touchant terre avec l'orteil) est affaissée ; la hanche d'appui saillie ; l'échine s'incline au-dessus du bassin vers le côté déchargé, en même temps que s'observe une légère rotation du corps qui fait avancer l'épaule correspondant à la jambe libre, et reculer l'épaule correspondant à la jambe d'appui : d'où rythme = = jambe d'appui → mouvement du bras gauche → tête (un peu penchée vers la jambe libre) → côté déchargé du corps (comme le souligne le bras droit, pendant sans raideur).

β) *Le rythme monte le long de la jambe libre pour redescendre en suivant la jambe d'appui.*

Le cas s'observe particulièrement dans la décade 380-370.

Type : le Satyre versant à boire, de Praxitèle, conservé au Musée des Thermes de Rome (fig. 1 de la pl. 30, commentaire p. 143-144).

La jambe libre, mollement ployée au genou, est placée sur le côté, un peu en arrière de la jambe d'appui dont la pointe du pied est tournée vers l'extérieur ; la chute du bassin entraîne une légère courbure en S de la colonne vertébrale, à laquelle répond l'inclinaison de la tête vers la jambe d'appui ; tout le mouvement de la figure est dans un même plan ; à noter la disposition antithétique des deux bras : d'où rythme = jambe libre → bras droit → tête → bras gauche → (suivant le filet de vin qui coule) côté de la jambe d'appui.

γ) Un certain rythme « pendulaire » propre au style « lysippique » s'observe vers 330 :

Prenons par exemple la statue d'Agias (reproduite à la fig. 1 de la pl. 34, commentée p. 167-8).

La jambe d'appui est la jambe droite ; la jambe gauche est libre ; le pied gauche (avec genou correspondant tourné vers l'extérieur) est passablement écarté, sur le côté ; le bassin s'incline vers la gauche. La nouveauté est dans ceci que le pied gauche repose sur le sol entièrement à plat ; le genou gauche est à peine relâché, l'échine après s'être inclinée du côté de la jambe libre se redresse énergiquement, la tête (tournée du côté de la jambe libre) est dressée. D'où rythme à deux directions : pied de la jambe libre → hanche d'appui ; et hanche d'appui → épaule du côté de la jambe libre.

Ce rythme « pendulaire » exprime le mouvement en formation : dans un instant l'équilibre du corps va s'inverser : la gauche devenant jambe d'appui, et jambe libre la droite.

8) Enfin, un type rythmique curieux se note vers 320. M. K. Süsserott l'appelle « *rythme en spirale* », ou « *hélicoïdal* ». Il est sensible dans l'Apoxyomenos de Lysippe (reproduit à la fig. 3 de la pl. 36, commenté p. 180 sqq.).

La jambe d'appui (gauche) a le pied solidement posé à terre, pointe en dehors ; la jambe libre (droite) est nettement rejetée sur le côté, genou détendu, et touche le sol avec la plante ; la largeur de la base est plus importante que celle des épaules, ce qui donne à la figure un rayon d'action particulièrement vaste. — Le dynamisme de la figure a deux éléments : l'oscillation latérale et le bras droit étendu en avant, le tout lié dans une unité extrême. Rythme : jambe libre → épaule du côté de la jambe d'appui → torsion dans le haut du corps (d'une manière que le mouvement du bras gauche rend plus sensible) → bras droit.

3. Outre la silhouette générale et la rythmique, il y a pour les bas-reliefs, les stèles et les peintures de vases, un critère supplémentaire à considérer : le rapport de la figure avec ce qui l'entoure.

a) Avec le fond : la figure peut être parallèle ou perpendiculaire au plan de relief, ou bien se présenter en oblique (soit par position de tout l'ensemble, soit par une rotation du tronc).

Ainsi, les figures sont de front ou de profil : vers 400, 400-390, 370-360.

Et elles sont, au contraire, en oblique pour les décades 390-380, 380-370, 360-350, 350-340, et aux approches de 330.

b) Avec le cadre : l'histoire des rapports de la figure avec la surface du bas-relief, au IV^e siècle, est celle d'un progressif affranchissement. — A défaut d'une perspective proprement dite (M. K. Süsserott nous rappelle que celle-ci n'apparaît qu'à la Renaissance, cf. p. 23), les artistes grecs savaient déjà avec un minimum de relief, par un raccourci de telle partie du corps ou de tel pan de draperie, donner du volume à leurs figures ; mais au cours du IV^e, nous assistons à quelque chose de beaucoup plus net ; à la fin du V^e, le relief n'était pas sans rapport avec la peinture : un siècle plus tard, c'est de la statuaire qu'il s'est considérablement rapproché.

A l'époque classique, nous fait remarquer l'auteur (p. 36), le « *Bildgrund* » sert à contenir effectivement les figures, et pas seulement à les supporter : il enserre le périmètre des figures, qui en sont comme un produit, une différenciation, sans qu'il soit besoin d'un cadre par côté pour les isoler. Mais au IV^e s., ce qui était la base (*Grund*) du tableau et faisait corps avec les personnages devient une simple surface (*Bildfläche*) à laquelle les figures, du fait même de leur corporéité, ne peuvent plus s'allier ; et vers la fin du siècle, la séparation des figures et de la surface du relief est poussée à ce point que cette surface apparaît comme un fond, derrière les figures ; celles-ci, traitées presque en statuettes, ont leur rôle et leur existence propres. Le symbole de cette évolution est l'apparition du *ναῖσκος* des stèles funéraires : les bords latéraux, saillants du relief, manifestent un rapport nouveau de la figure avec ce qui l'entoure.

c) Les rapports des figures entre elles sur un même relief ou une même peinture peuvent, en troisième lieu, être caractéristiques :

ainsi, la disposition symétrique et antithétique aux environs de 410 ; la composition en demi-cercle dans la décade 360-350 ; la composition en triangle à pointe en arrière de 350-340, font apparaître plus singulier encore l'isolement des figures vers 310.

L'importance donnée à la « *Verhältnis zur Umwelt* » paraît d'ailleurs tout au long des deux premières parties du livre de M. K. Süsserott. Rappelons par ex. le relief qui orne le monument dédicatoire des trésoriers du Parthénon (fig. 1 de la pl. 1, commentaire p. 28-29) : nous sommes à la fin du V^e siècle ; on est frappé du peu de relief plastique ; les formes sont délicatement plongées dans la masse qui emprisonne leur contour ; à peine un léger mouvement tournant indique-t-il qu'elles tendent à s'en dégager. La composition est simple : symétrie d'Athéna et d'Érechthée par rapport à l'olivier central. — Milieu du IV^e siècle : toute différente est la stèle des Leukonides (347/346 ; cf. fig. 3 de la pl. 4 ; commentaire p. 58-60) ; les figures n'ont presque plus aucun lien avec la surface du relief ; composition en triangle : les personnages assis s'enfoncent obliquement, de la même façon (mais en sens inverse) que le personnage debout. — Enfin, le relief honorifique d'Euphrôn, conservé comme le monument précédant au Musée national d'Athènes, mais daté de 318/317 (fig. 4 de la pl. 9, commentaire p. 67-68) montre bien l'isolement et la différenciation des figures, qui finissent par perdre tout lien entre elles : les directions, les emplacements par rapport au relief sont très divers (face, profil, oblique) ; chaque statuette a sa vie propre...

Arrêtons ici notre analyse : nous avons, pensons-nous, atteint tous les éléments principaux de la méthode de M. Süsserott. Cette méthode, pour en saisir la valeur d'ensemble, il ne nous reste plus qu'à la regarder jouer pour l'une des périodes que considère l'auteur.

*
* * *

Soit la période : « *Gegen und um 330* ».

Dans la série des décrets historiés, deux monuments sont retenus par M. K. Süsserott :

1) Relief honorifique du Musée national d'Athènes, daté de 331/330 (fig. 1 de la pl. 9, commentaire p. 61-62). La représentation du personnage honoré est en majeure partie conservée : corps plus mince et moins pesant que vers 340, tension moindre ; aucune rotation sur les hanches ; un flot de plis monte obliquement de la cheville droite (la pointe du pied est tournée vers l'extérieur) à la hanche d'appui ; la jambe libre, qui n'est plus qu'à peine détendue, s'apprête à supporter tout le poids du corps. Le tronc (comme l'indiquent les plis obliques qui apparaissent sur le côté droit du bassin) est incliné sur la jambe libre : son poids ne repose plus seulement sur la jambe d'appui, mais commence à passer sur le côté de la jambe libre ; l'équilibre du corps est prêt à un changement : le rythme est pendulaire. Un bourrelet de la draperie charge le haut du corps. La figure est de face ;

2) Stèle de 329/328 conservée à la Glyptothèque Ny Carlsberg de Copenhague (fig. 2 de la pl. 9 ; commentaire p. 63-64) : le Deloptès qu'elle nous présente se prête à des constatations quasi identiques.

Passons aux amphores panathénaïques contemporaines :

C'est l'amphore B 610 du British Museum qui nous intéresse (date : 332/331 ; reproductions fig. 3 de la pl. 6, et 3, 4 de la pl. 7 ; commentaire p. 87-88). — L'*éphédre* en particulier, à ceci près qu'il est nu, rappelle dans son attitude élastique et calme, qui exprime nettement l'influence lysippique, les deux figures déjà considérées : même sveltesse, disposition analogue des membres, rythme pendulaire, présentation de face.

D'ailleurs, pour la position des figures parallèlement à la surface du tableau, on peut invoquer encore l'amphore aux coureurs B 609 du British Museum (333/332) dont il faut rapprocher l'amphore de Sèvres datée de 332/331, et le B 611 du British Museum, de 328/327.

Considérons maintenant les stèles :

— La *Déméter* du relief EA 1241 du Musée national d'Athènes (fig. 4 de la pl. 24, commentaire p. 118), par le traitement de la draperie et l'équilibre du corps que l'on sent sur le point de changer, est de pur rythme pendulaire ; elle se présente de face.

— L'*Asclépios* appuyé sur son bâton du relief EA 1219, quoi qu'étant sans doute d'une date plus récente, a un mouvement très comparable au Deloptès du relief de 329/328 mentionné plus haut.

— Par sa position frontale et la disposition de la draperie (à défaut du rythme pendulaire, car la figure s'appuie contre un tronc d'arbre), l'*Hygieia* du relief EA 1230 (fig. 1 de la pl. 22, commentaire p. 119) entre dans la même catégorie.

— Cf. enfin l'*Hygieia* du n° 2557 du Musée national d'Athènes (fig. 2 de la pl. 22) et un relief du Museo Barracco (fig. 5 de la pl. 21)...

Possédant, à son gré, un faisceau de traits stylistiques caracté-

ristiques, M. K. Süsserott pense pouvoir grouper autour de 330 les statues suivantes :

— L'*Agias* de Delphes (fig. 1, pl. 34, commentaire p. 167-8).

— Un *Poseidon* de Lysippe que nous pouvons imaginer d'après la statuette-copie de Délos (fig. 2, pl. 34 ; p. 168-9).

— La statue de jeune homme conservée à Berlin, n° 471 (fig. 3, pl. 34 ; p. 169-170), à laquelle sont apparentés le bronze n° 261 de la Glyptothèque de Copenhague et un autre bronze, celui-là du Musée national d'Athènes.

— L'*Hermès* de l'Antiquarium de Berlin, n° 6305 (fig. 4, pl. 34 ; p. 171). Le commencement caractéristique d'un mouvement pendulaire est remplacé ici par l'ampleur du bras droit qui tient le kerykeion ; au reste, la libre oscillation latérale du bas de la chlamyde montre assez que la disposition du corps est « en changement ».

— En outre : la statue de jeune homme d'Anticythère (p. 172), l'*Artémise* du Mausolée d'Halicarnasse, le *Sardanapale* du Musée des Thermes à Rome (fig. 1, pl. 35 ; p. 173), l'*Orante* du Musée Mussolini (fig. 2, pl. 35, p. 175 ; M. K. Süsserott déclare l'œuvre comparable au personnage honoré sur le relief, plus haut cité, de 331/330) ; le *Sophocle* du Latran (fig. 3, pl. 35 ; p. 178), l'*Eros à l'arc* du Musée Capitolin (fig. 2, pl. 36, p. 179), enfin l'*Aphrodite* de Capoue, conservée au Musée national de Naples (fig. 1, pl. 36 ; p. 180).

Tous les monuments que nous n'avons fait qu'énumérer sont, à travers les trois parties de l'ouvrage, minutieusement étudiés tour à tour par M. K. Süsserott, toujours aux mêmes points de vue précis que nous avons définis, et avec une impitoyable rigueur. En dépit du plan adopté (qui, d'ailleurs, pour observer une progression scientifique, a l'inconvénient de disperser des documents qu'il faut souvent rapprocher, d'où tout un jeu de renvois), avouons que la démonstration — réduisant chaque œuvre en formules qui deviennent stéréotypées — finit par lasser et semble monotone. Impression qui paraît paradoxale quand on passe en revue les reproductions des œuvres de tout genre, de tout ordre, de toute expression et de toute destination, que l'auteur, dans le texte, arrive à faire tenir dans un cadre identique !

Il n'entre pas dans le rôle de ce simple compte-rendu de critiquer le détail des assertions de M. K. Süsserott, et de discuter certaines datations bien surprenantes. Constatons seulement quelques insuffisances flagrantes de la méthode.

Pour être sûr de faire une étude objective et scientifique, M. K. Süsserott s'est arrêté à un cadre qui, à l'épreuve, se révèle trop artificiel. Non seulement à l'intérieur d'une même décade, la série bas-reliefs, amphores, stèles, statues ne peut être toujours suivie faute de documents conservés, mais encore le découpage de dix en dix années ne peut toujours être fait. Ainsi, pour la période (essentielle, d'ailleurs) que nous avons choisie comme exemple, l'auteur doit se résigner à l'étiquette : « *Gegen und um 330* », aux approches et autour de 330.

— En fait, dans la décade 340-330, il y a deux styles, deux styles

foncièrement différents, et deux styles qui chevauchent : au point que sur le premier monument invoqué par M. K. Süsserott (Relief honorifique du Musée national d'Athènes, fig. 1 de la pl. 9), nous avons, à côté de l'homme traité en pur « style Lysippe », une *Athéna* en style « attique attardé » (*Spät-altisch*). Or, ce dernier style est caractérisé par l'attitude verticalement droite, sans l'ombre d'une rotation sur les hanches, le bassin horizontal, la jambe libre avec le genou rentré et le talon tourné vers l'extérieur !

A chaque instant, M. K. Süsserott doit éluder artificiellement des difficultés de cet ordre : les cas ne sont pas rares où deux figures d'un même relief appartiennent à des « styles » jugés différents, l'un étiqueté « d'époque », et l'autre attribué à la décade suivante.

Enfin, même en considérant très pragmatiquement non plus l'application, mais les résultats de la méthode, elle apparaît quelque peu décevante.

Voici, en effet, à quoi aboutissent les recherches de M. K. Süsserott pour l'ensemble des monuments cités plus haut :

— Style d'époque à la Lysippe, aux approches et autour de 330 : corps plus minces ; jambe libre posée par côté, le genou et la pointe du pied tournés vers l'extérieur. Mouvement en deux directions : du pied de la jambe libre à la hanche d'appui, de la hanche d'appui à l'épaule du côté de la jambe libre. D'où rythme « pendulaire ». Centre de gravité dans le haut de la poitrine. Draperie souple. Position des figures parallèle à la surface du relief (p. 127).

Mieux que toute autre chose, la façon dont l'auteur énonce ainsi la formule du « style Lysippe » suffit à démontrer qu'une telle mise en équations de la plastique grecque, avec imposition d'un cadre formel et étroit, ne saurait convenir tout à fait pour l'étude, au IV^e s. notamment : surtout quand cette plastique est conçue à l'époque donnée — et là l'idée était juste — comme un art évolutif et vivant.

J. MARCADÉ.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

In memoriam : CHRISTIAN HUELSEN.

Le *Bullettino della comm. archeologica comunale di Roma*, t. 63, 1935, reçu seulement en 1938, a consacré une courte notice à Ch. Hülsen, sous la signature de M. A. M. C[olini]. A cette notice est ajouté un répertoire bibliographique très important, qu'il a paru bon de signaler à nos lecteurs : *l. l.*, p. 207-219 : travaux et publications d'Hülsen, pour les années 1880-1933. Ch. P.

Le R. P. VINCENT SCHEIL (1858-1940).

Le décès du P. Scheil, survenu à la fin de septembre dernier, est une lourde perte pour l'assyriologie. Même ceux qui ne participaient pas à cette discipline avaient coutume de voir son nom associé aux découvertes qui marquaient là un progrès. Il fut le premier traducteur (1902) du *Code de Lois du roi de Babylone Hammurabi* (vers 2000 avant notre ère), et du texte, moins célèbre, mais qui fait en quelque sorte le pendant, connu sous le nom de *Recueil de Lois assyriennes* (1921), lois dont les dispositions ont fait l'objet de nombreuses études des juristes. Directeur de la Mission du Musée Impérial Ottoman à Abu-Habba (l'ancienne Sippar), en 1892, attaché à la Mission de Suse dont il devint un des chefs, le P. Scheil puisa dans ces campagnes une connaissance solide de l'Orient. Les nombreux volumes des *Mémoires de la Mission en Susiane*, où il traduisit les textes qui provenaient du site de Suse, sont autant de témoignages de sa promptitude dans le travail et de sa facilité à s'adapter aux genres les plus divers. A côté de documents juridiques qui permettent de restituer le droit susien, de chartes de donation d'époque kassite (II^e millénaire avant J.-C.), il donna le déchiffrement des textes écrits en anzanite, langage des habitants de la région de Suse, y ajoutant des commentaires où se trouvent tous les éléments d'une grammaire et d'un vocabulaire anzanites. Il étudia également, dans ces volumes, les tablettes proto-élamites, très archaïques, et d'une écriture encore non déchiffrée. Ces publications, malgré le travail et l'effort qu'elles représentaient, ne l'empêchèrent de pas fournir un enseignement régulier à l'École des Hautes Études, et une contribution suivie,

d'abord au *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, puis à la *Revue d'Assyriologie*, dont il fut un des directeurs. On ne saurait dénombrer les textes inédits dont on lui doit la traduction¹.

G. CONTENAU.

EUGÈNE ALBERTINI (1880-1941).

C'est avec une profonde tristesse que j'accomplis le devoir de rendre hommage à la mémoire de l'ami et du camarade d'Espagne et d'Afrique que fut, pour moi, Eugène Albertini. Trente ans sont



passés depuis le jour où je venais chercher auprès de lui les conseils d'un « ancien », avant ma première mission dans la province de Leon. Quelques mois après, je devais le retrouver à Madrid, secrétaire général de l'École des Hautes Études hispaniques. Un commun attrait pour les gens et les choses d'Espagne, son optimisme souriant quoique teinté de scepticisme, la gentillesse de son accueil devaient faire naître une solide amitié que les hasards de nos carrières africaines allaient encore resserrer.

Lorsqu'il partit, en avril 1940, rien ne laissait supposer qu'il devait revenir gravement malade d'une dernière inspection en Algérie. Malgré une nouvelle crise, survenue en

octobre, ses amis se refusaient encore à croire à un brutal dénouement. Ces espoirs devaient être vains. Le samedi 15 février 1941, aux premières heures de la matinée, la mort faisait son œuvre.

Eugène-François Albertini naquit à Compiègne (Oise), le 2 octobre 1880. Son père, professeur au Collège de cette ville, l'initia aux études classiques qu'il poursuivit au Lycée Henri-IV, où il eut pour professeur un autre « Africain », Paul Monceaux. Les succès universitaires ne manquèrent pas à ce brillant élève. Après avoir remporté le premier prix de dissertation latine au Concours général, il entra en tête de sa promotion à l'École normale supérieure (1900), pour sortir encore premier au Concours de l'agrégation 1903. La même année, il était envoyé à l'École française de Rome. Après un court

1. Pour ce qu'il a été comme homme, et comme académicien, cf. l'émouvante notice de M. Mario ROQUES, *CRAI*, 1940, p. 372 sqq.

passage par l'enseignement secondaire — il enseigna aux Lycées de Nantes (1906-1907), puis de Vesoul (1907-1909) — il était appelé à Madrid comme membre de la jeune École des Hautes-Études hispaniques (1909-1912).

L'Espagne ne lui était pas inconnue. Lors de son séjour à l'École française de Rome, cet esprit si curieux avait été attiré par les découvertes, alors très neuves, des civilisations ibériques. A l'Alcudia d'Elche, il avait eu la bonne fortune de recueillir un lot particulièrement riche de tessons de céramiques peintes, qui, par l'originalité de leur décoration, étaient alors une véritable révélation. Il faudra attendre les fouilles d'Azaila et de San Miguel de Liria pour retrouver un ensemble de vases présentant un ensemble de scènes aussi variées, et dans lesquelles la figure humaine soit au premier plan.

Pendant trois années, E. Albertini parcourut inlassablement la Péninsule, et plus particulièrement les provinces de Catalogne et de Valence. Aux Archives de l'Académie de l'Histoire, à Madrid, il recueillit, dans les papiers des archéologues de la seconde moitié du XVIII^e siècle, de nombreux renseignements sur les antiquités. Ces voyages et ces enquêtes dans les Musées et les Bibliothèques lui avaient donné une abondante moisson de documents qu'il devait utiliser pour diverses publications : *Sculptures antiques du Conventus Tarraconensis* (1912), *Les divisions administratives de l'Espagne romaine* (1923), *Les étrangers résidant en Espagne à l'époque romaine* (*Mélanges Cagnat*, 1912), *Inscriptions d'Espagne* (1919), les *Sculptures ibériques inconnues* (*Homenaje à Melida*, 1935).

Avec les *Sculptures du Conventus Tarraconensis*, E. Albertini inaugurait un corpus des monuments sculptés pré-chrétiens de la Péninsule ibérique, dont l'établissement devait être assuré par les membres de l'École des Hautes-Études hispaniques. Deux fascicules seulement ont vu le jour, et il est profondément regrettable que la publication de ce répertoire — utile entre tous, car il aurait pu être l'équivalent de « l'Espérandieu » — n'ait pas été poursuivie.

L'expérience acquise de la terre d'Espagne est passée dans une étude sur les divisions administratives du pays à l'époque romaine présentée comme seconde thèse de doctorat. Ce livre, qui reste indépendant des travaux de deux prédécesseurs, Mommsen et Hübner, repose sur une documentation originale. E. Albertini a su là mettre remarquablement en valeur la complexité de ce pays que la nature a compartimenté en subdivisions multiples. Aussi les cités y sont-elles plus nombreuses et plus petites que dans les Gaules. Autres contrastes : aucune ville n'a été appelée à jouer le rôle de capitale, et les tendances isolatrices ont joué pendant toute la durée de l'Empire. Il insistait enfin sur l'inanité des efforts pour remédier à ce manque d'unité, et sur le caractère arbitraire avec lequel procéda l'administration du Bas-Empire.

Une troisième année terminée, E. Albertini avait accepté les fonctions de secrétaire général de l'École des Hautes-Études hispaniques, pour lesquelles il était particulièrement désigné. Les promesses qui lui avaient alors été faites n'ayant pas été tenues, il reprit sa liberté,

et ce fut grand dommage pour l'École. Après un court séjour à Paris, il occupa un poste d'assistant au Séminaire de diatectologie romane de Hambourg (1913). Aux armées d'août 1914 à février 1919, il fut, après la démobilisation, nommé professeur de langue et de littérature latines à l'Université de Fribourg, en Suisse, où il ne devait enseigner qu'une année. La chaire d'antiquités de l'Afrique du Nord, à l'Université d'Alger, étant devenue vacante en 1920, il y fut appelé en qualité de maître de conférences et, à partir de 1924, de professeur. Inspecteur, puis directeur des Antiquités de l'Algérie (1923), il devint également, depuis 1920, directeur adjoint du Musée national des Antiquités de l'Algérie.

Les douze ans qu'Albertini passa en Afrique du Nord ont été particulièrement féconds. Deux grands livres, sa thèse principale consacrée à l'étude de la *Composition dans les ouvrages philosophiques de Sénèque* (1923), et son histoire de *L'Empire romain* (1929, 1^{re} éd.) marquent une étape importante de sa pensée. Un esprit qui voit large et domine les sujets ; une connaissance en profondeur de l'antiquité latine ; une écriture volontairement dépouillée, telles apparaissent les qualités maîtresses de cet historien. Dans la grande thèse, une pénétrante analyse de la psychologie de Sénèque l'amena naturellement à intégrer l'homme à son œuvre, dont elle n'est, en dernière analyse que le reflet. Les contradictions, l'incohérence du Sénèque philosophe représentent la transposition littéraire de ses hésitations et de ses incertitudes dans le choix du chemin à suivre.

En lisant cette synthèse, si bien venue, qu'est *L'Empire romain*, on est maintes fois frappé par la sûreté et la discrétion d'une érudition qui sait choisir. Ce que nous devons à Rome, nous autres Européens, peu d'historiens l'auront aussi nettement marqué qu'Albertini dans la conclusion de son livre : Rome a écrit la charte de l'administré dans ses rapports avec l'État, et c'est à elle que nous devons l'hégémonie que nous avons gardée sur le reste du monde dans tous les domaines de la pensée et de l'action.

L'Afrique romaine qu'il publia dès 1922 et qui connut un si légitime succès est la première œuvre d'une suite très nombreuse de mémoires, d'articles et de rapports de fouilles qu'il devait consacrer aux antiquités de la province : dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, le *Bulletin archéologique du Comité* et les revues nord-africaines.

Parmi les documents épigraphiques les plus curieux dont on lui a dû la révélation, une place à part doit être réservée aux *Actes de vente du V^e siècle trouvés dans la région de Tébessa (Algérie)* (*Journal des Savants*, 1930, p. 23-30), écrits en cursive sur des tablettes de bois. L'intérêt de cette découverte était de faire connaître la continuité, sous les rois vandales, des formes de la vie chez les populations berbères qui formaient la masse du peuple africain : continuité qui se traduit par la stabilité de la *possessio* romaine depuis le 1^{er} siècle de notre ère jusqu'en ces temps particulièrement troubles. La mort ne lui a pas permis de faire la publication définitive de ces textes, ni de voir imprimé le second volume des *Inscriptions latines de l'Al-*

gérie, auxquelles il travaillait avec Jacques Zeiller, et dont le premier fascicule (Numidie) est actuellement sous presse.

Lorsqu'en 1932, René Cagnat quitta la chaire de civilisation romaine, E. Albertini lui succéda au Collège de France. Il consacra plusieurs années à des recherches portant sur le mouvement de la population à l'intérieur de l'Empire, études dans lesquelles il se proposait d'établir, surtout d'après les inscriptions, les caractères de l'immigration pour chaque contrée du monde romain. Ses conclusions, très nouvelles, montrent que « l'Empire a élargi l'horizon des populations qu'il avait soumises, mais que cet élargissement n'a pas été illimité ; il a abouti, en somme, à diviser le monde romain en un certain nombre de compartiments à l'intérieur desquels des hommes circulaient volontiers pour leur intérêt ou leur plaisir et dont plusieurs sont à l'origine de nos nationalités modernes » (*Annuaire du Collège de France*, 39^e année, 1939-1940, p. 171).

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'avait élu, le 27 mai 1938, au fauteuil d'Alexandre Moret.

E. Albertini fut aussi un grand voyageur. Chaque année le ramenait en Algérie pour ses tournées d'inspecteur des Musées et Antiquités. En 1933, 1935, 1937, pendant un semestre, il enseigna dans les Universités du Brésil. A l'automne de 1934, il fut appelé comme professeur d'échange en Roumanie, et fit une série de conférences aux Universités de Bucarest, Iassi, Cluj, Cernauti, à l'Institut des Hautes-Études et à l'Université libre de Bucarest, à Alba Julia, Chisinou, Turnu-Severin.

Dans les commissions parisiennes, son rôle a été important, principalement à la Commission de l'Afrique du Nord et à la Commission des Fouilles du Service des Monuments historiques. Il prit une part active aux efforts fréquemment tentés pour doter notre pays du véritable Service des fouilles qui lui manque encore. Au Congrès tenu à Nice, en 1935, par l'Association Guillaume Budé, il prit la parole pour exposer la situation, puis demanda la création d'un corps d'inspecteurs des Antiquités ayant une formation spéciale et des attributions régionales. Il suggérait également, le *Bulletin archéologique* du Comité des Travaux historiques étant, sous sa forme actuelle, incomplet et inconmode, la publication d'une revue périodique des fouilles, semblable à ce que sont en Italie les *Notizie degli Scavi*. Enfin, il joignait sa voix à celle d'autres pour réclamer une législation des antiquités, telle qu'elle fonctionne en d'autres pays, restreignant les abus de la propriété individuelle dans l'exploitation des ruines antiques, et permettant au service officiel de ne rien perdre, ni ignorer de toute découverte intéressante. On ne peut que souhaiter vivement que l'Administration chargée de la protection de nos Antiquités nationales inscrive, parmi les réformes qui se préparent, le projet dont E. Albertini a posé les principes et donné les idées directrices.

Cet intérêt qu'il portait aux problèmes de l'organisation et de l'aménagement des recherches archéologiques en France reposait sur une connaissance et une expérience personnelles. En Algérie, il avait été un excellent animateur pour les chantiers de fouilles et dans

les musées. Au IV^e Congrès international d'Archéologie de Barcelone, en septembre 1929, il représentait le Gouvernement général de l'Algérie et prit une part active aux travaux du Comité directeur qui le chargea, comme secrétaire général, de l'organisation du V^e Congrès international réuni à Alger, au mois d'avril 1930.

La rare qualité des travaux d'histoire et d'archéologie que laisse E. Albertini lui assure une place durable parmi les historiens qui ont traité du monde romain au cours de ces trente dernières années¹.

R. L.

(1) Principales publications d'E. Albertini :

1904. — *La clientèle des Claudii* (Mél. Ec. fr. Rome, XXIV, 1904, p. 247-276).
 1905. — *Statuettes de bronze trouvées à Minorque* (ibid., XXV, 1905, p. 339-348).
 1906. — *L'inscription de Claude sur la Porte Majeure et deux passages de Fronton* (ibid., XXVI, 1906, p. 305-318); — *Fouilles à Elche* (Bull. hisp., 1906, p. 333 sqq.; 1907, p. 1 sqq., 109 sqq.).
 1907. — *Notes critiques sur l'Itinéraire Antonin et la Table de Peutinger* (Mél. Ec. fr. Rome, XXVII, 1907, p. 463-477).
 1909. — *Lettres sur les fouilles d'Ampurias* (CRAI., 1909, p. 939-942).
 1911. — *Bas-relief grec trouvé à Javea* (CRAI., 1911, p. 165-169); — *Inscription de Sasamon (Burgos)* (CRAI., 1911, p. 402-406); — *Puteal conservé à Cordoue* (CRAI., 1911, p. 652-656).
 1912. — *Lion ibérique de Baena* (CRAI., 1912, p. 162-164); — *Sculptures antiques du Conventus Tarraconensis* (Anuari Inst. Estud. catalans, 1911-1912, p. 323-474); — *Les étrangers résidant en Espagne à l'époque romaine* (Mélanges Cagnat, 1912, p. 297-318).
 1919. — *Milliaires de la route de Senlis à Soissons* (CRAI., 1919, p. 46-55); — *Inscriptions romaines d'Espagne* (Mél. Ec. fr. Rome, XXXVII, 1919, p. 309-331).
 1920. — *Mosaïque à inscription, découverte à Tipasa* (CRAI., 1920, p. 387-391); — *Table de mesure de Djemila* (CRAI., 1920, p. 315-319); — *Découverte à Cherchel d'une mosaïque romaine* (Bull. arch. Comité, 1920, p. CLXXIV-v); — *Découvertes archéologiques à Djemila* (ibid., 1920, p. CCXVI-XVIII); — *Bas-relief de Rapidum* (ibid., 1920, p. 473-475); — *Monuments mégalithiques du Mont-de-Soissons* (Rev. ét. anc., XXII, 1920, p. 50).
 1921. — *Découvertes archéologiques à Cherchel* (Bull. arch. Comité, 1921, p. LXXXIII-VI); — *Inscriptions romaines aux environs de Timgad* (ibid., 1921, p. CLI-V); — *Fouilles de Lambiridi* (ibid., 1921, p. CLVII-IX); — *Inscriptions chrétiennes à Madaure et à Bône* (ibid., 1921, p. CLXXIV-XVI); — *Inscriptions romaines en Algérie* (ibid., 1921, p. CC-CVI, CCXLIV-CCXLIX).
 1922. — *L'Afrique romaine*, Paris, Soc. Budé, 1922; rééd. Alger, 1932; — *Inscription chrétienne sur mosaïque à Djemila* (ibid., 1922, p. XXVI-XXXIII).
 1923. — *La composition dans les ouvrages philosophiques de Sénèque* (Bibl. Ec. fr. Athènes et Rome, Paris, de Boccard, 1923, in-8°); — *Les divisions administratives de l'Espagne romaine*, Paris, de Boccard, 1923, in-8°; — *Milliaires romains de Cherchel* (ibid., 1923, p. LXIII-LXX); — *Fouilles de Cherchel* (ibid., 1923, p. CXI-CXXII); — *Inscriptions romaines à Tigzirt* (ibid., 1923, p. CLVII-CLVIII).
 1924. — *Un nouveau fragment de l'inscription chrétienne de Timgad relative au Christus medicus* (CRAI., 1924, p. 81-83); — *Une inscription de Djemila* (ibid., 1924, p. 253-258); — *Découvertes à Cherchel* (Bull. arch. Comité, 1924, p. XXXIII-XXXVI); — *Antiquités d'Hippone* (Bull. arch. Comité, 1924, p. LXXIII-

LXXIX); — *Basilique de Madaure* (*ibid.*, 1924, p. CXXXIII-CXXXIV); — *Découvertes à Cuicul* (*ibid.*, 1924, p. CLIX-CLIV); — *Guide pratique illustré... antique Cuicul* (actuellement Djemila), Alger, Impr. algérienne, 1924 (avec E. Vallet et M. Huttner).

1925. — *Inscriptions romaines de Maurétanie* (*Bull. arch. Comité*, 1925, p. CLXXI-CLXXXI); — *Note sur diverses inscriptions de l'Afrique proconsulaire et de la Numidie* (*ibid.*, 1925, p. CXLV-CL); — *Inscription libyco-romaine de Duperré* (*ibid.*, 1925, p. CCXI-CCXVI); — *Nouvelle lecture d'une marque de brique* (*ibid.*, 1925, p. CCXVI-CCXVII); — *Inscription chrétienne des environs de Berrouaghia (Algérie)* (*ibid.*, 1925, p. 261-265); — *Une basilique à Mdaourouch* (*ibid.*, 1925, p. 283-292); — *Hippone et l'Administration des Domaines impériaux* (*Bull. Acad. Hippone*, 1925, p. 55-62); — *Le Hamman des Beni-Guecha* (*Not. et mém. Soc. arch. Constantine*, 1925, p. 1-7).

1926. — *Inscription sur mosaïque de Corneille* (*Bull. arch. Comité*, 1926, p. CLXXIV); — *Note sur une inscription byzantine de Sfax* (*ibid.*, 1926, p. XXXVI); — *Note sur des inscriptions romaines d'Algérie* (*ibid.*, 1926, p. LVI); — *Bulletin des Antiquités africaines* (1925-1926); — *En Tripolitaine* (*Bull. Armée Afr.*, 1926); — *La réglementation nouvelle des Monuments historiques en Algérie* (*Bull. Soc. géogr. arch. Oran*, 1926, p. 264-270); — *Inscription funéraire inédite de Tébessa* (*Not. mém. Soc. arch. Constantine*, 1926, p. 275).

1927. — *L'Afrique romaine. Notes prises aux conférences*. Gouvernement général de l'Algérie. Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, 2^e éd., Alger, Pfister, 1927, in-8°; — *Roman Africa. A series of lectures delivered in February and March, 1922*. Translated by G. P. Churchill, Alger, Pfister, 1927, in-8°; — *Note sur des antiquités romaines d'Algérie* (*Bull. arch. Comité*, 1927, p. 74-76); — *Note complémentaire sur une basilique de Mdaourouch* (*ibid.*, 1927, p. 188-193); — *Sur une inscription romaine de Rusguniae* (*ibid.*, 1927, p. 265-268); — *Une inscription sur mosaïque de Corneille (Algérie)* (*ibid.*, 1927, p. 475-478); — *Epitaphe de Lepidianus, évêque de Madaure* (*Bull. Antiq. Fr.*, 1927, p. 214-215); — *Epitaphe probablement donatiste de Barika* (*Rev. afr.*, 1927, p. 99-101).

1928. — *Un nouveau nom libyque de localité : Castellum Dinim...* (*Mémorial Henri Bassel*, 1928, I, p. 1-4); — *Documents d'époque vandale découverts en Algérie* (*CRAI.*, 1928, p. 301-303); — *Inscriptions d'Algérie* (*Bull. arch. Comité*, 1928-9, p. 90-96); — *Inscriptions de Djemila et de Guelma* (*ibid.*, 1928-9, p. 157-159); — *La route frontière de la Maurétanie césarienne entre Boghar et Lalla-Marnia* (*Bull. Soc. géogr. arch. Oran*, 1928, p. 33-48).

1929. — *L'Empire romain. Peuples et civilisations. Histoire générale*, publiée sous la direction de L. HALPHEN et Ph. SAGNAC, Paris, Alcan, 1929, in-8°.

1930. — *Pyxide de Lambèse* (*Mon. Piot*, 31, 1930, p. 39-50); — *Un témoignage épigraphique sur l'évêque donatiste Optat de Thamugadi* (*CRAI.*, 1930, p. 100-103); — *Actes de vente du V^e siècle, trouvés dans la région de Tébessa* (*Journ. Savants*, 1930, p. 23-30); — *Inscriptions romaines de Sétif et de la région* (*ibid.*, 1930-1, p. 132-144); — *Rapport sur une tête en marbre blanc trouvée à Sétif* (*ibid.*, 1930-1, p. 175-176); — *Inscriptions d'El Kantara* (*ibid.*, 1930-1, p. 378-385); — *Inscriptions de Madaure* (*ibid.*, 1930-1, p. 247-255); — *Inscriptions de Cherchel* (*ibid.*, 1930-1, p. 228-234); — *La garnison d'El Kantara* (*ibid.*, 1930-1, p. 394-403).

1931. — *Milliaires des environs de Tlemcen* (*Bull. Soc. géogr. arch. Oran*, 1931, p. 229-232); — *Rondelles de pyxide provenant de Volubilis* (*Bull. Antiq. Fr.*, 1931, p. 181-182); — *Inscription martyrologique de Tizirt (Maurétanie)* (*CRAI.*, 1931, p. 6-9); — *Le réseau routier de la Numidie méridionale* (*ibid.*, 1931, p. 363-370); — *Inscriptions d'El Kantara et de la région* (*Rev. afr.*, 1931, p. 193-261); — *Inscription gravée sur un dolium de Palissy* (*Bull. Soc. géogr. arch. Oran*, 1931, p. 373-375).

1932. — *L'archéologie chrétienne en Algérie* (*Atti del III Congresso internazionale di archaeologia cristiana, Ravenna, 25-30 Settembre 1932*, p. 411-427); — *Le cimetière de Sainte-Salsa à Tipasa de Maurétanie* (*CRAI.*, 1932, p. 17 sqq., avec L. LESCHI); — *Inscriptions d'El Kantara* (*ibid.*, 1932, p. 191 sqq.); —

Ostrakon byzantin de Négrine (Numidie) (Cinquantiennaire de la Faculté des Lettres d'Alger, 1881-1931, Alger, 1932, p. 53-62); — Stéphane Gsell. *Bibliographie des travaux de Stéphane Gsell (Rev. afr., 1932, p. 20-53)*; — *Notes sur les vestiges antiques du Dyr, près de Tébessa (Bull. arch. Comité, 1932-3, p. 500)*; — *Note sur une oinochoé de Tébessa (ibid., 1932-33, p. 500-501)*; — *Inscriptions romaines de Cherchel (ibid., 1932-33, p. 440-443)*; — *Inscriptions romaines de Madaure et de Lambèse (ibid., 1932-3, p. 303-308)*; — *Note sur deux inscriptions de Badis et de Lecourbe (ibid., 1932-33, p. 50)*.

1933. — *Rapport relatif à l'organisation d'un Service des Antiquités (Rev. ét. lat., 1933, p. 54-61)*; — *Inscription trouvée à Tipasa (Bull. Antiq. Fr., 1933, p. 86-88)*; — *Prosperité de l'Afrique du Nord au IV^e siècle (ibid., 1933, p. 109-112)*; — *Autel votif de Castelnaud-Barbarens (Gard) (ibid., 1933, p. 180-183)*; — *Une inscription de Siga (Bull. Soc. géogr. arch. Oran, 1933, p. 391-392)*.

1934. — *La forteresse byzantine de Ksar Bellezma (Bull. Antiq. Fr., 1934, p. 156-158)*; — *Les Berbères dans le Sahara au V^e siècle (ibid., 1934, p. 172-173)*; — *À propos de numeri syriens de Numidie (Revue africaine, 1934, p. 23-41)*.

1935. — *Sculptures ibériques inconnues (Homenaje a Mérida. Anuario del cuerpo facultativo de archiveros, bibliotecarios y arqueólogos, III, 1935, p. 215-221)*; — *Sénèque, Epist., 14, 16 (Rev. ét. lat., 1935, p. 45-47)*; — *Inscriptions de Timgad au nom de Tenagino Probus (Bull. Antiq. Fr., 1935, p. 163-166)*; — *Inscriptions de Fréjus (ibid., 1935, p. 179-183)*; — *Maisons romaines d'Afrique (ibid., 1935, p. 162)*; — *inscription de Bône (Bull. arch. Comité, 1934-5, p. 245-247)*; — *Inscription de Thagora (ibid., 1934-5, p. 347-349)*; — *Un nouveau milliaire du limes de la Maurétanie césarienne (ibid., 1934-5, p. 349-351)*; — *Note sur un procureur de Maurétanie césarienne (ibid., 1934-5, p. 256-257)*; — *Note sur la nécropole antique de Tiktat (ibid., 1934-5, p. 93-105)*; — *Sur l'activité archéologique en Algérie en 1934 (ibid., 1934-5, p. 263-265)*; — *Antiquités de Collo (ibid., 1934-5, p. 51)*.

1936. — *Au Musée d'Oran (Rev. arch., 1936, I, p. 131-132)*; — *Note sur les fouilles de l'Algérie (Bull. arch. Comité, févr. 1936, p. vi-viii)*; — *Deux inscriptions nouvelles d'Oranie (Bull. soc. géogr. arch. Oran, 1936, p. 7-8)*.

1937. — *Copie par Dauzat d'un fragment épigraphique disparu de Djemila (Bull. Antiq. Fr., 1937, p. 203)*; — *Poteries ibériques données comme découvertes en Algérie (ibid., juin 1937, p. xxiii-xxv)*; — *Milliaires d'Algérie (ibid., janv. 1937, p. xiii-xvi)*; — *René Cagnat (Revue africaine, 1937, p. 117-119)*; — *Les troupes d'Afrique et leur prétendu mouvement vers l'Égypte en 308 (Mélanges Maspéro, 1937, II, p. 251-256)*; — *Les loups de Carthage (Mélanges E. F. Gautier, 1937, p. 1-4)*.

1938. — *L'Afrique romaine, 3^e éd., Paris, 1938 (cf. 1922)*; — *Une inscription de Pasteur (Bull. arch. Comité, mars 1938, p. xxi-xxii)*; — *Milliaires d'Oranie (ibid., juin 1938, p. xxii-xxvi)*; — *Inscriptions latines d'Algérie (ibid., déc. 1938, p. xv-xviii)*.

1939. — *Sur l'histoire de la legio III^a Gallica (Mélanges Dussaud, I, 1939, p. 345 sqq.)*; — *Le poste romain de Messad (Algérie) (Rev. ét. anc., XLI, 1939, p. 223-244 : avec P. MASSIERA)*; — *Recueil des inscriptions d'Algérie (Rev. afr., LXXXIII, 1939, p. 26-34)*; — *Vase ibérique découvert en Oranie (Bull. arch. Comité, janv. 1939, p. xii-xiii)*; — *Rapport sur le concours des Antiquités de la France en 1939 (CRAI., 1939, p. 209-214)*; — *Rapport sur les travaux de l'École française de Rome en 1937-1939 (ibid., 1939, p. 250-260)*.

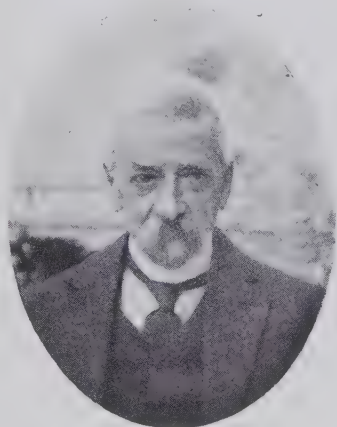
1940. — *Un nouveau ponderarium de Numidie (Mél. de philologie, de littérature et d'histoire, offerts à Alfred Ernout, Paris, 1940, p. 1-4)*; — *Addendum aux fragments des lettres d'Auguste (Mélanges Radet, Rev. ét. anc., XLII, 1940, p. 379-381)*; — *Albert Ballu (Rev. arch., 1940, I, p. 90)*; — *E.-F. Gautier (ibid., 1940, I, p. 250-251)*; — *[Au sujet de l'expression provincia nova Mauretania Africa] (CRAI., 1940, p. 112)*; *Rapport sur le concours des Antiquités de la France (ibid., p. 229-233)*.

1941. — *Sur un cursus équestre de Djemila (Numidie) (Mélanges en hommage à la mémoire de Fr. Martroye, p. 107-109)*.

HENRY COROT (1864-1941).

Avec Henry Corot, mort à Savoisy (Côte-d'Or), le 2 mars 1941, l'archéologie bourguignonne, durement éprouvée par les décès d'Épery et de Lorimy, vient de perdre son doyen, qui fut aussi l'un de ses représentants les plus justement connus et estimés.

Il était né le 8 janvier 1864, à Rennes, où son père, d'origine bourguignonne, tenait garnison comme lieutenant d'artillerie. Ses études, commencées dans cette ville, se poursuivirent, à partir de 1871, à Dijon, d'abord à l'École du Nord, puis, de 1873 à 1884, à l'École Saint-Ignace. L'un de ses maîtres, l'abbé François Grignard, qui enseignait là les humanités, devait exercer une influence profonde sur ce jeune esprit et décider de sa vocation. Pendant les dernières années de son séjour à Saint-Ignace, l'abbé Grignard avait initié Corot à la paléographie. Maître et élève fréquentaient les Archives de la Côte-d'Or, qui étaient alors un petit cénacle où se retrouvaient les savants dijonnais : Jules d'Arbaumont, le chanoine Lereuil, Clément-Janin, l'abbé Guérin, Gerson, Joseph Garnier. C'est dans ce milieu, puis à la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or aux travaux de laquelle, encore sans titres, il fut associé dès 1883, qu'Henry Corot s'habitua aux disciplines qui devaient être désormais le premier objet d'une existence toute de labeur, consacrée à la poursuite des antiquités bourguignonnes. En 1888, il quittait Dijon pour sa maison familiale de Savoisy, dont il ne devait partir que pour d'inlassables tournées sur les chantiers de fouilles et dans les musées.



Henry Corot a été un grand laborieux. Ses recherches sur les civilisations du Bronze et du Fer ont apporté une importante contribution à la connaissance de la haute antiquité dans la Gaule orientale. Membre non résidant du Comité des Travaux historiques, de la Société bourguignonne de Géographie et d'Histoire, de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, de la Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or, de la Société historique et archéologique du Châtillonnais, de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur-en-Auxois, de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, associé correspondant national des Antiquaires de France, Henry Corot a libéralement dispersé, dans les *Mémoires* et *Bulletins* de ces sociétés, les richesses d'une information aussi précise que variée. Les honneurs qu'il ne sollicita jamais finirent

cependant par arriver à cet homme modeste. Si la Société française d'Archéologie et les Antiquaires de France lui décernèrent, dès 1899 et en 1904, leurs médailles d'argent, l'Académie de Dijon, en 1922, une médaille vermeil, on s'étonne de constater qu'il lui fallut attendre jusqu'à cette même année 1922 pour recevoir... les palmes académiques ! Une nomination, en 1939, dans l'ordre de la Légion d'honneur, répara tardivement de telles injustices.

Ce n'étaient cependant plus les titres qui manquaient à Henry Corot ! Depuis ce jour de vacances où, en 1884, il entreprit sa première fouille sur l'emplacement de la nécropole mérovingienne de Cestres (commune de Verdonnay, Côte-d'Or) et où il mit au jour les ruines d'une des plus anciennes églises de la Bourgogne, il devait compter à son actif trente-huit autres campagnes de recherches archéologiques : fouilles, dans la forêt de la Bouchaille, d'un tumulus et d'une mardelle taillée dans le roc, l'un et l'autre hallstattiens (1886) ; fouilles d'une villa gallo-romaine, sur les confins des territoires de Savoisy et de Nesle, à La Grande-Borne (1887). — En 1894, l'École d'Anthropologie de Paris lui accorde une subvention pour l'exploration du cimetière barbare du Val-de-Sommière, en forêt de Nesle. De 1894 à 1908, il se consacre à des recherches méthodiques, subventionnées par le Ministère de l'Instruction publique, la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or et la Société archéologique du Châtillonnais : dans les tumulus de Minot, de Lantilly, de la forêt de Cercelflo, du Bois-des-Ruisseaux, du Bois-de-Monsieur et de La Bouchaille. En 1913, avec Henri Lorimy, il dégage les sépultures du tumulus du Bois-Vert, à Laneuveville-lès-Converts. — Interrompues par la guerre, ses explorations reprennent, la paix revenue. En 1912, il fouille dans les bois communaux de Massoult ; en 1928 et 1929, il consacre la subvention que je lui avais obtenue d'un généreux donateur suédois, John af Klercker, à l'exhumation du groupe de tumulus de Mailly-le-Château. De 1930 à 1933, il dégage les sépultures des tertres de Tormancy (Yonne) et de Lavardin (Loir-et-Cher).

Continueur d'Édouard Flouest, Corot était passé maître dans cet ordre de recherches. Ses fouilles claires et précises dans les cimetières tumulaires du Châtillonnais peuvent passer pour des modèles de méthode et de conscience. Dans un mémoire — encore trop souvent inconnu de certains fouilleurs — qu'il publia dans la *Revue préhistorique illustrée de l'Est de la France*, t. III, 1908, n° 1, sous le titre *De l'exploration des tumulus*, il fit connaître les résultats d'une longue pratique et donna des conseils qu'il n'est pas inutile, encore aujourd'hui, de méditer. Après s'être justement élevé contre les amateurs de bibelots, fouillant avec le seul désir de garnir les rayons de leurs vitrines, Corot faisait observer que, lors de l'ouverture d'un tumulus, « on doit se persuader qu'on travaille dans l'inconnu » ; et que ce genre d'opération demande plus d'esprit d'observation que de force à manier la pelle ou la pioche. « La meilleure manière d'entreprendre une fouille de tumulus, écrit-il encore, est de procéder par tranches successives, en commençant, bien entendu, par la crête et le rebord du tertre. » Il insistait encore sur les précautions à prendre dans le dégagement des

objets et sur l'impérieuse nécessité de tenir un carnet de fouilles, sur lequel doivent être soigneusement déterminés l'emplacement des mobiliers funéraires, et notées les particularités observées. Les documents qu'il a recueillis ont permis de reconstituer certains aspects du régime des formations sociales en Bourgogne à l'époque de Hallstatt.

Les mêmes qualités de méthode et de diligente observation apparaissent dans les fouilles qu'il conduisit à la grotte de la Beaume-des-Bêtots (1920-1921), à la villa du Grand-Jailly (1910) et dans la fonderie de fer gallo-romaine de Verdonnay (1912).

Lorsqu'en 1926, la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or décida de reprendre les recherches, abandonnées depuis 1843, aux Sources de la Seine, la direction en fut confiée à Henry Corot. Suspendus pour un temps, faute de crédits, ces travaux se poursuivirent chaque année, de 1932 à 1939, grâce au legs du D^r Épery et aux subventions accordées par l'Académie de Dijon, la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et le Ministère de l'Éducation nationale. Le nom d'Henry Corot restera attaché à la résurrection de ce curieux lieu de culte, dont il a restitué le plan et retrouvé la grande piscine. Le hasard, qui parfois consent à favoriser la patiente tenacité des archéologues, lui aura procuré la joie de découvrir une cachette abritant les deux grands bronzes du *Jeune Faune* et de l'*Abondance* debout sur une barque.

La curiosité qu'il portait à tout ce qui touche nos Antiquités nationales le conduisit aussi à « fouiller » les collections publiques ou privées bourguignonnes. Cette quête à travers les Musées de Sens, de Tonnerre, d'Alise-Sainte-Reine, d'Auxerre, lui fournit un riche et intéressant butin, dont la pièce inédite la plus curieuse fut l'enseigne gauloise représentant un cheval de bronze, placé sur une plate-forme en tôle de fer, ourlée de bronze qu'il exhuma de la poussière d'un tiroir au Musée d'Auxerre. De pareilles trouvailles étaient bien faites pour récompenser un infatigable chercheur, dont la devise résume le programme de toute une vie entièrement vouée à la récupération des antiquités : « *Colligite fragmenta, ne pereant.* »

Cet archéologue si curieux n'était point de ceux qui gardent jalousement le secret de leurs découvertes. Son désintéressement était bien connu, et tous ceux qui se sont occupés de l'histoire ancienne de la Bourgogne — je le sais par expérience — n'ont jamais fait appel en vain à son érudition dont il prodigua, amicalement et sans compter, les richesses¹.

R. L.

1. Que M. Gabriel Grémaud, secrétaire de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, veuille bien trouver ici l'expression de ma gratitude pour les précieux renseignements que je lui dois sur la vie et l'œuvre de son ami Henry Corot.

Principales publications d'Henry Corot :

1884. — *A propos du testament de Widrade* (Bull. d'hist. et arch. du diocèse de Dijon, 1884).

1886. — *Le sermon de Bacchus* (Rev. des traditions populaires, août 1886) ; — *A propos de Fontanas*, Dijon, 1886, in-12.

1888. — *Justice rendue sur une souche fourchue en 1339* (Bull. Soc. bourguig. de géogr. et d'hist., IV, 1888, p. 409) ; — *Extrait des registres de la paroisse de*

Verdonnay (Côte-d'Or) (Bull. d'hist. et arch. relig. du diocèse de Dijon, VI, 1888, p. 144) ; — Substructions gallo-romaines entre Savoisy et Nesle (Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or, XI, 1885-1888, p. xxxiii) ; — Couperet en fer supposé mérovingien (ibid., p. lxi) ; — Anneau et croix en bronze doré, Antiquités du Châtillonnais (ibid., p. xciv).

1889. — Notice sur l'emploi des hachettes celtiques comme amulettes et talismans, Dijon, 1889, in-12 ; — Note sur le mausolée de dame Jotrux à Nesles (Bull. Soc. hist. et arch. du Châtillonnais, 1889, p. 499) ; — Rapport sur des recherches et découvertes dans l'Auxois (ibid., p. 355).

1893. — Note sur l'étymologie du nom de l'abbaye de Fontenet (Bull. d'hist. et d'arch. relig. du diocèse de Dijon, XI, 1893, p. 50).

1894. — Découvertes d'antiquités à Savoisy (Bull. arch. Comité, 1894, XLI-XLII) ; — Fouilles de la nécropole du Val de Sommières à Nesles (Rev. Ec. anthrop., Paris, 1894, p. 268-271).

1895. — Les tumulus de Minot (Côte-d'Or) : La Buge-ez-Clausets et Dessous-le-Breuil (Bull. Soc. hist. et arch. du Châtillonnais, 1895, p. 141 et 303) ; — Fouilles de tumulus à Minot (Rev. Ec. anthrop., Paris, XIII, 1895, p. 182-183) ; — Hachettes de pierre trouvées à Savoisy (Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or, XII, 1889-1895, p. iii, iv) ; — Sceaux des XIII^e et XIV^e siècles (ibid., p. vii) ; — Cimetière mérovingien du Val de Sommières, à Nesle (ibid., p. cxxxviii) ; — Fouille de quatre tumulus à Minot (ibid., p. clxxxii) ; — Bas-relief représentant des déesses-mères, trouvé à Vertillum (ibid., p. cc).

1896. — Note sur un ornement de l'époque mérovingienne trouvé dans une sépulture de la forêt de Nesles, lieudit le Val de Sommières (Bull. Soc. Sc. hist. et nat. de Semur, 1896, p. 37) ; — Tumulus du Bois-des-Vendues, commune de Fraignot (Bull. arch. Comité, 1896, p. xxxiv) ; — Les tumulus de Minot (Côte-d'Or) : Les Vendues-de-Veroilles et le Crai-Carré (Bull. Soc. hist. et arch. châtillonnais, 1895-1896) ; — Les tumulus de Minot : La Moloise et Les Vendues-de-Veroilles (Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or, XIII, 1896-1900, p. 13-23).

1897. — Nomenclature des épées du type de Hallstatt, des rasoirs de bronze et de fer, et des perles trouvés dans les tumulus de la Côte-d'Or (Bull. Soc. sc., hist. et nat. de Semur, 1897, p. 133) ; — Rasoir en bronze du Musée de Saint-Germain (Bull. Antiq. Fr., 1897, p. 129).

1898. — Plaque d'agrafe du XV^e ou du XVI^e siècle (Bull. Antiq. Fr., 1898, p. 194).

1899. — Lettre de Montalembert (Bull. Soc. sc. hist. et nat. de Semur, 1899, p. xxix) ; — Gravures barbares de Quémigny-sur-Seine (Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or, XIII, 1896-1900, p. vii, xxxv) ; — Monnaies romaines de Quémigny-sur-Seine (ibid., p. xxix) ; — Objets trouvés dans les tumulus de Mignot ; Empreinte d'un cachet provenant de l'Avallonnais ; Inscription romaine de Barjon (ibid., p. xxxiv) ; — Pavé trouvé à Changy ; Statue antique trouvée à la ferme de la Vincente ; Autel antique d'Aignay-le-Duc ; Empreinte d'un sceau du XV^e siècle ; Sarcophage et chasse de Saint-Frou à Barjon ; Haches en pierres polies de Minot (ibid., p. xxxv) ; — Objets trouvés dans des tumulus à Minot (ibid., p. xcvi) ; — Empreinte d'un sceau provenant de Fontaine-lès-Sèches (ibid., p. ccxxii).

1901. — L'année archéologique en Côte-d'Or. Fouilles et découvertes en 1900 (Bull. Mon., 1901, p. 494-500) ; — Les vases de bronze préromains trouvés en France (ibid., p. 539) ; — Les épées de Créancey et de Civry (Bull. Soc. arch. Beaune, 1901) ; — Tumulus de Lantilly (Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or, XIV, 1901-1905, p. clvii) ; — Objets recueillis dans un tumulus de Minot (ibid., p. cv) ; — Clef gallo-romaine trouvée à Villeneuve-lès-Convers ; Couvercle de sarcophage trouvé à Etormy ; Cuve baptismale et vitrail de l'église de La Roche-Vanneau ; Divers objets de bronze de Chemin-d'Aisey (ibid., p. xl) ; — Note sur les armoiries du chancelier Rolin peintes dans le chœur de l'église de Savoisy (ibid., p. clxvii).

1902. — Un tumulus hallstattien à Minot (Bull. arch. Comité, 1902, p. 222-226) ; — Tumulus des Murots Bleus, à Créancey (Mém. Soc. hist. et arch. Beaune, 1902, p. 149).

1905. — Les fouilles du grand tumulus de Lantilly (Rev. préhist. Est Fr., juillet-août 1905) ; — Objets appartenant à diverses collections et au Musée d'Alise (ibid., nov.-déc. 1905).

1906. — Styles en bronze trouvés à Sacquenay (Bull. Antiq. Fr., 1906, p. 233) ; — Stèle gallo-romaine de Frolois (Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or, XV, 1906-1909,

p. XLII); — Aureus trouvé à Etormy (*ibid.*, p. CLXIII); — Plaque de cheminée armoriée d'Alise-Sainte-Reine (*ibid.*, p. CLXXIV).

1907. — Notes archéologiques. I, Objets conservés au Musée de Sens (Hallstatt, La Tène). Objets appartenant à diverses collections (*Rev. préhist. Est Fr.*, janv.-févr. 1907); — Notes sur les sépultures sous tumulus d'après la Bible et quelques auteurs classiques (*ibid.*, mars-avril 1907); — Les pierres gravées du Musée municipal d'Alise (*Pro Alesia*, juillet 1907); — Agrafes de blaudes mandubiennes (*ibid.*, p. 336).

1908. — De l'exploration des tumulus (*Rev. préhist. Est Fr.*, janv.-févr. 1908); — Notes sur des débris d'anneaux-disques en fer recueillis dans des sépultures pré-romaines (*ibid.*, nov.-déc. 1908).

1909. — Au sujet des sépultures en pleine terre de Belan-sur-Source (*ibid.*, 1909, p. 183).

1910. — Peintures murales dans un temple d'Hygie au Mont-Auxois (*Bull. arch. Comité*, p. LXIII); — Fouilles dans la forêt du Grand-Jailly (*Mém. Comm. Ant. Côte-d'Or*, XVI, 1910-1913, p. LXXIII); — Exploration métallurgique gallo-romaine sur la commune de Verdonnet (*ibid.*, p. CVIII-CIX); — Fouilles du Grand-Jailly (*ibid.*, p. CIX); — Fouilles d'un tumulus à Lavilleneuve-lès-Convers (*ibid.*, p. CLII); — De l'exploration des tumulus (*Bull. Soc. arch. et biogr. de Montbard*, 1910-1911).

1911. — Les fouilles du Grand-Jailly, Découverte d'une villa gallo-romaine (*Bull. Soc. arch. et biogr. Montbard*, avril-juill. 1911); — Sur un buste votif en pierre provenant de La-Fontaine-de-l'Orme près Fontenet (C. R. Ass. fr. Avanc. Sc., Congrès de Dijon, 1911, p. 733-734); — Le Néolithique du plateau d'Alise (*Bull. Soc. préhist. fr.*, 1911).

1912. — Vestiges des temps préhistoriques et protohistoriques à Alésia et notamment de La Croix-Saint-Charles (C. R. de la XVI^e Sess. Congrès intern. d'Anthrop. et d'Arch. préhist. Genève, 1912, p. 637-649); — Sur une sépulture de l'époque de Hallstatt avec incinération « in domo » (*ibid.*, p. 641-643).

1913. — Note sur les registres paroissiaux des communes du canton de Montbard (*Bull. Soc. arch. et biogr. Montbard*, n° 9, 1913); — Le tumulus du Bois-Vert (Le Bien public, Dijon, 17 avril 1913); — Hache polie à tranchant curviligne, en forme de gouge (provenant de Courcelles-les-Semur) (*Bull. Soc. préhist. fr.*, 1913, p. 678); — Autour des fouilles d'Alésia (*Rev. arch.*, 1913, 2, p. 286-287); — Sur deux rasoirs en fer des fouilles d'Alise (*Bull. des Fouilles d'Alise*, I, 1913, 1); — Le tumulus du Bois-Vert à Lavilleneuve-lès-Convers (avec H. Lorimy) (*Bull. arch. Comité*, 1913, p. 363-373); — Le tumulus du Bois-Vert (*Bull. Antiq. Fr.*, 1913, p. 186-188); — Tumulus du Bois-Vert (*Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, XVI, 1910-1915, p. CLII).

1914. — La collection Mailly et les temps préhistoriques (*Bull. Soc. arch. et biogr. Montbard*, 1914).

1917. — A propos des sarcophages percés d'une fenêtre (*Rev. arch.*, 1917, I, p. 246-248); — Note sur un galet réniforme perforé d'origine préhistorique recueilli dans les ruines de Verdes (Loir-et-Cher) (*Bull. Soc. préhist. fr.*, 25 oct. 1917).

1918. — A propos du verre à vitre (*ibid.*, 27 juin 1918); — Hache polie serlie dans une pendeloque campanuliforme en bronze (*ibid.*, 26 déc. 1918).

1919. — Sur un silex portant une gravure à la pointe recueilli dans les fouilles de La Croix-Saint-Charles à Alésia (*ibid.*, 23 janv. 1919); — Observations sur le Dieu Alisanus (Lettre à la Société des Antiquaires de France) (*Pro Alesia*, 1919, p. 32-34).

1920. — Sur diverses antiquités et collections particulières du Musée de Tonnerre (*Bull. Soc. sc. hist. et arch. Yonne*, 1920); — Une nécropole de l'époque de La Tène à Rebourseaux (Yonne) (*Bull. arch. Comité*, 1920, p. 101-104); — Note sur un bétier-enseigne et une épée de bronze trouvés dans la Saône (C. R. Congrès Rhodania, Grenoble, 1920, p. 76-79); — Note sur une tête de massue du Musée d'Auxerre (*ibid.*, p. 79-81).

1921. — Lampes antiques au Musée d'Auxerre (*Bull. Antiq. Fr.*, 1921, p. 279-282); — A propos du foyer à incinération de Rully (Saône-et-Loire) (*Pro Alesia*, VII, 1921, p. 47-55); — Glanures archéologiques, A travers les musées et collections de la Bourgogne (*ibid.*, p. 110-119).

1922. — Sainte-Reine et les fouilles d'Alise, Dijon, 1922, in-16; — Sur un buste balsamaire découvert dans une sépulture à Aisey-le-Duc (*Pro Alesia*, 1922, p. 80-84); — De l'utilité de toujours contrôler les références (*Bull. Soc. préhist. fr.*,

1922) ; — *Sur l'énigme d'Alesia* (*La Bourgogne litt. et scient.*, I, 1922, p. 7-9) ; — *Fouilles dans les grottes de la vallée de la Laigne* (*Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, XVII, 1914-1921, p. x) ; — *Bronzes de la cachette de fondeur de Granges-sous-Grignon* (*ibid.*, p. cccviii).

1923. — *La nécropole de Guerchy* (*Bull. Ant. Fr.*, 1923, p. 134-140) ; — *Le tumulus de Banges n° 4 à Minot* (*Bull. arch. Comité*, 1923, p. 57-64).

1924. — *Les sépultures de l'âge du Bronze aux alentours d'Auxerre et dans la région auxerroise* (*Bull. Soc. sc. hist. et arch. Yonne*, 1924) ; — *Fouilles du Grand-Jailly près Montbard, Ruines d'une villa gallo-romaine* (*Bull. arch. Comité*, 1924, p. lv) ; — *Note sur un trousseau de clefs du musée d'Alise-Sainte-Reine* (*Pro Alesia*, 1924, p. 119-123).

1925. — *Le cheval-enseigne de Guerchy au Musée d'Auxerre* (*Revue des Musées*, 1925, p. 6-8) ; — *Les fibules préromaines trouvées sur le plateau d'Alesia* (*Pro Alesia*, XI, 1925, p. 82-96).

1926. — *Cachette de fondeur de Granges-sous-Grignon* (*Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, XVIII, 1922-1926, p. iv) ; — *Groupe du cavalier foulant aux pieds une femme de Saint-Martin-du-Mont* (*ibid.*, p. xlvii) ; — *Tombes du XV^e siècle au cimetière de Nesle* (*ibid.*, p. lx) ; — *Un tumulus du Bronze IV à Darcey* (*ibid.*) ; — *Secau d'une abbessse de Rougemont : Eliennette de Cruz* (*Bull. Soc. arch. et biogr. Montbard*, 1926) ; — *Les temples et les divinités des Sources dans le Châtillonais et l'Auxois* (*ibid.*).

1928. — *Les Hipposandales* (*Pro Nervia*, IV, 1928) ; — *A propos de l'ornement en bronze doré du musée de Tonnerre provenant de la nécropole barbare de Villiers-Vineux* (*Yonne*) (*Pro Alesia*, XI, 1928) ; — *Les tumulus de Mailly-le-Château* (*Yonne*), *Sépultures multiples et simultanées, sépultures assises* (*Bull. Soc. sc. hist. et arch. Yonne*, 1928).

1930. — *Musée de Sens* (*Revue des Musées*, 1930, p. 66-72) ; — *Tumulus du val Saint Thibaut, en forêt de Châtillon-sur-Seine* (*ibid.*, p. 163-168) ; — *Fouilles du tumulus de Tormancy* (*Yonne*) (*Bull. Soc. préhist. fr.*, 1930).

1931. — *Les stèles, statuettes et autres figurations du culte Epona en Côte-d'Or* (*Revue des Musées*, 1931, p. 203-206) ; — *Notes sur les découvertes faites par Monsieur Lagorgette sur le Mont-Lassois* (*ibid.*, p. 322-326) ; — *Les marques de potiers gallo-romains conservées au Musée d'Auxerre* (*Bull. Soc. sc. hist. et arch. Yonne*, 1929) ; — *Les collections archéologiques du Musée d'Auxerre* (*ibid.*).

1932. — *A propos des Soulangy de l'Yonne* (*Bull. Soc. sc. hist. et arch. Yonne*, 1932) ; — *Note sur quelques objets de parure et d'ornement de l'époque hallstattiennne* (*Bull. arch. Comité*, 1932-33, p. 585-588) ; — *Les sources divinisées de la Côte-d'Or et la reprise des fouilles des Sources de la Seine* (*Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, XIX, 1927-32, p. 243-262) ; — *Le docteur René Epery* (*ibid.*, p. 215-222) ; — *Fouilles aux Sources de la Seine* (*ibid.*, p. 9-10) ; — *Sur une fibule hallstattiennne* (*ibid.*, p. 11) ; — *Les boulettes de terre cuite des tumulus* (*ibid.*, p. 57).

1933. — *Analyse critique de l'ouvrage de Mlle F. Henry sur les tumulus de la Côte-d'Or* (*Annales de Bourgogne*, 1933) ; — *Statuettes antiques découvertes aux Sources de la Seine* (*Bull. arch. Comité*, 1933, p. 192-195) ; — *Les bronzes d'art des Sources de la Seine* (*Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, XX, 1933-35, p. 107-120) ; — *Découverte de bronzes figurés aux Sources de la Seine* (*Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, XX, 1933-1935, p. 48-49) ; — *Stèle funéraire de Gamay* (*ibid.*, p. 9) ; — *Stèle funéraire encastree dans le mur de l'abside de l'église de Saint-Germain-Sources-Seine* (*ibid.*, p. 50) ; — *Rapport sur la création de la Commission des fouilles et antiquités classiques* (*ibid.*, p. 134) ; — *Fouilles aux Sources de la Seine en 1934* (*ibid.*, p. 173) ; — *Quatrième campagne de fouilles aux Sources de la Seine* (*ibid.*, p. 177-180) ; — *Monnaies découvertes aux Sources de la Seine* (*ibid.*, p. 328-329) ; — *Bornes limites des terres de l'abbaye de Saint-Seine et du domaine de Salèves* (*ibid.*, p. 333) ; — *Fouilles aux Sources de la Seine* (*ibid.*, p. 359-360) ; — *Photographie du mithraeum des Sources de la Seine* (*ibid.*, p. 362).

1934. — *La quatrième campagne de fouilles aux Sources de la Seine* (*Le Bien public*, Dijon, 16 août 1933 = *Rev. arch.*, 1934, 2, p. 196-198).

1935. — *Au temple de la Dea Sequana, Cinq campagnes de fouilles...* (*Annales de Bourgogne*, VII, 1935) ; — *Statuette d'Hermaphrodite découverte aux Sources de la Seine* (*Bull. Ant. Fr.*, 1935, p. 85). — *A propos d'une plaquette : La Seine passe-t-elle à Paris ?* (*Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, XXI, 1936-1937, p. 30) ; — *Sixième campagne de fouilles aux Sources de la Seine* (*ibid.*, p. 69) ; — *Noms de fabricants de papier dans les registres paroissiaux de Poncey-sur-Ignon* (*ibid.*,

p. 70) ; — Monnaie mérovingienne (*ibid.*, p. 76) ; — Au sujet de la même monnaie (*ibid.*, p. 108) ; — Découverte de 140 monnaies romaines à Fontaine-lès-Sèches (*ibid.*, p. 141) ; — Septième campagne de fouilles aux Sources de la Seine (*ibid.*, p. 175-176) ; — Photographie d'une plaque de foyer de Lavilleneuve-lès-Convers (*ibid.*, p. 175) ; — Photographies d'objets recueillis en 1890 dans le lac de Biemme (*ibid.*, p. 175) ; — Rapport pour demander le classement des ruines mises au jour aux Sources de la Seine (*ibid.*, p. 185).

1938. — La grande piscine du temple de la Dea Sequana (*Annales de Bourgogne*, 1938) ; — La grande piscine du Temple des Sources de la Seine (*Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, 1938, 29 juin) ; — Huitième campagne de fouilles aux Sources de la Seine (23 nov. 1938) ; — Station gallo-romaine et petit temple de la source de la Douix, à Terrefondrée ; — Bague recouverte d'une feuille d'or découverte à Fontaine-lès-Sèches (7 déc. 1938).

1939-1940. — Les fouilles du Temple de la Seine en 1939 (*Rev. arch.*, 1940, 1, p. 110-111) ; — Feuilles de la carte d'E. M. avec relevés de vestiges archéologiques (*Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or*, 1^{er} févr. 1939) ; — Neuvième campagne de fouilles aux Sources de la Seine (*ibid.*, 3 avril 1940) ; — Vestiges du château de Mont-Saint-Jean ; Note sur l'Epona d'Alleray-en-Morvan (1^{er} mai 1940) ; — Découverte d'une statue ancienne de la Vierge à Verdonnet (4 déc. 1940).

STÉPHANE BINON (1908-1940).

Docteur en Philosophie et Lettres, élève diplômé de l'École des Hautes Études de l'Université de Paris, membre étranger de l'École française d'Athènes, professeur à l'Athénée de Bruxelles, St. Binon a été tué à Wakken, le 26 mai 1940, comme lieutenant commandant la 4^e compagnie du 19^e Régiment belge de ligne. Il était né le 11 avril 1908, à Wanfercée-Baulet. Sa mort est une perte grave pour la science belge, et que nous enregistrons avec tristesse. On mesurera ce que nous pouvions attendre, d'après la liste des œuvres que laisse déjà le jeune érudit si prématurément disparu¹.

P. LEMERLE.

1. Principales publications : Documents grecs inédits relatifs à saint Mercure de Césarée, Louvain, 1937, in-8°, 192 p. (Université de Louvain, Recueil de Travaux publiés par les membres des Conférences d'Histoire et de Philologie, 2^e série, 41^e fascicule).

Essai sur le cycle de saint Mercure, Paris, 1937, in-8°, vii-144 p. (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, Sciences religieuses, t. LIII).

Articles : 1. Guy d'Arménie et Guy de Chypre, Isabelle de Lusignan à la cour de Mistra (*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves de l'Université de Bruxelles*, V 1937, *Mélanges E. Boisacq*, I, p. 125-142.)

2. La Vie de saint Pierre l'Athonite, *Atti del V Congresso Internazionale degli studi bizantini (Studi biz. e neoellenici)*, V, 1936), p. 41-53.

3. Un éloge de la Sainte « Croix » dans un chrysobulle de Nicéphore Phocas (*Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, XVIII, 1937, p. 169-118).

4. Nicéphore Grégoras rhéteur et historien d'après son « Éloge de saint Mercure » (*ibid.*, XIX, 1939, p. 149-174).

5. A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue, les sens de θεῖος et de χαλερός, la vie mouvementée de Syrgiannès Paléologue Philanthropénos (env. 1290-1334) et un curieux exemple de procédure byzantine au début du XIV^e siècle (*Byzantinische Zeitschrift*, XXXVIII, 1938, p. 133-155 et 377-407).

6. L'histoire et la légende de deux chrysobulles d'Andronic II en faveur de Monembasie, Macaire ou Phrantzès ? (*Echos d'Orient*, XXXVII, 1938, p. 274-311).

7. Deux contributions importantes à l'histoire de la Sainte Montagne (Soloviev-Mosin, *Diplomata graeca regum et imperatorum Serviae*, Rouillard-Collomp, *Actes de Laura*, I) (*Revue d'Histoire ecclésiastique*, XXXIV, 1938, p. 297-319).

8. Pitié pour les archéologues (impressions de Grèce) : *Bulletin trimestriel de l'Association des Anciens Elèves du Collège épiscopal de Chimay*, n° 5, janvier 1937, p. 3-9.

HENRI GADEAU DE KERVILLE (1858-1940).

Par ses traditions de famille, Henri Gadeau de Kerville ne paraissait pas destiné à être appelé à prendre rang parmi les naturalistes éminents de la Normandie. Il était né à Rouen, le 17 décembre 1858, dans un milieu industriel. Mais devant son goût prononcé pour les recherches d'histoire naturelle, ses parents le rendirent libre de se consacrer entièrement à ces disciplines, qu'il devait, pendant une longue existence — il est mort le 26 juillet 1940, à Saint-Loup (Haute-Garonne) —, servir avec un complet désintéressement. L'œuvre qu'il laisse est très importante. On en trouvera la bibliographie dans l'un des prochains fascicules du *Bulletin de la Société des Amis des Sciences naturelles et du Muséum de Rouen*. Il faut noter particulièrement les ouvrages sur la *Faune de Normandie* et les *Vieux arbres de Normandie* (1890-1931).

Henri Gadeau de Kerville fut également attiré par les recherches de pré- et de protohistoire. Il fouilla sans résultats deux grottes à Orival (Seine-Inférieure) (*Bull. soc. norm. ét. préhist.*, 1909), mais fut plus heureux dans un abri sous roches à Bonnières; il découvrit une sépulture néolithique dans l'abri de la Roche-Galerie, à Jeufosse (*ibid.*, 1910) et un ossuaire de la même époque à Saint-Just (Eure) (*ibid.*, 1927-28). On lui doit encore la publication des gravures rupestres du Mail de la Mule, à Créchets (Hautes-Pyrénées) (*ibid.*, 1928), diverses recherches dans le camp romain de Vernonnet et dans l'ouvrage fortifié de la Butte-Olivet, à Hardancourt (Eure) (*ibid.*, 1925-26, 1928, 1931).

R. L.

Stations du Paléolithique supérieur dans le Calvados.

La découverte, aux portes de Lisieux, dans les terres à briques exploitées sur le plateau de la route de Paris, de bifaces acheuléo-moustériens, est la première trouvaille d'industries de ces époques faite dans les limons des plateaux. Trois stations de surface contemporaines de celle-ci étaient alors connues dans le Calvados : aux Longgrès, sur le plateau de Soumont-Saint-Quentin; à La Croix-des-Filandriers, commune d'Esquay-Notre-Dame; à Feuguerolles-sur-Orne (*Bull. Soc. Antiq. norm.*, 1939, p. 308-309).

R. L.

En Champagne.

MM. le Chanoine P. Favret et A. Loppin veulent bien me signaler l'existence de très nombreux fonds de cabanes dans la région des marais de Saint-Gond et des ruisseaux avoisinants, sur les territoires de Morains, Écury, Bergères, Normée, Clamonges, Gourgauçon. La chronologie va du Néolithique à La Tène, et même jusqu'au gallo-romain. Ces habitations, situées sur les plateaux ou sur les pentes douces des coteaux, creusées dans le tuf (diam. 1 m. 20 à 3 m.), avaient des parois de clayonnages revêtus de terre. Les mobiliers domestiques sont représentés par une grande quantité de tessons de poterie torsadée,

plombaginée, incisée, incrustée de matière blanche ; à tout cela, se mêlent, parmi les débris de cuisine, quelques objets de bronze, pointes de flèches, fragments de bracelets, de rasoirs, d'épingles. Deux fois seulement on a recueilli des poinçons de fer. Quelques silex et des outils en corne de cerf, pics, pioches, accompagnent parfois des fusaioles en terre cuite.

Il n'est, pour ainsi dire, pas un village de la région étudiée qui ne possède de tels fonds de cabanes. Une large exploration de ces habitats s'impose ; elle serait dispendieuse, mais permettrait d'apporter de très importants documents à l'histoire de l'occupation territoriale de l'Est de la Gaule avant la conquête romaine.

R. L.

La civilisation des « champs d'urnes » en Champagne.

Le champ d'urnes d'Aulnoy-aux-Planches est situé au lieu dit « Au-dessus-du-Chemin-des-Bretons », dans les parcelles 47 et 48, section C, 2^e feuille du plan cadastral de la commune, à 1 kilomètre des marais de Saint-Gond. Quatre types de sépultures ont été reconnus : 1^o par incinération totale, déposée à même la terre et entourée d'un cercle de pierres de la grosseur du poing, quelquefois plus grosses, ayant parfois subi l'action du feu ; — 2^o par incinération partielle, sur l'emplacement même. Les membres inférieurs n'ont pas subi l'action du feu, et les tibias et les fémurs ont été retrouvés en connexions normales ; — 3^o par incinération totale déposée dans une urne ; — 4^o par incinération totale, déposée à même la terre et entourée d'un fossé circulaire en forme de V tronqué par la base (prof. 0 m. 50 à 1 m. 60, diam. 0 m. 05 à 0 m. 24). Ces dernières incinérations semblent avoir été jadis recouvertes de tumulus, arrasés à une époque très ancienne. Dans le fossé de l'un des plus grands cercles, on retrouva, en effet, les ossements de trois squelettes environ, dispersés et fragmentés, accompagnés de tessons de poterie semblables à ceux recueillis dans le champ d'urnes. Une cinquantaine d'incinérations ont été identifiées. Elles ne dépassent pas 0 m. 30 à 0 m. 50 de profondeur et se distinguent de la terre végétale par une belle terre noire contenant du bois et des os incinérés. Un fossé, non encore exploré, mais reconnu à la sonde, limite le cimetière au Sud.

Les mobiliers funéraires sont constitués par de nombreux débris de bronze fondu, un anneau de même métal, un bracelet de fer, quelques perles en pâte de verre gris blanc, cerclés de noir, et des vases de différentes formes, les uns carénés, les autres globuleux avec ombilic. Il y a également quelques grandes écuelles et les fragments d'une grande poterie avec torsades en pâte mal cuite. La plupart des urnes globulaires sont uniformément recouvertes de plombagine, et l'une des écuelles porte des incisions en forme de demi-cercles concentriques. Tous ces types rappellent ceux des céramiques recueillies dans les palafittes de Suisse et dans les nombreux fonds de cabanes de la région des marais de Saint-Gond.

Une tombe à incinération avait été fouillée anciennement, à cent mètres au Nord du champ d'urnes. On aurait alors recueilli un collier

de bronze garni d'amulettes et un « calice » (?). La fosse rouverte a fourni les fragments de plusieurs vases. L'un d'eux est orné intérieurement d'incisions dessinant des cercles concentriques.

Une autre trouvaille de vases a été signalée à environ cinq mètres au Nord : suite de la nécropole, ou amorce d'un autre groupe de sépultures ?

André LOPPIN.

La présence du bracelet de fer permet de dater le champ d'urnes d'Aulnoy-aux-Planches du Hallstatt I. Le cimetière représente le premier témoignage de l'arrivée en Champagne des Celtes des urnes.

R. L.

Le « champ d'urnes » de Granges.

Au cours de travaux d'exploitation dans une sablière à Granges (canton de Givry, Saône-et-Loire), au lieu dit L'Arène, un certain nombre de tombes appartenant à la civilisation des « champs d'urnes » a été mis au jour. M. L. Armand-Calliat vient de leur consacrer une notice dans le tome XXIX des *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon : Découvertes protohistoriques de Granges*, Mâcon, 1940, in-8°, 15 p., 1 pl., 10 fig.

Les trois sépultures dont les dispositions ont pu être relevées étaient creusées à environ 1 m. 50 de profondeur, à travers la couche de sable jusqu'à la rencontre du banc de marne imperméable. Dans un entourage de pierres brutes avait été placée l'urne cinéraire, coiffée d'un couvercle ou surmontée d'un vase plus petit. Le cimetière paraît s'étendre, non seulement sur toute l'étendue de la sablière de L'Arène, mais encore plus loin, c'est-à-dire sur une longueur d'une centaine de mètres au delà.

La forme des urnes est caractéristique des *Urnenfelder* : panse faite de deux troncs de cône opposés, col court et bas ; vases cylindriques à col droit et léger bourrelet supérieur ; décor gravé de chevrons ou de dents de loup disposés en zones.

Les objets de métal sont rares et ont été brisés intentionnellement avant leur dépôt dans l'urne : bracelet ouvert en bronze massif, gravé de chevrons et de stries parallèles ; fragment d'un second bracelet ; épingle à tête sphérique ployée.

La poterie se rapproche sensiblement de celle découverte dans le cimetière de Dompierre-sur-Besbre (Allier) et des urnes catalanes des champs d'urnes du type de Tarrasa I a (P. Bosch Gimpera, in *Préhistoire*, t. VIII, 1941, p. 126, fig. 1). Quant aux décors en dents de loup, on les retrouve aussi bien sur les vases catalans que sur les céramiques recueillies dans le champ d'urnes de Saint-Sulpice-la-Pointe (Tarn). La date du cimetière de Granges est à placer entre les années 900 et 650 avant notre ère.

La découverte faite dans la sablière de L'Arène prend toute son importance du fait qu'elle représente le premier cimetière à tombes plates signalé dans le département de Saône-et-Loire. Elle fournit encore un jalon important sur l'itinéraire suivi par les porteurs de

la civilisation des champs d'urnes dans leur marche vers le centre de la Gaule.

Le cimetière de Granges, malgré la déplorable façon dont il a été exploré — la plupart des objets recueillis l'ont été par les cantonniers qui exploitent la sablière ! — correspond à un habitat qui commence avec le Néolithique (céramique apparentée à celle du Camp de Chasse ; anses funiculaires à perforation horizontale) et se poursuit encore aux temps de La Tène III. Une pareille continuité dans l'occupation vient à l'encontre des théories qui supposent de grands bouleversements lors des courses vagabondes des Celtes à travers la Gaule.

R. L.

L' « Osireion » archaïque de Medamoud.

On le trouvera décrit pour la première fois par M. P. Jouguet, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1939, p. 370 sqq. (plan à la p. 373). Ce sont les fouilles habiles de MM. Robichon et Varille qui ont rendu ce sanctuaire vénérable, enseveli sous les ruines successives, à Medamoud, du temple d'époque ptolémaïque et, déjà, de l'édifice de Sésostri III.

Dans une sorte de polygone irrégulier, qui suivait sans doute la lisière d'un bois sacré, deux couloirs souterrains d'un tracé ondulé, chacun sous une butte artificielle, aboutissent l'un et l'autre à un modeste réduit carré. L'entrée de ces galeries débouchait dans une petite cour, séparée de l'extérieur par un pylône. Tout cela est presque détruit, mais la preuve est faite, désormais, que l'installation remontait à l'Ancien Empire, ce qu'attestent les vases de cette époque qui ont servi à cuire les pains de proposition et qui furent abandonnés sur l'aire de la courette, ensuite. L'Osireion a duré jusqu'au temps où Sésostri III construisit son temple. Ptolémée Épiphane, beaucoup plus tard, déplaça le bois sacré, et le transporta au N.-E. du *téménos*. Les listes géographiques d'Edfou mentionnaient deux *Osireia*, ceux de Medamoud et de Médinet-Habou, buttes couvertes d'arbres sacrés. On pense que les deux chapelles au fond des *dromoi* seraient funéraires (cf. le plan des tombes à chambre), en rapport avec le culte agraire d'Osiris-arbre (cf. le signe hiéroglyphique dit *osiriaque*, et la légende de Byblos). On renouvelait tous les ans les « substitués » du dieu dans les tombes, momies symboliques. Le culte de l'arbre persista au fond du temple ptolémaïque, bien après que Sésostri III eût installé le nouveau dieu Montou à Medamoud¹.

Ch. P.

Le temple de Khonsou à Karnak.

M. Maurice Pillet a publié dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. 38, 1938, p. 469-478, une étude sur le temple

1. Voir aussi, maintenant, *L'architecture française*, avril 1941, p. 38-41, avec plans des établissements successifs. — C. ROBICHON, A. VARILLE, *Description sommaire du temple primitif de Medamoud* (*Recherches d'archéologie, de philologie et d'histoire*, publiées sous la direction de M. P. Jouguet, Le Caire, 1940).

de Khonsou, dans l'enceinte de Mout, à Karnak ; ce travail retiendra l'attention. Deux plans, qui sont les plus complets qu'on ait donnés jusqu'à ce jour (pl. 86-87) accompagnent une diligente enquête sur les ruines : ils répondent aux deux aspects du temple de Khonsou, sous Ramsès II (?) et Ramsès III, dans l'enceinte de Mout. — Les vestiges de ces états s'effritent hélas ! chaque année : les documents établis par M. M. Pillet, préparés depuis 1925, et qui n'avaient pas été jusqu'ici révélés, sont donc particulièrement précieux. Ch. P.

Un monument de Senousret I à Karnak.

Le rapport technique sur les travaux de Karnak que M. H. Chevrier a publié dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. 38, 1938, aux p. 567 sqq., concerne les travaux des années 1937-1938. Il apporte, entre autres renseignements, toutes les indications scientifiques qu'on pouvait encore attendre sur l'entreprise de restauration et de reconstruction qui nous a rendu si heureusement le monument de Senousret I, extrait tout entier du III^e pylône de Karnak. — La réussite de ce travail avait été signalée précédemment ici-même. Les pl. 102-103, à la p. 574, montrent désormais tout l'édifice reconstitué, ensemble et façade. Ch. P.

Une statue prophylactique de Ramsès III.

On a trouvé récemment dans le désert oriental du Caire, en un lieu jusqu'ici non fouillé (Almaza), une consécration faite pour Ramsès III : groupe en quartzite rose très mutilé aujourd'hui, qui montrait le Pharaon assis près d'une figure féminine, femme ou déesse (?). A l'arrière et sur les deux côtés du siège, des textes prophylactiques sont transcrits : il s'agit de formules pour conjurer surtout le venin des scorpions, des serpents, etc. Ces naïves incantations rituelles sont tirées, soit d'un recueil héliopolitain remontant au moins au Moyen Empire, soit d'un livre pour la protection du roi lui-même. Le scribe a aussi recopié, au passage, le premier chapitre du « *Livre de repousser Apophis, le grand Ennemi* », texte qu'on ne connaissait encore que par une recension du début de l'époque grecque. M. E. Drioton, qui a fait connaître la curieuse trouvaille¹, estime que la statue était exposée jadis dans un oratoire de caravaniers, à l'entrée des pistes désertiques.

L'effigie royale exerçait sa « vertu » par le simple contact, dont pouvaient bénéficier les voyageurs, même illettrés. — Les formulaires gravés au pourtour la chargeaient d'un potentiel qui pouvait être à son tour communiqué. Les « statues guérisseuses », publiées par M. Lacau précédemment (*Mon. Piot*, 1925), sont d'époque grecque, et pour celles-ci, toute la vertu divine dérive du cippe d'Horus qu'elles

1. *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. XXXIX, 1939, p. 57-89, pl. II-V.

portent devant elles ; le personnage humain, pour ces statues, n'est qu'adventice. La découverte de l'effigie prophylactique de Ramsès III à Almaza peut, au point de départ, expliquer la raison d'une telle adjonction, faite à la longue : les particuliers ont donc bénéficié à leur tour d'une création plastique réservée d'abord, et au moins sous la XX^e dynastie, pour les rois thaumaturges d'Égypte. Ch. P.

Statuettes magiques d'Égypte.

M. G. Posener a présenté récemment, en un aperçu préliminaire¹, diverses observations concernant un lot de précieuses figurines en terre crue, achetées à Paris en 1938, par M. J. Capart², pour la Fondation égyptologique de la Reine Élisabeth ; elles comprennent des statuettes de prisonniers agenouillés et ligotés, les unes de 0 m. 31 à 0 m. 34 de hauteur ; les autres, plus petites, de 0 m. 10 à 0 m. 15, quelques-unes de celles-ci enfermées dans de légers cercueils, également en terre séchée. Toutes ces pièces portent des inscriptions analogues aux *Aechlungstexte* que K. Sethe avait publiés en 1926³. Les plus grandes figurines nous rendent des textes d'exécration ; sur les plus petites, il y a des noms de princes et de pays : quelques-uns, caractéristiques, datent l'ensemble de la trouvaille à la fin de la XII^e dynastie. C'est de Saqqarah (cimetière de Teti) que viendrait tout le lot. La Nubie, la Syrie et la Palestine, la Libye ont fourni les noms géographiques. La section asiatique est beaucoup plus importante, peut-on dire, que la partie nubienne. On constate déjà ainsi que les rapports entre la vallée du Nil et les pays du Nord étaient moins étroits qu'avec les pays du Sud, au temps du Moyen Empire. Du moins n'ignorait-on rien à la Cour d'Égypte de ces terres voisines ; car l'établissement et la révision de telles listes topographiques suppose des voyages incessants d'enquêteurs patentés.

Les cérémonies religieuses et magiques auxquelles servirent les statuettes en Égypte ne suffisent pas à justifier, à elles seules, l'effort d'information que reflètent de tels textes. Certes, il s'agit là de l'application d'un rite magique que l'Égypte a pratiqué jusqu'à la fin : les ennemis possibles des dieux et de l'Égypte étaient — par l'entremise des « prisonniers » — livrés, croyait-on, d'avance à la victoire du Pharaon, et comme mis à sa merci, désarmés. Mais il fallait d'abord bien connaître les races, pour agir ainsi sur elles par l'exécration !

1. G. POSENER, *Princes et pays d'Asie et de Nubie, textes hiératiques sur des figurines d'envoûtement du Moyen Empire, suivis de remarques paléographiques sur les textes similaires de Berlin*, par B. VAN DE WALLE, Bruxelles, 1940 ; cf. *CRAI.*, 3 févr. 1939 (communication de M. P.), p. 66 sqq. ; et R. DUSSAUD, *Nouveaux textes égyptiens d'exécration contre les peuples syriens*, dans *Syria*, XXI, 1940, p. 170 sqq.

2. C'est M. G. Posener qui avait fait la découverte chez un marchand ; il avait déjà signalé cinq figurines en albâtre, au Musée du Caire, au type du prisonnier.

3. *Abhandl. Berl. Akad.*, 1926, *Philos. hist. Klasse*, n° 5. Il s'agirait ici d'une réédition des textes de Berlin par une génération plus récente.

M. R. Dussaud a déjà signalé aux lecteurs de *Syria*¹, et montré par l'exemple, ce que de tels documents pourraient apprendre un jour aux géographes et historiens : quant à la Syrie, notamment. Il ajoute que cela permet d'asseoir déjà quelques considérations d'ordre général : l'autorité pharaonique, à la fin de la XII^e dynastie, ne s'étendait guère vers le Nord au delà de Byblos ; les noms des listes Sethe et Posener, concernant près d'une centaine de princes dont le pouvoir couvrait Palestine et Phénicie, sont tous sémitiques.

A la veille de la ruée des Hyksos à travers le Delta d'Égypte, il n'y avait en Canaan aucune trace de domination khurrite. Les Hyksos ne furent donc pas des Khurrites, et « on a attribué à ces derniers, dit M. R. Dussaud, un rôle qu'ils n'ont pas joué à cette époque et dans ces circonstances ».

Ch. P.

Dieux guérisseurs en Égypte.

M. A. Bataille a publié dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. 38, 1938, p. 63-67, l'en-tête d'une stèle grecque trouvée à Deir-el-Bahari. Le monument est dédié (pl. X) à une triade de guérisseurs désignée sous l'appellation τοῖς κυρίοις, et qui était composée des dieux-médecins Aménothès, fils de Hapou, et Imhotep : ce dernier étant assimilé à Asclépios, les Grecs avaient complété la triade par adjonction d'une Hygie. — On se rendait jadis à Deir-el-Bahari comme à Épidaure, pour consulter ; le culte durait encore au II^e s. de notre ère, ainsi que la stèle l'atteste : elle a été trouvée dans le vestibule de la chapelle funéraire d'Hatchepsout : au-dessous du disque solaire, une scène en bas-relief montrait, au centre, Imhotep-Asclépios (sceptre au serpent), avec, à sa gauche, un personnage féminin (sceptre orné du même attribut). Le troisième figurant a entièrement disparu.

Ch. P.

Divinités-béliers.

Signalons ici l'article fort précis et méthodique que M. L. Keimer a consacré dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. 38, 1938, p. 297-331, aux divinités-béliers, sous le titre : *Remarques sur quelques représentations de divinités-béliers et sur un groupe d'objets de culte conservés au Musée du Caire*. L'iconographie du dieu Knoum bénéficie utilement de cette publication soigneuse. *Ad finem*, explication d'un curieux groupe d'objets culturels, employé tardivement dans les cérémonies rituelles des divinités-béliers ; conservés notamment au Caire, ils affectent la forme d'une tête de bélier paraissant se terminer en corps de serpent².

Ch. P.

1. Ci-dessus, p. 249, n. 1. Pour les textes de Berlin, cf. déjà R. DUSSAUD, *Syria*, VIII, 1927, p. 216 sqq.

2. Cf. la note additionnelle, p. 690-697.

Pour et contre Renan.

Contre l'avis d'E. Renan, qui, il y a soixante-quinze ans, avait cru voir des bas-reliefs d'Adonis dans les sculptures de Ghineh, de Machnaka et de Jrapta en Syrie, près de Byblos, M. H. Seyrig établit bien (*Syria*, XXI, 1940, p. 113 sqq.) que les scènes en question, directement dépendantes de nécropoles, ne représentent pas même les divinités protectrices des morts, mais les défunts eux-mêmes, ou les rites qui s'accomplissaient sur leurs tombes. E. Renan a été trop influencé par les souvenirs qu'il venait chercher sur la terre syrienne ; il faut retirer ces chasses banales (sans le sanglier d'Adonis !), et tout le reste, de l'iconographie d'un mythe célèbre dont l'ensemble des reliefs étudiés ne porte aucune trace.

Mais, pour apaiser à point les mânes de l'illustre sémitisant, dans le même numéro de *Syria*, p. 230, M. R. D(ussaud) tresse des couronnes à Renan pour la « critique pondérée et judicieuse » dont il avait fait preuve dans son fameux *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniaton*. Là, E. Renan a été un prophète bien inspiré, en refusant de reconnaître en Philon de Byblos un faussaire, ce qui lui valut, en son temps, maints sarcasmes. Or, les fouilles actuelles lui donnent raison. C. Clemen¹ qui vient d'étudier la question débattue de Sanchoniathon, est lui-même plus favorable à Philon, tout en montrant qu'il a remanié son modèle, « en vue, dit M. R. D., de développer ses idées évhéméristes et de démontrer la dépendance de la mythologie grecque au regard de la phénicienne ».

Philon, ajouterions-nous volontiers, a sans doute eu tort de travailler avec un parti pris unilatéral sur une question si complexe. Mais en marquant les rapports des mythologies grecque et phénicienne, il attirait à point l'attention sur d'utiles comparaisons possibles ; ainsi, même entachée d'erreur fondamentale, son intervention n'aura été en aucun sens inutile. Anciens et modernes exégètes peuvent bien avoir fait fausse route en de tels domaines, à l'occasion. Nous continuerons à leur devoir beaucoup. Ch. P.

Récentes recherches en Thessalie.

Sous le titre « Θεσσαλικὰ μελέται », M. N. Giannopoulos a publié dans l'*Επετηρίς Εταιρείας βυζαντινῶν Σπουδῶν* (1938), trois études :

1^o Le monastère byzantin de H. Nikolaos ὁ ἐν Βουνένη τῆς Θεσσαλίας (pp. 432-435), situé à 1/2 heure au-dessus du village de Baklali, lui-même à 1 heure au S. d'Halmyros. — Sur les ruines encore visibles (la hauteur des murs atteint 1 m. 50), a été bâtie vers 1890

1. Cf. *Die phœniskische Religion nach Philo von Byblos*, in *Mitt. d. vorderasiat.-ägyptische Gesellschaft*, 42, 3, 1939 ; c'est de cet ouvrage que M. R. D. a donné le compte rendu, dans *Syria*, l. l. ; voir aussi *ibid.*, p. 230 sqq., ce qui est dit par le même savant (R. D.) au sujet du travail d'O. EISSFELDT, *Ras Shamra und Sanchuniaton*, *Beiträge zur Religionsgeschichte d. Altertums*, 4, 1939.

une petite chapelle consacrée à H. Nikolaos (panégyrie le 9 mai : à 200 ou 300 mètres de là, un bassin dallé dont l'eau opérerait des guérisons) ; en place on voit encore quelques sculptures byzantines ; d'autres ont été transportées à Halmyros ; d'autres se trouvent à Baklali ; une fouille fournirait non seulement des documents intéressants pour l'art byzantin, mais peut-être des inscriptions grecques ; le monastère avait été bâti au pied d'une colline au sommet de laquelle se voient des constructions helléniques en appareil isodome ;

2° Le tekké dit Τεκκές τῶν Μπεκτασήδων ou Μπεκτασελλ-Τεκκές ou Ντουπαλλ-Τεκκές. — Aujourd'hui ruiné, il avait été bâti au S.-E. d'Inéli (plaine de Pharsale) sur un ancien monastère byzantin, consacré à H. Georgios (*ibid.*, p. 436-438) ; sur place se voient de nombreux restes byzantins, comme aussi des blocs helléniques ; l'auteur en a noté aussi à Rini, qui peuvent provenir du tekké, et il se demande s'il n'y aurait pas eu là un temple hellénique ; il songe au *manteion* de Zeus Phégonaïos, mentionné par Cinéas (*F. H. G.*, II, 463, nos 3 et 4 ; cf. aussi Stählin, *Das hellenische Thessalien*, p. 110, n. 8) ;

3° Enfin, M. Giannopoulos propose (*ibid.*, p. 439-442) d'identifier le nom de Λεχίνεον (ou Λεχένεον), qui se lit sur des inscriptions byzantines découvertes à Thèbes de Phthiotide (Néa-Anchialos) par M. G. Sotiriou, avec la ville des Λιγυναῖοι (Λιγύναι, Λιγύναιον) (*I. G.*, IX, 2, 205 B, l. 29-30, *add.* p. x) qui serait située entre Thèbes de Phthiotide et Halos, mais sans qu'on puisse préciser à quel endroit.

Dans la même revue (p. 262-266), M. Dim. Georgakas étudie la toponymie de Kalabaka et rapproche le nom (Καλαμπάκα) de καλαμίκι.

Dans les *Athenische Mitteilungen* (62, 1937, pp. 56-69), M. K. Grundmann a publié, sous le titre *Magula Hadzimissiotiki*, le résultat de ses fouilles exécutées dans l'automne 1934 (cf. *Arch. Anz.*, 1935, p. 213) à l'îlot du lac Karla (Boebeis), sur le site de la magoula dite Hadjimissiotiki, du nom du village maintenant abandonné de Hadjimissi. Sans entrer ici dans tous les détails fournis par M. Grundmann, nous nous bornons à signaler qu'on distingue trois périodes d'habitation : 1° à la fin du IV^e millénaire, s'installent les premiers habitants de la magoula, qui appartiennent au type de la civilisation thessalienne désignée par la céramique A₁ ; c'étaient des pêcheurs. Leur habitat s'étendait sur le versant S.-E., bien protégé contre le N. ; au N.-O., sont apparus des restes de murs où il faut reconnaître non des maisons, mais l'enceinte d'un ensemble comparable à celui de Dimini, avec de la céramique rouge polie, et des tessons couverts d'un enduit jaune blanchâtre (A₄) ; quelques-uns sont peints en rouge sans décoration (A_{3β}). — Les échanges prirent bientôt une grande extension ; dans la céramique, la fine production du début fait place à une fabrication plus grossière (argile limoneuse ; un enduit rouge au lustrage fugitif succède à la surface polie ; les parois s'épaississent, et les vases sont destinés à un usage pratique ; mais pas de céramique noire A₅ ; un fragment de vase en pierre). On ne rencontre nulle part de tessons du type de Sesklo ; 2° au début du III^e millénaire, les populations originaires des Carpathes, qui déferlent dans le N.-E. de la Thessalie, mettent fin à la céramique de Sesklo et font participer toute la

Thessalie à la civilisation danubienne. Il semble alors que l'ilot ait été abandonné, avant l'arrivée de ces envahisseurs, car on n'y rencontre pas les couches de cendres qui indiqueraient une occupation violente. Puis les habitants qui occupaient en grand nombre (la densité des magoula l'attesterait) les rives du lac et l'arrière-pays, firent un point de protection à l'intérieur du lac. Les anciennes constructions ont été remaniées, ainsi qu'il apparaît dans le « mégaron » et une civilisation plus affinée apparaît, bien que la céramique de la nouvelle période soit peu claire ; on note un fragment de B₂, beaucoup de tessons B₃α, du style « sévère » de Dimini, avec décoration en damier ; cette période brillante est suivie d'une nouvelle décadence. Il faut supposer, d'après la petite quantité de céramique retrouvée, que les habitants durent accomplir leur exode en emportant de leurs maisons tout ce qu'ils pouvaient transporter ; 3^o dans la seconde moitié du III^e millénaire apparaissent les traces d'un habitat contemporain de la première époque de l'âge du Bronze ; la céramique est monochrome, du type Γ (mais aucun tesson Γ₁γ — ε, ni d'*Urfirnis*) ; des fragments de haches en pierre, d'autres d'obsidienne, un seul, mutilé, d'une statuette. — Ici s'arrête l'histoire de l'ilot, car on ne trouve plus trace d'habitat pour la période comprise entre le premier âge du Bronze et l'époque moderne, sauf les restes d'une tombe : ils présentent des rapports avec les invasions slaves des VII^e-VI^e siècles de notre ère (Avars). — L'un des principaux résultats atteints par M. Grundmann est d'expliquer pourquoi les habitants délaissèrent la plaine fertile de Thessalie pour aller occuper cet ilot ; ils ont été poussés moins par leur sécurité personnelle que par le souci d'établir un poste avancé protégeant tout le groupe des magoula méridionales du lac Karla, parmi lesquelles figurent celles de Pétra, de Rizomylos et de Delichanni. Cette observation prend toute son importance si l'on restitue le lac dans ses rives des temps anciens, tâche à laquelle aide beaucoup l'excellente carte de la planche 37, où paraissent tous les habitats néolithiques du N.-E. de la Thessalie (région comprise entre le N. de Larissa et le golfe de Volo) ; c'est la première fois, après Wace et Thompson, que cette mise au point est faite ; si elle est poursuivie au N. et au S. de la Thessalie, elle aidera certainement à mieux comprendre le rôle joué par la Thessalie, aux temps néolithiques, entre la Macédoine et la Grèce centrale. Y. BÉQUIGNON.

Objets égyptisants dans le Trésor de l'Aire delphique.

Dans le lot des objets trouvés parmi les deux fosses de l'Aire, à Delphes, M. P. Amandry signalait (*BCH.*, 63, 1939, I, p. 106 et pl. XXXVI, au centre) des têtes et des mains « dont il n'est pas absolument sûr », dit-il, « qu'elles soient en ivoire » :

« N^o 55 (pl. 36 au centre). Tête de profil, complètement plate. Haut. 0 m. 09. Menton en galoche, moue prononcée des lèvres, œil en amande, cheveux en tresse sur le front et la joue. Deux fragments d'une autre tête semblable.

« N^o 56 (pl. 36, au-dessus). Main gauche. Longueur 0 m. 07.

Quatre doigts joints, longs et fins. Complètement plate par dessous ; trouée au milieu pour le passage d'un clou.

« N° 57. Extrémité des doigts d'une main droite : trois doigts groupés, l'index replié sous le pouce. »

Les n°s 55 et 56 sont reproduits ici (fig. 1). Bien qu'ils aient été donnés à la pl. 36 avec les réserves qu'on a vues dans le texte, à titre de « petits ivoires », ces objets se distinguent des autres autant par leurs dimensions que par leur technique.



Fig. 1. — Objets égyptisants trouvés à Delphes : appliques de coffret (?) en verre coloré opaque.

Le type si nettement égyptien de la tête 56 permet la comparaison avec certains ex-voto fabriqués au pays du Nil, comme ceux qui ont été récemment signalés et étudiés par A. Lucas, *Annales Serv. Égypte*, XXXIX, 1939, p. 227-235. Or, il s'agit d'objets en verre coloré opaque, ce qui paraît correspondre à la technique des pièces delphiques. La pl. 34 de l'article de A. Lucas a signalé et reproduit un profil plat, d'applique, exactement comparable au n° 56, pour l'œil et les lèvres. On verra là même une main, un pied, etc. Déjà, de telles appliques avaient servi à l'arrière du trône de Tout-Ankh-Amon¹, conservé au Musée du Caire (Lucas, *l. l.*, pl. 36).

S'agit-il, à Delphes, d'objets égyptiens importés, ou d'imitations faites en Grèce ? On en décidera, si possible. En tout cas, relevons la complexité du dépôt du Trésor de l'Aire, tributaire à la fois des arts de l'Asie et de l'Afrique.

Il n'en faudrait pas trop réduire l'intérêt à la découverte — si prestigieuse qu'elle soit — de restes des statues ioniennes chryséléphantines. Et peut-être trouvera-t-on, dans l'existence des reliefs d'applique égyptisants, une nouvelle occasion de songer à un dépôt d'offrandes qui serait venu du Trésor de Corinthe².

Ch. P.

Les monuments de l'Agora d'Athènes : opinions de M. W. Judeich.

Parmi les nombreux articles de revue, les livres même, suscités par les fouilles exécutées à l'Agora d'Athènes, on n'aurait rien pu

1. Cf. Carter, I, pl. II, p. 63.

2. Cf. *CRAI.*, 1939, p. 218-219 (12 mai), et *ibid.*, nov. 1940 (à paraître). — M. LUCAS a cité, p. 233, n. 1, le coffret de bois de Pétoisiris ; mais il a tort de retenir plutôt pour la date de l'hérôon du sage la date fautive acceptée par Cavaignac (*Rev. de l'Égypt. anc.*, II, 1929, p. 56-57).

citer jusqu'à présent de M. W. Judeich ; aussi n'est-ce pas sans curiosité qu'on aborde les quelques pages écrites par l'auteur de la *Topographie d'Athènes*¹. Je ne dirai pas qu'elles satisfont pleinement ; mais j'ajouterai aussitôt que l'auteur se défend de vouloir traiter tous les problèmes qui se posent. Il se borne à rappeler quelle était, avant l'entreprise des Américains, notre connaissance de l'Agora, et il note — ce qui est bien juste — que ces recherches n'ont pas encore créé l'accord entre archéologues.

M. W. Judeich indique donc d'abord que notre topographie de l'Agora, avant 1931, se réduisait à la Stoa d'Attale, au « Theseion » (dit « Hephaisteion », cela pour de bonnes raisons, paraît-il)², au Portique des Géants, enfin à une construction établie en contre-bas de l'« Hephaisteion », nommée par W. Doerpfeld « Portique Royal »³.

Partout surgissent les difficultés et les divergences. Tandis qu'en cet édifice, découvert par W. Doerpfeld, MM. H. Thompson et T. L. Shear, qui ont étendu la fouille au Sud, reconnaissent le temple d'Apollon Patrôos⁴, M. W. Judeich, qui jadis n'acceptait pas l'identification de W. Doerpfeld et proposait le nom de Stoa de Zeus Éleuthérios⁵, délaisse maintenant les objections de Milchhöfer et de Wachsmuth pour se rallier à l'avis de W. Doerpfeld, qui l'a convaincu⁶. Il rejette donc formellement l'idée de reconnaître là un temple d'Apollon, et se fonde, pour expliquer son revirement, sur les deux textes où Pausanias (I, 3, 1 et I, 14, 6) nomme le Portique Royal, puis l'Héphaisteion, et indique que l'Héphaisteion est « au-dessus »⁷ du Céramique et du Portique Royal ; le temple d'Apollon serait plus au Sud, dans le « complexe » Métroon-Bouleutérion.

Dans cette topographie déjà discutée, M. W. Judeich reconnaît avec raison un point d'appui solide : la Tholos⁸, qu'il avait jadis placée à tort⁹ sur le versant septentrional de l'Aréopage, hypothèse ruinée par la fouille, ainsi qu'il le reconnaît volontiers.

Mais il situe l'autel des Douze Dieux à l'Ouest de la Tholos, comme a fait feu W. Doerpfeld¹⁰, et non pas au Nord, ainsi que le

1. *Arch. Anz.*, 1938, 382-385 ; article signalé ici même, *R. A.*, 1939, II, p. 75, n. 1.

2. Cf. pourtant Ch. PICARD, *R. A.*, 1936, I, p. 119-120 ; 1938, I, p. 99-101, 102-105 ; II, p. 93 sqq., p. 243 sqq. ; 1939, I, p. 142-143.

3. Cf. l'essai de reconstitution proposé par M. W. JUDEICH, *Topogr. von Athen*, 2^e éd., Munich, 1931, p. 344, fig. 43 ; reproduit par W. DOERPFELD, *Alt-Athen*, I, Berlin, 1937, p. 54, fig. 7.

4. T. L. SHEAR, *Hesperia*, IV, 1935, pl. h. texte en face de la p. 362 ; H. A. THOMPSON, *ibid.*, VI, 1937, plan général p. 2, fig. 1 et p. 5 sqq., 77 sqq. ; T. L. SHEAR, *ibid.*, VI, 1937, pl. h. texte IX.

5. *Topogr. von Athen*, p. 331, 334, rem. 2.

6. *Alt-Athen*, I, p. 81, pl. III ; voir aussi M. A. RUMPF, *Jahrbuch*, 53, 1938, 115-125 (cf. *R. A.*, 1939, II, p. 75).

7 [Ainsi continue-t-on à traduire ordinairement ; mais l'ὄψερ de Pausanias a-t-il bien ce sens ?] *La Réd.*

8. *Hesperia*, IV, 1935, p. 343-348 ; *ibid.*, VI, 1937, pl. h. texte IX.

9. *Topographie*, p. 344.

10. *Alt-Athen*, I, p. 67 ; II, Berlin, 1939, p. 137-138, 267-268.

proposent les Américains¹, sur la foi d'une inscription, dédicace aux Douze Dieux, sans rapport avec l'autel — pense M. W. Judeich. De même encore, pour l'Ennéacrounos, M. W. Judeich rejette l'opinion américaine², et demeure fidèle à son point de vue antérieur, repris par W. Doerpfeld³. Il regrette que les Américains n'aient pas fait une fouille profonde à l'« Odéon »⁴, que W. Doerpfeld nomme « Theseion »⁵.

Enfin, M. W. Judeich signale que les Américains désignent sous le nom de « Stoa du Sud »⁶ le long portique où W. Doerpfeld a reconnu en toute certitude, *mit voller Sicherheit*, la « Stoa Poikilè »⁷.

Ici s'arrêtent les considérations de M. W. Judeich qui se réserve, avec raison, de reprendre ces problèmes quand les Américains auront publié leurs interprétations définitives. Il est possible alors que M. W. Judeich, qui ratifie actuellement les opinions de feu W. Doerpfeld, soit amené à réformer son point de vue provisoire ; autant dire qu'on attendra avec intérêt l'étude qu'il nous laisse entrevoir.

Y. BÉQUIGNON.

Un curieux geste rituel.

M. K. Kourouniotis a publié récemment de la façon la plus instructive⁸ un *stamnos* du Musée d'Éleusis, trouvé dans une tombe de la cité sacrée, paraît-il, près de l'enceinte N.-O. (route Éleusis-Mégare).

Ce *stamnos*, du ve s., est malheureusement d'une conservation médiocre, mais combien précieux ! Car il nous donne la première, la seule image exacte que nous ayons, pour l'époque la plus classique, concernant le costume sacerdotal des dadouques. Il s'agit de la représentation d'une Ἐλευσινιακὴ δαδουχία ; s'avancent processionnellement au contour du vase : d'abord le dadouque, en tête, en grande tenue, porteur des torches ; puis un jeune myste à l'âge de la première barbe, portant la couronne de myrte et le *bacchos*. Coré les suit du regard, immobile derrière eux, une torche à la main droite, tendant le poing gauche fermé⁹, avec les doigts repliés couvrant peut-être (?) l'extrémité du pouce, autant qu'on peut voir. On dirait d'une statue de culte (Kourouniotis, p. 237, et fig. 9-10, *ibid.*).

M. K. Kourouniotis a finement marqué le mouvement ; mais il ajoute qu'il ne pourrait dire si la représentation du poing fermé a une particulière signification. Il renvoie bien à Dieterich, *Mutter Erde*, p. 62 ;

1. *Hesperia*, IV, 1935, p. 355 sqq. ; *ibid.*, V, 1936, 358 sqq. ; *ibid.*, VI, 1937, pl. III.

2. *Hesperia*, IV, 1935, p. 360 ; *ibid.*, VI, 1937, p. 360 et pl. h. texte IX.

3. *Topographie*, p. 286 ; *Alt-Athen*, I, p. 88 ; II, p. 263 et 272 sqq.

4. T. L. SHEAR, *Hesperia*, V, 1936, p. 6-14.

5. *Alt-Athen*, I, p. 73 ; II, p. 270 sqq. — M. W. JUDEICH ne pouvait savoir, quand son article parut, que ce vœu avait été exaucé ; mais en réalité, la fouille n'a donné là aucun résultat, cf. *R. A.*, 1939, II, p. 74.

6. T. L. SHEAR, *Hesperia*, V, 1936, p. 4-6.

7. *Alt-Athen*, II, p. 138 et 153.

8. *Arch. Ephém.*, 1937, I, p. 223 sqq.

9. Avant-bras seul détaché du corps.



Fig. 2. — *Stamnos* d'Éleusis : geste rituel (poing) de la déesse Coré.

mais il croit admissible, du moins, une hypothèse ingénieuse qui a été suggérée par M. Rhomaios : le prototype de la représentation — une statue de culte — aurait montré ailleurs une torche tenue aussi à la main gauche par la jeune déesse ; cette torche aurait disparu (?) faute de place sur le *stamnos* éleusinien. Or, on doit observer qu'il eût

été assez facile, pourtant, de la laisser figurer là ; la main est bien fermée ; et l'on hésite à se défier tant de l'habileté du copiste, peintre expert.

Il y a une autre explication, que je préférerais : je renvoie à un ex-voto du iv^e s. au Musée National d'Athènes, qui fut trouvé entre le Théâtre de Dionysos et l'hôpital militaire, en 1904 (W. Amelung, *Arch. f. Rel. Wiss.*, VIII, 1905, p. 157 sqq., pl. à la p. 160)¹. Sur un long (2 m. 39) et étroit pilier de marbre, semble grimper un reptile sculpté qui serpente : au-dessus est l'inscription dédicatoire en lettres soignées : Σίλων ἀνέθηκε ; tout en tête, une grande semelle de sandale est figurée, avec, en relief léger, la silhouette d'un orant drapé dans un *himation*, qui lève sa main droite en prière, tandis qu'il présente à hauteur de ceinture, le poing gauche fermé, *pouce visible*. Plutôt qu'à un ex-voto à Asclépios — ainsi que le croyait d'après le lieu de la découverte H. Schrader — on pensera à un vœu fait « *pro itu et reditu* » (W. Amelung)², en faveur d'un voyageur.

Mais que signifie donc ici encore le geste de la main gauche ? H. Schrader avait pensé que ce poing gauche tenait jadis un bâton, indiqué seulement, disait-il, en couleur (*l. l.*, p. 212). Il serait bien curieux, en principe, que tous ces objets tenus disparaissent partout si facilement, tour à tour, sur le marbre comme sur la terre-cuite ! Or, si l'on se reporte à un texte qu'a suggéré A. Dieterich, dans la note de W. Amelung (*Archiv*, p. 158), on expliquera plus sûrement, je crois, les deux représentations qui nous occupent ici.

L'adorant d'Athènes — en action de grâce pour un bienfait demandé, semble-t-il — et Coré elle-même, sur le vase de l'Ἐλευσινιακὴ δαδουχία, font à peu près le même signal magique de la main gauche. — Pline, *Nat. hist.*, XXVIII, 5, 25, éd. L. Janus, p. 160, a écrit : « Pollices, cum faveamus, primere etiam proverbio jubemur. » C'est indiquer le geste de la main fermée, prophylactique, et qui vise à garder l'efficacité d'un engagement pris avec le ciel. Sur le *stamnos* d'Éleusis, c'est parce que Coré, qui ne participe pas à la procession, la suit du moins très sympathiquement, et veut l'accompagner de son assentiment divin, qu'elle risque le geste rituel de la main fermée. Près de sa mère souveraine, on sait qu'elle a usurpé plus d'une fois, et jusqu'au temps du sarcophage de Torre-Nova encore, des fonctions qui la rapprochaient des prêtresses³.

1. Cf. aussi H. SCHRADER, *Ath. Mitt.*, 29, 1904, p. 212. — Miss G. M. A. RICHTER, *Animals in Greek sculpture*, pl. 58, fig. 183, écrit encore à tort qu'il s'agit d'une « grave stele ».

2. Cf. les dédicaces latines à Liber, signalées par W. AMELUNG, *l. l.* — On comparerait encore les chaussures de voyage représentées sur une stèle de Carnuntum, au-dessous des dédicaces en latin et grec : R. EGGER, *Carnuntum 1885-1935 : Ein doppelsprachiger Grabstein aus dem Lagerfriedhofe*. Certains pensent que la paire de chaussures représentée là, de profil, pouvait signifier que le défunt avait été cordonnier (!). Mais il s'agit bien plus évidemment d'un vœu « *pro itu* », le symbole évoquant expressivement le dernier voyage vers l'au-delà.

3. G. E. RIZZO, *Röm. Mitt.*, 25, 1910, p. 89 sqq.

Son acte rituel exprime et éternise sa protection ; il est propitiatoire, ainsi que celui de l'adorant sur le pilier d'Athènes.

Ch. P.

Le rite nuptial du dévoilement en Grèce et Grande-Grèce.

M. J. Toutain a récemment consacré à ce rite une suggestive étude dans les *Mélanges Radet* = *REA.*, 1940, p. 345-353, montrant bien les difficultés que soulèvent les textes et les documents figurés. « Les documents antiques ne concordent pas, dit-il ; les opinions des érudits modernes encore moins. » M. J. Toutain fait sagement que de marquer le rôle primitif du voile comme défense « apotropaïque »¹ : on aurait vu s'affaiblir peu à peu le sens magique du rite des fiançailles. L'auteur relève justement aussi, après d'autres, les correspondances, en Grèce, entre les usages nuptiaux et funéraires. C'est que le tout se groupait, en quelque sorte, sous le signe de la foi dionysiaque et éleusinienne, ce qui peut expliquer la fréquence du geste de l'*anakalypsis* sur les stèles funéraires aussi. Précisément, M. J. Toutain entend de renouveler l'exégèse de la métope du Musée de Palerme, temple E de Sélinonte, où l'on a vu à tort, dit-il, l'illustration d'un passage du Chant XIV de l'*Illiade* (v. 153 sqq.), et ainsi, une Hiérogamie de Zeus et d'Héra. — Je souscris d'autant plus volontiers à cet avis de M. J. Toutain qu'il eût pu trouver, *Rev. archéol.*, 1936, II, p. 12 sqq., dans une étude parue sur les temples du Plateau de Marinella, de quoi s'affranchir des inquiétudes qu'il semble garder encore au sujet de l'ancienne hypothèse, maintenant bien caduque, qui faisait du temple E un Héraeon. Tout porte à croire qu'il s'agit, au voisinage de G et d'H (Apollonion et Artemision), d'un temple de Dionysos ; ainsi l'hiérogamie du Dionysos infernal (Pluton) avec Coré apparaît tout à fait à sa place. M. J. Toutain a bien raison de relever — ce que je n'avais pas fait — l'importance des *Ἀνακαλυπτήρια* comme fête de Coré, en Sicile (p. 352)² ; il eût pu ajouter que le couple infernal dont nous voyons l'hiérogamie à Sélinonte est celui

1. Sur le sens religieux du voile funéraire, cf. les *Etudes de symbolisme funéraire* (1935-6) de M. Fr. de Ruyt, analysées *REL.*, XV, 1937, p. 171 et p. 370 ; et W. LAMEERE, *BCH.*, 63, 1939, p. 43 sqq., qui croit « pythagoricienne » (?), spécialement, l'étoffe déployée par des génies pour dévoiler par derrière les portraits de défunts sur certains sarcophages romains. — Mais on couvrait la tête de l'impétrant dans les initiations de toutes sortes, en Grèce, et le dévoilement symbolique, sur les sarcophages, à la mort, risque de ne pas avoir été l'apanage d'une secte.

2. Aux *Ἀνακαλυπτήρια*, selon DIODORE, V, 2 et PLUTARQUE, *Timoleon. vii.*, 8, le don de la Sicile fait à Coré, en cadeau de noces, par Zeus, avait constitué une véritable convention diplomatique, analogue aux traités terrestres. C'est peut-être la seule raison qui puisse expliquer l'utilisation du type de l'Hiérogamie sélinontine dans la série des en-têtes de décret, postérieurement. C'est ainsi que sur un traité d'alliance entre Athènes et Corcyre, en 375-4, on voit reparaître, inversé, le groupe de la métope de Palerme ; cf. BRUNN-BRUCKMANN, *Denkm.*, 533 C ; *Röm. Mitt.*, 47, 1932, pl. 20, 2. C'est Corcyre personnifiée qui se présente là faisant le geste de l'*anakalypsis*, devant un personnage barbu, assis, du type des Cronides, et du Pluton sélinontin. L. Curtius, en 1938, a cru pouvoir reconnaître là un Erechthée, mais l'exégèse reste douteuse.

même qui a trôné en gloire sur les plaquettes sacrées de Locres, où les mêmes mythes furent illustrés.

Puisque c'en est ici l'occasion, je signale du moins à M. J. Toutain et à ses lecteurs que l'historiographe le plus récent et le mieux informé de Zeus et de ses cultes, M. A. B. Cook, croit devoir conserver, en 1940 même, l'ancienne interprétation de la métope de Palerme, au volume III et dernier de sa monumentale monographie, *Zeus, a study in ancient religion* (cf. p. 1025 sqq., Appendix R, *The hieròs gámos*).

Sans faire sienne l'identification du temple E en Héraeon (cf. le point d'interrogation, p. 1038, n. 1), M. A. B. Cook a accepté — après tant d'autres, et sans discussion — l'hypothèse vieillie de O. Benndorf (p. 1038-1039). Il eut dû mieux observer que, dans les véritables Hiérogamies de Zeus et d'Héra, Héra est partout diadémée. De plus — lorsqu'il s'agit bien de la scène de l'Ida, comme sur une peinture de Pompéi (Mus. de Naples) que A. B. Cook a reproduite, pl. LXXII de son ouvrage — Hypnos¹ escorte Héra et la scène est bien localisée dans la montagne sacrée : chœur de génies des monts, arbres et monument (pilier) de Cybèle, avec le *tympanon*, cymbales et doubles flûtes de l'oribasie. A Sélinonte, pour la célèbre métope, tout le détail des figures et du cadre diffère, comme je crois l'avoir déjà montré, *Rev. arch.*, I. L.².

Sur le relief de Rhodes invoqué par A. B. Cook (p. 1034-5 et fig. 831), sur celui de Munich (p. 1036-1037 et fig. 833), cité aussi, on consultera maintenant l'étude de M. L. Laurenzi, *Röm. Mitt.*, 54, 1939, p. 42-65, pl. 11-16, qui eût mérité d'intervenir au débat.

Ch. P.

Pièdestaux distyles d'époque grecque archaïque et classique.

M. G. Daux a déjà rappelé ici-même qu'on pouvait vérifier désormais, grâce à un intéressant mémoire d'A. Raubitschek, paru au t. XII, 1938, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, l'ancienneté de l'invention des monuments votifs et autres soutenus sur deux colonnes architravées (G. Daux, *Rev. arch.*, 1940, I, p. 249). — En son étude, p. 158 sqq., M. A. Raubitschek a signalé deux monuments de ce type, *attiques*, et qui remontent aux VI^e-V^e siècles. Voilà donc encore un point où l'architecture hellénistique n'aura pas innové, quoi qu'on ait cru³ : la reprise de ce type de monuments, dans les sanctuaires de Delphes et de Délos, par exemple, puis en Syrie et dans l'Iran, ne faisait que ranimer et prolonger une vieille tradition.

1. Pour A. B. Cook, « Iris » ; on en doutera en relisant l'*Iliade*.

2. M. G. E. Rizzo acceptait ma démonstration, ainsi qu'il a bien voulu me l'écrire le 1^{er} déc. 1936. M. W. LAMEERE, dans l'article du *BCH.*, 1939, cité ci-dessus (p. 259, n. 1), conserve au contraire, et à tort selon moi, l'interprétation « Hiérogamie de Zeus et d'Héra » (*I. L.*, p. 66 et pl. XVIII, fig. 1) ; *id.*, BIAGIO PACE, *Sicilia antica*, II, 1938, fig. 37.

3. L'article de M. G. SEURE, cité ci-après (*Gaz. B.-Arts*, 1914), parlait à tort à propos des dits pièdestaux de « nouveautés architecturales delphiques ».

Le plus ancien des deux monuments à double colonne étudiés par M. A. Raubitschek fut la consécration d'un artiste ou artisan athénien, qui était, dit-il, τέκτων (*IG.*, I², 720). On propose de restituer par-dessus une statue équestre; mais ce n'est là qu'une hypothèse. Le second piédestal, d'après son inscription (*IG.*, I², 619) serait postérieur à 480. — Nous pourrions aussi reconnaître le type des monuments archaïques de cette sorte — avec deux colonnes *ioniques* —, par exemple sur le vase à figures noires du British Museum, B. 49, qui avait été jusqu'ici considéré comme interprétant synthétiquement l'entrée d'un *naiskos* funéraire (Ch. Picard, *Manuel sculpt. gr.*, I, p. 421 et fig. 118, p. 422). Je note qu'en ce cas il resterait du moins difficile d'expliquer là, malgré tout, la figure féminine présentée de face sous l'architrave : une statue, semble-t-il.

Les remarques de M. A. Raubitschek ne transforment pas seulement la question des piédestaux distyles des époques hellénistique et romaine (E. Bourguet, *BCH.*, 35, 1911, p. 472 sqq.; add. 491; *Ruines de Delphes*, p. 13 sqq., 148 sqq., 164 sqq., 202 sqq.; G. Seure, *Gaz. B.-Arts*, 1914, II, p. 417 sqq.).

Il faudra aussi reconsidérer chronologiquement le problème de l'origine des arcs de triomphes romains, monuments que M. M. P. Nilsson avait mis en rapport avec les piédestaux distyles de l'ère hellénistique (*BCH.*, 49, 1925, p. 143 sqq.; *Corolla archaeologica*, 1932, p. 132-139; cf. Petrikovitch, *Österr. Jahresh.*, 27, p. 187 sqq.; Ch. Picard, *Manuel sculpt. gr.*, I, p. 434, n. 3)¹.

Rappelons ici que les piédestaux distyles de l'époque hellénistique ne portèrent pas seulement jadis des statues équestres, tel celui de Charixénos l'Étolien, vers 240, à Delphes²; mais aussi bien, à l'occasion, des statues-portraits formant des groupes familiaux (p. ex., à Delphes aussi, la Base d'Aristaineta, fille de Timolaos, vers 250 av. J.-C., et les monuments de Delphiennes appartenant à la famille de Lykos, de Dioclès).

Ch. P.

Sur l' « Alexandre-Hélios » de la Collection Fouquet.

Ce petit bronze de Basse-Égypte, peut-être jadis applique de couronne, avait été publié dans la *Rev. archéologique* en 1911, II, p. 290-296; l'auteur de l'article a interprété l'ornement frontal ajouté à la couronne radiée comme un *uraeus*. Mais la figure donnée (p. 290) montre que le prétendu *uraeus*, qui n'a pas eu de tête, serait relati-

1. Sur le sens d'ἐπιστάτης = ὀρθοστάτης = pilier, cf. J. Bousquet, *BCH.* 62, 1938, p. 404, n. 1. — Un fragment nouveau d'une base à deux colonnes a été trouvé à Delphes en 1938-1939 (*CRAI.*, 1939, p. 280). Il permet de compléter le nom du stratège étolien Pleistainos, fils d'Eurydamos, l'un des défenseurs des Thermopyles contre les Gaulois.

2. On oublie aussi assez constamment, et assez volontiers, que ce ne sont ni les Sassanides (ci-dessus, p. 154, 158), ni les modernes, qui ont inventé la statue équestre honorifique. Elle est apparue, au vrai, du temps de l'archaïsme grec, tout comme les piédestaux distyles.

vement énorme ; le profil est, au vrai, celui de la trompe d'éléphant qui surplombe aussi l'effigie symbolique de l'Alexandrie de Boscoreale (Héron de Villefosse, *Mon. Piot*, V, 1899, pl. I). Du symbole mal interprété, on a tiré des conséquences qui me paraissent, en partie, caduques (p. 294-295) : si Alexandre eût porté là l'insigne royal des Pharaons, l'eut-il ainsi associé *en Égypte* à la couronne solaire, symbole grec et divin ? Les « Alexandres portant l'uraeus (ὁ οὐραῖος) » sont tous douteux : surtout la grande tête de granit d'Alexandrie (Schreiber, *Studien über das Bildnis Al. d. Gr.*, pl. III E), où Botti voyait plutôt *une déesse*. Il pourrait, là aussi, s'agir d'une personnification d'Alexandrie. La statuette de Boscoreale (*Le Musée*, 1906, p. 611 ; S. Reinach, *Répert.*, IV, 107, 7) n'est pas plus significative. Et c'est la dépouille d'éléphant qu'elle porte.

On sait par les monnaies combien a été familière aux artistes égyptiens la présentation de l'effigie du conquérant des Indes avec les *exuviae elephantis*, que Séleucos adoptera à son tour après son expédition au pays de Sandrakottos. — Les monnaies de Ptolémée I^{er} ont utilisé couramment le type du Macédonien avec les *exuviae*¹ ; notons que le bronze Fouquet donne à Alexandre la cuirasse à imbrications, traitée comme une égide, et qui a été portée aussi, de façon usuelle, par les Ptolémées². Il est plus vraisemblable de chercher l'explication de l'ornement de tête du bronze Fouquet ailleurs que dans le symbolisme de l'οὐραῖος ; son intérêt n'en sera pas diminué.

Ch. P.

Temples et tombeaux d'Hermopolis Magna.

On trouvera dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. 39, 1939, p. 483, un rapport de Sami Gabra sur les fouilles de l'Université Fouad el Awal, à Touna el Gebel. — Ce rapport fait suite à celui qui avait été donné aux *Annales*, t. XXXII. Il marque utilement le développement heureux des fouilles. Le regretté P. Perdrizet avait fait sur les premières recherches une communication très intéressante à l'Académie des Inscriptions. On trouvera ici des photographies et des plans ; l'ensemble des maisons et des temples dégagés autour de l'héroon de Petosiris (p. 485) ; des vues générales ; des descriptions. Signalons les temples de style ptolémaïque (pl. 75), la représentation du Rapt de Proserpine (pl. 79), les trois épisodes de la tragédie d'Œdipe (pl. 80), déjà reproduits chez nous dans l'*Illustration*, et signalés ici-même, avec leurs inscriptions, allégoriques ou autres, qui étaient *en grec*.

Ch. P.

1. HILL, *Art des monn. gr.* (époque de Ptolémée Soter, 323-305) ; cf. K. LANGE, *Herrscherköpfe*, pl. 43.

2. Cf. aussi les monnaies de Ptolémée Soter (n. 1, ci-dessus) où l'Alexandre coiffé des *exuviae elephantis* porte le casaquin à imbrications (égide) ; la monnaie reproduite par LANGE, *l. l.*, pl. 43, montre une attache supérieure de ce vêtement-bouclier avec le nœud de serpent. — Pour Ptolémée II Philadelphie, cf. un petit bronze du British Museum, où il est figuré en Héraclès à la massue, mais avec les mêmes *exuviae* : C. EDGAR, *JHS.*, 26, 1906, p. 281 sqq., pl. XVIII.

Le sacrifice miraculeux de Seleucos Nicatôr.

M. H. Seyrig a fait connaître¹ une énigmatique scène historique qui décore un chapiteau de pilastre, en marbre, du Musée de Beyrouth. La pièce viendrait de quelque 20 kilom. au Nord de Laodicé

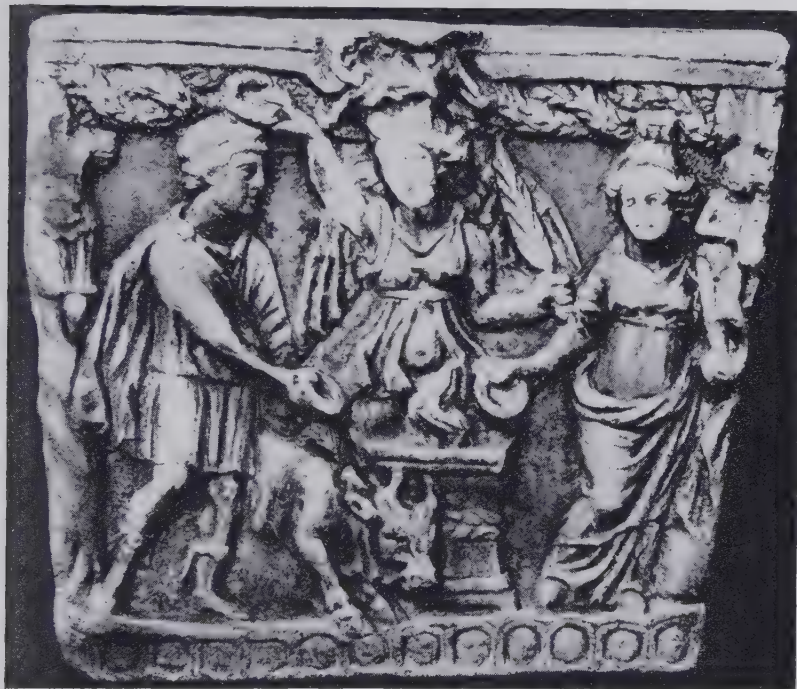


Fig. 3. — Le sacrifice miraculeux de Seleucos Nicatôr.

(Lataquieh). La scène représente (fig. 3) un sacrifice célébré devant une déesse à calathos qui tient sur son bras gauche une statuette d'Apollon lyricine. En face un *jeune* général grec diadémé amène un taureau et va sacrifier. Il porte la chlamyde macédonienne, les *embades*. Une Niké, de face derrière l'autel, s'apprête à le couronner. Le mascarón de l'abaque du chapiteau, au-dessus de la tête de la Niké, montrait en médiocre apparence un aigle liant une tête de bœuf. Derrière le sacrificateur, un *trophée*. Rappelant la légende de la fondation d'An-

1. *Mél. Radel* — *REA.*, 1940, p. 340-344, pl. I.

tioche, M. H. Seyrig a pensé qu'il s'agirait du prodige de l'aigle¹ qui décida de la création faite au pied du mont Silpius par le vainqueur d'Ipsos, Seleucos I^{er} Nicatôr. La déesse associée à l'offrande serait la Fortune (Tyché) d'Antioche, tenant sur son bras l'Apollon de Daphné (gros bouquet de lauriers dressé au-dessus de la tête de la statuette). — Mais comme il ne s'agit pas ici pour la Tyché du type d'Eutyichidès, ni pour l'Apollon du modèle de citharède en longue robe de Bryaxis, local, on devra penser (?) qu'il avait pu exister une autre formule de la Tyché *debout*, avant l'invention célèbre de la déesse *assise* due au disciple de Lysippe².

On ne sait de quel monument (région d'Antioche ?) peut venir le chapiteau de Beyrouth, qui devait faire partie d'une série. D'art médiocre, il est du moins précieux comme le témoin le plus tardif qui fasse connaître la persistance des traditions relatives aux fondations des Séleucides³. Mais de quoi s'agissait-il au juste ?

L'interprétation ci-dessus présentée était attrayante. On n'oubliera pas toutefois qu'au souvenir de Seleucos se rapportait un autre prodige, si mémorable que Pausanias l'a entendu encore raconter à Athènes ; lui seul le mentionne au sujet de la statue de bronze de Seleucos, qui était près de celle de Solon devant la Stoa Poikilé⁴. A Pella, au moment du départ de l'expédition d'Asie, Seleucos jeune sacrifiant à Zeus, avec les autres chefs de l'armée, aurait vu, paraît-il, s'allumer automatiquement les bois du sacrifice sur l'autel : ἐς τὴν εὐδαιμονίαν τὴν μέλλουσαν σημεῖα οὐκ ἄφανῃ, relève Pausanias ! Cela n'expliquerait-il pas ici tout aussi bien la présence essentielle de Niké couronnant le général, *le feu allumé*, et aussi le trophée, à l'arrière⁵ ? Plutôt qu'Antioche ou Séleucie de Piérie (autre fondation de Seleucos Nicatôr), Daphné nymphe et cité pourrait être ici la figure tenant un Apollon Daphnaios couronné de laurier⁶ (macédonien). L'aigle liant la tête de bœuf⁷, motif bien secondaire, pourrait être une allusion à Zeus, à la future conquête de l'Asie, sur les Perses souvent comparés par l'*Anthologie* à des bœufs fuyant aussi devant le lion.

M. H. Seyrig avait lui-même signalé quelques difficultés de son exégèse (p. 342-343) ; la principale reste qu'on se fût plutôt attendu

1. Libanius dit, au vrai, que le rapace enleva plutôt *une cuisse* de la victime, mais il y a eu quelque indécision à travers les témoignages.

2. Selon M. Seyrig, la plus ancienne image d'une allégorie urbaine portant une statuette ne paraît pas être antérieure au règne de Néron (monnaie d'Aphrodisias).

3. Cf. pour les reliefs du local des Palmyréniens à Doura, en 159 de notre ère, M. ROSTOVITZ, *Mél. syriens R. Dussaud*, I, p. 281 sqq.

4. *Paus.*, I, XVI, 1.

5. Tout cela serait assez inutile dans la scène de la fondation d'Antioche.

6. Allusion à la fondation de Daphné, mais aussi à la *laurigera juvenus*.

7. Dans le prodige d'Antioche, il est surtout question d'un aigle enlevant une cuisse de la victime, ou les entrailles : ci-dessus, n. 1. Ici le sacrifice n'est pas consommé. Le motif de l'aigle éployé au-dessus de l'autel a été d'ailleurs quasi traditionnel en Syrie ; on le retrouve sur des monnaies du III^e s., à Antioche en Carie (cf. ROSTOVITZ, *Mél. Dussaud*, I, p. 286, pl. III, nos 5-6) ; *ibid.*, p. 288, n. 1 : autres exemples cités. Pour un relief du Dolichenum de l'Aventin, cf. *Bullett. comun. Roma*, 63, 1935 (1938), pl. IV (aigle sur la flamme d'un autel).

ici, s'il s'agissait bien de la commémoration de la fondation d'Antioche, à voir reparaître plutôt une copie de la si célèbre Tyché d'Eutychidès, partout reproduite ensuite de Doura à Palmyre, etc.

Il était donc légitime de signaler une autre exégèse possible.

Ch. P.

Le Sépulcre des Scipions.

Le *Bullett. della Commiss. archeolog. comun. di Roma*, t. 64, 1936, paru en 1938, a commencé la publication détaillée de ce lieu funéraire mémorable, retrouvé en 1780-1783, entre la Porta Latina et la Porta Appia (de S. Sebastiano). Des fouilles récentes ont beaucoup enrichi notre connaissance, pour le sépulcre même et les monuments adjacents. Une première étude a paru — de M. G. de Angelis d'Ossat — concernant la constitution géologique du terrain de la Nécropole (*Bullett., l. l.*, p. 37-53). Cette recherche complète et même corrige sur quelques points (pas de lave dans la construction de la Tombe de Scipion !) le travail récent de M. P. Nicorescu, *La Tomba degli Scipioni*, *Ephem. daco-romana*, I, 1923, où il y avait déjà une bonne bibliographie avec de nombreux dessins.

Ch. P.

Les édifices du Largo Argentina.

M. G. Marchetti-Longhi, dans le *Bullett. archeol. comun. Roma*, 64, 1936 (1938), p. 83-139, 6 pl., continue son étude détaillée des édifices du Largo Argentina. Cette troisième partie de la publication est consacrée au temple A, et aux entours (autel). L'histoire du temple A s'est développée à travers trois phases constructives, révélant une intéressante évolution artistique et architectonique. — I. *Phase archaïque ou italique* : édifice isodome, en tuf de Grotta Oscura, à revêtement décoratif polychrome : deuxième moitié du III^e s. à la fin. — II. *Période de transition entre le temple italique et le temple hellénistique* : même système de construction, mais plus soigné. Modification du podium ; renouvellement de la décoration : milieu du II^e s. à la fin. — III. *Période d'influence hellénistique*. Cette phase dernière est caractérisée par l'abandon définitif du vieux système constructif italique, en vue d'un agrandissement et pour une plus grande élégance. C'est l'architecture du temps de Sylla à César. Mais l'esprit « italique » subsiste alors encore dans la sobriété des lignes et des motifs ornementaux.

L'évolution apparaîtra encore plus évidente et complète, ainsi qu'on nous en avertit, à travers l'enquête sur la Rotonde voisine, B, enquête qui nous est désormais annoncée¹.

Ch. P.

1. Signalons en attendant l'étude *Aedes Catuli*, de M. P. BOYANCÉ, *Mél. archéol. et hist., Ecole française de Rome*, 57, 1940, p. 64-71 ; le temple circulaire B du Largo serait l'*Aedes Catuli*.

Deiphobe mutilé et la Sibylle.

A propos du passage si énigmatique de Virgile, *Aen.*, VI, 494 sqq., évoquant la rencontre de Deiphobe et de la Sibylle, M. J. Hubaux (*L'Ant. class.*, VIII, 1939, p. 97-109) a donné une explication très ingénieuse de l'horreur marquée par la Sibylle : à cause du sort fait au dernier mari troyen d'Hélène, à qui Ménélas et Ulysse coupèrent les mains, le nez et les oreilles, pendant son sommeil. L'énasement et l'essorillement, qui ne semblent pas des supplices proprement grecs, mériteraient assurément étude. On retiendra la comparaison faite ici avec le récit d'Apulée (*Métam.*, II) sur l'aventure de Thélyphron, privé de son nez *par sortilège*, et lui aussi pendant son sommeil.

Ch. P.

A propos des maisons à tours hellénistiques et romaines.

Sous le titre *Les maisons à tours hellénistiques et romaines*, M. Pierre Grimal, dans les *Mélanges* publiés par l'École française de Rome, t. LVI, 1939, p. 28-58, a recherché les origines d'un type de construction répandu dans tout le bassin de la Méditerranée, depuis l'Asie Mineure jusqu'à l'Espagne, en passant par l'Afrique du Nord. Si l'information paraît suffisante pour les documents de caractère égyptisant, et ceux relatifs aux paysages — d'après les peintures découvertes en Italie — il n'en est pas de même pour la série, si importante, que représentent les mosaïques africaines. L'enquête est là, notoirement lacunaire. On s'étonnera de ne jamais rencontrer, dans ce mémoire, la mention de l'*Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*. Si l'auteur l'avait consulté, il eût certainement trouvé plus de trois mosaïques portant la représentation de maisons avec tours. M. A. Merlin, à propos de la mosaïque carthaginoise du seigneur Julius, avait donné, dans le *Bulletin archéologique du Comité*, 1921, p. 112, une liste de ces constructions. L. Poinssot et moi-même avons consacré, dans le *Bulletin de la Société nat. des Antiq. de France*, 1928, p. 211-216, quelques pages aux fermes fortifiées de la région du Kef (Tunisie). Bien qu'on ne possède pas encore de fouilles méthodiques sur ces établissements, les relevés exécutés pour quelques-unes de leurs substructions, ont fait connaître des bâtiments rectangulaires, flanqués sur l'une de leurs faces d'une tour ou d'un bastion.

Que la tour ait, à une certaine époque, constitué l'essentiel du domaine rural dans le bassin méditerranéen (p. 53), je puis l'accorder à M. P. Grimal. Il lui aurait été facile, ailleurs, d'apporter certaines précisions archéologiques à son hypothèse. En Espagne, les origines de ce type architectural sont bien antérieures à la date qu'il propose : le ^{II}e siècle avant J.-C. La *Turris Lascutana* du décret de Paul-Émile a des ancêtres aux âges du Bronze et du Fer : talayots des Baléares, tours des villages ibériques du Bas-Aragon. Ce rôle de la tour, en tant qu'élément constitutif du village, a été bien mis en lumière par les fouilles de Los Foyos de Lluçena del Cid (Castellon) : de l'agglomération agricole installée sur cet emplacement, seule subsiste la tour centrale autour de laquelle se groupaient les habitations

(P. Bosch Gimpera, in *Anuari d'Estudis catalans*, t. VI, 1915-1920, p. 621-624). On établira un parallèle avec la grande tour à plan ovale du village de San Antonio de Calaceit (Bas-Aragon) et la prédominance de la forme ovale dans la disposition générale des bourgades agricoles du Bas-Aragon (La Gessera et El Vilaro d'Olius).

Il est difficile, après tant de découvertes, de souscrire à l'opinion émise par M. P. Grimal (p. 55) sur l'origine étrangère de ce type de construction, qui aurait été introduit, en Espagne, par les Carthaginois.

En réalité, la tour et la maison à tour, dans le bassin méditerranéen, sont représentatifs d'un état d'insécurité, qui, avant comme après la conquête romaine, est resté plus ou moins latent. En Afrique Mineure, les fermes fortifiées apparaissent principalement dans les régions montagneuses : pays de Dougga et du Kef, où les habitudes de peur ont persisté, même aux plus beaux temps de la paix romaine. Là, comme en Espagne, les incursions des pillards sont toujours à craindre. Alors que les villes se protègent par leurs propres masses, les établissements agricoles ont besoin de fortifications. On remarquera encore que, aux environs du Kef, il n'y a pas de grands domaines ruraux, mais un groupement très important de moyennes propriétés, correspondant à ces exploitations d'environ deux cents arpents dont Caton et Varron ont laissé la description (sur le paysage rural en Tunisie, voir : R. Lantier, in *Arch. Anz.*, 1931, col. 559-564).

La tour, maison rustique, était encore en usage, à une date relativement récente, dans le bassin de l'Adriatique. J'ai relevé, au mois de septembre 1931, aux environs de Sibénik (Yougoslavie), dans la presqu'île de Mandalena, le plan d'une tour à trois étages, dressée au milieu des vignes et dont l'origine remonte aux temps de la domination turque. Il suffit ici d'alléguer, en outre, les *Koulas* d'Albanie et de Grèce.

R. L.

Les travaux des rives du Tibre sous Trajan.

M. G. Galli a publié avec des plans, dessins et photographies, dans le *Bullett. archeol. comun. Roma*, 64, 1936 (1938), p. 55-82, 3 pl., un manuscrit inédit, et cru perdu : dossier de P. L. M. Bruzza, sur les travaux d'aménagement des quais du Tibre à Marmorata (Emporium), tels que les avaient révélés les fouilles de 1868-1870. — Il ajoute les enseignements des nouvelles découvertes de la région du Pons Sublicius, en 1919. Les marques relevées sur les blocs permettent d'attribuer les constructions retrouvées à la seconde moitié du règne de Trajan. Elles étaient en rapport avec le développement des organisations situées aux bouches du fleuve (*Portus Romae*). Trajan avait aussi réformé la *cura Tiberis*, en donnant au *curator* le titre étendu de « *curator alvei et riparum Tiberis et cloacarum Urbis* ». Ch. P.

Le temple de Vénus et de Rome.

La remise en état de ce grand temple, édifié par Hadrien et inauguré en 135 ap. J.-C., a été terminée en avril 1935. A cause de la terrible destruction subie, et qui avait atteint jusqu'aux fondations

en travertin des colonnes et des murs, il n'a été possible que d'évoquer à nouveau les grandes lignes de l'édifice. On a planté des arbres sur l'emplacement des colonnes, selon la tradition des Jardins romains de la Renaissance. Dans les portiques qui entouraient l'aire sacrée, on a pu replacer une partie des éléments antiques conservés. Toute la partie du temple et de la *cella* tournée vers le Colisée a été ainsi aménagée. Du côté du Forum, on sait qu'une partie de la *cella* reste incluse dans l'enceinte du Couvent de Sainte-Françoise Romaine, où loge le Musée local. Ce côté sera mis aussi en état par les Services archéologiques. — Le Pr Muñoz a dirigé les travaux ; il les a fait déjà connaître dans un fascicule intitulé : *Il tempio di Venere e Roma*, publication du Gouvernorat de Rome (cf. du même auteur, *Capitolium*, 1935, p. 215-234)¹. Une analyse générale des ruines, certains relevés et des photographies seront données prochainement dans le *Bullett. comunale di Roma* ; en 1935 déjà (fasc. 63, paru en 1938 seulement), il a été publié une élévation reconstituée (p. 181) montrant les résultats obtenus, qui transforment sur plus d'un point nos connaissances antérieures ; *ibid.*, à la p. 194, la vue d'ensemble des ruines, côté Colisée : tav. agg. A. — Le problème le plus difficile a été celui des portiques entourant l'édifice ; leur présence était postulée par 64 fragments de différente taille de colonnes en granit (haut. 8 m. 82, diam. moyen 1 m.), trop petites pour être attribuables au temple. L'analyse monumentale a confirmé que ces portiques étaient adossés au pourtour de l'enceinte, là où les fondations sont renforcées. Ils n'étaient pas de mêmes dimensions, de part et d'autre : doubles et ouverts du côté de la Voie sacrée, simples et fermés par un mur du côté de la colline. Leurs longs alignements étaient interrompus au centre par un Propylée (fondations conservées), auquel peuvent se rapporter certains fragments de colonnes de cipollin, d'un diamètre intermédiaire entre les colonnes du temple et celles des portiques. — Nibby avait déjà vu qu'il ne devait pas exister de portique, jadis, sur le petit côté voisin du Colisée, ce qui a été reconnu exact. De l'amphithéâtre, le grand temple apparaissait complètement. Mais vers le Forum, le dégagement était moindre, à cause des constructions qui s'entassaient par là : le point de vue était réduit à la largeur de la *Via sacra*. Entre la Basilique de Constantin et le temple, un édifice s'adossait à lui (fondation conservée). La présence de l'église de Sainte-Françoise Romaine n'a pas permis de savoir comment le portique d'enveloppement se comportait de ce côté. Ch. P.

La mosaïque des Thérapénides, à Apamée de Syrie.

Elle a été trouvée dans la Basilique de l'Est (*L'Antiquité class.*, VIII, 1939, p. 202 et pl. III-IV), à 1 m. au-dessous du niveau de l'église : au milieu d'une série de motifs géométriques, chatoyants comme des tapis, un cadre rectangulaire contient le tableau, intitulé

1. Cf. aussi G. LUGLI, *Pan*, 1935, p. 365-375 ; et *Le Vie d'Italia*, 1935, p. 513-519 (sur la restauration du temple).

dans l'angle : ΘΕΡΑΠΕΝΙΔΕΣ. — Une ronde de six danseuses se développe sur le fond du paysage : un *alsos*, symbolisé par un mur et des frondaisons, le « bosquet des Muses », peut-on croire. A gauche, à l'entrée d'un palais, sous un portail voûté, un personnage qui revient armé d'une lance est accueilli gravement par son épouse (voilée) ; elle l'embrasse, en présence d'une autre femme. — M. F. Cumont a signalé l'anecdote contée par Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 9, 24 Sylb.) et dont l'auteur fut Myrsilos le Lesbien (*FHG.*, IV, p. 457, fragm. 4). L'atrabilaire Makar, roi des Lesbiens, aurait été réconcilié avec sa femme, par l'habileté de sa fille Megaklô. Celle-ci, ayant acheté un jour en Mysie de belles esclaves (Μόσας ; en dialecte éolien Μοίσας), leur apprit à chanter et à jouer de la cithare. Leur art charma et guérit l'irascible père de Megaklô. Celle-ci, joyeuse, aurait, par reconnaissance, fondé un culte des Muses *guérisseuses* (Θεραπεινίδες). Nous aurions là un de ces exemples d'incantations musicales dont les Orphiques et les Pythagoriciens recueillirent la tradition¹. Sur la mosaïque d'Apamée, la ronde des six « Muses » vêtues — les unes vues de dos, les autres de face, comme dans le groupe des Grâces nues — pourrait dériver d'un tableau alexandrin perdu, importé dans la cité dont l'éponyme était la fille de Spitamène, l'épouse de Seleucos Nicatôr.

Ch. P.

Le Monument d'Agrios au Musée du Caire.

Il est publié très soigneusement par O. Guéraud, dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. 39, 1939, p. 279-311. — Sorte de pilier à quatre pans, il portait en tête des reliefs énigmatiques, et au-dessous, diverses inscriptions en vers grecs. Parmi celles-ci on avait remarqué un passage d'Homère, *Iliade*, XV, 187 sqq., depuis que Milne étudia, en 1901, la partie alors subsistante. — Une découverte fortuite faite en Haute-Égypte montra, depuis lors, que le même passage d'Homère était copié à la fois sur la pierre du Caire et sur un monument d'Aboutig, de dimensions comparables. U. Wilcken reconnut à ce moment que le mot ἄγριος figurant aux deux piliers, devait être un nom propre, et celui même de l'auteur des deux consécérations, un citoyen de Panopolis (Akhmîn). C'est d'Akhmîn même, d'ailleurs, que venait le monument du Caire. En 1938, on a pu compléter sur place ce document curieux, après cinquante ans, pour la partie basse. M. O. Guéraud, auteur de cette découverte, faite à Panopolis, était bien qualifié pour présenter l'ensemble. Il l'a fait avec une compétence parfaite.

Les cartouches rectangulaires du haut montrent sur les quatre faces, des têtes casquées, surmontant l'emblème d'un dieu chaque fois : dans l'espèce, Arès (bouclier avec *gorgoneion* sur deux lances en croix), Poseidon (cheval marin), Zeus (aigle liant un foudre), Hadès

1. Cf. P. BOYANCÉ, *Le culte des Muses, passim*. — L. DELATTE, *L'Antiquité classique*, VII, 1938, p. 24-29 (sur les guérisons de printemps obtenues par la musique).

(Cerbère). Sur les marges qui encadrent les quatre panneaux, la divinité invoquée est désignée par un vers homérique approprié. Au-dessous de l'Arès, Agrios rappelle ainsi ses services militaires ; sur la face II, un passage de l'*Illiade*, XV, 187 sqq., évoque le partage du monde entre les Cronides, suggérant l'identification à faire pour Poseidon (face II), Zeus (face III) et Hadès (face IV).

Des séries de canopes soulignent les quatre médaillons, vases couronnés eux-mêmes de têtes de diverses divinités égyptiennes, avec leurs attributs (face 1 et 3, quatre dieux, faces 2 et 4, trois). Ces représentations canopiques sont, cette fois, en relief dans le creux, technique plus spécialement égyptienne.

Tout est assez médiocre, représentations et inscriptions. Agrios, le poète (qui s'appelait aussi Ptolémaïos et combinait les deux noms parfois sous la forme Ptolémagrios), n'est pas un Homère ! Il avait, *lui-même*, gravé ses œuvres d'amateur : « ambitions, inexpérience, naïveté », tels sont les jugements sévères que son entreprise et son legs viennent de susciter. — Retenons pourtant que ce fidèle sujet, bon soldat et homme d'œuvres¹, offrait un banquet public, semestriel, à Panopolis, et plantait des persées pour l'agrément de ses concitoyens ; il aimait à s'intéresser à des consécration pieuses ; il parle aimablement de ses enfants ; ses confidences se mêlent à des rappels de mythologie (III : liste des douze dieux). Il fut très content de son monument (II, 9-11) ; aussi l'avait-il fait reproduire au moins en deux endroits de l'Égypte.

Ch. P.

Les mosaïques de Sainte-Sophie.

M. Thomas Whittemore a fait connaître, le 5 septembre 1939, que toutes les précautions avaient été prises, à Stamboul, pour la protection des mosaïques murales récemment découvertes. Dans la dernière campagne, l'illustre byzantinologue américain a retrouvé, dans les tribunes méridionales de la mosquée, de grandes effigies de saint Ignace d'Antioche et de saint Jean Chrysostome. On a déjà signalé ici les brillantes découvertes du narthex (époque justinienne), celles du tympan de la Porte royale (Léon VI aux pieds du Christ), de la Porte du vestibule, des tribunes méridionales et de l'abside.

Ch. P.

Thèmes d'art antique sur le tympan de Vézelay.

Un examen répété des sculptures du célèbre tympan du narthex, à Vézelay, m'a convaincu, dès 1937, d'un fait jusqu'ici non signalé : les artistes décorateurs avaient mêlé d'importants souvenirs païens à leur grande page d'édification chrétienne. — L'exégèse devra être

1. Face III, les souvenirs d'Homère se combinent avec une protestation de loyalisme totalitaire, et les formules des oracles monothéistes de l'époque :

Εἰς Καῖσαρ, μέγας αὐτοκράτωρ, εἰς κοίρανος ἔστω,
εἰς βασιλεὺς, ὃ ἔδωκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτης, etc.

reprise et corrigée en ce sens, ce que je me propose de faire, dès que possible. — Notons en attendant qu'il faut sûrement reconnaître la Tentation par Circé, la Magicienne symbole du péché, dans l'épisode où paraissent des hommes à tête d'animaux ; quoi qu'on ait cru, ceux-ci n'ont rien à voir avec les cynocéphales de l'Inde. Ce sont là les compagnons d'Ulysse, dont l'aventure n'était pas ignorée des clercs et des moines médiévaux. La présence de Circé est un fait déterminant, quoique la Magicienne n'ait pas été vue et reconnue jusqu'ici. — Il y aura bien d'autres observations de ce genre à faire pour d'autres scènes.

Ch. P.

Les fouilles du nouvel Hôtel des Postes de Rouen.

D'importants travaux de terrassement viennent d'être exécutés à Rouen pour la reconstruction de la Recette principale des Postes. L'emplacement de la fouille est délimité, à l'Ouest par la rue Jeanne-d'Arc et en bordure de celle-ci, au Nord par l'immeuble Degon ; au Sud par la seule maison qui la sépare de la rue Guillaume-le-Conquérant, et vers la rue Écuyère par le bâtiment du Central téléphonique.

Le plus ancien niveau est situé à 6 mètres environ en contre-bas de la rue Jeanne-d'Arc. C'est un marécage dans lequel la découverte de pieux et de clayonnages indique l'existence d'une passerelle de bois, pratiquée pour franchir le bournier. La couche archéologique est très pauvre : vases et assiette en terre noire de La Tène III.

Le sol gallo-romain a été rencontré à 4 m. 25 au-dessous du trottoir de la rue. Il est actuellement inondé par les eaux de ruissellement venant des hauteurs de la ville et dévalant vers la Seine. L'emplacement fouillé était situé aux confins de la cité gallo-romaine, jadis limitée par la Renelle. L'horizon archéologique, épais de 1 mètre à 1 m. 25, noir et compact, ne contient que des détritiques : innombrables coquilles d'huîtres, tessons ou fragments de poteries, lits de matériaux tassés et battus, champ d'épandage aux portes de la ville que les céramiques et les monnaies s'accordent à dater des deux premiers siècles de notre ère. A 1 m. 75 plus bas, on a retrouvé des bases et des tambours de colonnes, ayant appartenu à un monument qui devait s'élever à proximité de ce *testaccio*.

Malgré la pauvreté du matériel archéologique, dans lequel dominent les céramiques de Lezoux, cette fouille n'aura pas été sans apporter quelques précisions à la topographie de Rouen à l'époque gallo-romaine. On est en droit d'espérer que les travaux de déblaiement et de reconstructions dans les quartiers détruits pendant la guerre seront suivis avec la méthode et le souci d'exactitude que présente le mémoire, publié par M. Georges Lanfry, dans le *Bulletin de la Société normande d'Études préhistoriques*, t. XXXIII, fasc. 3, 1941, p. 23-30 : *Les fouilles de l'Hôtel des Postes de Rouen*.



R. L.

La chambre funéraire de Vayssières (Var).

M. René Thireau, ingénieur honoraire du S. V., m'a communiqué le résultat de fouilles entreprises par lui, au mois de mars 1939, au

domaine de Vayssières, près de Saint-Raphaël (Var), et m'a aimablement autorisé à publier le résultat de ces recherches.

Près d'un amoncellement de moellons, son attention avait été attirée par les fragments d'une plaque de pierre portant les restes d'une inscription. Le texte, passablement mutilé, est gravé à l'intérieur d'un cadre mouluré. D'après la photographie qui m'a été communiquée — un estampage serait nécessaire, mais les circonstances ne permettent pas de l'obtenir — je lis :

C. V. SEVERO.  F
 MARCINIA. M. F
 ONIISIO (?)
 NVMERIAE. TESSI
 LEAE
 POSTVMIAE. QVARTAE

La lecture de la troisième ligne est incertaine, cette partie du texte ayant particulièrement souffert.

Encouragé par cette découverte, M. R. Thireau entreprit des recherches dans le voisinage immédiat de l'inscription et mit au jour le soubassement d'une chambre funéraire à plan carré de 5 m. 30 de côté. Les murs, épais de 0 m. 50, sont construits en moellons grossièrement taillés, posés à bain de mortier. A l'intérieur, trois petites excavations contenaient des incinérations déposées dans des vases de terre cuite et entourées des mobiliers funéraires : clous, pointes et petite enclume de fer, petite tige de bronze ; fragment d'une garniture de coffret en ivoire ; petite buire en verre à panse conique, col allongé et anse, perles et amande également en verre. La céramique est représentée par des vases à panse ovoïde, des gobelets à décor en relief (lion poursuivant un cervidé) très fragmentés, des bols, des tasses et des coupes. Deux poteries sont particulièrement intéressantes, car elles permettent de dater la sépulture : une petite coupe en terre rouge vernissée, portant la marque d'ACVTVS, qui travaillait à Montans (Tarn) aux temps de Tibère et de Néron, puis une tasse en terre rosée très fine, décorée extérieurement de boutons coniques, appartenant aux fabrications lédosiennes de la fin de la République et du début de l'Empire.

A peu de distance de la chambre funéraire, M. R. Thireau signale l'existence d'une pierre dressée. Ce n'est pas la première fois que, dans cette région, on constate la présence de ce genre de stèles, au voisinage de sépultures : à Ollioules (Var), au quartier Saint-Martin et à l'extrémité du plateau, on découvrit plusieurs tombes à incinération devant lesquelles était dressée une énorme pierre, accompagnée de chaque côté d'une ligne de pierres plus petites rangées en demi-cercle (*FOR. Var*, p. 37, n° 83). Il y a là une survivance d'un ancien rite indigène.

La *Forma orbis romani* signale, dans le département du Var, quelques tombeaux construits : pyramide de La Petite-Pugère, à Pourrières (p. 65, n° 267) ; au Puech, commune du Beausset (p. 41, n° 124).

La chambre de Vayssières paraît être en rapport avec les ruines d'une villa qui sont à rechercher dans le voisinage, si l'on en juge d'après les nombreux débris de tuiles, de pierres taillées, de meules à main qui parsèment le sol.

R. L.

Balances et poids mérovingiens.

A l'occasion de l'entrée, dans les collections du Zentralmuseum für Deutsche Vor- und Frühgeschichte, d'un poids de balance mérovingien en plomb, revêtu d'une chape de bronze estampé, montrant à l'avvers, dans un encadrement circulaire de perles, un buste imité des monnaies impériales romaines, M. G. Behrens a réuni dans la *Mainzer Zeitschrift*, t. XXXIV, 1939, p. 17-22, les divers types de balances et de poids découverts principalement en Allemagne. C'est là un inventaire des plus utiles.

R. L.

Les Musées normands et la guerre.

Le *Bulletin de la Société normande d'Études préhistoriques*, t. XXXIII, fasc. 3 (1941), p. 13-14, donne des renseignements sur le sort des Musées à travers les départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure. Le Musée de Neufchâtel-en-Bray a été complètement anéanti. Le Muséum d'Histoire naturelle et le Musée des Antiquités de la Seine-Inférieure, à Rouen, sont intacts. Il en est de même pour les Musées d'Évreux, de Louviers, de Vernon et de Bernay. Les collections particulières, nombreuses et importantes en Haute-Normandie, ont été presque toutes sauvées.

On souhaiterait que les Sociétés savantes dans les départements atteints par la dernière guerre, pussent procéder à de pareilles enquêtes sur le sort réservé aux collections publiques ou privées de leurs régions.

R. L.

Le Musée Boucher de Perthes, à Abbeville (Somme).

De cette curieuse demeure, il ne reste plus rien. La guerre est passée par là. Dans l'étude, très neuve, qu'il vient de consacrer à Boucher de Perthes (*Préhistoire*, t. VII, 1940 ; 134 p., 18 fig.), L. Aufrère a donné une description de ce logis, légué à la ville d'Abbeville et qui, jusqu'au désastre, avait conservé les dispositions d'un « Cabinet d'antiquaire » où s'étaient réunis les apports de deux générations.

J.-A.-G. Boucher de Crèvecœur, homme de finance, mais aussi savant et artiste, avait formé dans son hôtel d'importantes collections. Son fils, Boucher de Perthes, les avait encore développées. Entre 1785 et 1795, le père avait acquis environ vingt mille gravures, dont le Musée n'avait gardé que le catalogue. Les tableaux avaient « envahi les appartements, les couloirs, les greniers, les hangars, couvrant les murs sans laisser d'intervalles ou serrés les uns contre les autres sur les parquets, comme des livres sur les rayons d'une

bibliothèque » (p. 10). Des meubles picards, des boiseries relevant de l'art religieux du Nord de la France, des céramiques où des plats attribués à Bernard Palissy, voisinant avec des poteries des manufactures locales, des ivoires gothiques et modernes, des « vases étrusques », des antiquités égyptiennes, de la ferronnerie ou de la ferraille, un nombre incalculable d'objets de toute nature, témoignaient du goût pour le bric-à-brac qui hantait Boucher de Perthes. Mais dans cet entassement, il y avait de bonnes pièces, car il savait aussi choisir.

Autour du cabinet de travail de Boucher de Crèvecœur, sa bibliothèque qui ne comprenait pas moins de deux mille ouvrages, était très représentative de son époque ; elle traduisait à sa manière la culture d'un savant instruit de toutes choses, comme il s'en rencontrait à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e.

C'est dans un tel cadre que « s'est préparée confusément une vocation tardive et inattendue » (p. 11). C'est là également que Boucher de Perthes s'est retrouvé avec son père, de 1825 à 1844 ; là encore qu'après les déconvenues d'une existence agitée, il s'est lancé dans les études des origines de l'Homme. Comme le remarquait, non peut-être sans ironie, Jules Janin (*L'Illustration*, 1867, I, p. 215) : « Le silex antédiluvien représente l'amusement de ses derniers jours. »

La brutale destruction de l'hôtel de Boucher de Perthes n'a pas seulement anéanti l'un de ces lieux où, un moment, souffla l'esprit. Dans l'incendie ont péri, avec les collections, d'innombrables documents laissés par ce terrible brouilleur de papier : manuscrits de ses œuvres littéraires, brouillons de *Sous dix Rois*, dont l'étude attentive aurait certainement permis de contrôler et de vérifier l'exactitude de « souvenirs » plus ou moins volontairement romancés. Mais là où la perte est irréparable, c'est lorsqu'il s'agit de documents scientifiques. En lisant l'essai de L. Aufrère, on est amené à déplorer amèrement la disparition de cette si précieuse information. Elle eût éclairé d'un jour nouveau la figure de ce curieux homme, qui, la vieillesse s'annonçant « renonça à se marier, à faire jouer ses pièces, et même, quoique plus difficilement, à aller à Paris. Il va voyager, rassembler ses souvenirs et, entre temps, fonder la Préhistoire, simple épisode » (p. 54) dans une existence passablement mouvementée.

Il est à remarquer, et c'est ce qui ressort en dernière analyse de cette pénétrante étude de L. Aufrère, que la Préhistoire a été créée par des savants qui n'étaient pas des préhistoriens. Pour Boucher de Perthes, « l'Homme antédiluvien a été comme la matière d'un poème se mêlant à sa vie lyrique et profonde qui était ailleurs... Ses découvertes s'insèrent dans son histoire. Elles ne la dominent pas » (p. 133). Ce sont des géologues, Lartet, Gaudry et un « Fourrier gentilhomme », Boucher de Perthes (p. 47), que nous trouvons aux origines de cette science, éminemment française.

R. L.

En Norvège.

Le Matin, feuille du 14 novembre 1940, annonce la découverte à proximité du Fjoerstaft, dans la Norvège centrale, d'une nouvelle embarcation de l'époque des Vikings.

R. L.

Échanges avec l'Espagne.

On a beaucoup parlé, et même écrit, à propos des échanges d'œuvres d'art qui viennent d'être effectués entre l'Espagne et la France. Il ne paraît pas inutile de donner ici la liste des pièces qui ont fait l'objet de ces tractations.

I. Voici ce que les Musées nationaux ont remis à l'Espagne :

A) *Département des Antiquités orientales*. — Art ibérique : la « Dame d'Elche » (P. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, t. I, pl. XII) ; — sphinx du Salobral (*ibid.*, fig. 96-97) ; — sphinx d'Agost (*ibid.*, fig. 94) ; tête de griffon, Redoban (*ibid.*, fig. 98-99) ; — chapiteau, bloc à décor d'oves, angle de chapiteau, statue féminine acéphale, torse, tête de femme à haute coiffure ; Cerro de los Santos, Llano de la Consolacion, Elche.

Bas-reliefs découverts, en 1903, à Osuna (*Urso, Colonia Julia Genetiva*), entre Séville et Grenade : A. Engel et P. Paris, *Une forteresse ibérique à Osuna (fouilles de 1903)*, dans *Nouv. arch. miss. sc.*, t. XIII, 1906, p. 357-491 : fragments de bas-relief : défilé militaire (*op. cit.*, pl. X A) ; — deux fantassins avec le bouclier rond (*id.*, pl. XI A) ; — fantassin terrassant un ennemi (*id.*, pl. X B) ; — cavalier (*id.*, pl. XVI A) ; — fantassin (fragment) (*id.*, pl. XIV B) ; — acrobate (*id.*, pl. XIII) ; — *cornicen* marchant à gauche (*id.*, pl. XVII B) ; — joueuses de flûte (*id.*, pl. XVIII B) ; — porteuses d'offrandes (*id.*, pl. XIX) ; — homme et femme, têtes de profil (*id.*, pl. XVI A) ; — statues : taureau couché (*id.*, pl. VIII A) ; — fragments : tête, bras et épaule gauche d'un homme terrassé par un fauve dont seules subsistent les griffes de la patte antérieure gauche, posées sur la tête (*id.*, pl. XVII A) ; — tête d'homme laurée (*id.*, pl. XXI) ; — fragments architecturaux : console, avant-train de bélier (*id.*, pl. VII A) ; — antéfixe d'angle ; — chapiteau en bas-relief sur bloc de pierre (*id.*, pl. V B).

Stèles du Tajo Montero : P. Paris, *Essai...*, t. I, fig. 318, 320, 321, 323. — Personnage nu avec arc, palmier près de lui ; — femme, un doigt sur la bouche ; — homme barbu ; — bloc orné de deux têtes gravées.

Fragment de buste, le bras droit levé ; — inscription sur dalle.

Objets de métal : fragments d'un bandeau en or hallstattien, décor au repoussé de cavaliers et de fantassins, Rivadeo (P. Paris, *Essai...*, t. II, pl. IX ; P. Bosch Gimpera, *Etnologia de la Peninsula iberica*, fig. 438) ; — lampadaire, bronze, cheval sur un disque ajouré supportant une colonne à base et chapiteau surmontée d'une rouelle, Calaceite (P. Bosch Gimpera, *La cultura iberica del Bajo Aragon*, fig. p. 38) ;

B) *Musée de Cluny* : six des couronnes d'or du trésor de Guarrazar (nos 4979, 4981, 4982, 4983, 4984, 4985 du *Catalogue* du Somme-rard, 1883) ;

C) *Département des peintures* : Murillo, Apparition de la Vierge Immaculée (Inv. n° 928).

II. En échange, la France reçoit :

1^o Vélasquez, portrait de Doña Mariana d'Autriche, vers 1653 ;
2 m. 31 × 1 m. 31. Musée du Prado, n^o 1190 ;

2^o El Greco, portrait de l'humaniste Antonio de Covarubbias ;
0 m. 66 × 0 m. 52. Tolède, Casa del Greco ;

3^o « La Rixe », tapisserie de Gaya. Cette pièce remplace la tente de François I^{er}, prise à la bataille de Pavie par Hernando Davalos et donnée à Alphonse XII par le prince de Pescara, en 1881 (Armeria du Palais royal, Madrid), que les conditions de la donation empêchent de sortir d'Espagne.

L'Espagne rentre ainsi en possession d'un remarquable ensemble d'œuvres d'art ibériques, particulièrement importantes pour l'étude des civilisations préromaines de la Péninsule. La « Dame d'Elche », chef-d'œuvre de la sculpture ibérique, occupera une place éminente au Musée archéologique national de Madrid, près des statues d'orants et d'orantes du Cerro de los Santos, auxquelles elle est étroitement apparentée.

Le Louvre ne possédait guère jusqu'à présent qu'un portrait de Vélasquez, représentant une Infante, qui provenait des appartements d'Anne d'Autriche. Aucun portrait par le Greco n'existait dans ses collections.

R. L.

Opinions téméraires.

Voici comment Delphes, fouille française, se reflète aujourd'hui dans les *Images de France* :

« L'un des principaux « centres » d'ex-voto fut dans l'antiquité le temple de Delphes, en Phocide.

« La Voie sacrée qui traversait la ville en zigzag était, notamment, de bout en bout bordée de statues de marbre ou de métal précieux, ayant un caractère votif. On cite, entre autres, les treize statues d'or massif offertes par Athènes en commémoration de la victoire de Marathon. Elles étaient fondues dans le métal provenant des prises faites sur les Perses, et Phidias lui-même les cisela. »

Marcel LASSEAUX, dans *Images de France*
(*Plaisir de France*, de mars 1940, p. 28).

On ne pourra plus croire que les croisières en Grèce aient été trop inutiles au grand public.

Discours de M. Armand de Gramont aux funérailles de Paul Séjourné, membre de l'Académie des Sciences, à Paris, le mercredi 18 janvier 1939 :

« Digne successeur de ces Frères pontifs qui, sous la Renaissance, peuplèrent nos campagnes de cathédrales, comme eux, il ne laissait dans l'ombre aucun motif. »

Il eût peut-être mieux valu, tout de même, laisser dans l'ombre

le motif des « Frères pontifs » (*sic*), et respecter nos croyances traditionnelles sur la date des cathédrales, à la ville ou à la campagne.

Ch. P.

Henri Pourrat, *L'homme à la bêche. Histoire du paysan*. Paris, Flammarion, 1941 ; petit in-4° carré, p. 36 :

« Ce serait à l'âge de la Pierre polie que les hommes auraient commencé de devenir des agriculteurs. Les céréales auront été une découverte, avant le pain, et l'huile, et le vin. Avant l'éclairage par les graisses d'animaux, avant la navigation à voile. Les métaux n'étaient pas encore en usage ; la race de bronze, fille des frênes, n'avait pas encore paru. Le calendrier cependant était déjà institué, avec les quatre grandes fêtes des solstices et des équinoxes, — qui seront Noël et la saint Jean, Pâques et la saint Michel... »

Il eût semblé difficile de pouvoir accumuler, dans un pauvre petit paragraphe, pareil tissu d'inexactitudes. Romancer la préhistoire, après l'histoire, demande l'assimilation de quelques notions élémentaires. — On serait curieux de connaître avec quelle matière les Magdaléniens alimentaient leurs lampes de pierre, si ce n'est avec les graisses animales. Sur quel document donc s'appuie l'auteur pour affirmer l'existence d'un calendrier au Néolithique, puisque « la race du bronze, fille des frênes, n'avait pas encore paru », et que, communément, on place à l'âge du Bronze l'apparition des données relatives au temps et au nombre ?

Ibid., p. 42 :

« Les Celtes ont dû tenir longtemps pour une déchéance de labourer le sol et surtout de s'y fixer. »

Opinion téméraire, s'il en fut ! Quand cessera-t-on d'imaginer de ces prétendues bandes de pillards ravageant tout sur leur passage, alors que les témoignages archéologiques montrent le plus souvent de petits groupes glissant les uns sur les autres et se fixant au sol ? Il ne faut pas oublier que la *carruca*, une charrue avec coutre, et probablement des roues, est une invention gauloise ; la Gaule, à la veille des campagnes d'Italie et de Grèce, fut une contrée où les sociétés se sont développées, prospérant et multipliant dans la paix.

Serait-on en droit de demander à des écrivains dont les ouvrages cherchent une audience étendue, de respecter même en les romançant les données essentielles de l'histoire et de l'archéologie ?

R. L.

BIBLIOGRAPHIE

Pei Wen Chung, *Le rôle des animaux et des causes naturelles dans la cassure des os*. Palaeontologia sinica, new Series D, n° 10, whole Series, n° 118. Peiping, The Geological Survey of China, 1938 ; in-8°, 16 p., XXI pl., 4 fig. — La rigoureuse précision qu'impose l'examen des outillages paléolithiques de pierre ou d'os exige des enquêtes techniques de plus en plus précises pour écarter toutes les causes d'erreurs apportées par l'action des agents naturels ou par les animaux. Sous la direction de M. l'abbé Henri Breuil, M. Pei Wen Chung, du Service géologique chinois, s'est d'abord attaché à la recherche du rôle des phénomènes naturels dans l'éclatement et le façonnement des roches dures utilisées par l'Homme préhistorique (*Revue de Géographie physique et de Géologie dynamique*, t. IX, 1936, p. 1-78). A son retour à Pékin, M. Pei a eu la chance de trouver, au Laboratoire cénozoïque, un très riche matériel osseux, provenant des grands gisements paléolithiques chinois, sur lequel il a pu conduire de nouvelles et très intéressantes expériences, relatives aux causes des fractures naturelles et des accidents consécutifs aux attaques des Rongeurs et des Carnassiers. Deux difficultés se sont présentées au cours de ces études. La première était d'ordre expérimental. On connaît encore mal la manière dont les animaux vivants rongent ou brisent les os. La seconde se rapportait à la meilleure méthode à suivre pour exposer les résultats de telles expériences. Pour résoudre ces problèmes, M. Pei a donné des os à ronger à diverses catégories d'animaux, puis s'est très sagement décidé à publier surtout des planches, accompagnées de légendes explicatives.

L'action des animaux sur les os est provoquée par les morsures des Rongeurs et des Carnassiers, les griffades des Carnassiers. Sous l'effet de diverses réactions, microbiennes ou végétales, les os ayant subi un enfouissement prolongé se couvrent de vermiculatures ou se colorent par places d'une façon qui pourrait faire croire à de la peinture. La dissolution par l'eau peut également entraîner des perforations ou des encoches sans aucune intervention de l'homme. Enfin, certaines vermiculatures affectent des formes qui pourraient être confondues avec des gravures.

A ces causes d'erreurs, il convient d'ajouter celles dues à la fracture automatique des os, suivant leurs lignes de moindre résistance, provoquées par des chocs accidentels ou des pressions. Ces diverses causes mécaniques donnent naissance à des formes qui peuvent être facilement confondues avec un débitage intentionnel.

De telles études ne sont pas nouvelles en France. Le regretté Dr Henri-Martin avait déjà consacré de nombreux travaux au débitage de l'os et montré que les fameux sifflets du Moustérien n'étaient autre chose que des phalanges de Rennes ayant subi les morsures de Carnassiers.

On accueillera avec intérêt les travaux de M. Pei qui aideront grandement à éviter les erreurs dans l'interprétation du matériel paléolithique.

R. L.

Joseph Wiesner, *Fahren und Reiter in Alleuropa und im alten Orient*. Der Alte Orient, B. 38, H. 2-4. Leipzig, J. C. Hinrichs Verlag, 1939 ; in-8°, 92 p., 8 pl. — Il y a bien des choses à retenir de ce petit volume ; il se présente comme un utile résumé de ce que l'on peut connaître au sujet de l'élevage et de l'usage du cheval aux trois derniers millénaires avant notre ère. L'idée directrice de cette monographie repose sur l'antagonisme qu'on suppose entre les civilisations des conducteurs de chars et celle des cavaliers. Aux origines, le cheval n'est qu'une simple bête de chasse. Domestiqué au Néolithique, c'est un animal de trait, utilisé dans toute l'Europe à l'exception des péninsules italique et balkanique. Il pénètre en Europe centrale, où on le trouve dans le grand domaine de la culture de la céramique rubanée. Les envahisseurs Indo-Germains de la fin du III^e millénaire attellent le cheval au chariot, mais ne connaissent pas encore le char de guerre. Au contraire, la Mésopotamie, au début de ce même millénaire, utilise des chars de guerre à quatre roues tirés par des Équidés. L'introduction du Cheval de Przewalski doit être mise en relations avec l'action des éleveurs de l'Asie intérieure.

Vers le xvii^e siècle apparaît un nouveau type de char, plus léger et plus rapide, le char à deux roues pourvues de rayons, à la fois en Europe et dans le Proche-Orient. A Mycènes, les représentations figurées font connaître une aristocratie guerrière et chasseresse qui a pour divinités des dieux portés sur des chars. Le cheval n'est plus celui de Przewalski ; il est originaire de la région de Tarpan. Pour l'auteur, l'apparition de ce type de char, en Europe et en Asie Mineure, serait la conséquence de l'invasion des Aryens, ayant amené une unité de civilisation dans l'un et l'autre de ces deux mondes. Il est remarquable que, dans le même temps, il n'y ait pour ainsi dire aucun cavalier.

Dans le Nord de l'Europe également, des chars de même type sont gravés sur des rochers et les parois de la tombe de Kivik. En Grande-Bretagne, l'hippodrome de Stonehenge, s'il n'est pas l'œuvre des Celtes insulaires, se rapporterait à cette époque. C'est peut-être par l'intermédiaire des porteurs de la culture des haches de bataille que ce type de véhicule est arrivé jusque dans l'Europe du Nord. On sait d'autre part que les gens de la céramique cordée ont atteint les rives du Volga. M. Wiesner explique l'expansion du char de bataille à deux roues en Orient par les migrations des Indo-iraniens vers les régions de la Caspienne et de la Mer d'Aral, d'où il serait parvenu en Orient, dans les Indes, et même jusqu'en Chine aux temps de la dynastie Chang. Son introduction, en Grèce et dans les pays danubiens, serait l'œuvre des

Indo-Germains. Et c'est sur le Danube que les Celtes auraient fait l'emprunt.

Ce ne sont plus des conducteurs de chars qui entrent en scène, au ^{xiii}^e siècle, avec l'invasion des peuples doriens et italiques, mais des cavaliers, arrivés en Europe méridionale des steppes de la Russie du Sud et qui pénètrent en Asie Mineure par le Caucase et le Zagros. Ils apportent avec eux la mode du pantalon et l'épée à tranchant. La Grèce et l'Italie restent en dehors de ce mouvement. On n'y connaît pas de dieux cavaliers. Le même mouvement gagne l'Asie antérieure, puis la Chine. Ce seraient ces cavaliers qui auraient introduit en Europe le chamanisme de l'Asie intérieure, les pendeloques apotropaïques, les clochettes du harnachement : traditions et objets qui gardent le souvenir de leur contact avec les éleveurs des chevaux du centre asiatique. Les Celtes sont restés longtemps encore fidèles aux chars de combat et César eut encore à combattre la charrerie des Celtes insulaires.

Comme bien des thèses, celle de M. J. Wiesner qui oppose la civilisation des conducteurs de chars à celle des cavaliers ne peut être acceptée dans son intégrité. Il y a bien souvent mélange des deux cultures, même en Asie-Mineure. D'autre part, l'affirmation catégorique de la non existence de dieux-cavaliers en Grèce demande des atténuations. Les Dioscures et le Cavalier thrace s'inscrivent en faux, notamment, contre cette hypothèse.

R. L.

H. E. Winlock, *Egyptian Statues and Statuettes*, 1937. New-York, The Metropolitan Museum of Art, 1937, dans *Picture books*, in-16 ; Introd. (I-IV) frontisp., et 23 pl. — À l'aide de deux douzaines d'images, faire revivre tout le développement de la sculpture égyptienne était une opération aussi difficile que précieuse pour l'enseignement du public américain. Ce petit album d'un spécialiste, succinctement préfacé, réussit à merveille à bien instruire. — Il est placé sous le signe, dirait-on, du sculpteur Yuty d'Amarna, le maître du portrait de la reine Teye : un dessin de la tombe d'Huya nous le montre sculptant, assis, l'effigie de la princesse Boket-Aten (Davies, *The Rock tombs of El Amarna*, p. III, pl. XVIII).

Parmi les vingt-trois autres documents des planches, tous expressifs, choisis à New-York, signalons : le prêtre Ka-em-snêw (Saqqarah, vers 2400) en bois peint (pl. 1) ; le roi Se'n-wosret I de Lisht (1980-1935), en bois aussi (pl. 6) ; deux statues de la reine Hât-Shepsût (pl. 9-10), et deux têtes osiriaques de la même princesse (pl. 13-14) ; un buste du roi Semenkha-Ka-ré, de la Vallée des Rois, en albâtre (pl. 18) ; une tête de Ramsès II en quartzite peint (pl. 21). — Il y a à la fin (pl. 23), un modèle de sculpteur en calcaire, de l'ultime période (378-30 av. J.-C.). Pl. 12, une instructive peinture de la Tombe de Rekh-mi-ré à Thèbes, montre cinq sculpteurs qui travaillent sur des échafaudages autour d'une statue colossale en granit rouge de Thoutmès III.

Ch. P.

William Robbins Ridington, *The Minoan-Mycenaean background of Greek athletics*, Diss. University of Pennsylvania, Philadelphia, 1935, in-8°, 94 p. — Cette dissertation d'un élève du Dr W. W. Hyde, professeur à l'Université de Pennsylvania, reprend dans le détail un sujet cher au maître, dont on connaît bien, notamment, les *Olympic victor monuments*, 1921.

Il s'agit ici des origines de l'athlétisme grec. Après avoir marqué l'existence possible d'un esprit athlétique dans le monde préhellénique, de la Babylonie à l'Égypte et en Crète, l'auteur étudie les traditions relatives aux concours : à travers Homère et les *Hymnes homériques*, notamment dans l'*Hymne à Apollon*. Il fournit une interprétation personnelle des jeux chez Alcinoos, où l'on verra relever le caractère symbolique du royaume des Phéaciens : création poétique, nous dit-on, à l'imitation de la Crète préhellénique. Il y a aussi une bonne discussion des traditions relatives aux Vierges hyperboréennes de Délos (doublet crétois). Ensuite, sont examinés les sites archéologiques où se sont développés les jeux grecs : Olympie, Corinthe, Némée, Delphes et Athènes. Ce n'est qu'à la fin, et d'après les résultats de l'archéologie surtout, que les sports crétois sont évoqués : les emplacements de jeux, le matériel (le pilier et le trépied seraient déjà en rapport avec les concours, p. 71), les concours de force (spécialement la boxe). Les connexions avec l'athlétisme crétois se rendent particulièrement sensibles dans la valeur laissée en Grèce à la musique et à la danse ; et c'est la Crète aussi qui a préparé la coutume de la nudité athlétique¹.

Ch. P.

MÉLANGES D'ÉTUDES ANCIENNES offerts à Georges Radet, directeur de la *Revue des études anciennes*, par les collaborateurs de la *Revue* et publiés par les soins de Fernand Chapouthier, William Seston, Pierre Boyancé, secrétaires de la rédaction. Bordeaux, Féret, et Paris, Klincksieck, 1940, XLIV + 713 p., planches et fig. — Les mélanges offerts à Georges Radet forment un beau volume, digne du maître vénéré auquel va l'affection de tant de camarades et d'élèves, digne en particulier du savant directeur et animateur de la *Revue des études anciennes*. Ils constitueront d'ailleurs un tome de cette *Revue* (REA., XLII, 1940) ; excellente formule qui élimine les objections de principe que l'on oppose d'ordinaire aux recueils de « Mélanges ». Comme on a fait exclusivement appel, pour les rédiger, aux collaborateurs de la *Revue*, le volume qui les contient s'insère le mieux du monde dans une collection où il se distinguera seulement par une épaisseur plus grande et par l'extrême variété des contributions. Ces *Mélanges* ne forment donc pas un volume isolé, disparate ; ils pourront être recensés dans les tables

1. L'ouvrage est convenablement documenté, mais de façon qui gagnerait à être parfois plus critique ; on est un peu étonné de voir voisiner, par exemple, à la fin, les études érudites d'U. von Wilamowitz-Möllendorf sur le Nome des *Perses* de Timothée, avec l'ouvrage rapide et de simple tourisme documentaire, que S. Zervos a consacré à Rhodes, sa patrie. *Ibid.*, p. 94, l. 3 ; lire : Dactyles.

de la collection ; ils permettent en même temps de mesurer le rayonnement d'un périodique qui est vraiment une création continue de Georges Radet.

Le recueil ne contient pas moins de 89 articles, répartis sous trois chefs : *Antiquités grecques et orientales*, *Antiquités romaines*, *Antiquités gallo-romaines*. R. Lantier s'occupera de la dernière série sous une des rubriques ordinaires, dans la présente revue. Il est vrai qu'un classement de cette espèce ne saurait être tout à fait rigoureux : la contribution de F. Benoît, *Le delta du Rhône à l'époque grecque*, classée dans la troisième série, intéresse aussi l'histoire de la colonisation grecque. Nous éprouvons à notre tour des difficultés du même genre pour présenter aux lecteurs de la *Revue archéologique* les études qui, au sein de la 1^{re} et de la 2^e partie se suivent selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Nous nous excusons donc de l'arbitraire que comportent nécessairement certaines des répartitions suivantes. Ajoutons que l'importance des 70 articles qu'il nous faut au moins signaler ici est extrêmement variable et que quelques-uns d'entre eux appellent réserves et objections : faute de pouvoir justifier, dans ce compte rendu rapide, un désaccord parfois complet, je m'abstiendrai de le marquer, quitte à revenir ailleurs, et à loisir, sur certaines questions de méthode et de fond.

La « linguistique », la « grammaire » et la « stylistique » sont représentées par des articles de A. Cuny (*Ptolémée Ἀσπρα, ville de l'Arabie Heureuse, et le nom berbère du fer*), de J. Humbert (*L'aoriste indicatif rend-il nécessairement le passé ?*), de A. Juret (*Les étymologies de βασιλεύς, de λαός et de populus*), de M. Lejeune (*Sur l'accentuation attique de χαμᾶζε*), de A. Ernout (*Alliterium*), de J. Marouzeau (*Un procédé favori des poètes latins : l'expression indirecte*), de Fr. Thomas (*Le suffixe latin -aster/-astrum*). — L'article de P. Collomp (*Manéthon et le nom du nome où fut Avaris*) ressortit à la « critique textuelle ». — Groupons sous une rubrique « Textes et histoire littéraires » les articles suivants : P. Mazon, *Notes sur quelques passages du XXIII^e chant de l'Iliade* ; A. Plassart, *Eschyle et le fronton Est du temple delphique des Alcméonides* (cf. ci-après, p. 284) ; sur Hérodote, J. Audiat, *Apologie pour Hérodote* (I, 32), Y. Béquignon, *Le breuvage du Grand Roi*, Ph.-E. Legrand, *Hérodote historien de la guerre scythique* ; sur Thucydide, deux études consacrées, l'une dans son entier, l'autre pour la plus grande part, à l'épisode mytilénien du livre III : L. Bodin, *Diodote contre Cléon* ; G. Mathieu, *Quelques notes sur Thucydide*. Énumérons ensuite : R. Goossens, *Sur quelques fragments de la Comédie Ancienne* ; P. Treves, *La composition de la Troisième Philippique* ; E. Delage, *La polémique littéraire dans les nouveaux fragments de Callimaque* ; A. Aymard, *Le fragment de Polybe « sur les traîtres »* (XVIII, 13-15) ; A. Puech, *Quelques remarques sur le texte des livres IV-VII de Théagène et Chariclée* ; H. Grégoire et M. Letocart, *ΕΝΤΥΧΙΑ ΠΡΟΣ ΗΛΙΟΝ, l'invocation au Soleil vengeur dans l'épopée byzantine*. Pour le latin : P. Vallette, *Lucrèce et la diatribe* ; A. Boulanger, *La publication du Pro Murena* ; P. Boyancé, *Sur Cicéron et l'histoire* (*Brutus*, 41-43) ; E. Galletier, *Les préoccupa-*

tions littéraires d'Ovide pendant son exil ; L. Herrmann, *Juvenaliana* ; J. Carcopino, *Sur quelques passages désespérés du roman de Pétrone*. — L'« histoire de la philosophie » est représentée par E. Bréhier, APETAI KAΘAPΣEIZ.

Passons à l'histoire et à ses sciences auxiliaires. « Épigraphie » : A. Dain, *Sur deux inscriptions* ; M. Feyel, *La fête d'Apollon Tarsenos* ; R. Flacelière, *La représentation de Sparte à l'amphictyonie delphique* ; A. Laumonier, *Les baux d'Olympos* ; L. Robert, *Inscriptions de Bithynie copiées par Georges Radet* ; R. Thouvenot, *Notes sur trois inscriptions lusitaniennes*. — « Papyrologie » : H. Henne, *Sur la titulature aulique des stratèges de nomes à l'époque ptolémaïque*. — « Numismatique » : M. Durry, *Sur une monnaie de Philippes*. — « Histoire » (quelques articles cités plus haut auraient droit à figurer ici) : P. Montet, *Le roi Amenophis et les Impurs* ; P. Cloché, *Remarques sur la prétendue Constitution de Dracon* ; J. Hatzfeld, *Socrate au procès des Arginusés* ; P. Roussel, *Athènes et l'amphictyonie delphique en 346* ; E. Bickerman, *La lettre d'Alexandre le Grand aux bannis grecs* ; P. Jouguet, *La date alexandrine de la fondation d'Alexandrie* ; A. Piganiol, *Les Dionysies d'Alexandrie* ; Ch. Lécrivain, *Varia* (I, *Le caractère de l'exil ordinaire dans le droit pénal d'Athènes* ; II, *Quelques textes non utilisés sur l'eisphora*) ; V. Chapot, *Romains ? ou Phocéens ?* ; J. Gagé, *Hercule-Melqart, Alexandre et les Romains à Gadès* ; E. Albertini, *Addendum aux fragments des Lettres d'Auguste* ; A.-H. Krappe, *La fin d'Agrip-pine* ; L. Homo, *Une leçon d'outre-tombe, Vespasien financier* ; J.-R. Palanque, *Praefectus Illyrici et Galliarum, contribution au problème de l'Histoire Auguste* ; W. Seston, *L'« humiliation » de Galère* ; J. Zeiller, *Quelques remarques sur la « vision » de Constantin* ; G. Richard, *Les obstacles à la liberté de conscience au IV^e siècle de l'ère chrétienne*.

Arrivons aux articles qui peuvent intéresser plus particulièrement nos lecteurs, parce qu'ils touchent à des questions d'ordre archéologique ; plusieurs d'entre eux interprètent des monuments figurés. Citons d'abord quelques contributions qui appartiennent à l'archéologie proprement dite et à l'histoire de l'art : Anne Roes étudie l'admirable tête de bronze trouvée à Ninive en 1932, qu'elle attribue à l'époque de Goudéa (vers 2300 av. J.-C.). P. Demargne publie un *alabastre crétois de l'époque orientalisante*, trouvé sur les pentes méridionales du massif de l'Anavlochos ; œuvre provinciale, de style puéril (représentation d'un lion) ; « les cadres chronologiques nous manquent vraiment trop encore, pour les variétés provinciales de la céramique crétoise ; il serait vain, je crois, de fixer une date un peu précise dans les limites du VII^e siècle ». Ch. Dugas présente quatre *vases attiques trouvés à Saint-Mauront (Marseille)* en 1880 et conservés au Musée Borély ; trois (dont l'un revient au « peintre d'Érétrie ») appartiennent au 3^e quart du V^e siècle, et un lécythe aryballisque « paraît descendre jusqu'au IV^e siècle ». R. Vallois, dans une *Promenade au théâtre de Dionysos*, à Athènes — promenade studieuse — montre qu'il existe un état hellénistique de la scène « attribué jusqu'ici à Lycurgue et qui peut dater du III^e ou de la fin du III^e av. J.-C. » ; cet

état « est une adaptation de la skéné athénienne au type rectiligne à proskénion ».

Plusieurs mémoires touchent à l'histoire des religions ou de la civilisation, en même temps qu'à l'archéologie ; j'y joins deux ou trois articles qui sont purement d'histoire religieuse. — A propos d'un *autel creux*, trouvé en Crète à Karphi, par J. Pendlebury, R. Demangel esquisse l'histoire de cette catégorie de monuments dans le monde oriental et grec : « d'abord essentiellement funéraire, la libation sur l'autel creux a pris une valeur plus large d'offrande aux divinités chthoniennes ». — W. Deonna attire l'attention sur la prépondérance des *cornes gauches* parmi celles qui étaient consacrées à l'autel de Dréros et au κεράτινος βωμός de Délos ; or « la droite est l'élément mâle, la gauche, l'élément féminin » (nombreuses indications à ce sujet) ; donc, à l'origine, les deux autels appartenaient plus au culte d'Artémis qu'au culte d'Apollon. — J. Toutain passe en revue les documents antiques relatifs au *rite nuptial de l'anakalyptérion* ; il conclut que la célèbre métope de Sélinonte représente, non pas le Hieros Gamos de Zeus et de Héra, mais l'Ἀνακαλυπτήριον de Koré par Hadès. Regrettons que la documentation de l'auteur, à propos de Sélinonte, du temple E et de ses métopes, s'arrête aux publications de O. Benndorf et de G. Fougères. L'interprétation à laquelle il aboutit a été proposée et développée il y a plusieurs années par Ch. Picard, dans une étude qui renouvelle le sujet et où le temple E est identifié comme Dionysion (*RA*, 1936, II, pp. 12 sqq., *Sur l'identification des temples de Sélinonte*) ; étude résumée depuis et reprise dans le *Manuel d'archéol. grecque, La Sculpture*, II, p. 131 : la métope figure l'anakalyptsis de Déo-Perséphone devant Dionysos-Hadès. — L'étude de A. Plassart signalée ci-dessus sous la rubrique « Textes et histoire littéraires » apporte une contribution importante à l'exégèse du *fronton oriental du temple delphique* du VI^e siècle. — Ch. Picard, *L'Ephesia, les Amazones et les Abeilles*, partant d'un texte de Callimaque relatif à la fondation du culte d'Artémis Ephesia (« les Amazones fanatiques dressèrent ton idole... »), propose une explication entièrement nouvelle de la légende des Amazones ; il écarte les « théories dites historiques et sociologiques » ; il s'adresse aux faits religieux locaux : « Là aussi il faut chercher le rite sous le mythe ». Le rite est suggéré notamment par l'abondance des représentations d'Amazones blessées, qui toutes regardent vers leurs seins ; d'où l'hypothèse d'un « dévoilement rituel de la poitrine, pendant les cérémonies d'un culte de la fécondité agraire, auquel présidait une déesse elle-même polymaste un jour, fort proche aux origines, par son caractère et ses puissances, de la déesse nue asiatique pressant ses seins nourriciers » (rapprochement avec les déesses de Cnossos et de Prosymna, nombreuses indications relatives aux sacrifices humains et à leurs substituts). Ch. Picard marque ensuite « le parallélisme de l'organisation des Abeilles [les Μέλισσαι παρθένοι qui vivaient en réclusion sacrée à Éphèse] avec celle des Amazones : ... « sociétés sacerdotales supposant une existence plus ou moins claustrale, le régime théocratique de la ruche, l'indépendance du camp-

gynécée. Les usages religieux y semblent typiquement préhelléniques ». Et il montre comment la Grèce a classé de telles prêtresses parmi les monstres, au nom d'une « nouvelle éthique religieuse, hostile aux confréries monastiques ». Mais les héros grecs les plus valeureux, en même temps qu'ils triomphaient des Amazones, ont aimé un jour ou pleuré Antiope et Penthésilée. — F. Chapouthier commente la dédicace à *Hélène, sœur d'Aphrodite*, gravée sur une coupelle d'or conservée au Musée du Caire ; contre l'interprétation de P. Perdrizet, il montre que le terme sœur (*ἀδελφή*) ne se rapporte pas à une filiation commune (qui serait la paternité de Zeus), mais à une parenté spirituelle et idéale : « sœurs, jusque par delà les apparences sensibles, elles sont plus que des *δαιμόνες*, des *δμοούσιοι* ». — P. Fabre, dans un article intitulé *Minime romano sacro*, étudie les sacrifices extraordinaires prescrits par les livres sibyllins après le désastre de Cannes, et examine à ce propos la question fort intéressante des sacrifices humains non sanglants. — G. Méautis met en relief certains aspects religieux de l'affaire des Bacchantes : « Le grand problème qui se pose dans l'histoire de la religion antique est celui de savoir si, oui ou non, il y a eu évolution dans le rituel ou les croyances qui sont à la base des mystères antiques et spécialement des mystères d'Éleusis. Or nous voyons, par le passage de Tite-Live, que cette évolution exista réellement pour les sectes à mystères. On n'avait, à l'origine, initié que des femmes... » — F. Cumont, *Trajan « Kosmokrator »*, publie une plaque de terre cuite du Louvre avec dédicace *Optimo Pr[incipi]* et trois signes du zodiaque ; elle appartenait à une composition représentant l'apothéose impériale. — R. Dussaud, à propos de *La troisième personne de la triade héliopolitaine* (Simios-Asclépios-Eshmoun-Hermès), conclut : « cette triade remontait à un type fort ancien, précisément celui qu'on retrouve dans les textes de Ras Shamra, et le culte en était répandu sur toute la Syrie. Dans l'évolution des idées mythiques que l'on peut suivre, maintenant, pendant un millénaire et demi, on saisit l'action du syncrétisme qui a sensiblement réduit le nombre des figures divines. Ce phénomène avait fait apparaître la religion phénicienne comme douée d'un caractère plus panthéiste que polythéiste ; c'est encore une vue qu'il faut reviser ». — H. Seyrig publie un *chapiteau* de parement qui se trouve au Musée de Beyrouth ; y est représentée la fondation d'Antioche : la scène est sur le mont Silpius ; de part et d'autre d'un autel, surmonté par l'aigle de Zeus, se tiennent Séleucos Nicatôr et la Fortune d'Antioche portant sur son bras l'Apollon de Daphné ; daté : III^e siècle ap. J.-C. — A. Merlin groupe et commente une série d'*amulettes contre l'invidia*, provenant de Tunisie ; les inscriptions prouvent qu'elles sont d'origine judaïco-chrétienne. — M. Rostovtzeff, sous le titre ΚΑΠΠΟΙ, étudie deux mosaïques trouvées, l'une en 1930 à Leptis Magna (II^e siècle ap. J.-C.), l'autre plus récemment à Antioche (IV^e siècle ap. J.-C.) ; elles appartiennent à cette classe de mosaïques

1. Cf. ici même, p. 263-265.

décoratives qui glorifient l'eau, et plus précisément le Nil fécondant l'Égypte. Mais aucune des deux n'est banale ; elles doivent être rattachées à des originaux plus anciens, probablement hellénistiques et alexandrins.

Georges DAUX.

Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque. La sculpture. II : Période classique, V^e siècle*. Paris, éditions Aug. Picard, 1939 ; 2 vol. in-8°, 1016 p., 366 fig. dans le texte, 18 pl. h.-t. — Le premier tome (période archaïque) du *Manuel* avait paru fin 1935. Dès 1939 nous sont donnés, en place du second tome annoncé, deux volumes nouveaux, faisant ensemble plus d'un millier de pages : célérité qui accroît encore la valeur d'un bel instrument de travail. *Bis dat qui cito dat*, la simple justice veut que tout d'abord on le dise ici, où l'activité de M. P. se manifeste sous tant de formes. Elle veut aussi que l'on marque tout de suite l'utilité du don qui nous est fait. Reconnue ou non, l'aide fournie depuis cinq ans par le tome consacré à l'archaïsme est certaine — et non moins sans doute, avouée ou non, l'influence ; plus efficaces encore seront, on peut le prévoir, les deux volumes d'aujourd'hui : sur le V^e siècle, en effet, il n'est guère de débat où M. P. ne soit quelque jour entré, n'ait pris parti, n'ait très résolument orienté discussions et recherches, hors des piétinements et des ornières ; tout ce qui, de près ou de loin, touche au Parthénon a toujours retenu plus que son attention, et il semble que là les erreurs, ou les germes d'erreur possible, l'aient toujours plus spécialement mis en éveil. C'est que, s'il y a au monde, dans l'histoire de l'art, un moment où une erreur même vénielle ait la gravité d'un outrage, c'est bien le V^e siècle attique : une impiété est plus impardonnable au cœur du sanctuaire que sur le parvis.

Le Parthénon domine tout l'ouvrage ; le Parthénon, et Phidias. Osons déclarer, en toute simplicité, que *c'est très bon signe*. Il y a un vrai danger à connaître intimement, à goûter avec délices la sculpture grecque : *tout* y séduit et y plaît, l'important et le moins important, l'ordinaire et le supérieur ; l'étude du plus petit détail y réserve de parfaites satisfactions. Trop de bons esprits s'attardent ainsi à ce qui, bien qu'intéressant, bien que passionnant parfois, n'est pas l'essentiel ; même en Grèce, même au V^e siècle, il y a une hiérarchie des valeurs. Or ici, sans que rien soit d'ailleurs esquivé, c'est sur l'essentiel qu'est mis l'accent, c'est l'essentiel qui prime sur l'accessoire. On peut dire du livre que « tout y est », certes : mais il est excellent que tout y soit à son rang. On salue enfin avec joie, et soulagement, une œuvre où le fabricant de petits bronzes n'est pas présenté sur le même plan qu'un Polyclète ou un Phidias.

Voici, en un résumé excessif (donc injuste), comment s'ordonne l'ouvrage :

Deux chapitres traitent de la période « préclassique » (première moitié du siècle), en Attique et dans le monde ionien, en Grande-Grèce et Péloponnèse. Déjà occupent la première place les deux régions privilégiées du classicisme : l'Argolide, et surtout l'Attique. Déjà aussi l'importance, — ou la commodité, pour nos classements, —

des « centres d'art », s'atténue : c'est autour des « maîtres » que se préciseront désormais les groupements. De bien des maîtres encore, en dépit d'essais d'attribution enfin sérieux, les noms seuls nous sont parvenus ; mais enfin, si Calamis nous reste à peu près insaisissable, nous connaissons Critios et Nésiotès, nous entrevoyons Pythagoras de Rhégion ; et avec le Zeus de l'Artémision et l'Aurige de Delphes, nous sommes certains de tenir cela même que les contemporains d'Eschyle et de Pindare demandaient aux bronziers célèbres : pour eux, le véritable *ἄγαλμα*, ce n'est pas la statue de marbre, c'est celle de bronze ; le grand artiste, c'est le bronzier — qui crée même sa matière.

A côté de la statue proprement dite, qui vaut par elle-même, la sculpture monumentale joue, depuis le début de l'archaïsme jusqu'aux temps hellénistiques, un rôle plus actif : c'est à elle de former les esprits et les cœurs, toute sa « mythologie » étant destinée à enseigner une religion et une histoire nationale. Aussi, dès ces deux premiers chapitres, une place éminente lui est-elle réservée, qu'il s'agisse du petit Trésor des Athéniens à Delphes ou des temples d'Égine, de Sélinonte, d'Olympie ; ici, notamment, frontons et métopes sont analysés avec un soin qui ne laisse dans l'ombre ni les difficultés d'exégèse, ou autres, ni les éléments de débats non clos¹.

Le chapitre III, « premiers canons de la sculpture athlétique », s'ouvre par deux pages pleines de substance sur « un des sentiments les plus âprement enracinés dans l'âme grecque : ce qu'on a appelé l'esprit *agonal* »². Ce qui suit est surtout consacré à Myron et à Polyclète. Du premier, l'Anadoumène trop composite reconstitué par W. Amelung nous donne, en définitive, une moins vivante idée que le groupe Athéna-Marsyas (dont le caractère scénique est nettement marqué), et surtout que le Discobole : ici importent assez peu les divergences, menues, des répliques, et des recompositions³ ; le Discobole nous est *pratiquement* connu, et nous montre en Myron « le maître qui a illustré le plus génialement en son temps la conception *attique* du mouvement, interprété à la fois avec énergie et mesure, selon un rythme *décomposé* logiquement, et reconstitué au naturel ». — Quant à Polyclète, avec qui apparaît « le triomphe de la perfection dans la forme humaine », ce sont, bien entendu, les répliques du Doryphore et du Diadoumène qui sont d'abord appelées à témoigner en sa faveur ;

1. Bien entendu, les vues de Dörpfeld et Weege ne sont pas acceptées, non plus que celles de Dornseiff, mais les unes et les autres sont l'objet d'exposés scrupuleux ; sur l'attribution des frontons, M. P. se montre, en somme, courtoisement, mais clairement sceptique (p. 217 : « plus de raisons d'enlever à des artistes péloponnésiens — l'architecte du temple était un Éléen, Libon — la conception et l'exécution des métopes ou tympans d'Olympie »). — Pour Sélinonte, c'est avec une discrétion presque excessive qu'il indique (mais en la maintenant) son interprétation de la métope du temple E dite « de Zeus et Héra » ; ailleurs aussi on a combattu, récemment, l'exégèse traditionnelle — non sans *oublier* de signaler que M. P. avait été, ici encore, le véritable initiateur !

2. Qui est, naturellement, — mais on ferait bien d'y réfléchir, — tout autre chose que l'esprit « sportif » de notre temps.

3. À cet égard M. P., attentif à l'aspect technique du problème, accepte les utiles indications de P. Bellugue, de préférence à celles de J. Jüthner, p. ex.

mais ensuite des pièces certainement « polycléennes », elles aussi, dans une mesure quelconque, qui se recommandent par un rythme plus magistral, et sans doute, un charme plus pénétrant : Discophore (bronze du Louvre), Hermès (marbre de Berlin), Idolino, Cyniscos. Ici encore les répliques, directes ou non, sont assez nombreuses sinon pour nous mettre en contact avec une œuvre, du moins pour en évoquer à nos yeux une partielle, mais juste image¹.

Près de la moitié du premier volume est occupée par le chapitre IV, sur « Phidias et l'art du Parthénon ». A lui seul, tel quel, il eût suffi à constituer un livre nourri de renseignements et d'idées. C'est, sur la question majeure de toute l'histoire de l'art grec, la mise au point la plus complète qui existe à ce jour ; la plus sage aussi, et la plus mesurée, jusque dans l'exposé des débats qui pourraient être le plus irritants. Pourtant M. P. prend, dès le début, nettement parti contre « l'hypercritique des modernes », qui s'est acharnée sur Phidias comme sur tant d'autres, et trop souvent a tenté « de le dépouiller de son œuvre même ». Des grandes statues du maître, nous ne pouvons nous faire qu'une bien pâle idée, par des répliques ou réductions généralement médiocres². Mais le Parthénon est là, et tout son décor sculpté ; peu importe que nous n'y puissions, ou n'y sachions, discerner partout le coup de ciseau du maître : il a fallu, certes, que l'exécution de 92 métopes, de 159 mètres de frise, de plus de 40 figures de frontons, fût répartie entre plusieurs marbriers (moins nombreux, d'ailleurs, qu'on n'a dit) ; eux-mêmes étaient de vrais, de grands artistes ; mais exécuter matériellement n'est pas créer, même si l'auteur véritable laisse à ses collaborateurs une liberté dont rien ici ne nous atteste qu'elle ait excédé le domaine de la stricte exécution³. D'ailleurs, et c'est assez notable, les érudits les plus habiles à reconnaître, en telle partie des frontons ou de la frise du Parthénon, la main de tel artiste célèbre autre que Phidias, ne parviennent que bien péniblement (si ce n'est arbitrairement) à désigner *ailleurs* des ouvrages de la même main.

C'est ce qui ressort, et de façon frappante des chapitres V (« Des disciples aux dissidents ») et VI (« Sculpture monumentale, votive et funéraire »). En définitive, l'indépendance des artistes de « l'âge d'or » resta remarquable, après le Parthénon, et dès le temps du Parthénon déjà : tout ce qui, en Attique même et même sur l'Acropole, environne

1. Sur cette épineuse question des « répliques », une mise au point indispensable est donnée p. 105 (« Note additionnelle : principe de la critique des copies »).

2. Du point de vue strictement chronologique, et « historique », du moins, de vraies précisions peuvent et doivent être cherchées : M. P. insiste sur l'antériorité du Zeus d'Olympie relativement à la Parthénos. Pour le décor du Parthénon, les questions d'exégèse sont aujourd'hui bien au point (M. P. maintient son explication de la frise N. : Ilioupersis, à lire d'Ouest en Est, dans le sens de la frise et de la marche des processions).

3. M. P. rappelle le cas de Rubens, aidé par Van Dyck et Snyders, et, tout près de nous, ceux de Rodin, de Bourdelle ; de même, il est des portraits de Rigaud où bien peu est « de la main » du peintre : en sont-ils moins réellement son œuvre ? Il en fut assurément ainsi avec la majorité des grands bronzes antiques : entre la maquette et les ultimes ciselures, où s'est arrêté, où a repris, le *travail* de l'artiste ?

le Temple par excellence, est tout autre ; l'esprit parthénonien règne partout, mais non l'*art* parthénonien proprement dit : nul ne piétina dans la voie nouvelle ; tous poussèrent de l'avant dans le domaine qu'elle avait ouvert.

Les noms illustres, pour la seconde moitié du siècle, foisonnent, et aussi les grandes œuvres. Mais, entre ceux là et celles-ci, une barrière reste tendue ; on s'essaie à y ouvrir bien des brèches : bien peu semblent encore praticables, en dépit d'efforts nombreux et méritoires auxquels M. P. rend pleine justice ; et cela, en analysant de très près les synthèses générales comme les essais plus limités. Ainsi Agoracrite, Alcamène, Crésilas¹, Callimachos, et même Naucydès et Deinoménès, et tous ceux dont nous ne savons en réalité s'ils furent de premier ou de second plan, tous défilent devant nous², — chacun en tête du cortège, disparate parfois, et changeant, des œuvres que l'on a réussi, ou échoué, à lui attribuer ; chaque œuvre porte en étiquette un certain nombre de noms d'auteurs... Pour une Niké de Paeonios³, que d'Athénas disputées, ballotées de l'un à l'autre ! Il semble cependant qu'un certain nombre d'attributions résiste assez bien, de nos jours, non seulement aux critiques, mais aux jeux plus perfides qui consistent à entasser, sur une base de valeur éprouvée, trop d'éléments hétéroclites ou douteux : l'échafaudage instable risque de dissimuler un support souvent solide.

Avec non moins de soin et d'équité, nous est présentée la sculpture décorative de cette seconde moitié du siècle. Les belles parures monumentales du « temple de l'Ilissos », du « Theseion »⁴, de l'Érechteion⁵, du pyrgos de Niké, et, hors d'Attique, de Délos, de Marasa-Locres, de Bassae, de l'Héraeon argien ; le monument « des Néréides », l'hérôon de Trysa, — tous ces grands ensembles, ont été soumis, depuis le temps où Max. Collignon publiait le second volume de sa *Sculpture*, à des revisions très serrées, et ici vraiment on peut considérer beaucoup

1. A propos du Périclès de Crésilas, M. P. réagit vivement contre la théorie selon laquelle le véritable « portrait » n'aurait commencé, en Grèce, qu'au iv^e s.

2. P. 646, l. 6-7, lire : *Antiphanès* travaillait en 369 encore...

3. Ici ce n'est pas l'attribution qui peut être contestée, mais la date : 450, ou 425 ? La date haute était surtout destinée, d'abord, à faciliter (plus ou moins !) la défense de l'absurde attribution, à Paeonios, du fronton Est du temple de Zeus. La date basse garde un certain nombre de partisans — au nombre desquels je serais tenté de me ranger.

4. Même si l'on réserve, dans l'espoir que les fouilles résoudreont le problème, la question de savoir ce qu'était réellement le pseudo- « Theseion », la simple loyauté contraint d'accorder que son décor sculpté convient aussi mal que possible à un « Héphaisteion » ; dans le cas d'un Eleusinion, elle est, à tout le moins, explicable (M. P. maintient cette identification, qui lui est due). Quant à la date, l'auteur a sûrement raison d'indiquer, avec Koch et v. Stockar, la décade 450-40 ; personnellement, je tiens pour insoutenable l'antériorité, si souvent admise, du Parthénon : comparer, non seulement les métopes, mais les chapiteaux des deux édifices (sur les frises seules on aurait le droit d'hésiter). Une seule ressource (désespérée !) resterait, à qui voudrait dire « post-parthénonien » le « Theseion » : en faire un miraculeux pastiche d'époque romaine !

5. Sur la reconstitution des frises de l'édifice, où j'ai ma part de responsabilité, je puis me permettre de déclarer que j'adhère entièrement aux indications de M. P., p. 742 sqq. ; j'espère revenir quelque jour sur la question.

de gains comme acquis : les recherches, par exemple, de Carpenter et de Dinsmoor sur la « Balustrade » aux Victoires du Pyrgos¹ ont, en dépit de partiels désaccords, marqué de rapides et remarquables progrès. Les stèles funéraires, et les sarcophages de Sidon nous mènent enfin au seuil du IV^e siècle, et contribuent à nous faire sentir qu'un certain « ionisme », latent mais bien vivant pendant tout le V^e siècle, va désormais provoquer l'éclosion d'un *autre* classicisme — en attendant de triompher, sous d'autres formes encore, aux temps hellénistiques.

Comme le précédent, l'ouvrage est un *manuel*, en ce sens que pour toute recherche, de détail ou d'ensemble, il fournit toujours à point nommé la documentation la plus riche et la plus récente²; et c'est aussi un *livre* : les deux gros volumes nouveaux se laissent lire d'affilée; et, de la lecture c'est une vue générale et ample qui se dégage — plutôt qu'une doctrine théorique : l'auteur ne verse nulle part dans un dogmatisme qui n'eût pourtant pas été illégitime. Mais il préfère nous convaincre par l'exposé objectif des débats, des problèmes, des gains, des faits; c'est avec beaucoup de discrétion qu'il nous guide, à travers maints écueils, nous laissant tout le temps d'en mesurer l'importance, nous autorisant même à y risquer l'échouage, si bon nous semble; au port, on s'aperçoit que le pilote était doué, non seulement de science et d'adresse, mais de fermeté.

Pierre DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

Jean Babelon, *Catalogue de la Collection de Luynes, Monnaies grecques*, IV^e : — *Syrie, Égypte, Cyrénaïque, Maurétanie, Zeugitane, Numidie*. Paris, Florange et Ciani, 1936; album de pl. (118 à 154). — Mentionnons la suite de cette très utile publication, qui met progressivement à la disposition des numismates et des historiens le trésor d'une collection célèbre. Pour l'iconographie des Séleucides, de 306 à 84 av. J.-C., par exemple, pour celles des Lagides, de 312 à 29 av. J.-C., ou bénéficiera spécialement des documents ici recensés.

1. La date : 410 sq., adoptée par M. P., doit être préférée sans hésitation à celle d'Ashmole et Carpenter (425-4).

2. Noter particulièrement, à cet égard : dans les 31 p. d'additions et corrections qui constituent une mise au point *en date de 1939*, la juste attention accordée aux études d'A. Raubitschek; aux pp. 218 sqq. et 895 sqq., les tableaux chronologiques, infiniment plus nourris et plus précis que ce qui existe ailleurs dans le même genre (dates, exactes ou approchées, des œuvres principales, concordances assurées par les documents historiques et épigraphiques; originaux et répliques étant distingués); et, dans l'ensemble, le choix très heureux de l'abondante illustration (inédits fort curieux : p. 907, pieds de l'Aurige de Delphes vus de dessous, avec scellement dans la « plante »; p. 925, l'un des cavaliers de la frise N. du Parthénon restauré, à titre d'essai, par Mlle Bouychou, avec la tête de *La Coulouche* du Louvre); partout, de beaux documents, que l'on aime à revoir, mais que l'on n'a guère l'occasion de revoir réunis (p. 627, tête de la *Ménade au thyrs*e de New-York; p. 671, celle de la déesse colossale du Palais de Conservateurs; p. 690, tête au cécryphale du Louvre). — Un très beau recueil de 40 grandes pl. in-4° nous avait été donné en 1938 par M. P. (éditions Alpina : *La Sculpture grecque du V^e s.*) : parfaite annexe aux deux volumes du *Manuel*. Une traduction en allemand a paru.

Mais il y a aussi beaucoup à chercher, dans le recueil, pour l'Asie centrale, et, d'autre part, la Zeugitane, la Numidie, la Maurétanie. — L'Index des noms de personnes et de villes, à la fin, montre l'ampleur de la documentation ici mise en œuvre¹.

Souhaitons le progrès régulier de ce recensement numismatique.
Ch. P.

M. Marella, *Ricerche e studi sulla scultura greca del secolo IV. I : Un tipo Apollineo*. Roma, établ. Europa, 1939 ; 8^e in-8^e, 65 p., 21 planches. — Cette monographie — premier fascicule des recherches de Mme Marella sur la sculpture du iv^e siècle — étudie un type d'Apollon qu'on retrouve dans environ vingt-cinq têtes ou statues, toutes d'époque romaine, dont les plus remarquables sont une tête Grimani (Musée archéologique de Venise), une statue Leconfield (Petworth House), une tête dite « déesse de Butrinto » (Rome, Musée des Thermes), une statue du Palazzo Vecchio de Florence et une statue découverte en 1937 à Antium (Rome, Musée des Thermes). Ces œuvres remontent manifestement à un archétype commun, car, dans toutes, certains détails caractéristiques se retrouvent. Le prototype devait être en bronze, bien que toutes les copies soient en marbre : en effet, dans les meilleurs exemplaires, on voit nettement des souvenirs de la technique du bronze, souvenirs que Mme Marella énumère longuement.

Quels sont les traits essentiels de cet original, tel qu'on peut les reconstituer d'après les copies ? Le visage présente avant tout une dissymétrie marquée et voulue, apparente principalement dans le front et dans les yeux. Cette dissymétrie est frappante : au point que si, dans la meilleure copie, la tête Grimani, on regarde le visage du côté qui n'est point fait pour être vu, il donne une impression dure et contractée, semblant appartenir à une autre tête que le profil harmonieux vu du côté favorable.

L'expression de cette figure est nostalgique, doucement pensive, rêveuse même, sans avoir encore rien de mou ni de morbide : Apollon a été saisi par l'artiste dans un moment de léger abandon spirituel, de méditation, mais on le sent plein d'une vie intérieure intense. Cette impression est encore renforcée par le mouvement de la tête et du regard, vers la gauche et vers le bas, et par la forme même de la bouche, avec ses coins tombants.

Mais ce qui frappe avant tout dans ce type, c'est la coiffure en *λαμπάδιον* : les cheveux, séparés par une raie médiane, sont peignés vers le haut et forment sur le devant de la tête un épais chignon. Un tel type de coiffure, d'origine féminine, n'est pas isolé au iv^e siècle ;

1. Quelques inadvertances à corriger : p. 27, notice consacrée au n° 3382, rétablir : Lehmann-Hartleben. — P. 33, n° 3411, l'assimilation suggérée entre l'Héraclès de Tarse et le Jupiter Dolichenus reste problématique ; de même celle entre Atargatis et Déméter (n° 3429). La tête de Bérénice II de Cyrène mentionnée à propos du n° 3572, ne saurait être dite d'une « enfant ». Elle est antérieure du moins au mariage de la future reine ; et, d'ailleurs, l'identification n'est acceptée par certains (p. ex. E. Pfuhl), que sous réserves : *Arch. Jahrb.*, 45 1930, p. 1 sqq.

il se rencontre fréquemment sur des têtes de jeunes fillés ou de jeunes déesses. Mais nulle part il ne présente l'aspect stylisé qu'il a ici, chez un Apollon. Les coiffures féminines reproduisent les variantes infinies de la mode réelle ; ici, c'est un type conventionnel dont on a fait l'attribut d'une image divine particulière.

Quant au corps, il ne nous est conservé que par un petit nombre de statues. On peut cependant déterminer son schéma général : le poids était distribué entre la jambe gauche et le bras droit qui repose sur un tronc de laurier, ce qui amène une élévation de la hanche et de l'épaule correspondantes, en donnant au corps un schéma chiasmatique. Mais nous n'avons pas seulement dans cette statue une statique latérale, comme dans tant d'autres ; le poids est en outre déplacé vers l'arrière, puisque le soutien se trouve assez retiré par rapport au corps. L'artiste arrive ainsi à donner une impression de plus grande légèreté.

L'attribut de la divinité était, d'après Mme Marella, un arc, avec une flèche. En effet, on ne peut penser à une lyre qu'on ne saurait où placer. Au contraire, on peut facilement reconstituer la position de l'arc et de la flèche : la main dont le coude s'appuyait au soutien devait tenir l'arc en son poing fermé dans le sens vertical, tandis que la flèche était demeurée dans la main gauche, abaissée et ballante.

Une fois le type nettement dégagé, Mme Marella étudie la façon dont les différents copistes l'ont rendu. Elle nous montre ainsi comment l'exécution devient de moins en moins soignée, quand on passe des deux meilleures copies, Grimani et Leconfield — peu postérieures à Auguste, remarquables par la finesse d'interprétation et par l'habileté technique du copiste — aux nombreuses têtes du ^{II}^e siècle où les artistes, malgré leur maladresse, ont cependant tenté de rendre l'expression pensive qui faisait tout le charme de la tête. Elle examine enfin comment notre type a pu être non plus copié mais adapté, comme dans la « déesse de Butrinto », où, transformé d'ailleurs par des traits praxitéliens, il a servi à représenter une tête de femme.

Enfin Mme Marella essaye de replacer le type en son époque. Une minutieuse analyse l'amène à attribuer cette œuvre d'artiste inconnu à l'ère proto-praxitélienne, contemporaine des premières créations du maître. Elle nous présente une imitation, non pas du style évolué de Praxitèle, mais d'un motif artistique cher à sa famille (la statue appuyée à un tronc), et d'une conception de la divinité au repos qui fut illustrée de tant de chefs-d'œuvre. En étudiant la technique du torse, avec ses lignes en éventail, et en la comparant avec la technique très semblable des œuvres du début du ^{IV}^e siècle, qui appartiennent à l'école attico-polyclétéenne, Mme Marella confirme ses observations sur l'attribution du type à l'époque proto-praxitélienne. Mais, en même temps, elle croit y retrouver des traits — la structure osseuse du thorax, par exemple — où l'on verrait le souvenir d'écoles attiques antérieures. L'intérêt principal de cet Apollon serait ainsi d'être une œuvre de transition, intermédiaire entre les dernières œuvres du ^V^e siècle et l'art évolué de Praxitèle.

Recherches modestes, donc, mais très minutieuses, qui n'ont eu d'autre but, selon l'expression même de Mme Marella (*Préface*, p. 6)

que de « fournir aux doctes une contribution de matériaux scrupuleusement étudiés, pour qu'ils en pussent tirer des observations plus vastes et complexes »¹.

P. LÉVÊQUE.

The Cambridge Ancient history, edited by **S. A. Cook, F. E. Adcock, M. P. Charlesworth, N. H. Baynes**. Vol. XII : *The imperial crisis and recovery* (A. D. 193-324). Cambridge, University Press, 1939 ; 1 vol. in-8°, xxvii + 849 p., avec 10 cartes et une feuille de plans (à la p. 570). — Il est saisissant de voir la date de 1939 sur ce volume, avec le sous-titre spécial qui lui a été donné. Cet exposé clôt, après seize ans seulement — *parvum ævi spatium* — l'entreprise à laquelle avait présidé J. B. Bury. Celui-ci n'avait pu voir que les six premiers volumes ; et voici le XII^e, terminal pour la partie antique. C'est une belle réalisation qui fait honneur aux survivants du premier programme, et à leurs coadjuteurs admis successivement à la tâche, en cours de route. — L'équipe des historiens anglais avait, une fois de plus, fait aussi appel à la science de divers maîtres étrangers, montrant ainsi qu'il y avait tout de même des entreprises européennes possibles pour la science, entre les deux guerres. Quatre savants allemands W. Ensslin, H. Lietzmann, F. Oertel, G. Rodenwaldt, ont ici collaboré ; un Belge, J. Bidez ; un Danois, A. Christensen ; un Français, L. Halphen ; un Hongrois, A. Alföldi ; nommons en outre, deux Américains, A. D. Nock et E. K. Rand. Parmi les auteurs anglais, outre N. H. Baynes, ont collaboré feu F. C. Burkitt (texte revu par J. M. Creed), R. G. Collingwood, H. Mattingly, S. N. Miller. — Cette « somme » historique vise à reconstituer toute la période comprise entre le décès de Commode et la victoire de Constantin sur Licinius ; c'est le moment où Byzance a changé de nom en devenant capitale de l'Empire (nov. 324) Ἀνάγκη ποῦ στῆναι, disait déjà Aristote. Le point d'arrêt n'est pas illogique à cette place, puisque le centre de l'Empire romain s'est alors déplacé à l'Est. L'étendard chrétien, le Labarum, a triomphé partout.

Il est naturellement impossible de vouloir rendre compte en détail d'un travail historique si dense. Bornons-nous à en signaler le contenu. C'est M. S. N. Miller qui évoque d'abord l'armée et la maison impériale après l'accession au pouvoir de Septime-Sévère, montrant l'action personnelle du prince dans la guerre civile et les expéditions parthiques, de l'Afrique à la Grande-Bretagne. Le même savant s'est occupé du règne de Caracalla, puis de Macrin et d'Élagabal. — M. W. Ensslin a traité du sénat et de l'armée, aux temps de Sévère Alexandre, de Maximinus Thrax, de Pupienus et de Balbinus, puis de Gordien III et Philippe l'Arabe. Ici s'intercale un chapitre de MM. L. Halphen, R. Grousset et O. Janse sur le monde oriental entre les limites de

1. Cf. les notices des *Denkm. Brunn-Bruckmann*, pl. 618 (statue du Palazzo Vecchio de Florence), et 619 (Mus. de Venise). L'Apollon d'Anzio vient d'être publié aussi indépendamment par Vighi, *Not. scav.*, 1939, p. 426-440, pl. VII, IX, X. — *L. Réd.*

l'Empire et la Chine, traitant à la fois de la situation en Chine même, et du commencement des grandes invasions à l'Ouest. Le chapitre IV est consacré à la Perse sassanide (par A. Christensen et W. Ensslin) ; et là aussi il est parlé, non seulement de l'histoire politique, mais rapidement, de l'état social et religieux de l'Iran, même des arts (p. 122-124). C'est M. A. Alföldi qui a exposé, avec sa compétence si autorisée, les mouvements d'invasions des peuples, du Rhin à la mer Noire, et les effets de la lutte de Rome avec le monde germanique. Au même savant est due l'étude intitulée proprement « la crise de l'Empire » (de 249 à 270) ; elle commence avec Décius et les persécutions, allant ici jusqu'à Gallienus et Claudius. F. Örtel s'est occupé ensuite de la vie économique de l'Empire. Le chap. VIII, excellent, de R. G. Collingwood, est spécial à la Grande-Bretagne. M. H. Mattingly est intervenu pour expliquer l'action d'Aurélien *restitutor orbis*, et, après Tacite et Florian, celle de Probus *pacator orbis* ; les importants exposés concernant Dioclétien, les deux tétrarchies, Constantin et Maxence, sont dus à l'éminent maître anglais de la numismatique, qui a su montrer ici, dans une note annexe, tout ce qu'on pouvait attendre de cette science auxiliaire de l'histoire. M. W. Ensslin expose ensuite les changements apportés lors de la *finis Augustorum*, à la cour, au sénat, et dans l'administration de l'Empire ; il étudie aussi les réformes de Dioclétien.

Viennent alors divers chapitres plus spécialement consacrés à la religion et à l'art. Ici aussi¹, M. A. D. Nock a été chargé, à juste titre, d'évoquer le développement du paganisme à travers tout l'Empire romain ; c'est une gageure que d'y réussir si bien en moins de 50 p., tout en faisant comprendre l'état de la religion officielle, les courants provinciaux, les tendances de la philosophie et de la religion populaire. Quatre pages à peine définissent heureusement les rapports avec le christianisme, montrant les influences des mystères, mais aussi les différences de la *téléte* païenne avec la communion. Le principal danger fut pour l'Église chrétienne la *gnose* ; à la fin, l'auteur vise à nouveau à limiter les effets de l'« orientalisme » dans le paganisme romain (p. 448-449). — C'est F. C. Burkitt (cf. ci-dessus) qui devait s'occuper spécialement, au ch. XIII, des rapports de la philosophie païenne avec l'Église chrétienne ; nous avons là ses notes, revues, et aussi son étude posthume sur l'Église chrétienne en Orient (ch. XIV), avec un important exposé sur Mani et le Manichéisme. — A M. H. Lietzmann, revenait de droit l'étude de l'Église occidentale, qu'il résume ici de main de maître, mais non sans quelques partis-pris, peut-être, parfois. — A M. G. Rodenwaldt, tout aussi justement, revenait l'exposé qui était attendu spécialement, pour les arts du temps (p. 540 à 570). — De Septime Sévère à Élagabal, de Sévère Alexandre à l'accession de Dioclétien, puis de Dioclétien à la fondation de Constantinople, le savant archéologue a marqué brillamment les étapes du développement du style post-antique (late-classical, spät-antike). Les documents

1. Cf. déjà *C. A. H.*, X, chap. 15.

de la sculpture tiennent une grande place dans ce tableau reconstitutif, brillant et net ; peut-être est-il permis, pour le classement des sarcophages — je l'ai déjà dit ailleurs¹ — de trouver que le tableau de l'évolution, fondé ici principalement sur des observations stylistiques (cf. *Arch. Jahrb.*, 1936, p. 82 sqq.) atteint parfois une présentation un peu trop rigoureuse, un peu trop artificielle aussi. — M. G. Rodenwaldt n'a négligé ni l'architecture (voir la planche à la p. 570), ni la peinture, ni la miniature ; et il esquisse au passage une utile comparaison de l'art sassanide et de l'art romain, relevant les influences d'Occident sur l'art triomphal des monuments de Chapour I^{er}, dosant la part de l'orientalisme aussi.

La méthode traditionnelle de la C. A. H. ne permettait pas que l'histoire littéraire pût être ici négligée. M. E. K. Rand a étudié la littérature latine occidentale, des Antonins à Constantin ; M. J. Bidez, la production littéraire et philosophique des régions Est de l'empire (Plotin, Porphyre, Jamblique, et l'apologétique chrétienne). Les deux chapitres 19 et 20 sont comme la conclusion de l'œuvre : ils traitent de la persécution contre les chrétiens, et de la victoire du christianisme avec Constantin. Dix pages d'« épilogue » suivent.

On sait que l'usage de la collection est d'ajouter des appendices, sur les sources, et sur des questions de détail (ici trois notes), et de donner de copieuses bibliographies par chapitre : rien que les vingt bibliographies terminales feraient ici tout un livre (p. 726-799). Mais pour relever encore le prix d'un si merveilleux instrument de travail, il nous est donné aussi une série d'index ; l'un général, un autre relatif à la cartographie d'accompagnement, un aux documents utilisés (testimonia, inscriptions, papyri) ; enfin deux tableaux synchroniques sont disposés à la fin.

Il faudrait bien de la présomption pour vouloir entreprendre de juger rapidement, ou l'ensemble de la collection, ou même simplement ce dernier livre monumental. Parfois — malgré la netteté du programme tracé, l'habile découpage initial de la tâche, la valeur individuelle des collaborations de *spécialistes* rassemblées — on pourra être tenté de regretter l'absence forcée d'une même pensée régulatrice ; on a l'impression de se trouver devant une collection d'articles bien faits, un volume excellent de « mélanges » dont les sujets auraient été imposés aux auteurs. Il ne faut pas, en tout cas, s'attarder à ce sentiment. Ce sont les meilleurs connaisseurs qui ont eu la parole. Comme instrument de travail, la C. A. H. est devenue dans l'ensemble un bréviaire historique inestimable ; et l'entreprise eût défié les meilleures forces individuelles. L'œuvre ne sera pas de sitôt recommencée. Ch. P.

The Cambridge Ancient history, Plates, vol. V, prepared by C. T. Seltman, Cambridge, University Press, 1939, 1 vol. in-8°, xv + 242 p. — Les douze volumes de la C. A. H. ont été illustrés à part, par les soins de M. C. T. Seltman, de cinq volumes de planches

1. *REL.*, 1938 : *Chronique : Sculpture latine*, p. 400 sqq.

commentées, celui-ci terminal. — On a justement loué dès le début un tel accompagnement, qui manque à nos histoires générales les plus récentes, à tort dédaigneuses de l'image. Reconnaissons le mérite de l'entreprise anglaise, et quel travail il a fallu fournir pour mettre en œuvre toute cette documentation, si favorablement présentée. Ici, nous avons des témoignages commentant les tomes XI et XII, donc la suite des planches à partir de la période flavienne. — On débute dans le monde barbare, avec les races vaincues évoquées sur la Colonne trajane, que commentent divers objets venus de toute l'Europe, du Danemark à la Grèce : produits manufacturés, matériel d'offrande des tombes, etc. Les Gètes et les Daces, les Grecs du Bosphore, les Sarmates et les Parthes apparaissent confrontés comme dans les défilés de l'art triomphal latin ; on a eu recours, pour Doura, par exemple, aux dernières informations des fouilles (intérieur peint du temple de Zeus Théos, pl. 26). Mais les premiers reliefs du temple de Bel de Palmyre, *ibid.*, auraient pu être présentés déjà antérieurement. Notons la date attribuée ici au monument d'Adam-Kilissé (109 ap. J.-C.) : elle signale la position prise dans une longue controverse encore récemment reprise. Il y a ici, outre les grands ensembles de Rome, certains monuments d'Afrique, d'Espagne et de Grande-Bretagne¹ ; quelques spécimens des sculptures de Nickenish et Neumagen, d'Igel, etc., notamment. Les provinces danubiennes et tout l'Orient méditerranéen, de la Crète à Palmyre, apportent ensuite leur tribut. L'Hadrien de Hierapytna (Crète) (pl. 62), à Stamboul, est bien présenté ici comme foulant aux pieds *un* jeune Barbare (*sic*, G. Mendel). — L'architecture, la peinture, les reliefs, les portraits romains ont été très soigneusement choisis. Partout, une évocation riche et fidèle du développement de l'art impérial dans le monde — de l'Écosse à l'Arabie, de l'Espagne au Turkestan chinois² — nous est offerte, selon la promesse de l'éditeur.

Après l'accession au pouvoir de la dynastie étrangère des Sévères, le changement est sensible ; ce n'est pas seulement le « limon de l'Oronte », mais tout un flot d'idées de croyances orientales, qui a pu affluer en Italie, et va marquer son influence profondément sur l'art. Le réalisme classique, l'académisme du temps des Antonins, vont faire place graduellement à l'impressionnisme oriental ; l'expression des visages y gagnera parfois, comme on aime à dire, quelque « dynamisme » ; mais la décadence est aussi certaine qu'irréremédiable, quoiqu'on veuille. Rien de mieux qu'un recueil de figures pour le démontrer ici aux plus incrédules !

M. G. Rodenwaldt, qui a composé dans le texte du t. XII (cf.

1. Rien pour la Gaule.

2. Pl. 144, *b*, est reproduit le « monument » de Chapour I^{er} à Chapour, exploré par Ghirshman (*RAA.*, X, 1936, pl. 42). Comme le temple du feu (cf. *ibid.*, 140 *a*), il marque des influences *helléniques*, qui ont été dûment relevées par l'explorateur, et d'autres. Il s'agit d'ailleurs d'un *piédestal distyle*, arrangement que les Grecs avaient mis en honneur dès l'époque archaïque, et qui a pu influencer l'arc de triomphe romain, selon M. P. Nilsson. Pourquoi écrire, alors : « constructed of by Roman workmen » ?

ci-dessus) un chapitre nourri sur la préparation par le « spät-antik » du byzantinisme, a revu avec un soin exemplaire l'illustration qui correspond au volume terminal.

Ici, ce sont les portraits d'empereurs qui débudent, bustes et peintures sur bois d'Égypte, certains documents traduisant expressivement les difficultés familiales des princes. Les monuments impériaux sont bien représentés : arc de Septime Sévère, thermes de Caracalla, « temple » de Minerva Medica, basilique de Maxence, arc de Constantin, basilique constantinienne. De l'Afrique à Salonique, des amphithéâtres, des arcs (150 *b*, arc de Galère, peu après 297) ; la basilique de Trèves est aussi évoquée (cf. dans le volume, la planche architecturale à la p. 570). Les monuments funéraires de Germanie reparaissent ici, et il y a une suite instructive de sarcophages, païens ou chrétiens. La peinture « à fresque » (?) sur mur, ou sur bois, et la miniature sur verre ont été mises à contribution.

Les documents religieux sont intéressants et nombreux : monnaies illustrant le culte impérial, et témoignages sur la divinisation successive des maîtres du monde ; on est bien instruit aussi, là même, sur le culte impérial de Sol ; l'évocation des religions orientales est particulièrement suggestive. Certes, on eût pu attendre parfois plus, parfois aussi peut-être moins, ou autre chose. Mais quiconque aura composé de tels recueils reconnaîtra la difficulté et le mérite des choix faits. Dans le commentaire des planches, sobre et instructif, il n'y a que bien peu à reprendre, ou à ajouter (le « trésor » de la pl. 162 *a*, à la Bibliothèque Nationale, est un *mastos* d'Atargatis, et l'article de P. Perdrizet, sur l'intérêt de ce type de tirelires sacrées aurait dû être au moins signalé). L'église chrétienne de Doura (232 apr. J.-C.) est reproduite ; on eût attendu aussi la synagogue de la même cité, monument jusqu'ici unique. Pl. 200, M. G. Rodenwaldt a conservé pour le sarcophage du Latran son interprétation, qui y ferait voir un portrait de Plotin (cf. *Arch. Jahrb.*, LI, 1936, p. 103 sqq., pl. 6). On a déjà noté, à ce sujet, de justes réserves de M. H. Marrou, et elles reviendront ici en mémoire.

Ch. P.

Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti. La Via Claudia Altinate. Venise, Carlo Ferrari, 1938 ; in-4°, 101 p., fig. et plans. — A l'occasion de la célébration du bimillénaire d'Auguste, l'Institut royal vénitien des Sciences, Lettres et Arts a fait entreprendre une reconnaissance archéologique destinée à résoudre les problèmes posés par l'étude du tracé de la *via Claudia Augusta*. S'agit-il d'une route unique ou de deux voies distinctes ? Et dans ce cas, les tracés étaient-ils entièrement ou partiellement distincts ? En tout cas, quel était le parcours suivi par le tronçon que l'on savait certainement partir d'Altino ? Le présent volume, avec de nombreux relevés, plans et photographies aériennes, expose les résultats obtenus par la commission désignée pour effectuer ces recherches. Après une introduction d'Emmanuele Soler, Raffaello Battaglia résume en quelques pages ce que l'on sait des *Stazioni e commercio dei Paleari-Veneti nella valle della Piave* ; Alessio de Bon publie les *Rilievi di campagna*, et Tomasso

Berlese le *Rilievo topografico del tronco Altino-Callalta*. Les conclusions historiques et topographiques sont données en fin de volume par Bruna Forlati Tamaro (*Conclusioni storico-topografiche*).

Le tracé ainsi étudié est compris entre Altino (*Altinum*) et S. Caterina (*Matreium*), passant par Mercatelli-Feltre-Belluno-Passo di Monte Croce Comelico-S. Candido, le seul qui puisse correspondre à la *via Claudia Augusta Altinate* du milliaire de Cesio. Celle-ci est entièrement distincte de la *via Claudia Augusta padana* du milliaire de Rabla.

Cette route de la Piave et du Brenner a été de tous temps fréquentée. Aux âges du Fer, la colonisation des Vénètes a ouvert aux Romains de l'Empire le chemin le plus important qui mène au Danube.

La variété des régions que traverse la route rend particulièrement intéressants les relevés de M. de Bon. Ils seront utilement consultés pour les études se rapportant aux travaux de construction de chaussées en montagne.

R. L.

Dimitri Tsontchev, Contributions à l'histoire antique de Philippopolis.

Publications de l'Institut archéologique bulgare, avec le concours de la Municipalité de Plovdiv, livre I. Sofia, Imprimerie de la Cour, 1938 ; in-8°, 172 p., 154 fig., 2 plans (résumé en français). — Les plus anciens établissements de Philippopolis, des villages de l'âge du Bronze occupés dès le second millénaire avant l'ère, sont situés sur les collines de Nebet tépé et de Djendem tépé. La ville proprement dite s'étendait sur le sommet des hauteurs de Nebet tépé, Djambaze tépé et Taxim tépé qu'entoure une double muraille ; la plus ancienne de ces enceintes défendait la partie haute de la cité. Un tronçon en est encore apparent sur le versant occidental de Nebet tépé, construit en appareil cyclopéen. Aux IV^e-III^e siècles, après Philippe II de Macédoine, on relève les remparts. Des restaurations furent encore exécutées aux époques romaine et byzantine ; à une centaine de mètres en avant de ce mur, dans la plaine, Marc-Aurèle fit élever une seconde enceinte, pour protéger la ville agrandie contre les incursions des Marcomans et des Costobokes, entre 170 et 178. Aucune trace des fossés, signalés par les auteurs byzantins, n'a encore été retrouvée.

La topographie antique de Philippopolis est encore bien incertaine. On connaît l'existence d'un stade dans le quartier occidental, d'un temple d'Asclépios dans le quartier oriental. Dans la cour de l'église de Sainte-Marine, une grande galerie appartient peut-être à un édifice de l'époque romaine. Sur le sommet de la colline de Djendem tépé, on a exploré les ruines d'un temple d'Apollon Κενδρισός et d'une basilique byzantine à trois nefs — avec abside circulaire, narthex et probablement atrium — entourée d'une enceinte.

Aux II^e et III^e siècles de notre ère, un aqueduc conduisait à Philippopolis les eaux recueillies sur les pentes septentrionales des Rhodopes. L'un des cimetières de la ville a été en partie fouillé dans le quartier méridional.

R. L.

D. Tsontchev, *Les bains de Hissar (village Hissar, arrondissement de Karlovo). Étude géographique, historique et archéologique*. Bibliothèque nationale et Musée national de Plovdiv, extrait de l'*Annuaire, 1935-1936*, p. 53-207. Sofia, Imprimerie de la Cour, 1937 ; in-8°, 10 pl., 100 fig., 1 plan et 1 carte (résumé en français). — Entre la plaine de Thrace et la chaîne de Sredna Gora, à quarante-deux kilomètres au Nord de Plovdiv, les sources thermales d'Hissar sont parmi les plus importantes de la Péninsule balkanique. Leurs environs furent occupés dès l'Énéolithique ; mais la ville proprement dite ne date que de l'époque romaine. Les iv^e et v^e siècles marquent la période du plus grand développement de la cité qui, à la fin du iv^e siècle, fut entourée d'une muraille, renforcée au Nord d'un second rempart. Construite en pierres et briques alternées, l'enceinte qui dessine un quadrilatère irrégulier était flanquée de quarante-deux tours à double étage, presque toutes quadrangulaires ; douze escaliers conduisent au chemin de ronde, et trois des portes principales ont été reconnues au Sud, au Nord et à l'Ouest, ainsi que quelques poternes.

En 1935, lors des travaux pour capter la source du Havouze, à l'intérieur de la ville, on découvrit les ruines de thermes, contemporains de la fin du iv^e siècle après J.-C. Le *caldarium* était directement alimenté par l'une des sources thermales, le *tepidarium* et quelques autres salles étaient chauffés non par l'air chaud, mais par les eaux chaudes circulant dans l'hypocauste.

Deux basiliques (iv^e-v^e siècles) et une chapelle funéraire (x^e-xii^e siècles) s'élevaient à l'intérieur de l'enceinte ; quatre autres églises ont été reconnues hors le rempart. Indépendamment des sources thermales, dont l'une d'elles avait été captée et amenée dans la cité par une galerie voûtée, longue de 190 m., les habitants disposaient d'eaux froides dirigées sur Hissar par le moyen d'un aqueduc.

Parmi les sculptures mises au jour, on retiendra quelques bas-reliefs, ornés de la représentation des Nymphes des sources chaudes.

R. L.

A. E. Gordon, *The cults of Lanuvium*. Extr. de *University of California, Publications in classical archaeology*, vol. 2, n° 2, p. 21-58. Berkeley, University of California, 1938, in-8°. — L'histoire religieuse de Lanuvium est dominée par le développement que prirent, dans la cité, les cultes de *Juno Sospita* et d'Hercule. Cette monographie, bien informée et précise, apporte une contribution à l'étude de la pénétration de l'hellénisme en Italie centrale, plutôt qu'une explication nouvelle de ces manifestations religieuses, dont la consultation vernale du serpent est la plus originale. Après quelques hésitations, l'auteur se décide finalement à ne pas mettre cette cérémonie en rapports avec le culte de *Juno Sospita*, originairement une déesse de la Lune, identifiée à Héra vers le vii^e ou le vi^e siècle. Notons encore les réserves de M. Gordon, quant aux modalités de la propagation en Italie du culte d'Hercule. Sous l'Empire, il n'y a plus guère d'originalité dans la vie religieuse de Lanuvium, si l'on excepte les honneurs particuliers rendus à Diane et à Antinoüs.

R. L.

Henry Bardon, *Les empereurs et les lettres latines, d'Auguste à Hadrien*. Paris, Soc. d'édition « Les Belles-Lettres », 1940 ; gd in-8°, 480 p. — Signalons d'un mot cette thèse philologique aux archéologues et aux épigraphistes. — A propos de la culture *latine* des empereurs, d'Auguste à Hadrien, et de leurs ambitions artistiques, l'auteur a dû aborder l'étude de nombreux écrits littéraires ou administratifs dus aux maîtres de Rome ; certains textes intéressent le Proche-Orient, la Grèce, etc. — Si l'amplitude du domaine n'a pas permis de reprendre tout en détail, et d'éviter les omissions¹, l'ouvrage reste un utile inventaire de maintes questions et opinions. On y trouvera des solutions personnelles ; on y prendra une meilleure connaissance de l'esprit et de l'âme des chefs de la latinité, qui, s'ils n'ont jamais beaucoup pensé grec en latin, du moins avaient retenu maintes choses — parfois, le meilleur et le pire ! — du legs de l'Hellade vaincue².

Le livre manque malheureusement d'un Index. Il est vrai qu'il paraît en 1940, et que la cérémonie doctorale a dû se faire en mai sous la menace des bombes prêtes à tomber du ciel. Ch. P.

Die Tempelbezirke im Altbachtale zu Trier, herausgegeben von **Siegfried Loeschke**. Heft I. *Planausschnitt Ritonatempel und Umgebung*, bearbeitet von **Erich Gose**, **Ludwig Hussong**, **Wilhelm Jovy** und **Siegfried Loeschke**. Berlin, Reichsverlagsamt, 1938 ; in-4°, 140 p. ; album de 32 pl. — On n'a pas oublié l'intérêt suscité par les découvertes faites, de 1924 à 1929, dans la « cité divine », de l'Altbachtal, au Sud-Est de Trèves. Interrompues pour un temps, les fouilles furent reprises en 1936 et ne sont pas terminées : cinq hectares de terrain ont été encore seulement déblayés. Mais M. S. Loeschke et ses collaborateurs ont tenu à entreprendre, dès maintenant, la description générale des sanctuaires. Ce premier fascicule, édité avec beaucoup de soin, ouvre une série qui comprendra une dizaine de cahiers. Il traite du temple de *Ritona* dans son ensemble, et de ses environs immédiats (nos 6, 3 et 12 du plan d'ensemble).

Les origines du lieu de culte sont anciennes et remontent aux temps de l'indépendance. Des trous de poteaux, et des excavations creusées dans le sol vierge, indiquent l'existence de constructions en bois et en argile, contemporaines de la fin de l'époque de La Tène et du début de l'Empire. Mais on ne peut encore préciser les rapports de ces bâtiments avec le sanctuaire.

Dès le début de l'ère chrétienne apparaissent les premiers édifices en pierre. Jusqu'à l'époque des Antonins, la structure générale de la cité divine se modifie et se complique par l'adjonction de nouveaux temples.

Le premier sanctuaire est constitué par une simple *cella* que précède

1. Notamment pour les actes administratifs, les lettres, etc.

2. Peut-être y a-t-il moins de netteté que les sous-titres ne le feraient entendre dans les actions et réactions du goût public, à Rome, dans les influences exercées par les œuvres impériales sur les lettres latines ?

un emmarchement, et en avant de laquelle une exèdre semi-circulaire enferme un autel. Au Nord-Ouest, se dresse un pilier de maçonnerie dédié au dieu *Vorio*. Au cours du 11^e siècle, apparaissent de nouveaux édifices et des modifications sont apportées à l'ordonnance générale des bâtiments. Autour du temple de *Ritona* qui s'entoure d'une colonnade, se groupent de nouvelles chapelles : une première en avant du pilier de *Vorio* ; séparée de celle-ci par le soubassement d'une grande statue de culte, et au Sud-Ouest, la chapelle d'Epona ; puis au Sud de l'exèdre, reconstruit sur plan rectangulaire, une troisième chapelle, dans laquelle on recueille de nombreuses figurines en argile de Déesses-Mères et de Vénus. Enfin, au Sud, une rotonde à colonnes de bois, recouverte en tuiles. Vers la fin du 11^e siècle, une épaisse couche de débris indique une première destruction violente, aux temps de la lutte de Septime-Sévère et d'Albinus.

Environ 200-275, le sanctuaire se relève de ses ruines. La chapelle voisine du pilier de *Vorio* est reconstruite ; une chapelle s'élève au Nord-Ouest de celle d'Epona, et, dans la reconstruction de la rotonde, la pierre se substitue définitivement au bois. Nouvelles destructions en 270-275, puis nouvelles reconstructions. La rotonde et les chapelles, situées à l'Ouest du temple de *Ritona*, disparaissent et sont remplacées par une chapelle de Mercure et par une sorte de baldaquin en pierre, supporté par quatre pilastres. Vers 337, les chrétiens trévires détruisent le lieu de culte. Le règne de Julien marque une renaissance qui sera de courte durée, puisqu'une route pavée du Bas-Empire traverse tout le terrain, recouvrant les substructions. La *cella* elle-même de *Ritona* est transformée en habitation. Le sanctuaire ne sera désormais plus fréquenté que par des chafourniers, jusqu'à ce que toute trace de ruines disparaisse définitivement sous les remblais du xvi^e siècle.

L'identification des sanctuaires reste souvent hypothétique, sauf lorsqu'une inscription vient heureusement fournir un nom, comme pour *Ritona* ou *Vorio*. D'autres textes épigraphiques donnent des dédicaces à Jupiter, aux *Numinibus Augustorum*, à Mercure. On possède également une belle statuette de Mercure en bronze, debout et nu (pl. 18) ; un torse et une tête de Mercure en pierre ; deux bas-reliefs d'Apollon (pourquoi *Grannus* ?) et d'Epona ; des fragments de groupes de cavaliers aux géants ; des statuettes en terre-cuite de Diane, Minerve, Vénus, la Fortune, et de Déesses-Mères ; une figurine de coq en bronze.

Une étude très poussée de la céramique recueillie à l'Altbachtal, est due à M. Hussong (p. 88-127). On la consultera avec profit pour les fabrications indigènes.

L'intérêt de la découverte de la « cité divine » de Trèves est de faire connaître, à côté des cultes officiels, la persistance pendant toute la durée de l'Empire des vieilles divinités locales que la piété de leurs adorateurs, campagnards et menu peuple des villes, n'abandonna jamais.

R. L.

Heinz Kahler, *Die römischen Kapitellen des Rheingebietes*. Römisch-germanische Forschungen, B. 13. Berlin, Walter de Gruyter, 1939 ;

in-4°, v-100 p., 14 fig., 16 pl. et 7 suppl. — Le présent volume qui a pour origine une thèse présentée à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, est consacré à l'étude des chapiteaux antiques découverts en pays rhénan. De cette enquête attentive et méthodique, notre archéologie nationale aura à tenir compte, et l'on souhaiterait que, parmi les sujets proposés à la sagacité de nos jeunes archéologues, une place de plus en plus importante fût faite aux travaux de cette nature. Nous possédons un matériel archéologique d'une extrême richesse, mais nous l'exploitons mal. Exception faite pour le *Recueil* d'Espérandieu, nous sommes encore privés des grands répertoires sans lesquels les synthèses ne sont plus possibles : les répertoires des bronzes figurés, des orfèvreries, des argenteries, des éléments architecturaux, restent toujours à préparer. La carence n'est pas moindre en ce qui regarde les monographies de nos grands édifices gallo-romains. Qui nous donnera une étude d'ensemble sur les villas gallo-romaines ?

Après avoir indiqué, dans une courte introduction, ses sources d'information, et traité de l'anatomie du chapiteau corinthien, l'auteur décrit et classe en neuf groupes un matériel relativement restreint : A, B, chapiteaux corinthiens de style primitif ; C, chapiteaux à grandes acanthes du 1^{er} siècle ap. J.-C. ; D, même type aux II^e et III^e siècles ; E, F, G, divers types de cette même forme et chapiteaux intermédiaires entre C et D ; H, chapiteaux avec calice en corbeille ; I à O, chapiteaux sans hélices ; P, Q, R, chapiteaux composites ; enfin, formes influencées par les pays du Sud et de l'Est.

Les plus anciens chapiteaux (A) apparaissent sur le Rhin une dizaine d'années après la conquête romaine. Ils représentent un type intermédiaire entre les formes de l'époque républicaine et du début de l'Empire. Ils ont été apportés par des ouvriers venus de la Gaule méridionale. Le type B est le chapiteau caractéristique utilisé dans la construction des édifices de la partie occidentale du monde romain : Italie, Gaule, Espagne, Pays rhénans et même Afrique du Nord. Malgré des modifications de détail, cette forme subsistera jusqu'aux temps de Constantin. Le chapiteau qui couronne, à Mayence, la colonne de Jupiter prend une particulière importance en ce qu'il fournit un élément chronologique précis pour dater les chapiteaux de la forme C. Celle-ci se rencontre encore dans la décoration des basiliques britanniques de Carevent et de Silchester, mais quelque peu modifiée par les transformations qui tendent, vers le milieu du second siècle à la rapprocher de la forme C. Celle-ci, de même que les chapiteaux des grands monuments funéraires rhénans à pilastres puise ses origines dans les édifices de la Gaule méridionale et donne un nouvel exemple des rapports artistiques établis entre la Gaule et les pays rhénans. Mais ces contacts disparaissent avec l'avènement de la dynastie flavienne. Alors que les chapiteaux des II^e et III^e siècles ont été découverts dans la vallée de la Moselle, cette même région n'avait fourni aucun document pour le 1^{er} siècle. Trèves était déjà cependant un centre important, et, bien qu'on ignore encore le caractère de ses premiers édifices publics, il semble bien que le chapiteau à calice en corbeille, si souvent utilisé par les architectes trévires, soit issu des

chapiteaux de l'époque claudienne qui auraient été introduits sur le Rhin par les tailleurs de pierres méridionaux. Il en serait de même pour la forme à feuilles plaquées qui remonterait, elle aussi, à des modèles du 1^{er} siècle.

Contrairement à ce qu'on observe dans le reste du monde romain, à partir du 1^{er} siècle, le chapiteau évolue, dans les provinces rhénanes, de façon assez particulière. Les modifications qui lui sont alors apportées gardent un caractère local qui les laisse à l'écart des grands courants architecturaux. Ce particularisme explique qu'après la période des grandes invasions, l'époque carolingienne puisse être considérée, sur le Rhin, comme une véritable Renaissance. Les chapiteaux d'Aix-la-Chapelle et de Hersfeld représentent l'extrême aboutissement du chapiteau antique rhénan.

R. L.

G.-L. Feuille, *Sépultures punico-romaines de Gigthi*. Extr. de la *Revue Tunisienne*, nouv. sér., n° 37, 1939. Tunis, J. Aloccio, 1939 ; in-8°, 62 p., 18 fig. — La Direction des Antiquités et Arts de la Tunisie a fait exécuter des fouilles dans le cimetière punique qui s'étend, au Nord de Gigthi, sur les hauteurs dominant les ruines. Soixante tombes à puits comportant un escalier donnant sur une ou deux chambres funéraires ont été explorées. Quatre seulement n'avaient pas été violées. Les mobiliers funéraires, dont la description est donnée tombe par tombe, sont assez pauvres et comprennent surtout des vases indigènes ou importés.

Les sépultures les plus anciennes appartiennent au 1^{er} siècle avant J.-C. ; les plus récentes au 1^{er} siècle de notre ère. Deux des tombes du premier groupe ont fourni des cercueils de bois, en forme de bahut monté sur quatre pieds massifs et fermé par un couvercle mobile à charnières, comparable à celui qui a été jadis découvert à Ksour-ès-Saf. Il semble qu'on ait utilisé pour un usage funéraire un meuble domestique fabriqué en Syrie.

Dans quelques tombes plus récentes, on recueillit des débris de lanternes en bronze, semblables à celles que L. Poinssot et moi-même avons décrites et qui provenaient d'une tombe de Gigthi (*Bull. arch. du Comité*, 1924, p. cxxxvii).

R. L.

Hans von Schoenebeck, *Beiträge zur Religionspolitik des Maxentius und Constantin*, dans *Klio*, 43. Beiheft (N. F. 30. Beiheft). Leipzig, Dietrich, in-8°, 166 p., 6 pl. — L'auteur s'est proposé d'étudier la politique religieuse, surtout d'après l'évolution des sujets et symboles gravés sur les monnaies. Il reprend, en s'efforçant de la préciser, la méthode illustrée par le grand ouvrage de J. Maurice. La partie capitale du travail est donc représentée par les tables, très complètes, où l'on trouve la liste des émissions monétaires, avec indications chronologiques et concordances entre les différents ateliers. J. Maurice n'avait réalisé ce travail que pour les monnaies de bronze. Les références données aux publications et aux collections sont d'une précision extrême, mais aucune description des sujets représentés sur les revers n'est fournie. Telle rectification des dates fixées par J. Maurice est de

grande conséquence. Nous observerons que l'émission par l'atelier d'Ostie des monnaies avec la légende *Soli invicto comiti*, que J. Maurice attribuait à Maxence en 311 (*Numismatique constantinienne*, I, 367), doit être maintenant attribuée à Constantin en 313. La date proposée par J. Maurice troublait la ligne de l'évolution.

La description et le commentaire des sujets des revers sont donnés dans la première partie du livre. L'auteur marque à plusieurs reprises son accord avec certaines des thèses que j'ai défendues, ainsi sur la date du concile d'Elvire, et celle des fondations constantiniennes de Rome. L'évolution de la politique religieuse de Constantin, selon H. v. Schönebeck, est conforme à celle que j'avais dégagée ; à partir de 310, année de la vision apollinienne, Constantin exalte le culte de *Sol* ; en 320, le Soleil disparaît des monnaies. Sans prendre officiellement parti, la chancellerie impériale aurait, en 319, permis ou même recommandé aux monétaires l'emploi de symboles chrétiens ; c'est alors que le chrisme paraît sur le casque impérial, dans une émission de Siscia. Le jugement que l'auteur porte sur la politique de Constantin est original et fort : « Constantin est un Occidental, qui, poussé par sa tendance intime, cherche l'Orient et se consacre à lui..., et qui au comble de sa puissance impose le christianisme à l'Occident comme un symbole de sa souveraineté. »

L'ouvrage abonde en observations intéressantes. Il y aurait lieu sans doute d'analyser de plus près la signification de la croix à branches égales, qu'on rencontre pour la première fois sur une monnaie de Maxence, au fronton d'un temple, puis, après 317, sur des monnaies de Londres, concurremment avec l'étoile. Il y aurait lieu de rapprocher le signe gravé en même temps que « la deuxième date » de l'inscription de Brigetio, et auquel W. Seston a consacré un très intéressant commentaire. Est-il sûr que ce signe n'ait pu avoir qu'un sens chrétien ? Il apparaît plutôt en corrélation avec des symboles apolliniens.

Il serait important aussi de pouvoir fixer la date de l'apparition du *labarum* sur les monnaies. Il figure pour la première fois sur une émission de Constantinople entre 326 et 330, et H. v. Schönebeck estime que cet étendard a dû être arboré d'abord au cours de la guerre de 324. Pourtant, aucun des témoignages qu'il invoque n'est décisif, et le *labarum* pourrait n'avoir apparu qu'au cours de la guerre gothique de 328.

Sur la politique dynastique de Constantin vers 321, le livre de H. v. Schönebeck apporte des indications nouvelles. Aux succès obtenus par Crispus sur le Rhin, les émissions monétaires opposent systématiquement ceux qui furent remportés en Sarmatie en présence de Constantin le Jeune. Ainsi s'annoncerait la crise de 326. En revanche, nous ne sommes pas du tout persuadés par ce qu'écrit l'auteur au sujet d'une prière théiste qui aurait été inventée en 321 pour l'armée (p. 70) ; aucun des textes invoqués ne permet d'affirmer à cette date un événement d'aussi grande portée.

H. v. Schönebeck ne connaissait pas encore, lorsqu'il a rédigé son livre, les plus récents travaux de H. Grégoire sur la *Vita Constantini*. Il a seulement occasion de noter en passant que l'auteur de la *Vita*

a connu et correctement interprété les émissions monétaires (p. 65). Quant à la théorie de H. Grégoire, qui tendrait à attribuer à Licinius une partie de l'œuvre de Constantin, H. v. Schönebeck n'y est point favorable ; et il nous paraît avoir entièrement raison, du moins sur le terrain de la politique religieuse.

Un *excursus* est consacré à une enquête sur la religion des préfets de la ville nommés par Constantin ; les païens sont apparemment en majorité. Il aurait été utile de préciser que plusieurs de ces païens sont en réalité des philosophes à tendance syncrétique, très proches, par conséquent, de la conception qui paraît avoir été celle de Constantin pendant une grande partie de son règne.

H. v. Schönebeck annonce une étude sur la fabrication et la diffusion des sarcophages chrétiens. Il reprendra donc en archéologue l'étude du problème auquel il s'est attaché en numismate. Plusieurs des notes, du présent livre intéresseront grandement les archéologues, sur l'apparition du « style de cour » au temps de Maxence, sur la chronologie des sarcophages à frises, sur la date de la *capella graeca* au cimetière de Priscille.

A. PIGANOL.

Comte du Mesnil du Buisson, *Les peintures de la synagogue de Doura-Europos*, Rome, Inst. biblique pontifical, 1939 ; in-4°, 190 p., 61 pl. — L'heureux transfert des peintures de la 2^e synagogue de Doura dans une salle du Musée de Damas (reconstituée avec le dispositif et les dimensions du monument) a renouvelé les recherches d'abord consacrées sur place à cet ensemble précieux ; on sait qu'il est pourvu déjà d'une abondante bibliographie, enrichie chaque jour¹. — L'auteur de ce livre avait participé à la découverte ; il a été aussi un des premiers à faire connaître à Paris, avec M. Rostovtzeff, plusieurs des documents photographiques ; on lui devait certaines publications préparatoires sur la question (cf. *RHR.*, 1935, I, p. 110-117). Ici, il a voulu donner — avec une description minutieuse pour chaque épisode et des comparaisons — la reproduction aussi complète que possible des peintures². Il faut rendre hommage à ce nouvel effort de présentation, en attendant mieux : la synagogue de Doura est un monument crucial dans l'histoire de l'art ; car nous savons sa date précise : elle a été décorée en son deuxième état de 245 à 256 ; mais nous devons souhaiter (et assez tôt) la mise au point américaine, officielle, pour connaître enfin en détail, par des reproductions en couleur, la valeur de l'œuvre et son sens.

Chacune des scènes a été ici décrite, copieusement. — Par delà cette description, mais grâce à elle, c'est le problème de l'attribution des peintures qui passionnera dès maintenant le public et les doctes. Faut-il, comme le suggère M. G. Millet dans une introduction déve-

1. Une intéressante communication de M. A. Grabar à l'Académie des Inscriptions (mars 1941) renouvellera certains aspects du sujet, fort utilement.

2. On n'a encore pas, toutefois, tout l'ensemble. Et les documents ne sont pas toujours reproduits aussi soigneusement qu'on eût voulu. Quand donc verrons-nous donc le détail, en planches définitives ?

loppée du livre¹, rendre responsable la tradition artistique *juive* de cette illustration de l'Ancien Testament, et ainsi se laisser amener au besoin à en rechercher plus haut les origines ? Y a-t-il plus grande part à faire, plutôt, à des influences éclectiques, et même à un assemblage de contributions étrangères dues à des artistes de différente race ? On sait que voyant les documents à Damas, M. Marcel Aubert s'était prononcé en faveur de l'unité de composition, et qu'il a cru reconnaître un atelier unique, le maître travaillant au milieu de ses élèves. Pour M. M. Aubert, d'autre part, il n'y a pas eu de prototype de peinture juive qui ait été suivi ici docilement. On a usé de libre fantaisie, en copiant au besoin des costumes observés sur place : preuve d'originalité locale.

J'avoue qu'ayant pu, à mon tour, bénéficier à Damas, récemment, de l'impression d'ensemble — ce qui n'est pas toujours une joie pure pour les yeux, tant ces fresques sont inhabiles, et, disons-le, quasi enfantines ! — j'ai senti mon jugement incliner aussi vers l'unité de composition. Nous sommes, dans cette deuxième synagogue, invités chez Israël ; mais les Juifs de Doura — qui ne devaient pas avoir de grandes exigences esthétiques — se sont pourvus de peintures grâce à des soins autres que les leurs. Encore une fois, nous retrouvons la main — et les inscriptions, *en grec* (à côté de celles en araméen) !² — d'artistes formés aux leçons, du moins aux routines hellénistiques ; c'est à leur impéritie locale, surtout, qu'on doit l'accent barbare du coloriage, l'excessive frontalité, et la naïveté d'une imagerie tenue à portée populaire. L'incroyable entassement des figures depuis les banquettes du pourtour jusqu'au plafond — inclusivement — est non moins caractéristique. Il s'agissait, avec trente panneaux (de plus de 5 m. parfois en longueur, il est vrai) d'évoquer, non seulement une bonne part de l'Ancien Testament, mais d'autres légendes juives, à l'occasion. Le besoin d'édification pieuse a tout primé, et opprimé. On a recouvert d'images « d'Épinal », dirait-on — avec trois cents personnages — près de quatre cents textes, parfois comme « traduits ».

Même après les plus récents travaux, bien des exégèses restent ici en suspens ; mais parviendra-t-on, d'ailleurs, un jour ou l'autre, à tout élucider ? Très curieuse est la représentation de la résurrection des ossements desséchés, annoncée par Ézéchiël. Que signifient là au juste les figures ailées ? Sont-ce, comme on l'a dit, des âmes individuelles ? Des Psychés³ ? Ou plutôt selon R. Dussaud (*Syria*, 1939, p. 91-92 ; *RHR.*, 120, 1939, p. 219) les Quatre Vents, représentés aussi aux quatre coins du plafond de certaines tombes syriennes ? On

1. Elle précède une *Préface* de l'auteur lui-même, celle-ci d'un ton très personnel.

2. Près d'Aaron, de Salomon, les noms grecs bien posés, très fermement écrits, paraissent avoir été mentionnés par le peintre même (qui est celui des meilleures figures) ; l'araméen est partout d'une facture négligée, placé plus maladroitement et sans doute après achèvement.

3. *Sic*, DU MESNIL DU BUISSON, p. 96-97. Comme M. Sukenik qu'il cite, l'auteur aurait dû être averti par le fait qu'il n'y a que trois corps à terre pour les quatre prétendues « Psychés ».

penchera pour cette explication, conforme — M. R. Dussaud l'a bien montré, *RHR.*, *l. l.*, — au texte d'Ézéchiél mentionnant l'action des *Quatre Vents* dans la réviviscence. Ce qui est assez curieux, c'est que pour la représentation de ces Vents, démons funéraires, en Grèce et ailleurs, l'artiste ait choisi le type des Psychés aux ailes de papillon, qu'on utilisait partout un peu aussi dans les tombes ou sur les sarcophages, en Syrie, en Palestine, jusqu'à même époque.

L'indication suffirait au besoin à attester ce que j'ai appelé la routine hellénistique. Elle n'est pas certes isolée, comme on le verra en consultant, page à page¹, l'inventaire minutieux des allusions et des sujets, tel que l'auteur du livre nous l'apporte. Le paganisme méditerranéen est intimement mêlé à la légende juive². Ch. P.

R. Demangel, *Le quartier des Manges et la Première région de Constantinople*. Paris, de Boccard, 1939 ; gd in-4°, 171 p., 212 fig., XIV pl. — Vaste, et toujours privé de l'exploration sérieuse qu'il attend, le quartier de l'Arsenal maritime (τα Μάγαρα) — sur le versant oriental de l'Acropole de Byzance, aux bords de la Marmara, entre Sainte-Sophie et la pointe du Sérail — ne comprenait pas seulement les locaux militaires qui l'ont fait dénommer depuis Constantin ; il y avait là, notamment, la célèbre église Saint-Georges, le couvent et le palais attenant, l'Haghiasma et le couvent de Saint-Sauveur Philanthropos, le monastère de la Vierge dite Hodigitria. Nous ne connaissons, hélas ! que très peu tout cela encore.

M. R. Demangel, qui avait déjà publié en 1926 un court fascicule sur le *Tumulus* [dit] de *Protésilas* dans la série des *Recherches françaises en Turquie*, avait été chargé, à la demande de l'École française d'Athènes et du général Charpy, de contrôler et publier les fouilles menées à travers toute cette région, hélas ! assez incomplètement, par le corps expéditionnaire français qui occupait la Thrace et Stamboul à la fin des opérations de la précédente guerre. En 1939, il nous a donné, grâce à une subvention de l'Académie, cet exposé provisoire sur les recherches concernant le quartier des Manges ; il insiste lui-même sur le caractère assez rapide du travail exécuté à travers une zone encore incomplètement reconnue et dégagée. Sur plusieurs points, du moins, notre connaissance a progressé utilement, comme on le verra.

1. Il y a heureusement des Index et Tables.

2. M. H. F. PEARSON a publié de son côté à Beyrouth, en 1940, un *Guide de la Synagogue de Doura-Europos*, que le Service des Antiquités de Syrie a fait traduire en français. Cette brochure in-8° de 48 p., avec plans et dessins reconstitutifs, sera fort utile. Elle est très claire et sage. — L'auteur, qui a exécuté lui-même avec beaucoup d'habileté le transfert des peintures, les décrit sommairement. Notons que dans la Vision d'Ézéchiél, il parle lui aussi, p. 39, de quatre *Psychés* (cf. Marcel AUBERT : *Psyché et les Zéphirs*) ; mais il n'accepte pas, dans la scène 10, la présence supposée d'Orphée (que M. Du Mesnil nomme, tout en pensant aussi à David ; il eût peut-être fallu décider : cf. p. 48 sqq., pl. XXIII). En général, M. H. F. Pearson laisse beaucoup plus de points d'interrogation que notre compatriote dans ses exégèses.

L'Église de Saint-Georges fut construite, démolie et reconstruite à plusieurs reprises par Constantin IX Monomaque. D'aucuns disent que Monomaque procédait ainsi pour créer une église qui dépassât en splendeur toutes les autres de Constantinople ; selon certains, l'empereur aurait agi plutôt par désir de se rencontrer par là et plus souvent avec la belle Skléraina : bien entendu, avant qu'il ne l'eût officiellement installée dans le palais, à côté de l'auguste Zoé son épouse.

C'est cette église de Saint-Georges qui, au temps des Croisés, donna son nom au bras de mer voisin. Le palais des Manges daterait de Basile I^{er} le Macédonien. Anne Comnène le désigne sous le nom de « Pentorophon » (palais à cinq étages). C'est là que mourut Alexis I^{er} Comnène et que se déroula, autour de son lit de mort, cette intrigue de palais dont les détails, tels du moins qu'ils sont exposés par Nicéas Choniates, doivent être envisagés sous certaines réserves.

Fortement endommagés lors du siège de 1453, ces divers monuments ne servirent, dans la suite, que pour fournir du matériel : soit au Vieux Sérail — qui fut érigé à proximité, sur le sommet de la colline — soit à d'autres édifices, notamment des mosquées. De telle sorte qu'il n'en resta pierre sur pierre, un jour. Tout, sur cet emplacement fut rasé, et des jardins luxueux y furent aménagés. Le nom même des Manges devait disparaître, ayant fait place au nom plus poétique de Gulhané (la Roseraie).

Le lieu était au vrai à peu près abandonné depuis le XIII^e s., au profit de la région plus abritée des Blachernes. Aussi ne restait-il guère — quand le Général Charpy, conseillé par Th. Macridy, entreprit en 1921-1928 de fouiller là — que des substructions, reconnaissables au pourtour de la muraille maritime, et une « ville de citernes », comme on disait. Parfois éventrées lors de l'établissement de la voie ferrée qui a contourné la pointe du Sérail, ces énormes ruines souterraines ont été relevées aussi diligemment que possible, en raison des lacunes de l'exploration, sur les plans de M. E. Mamboury ici publiés.

La tâche de l'archéologue — lorsqu'il n'est pas un spécialiste du byzantinisme — ne pouvait être que de commenter le plus possible, selon l'ordre topographique, les identifications proposées par l'auteur du *Guide de Constantinople*. L'Arsenal même des Manges n'a pas été fouillé, ce qu'on regrette ; mais la muraille attenante est ici décrite en détail. Puis, il nous est parlé sommairement de Saint-Georges, du Palais des Manges, de l'Haghiasma du Saint-Sauveur, enfin du quartier méridional, où a été exploré un curieux édifice à six absides, dont une vasque plus ancienne à huit conques formait le centre. Ce serait peut-être un Baptistère consacré à l'Hodigitria, selon M. R. Demangel, qui a lui-même dégagé ces fondations.

Dans l'état trop incomplet des fouilles, on ne pouvait que rappeler et utiliser le plus souvent la documentation livresque, non inédite. Seul le complément méthodique de tels travaux apportera un jour, souhaitons-le, sur l'architecture byzantine — et par exemple sur les modalités de construction des grandes voûtes utilisées à travers ce quartier, et qui eussent mérité étude — les compléments nécessaires.

M. R. Demangel s'est borné à cataloguer, à la fin, les objets recueillis par lui et nos troupes : inscriptions, sculptures, céramiques ; dans un second appendice, il donne une étude plus poussée sur le bas-relief de l'« Orante » de Gulhané : on se reportera à son article du *BCH.*, concernant déjà ce beau document (62, 1938, p. 433-438) : en cette étude, R. D. a défini le « miracle » auquel donnait lieu cette icône aux mains percées, lointaine héritière des vieilles divinités magiques « aux eaux jaillissantes » que l'on connaît déjà à Mari en Asie.

Ch. P.

Stephen Mc Kenna, *Paganism and pagan survivals in Spain up to the fall of the Visigothic Kingdom*. The Catholic University of America. Studies in medieval history, new series, vol. I. The Catholic University of America, Washington, 1938 ; in-8°, ix-165 p. — Ce petit livre est un nouvel exemple de ces honnêtes mémoires, rédigés surtout en vue de l'obtention d'un diplôme, et qui relèvent plus de la compilation intéressée que de l'érudition originale.

Dans le tableau de la religion ibérique (p. 4-11), l'information laisse beaucoup à désirer. L'auteur s'est contenté de consulter les travaux de Leite de Vasconcellos, *Religiões da Lusitania* et le tome III de J. Toutain, *Les Cultes païens dans l'Empire romain*. Il ignore les importantes découvertes faites dans les sanctuaires de l'âge du Fer, à Castellar de Santisteban, Despeñaperros, La Luz, La Serreta de Alcoy, lieux-saints pour la plupart encore fréquentés des fidèles à l'époque romaine. Il n'était donc pas autorisé à écrire que, dans l'Espagne méridionale, les vieux lieux de culte indigènes étaient désertés sous l'Empire. Dans les pages qui traitent des origines du christianisme en Espagne, on s'étonne de ne trouver aucune mention des rapports avec les chrétientés africaines, rapports connus non seulement par les textes, mais encore par les découvertes archéologiques. Enfin, le volume apparaît trop souvent comme un catalogue de faits et de renseignements. L'auteur n'a pas eu la curiosité de jeter un coup d'œil sur les survivances païennes qui se retrouvent hors de la Péninsule ibérique. Il eût été pourtant intéressant de rechercher ce qu'il y avait de commun ou d'original dans les coutumes étudiées.

R. L.

Georges Dumézil, *Mythes et dieux des Germains. Essai d'interprétation comparative*. Paris, E. Leroux, 1939 ; in-8°, xvi-157 p. — Le présent volume inaugure une collection nouvelle, *Mythes et Religions*, dirigée par P.-L. Couchoud. L'auteur, à la fois linguiste et historien, a voulu, dès les premières lignes de la Préface, nous mettre au courant de ses intentions. « Ce petit livre », écrit-il à la page vii, « n'est pas d'un germaniste, mais d'un comparatiste. Il n'est pas non plus le bilan des données actuellement acquises sur les anciennes mythologies des Germains, mais un essai pour situer ces mythologies par rapport à ce qu'on entrevoit des conceptions et des représentations religieuses des Indo-Européens ». La comparaison des mythologies des Germains avec celles des Indo-Iraniens et des Italo-Celtes permet ici, en effet, de reconstituer dans ses grandes lignes, sous forme de petites mono-

graphies, les mythes de la souveraineté magique (ch. II, III, IV), de la force militaire et des conquêtes (ch. V, VI, VII), de la vitalité, de la fécondité, de la richesse (ch. VIII, IX, X).

En Germanie, il n'y a eu pas de caste sacerdotale, comparable à celle des brahmanes ou des druides. Les Germains ont également perdu bien des mythes et des rites indo-européens. Cependant, ce qui, chez eux, a donné naissance à une sorte de Réforme préhistorique, n'a pas été suffisant pour être radical, au point d'empêcher de reconnaître d'importants détails évoquant des faits latins ou celtiques. Par rapport au monde indo-iranien, les rapprochements établis entre Varuna et Odhin, Indra et Thörr, sont particulièrement intéressants. Festins, guerriers-fauves, accumulation de richesses permettant au roi d'attacher à sa fortune un nombre toujours plus grand de guerriers, sont des faits qui se retrouvent également dans le monde des Indo-Iraniens.

R. L.

Geneviève L. Micheli, *L'enluminure du haut Moyen Age et les influences irlandaises. Histoire d'une influence*, 1939. Bruxelles, Édit. de la connaissance, in-4°, xiv + 232 p. ; 1 frontispice et 280 fig. (sur pl., à la fin). — Ce volume, touffu, richement documenté, représente un gros travail, qui, composé pour une thèse en Sorbonne, mérite de retenir l'attention, même si l'on est frappé à première vue de certains défauts juvéniles de l'exécution.

Le domaine étudié, que les planches luxueuses nous restituent bien, est celui d'une calligraphie de rêve ; on croirait entrer là en quelque palais des mille et une initiales ! Mlle G. L. M. nous avait préparés ici à nous y complaire, en étudiant un jour déjà, pour cette *Revue*, les manuscrits irlandais décorés de Saint-Gall et de Reichenau (1936, I, p. 189 sqq.). Mais le sous-titre du livre, cette fois (*Histoire d'une influence*), pouvait avoir ses dangers ; au vrai, le *primat* irlandais postulé — et l'« histoire » même qu'on se proposait spécialement de nous faire suivre — n'apparaissent pas toujours très distinctement. Selon la proposition hardie de l'auteur, l'art ornemental carolingien, et en partie l'art roman, seraient sortis eux-mêmes de l'art irlandais, par l'intermédiaire des enlumineurs de manuscrits. Il fallait, ainsi, nous montrer pas à pas comment l'action de l'Irlande a propagé certaines formes de décor. — Elle aurait établi, nous dit-on en principe, des « rapports neufs » entre le texte et la calligraphie décorative : les initiales géantes et l'encadrement (p. 10), les feuillets décorés insérés au début de chaque manuscrit (p. 11) ou de chaque évangile. — C'est elle qui a fait aussi, paraît-il, préférer le décor abstrait. Mais Mlle M. reconnaît, p. 7, que c'est là un caractère *international* du décor du VIII^e s. Et p. 8, Mlle G. L. M. se défend de revenir sur le détail de l'ornementation, se contentant d'alléguer les travaux de Romilly Allen et de Mlle F. Henry, dont elle ne nous a pas même redit les points de vue respectifs. — Parmi les ornements dignes d'étude, sont appréciés (p. 8) la spirale, et aussi les entrelacs et les lignes à crochet qui appartiennent au « répertoire presque universel » de la tresse ; en outre, les thèmes zoomorphiques « plus

profondément marqués par le sceau de l'ornemaniste irlandais ». Voyons donc ici comment à travers ces documents, la démonstration annoncée a pu être conduite.

Le plan d'étude vise à se développer d'abord géographiquement. P. ex., I traite ainsi de la miniature au pays des Scotti (dans le livre de culte) ; le second livre, des manuscrits importés (enlumineurs scots dans les monastères continentaux) ; mais le III^e livre a été intitulé simplement et de façon un peu inattendue « pénétration » ; le livre IV traite de la « seconde vague d'influence » dans le N.-E. de la Gaule ; le livre V des survivances des traditions insulaires dans la miniature romane. On a abandonné en cours de route la géographie pour l'esthétique ! — Observons combien une carte aurait été d'abord nécessaire. On eût eu profit à y délimiter exactement la Northumbrie, la Mercie, le Kent. Cela eût permis de situer Bobbio, Saint-Gall, etc., pour le lecteur profane. L'évangélaire de Lichfield provient-il bien du Pays de Galles ? Non, de Mercie. — Il eût été bon de le faire remarquer, au passage, et que Iona s'appelait aussi Hy, et que le Bangor d'Irlande n'est pas à confondre avec celui du Pays de Galles. — Il semble, lorsqu'on plonge dans tant de discussions — qui ne sont pas toujours d'un relief impeccable, ni d'une éblouissante clarté — qu'on doive parfois regretter, enfin, le manque de certaines précisions historiques ; n'est-il pas surprenant p. ex. pour un non spécialiste que, p. 85, des manuscrits de 816 soient dits « pré-carolingiens » ? P. 37, l. 3, p. 182, quand faut-il donc situer les grandes invasions ?

L'embarras du plan n'a pas permis de définir assez nettement les limites du travail, car on oscille trop sur la route, avant de passer en définitive de la géographie historique à l'esthétique, où l'émotion remplace si aisément la preuve¹ !

Il se peut donc qu'on doive continuer à s'interroger un jour sur la légitimité de la thèse même, qui visait à faire à l'*influence* (définition, p. 183) de l'art irlandais une place si privilégiée. L'effort de l'enluminure ne se serait-il pas développé au contraire quasi parallèlement chez les divers peuples, en subissant plus ou moins l'influence du goût local ? Certes, on constate ici que nous n'avons, au total, pas un seul signataire d'enluminures *irlandais* qui soit connu, *ni à Luxeuil* (cf. ci-après), ni ailleurs. Il paraît hardi ainsi d'avoir voulu attribuer à cette seule production, qui elle-même sans doute a été influencée du dehors, une action si primordiale. Tout cela ne reposerait-il pas sur des confusions² ? P. 13, Mlle M. s'attache à définir la miniature irlandaise en la distinguant de l'hiberno-northumbienne. Mais l'origine de l'Évangile de Durrow (VII^e s.) peut être contestée ; l'art de Northumbrie est qualifié ici tour à tour, p. 16, d'irlandais et méditerranéen, p. 26, de purement irlandais ! Mêmes incertitudes pour les évangélaire de Lindisfarne,

1. « Raffinement exquis », « admirable virtuosité d'exécution » sont des appréciations ici trop courantes.

2. Il est vrai que, p. 181, Mlle G. L. M. invoque les lois d'une science nouvelle et attrayante, la *génétiq*ue, qui doit prendre place à côté de l'histoire. Nul doute que cette *génétiq*ue ne nous réserve des miracles.

ou de Lichfield, pour le codex de Saint-Gall. Pourquoi mettre par exemple l'évangélaire de Durham parmi les northumbriens (p. 22, n. 4), s'il est irlandais ? A propos du *Corpus Christi* 197 à Cambridge (p. 23, n. 2), il nous est dit qu'il aurait figuré dans la Bibliothèque de Saint Augustin à Cantorbéry. Si c'est là l'Augustin du VII^e s. qui a quitté Rome en 596 pour fonder Cantorbéry¹ et mourir en 605, ce livre serait antérieur à celui de Durrow ; et il serait assez curieux de vouloir rapporter à l'influence irlandaise un document qui aurait appartenu au rival des Irlandais dans l'évangélisation anglo-saxonne ! L'évangélaire de Saint-Willibrod (VIII^e s.) est dit, p. 44, venir sans doute de Northumbrie ; mais son texte (p. 22, n. 4) a copié un manuscrit napolitain, et il a appartenu à l'Abbaye d'Echternach. C'est le plus connu, celui dont les quatre « Incipit » d'évangile ont été le plus reproduits. Or l'*Imago hominis* (fig. 24) ne présente guère de caractère spécifiquement irlandais. Car cet homme-palmette est connu au moins depuis le IV^e s. avant J.-C. ; il pourrait avoir été d'origine copte ou syrienne, méditerranéenne en tout cas, et du Levant ! — On ne voit pas bien pourquoi les manuscrits dits « composites » ont été jugés par Mlle G. L. M. dignes de former une catégorie à part : que ce soit l'élément celte qui influence le méditerranéen, ou à l'inverse, les résultats sont partout comparables.

Au total, et dès ce point du livre, on doute déjà que l'Irlande ait pu être, si réellement, *source* ; la question du manuscrit irlandais *princeps*, qu'il faudrait en ce cas signaler, et faire concevoir comme doté lui-même d'une force d'influence, est restée sans réponse ; il semble que l'auteur ait distingué, autant qu'on peut voir, deux styles : celui de l'évangélaire de Durrow, qui serait plus proprement irlandais, celui des évangéliaires de Lindisfarne, où l'enluminure serait marquée d'un accent northumbrien (il est parlé p. 17, d'un style hiberno-northumbrien). Mais on ne sait trop que penser du style *irlandais* lui-même, quand on a dû constater ici que la datation du livre de Durrow (p. 14) n'est justifiée par aucun argument historique, et que la version du manuscrit est northumbrienne ; que le décor — apparenté, nous dit-on, p. 22, à celui du *Corpus Christi* de Cambridge ! — ne présente dans les reproductions (fig. 2, 23, 45), comme élément d'unité, que le traitement en général assez lourd des motifs. Le caractère exceptionnel de l'œuvre n'est pas fait pour diminuer les réserves. Car on nous dit aussi qu'elle est apparue « brusquement » (p. 15), et qu'elle était « sans commune mesure avec les textes enluminés que les scribes irlandais avaient peut-être entre les mains ». — Or, on connaît maintenant par les décorations de la Tombe royale de Sutton Hoo — peut-être celle du roi Redwaldt qui mourut vers 624-625 — certaines sources de l'enluminure proprement irlandaise (cf. en dernier lieu, *Rev. archéol.*, 1941, I, p. 46 sqq.) ; et le rapprochement a été fait, des entrelacs des orfèvreries de la tombe royale — p. ex. des triscèles et volutes d'un grand vase de bronze — avec la « grammaire

1. Seul mentionné par l'Index et p. 5.

décorative » des manuscrits de Durrow et de Lindisfarne. Mais le trésor de Sutton Hoo atteste aussi d'étonnants contacts prouvés, notons-le, avec la *Méditerranée et Byzance*. Nous revenons toujours à l'Orient, ainsi !

Ce n'est pas tout. Mgr Duchesne¹ avait signalé que le célèbre antiphonaire de Bobbio (vii^e s.), actuellement à l'Ambrosienne, avait été apporté du Bangor d'Irlande. Il est à peine décoré de petites majuscules (Mlle Micheli, *l. l.*, p. 42, n. 7). S'il est contemporain du livre de Durrow, on pourrait conclure à une stricte localisation du « style irlandais ». C'est de Bangor que part en 591 Colomban pour venir en Bourgogne où il fondera Luxeuil. Il est étonnant de voir reconnue sans commentaire, p. 77, l'absence de toute trace à Luxeuil de la prétendue influence irlandaise ; cela aurait pu être un bon avertissement, d'autant qu'à propos de Bobbio, autre fondation de Colomban, l'auteur est réduite à être très rapide, p. 42 ; elle ne répond que faiblement à l'opinion de Clapham qui considérait le décor de Luxeuil comme de type irlandais *avant l'influence exercée par la Northumbrie*. La phrase où il nous sera dit être « plus historique » (?) de voir là l'expression d'un art continental, pleinement constitué dès le milieu du vii^e s., alors que la miniature celte n'était qu'en formation », est pleine de contradictions. Pourquoi plus *historique* ? Et si la miniature celte n'était qu'en formation au milieu du vii^e s., comment a-t-elle pu produire cette œuvre achevée, capitale, « *étonnante* », et datée du vii^e s., qu'est l'évangélaire de Durrow ? Il eût valu la peine de combattre l'opinion de Clapham d'arguments plus probants. Car les évangélistes de Lichfield et de Lindisfarne montrent, dans les reproductions présentées, une beauté de décor personnelle, et vigoureuse. Or ils sont northumbriens. — Sans doute, Lindisfarne a été originairement une fondation irlandaise, mais cela date de 635, et il est difficile d'imaginer qu'au viii^e s., l'élément irlandais se soit tant maintenu sur place. C'eût été à prouver, en tout cas. A la différence d'Iona, citadelle du particularisme irlandais, Lindisfarne semble par sa situation géographique sur la Mer du Nord ouverte à toutes les influences, même destructives, puisque les Scandinaves, hélas ! la ruineront la première en 795. Il ne faut pas oublier non plus (cf. p. 5-6) la retraite forcée de l'abbé de Lindisfarne, Colman, tenant de la cause irlandaise, vers Iona, après le concile de Whitby. Ses moines partent avec lui ; une réaction anglo-saxonne a bien dû suivre. Affirmer qu'à ce moment l'influence irlandaise a pénétré profondément en Northumbrie (*sic*, p. 6) est en contradiction avec les faits. Pour ne s'en tenir qu'à l'histoire de l'enluminure, et à ce livre, c'est Mlle G. L. M. elle-même qui remarque, p. 18, n. 2, qu'« un modèle commun aurait été copié par le peintre de Lindisfarne, et celui de Jarrow ou de Wearmouth ». C'est assez faire supposer l'entrée de Lindisfarne dans le rayonnement de ce Benedict Biscop (p. 6) qui fut en relations suivies avec Rome,

1. *Hist. anc. de l'Eglise*, VI, p. 541, à propos du monastère de Bangor ; cf. n. 3 fondé par Congill, maître de Columban.

séjourna deux ans à Cantorbéry, puis retourna en Northumbrie où il fit construire des églises *more Romanorum*. Il fit exécuter trois copies d'un manuscrit *romain* des Pandectes qu'il avait apporté tout exprès. L'une des copies, destinée au pape, serait le Codex Amiatinus, dont une miniature a son pendant dans l'Évangélaire de Lindisfarne. Comment supposer un tel emprunt, sans rapports *d'échange*? La vieille aventure, si connue, de Colomban et de Fumian¹ prouve assez que, comme la fourmi, l'Irlandais n'est pas prêteur. De plus, on voit certain Théodore, moine grec, *né à Tarse*, nommé par le pape au siège de Cantorbéry, intervenir après la mort rapide des deux successeurs de Colman à l'Abbaye de Lindisfarne, *pour éloigner l'Irlandais Ceadda*². On est alors à la fin du VII^e s., et l'on peut se demander si le renouveau de l'enluminure northumbrienne ne serait pas lié plus ou moins à l'action de Théodore et de son second, Hadrien, le moine lettré organisateur de Cantorbéry. Par Rome, tous deux venaient de l'Orient.

Quant aux autres mss. considérés comme irlandais, il y aurait eu des distinctions à faire. Le codex de Saint-Gall est peut-être occidental. L'évangélaire de Durham vient à la suite. Il pourrait provenir de Jarrow ou de Wearmouth, où l'influence de Biscop s'est affirmée. Il est apparenté au Livre de Durrow et au *Corpus Christi* de Cambridge. A celui-ci se rattache, à son tour, celui de Willibrod. D'où l'importance du groupe Durrow, le plus compact et serré. On le proclame ici « irlandais ». Il faudrait, avant, s'assurer s'il n'est pas lié au rayonnement de Cantorbéry, et dans l'influence méditerranéenne (copte, p. ex.). — Le groupe Lindisfarne-Lichfield, dans lequel il n'est pas certain que le meneur de jeu soit Lindisfarne, est northumbrien et sans doute anglo-saxon, via Biscop-Théodore.

On voit la complexité de tels problèmes, et les doutes qui peuvent assaillir encore l'esprit du lecteur. Pour les résoudre ou les réduire, il eût convenu de s'appuyer plus étroitement sur une expertise rigoureuse. On est un peu déçu de trouver ici et là tant de qualificatifs enthousiastes, mais si peu de renseignements sur l'aspect intrinsèque des mss. : calligraphie, parchemin, encre. L'aide d'un chartiste paléographe de métier eût été bienvenue et secourable³. Même L. Delisle s'est fait critiquer, pour insuffisance à ce sujet, en raison du caractère de ses études sur les scribes et décorateurs de l'Abbaye de Saint-Amand⁴. Quels ont été ici les moyens de datation et d'attribution choisis? Décor, ou écriture? Tantôt l'un, tantôt l'autre, peut-on croire. Puisque Mlle G. L. M. a manié elle-même les documents, on eût aimé recevoir d'elle un témoignage humain et direct, de la vue ; des diffé-

1. DUCHESNE, *Hist. Eglise*, VI, p. 595 et 605.

2. Cf. DUCHESNE, *l. l.*, p. 622, avec d'amusants détails.

3. Mlle G. L. M. était-elle bien armée elle-même pour cette critique interne? On est un peu alarmé de la voir citer p. 42, n. 7, le *Columella de re rustica*. L'erreur reparait, telle, une autre fois. N'aurait-on pas bien reconnu le célèbre traité agricole? — P. 95, on s'alarme aussi du « Lucatus » Orestes (Lucanus). Un copieux erratum a été distribué, dactylographié. On y pourrait encore ajouter beaucoup.

4. Cf. p. ex., les études de Boutemy, p. ex. (Soc. Ét. latines, 13 mai 1939).

rences presque imperceptibles font souvent le « tour de main », comme le dit justement Lowe, dans son étude sur les manuscrits de la Bibliothèque de Lyon. On est un peu déçu ici d'une foule de descriptions si monotones et ronronnantes, quoique passionnées, qui n'apprennent pas grand'chose¹. Que vaut pour nous le propos sur l'illustration du psautier de Corbie, qui se serait montré, comme on dit, « singulièrement novateur » (p. 86) ? La moindre nouveauté qui eût été montrée du doigt serait plus instructive. De telles études exigeraient une absolue précision des termes, sans verbalisme oratoire².

Au total, le livre ne tient peut-être pas la promesse du titre. Avant d'étudier des *influences* — ce qui n'est pas facile —, il eût fallu définir le style qui peut les propager : à plus forte raison quand ce style a bien des chances d'avoir été *composite*³, d'où vient qu'il rend en certains cas ce qu'on lui a prêté ! C'est le cas, n'en doutons guère, du style irlandais, réceptacle autant que source : les éléments *d'emprunt* ont pu agir, directement ou non, sur le décor influencé. — Il eût donc été sage de tout classer d'abord et analyser⁴. Nous apprenons avec intérêt et espoir, p. 8, n. 1, qu'il y a des éléments celtiques dans le style vecteur ici étudié. Mais lesquels ? C'est peu de nous dire (*ibid.*) qu'on aimerait à nous fixer sur le sens donné à ce mot, et que d'ailleurs, il est « le plus large » ; car si l'on ajoute qu'on l'assimile ainsi « dans une certaine mesure » à l'irlandais, nous voici retournés, tout juste, à notre point de départ. D'autre part, imaginer l'Irlande peuplée une fois pour toute, de gens tranquilles respirant la paix au bout du monde — et vouloir expliquer l'art irlandais ainsi ! — est bien spécieux, bien peu géographique. L'Irlande aurait ignoré (p. 7) les « ruptures brusques » à la suite de la conquête romaine, des invasions ? Qui le croira tout à fait ? Mieux eût valu moins user d'isolationisme, et chercher à replacer l'Irlande elle-même dans le monde médiéval ; cela eût détourné de croire au peu d'originalité de la Rhénanie, de Saint-Gall, de la Bourgogne, qui apparaissent presque ici sans personnalité, attendant docilement la propagande irlandaise.

1. L'auteur abuse du mot « singulier ». P. 12 : une spire sur un Christ « va se perdre dans de singuliers replis » ; p. 22, il y a un aigle « campé en pleine page avec une singulière autorité ». — Il est vrai qu'il y a aussi trop de « furieuses mêlées » (p. 183), d'étreintes (p. 21), d'étreintes (p. 79, p. 147, p. 163, p. 167, p. 174), et partout du prodige et du prodigieux en quantité : p. 22, un « prodigieux lion bondissant » (mais non, c'est la règle !). Les étonnements, même pour les monstres (p. 65) abondent, ainsi que la monumentalité, les élans, etc. — Il y a plus grave : c'est qu'on nous dise, p. 88, qu'Arno le successeur de Virgilius en 785 a été *éduqué* à Saint-Amand ; p. 89, qu'on pourrait allonger la liste des mss. *issus dans les ateliers* du Nord, etc.

2. Etreindre, *stringere*, ne signifie-t-il pas serrer étroitement ? On nous parle souvent d'étreintes (ci-dessus, n. 1). Or dans la plupart des cas, il y a une marge spacieuse entre l'entrelac et le tracé de la majuscule, à laquelle ne manque pas ainsi, certes, l'espace vital.

3. Il eût fallu préciser, p. 8 : les composantes énumérées sont celles en général des arts dits barbares (saxons, sibériens, etc.).

4. On se reportera encore avec intérêt à LECOY DE LA MARCHE, *Les Manuscrits et la miniature* ; cf. p. ex. p. 285, pour une initiale byzantine du x^e s., tirée du mss. grec 654 de la Bibl. Nationale.

On trouve parfois, au vrai, quelques allusions à l'Orient, de page en page¹, et parfois Mlle G. L. M. a semblé imputer à l'apport étranger l'entrelac-animal. Mais pourquoi ces apports — qui traversent la France avant de parvenir en Angleterre — n'auraient-ils pas eux-mêmes agi plus directement au passage ? A deux reprises, sous Colomban et sous Alcuin, la France médiévale a absorbé un élément Scot ; mais elle a rapidement rejeté Colomban ; Alcuin, plus insinuant et littéraire, n'a pourtant pas été le seul lettré, jadis, à la cour de Charlemagne², où son influence religieuse resta secondaire. — Au contraire, Augustin envoyé par le pape à Cantorbéry n'a-t-il pas été honoré à Lyon ? Mais lorsqu'au VIII^e s. (747), les deux fils de Charles Martel appelèrent le moine Anglais Winfried, dit Boniface, pour discipliner l'Eglise franque, ce fut un bel échec : le légat du pape dut aller plutôt évangéliser la Germanie : il se retira à Mayence en 749, remplacé par l'évêque de Metz dans son rôle en France (sous Pépin le Bref, en 755) ! L'évêque de Metz commença d'ailleurs par réintroduire des clercs de Rome. Or, une suite d'influences s'oriente par là. Vers 760, Paul I envoie les textes et les chants de l'office divin. Puis c'est le voyage de Remedius de Rouen à Rome, pour ramener le sous-maître de la *Schola Cantorum* papale. Remedius, rentré, expédie des moines neustriens à l'école du Latran. — On multiplierait ces faits. Charlemagne a été soumis à l'influence romaine, plus qu'à toute autre. Est-il sûr, ainsi, que la Renaissance carolingienne de la miniature doive autant qu'on nous prône à l'influence irlandaise ? Il pourra bien y avoir dans cette affaire d'appréciation et de dosage, des retours de flamme, et des changements de mode³.

Quant à chercher une influence irlandaise, déterminante à travers les mss., jusque dans la sculpture, à l'aide des études de Mlle F. Henry, c'est une entreprise qui appelle aussi bien des réserves. Certains rapprochements tentés pourront paraître contestables, comme celui entre le trumeau de Souillac (fig. 278) et l'évangélaire de Limoges⁴. — Plus douteuse encore l'évocation (p. 173, n. 3) du pilastre (et non « pilier ») de Saint-Martin d'Ainay : influencé par le décor des coffrets, il n'a rien qui soit irlandais, spécifiquement. — Au contraire, d'autres parentés, sinon une influence, auraient pu être mises en valeur. Elles vont vers l'Est : analogies et tendances⁵ ! Non seulement pour les spirales,

1. P. ex. p. 10, 11, 12, 79, 85, 181-182.

2. On peut citer Pierre de Pise, Paulin d'Aquilée, Paul Warnerfied, Théodulfe d'Orléans, Claude de Turin, et aussi Leidrade, d'origine bavarroise, qui devint archevêque de Lyon.

3. LECOY DE LA MARCHE, *l. l.*, p. 136-137, montrait l'élément romain dans les lettres formées d'animaux au VII^e s., et rapprochait les monuments gallo-romains. Cf. aussi, A. BLANCHET, *Rev. archéol.*, 1937, I, p. 96, à propos des influences celtiques sur le reliquaire de Coire, contestant G. L. MICHELI, *Rev. archéol.*, 1936, I, p. 69, fig. 8 : les ornements de Coire évoquent les *cornucopiæ* latines, le carnyx gaulois et les monnaies romaines.

4. Il eût fallu rappeler que l'hypothèse vient de M. E. Mâle (cf. p. 173). Elle n'est ni nouvelle, ni sûre.

5. Mais pas seulement vers l'Est, d'ailleurs. Pour le Nicaragua, cf. H. CHATELAIN-JUDGE, *Gaz. B.-Arts*, avril 1939, p. 239-241 (fig. 6-8).

qui se retrouvent jusqu'au Japon (les animaux-spirales ou entrelacs à Bornéo) ; notons les animaux au cou entrelacé, connus dans la Mésopotamie et l'Égypte primitives (palette de Nar-Mer). Et puisque c'est la première antiquité méditerranéenne (on multiplierait les rapprochements) qui se découvre, lui a-t-on bien fait toute sa place ? D'autres érudits ont pu étudier les influences de l'antique sur les images des Évangélistes dans l'évangélaire d'Othon III¹. N'est-ce pas Mlle F. Henry qui écrivait : « Notre monde occidental tire en dernière analyse toutes ses formes décoratives du grand centre de l'Orient méditerranéen et mésopotamien. De quelque manière qu'il les abrège, les déforme ou les recompose, tous les motifs fondamentaux de sa décoration remontent à quelque ancêtre égyptien ou chaldéen². » — Voilà être sage. Et à ce qui est appelé ici, de trop indulgente façon (p. 103), le « génie imaginaire mérovingien », n'opposerait-on pas ce que note avec tant de mesure Mlle Fr. Henry, *l. l.*, des hésitations, des tâtonnements dont a témoigné l'apprentissage occidental ? Il n'y a pas eu qu'un mirage *oriental*. N'exagère-t-on pas parfois la part de l'Occident ? Maintes découvertes récentes, de Qasr-el-Heir à Sutton Hoo, le montreront un jour ou l'autre, de plus en plus clairement.

L'ouvrage de Mlle G. Micheli est un admirable recueil de documents ; il eût été impossible à produire aujourd'hui. Félicitons-nous du moins qu'une œuvre si luxueuse ait pu paraître avant les catastrophes de la guerre ; les interprétations adéquates n'auraient pas été possibles sans le bénéfice de cet apport³. M.-Th. PICARD-SCHMITTER.

Édouard Salin, *Rhin et Orient. Le Haut Moyen âge en Lorraine, d'après le mobilier funéraire. Trois campagnes de fouilles et de laboratoire*. Préface de M. **Albert Grenier**. Paris, P. Geuthner, 1939 ; in-4°, 335 p., XLIV pl., 31 fig. et 1 carte. — Ce titre est tout un programme que l'auteur, l'un des meilleurs connaisseurs de nos antiquités mérovingiennes, expose page 22. Les lecteurs de la *Revue archéologique* (1922, I, p. 186-188 ; 1939, I, p. 159 ; 1940, 2, p. 80) n'ont pas oublié tout ce qu'apportent de nouveau, comme méthode et comme idées, les recherches de M. Éd. Salin sur le terrain et au laboratoire. Si quelques-unes des hypothèses développées dans certaines de ces pages prêtent à de justes et utiles réactions, on souscrira pleinement au jugement liminaire, que porte Albert Grenier, sur ce volume, qui n'est pas seulement un beau livre, mais un remarquable ouvrage d'archéologie (p. 5).

La Lorraine, bien que n'ayant pas été l'objet de fouilles systéma-

1. *Gaz. B.-Arts*, mars 1939, p. 131-152.

2. *La Sculpt. irlandaise. Le décor curviligne*, p. 28.

3. Les renvois sont, hélas ! difficiles à repérer, et dans les planches il n'y a pas d'échelle indiquée, ce qui eût été bien nécessaire. Le frontispice annoncé p. 12 (Saint-Gall, 51, folio 266) n'est pas perdu, comme on pourrait craindre : il a été seulement décalé à la fin ; c'est donc, dirait-on, un « tête à queue irlandais » ! La figure 253, posée à l'envers, aurait voulu être regardée à l'endroit.

liques pour cette période, compte cependant 416 localités au voisinage desquelles ont été retrouvées les traces de sépultures du Haut Moyen âge, réparties ainsi par département : 120 en Meurthe-et-Moselle, 112 dans la Meuse, 113 en Moselle. Un rapide examen de la carte montre — comme il est naturel — l'échelonnement d'un grand nombre de cimetières au long des voies naturelles d'invasion : vallées de la Moselle, de la Meuse, de la Seulle, de la Chiers, de l'Othain, de l'Ornain et de la Saulx, orientées Sud-Est-Nord-Est ou Sud-Nord. A ces zones de peuplement, disposées suivant des méridiens, correspondent d'autres régions réparties approximativement suivant des parallèles, entre Longwy et Stenay, de Verdun à Clermont-en-Argonne, aux environs de Château-Salins, au confluent de la Meurthe et de la Moselle, entre Épinal et Grand. En règle générale, les tombes sont creusées au flanc et vers le sommet d'un coteau calcaire, plus rarement dans les alluvions voisines du lit d'un cours d'eau. Dans les cimetières les plus anciens, elles sont nettement séparées et disposées par rangées (*Reihengräber*). Elles correspondent à un moment où prédomine l'élément germanique. L'ordre dispersé apparaît ensuite. Les cercueils de bois sont rarement utilisés ; mais, dans quelques cimetières, les sarcophages de pierre, emprunt à une coutume funéraire gallo-romaine, sont assez nombreux. La présence des armes dans les tombes diminue à mesure qu'on avance dans le temps, alors que persiste la coutume d'ensevelir les morts avec leurs parures, qui occupent une place essentielle dans le mobilier funéraire : fibules, bijoux cloisonnés, agrafes, boucles-plaques de ceintures, plus rarement fermoirs d'aumônières. A partir du ^{vii}^e siècle, le décor s'alourdit et se charge de gros cabochons et, dans le même temps apparaissent les fibules estampées, imitées des monnaies antiques. On remarque encore que les colliers de grains d'ambre, de perles de verre, de pâtes tendres et de porcelaine ont été recueillis en plus grand nombre dans les cimetières les plus voisins de la vallée du Rhin. En Lorraine, les plaques-boucles en bronze, à décor emprunté à l'Écriture Sainte, ou bien ornées du cheval ou du griffon, sont particulièrement rares. Par contre, les plaques-boucles classiques en fer, avec ou sans cabochons, abondent. Elles sont fréquemment recouvertes d'incrustations d'argent, de laiton ou d'or, quelquefois même d'une plaque d'argent. Le décor est généralement moins riche qu'en pays burgonde ; il reste géométrique, damiers, entrelacs enlaçant parfois une tête de dragon. La céramique est pauvre, et la vaisselle de métal reste rare. La buire de Lavoye est une exception dans les mobiliers funéraires. Il n'en est pas de même pour la verrerie dont les exemplaires devaient être plus nombreux que les vitrines des musées ou les comptes rendus des fouilles ne tendent à l'indiquer. Dans un cimetière, comme celui de Villey-Saint-Étienne, les vases en verre sont nombreux et variés.

Sion, Villey-Saint-Étienne, et Trémont, trois cimetières, fouillés par M. Éd. Salin, permettent de reconstituer trois étapes et trois modalités de l'occupation germanique en Lorraine.

La précision, avec laquelle ont été conduites ces trois fouilles, eut pour résultat de mettre pleinement en lumière un certain nombre

d'observations très nouvelles (p. 303-304), relatives aux coutumes funéraires de Lorraine pendant le Haut Moyen âge, et qui semblent devoir être particulières à cette époque. Si le rite de l'inhumation, déjà utilisé avant les Invasions, persiste, il subit cependant des modifications importantes. On constate, en effet, le retour de coutumes abolies avec la domination romaine, mais fréquentes à l'époque de La Tène : apports dans les fosses de déblais chargés d'humus, mêlés de charbons et de débris divers ; dépôts de mottes de gazon au contact des corps. Les tombes sont orientées face au soleil levant (v^e-vi^e siècles), puis cette règle tend à devenir de plus en plus irrégulière aux siècles suivants. Il paraît bien, aussi, qu'une orientation différente ait été choisie pour distinguer, dans les cimetières, les tombes des Gallo-Romains de celles des Germains. Quelle que soit l'explication proposée, purification de la fosse, réminiscence du culte solaire, il n'en reste pas moins que ces fouilles ont fait connaître un certain nombre de coutumes funéraires d'ordre spécifiquement germanique : feux rituels allumés tantôt dans les fosses avant d'y déposer le corps, tantôt sur les corps eux-mêmes, tantôt au voisinage des fosses ; décapitation, vraisemblablement *post mortem*, d'adolescents de l'un et l'autre sexe ; emploi de la tombe individuelle, partout où dominent les Germains ; emploi au contraire de sépultures accolées dans une même fosse, peut-être familiale, là où persiste l'influence gallo-romaine. Le passage, dans un même cimetière, de sépultures isolées aux tombes isolées doit être considéré comme un témoignage de la fusion progressive entre les deux groupes de population. Enfin, on constate que, près des morts, inhumés avec leurs vêtements, équipements et objets de parures, ont été déposées des matières organiques qui ne peuvent être considérées comme ayant le caractère d'offrandes alimentaires. Ce sont des pattes d'animaux (castor ou oiseaux), des restes de petits rongeurs, du sang contenu dans des récipients. On a recueilli également des silex, des poteries ayant reçu l'eau sacrée. Tous ces dépôts ont une signification rituelle ou prophylactique et témoignent d'une régression sensible du christianisme dans les campagnes lorraines lors des Invasions. L'examen du mobilier funéraire conduit à de semblables conclusions. Éd. Salin signale la multiplication, sur les objets d'équipement et de parures, des emblèmes solaires (cercles oculés, ruban équatorial, entrelacs quadrilobés, triskèles, croix gammée) et des figurations se rapportant au soleil (protomes soudés de monstres regardant en arrière, monstres à pose rétrospective entiers, cheval et oiseau associé au cercle oculé.) Mais il est impossible encore de préciser le moment où, dans chaque région, emblèmes et figurations perdent leur caractère symbolique pour devenir de simples décors.

Au point de vue social, les résultats ne sont pas moins intéressants. Si les grands propriétaires gallo-romains ont émigré, et si leurs domaines sont passés aux mains des envahisseurs, il n'apparaît pas que de profonds changements aient alors modifié la situation de la paysannerie lorraine. Il y a plus, nous avons vu s'accomplir la fusion entre les deux groupes, celle-ci s'est faite lentement. Mais elle paraît

être un fait accompli à la fin du VIII^e siècle. La christianisation des envahisseurs, la communauté des intérêts dans une œuvre commune, sur la terre gauloise, en ont été les facteurs essentiels, auxquels l'auteur, qui n'est pas étranger à l'influence barrésienne, ajoute celle de la terre lorraine.

Le mobilier funéraire renseigne encore sur les relations économiques de la Lorraine avec les autres parties du monde contemporain. Dans cet ordre de recherches, l'auteur s'est rappelé qu'il était ingénieur, en apportant dans l'archéologie les habitudes et les méthodes du laboratoire. Pour ce qui touche à l'industrie du verre, c'est vers l'Égypte et la Syrie que l'on doit regarder. Vases ou perles de colliers ont été, soit fabriqués dans ces régions, soit « exécutés quelque part sur la rive gauche du Rhin où leur densité semble maxima, au moyen de natron oriental importé, et suivant les techniques particulières d'origine égyptienne » (p. 306). La fibule de Ramecourt, comme celles de Charnay, les siliques de Sauvillie, de Lavoye, de Monceau-le-Neuf, les monnaies de Monnerieu se rattachent au courant d'influences venues d'Italie, qui, au cours du VI^e siècle, jalonnent un vaste mouvement commercial à travers la Bourgogne, vers la Lorraine et le Nord de la Gaule (p. 28 ; 151-152).

Ces méthodes de laboratoire donnent toutefois des résultats en contradiction avec le titre général du volume : *Rhin et Orient*. Nous venons de voir que, pour la verrerie, elles démontrent des techniques certainement égyptiennes. Ce n'est donc pas vers l'Asie qu'elles conduisent, mais bien vers la Méditerranée.

J'ai déjà signalé (*Rev. arch.*, 1939, I, p. 160) les réserves que me suggérerait cet essai de filiation tentée entre les vases apodes en verre et le *carchesium* des palafittes ou d'Asie Mineure. Le problème me paraît mal posé. On ne peut établir de comparaisons utiles entre des catégories d'objets aussi éloignés dans le temps que dans l'espace. Le rapprochement avec un vase en bronze mince du Louristan est plus logique parce qu'il marque un rapport avec une pièce relevant de la civilisation de La Tène. C'est vers cette époque que les termes de comparaison doivent être recherchés. Le problème est de déterminer les influences des arts orientaux sur celui du second âge du Fer, beaucoup plus que ceux de l'art oriental sur celui de la période des Invasions.

L'auteur semble avoir oublié que bon nombre des éléments orientaux qu'il décèle dans les décors des mobiliers funéraires lorrains apparaissent déjà sur les orfèvreries et les objets de bronze de la civilisation de La Tène. Après la rupture provoquée par l'épisode gallo-romain dans l'histoire de l'art en Europe occidentale, les principes qui caractérisent les techniques et l'esthétique des Celtes et des Germains étaient déjà fortement marqués. Salomon Reinach (*Bronzes figurés de la Gaule romaine*, p. 2) avait, dès 1894, fortement établi cet « air de famille » qui se manifeste entre l'émaillerie gauloise et la verroterie cloisonnée des Invasions, entre les plaques ajourées des cimetières marniens et celles des tombes alamaniques et burgondes, entre les représentations de l'homme, ou de l'animal, qui, dans l'un

et l'autre groupe, tend vers une stylisation plus ou moins outrancière. Il est vrai que M. Éd. Salin a justement comparé les céramiques noires de la Marne avec les poteries noires de la Lorraine mérovingienne. En bref, avec les Invasions, ce sont les arts de La Tène qui reparaissent en Gaule. Mais depuis cinq siècles, ils ont évolué. Nous ne connaissons que leurs ultimes manifestations dans les mobiliers funéraires mérovingiens. On ne pourra véritablement faire la part des influences orientales dans la formation de ces décors qu'après avoir établi ce que l'art de La Tène doit lui-même à l'Orient. Il restera encore à relier cet art à celui des Invasions.

Ces réserves faites, il n'en reste pas moins qu'un livre comme celui-ci apporte une contribution des plus importantes à l'histoire de l'art du Haut Moyen âge. Il ouvre des perspectives nouvelles sur les modalités du peuplement de la Gaule : on souhaite que les méthodes de l'auteur aient des imitateurs¹.
R. L.

1. Cf. p. 278 sqq., les conseils donnés aux fouilleurs.

TABLES

DU TOME XVII DE LA SIXIÈME SÉRIE

	PAGES	
Les autels de l' « El-Karassi » (Syrie centrale), par M. PILLET.....	5	
Gloire et tares de l'art grec, par W. DEONNA.....	18	
Ala VII ^a Phrygum, par A. MERLIN.....	37	
Le mithréum de Santa Prisca, à Rome, par A. MERLIN.....	40	
La tombe royale de Sutton Hoo, par Raymond LANTIER.....	46	
<i>Variété</i> : Sur quelques monuments funéraires gallo-romains des Pyrénées, par J.-J. HATT.....	58	
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : In memoriam : Fr. Halbherr. — E. A. Gardner († 1939). — Jean Finley († 1940). — Anton Hekler (1882-1940). — Wilhelm Dörpfeld (1853-1940). — La grotte de Lascaux, à Montignac (Dordogne). — Une nouvelle sculpture aurignacienne. — France : Archéologie préhistorique et gallo-romaine. — Les découvertes archéologiques de P. Montet à Tanis. — Les statues primitives de Jéricho. — Le culte du cerf en Anatolie. — Le rite du balancement : ses origines anatoliennes. — Les nouvelles tombes mycéniennes de Dendra (Mideia, Argolide). — Un sanctuaire primitif de Zeus Ombrios à l'Hymette. — Potnia taurôn. — Le peintre Sophilos. — Les vases proto-attiques de Vari. — Les nouvelles fouilles allemandes d'Olympie. — La date du temple d'Apollon à Corinthe. — Les bijoux d'or de Milo. — Apollon Tyritas. — Reliefs méliens. — Frontons perdus ; frontons crus retrouvés. — Autels historiques dans Athènes. — Sur un type d'Hermès Dionysophoros créé au siècle de Périclès. — Les reliefs attiques à trois personnages. — Le Téléstérion d'Eleusis, temple des deux-déeses. — Histoire architecturale du Téléstérion d'Eleusis. — Le Mausolée d'Halicarnasse. — Usages religieux d'Attique. — Les « hérôa » de l'Agora thasienne. — Groupes de Thésée et du Minotaure. — Pavillons à colonnettes pour le culte d'Héraclès. — Les ruines hellénistiques de Palatitza. — Ariadne endormie et le Primate. — Lieux de culte des Cabires à Samothrace et à Lemnos. — Un nouveau temple étrusco-romain en Ombrie. — Le Cayla de Mailhac (Aude). — Une œuvre d'artistes athéniens reparue à Minturnes. — Groupements statuaire pour familles impériales. — Statuaire décorative pour théâtres gréco-romains. — Les grands Propylées d'Eleusis. — Lycurgue et Ambrosia. — Une colonne aux acanthes corinthienne. — Le sanctuaire d'Asclépios Ζευσδρηγός. — Temples païens transformés en églises chrétiennes. — La Bibliothèque de Titus Flavius Pantainos, Agora d'Athènes. — La Rotonde de Saint-Georges à Salonique. — Opinions téméraires.....		70
<i>Bibliographie</i> : D. et E. PEYRONY. — Goffredo BENDINELLI. — <i>Dragma Martino P. Nilsson a. d. id. jul. MCMXXXIX dedicatum, in Skrifter utgivna av Svenska Institutet i Rom. — Anatolian studies presented to William Hepburn Buckler.</i> — Nicolas BALANOS. — David M. ROBINSON et P. Augustus CLEMENT. — D. M. ROBINSON et J. Walter GRAHAM. — Maria Ludwika BERNHARD. — <i>Sylloge nummorum græcorum.</i> — P. ROUSSEL. — Herbert LEHMANN. — Ludwig CURTIUS. — Margarete BIEBER. — A. ADRIANI. — P. COLLART. — W. VAN INGEN. — James Carson WEBSTER. — Marcel GRIAULE.....		117
<i>Illustrations</i> : Les autels de l' « El-Karassi » : vue prise du Nord (p. 6) ; relevé d'ensemble (p. 7) ; décoration de la face Nord du socle oriental (B) : gerbe d'épis (p. 8) ; socle B : les épis (p. 10) ; socle A : l'arbre (p. 11) ; socle C :		

détail (p. 12) ; les inscriptions de l'autel du Nord (p. 14) ; Tyché de Palmyre (p. 15). — Empreinte dans le sable de l'arrière du navire de Sutton Hoo (p. 49) ; disposition des mobiliers dans la chambre funéraire du navire de Sutton Hoo (p. 50) ; boucle en or : décor d'entrelacs animaux et niellures (p. 51) ; fermeture d'aumônière et plaques d'ornement en or (p. 52) ; fermoir à charnière en or (p. 53) ; coupes en argent à décor cruciforme (p. 54) ; sceptre (?) en pierre à monture de bronze (p. 56). — Carte de répartition des monuments funéraires gallo-romains dans les Pyrénées centrales (p. 59) ; monument funéraire, stèle à fronton triangulaire, évolution hypothétique de l'auge funéraire : périodes pré-romaine et gallo-romaine (p. 60) ; plaque funéraire de Trébons et auge funéraire du musée de Luchon, auge funéraire figurant une porte, couvercle et restitution de monument funéraire (p. 61) ; frontons de stèle (p. 62) ; plaque encastrée dans un mur à l'intérieur de l'église de Saint-Pé-de-la-Moraine (p. 63) ; stèle perdue de Saint-Martory et auge funéraire encastrée à l'intérieur de la chapelle de Saint-Pé-de-la-Moraine (p. 65) ; plaques funéraires à décor de pampres (p. 67) ; auge funéraire (p. 68). — Grotte de Lascaux : le grand Taureau, les Chevaux (p. 75) ; « le poney des Schotlands », un « fait divers » paléolithique (p. 76). — Hermès Dionysophoros de Minturnes (p. 96). — Pavillon d'Héraclès (p. 103).	
Les fouilles en Asie occidentale (1939-1940), par G. CONTENAU.....	149
Le sommier d'Ulysse, par Henri VAN EFFENTERRE.....	163
Le serment de Platées, par Georges DAUX.....	176
Observations sur l'affaire des Bacchanales, par Y. BÉQUIGNON.....	184
Substructions gallo-romaines de l'« Échenot », par G. DRIoux, G. PARMENTIER et J. MULSON.....	199
Une façade romane découverte à Aurillac, par Pierre QUARRÉ.....	207
Variété : Un traité sur la plastique grecque du IV ^e s. : principes et méthodes, par J. MARCADÉ.....	217
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : In memoriam : Christian Hülsen. — Le R. Vincent P. Scheil (1858-1940). — Eugène Albertini (1880-1941). — Henry Corot (1864-1941). — Stéphane Binon (1908-1940). — Henri Gadeau de Kerville (1858-1940). — Stations du Paléolithique supérieur dans le Calvados. — En Champagne. — La civilisation des « champs d'urnes » en Champagne. — Le « champ d'urnes » de Granges. — L'« Osireion » archaïque de Medamoud. — Le temple de Khonsou à Karnak. — Un monument de Senouret I à Karnak. — Une statue prophylactique de Ramsès III. — Statuettes magiques d'Égypte. — Dieux guérisseurs en Égypte. — Divinités-béliers. — Pour et contre Renan. — Récentes recherches en Thessalie. — Objets égyptisants dans le Trésor de l'Aire delphique. — Les monuments de l'Agora d'Athènes : opinions de M. W. Judeich. — Un curieux geste rituel. — Le rite nuptial du dévoilement en Grèce et Grande-Grèce. — Piédestaux distyles d'époque grecque archaïque et classique. — Sur l'« Alexandre-Hélios » de la Collection Fouquet. — Temples et tombeaux d'Hermopolis Magna. — Le sacrifice miraculeux de Seleucos Nicator. — Le Sépulcre des Scipions. — Les édifices du Largo Argentina. — Deïphobe mutilé et la Sibylle. — A propos des maisons à tours hellénistiques et romaines. — Les travaux des rives du Tibre sous Trajan. — Le temple de Vénus et de Rome. — La mosaïque des Thérapiades, à Apamée de Syrie. — Le Monument d'Agrios au Musée du Caire. — Les mosaïques de Sainte-Sophie. — Thèmes d'art antique sur le tympan de Vézelay. — Les fouilles du nouvel Hôtel des Postes de Rouen. — La chambre funéraire de Vayssières (Var). — Balances et poids mérovingiens. — Les Musées normands et la guerre. — Le Musée Boucher de Perthes, à Abbeville (Somme). — En Norvège. — Échanges avec l'Espagne. — Opinions téméraires	229
<i>Bibliographie</i> : Pei Wen CHUNG. — Joseph WIESNER. — H. E. WINLOCK. — William Robbins RIDINGTON. — <i>Mélanges</i> , G. RADET. — Ch. PICARD. — Jean BABELON. — M. MARELLA. — S. A. COOK, F. E. ADCOCK, M. P. CHARLESWORTH, N. H. BAYNES. — C. T. SELTMAN. — <i>Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti. La Via Claudia Altinate</i> . — Dimitri TSONTCHEV. — D. TSONTCHEV. — A. E. GORDON. — Henry BARDON. — Siegfried LOESCHKE. — Heinz KAHLE. — G.-L. FEUILLE. — Hans von SCHOENEBECK. — Comte du MESNIL du BUISSON. — R. DEMANGEL. — Stephen Mc KENNA. — Georges DUMÉZIL. — Geneviève L. MICHELL. — Ed. SALIN ...	278
<i>Illustrations</i> : Poros : Tombe 4 avec son mobilier (p. 172) ; mobilier de la tombe 9 (p. 174). — Plan des substructions gallo-romaines de l'« Échenot » (p. 200) ; hypocauste n° 1 (p. 203) ; <i>præfurnium</i> de l'hypocauste n° 2 (p. 205) ; « ruines	

de l'Abbaye d'Aurillac » ; lithographie de Dauzats (p. 208) ; les trois arcades, après décapage de la façade en 1938 (p. 209) ; chapiteaux à entrelacs et palmettes (p. 213) ; chapiteau à décor animal (p. 214) ; chapiteaux à tiges d'entrelacs, palmettes et pommes de pin (p. 215). — Eugène Albertini (p. 230). — Henry Corot (p. 237). — Objets égyptisants trouvés à Delphes (p. 254). — *Stamnos* d'Éleusis : geste rituel de la déesse Coré (p. 257). — Le sacrifice miraculeux de Séleucos Nicatôr.

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BÉQUIGNON (Y.). — Observations sur l'affaire des Bacchanales.....	184
CONTENAU (G.). — Les fouilles en Asie occidentale (1939-1940).....	149
DAUX (Georges). — Le serment de Platées.....	176
DEONNA (W.). — Gloire et tares de l'art grec.....	18
DRIOUX (G.). — Substructions gallo-romaines de l'« Échenot ».....	199
EFFENTERRE (Henri VAN). — Le sommier d'Ulysse.....	169
HATT (J. J.). — Sur quelques monuments funéraires gallo-romains des Pyrénées.....	58
LANTIER (Raymond). — La tombe royale de Sutton Hoo.....	46
MARCADÉ (J.). — Un traité sur la plastique grecque du iv ^e s.....	217
MERLIN (A.). — Ala VII ^e Phrygum.....	37
MERLIN (A.). — Le mithréum de Santa Prisca, à Rome.....	40
MULSON (J.) : cf. ci-dessus G. DRIOUX.	
PARMENTIER (G.) : cf. ci-dessus G. DRIOUX et J. MULSON.	
PILLET (M.). — Les autels de l'« El-Karassi » (Syrie centrale).....	5
QUARRÉ (Pierre). — Une façade romane découverte à Aurillac.....	207

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

Revue archéologique

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER

CHARLES PICARD



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

6^e SÉRIE. Tome XVII

Janvier-Mars 1941

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME XVII

JANVIER-MARS 1941

SOMMAIRE

	PAGES
Les autels de l' « El-Karassi » (Syrie centrale), par M. PILLET.....	5
Gloire et tares de l'art grec, par W. DEONNA.....	18
Ala VII ^e Phrygum, par A. MERLIN.....	37
Le mithréum de Santa Prisca, à Rome, par A. MERLIN.....	40
La tombe royale de Sutton Hoo, par Raymond LANTIER.....	46
Variété : Sur quelques monuments funéraires gallo-romains des Pyrénées, par J.-J. HATT.....	58
Nouvelles archéologiques et Correspondance : In memoriam : Fr. Halbherr. — E. A. Gardner († 1939). — Jean Finley († 1940). — Anton Helder (1882-1940). — Wilhelm Doerpfeld (1853-1940). — La grotte de Lascaux, à Montignac (Dordogne). — Une nouvelle sculpture aurignacienne. — France : Archéologie préhistorique et gallo-romaine. — Les découvertes archéologiques de P. Montet à Tanis. — Les statues primitives de Jéricho. — Le culte du cerf en Anatolie. — Le rite du balancement : ses origines anatoliennes. — Les nouvelles tombes mycéniennes de Dendra (Mideia, Argolide). — Un sanctuaire primitif de Zeus Ombrios à l'Hymette. — Potnia taurôn. — Le peintre Sophilos. — Les vases proto-attiques de Vari. — Les nouvelles fouilles allemandes d'Olympie. — La date du temple d'Apollon à Corinthe. — Les bijoux d'or de Milo. — Apollon Tyritas. — Reliefs méliens. — Frontons perdus ; frontons crus retrouvés. — Autels historiques dans Athènes. — Sur un type d'Hermès Dionysophoros créé au siècle de Périclès. — Les reliefs attiques à trois personnages. — Le Téléstérion d'Eleusis, temple des deux-déeses. — Histoire architecturale du Téléstérion d'Eleusis. — Le Mausolée d'Halicarnasse. — Usages religieux d'Attique. — Les « héros » de l'Agora thasienne. — Groupes de Thésée et du Minotaure. — Pavillons à colonnettes pour le culte d'Héraclès. — Les ruines hellénistiques de Palatiza. — Ariadne endormie et le Primatice. — Lieux de culte des Cabires à Samothrace et à Lemnos. — Un nouveau temple étrusco-romain en Ombrie. — Le Cayla de Mailhac (Aude). — Une œuvre d'artistes athéniens réparée à Minturnes. — Groupements statuariers pour familles impériales. — Statuaire décorative pour théâtres gréco-romains. — Les grands Propylées d'Eleusis. — Lycurgue et Ambrosia. — Une colonne aux acanthes corinthienne. — Le sanctuaire d'Asclépios Ζωυδοργός. — Temples païens transformés en églises chrétiennes. — La Bibliothèque de Titus Flavius Pantainos, Agora d'Athènes. — La Rotonde de Saint-Georges à Salonique. — Opinions téméraires.....	70
Bibliographie : D. et E. PEYRONY. — Goffredo BENDINELLI. — <i>Drama Martino P. Nilsson a. d. id. jul. MCMXXXIX dedicatum, in Skrifter utgijna av Svenska Institutet i Rom. — Anatolian studies presented to William Hepburn Buckler. — Nicolas BALANOS. — David M. ROBINSON et P. Augustus CLEMENT. — D. M. ROBINSON et J. Walter GRAHAM. — Maria Ludwika BERNHARD. — <i>Sylloge nummorum græcorum. — P. ROUSSEL. — Herbert LEHMANN. — Ludwig CURTIUS. — Margarete BIBER. — A. ADRIANI. — P. COLLART. — W. VAN INGEN. — James Carson WEBSTER. — Marcel GRIAULE.....</i></i>	117
Illustrations : Les autels de l' « El-Karassi » : vue prise du Nord (p. 6) ; relevé d'ensemble (p. 7) ; décoration de la face Nord du socle oriental (B) : gerbe d'épis (p. 8) ; socle B : les épis (p. 10) ; socle A : l'arbre (p. 11) ; socle C : détail (p. 12) ; les inscriptions de l'autel du Nord (p. 14) ; Tyché de Palmyre (p. 15). — Empreinte dans le sable de l'arrière du navire de Sutton Hoo (p. 49) ; disposition des mobiliers dans la chambre funéraire du navire de Sutton Hoo (p. 50) ; boucle en or ; décor d'entrelacs animaux et niellures (p. 51) ; fermeture d'aumônière et plaques d'ornement en or (p. 52) ; fermoir à charnière en or (p. 53) ; coupes en argent à décor cruciforme (p. 54) ; sceptre (?) en pierre à monture de bronze (p. 56). — Carte de répartition des monuments funéraires gallo-romains dans les Pyrénées centrales (p. 59) ; monument funéraire, stèle à fronton triangulaire, évolution hypothétique de l'auge funéraire : périodes pré-romaine et gallo-romaine (p. 60) ; plaque funéraire de Trébons et auge funéraire du musée de Luchon, auge funéraire figurant une porte, couvercle et restitution de monument funéraire (p. 61) ; frontons de stèle (p. 62) ; plaque encastree dans un mur à l'intérieur de l'église de Saint-Pé-de-la-Moraine (p. 63) ; stèle perdue de Saint-Martory et auge funéraire encastree à l'intérieur de la chapelle de Saint-Pé-de-la-Moraine (p. 65) ; plaques funéraires à décor de pampres (p. 67) ; auge funéraire (p. 68). — Grotte de Lascaux : le grand Taureau, les Chevaux (p. 75) ; « le poney des Schetlands », un « fait divers » paléolithique (p. 76). — Hermès Dionysophoros de Minturnes (p. 96). — Pavillon d'Héraclès (p. 103).	

RÉDACTION

7, place de la Sorbonne, PARIS (5^e)
Le lundi de 14 heures à 16 heures

ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, boul. Saint-Germain, PARIS (6^e)
Compte chèques postaux : PARIS 392-33

Abonnements 1941

Un an (à dater de janvier) France.....	130 »
Étranger, tarif 1 : 170 » ; tarif 2 : 190 »	
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun.....	40 »
Le n° 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i>	50 »

AVIS IMPORTANT : Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

Paru sous le cap.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER

CHARLES PICARD



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

6^e SÉRIE. Tome XVII

Avril-Juin 1941

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME XVII

AVRIL-JUIN 1941

SOMMAIRE

	PAGES
Les fouilles en Asie occidentale (1939-1940), par G. CONTENAU.....	149
Le sommier d'Ulysse, par Henri VAN EFFENTERRE.....	169
Le serment de Platées, par Georges DAUX.....	176
Observations sur l'affaire des Bacchanales, par Y. BÉQUIGNON.....	184
Substructions gallo-romaines de l'« Échenot », par G. DRIOUX, G. PARMENTIER et J. MULSON.....	199
Une façade romane découverte à Aurillac, par Pierre QUARRÉ.....	207
Variété : Un traité sur la plastique grecque du IV ^e s. : principes et méthodes, par J. MARCADÉ.....	217
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : In memoriam : Christian Hülsen. — Le R. P. Vincent Scheil (1858-1940). — Eugène Albertini (1880-1941). — Henry Corot (1864-1941). — Stéphane Binon (1908-1940). — Henri Gadeau de Kerville (1858-1940). — Stations du Paléolithique supérieur dans le Cal- vados. — En Champagne. — La civilisation des « champs d'urnes » en Cham- pagne. — Le « champ d'urnes » de Granges. — L'« Osireion » archaïque de Medamoud. — Le temple de Khonsou à Karnak. — Un monument de Senousret I à Karnak. — Une statue prophylactique de Ramsès III. — Statuettes magiques d'Égypte. — Dieux guérisseurs en Égypte. — Divi- nités-béliers. — Pour et contre Renan. — Récents recherches en Thessalie. — Objets égyptisants dans le Trésor de l'Aire delphique. — Les monuments de l'Agora d'Athènes : opinions de M. W. Judeich. — Un curieux geste rituel. — Le rite nuptial du dévoilement en Grèce et Grande-Grèce. — Piédestaux distyles d'époque grecque archaïque et classique. — Sur l'« Alexandre-Hélios » de la Collection Fouquet. — Temples et tombeaux d'Hermopolis Magna. — Le sacrifice miraculeux de Séleucos Nicator. — Le Sépulture des Scipions. — Les édifices du Largo Argentina. — Deiphobe mutilé et la Sibylle. — A propos des maisons à tours hellénistiques et romaines. — Les travaux des rives du Tibre sous Trajan. — Le temple de Vénus et de Rome. — La mosaïque des Thérapiades, à Apamée de Syrie. — Le Monument d'Agrios au Musée du Caire. — Les mosaïques de Sainte-Sophie. — Thèmes d'art antique sur le tympan de Vézelay. — Les fouilles du nouvel Hôtel des Postes de Rouen. — La chambre funéraire de Vayssières (Var). — Balances et poids mérovingiens. — Les Musées normands et la guerre. — Le Musée Boucher de Perthes, à Abbeville (Somme). — En Norvège. — Échanges avec l'Espagne. — Opinions témé- raires.....	229
<i>Bibliographie</i> : Pei Wen CHUNG. — Joseph WIESNER. — H. E. WINLOCK. — William Robbins RIDINGTON. — <i>Mélanges G. Radet</i> . — Ch. PICARD. — Jean BABELON. — M. MARELLA. — S. A. COOK, F. E. ADCOCK, M. P. CHAR- LESWORTH, N. H. BAYNES. — C. T. SELTMAN. — <i>Reale Istituto Veneto di Scienza, Lettere ed Arti. La Via Claudia Altinate</i> . — Dimitri TSONTCHEV. — D. TSONTCHEV. — A. E. GORDON. — Henry BARDON. — Siegfried LOESCHKE. — Heinz KÄHLER. — G.-L. FEUILLE. — Hans von SCHOENE- BECK. — Comte DU MESNIL DU BUISSON. — R. DEMANGEL. — Stephen Mc KENNA. — Georges DUMÉZIL. — Geneviève L. MICHELI. — ED. SALIN.	278
<i>Illustrations</i> : Poros. Tombe 4 avec son mobilier (p. 172) ; mobilier de la tombe 9 (p. 174). — Plan des substructions gallo-romaines de l'« Échenot » (p. 200) ; hy- pocauste n° 1 (p. 203) ; <i>præfurnum</i> de l'hypocauste n° 2 (p. 205). — « Ruines de l'Abbaye d'Aurillac » ; lithographie de Dauzats (p. 208) ; les trois arcades, après décapage de la façade en 1938 (p. 209) ; chapiteaux à entrelacs et palmettes (p. 213) ; chapiteau à décor animal (p. 214) ; chapiteaux à tiges d'entrelacs, palmettes et pommes de pin (p. 215). — Eugène Albertini (p. 230). — Henry Corot (p. 237). — Objets égyptisants trouvés à Delphes (p. 254). — <i>Stannos d'Eleusis</i> ; geste rituel (poing) de la déesse Coré (p. 257). — Le sacri- fice miraculeux de Séleucos Nicator (p. 263).	

RÉDACTION

7, place de la Sorbonne, PARIS (5^e)
Le lundi de 14 heures à 16 heures

ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, boul. Saint-Germain, PARIS (6^e)
Compte chèques postaux : PARIS 392-33

Abonnements 1941

Un an (à dater de janvier) France.....	130 »
Étranger, tarif 1 : 170 » ; tarif 2 : 190 »	
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun.....	40 »
Le n° 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i>	50 »

AVIS IMPORTANT : Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PRÉHISTOIRE

TOME VIII - 1941

Un volume grand in-4°, illustré..... 150 fr.

Sommaire : P. BOSCH GIMPERA : Les Celtes et la civilisation des urnes en Espagne. — Em. et L. PASSEMARD : Le Capsien de la Table Ouest, dit « Abri Clariond », à Moularès (Sud-Tunisien). — M. et Saint-Just PÉQUART : Nouvelles fouilles au Mas d'Azil (Ariège).

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

Publiés par

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

sous la direction de

E. MALE et CH. PICARD

Membres de l'Institut

TOME TRENTE-SEPTIÈME

Un volume grand in-4°, illustré 200 fr.

Sommaire : Ch. BOREUX : Trois œuvres égyptiennes de la donation Atherton Curtis (Musée du Louvre). — J. CHARBONNEAUX : Stèle archaïque gravée du Musée du Louvre. — G. CONTENAU : Une statuette sumérienne archaïque du Musée du Louvre. — P. DESCHAMPS : La statue de Saint-Louis à Mainneville (Eure). — J. DUPONT : Un portrait d'Artus Gouffier. — R. LANTIER : Masques celtiques en métal. — Ch. PICARD : Etienne Michon, directeur des monuments et mémoires (1929-1939). — Ch. PICARD : Trois urnes cinéraires sculptées du Musée Condé, à Chantilly.

A. MERLIN et J. GAGÉ

L'ANNÉE ÉPIGRAPHIQUE

Revue des Publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine

1940. Un volume in-8°..... 40 fr.



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

COLLECTION ENCYCLOPÉDIQUE

QUE SAIS-JE ?

« Le point des connaissances actuelles »

1. LES ÉTAPES DE LA BIOLOGIE (M. CAULLERY). — 2. DE L'ATOME A L'ÉTOILE (P. ROUSSEAU). — 3. LES CERTITUDES DU HASARD (M. BOLL). — 4. HISTOIRE DE L'AFRIQUE (CH.-A. JULIEN). — 5. COMMENT SE DÉFEND L'ORGANISME (P^r L. BINET). — 6. LE PEUPLE DES ABEILLES (M. MATHIS). — 7. HISTOIRE DE L'ÉLECTRICITÉ (P. DEVAUX). — 8. LE SYSTÈME NERVEUX (P. CHAUCHARD). — 9. LES GRANDES RELIGIONS (E. AEGERTER). — 10. LA CORPORATION (H. DENIS). — 11. LE CANCER (S. LABORDE). — 12. LES VITAMINES (S. GALLOT). — 13. L'ASTRONOMIE SANS TÉLESCOPE (P. ROUSSEAU). — 14. LES PROGRÈS DE L'ÉDUCATION NOUVELLE (A. MEDICI). — 15. LA TUBERCULOSE (J. DELARUE). — 16. LA TERRE ET SON HISTOIRE (L. RUDAUX). — 17. LES PREMIÈRES CIVILISATIONS DE LA MÉDITERRANÉE (J. GABRIEL-LEROUX). — 18. HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE (J.-CH. MOREUX). — 19. L'EXPLOITATION RATIONNELLE DES ABEILLES (M. MATHIS). — 20. LA VIE CRÉATRICE DE ROCHES (G. DEFLANDRE). — 21. LES ULTRASONS (F. DRAVEIL). — 22. L'ALIMENTATION HUMAINE (R. LALANNE). — 23. LA TERRE SOURCE DE RICHESSES (A. GOUJON). — 24. LES RÊVES (J. LHERMITTE). — 25. HISTOIRE DE L'ASIE (R. GROUSSET). — 26. LE MOBILIER FRANÇAIS (G. JANNEAU)

27. **LA NOUVELLE ORGANISATION PROFESSIONNELLE**
par Henri CULMANN
28. **LA PEINTURE MODERNE**
par Robert REY
29. **AUTOMATES ET AUTOMATISME**
par Pierre DEVAUX
30. **LA TÉLÉVISION**
par P. GRIVET et P. HERRENG
31. **LES ÉTAPES DE LA MÉDECINE**
par Jean FAUVET
32. **L'ÉCONOMIE HUMAINE**
par René SAND
33. **RADIUM ET RADIOACTIVITÉ**
par Gaston DUPUY
34. **HISTOIRE DE PARIS**
par Marcel RAVAL
35. **LES ÉTAPES DE LA CHIMIE**
par L.-J. OLMER
36. **HISTOIRE de la PROPRIÉTÉ**
par F. CHALLAYE

37. **LA RELATIVITÉ**
par Paul COUDERC
38. **HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS**
par Jean CANU
39. **LES HORMONES**
par Pierre REY
40. **HISTOIRE DE LA MUSIQUE**
par B. CHAMPIGNEULLE
41. **RADIONAVIGATION ET RADIOGUIDAGE**
par F. RAYMOND
42. **LES ÉTAPES DES MATHÉMATIQUES**
par Marcel BOLL
43. **HISTOIRE DE LA NAVIGATION**
par A. THOMAZI
44. **LA MONNAIE ET LE CHANGE**
par Henri GARDEL
45. **LES ARTS DE FEU**
par G. JANNEAU
46. **LES MATIÈRES PLASTIQUES**
par Maurice DAUMAS

Cent volumes en cours de publication

Chaque volume in-8^o couronne 12 fr.

108, BOULEVARD S^t GERMAIN, PARIS